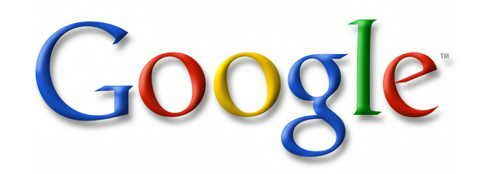
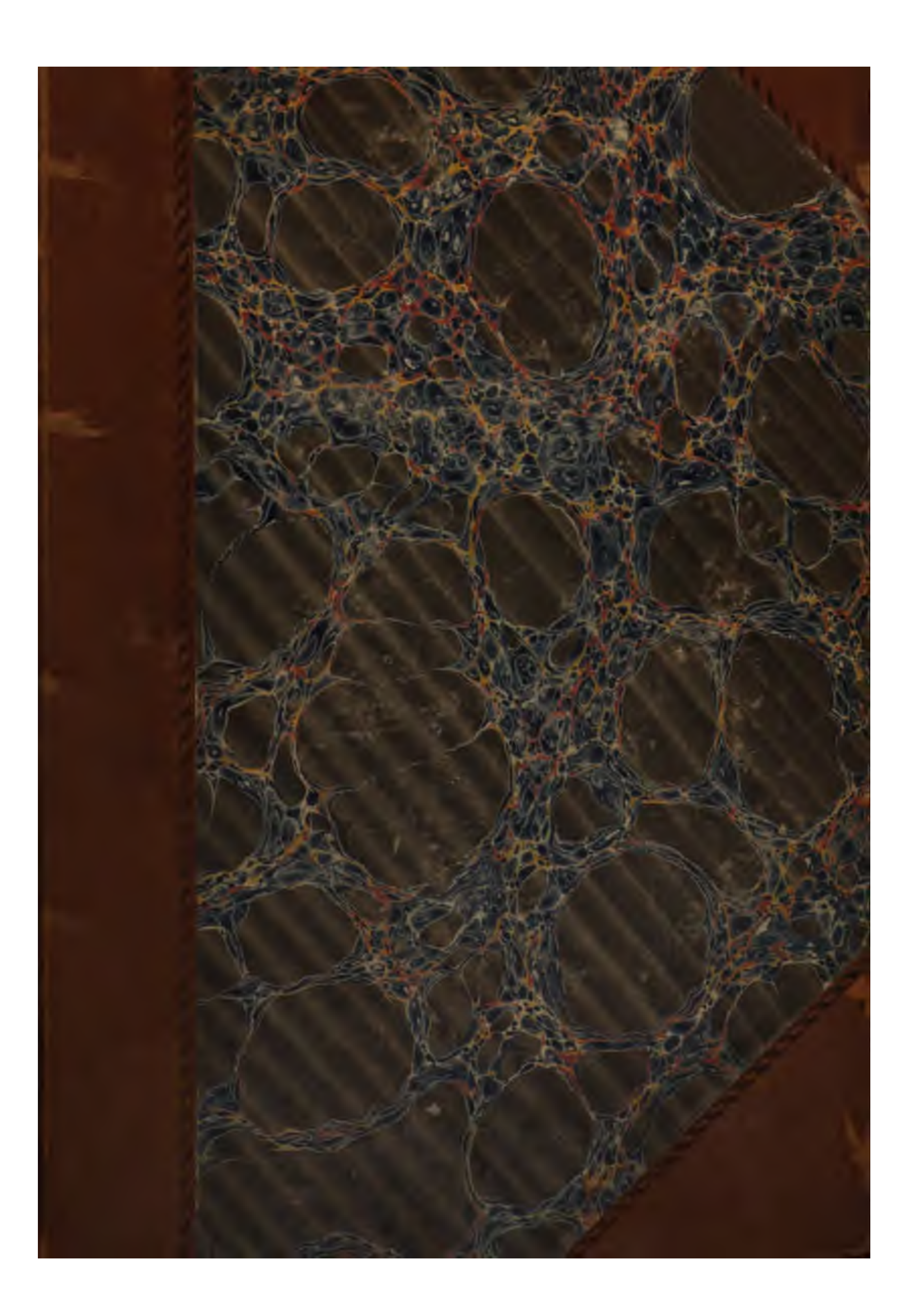




46.

91.

VOYAGE

EN ÉGYPTE, EN NUBIE

DANS

LES DÉSERTS DE BEYOUDA, DES BICHARYS,

ET SUR LES COTES DE LA MER ROUGE.

Corbeil, imp. de CRÉTÉ.

VOYAGE

EN ÉGYPTE, EN NUBIE

DANS

LES DÉSERTS DE BEYOUDA, DES BICHARYS,

ET SUR LES COTES DE LA MER ROUGE,

PAR EDMOND COMBES,

Vice-consul de France, et l'un des auteurs du *Voyage en Abyssinie*.

1

PARIS,

DESESSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

8, rue des Beaux-Arts.

1846


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

A Monsieur le comte **Dejean,**

CONSEILLER D'ÉTAT,

DÉPUTÉ DE L'AUBE.

Monsieur le Comte,

En me permettant de placer votre nom en tête de cet ouvrage, vous avez satisfait à l'un de mes vœux les plus chers.

Au retour de mon premier voyage en Abyssinie et dans le pays des Gallas, voyage qui a déterminé un mouvement extraordinaire vers ces contrées oubliées, j'ai été accueilli de la manière la plus flatteuse par les hommes qui s'intéressent aux

progrès des sciences; mais nul ne m'a montré une bienveillance plus active et plus persévérante que la vôtre, et je suis heureux de pouvoir vous en témoigner publiquement ma sincère et profonde reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Comte,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

EDMOND COMBES.

AVANT-PROPOS.

« La géographie est une de ces sciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait prise, il n'a pas été possible jusqu'à présent d'avoir une description exacte de la terre. Il faudrait que tous les souverains s'entendissent et se prêtassent des secours mutuels pour ce grand ouvrage.

« Il est bien difficile, en géographie comme en morale, de connaître le monde sans sortir de chez soi.

(VOLTAIRE, *Dictionnaire Philosophique*, au mot *Géographie*.)

« Depuis trois ou quatre cents ans que les habitants de l'Europe inondent les autres parties du monde, et publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages et de relations, je suis persuadé que nous ne connaissons d'hommes que les seuls Européens, encore paraît-il, aux préjugés ridicules qui ne sont pas même éteints parmi les gens de lettres, que

chacun ne fait guère, sous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau aller et venir, il semble que la philosophie ne voyage point : aussi, celle de chaque peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées : il n'y a guère que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours, les marins, les marchands, les soldats et les missionnaires. Or, on ne doit guère s'attendre que les trois premières classes fournissent de bons observateurs ; et quant à ceux de la quatrième, occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne seraient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreraient pas volontiers à des recherches qui paraissent de pure curiosité et qui les détourneraient des travaux plus importants auxquels ils se destinent. D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Évangile, il ne faut que du zèle, et Dieu donne le reste ; mais pour étudier les hommes, il faut des talents que Dieu ne s'engage à donner à personne et qui ne sont pas toujours le partage des saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caractères et de mœurs, mais on est tout étonné de voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun savait déjà, n'ont su apercevoir à l'autre bout du monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue, et que ces traits vrais qui distinguent les nations et qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. De là est venu ce bel adage de morale si rebattu par la tourbe philosophique que les hommes sont partout les mêmes, qu'ayant partout les mêmes passions et les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différents peuples ; ce qui est à peu près aussi bien raison-

ner que si l'on disait qu'on ne saurait distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche et des yeux.

« Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux où les peuples ne se mêlaient point de philosophie, mais où les Platon, les Thalès et les Pythagore, épris d'un ardent désir de savoir, entreprenaient les plus grands voyages uniquement pour s'instruire, et allaient au loin secouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connaître les hommes par leurs conformités et leurs différences, et acquérir ces connaissances universelles qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement, mais qui, étant de tous les temps et de tous les lieux, sont pour ainsi dire la science commune des sages.

« On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait ou fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des savants et des peintres pour y dessiner des masures et déchiffrer ou copier des inscriptions; mais j'ai peine à concevoir comment, dans un siècle où l'on se pique de belles connaissances, il ne se trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire et aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien, et l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde, pour y étudier non toujours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les mœurs, et qui, après tant de siècles employés à mesurer et considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connaître les habitants.

« Les académiciens qui ont parcouru les parties septentrionales de l'Europe et méridionales de l'Amérique avaient plus pour objet de les visiter en géomètres qu'en philosophes: cependant, comme ils étaient à la fois l'un et l'autre,

on ne peut pas regarder comme tout à fait inconnues les régions qui ont été vues et décrites par les Lacondamine et les Maupertuis. Le joaillier Chardin, qui a voyagé comme Platon, n'a rien laissé à dire sur la Perse. La Chine paraît avoir été bien observée par les Jésuites. Kempfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon : à ces relations près, nous ne connaissons pas les peuples des Indes orientales fréquentés uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière et ses nombreux habitants, aussi singuliers par leur caractère que par leur couleur, sont encore à examiner; toute la terre est couverte de nations dont nous ne connaissons que les noms; et nous nous mêlons de juger le genre humain! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant, comme ils savent faire, la Turquie, l'Égypte, la Barbarie, l'empire de Maroc, la Guinée, le pays des Cafres, l'intérieur de l'Afrique et ses côtes orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les royaumes de Siam, de Pégu et d'Ava, la Chine, la Tartarie et surtout le Japon : puis dans l'autre hémisphère, le Mexique, le Pérou, le Chili, les terres Magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paragai, s'il était possible le Brésil, enfin les Caraïbes, la Floride et toutes les contrées sauvages, voyage le plus important de tous et celui qu'il faudrait faire avec le plus de soin. Supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique de ce qu'ils auraient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leurs plumes, et nous apprendrions ainsi à connaître le nôtre : je dis que quand

de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme, et d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire; mais ce serait une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on serait quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux. » (J.-J. Rousseau, note 10, page 574, à la suite du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes.*)

... *La connaissance de l'homme* est le but final des sciences géographiques. (Jomard, *Études géographiques et historiques sur l'Arabie*, page 163.)

Personne ne contestera que ce qu'il y a de plus intéressant à observer en pays étranger, ce sont les hommes. (Georges Sand, *Un hiver à Majorque*, page 169.)

D'après ce qui précède, le lecteur a sans doute deviné mes sympathies et mes tendances: mais de quelque manière qu'on envisage les travaux pénibles et variés des voyageurs, à quelque point de vue qu'on se place pour les apprécier, leur importance est incontestable et universellement reconnue. Voltaire, le philosophe positif, demande une description exacte de la terre, il conseille aux rois de s'unir pour hâter les progrès

de la science géographique, et achever plus rapidement ce grand œuvre : Rousseau, l'homme sympathique, veut surtout qu'on étudie les mœurs et le caractère des peuples, les naturalistes attendent des collections d'oiseaux, de plantes ou de coquillages, les archéologues cherchent d'antiques inscriptions, interrogent les vieux monuments afin de pouvoir jeter de nouvelles lumières sur l'histoire des temps passés, et les marchands bénissent les voyageurs qui ouvrent de nouveaux débouchés à leur commerce. Quels que soient les goûts, l'aptitude ou les sympathies des hommes qui s'aventurent vers de lointaines contrées, ils se recommandent tous à la bienveillance active des gouvernements, tous sont dignes de leur puissante sollicitude, parce que tous accomplissent de belles et utiles missions.

La Providence, on le sait, n'est pas prodigue de ses faveurs, et il est rare de voir le même homme réunir à lui seul les qualités qui distinguent les voyageurs accomplis; les uns ont le courage, les autres ont la science : malheureusement les savants (je parle des savants qui voyagent) n'ont pas, pour les hommes de cœur qui leur fraient les routes, l'estime et les égards qu'ils méritent; ils affectent de faire peu de cas de leurs travaux et traitent avec un injuste dédain leurs relations de voyage. Ce dédain porte,

hélas! ses fruits amers, et tandis que les géographes, les naturalistes, les archéologues, etc., sont puissamment secondés par les gouvernements et les sociétés savantes, les explorateurs sont abandonnés à leurs seules ressources, et ils doivent puiser dans leur cœur le courage et l'énergie nécessaires à l'accomplissement de leurs aventureux desseins.

Déjà, dans une précédente publication (1), nous avons énuméré les avantages immenses accordés par les gouvernements aux commissions maritimes, et nous nous sommes plaints de ce délaissement auquel sont condamnés les voyageurs en général, qui visitent l'intérieur des terres peu fréquentées; aujourd'hui, c'est la cause des explorateurs, des éclaireurs en particulier que je viens, en peu de mots, essayer de défendre.

Une raison victorieuse en faveur des explorateurs, c'est que les voyageurs, savants, géographes, naturalistes, archéologues et autres n'arrivent jamais qu'après eux dans un pays lointain, et rien n'est du reste plus naturel. Si le savant est environné de dangers incessants, s'il ne peut pas se livrer à ses travaux avec sécurité, il n'obtiendra pas les résultats qu'il ambitionne, il n'attein-

(1) Voir les pages 3 et suivantes de l'avant-propos du *Voyage en Abyssinie*, par MM. Combes et Tamisier.

dra pas son but. Le savant est obligé d'emporter avec lui un attirail considérable, et avec un attirail considérable, on ne voyage qu'en pays sûr. Or qui fera connaître aux savants les lieux qu'ils peuvent visiter sans crainte? qui leur fera connaître la nature des dangers qui les attendent et la manière de les éviter, si ce n'est les explorateurs? qui leur indiquera les moyens de travailler efficacement et avec succès? qui leur parlera des mœurs et du caractère des peuplades au milieu desquelles ils veulent se transporter? Toujours les éclaireurs. Mais direz-vous : les éclaireurs en général, les explorateurs manquent de science, il serait insensé ou ridicule d'ajouter foi à leurs récits quelquefois mensongers et souvent erronés; je répondrai sans aigreur à un reproche sans portée. Je n'ai l'intention d'attaquer ni d'abaisser personne, je veux seulement relever et mettre à sa place cette classe héroïque d'aventureux voyageurs dont les services ne sont pas, selon moi, suffisamment appréciés.

Les explorateurs ne sont pas des savants, soit : et qu'importe? A quoi donc leur servirait la science? Lorsqu'on s'aventure dans des contrées inconnues, lorsqu'on pénètre hardiment au milieu de peuplades sans nom , on doit s'estimer bien heureux si l'on parvient à revenir sur ses pas avec la vie sauve; les explorateurs qui n'ont

été que dépouillés étaient des êtres privilégiés que la Providence conduisait par la main, et ils doivent à Dieu de sincères actions de grâce. Combien de jeunes voyageurs, poussés par l'amour de la gloire, meurent ignorés loin de leurs familles et de leurs amis, victimes infortunées d'un noble dévouement. J'ai connu des hommes intrépides qui, sans appui moral, sans ressources matérielles, entreprenaient d'audacieux voyages, se soumettaient aux plus dures privations et à des humiliations sans nombre pour préparer les voies aux savants orgueilleux qui devaient plus tard suivre leurs traces, et profiter de leurs travaux en feignant de les dédaigner. Si des naturalistes ou des géographes osaient tenter de semblables voyages, leurs collections et leurs instruments deviendraient la proie des Sauvages, et leurs efforts resteraient impuissants.

Rien n'arrête l'homme qui a le génie des voyages; demandez plutôt à l'illustre René Caillé: peuplades féroces, animaux sauvages, climats meurtriers, il brave tout: cet homme est plus sobre que le Bédouin du désert; les privations, les souffrances de toute nature qui le minent lentement, loin de ralentir son ardeur, exaltent son courage; il est plus audacieux qu'un soldat français, car il est seul pour affronter des dangers sans cesse renaissants... Missionnaires de la

science, ne soyez pas ingrats envers cet homme quand vous venez compléter son œuvre imparfaite, n'oubliez pas que c'est souvent, grâce à lui, que les difficultés se sont aplanies, et que les périls ont disparu.

Si j'ai accepté sans discussion le reproche adressé à la plupart des explorateurs, c'est que j'ai compris et prouvé que ce reproche n'ôtait rien ni à leur considération personnelle, ni à l'importance de leur belle mission, puisque dans les contrées barbares, les hommes de science, privés de leurs moyens d'action, n'obtiendraient pas de plus grands résultats que les éclaireurs qui n'ont que du courage et du jugement. Mais parce que ces hommes énergiques, de retour de leurs excursions périlleuses, ne peuvent pas déterminer d'une manière précise la position géographique de telle ville qu'ils ont visitée, ou le cours de tel fleuve dont ils ont pourtant suivi les détours, est-ce à dire que leurs travaux sont dénués d'intérêt et qu'ils ne méritent pas l'attention des hommes sérieux ! Lisez leurs publications, vous y trouverez, croyez-moi, d'utiles et précieux renseignements; le temps qu'ils n'ont pas donné aux observations scientifiques, ils l'ont employé à converser avec les hommes, et ils vous feront connaître les habitudes et le caractère des peuplades au milieu desquelles ils ont vécu.

Ils vous parleront des productions du sol, des ressources de l'industrie et du commerce; ils indiqueront aux hommes de science les pays vers lesquels ils peuvent déjà porter leurs pas, et ceux dont l'entrée leur est encore interdite. Du reste le public, qui ne partage pas à l'égard de ces hardis voyageurs, les injustes préventions de leurs collègues savants, fait à chacun sa part, et grâce à Dieu, celle des explorateurs n'est pas la moins belle... J'ai la conviction profonde que si les gouvernements et les sociétés scientifiques encourageaient les éclaireurs comme ils encouragent les géographes ou les archéologues, il n'y aurait pas, dans peu d'années, un seul point du globe inconnu, l'Afrique, cette contrée toujours mystérieuse, serait bientôt sillonnée dans tous les sens, et les géographes ne tarderaient pas à dresser la carte exacte de cette immense et intéressante presqu'île...

Le voyage dont je publie aujourd'hui la relation a été mon début dans une carrière aussi pénible qu'ingrate; il m'a servi en quelque sorte de préparation au voyage en Abyssinie entrepris plus tard avec mon ami et compatriote, M. Tamisier. J'avais à éprouver mes forces, et comme on le verra dès le commencement et dans le cours de ma narration, je ne pouvais pas faire un plus rude apprentissage. Je n'étais encore qu'un

enfant (j'avais 21 ans), mais un enfant curieux, avide de voir et de connaître : je ne savais pas alors de quel prix on achète la satisfaction de semblables désirs. J'avançais tête baissée avec l'heureuse confiance de la jeunesse, je voyais se réaliser les rêves merveilleux de mon imagination ardente et vagabonde, que me fallait-il davantage? J'avais encore à apprendre la langue arabe aussi nécessaire pour le voyageur en pays musulman que le français l'est aujourd'hui en Europe, et lorsque j'eus terminé ce premier voyage, j'avais atteint mon double but; mes forces s'étaient développées, et je parlais passablement l'arabe.

Le retard que j'ai apporté à cette publication m'a permis de recueillir de nouveaux documents, et de compléter mes premières notes. Depuis ce voyage, je suis revenu deux fois en Orient, et je n'ai rien négligé pour augmenter et épurer mes matériaux. Ce n'est qu'après un séjour prolongé dans le Levant qu'on peut arriver à connaître les mœurs et les usages des Orientaux dont la vie intérieure est toujours pleine de mystères ; ce n'est qu'après avoir vécu des années dans des régions encore barbares qu'on peut se permettre de traiter certains sujets, et d'aborder certaines questions qu'il ne serait pas convenable de traiter et d'aborder légèrement. Il m'a fallu beaucoup de

temps et d'expérience, par exemple, pour me former une opinion et oser porter un jugement sur la nature des rapports qui existent entre les divers membres de la famille musulmane, et ce n'est qu'à travers de grandes difficultés que je suis parvenu à me procurer les détails et les renseignements qui ont déterminé mes convictions sur ce sujet, comme sur plusieurs autres. Durant le cours de mes voyages, j'ai dirigé mes investigations sur presque tous les points; j'ai voulu tout voir, tout étudier : les sites, les monuments, le commerce, l'industrie, le passé et le présent, mais surtout les coutumes et les hommes dans les divers caractères qu'ils présentent. Lorsqu'on montre une curiosité aussi avide, il faudrait avoir une bien grande vanité pour croire qu'on pourra traiter avec succès toutes les questions qu'on aborde; s'il m'a été permis d'en approfondir quelques-unes, je dois reconnaître qu'il en est beaucoup d'autres que je n'ai pu qu'effleurer, mais j'espère que, même dans ce dernier cas, les indications que j'ai pu fournir, faciliteront le travail de ceux qui visiteront après moi les contrées que je vais décrire, et hâteront peut-être la solution de certains problèmes. Mon long itinéraire, naturellement accidenté, est souvent entrecoupé et interrompu par des études de mœurs et des appréciations raisonnées des faits les plus

propres à fixer l'attention du voyageur. En arrivant à Alexandrie, et après avoir triomphé des impressions pénibles que m'avait causées l'aspect de cette ville, je fais pénétrer le lecteur dans l'intérieur du harem, et je lui dévoile les habitudes et les sentiments de la famille musulmane; au Caire, après une description rapide de cette cité et de ses environs, je dénonce les mœurs abominables de ses habitants, j'indique les causes de leur odieuse immoralité, et je recherche, en dehors des tolérances religieuses, les raisons qui maintiennent en faveur la doctrine de la polygamie dont on a déjà fait connaître les effets désastreux. En entrant en Nubie, au milieu des populations noires que j'ai longtemps étudiées, je me préoccupe du classement des races humaines et mes conclusions, appuyées sur des faits peu connus, ne seront pas dédaignées, je l'espère, par les hommes qui ont cherché à résoudre cet immense problème. Chemin faisant, je recueille de curieuses traditions, je réunis les documents, les faits qui caractérisent le mieux ces peuples aux mœurs antiques, aux coutumes bibliques, etc., etc. Arrivé dans la ville de Khartoum, qui voit les deux Nils se confondre à ses pieds, je m'embarque pour Berber avec une troupe d'esclaves de diverses contrées, et, pour éviter de suivre la même route, je franchis le désert des

Bicharys, malgré les dangers dont on me menace, et j'arrive à Saouakim où pour la première fois, je vois la mer Rouge que je devais bientôt sillonner dans tous les sens. Je visite Djedda, Iambo, j'escalade le mont Sinaï et je rentre au Caire pour m'y préparer à de nouveaux voyages.

Le lecteur a déjà compris que la science abstraite n'occuperait pas la plus grande place dans cette publication. En défendant la cause des éclaireurs, je crois avoir démontré que la science, cette science approfondie qui constitue l'homme spécial, n'était pas indispensable à l'accomplissement de leur œuvre préparatoire, et je m'estimerai heureux si l'on veut bien me reconnaître quelqu'une des qualités qui distinguent l'explorateur.

Ma relation sera l'exposé simple et fidèle de mes observations ; je ferai participer le lecteur à mes impressions, quelquefois même à mes émotions. Si j'ai parlé de mon âge, c'est, pour m'en faire, non pas un mérite, mais seulement un titre à l'indulgence du public. D'ailleurs, je n'aurais pu me résoudre à enlever à ce travail son cachet primitif, et le lecteur, s'il n'eût été prévenu, se serait peut-être étonné de la naïveté et de l'abandon répandus dans certaines parties de l'ouvrage.

Je dirai en terminant que lorsque j'ai entre-

pris ce pèlerinage, j'étais entièrement dénué de ressources pécuniaires; ceux d'entre mes lecteurs qui n'auront pas la passion des voyages, auront beaucoup de peine à concevoir qu'un homme puisse avoir tant de témérité, ou une aussi aveugle confiance en la Providence.

I.

I.

I.

SOMMAIRE.

Départ de France. — Arrivée à Alexandrie. — Importance de cette ville. — Témoignages d'Hérodote et d'Homère, constatant qu'un canal a uni la Méditerranée à la mer Rouge. — Mes illusions sur l'Orient. — Grâce des Egyptiennes.— Femmes voilées. — Femmes nues. — Les ânes d'Egypte. — La justice en Orient. — Jardins d'Alexandrie. — Les palmiers. — Les fruits du Levant. — Les harems. — Analogie entre l'amour des anciens et l'amour des Orientaux. — Matérialisme des femmes. — Les eunuques. — De la paternité et de la maternité en Orient. — Intrigues galantes. — Les chiens d'Alexandrie. — Bains de mer. — Le saïs ou palefrenier. — Marché d'esclaves. — Les musulmans abusent des formules religieuses. — Egalité morale et intellectuelle en Orient. — Maladies répandues à Alexandrie.

la Méditerranée à la mer Rouge, ou du moins la mer Rouge au Nil, Alexandrie, unie au grand fleuve par le canal du Mahmoudié, deviendra une des premières villes commerciales du monde.

On a longtemps douté de l'existence dans le passé d'une communication semblable entre la Méditerranée et la mer Rouge, et de nos jours encore, j'ai quelquefois entendu débattre la question de savoir si cette communication avait réellement existé (1). Je me bornerai à dire que les hommes spéciaux qui ont découvert et suivi les traces de ce magnifique travail, se sont déclarés pour l'affirmative, et si l'on va dans l'antiquité chercher des preuves à l'appui de leur décision,

(1) Tout le monde ne convient pas que le canal attribué aux rois d'Egypte ait été ouvert et conduit jusqu'à la mer Rouge; mais suivant M. de Lalande, l'autorité de Strabon ne nous permet pas d'en douter, et il semble même, d'après cet ancien géographe, que l'ouvrage avait été achevé avant Sésostris. Quel que soit, au reste, le prince qui l'ait conduit à sa fin, il est bien sûr, ajoute le savant académicien, qu'il a été terminé. Cependant M. de Buffon regarde ce fait comme douteux, à cause des grandes précautions qu'il aurait fallu prendre pour arrêter les eaux et contenir les inondations dans le temps des grandes marées...

Quoiqu'il paraisse constant par le témoignage des anciens écrivains que le lac dont nous parlons a été effectivement achevé, il est fort douteux que la navigation y ait été jamais bien établie. Ces mêmes écrivains ne disent rien des avantages considérables que l'Egypte aurait dû en retirer; et on a tout lieu d'inférer de leur silence, que le canal dépérit avant que le commerce eût pris cours de ce côté-là. (*Géographie ancienne, sacrée*

Hérodote et Homère, l'historien et le poëte, en fournissent, selon moi, de suffisantes (1)...

Le mal de mer m'avait cruellement éprouvé, mais j'étais en Orient, et j'oubliai bien vite mes souffrances. J'avais lu les *Mille et une Nuits,* les *Orientales* de M. Hugo, et j'arrivais à Alexandrie avec de grands préjugés et de grandes illusions : aussi mon désenchantement fut-il amer en traversant les rues de la ville : je ne voyais partout que des misérables déguenillés, et les odeurs fétides qui s'exhalaient de tous côtés me soulevaient le cœur. En comparant la réalité à mes rêves, je me sentais mystifié, et si je n'avais pas eu la bosse des voyages, j'aurais difficilement supporté une aussi cruelle déception : j'étais accablé, stupéfait. Bientôt cependant je repris courage,

et profane, par M. Gibrat, prêtre de la doctrine chrétienne, tome 4, pages 19 et 20.)

(1) Il (Nécus) commença le canal qui conduit à la mer Rouge, et Darius, roi de Perse, le fit ensuite achever. Ce canal a, de longueur, quatre journées de navigation, et a la largeur de deux galères. L'eau dont il est rempli vient du Nil, un peu au-dessus de Bubastis; il passe proche d'une ville d'Arabie, appelée Patumon, et coule de là dans la mer Rouge. Il commence dans la plaine d'Egypte, vers l'Arabie, et continue par le haut de cette plaine, le long de la montagne où sont les carrières, et qui est proche de Memphis. Ainsi ce grand canal est conduit par le pied de cette montagne, de l'Occident à l'Orient, et de là il coule dans le golfe d'Arabie, par les ouvertures de la montagne qui mènent vers le Midi (Hérodote, livre 2, page 167, traduction de Du-Ryer).

Dans le quatrième chant de l'Odyssée, page 156, Homère fait

et revenu de cet éblouissement que j'avais apporté d'Europe, je ne tardai pas à trouver autour de moi de nombreux sujets de distraction et d'étude.

Sous un ciel toujours bleu, se balançaient avec une grâce égale et sans pareille des femmes droites comme des palmiers, et des palmiers flexibles comme ces femmes insouciantes et paresseuses. Souvent je m'arrêtai saisi d'admiration à la vue de ces brunes Égyptiennes portant l'amphore antique sur leurs épaules à la manière d'Agar et de Rébecca; ce qui me ravissait surtout, c'étaient leurs poses et leurs costumes gracieux qu'on ne retrouve plus en Occident que sur les toiles immortelles de grands artistes, et ce qu'il y avait de plus surprenant encore, c'est que de misérables haillons servaient à dessiner sur le corps ondoyant de ces femmes des draperies inimitables.

Presque tout ce que je voyais était nouveau pour moi et m'intéressait vivement : ici c'étaient des enfants blancs entièrement nus se querellant ou gambadant dans les rues d'Alexandrie, comme des singes dans les bois; ailleurs c'était

dire à Ménélas : « Jouet des tempêtes, j'ai parcouru Cypre, la Phénicie et l'Egypte; j'ai vu l'Ethiopie, Sidon, les Erembes. » Les Erembes habitaient les côtes de la mer Rouge. Ménélas n'avait certainement pas doublé le cap de Bonne-Espérance.

une troupe de trente ou quarante aveugles marchant l'un derrière l'autre en se donnant la main; ils avaient à leur tête un borgne qui leur servait de guide ; un œil pour quarante personnes! C'était un triste et douloureux spectacle : ils allaient implorant la pitié publique. Il y avait alors à Alexandrie un grand nombre de mendiants. Quelquefois le soir, en rentrant dans mon humble demeure, je rencontrais des femmes vêtues de noir, voilées de la tête aux pieds, s'avançant lentement et en silence comme des fantômes, je les suivais longtemps des yeux avec une sorte d'anxiété, et je n'oserais pas affirmer que, dans les commencements, ces rencontres ne m'inspiraient aucune crainte.

L'Orient est le pays des contrastes, et, dans le cours de cette relation, j'aurai sans doute plus d'une occasion de le faire remarquer : ainsi, après avoir perdu de vue la femme mystérieuse et voilée, je me trouvais en présence de pauvres filles nues ou presque nues, tant leur misère était grande, et tandis que la dame vêtue, et dont on n'apercevait que les yeux, affrontait hardiment les regards insolents des Européens nouvellement débarqués, les pauvres filles, plus empressées de cacher leur visage que les autres par-

ties de leur corps, se détournaient avec vivacité et s'éloignaient en murmurant.

Un fait digne de remarque, c'est que, dans les pays musulmans, les dames de condition se montrent peu en public. Sauf de rares circonstances où l'usage et la bienséance leur permettent de sortir, elles ne quittent presque jamais le harem, tandis que les femmes pauvres fourmillent dans les rues ; c'est généralement le contraire en Occident.

A Alexandrie et au Caire, les ânes tiennent lieu de voitures de place; ils sont d'une force et d'une agilité remarquables : monté sur ces animaux infatigables, je visitai les anciennes catacombes, la colonne de Pompée et les aiguilles de Cléopâtre, restes précieux de l'antique Héliopolis; je me transportai également dans la belle plaine d'Aboukir, célèbre par notre victoire. Dans cette excursion, je découvris de loin en loin quelques vieux boulets à moitié enfouis dans les sables. On me montra le bagne où se trouvaient alors plusieurs condamnés de condition, et notamment un ministre de Mohammed-Ali, pacha : on me dit que cet homme, en déposant sa chaîne, serait probablement réintégré dans ses premières fonctions : cette justice si différente de la nôtre inspire de sérieuses réflexions. En Orient, il n'y

a pas de flétrissure indélébile : un homme est condamné à être bâtonné, il subit courageusement sa peine et se relève sans honte, il a expié sa faute, personne ne le repousse, personne ne le méprise; on ne se montre pas plus sévère à l'égard des prisonniers et des galériens : quand la justice est satisfaite, ils reprennent leur position, rentrent dans la vie publique sans scandale, parce que des mœurs inexorables ne les poursuivent pas sans relâche, et l'on a remarqué que leur conduite est généralement aussi bonne sinon meilleure que celle des hommes dont le passé est demeuré irréprochable. Cette manière d'agir me semble juste : que dirait-on, en effet, si les pécheurs condamnés au feu du purgatoire et admis en paradis après l'expiation de leurs fautes, étaient accueillis par les bienheureux comme le sont dans notre société civilisée les malheureux forçats libérés?

Alexandrie est environnée de sables stériles : ce n'est qu'à grand'peine et à force de soins qu'on a pu planter et entretenir les jardins qu'on découvre avec une vive satisfaction après avoir franchi les remparts de la ville. On aperçoit sur plusieurs points des groupes de palmiers : le palmier est l'arbre des poésies anciennes et sacrées,

et jamais je ne me suis reposé sous son ombre avec indifférence, même après plusieurs années de séjour dans le Levant. Je dois, du reste, m'empresser de déclarer que j'ai toujours été plus sensible aux beautés de la nature qu'aux merveilles de l'art; je ne suis pas archéologue; l'arbre séculaire chargé de rameaux verts, avait pour moi autant de prix que le squelette d'un monument, et la vue d'une jeune et belle femme m'intéressait aussi vivement que l'aspect imposant d'un vieux temple en ruines. Cette préférence pour la nature vivante que j'ai cru devoir signaler en passant, contribuera à expliquer mon apparente négligence pour certaines recherches et ma complaisance pour d'autres.

Nous étions en septembre, et les palmiers pliaient sous le poids de leurs fruits presque mûrs; d'énormes grappes de dattes de qualités diverses et de couleur rouge et jaune se balançaient sous les palmes et flattaient les regards. La plupart des fruits du Levant, et je citerai particulièrement la datte et la banane, ont conservé une saveur primitive, je dirai presque sauvage, qui les empêche d'être appréciés de prime abord par les Européens. Notre sol, moins favorisé par le climat, produit cependant, grâce à une culture

intelligente, des fruits exquis dépouillés de leur crudité première, et il faut que notre palais s'habitue aux fruits parfumés mais incultes du Levant, avant de leur rendre la justice qu'ils méritent.

Le jardin de Moharem-Bey, à une distance d'environ trois quarts de lieue de la ville, était devenu ma promenade de prédilection : ce jardin, plus vaste que les autres, était bien cultivé, ses allées couvertes de sable et parfaitement entretenues étaient ombragées de treilles ; les citronniers et les orangers chargés de fruits et de fleurs y croissaient en pleine terre, à côté du figuier, du grenadier et du palmier ; l'eau s'y trouvait en abondance et des canaux la distribuaient dans tout le jardin. Un beau kiosque, entouré de divans et au milieu duquel jaillissait une fontaine d'un style gracieux et léger, semblait préparé tout exprès pour recevoir les promeneurs fatigués. Un esclave noir préposé à la garde du jardin cueillait les fruits les plus beaux et les offrait aux visiteurs : on lui donnait le bacchich (1) en se retirant. A l'un des angles du jardin, s'élevait une maison de belle apparence qui semblait inhabitée; les croisées défendues par des jalousies

(1) Pour-boire.

ne s'ouvraient jamais, aux heures du moins où les promeneurs étaient admis. Un jour, je m'en étais approché indiscrètement, et je la considérais en détail et avec attention, lorsqu'un homme, un eunuque, vint à moi et m'invita à m'éloigner en me faisant comprendre que cette maison était occupée par le harem de son maître. Il eût été malséant de ne pas se rendre à cette invitation, je n'hésitai pas à me retirer.

Mes idées sur les harems étaient les plus fausses et les plus extravagantes de toutes celles que j'avais apportées d'Europe. Je m'apitoyais de la meilleure foi du monde sur la triste destinée de ces femmes condamnées à vivre sans amour et dans un état de lutte et de rivalité incessantes; je prêtais aux femmes musulmanes, les sentiments des femmes européennes, je les croyais aimantes, dévouées, susceptibles de passion et de jalousie, et cette erreur me faisait trouver intolérable le despotisme de leurs maîtres. Mais, comme le dit Rousseau : « Il faut du temps et des connaissances pour nous rendre capables d'amour (1), » et j'affirme, sans crainte d'être démenti par des faits, que les musulmanes sont

(1) *Emile*, liv. 4.

encore incapables d'aimer (1) : aussi, pourvu que l'abondance règne autour d'elles, vivent-elles aussi paisibles dans leur prison que les religieuses dans leur cloître. Le fait seul de l'existence des harems, la possibilité, la facilité de cette existence prouvent, selon moi, et d'une manière concluante, que l'amour en Orient, et chez les femmes surtout, est un sentiment à peu près inconnu. J'entrerai à ce sujet dans quelques explications.

L'amour délicat, profond, dévoué est né du christianisme, mais la civilisation l'a prodigieusement développé : aussi les populations barbares quoique chrétiennes du Levant, sont étrangères à ce sentiment comme les musulmans leurs maîtres. L'amour, chez les Orientaux, c'est le désir de la possession charnelle; il en était de même

(1) L'amour est de tous les sentiments de l'homme celui qui semble appartenir de plus près et le plus exclusivement à la nature; et cependant ne dirait-on pas aussi qu'il est dans un certain sens et jusqu'à un certain degré dépendant de l'éducation? Ne le voyons-nous pas différent de lui-même, varier avec le temps, les lieux, les gouvernements et même avec les rangs divers de la société? Combien cet élan brutal de l'homme sauvage vers le sauvage objet de son désir, élan qui cependant est l'amour primitif, a déjà subi et doit peut-être subir encore de métamorphoses suivant les différents degrés et les différentes formes de notre civilisation! Ne voyons-nous pas l'amour tout autre en Orient qu'en Occident, tout autre chez les Grecs que chez les Romains, tout autre chez le Français au temps de la chevalerie, que sous la régence?..... BOUFFLERS.

chez les anciens : « Homère, se demande Bitaubé, si habile à représenter les passions, n'avait-il point de pinceau pour celle de l'amour, ou son génie a-t-il langui en cet endroit? j'ai peine à le croire de celui qui sut peindre d'une manière si touchante les adieux d'Hector et d'Andromaque (1). » Non, le grand poëte ne pouvait pas avoir de pinceau pour l'amour, parce que l'amour n'existait pas encore; Homère n'avait jamais vécu qu'au milieu de barbares, car avant le christianisme, il n'y a pas eu de véritable civilisation; imbu lui-même de la morale du paganisme, il pouvait bien quelquefois, à force de génie, faire parler à ses personnages le langage d'un amour qu'il pressentait peut-être, mais il en revenait promptement aux idées positives qui caractérisaient son siècle. Du reste, Bitaubé nous montre plus loin qu'il a compris la raison de l'impuissance de son poëte à peindre ce sentiment, lorsqu'il dit : « L'amour n'était pas une passion raffinée, on n'en connaissait guère que le physique. »

On a recherché et diversement expliqué la cause de cette absence d'amour dans le passé ou chez les peuples qui en sont aujourd'hui les re-

(1) Odyssée, traduction de Bitaubé. Remarque sur le départ d'Ulysse de l'île de Calypso.

présentants : « Le mépris des femmes, a dit Robertson (1), est la marque caractéristique des sauvages dans toutes les parties du globe. L'homme qui fait consister tout son mérite dans sa force et dans son courage regarde la femme comme une créature inférieure, et la traite avec dédain. » « On ne peut pas supposer, ajoute à son tour G. Millar (2), que les passions qui tiennent à l'amour, aient jamais une grande activité dans l'âme d'un sauvage. Il ne peut pas faire grand cas du plaisir qu'il lui est si aisé de se procurer.... Il a satisfait ses désirs avant qu'ils eussent assez longtemps occupé sa pensée, et il ne connaît point ces anticipations délicieuses du bonheur que l'imagination sait embellir des couleurs les plus séduisantes. » Je dirai d'abord, pour ne pas séparer les uns des autres, que les barbares, et les Orientaux le sont encore, sont des sauvages en amour : examinant ensuite les observations de Robertson et de G. Millar, je dois avouer qu'elles ne me satisfont pas pleinement. Les sauvages ou les barbares n'aiment pas, ne connaissent pas l'amour par la seule raison qu'ils sont sauvages ou barbares, c'est-à-dire

(1) *Histoire de l'Amérique.*
(2) *Observations* sur les commencements de la société.

parce qu'ils sont grossiers, ignorants, sans éducation et entièrement étrangers à nos formes gracieuses et séduisantes. Robertson pense-t-il que si les femmes des sauvages se transformaient tout à coup en viragos, elles inspireraient plus d'affection à leurs maris? Pour mon compte, je ne le crois pas. Dans le moyen âge, les chevaliers qui s'honoraient de ne pas savoir signer, faisaient aussi consister tout leur mérite dans leur force et dans leur courage, et cependant, ils ne traitaient pas les femmes avec dédain, parce que si leurs formes n'étaient pas encore sans rudesse, ils avaient déjà de nobles instincts et de généreux sentiments. Je reconnaîtrai avec G. Millar que la facile satisfaction des sens est un obstacle à l'amour, c'est une des causes de son absence chez les musulmans; mais chez les musulmans et chez les sauvages eux-mêmes, toutes les femmes ne sont pas à la disposition de tous; d'où vient donc qu'ils n'éprouvent pas d'amour pour celles dont la possession leur est interdite? mais c'est parce qu'ils sont incapables d'aimer.

Du reste, si les Orientaux sont privés de ce sentiment et des jouissances élevées qui en résultent, leur esprit ne demeure pas inactif et d'autres agitations bien puissantes viennent combler le vide

que laisse dans leur âme l'absence d'un amour grand et désintéressé : ils vivent sous l'empire d'illusions d'un autre ordre ; l'ignorance des lois physiques les remplit de frayeurs dont nous sommes délivrés ; leur imagination est vivement excitée par les phénomènes de la nature qu'ils ne peuvent ni expliquer, ni apprécier, et le cœur plein de préoccupations surperstitieuses, ils se contentent d'un amour sensuel et grossier. Les peuples barbares ont le miracle, les prodiges, la magie ; nous avons l'amour.

Je l'ai dit plus haut : l'amour en Orient est surtout inconnu aux femmes, et j'ai appelé ce sentiment chez les Orientaux, le désir de la possession charnelle; or, comme l'a fort bien remarqué Voltaire (1), « les hommes..... ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes. » L'amour en Orient étant exclusivement matériel, offre donc plus de satisfaction aux hommes qu'aux femmes. Partout généralement, ces dernières inspirent plus de désirs qu'elles n'en éprouvent, et ces désirs sont d'abord éveillés en elles, chose étrange, par une excitation morale ; l'homme attire surtout la

(1) *Dictionnaire philosophique*, au mot *Femme*.

femme par son intelligence, par ses sentiments élevés et généreux, tandis que celle-ci attire l'homme surtout par sa beauté : mais les Orientaux ne brillent ni par leur intelligence, ni par l'élévation de leurs sentiments, et ceux même d'entre eux qui se distinguent des autres par les qualités de leur esprit et de leur cœur, ceux-là croiraient se ravaler s'ils agissaient avec leurs femmes autrement que les derniers d'entre les leurs. Ainsi ce que les femmes recherchent et admirent principalement chez les hommes manque aux Orientaux, et voilà pourquoi l'amour est surtout inconnu aux filles d'Orient. Les femmes, de leur côté, abruties par l'esclavage, sont restées étrangères à l'art des séductions et à tout sentiment de coquetterie délicate; nulle d'entre elles ne sait lire, elles sont dépourvues de grâce et de charmes; elles possèdent la beauté qui irrite les sens, mais elles ne possèdent que la beauté, et voilà pourquoi les Orientaux, comme les anciens, ne connaissent que l'amour physique.

Je dirai plus tard ce qui est résulté pour les hommes de cet état de choses : quant aux femmes, elles vivent plongées dans un matérialisme exagéré et dégradant; elles n'aiment et n'apprécient que le bien-être et la richesse : que l'homme

qui les leur donne soit honorable ou infâme, jeune ou vieux, beau ou difforme, peu importe, il sera le bien venu : heureuse celle qu'un tel homme possédera, ses compagnes ne la verront pas sans envie.

Si les musulmans traitent leurs épouses en esclaves, du moins n'en exigent-ils pas les vertus des femmes civilisées : ils ne croient à leur fidélité que lorsqu'elle leur est garantie par la surveillance impitoyable des eunuques. L'institution odieuse de semblables geôliers que les Européennes trouveraient avec raison, injurieuse et blessante, n'est-elle pas une nouvelle preuve de l'absence de tout sentiment élevé dans les relations morales en Orient. Mais les musulmanes, loin de souffrir d'une défiance si insultante, sont fières de se montrer en public sous la protection d'un eunuque, car il n'est pas donné à toutes les fortunes de pouvoir étaler un pareil luxe, et mieux vaut encore être cheval de parade que cheval de fiacre.

Dans le Levant, l'eunuque est une puissance ; il est le roi du harem confié à sa garde; les femmes le choient, le caressent, le flattent, car il dépend de lui d'alléger ou d'appesantir les chaînes de ses prisonnières. L'effroyable mutilation, désespé-

rante pour un homme de cœur, et qui fait d'une créature de Dieu, quelque chose sans nom, n'est pas même considérée comme un malheur par ceux qui la subissent et j'ai connu des nègres esclaves qui sollicitaient de leurs maîtres la faveur d'être émasculés. On aura peine à croire à tant d'abjection, et cela s'explique pourtant dans un pays où tous les nobles instincts de l'homme sont endormis ou sacrifiés au désir du bien-être matériel. L'amour délicat étant inconnu en Orient, comme je viens de le démontrer, l'eunuque n'est privé que de jouissances sensuelles dont le plus souvent il n'a pas même l'idée, car généralement on le mutile fort jeune, et cette privation n'est pas sans compensation pour lui. L'eunuque est l'ami et le confident de son maître, il n'est pas exposé à ses mauvais traitements comme les autres esclaves, on ne le soumet pas à des travaux pénibles, il monte à cheval, porte de belles armes et se pare de vêtements magnifiques; il vit tranquille au milieu des femmes qu'il surveille, et jouit de cette existence molle et oisive si chère aux habitants des pays chauds.

Le musulman est brutal en amour, mais il a au plus haut degré le sentiment de la famille; il aime passionnément ses enfants, et loin de s'ef-

frayer de la fécondité de ses femmes, il en est fier, et ne redoute jamais la misère. Car, Allah est grand et miséricordieux. Les Orientaux, peu complaisants pour leurs épouses, ont des égards et témoignent même quelque déférence pour les mères de leurs enfants. La maternité est en honneur chez les musulmans comme aux temps où « l'Eternel voyant que Léa était haïe, la rendit féconde (1), » sans doute pour que Jacob l'aimât : la stérilité y est toujours une tache, et Rachel enfantant après une longue attente, s'écrierait encore dans l'enivrement de sa joie : « Dieu a ôté mon opprobre (2). » Le respect pour la maternité est poussé si loin que l'esclave qui conçoit de son maître est libre de plein droit par le seul fait de sa maternité. Un musulman à qui on adresserait la question que madame de Staël fit à Napoléon, touchant le mérite des femmes, ne répondrait pas autrement que l'empereur.

Malgré ces mœurs et avec des sentiments pareils, les intrigues galantes se multiplient en Orient. Une coutume singulière les favorise : lorsqu'une dame en visite une autre, elle laisse ses babouches à l'entrée de la salle de réception,

(1) Genèse, XXIX, 31.
(2) Genèse, XXX, 23.

tant pour se conformer à l'étiquette du pays que pour faire connaître sa présence dans l'intérieur du sérail. Si le maître avait la pensée de se rapprocher de ses femmes, la vue de ces chaussures déposées à la porte, suffirait pour l'arrêter, et il violerait les lois les plus sacrées de l'hospitalité, s'il ne se retirait pas aussitôt. Ce précieux respect des hautes convenances qui semblerait devoir être la sauve garde des bonnes mœurs, a suggéré à de hardis Lovelaces, car chaque pays a les siens, l'audacieuse pensée de s'introduire sous des déguisements de femme dans les harems où ils sont désirés. On sait que les vêtements des Orientales, d'ailleurs très-amples, ont beaucoup de ressemblance avec nos dominos, et sont par conséquent très-favorables à ces sortes de déguisements; ainsi grâce au voile qui couvre leur visage, les séducteurs sont admis sans défiance, et, protégés par leurs babouches contre les surprises du maître, ils poursuivent impunément le cours de leurs intrigues...

Pendant mon séjour à Alexandrie, j'accueillais avec avidité les nouvelles arrivées de l'intérieur de l'Afrique où ma pensée me devançait, et j'interrogeais avec ardeur toutes les personnes qui pouvaient me fournir les renseignements

nécessaires à la réalisation de mes desseins. Ma vie de labeurs et de privations avait commencé, je couchais sur la dure et j'étais sobre comme un Bédouin du désert. A cette époque un ingénieur distingué, M. Linant, se disposait à remonter vers les sources du Nil; je cherchai à me rattacher à sa mission, mais son voyage fut ajourné et je dus attendre une occasion plus favorable.

Je n'étais pas encore acclimaté et, quoique l'été touchât à sa fin, les chaleurs m'étaient insupportables : mais au coucher du soleil, je montais avec empressement sur quelque terrasse pour y respirer l'air du soir : je ne pouvais me lasser d'admirer la limpidité du ciel et la sérénité de ces nuits pures et brillantes. Il ne m'arrivait que bien rarement de m'aventurer pendant les ténèbres à travers les rues étroites de la ville. Comme on s'en doute bien, Alexandrie n'est pas éclairée, et si l'on est obligé de sortir le soir, il faut porter soi-même une lanterne, ou la faire porter par un domestique qui vous précède de quelques pas. A ce désagrément, il s'en joint un autre que j'appellerai même un danger : comme dans presque toutes les villes du Levant, les chiens sans maître pullulent à Alexandrie, et deviennent redoutables pendant la nuit. Ces animaux

qu'on trouve couchés dans tous les coins durant le jour, qu'on foule aux pieds impunément, et qui se laissent piétiner par les chevaux plutôt que de se déranger, se lèvent affamés dès que l'obscurité commence; ils explorent par bandes certains quartiers de la ville, et attaquent même quelquefois le promeneur isolé. Ces chiens observent le ramadan pendant toute l'année.

Un danger plus terrible menace les voyageurs imprudents qui vont sans précaution se baigner dans la mer. A certaines époques de l'année le port d'Alexandrie est fréquenté par des requins qui le sillonnent dans tous les sens et se montrent très-près du rivage. Peu de jours après mon débarquement, un Egyptien fut broyé et emporté par un de ces monstres, à la vue de ses compatriotes consternés qui ne purent le secourir. Des pêcheurs qui s'étaient mis intrépidement à la poursuite du redoutable squale, en tuèrent deux qui furent promenés triomphalement dans les principaux quartiers de la ville.

Le saïs ou palefrenier Égyptien mérite une mention honorable. Outre les charges et les corvées du palefrenier d'Europe, celui d'Égypte en a une qui m'a toujours paru bien dure. En Europe, lorsque le cavalier enfourche sa monture, le palefrenier

se repose; c'est tout l'opposé en Orient. Ici quand le maître sort à cheval, le saïs est obligé de courir devant lui : il va au pas avec le cheval, trotte quand le cheval trotte, et court à perdre haleine lorsque le cheval est lancé, car l'honneur lui fait une loi de ne pas se laisser dépasser par le cavalier. Quelque brave coureur que soit le saïs, on conçoit sans peine que son honneur est exposé à de fréquents échecs et reçoit de cruelles atteintes.

Le lieu que je fréquentais le plus à Alexandrie, et toujours avec un intérêt croissant, était le bazar des esclaves. La vue de ces malheureuses créatures entassées et confondues quels que fussent leur âge et leur sexe m'impressionna tristement. Ce honteux spectacle auquel je m'habituai plus tard, n'a jamais cessé d'occuper vivement mon attention et ma pensée. Les esclaves sont nourris de telle sorte qu'ils ont toujours faim : la première fois que je visitai leur marché, plusieurs d'entre eux s'approchèrent de moi en tendant la main comme des mendiants ; j'avais mes poches pleines de dattes, je les leur distribuai à la grande satisfaction des jellabs (1) qui à l'heure du repas diminuèrent sans doute la ration de ces malheureux.

(1) Marchands d'esclaves.

Il y a plusieurs mosquées à Alexandrie: aux heures de la prière, le chant vigoureux des muezzim se fait entendre et les fidèles s'y rendent en foule et vont prier en commun. Ces mosquées sont dépouillées d'ornements à l'intérieur; les musulmans prient du reste en tous lieux, ils vont quelquefois faire leurs ablutions sur les bords de la mer et se prosternent ensuite sur les sables du rivage; les marchands prient sur le devant de leurs boutiques, et il n'est pas rare, en traversant les rues, de rencontrer quelque fidèle remplissant ses devoirs religieux sur le seuil d'une porte.

On a beaucoup parlé du recueillement et de la gravité des musulmans en prières, et parce qu'ils ont sans cesse et à tout propos les noms de Dieu et de leur prophète sur les lèvres, on en a conclu qu'ils étaient profondément religieux. D'abord il serait fort étrange que les musulmans qui sont, je ne dirai pas dignes, car la nonchalance et la présomption ne constituent pas la dignité, mais graves et sérieux dans l'accomplissement des actes les plus insignifiants et les moins sérieux, ne le fussent pas tout autant et même davantage dans l'accomplissement de leurs pratiques religieuses. Avec leurs éternelles formules pieuses dont ils abusent, qu'ils emploient sans nécessité dans toutes

les circonstances, et qui par ce motif perdent en grande partie de leur caractère respectable, les musulmans se tirent toujours d'embarras; par leur moyen, ils répondent à tout, ou plutôt ne répondent à rien, et font perdre patience aux personnes les plus phlegmatiques. Les Arabes, j'en conviens, sont fort attachés à leur religion, et ils font grand étalage de leur foi, surtout en présence de ceux qui professent un culte différent du leur, mais on aurait tort de juger de leur piété réelle d'après les apparences que je viens de dénoncer.

La gravité, d'autres diraient l'apathie, conséquence inévitable, surtout dans les pays chauds, de la croyance au dogme de la fatalité, fait le fond du caractère des Orientaux. Grands et petits, riches et pauvres, tous en Orient, avec leur aveugle confiance au destin, se montrent calmes dans la prospérité et résignés dans le malheur. L'éducation est encore très-peu répandue dans le Levant, et de ce fait, il résulte entre les divers membres de la société, une sorte d'égalité morale et intellectuelle dont les effets méritent d'être étudiés. En Orient, il n'y a pas de *peuple* ou si l'on veut tout le monde est peuple. Les idées du maître ne diffèrent pas ou diffèrent peu de celles de l'esclave; l'intelligence de l'un n'est pas plus dé-

veloppée que celle de l'autre ; et s'il y avait un déplacement, même brusque, dans les fortunes et dans les positions, on ne s'en apercevrait peut-être pas; un homme sorti des derniers rangs de la société et élevé sans transition au faîte des honneurs, ne se trouverait pas plus embarrassé que celui qui aurait passé sa vie dans les grandeurs. De même l'homme heureux que la fatalité rejette brusquement en arrière, se résigne courageusement et vit dans la misère comme s'il n'eût jamais connu une destinée meilleure. En Orient les premiers peuvent devenir les derniers, et les derniers s'élever au premier rang sans ébranlement et sans trouble.

J'espère que les diverses considérations qui occupent une si grande place dans ce chapitre, ne paraîtront pas sans utilité à mes lecteurs : elles contribueront, du moins j'aime à le croire, à dissiper certaines erreurs, certains préjugés, à rendre facile l'explication et l'appréciation de certains faits... Je vais bientôt poursuivre ma route vers le Caire, mais avant de m'éloigner d'Alexandrie, je dirai quelques mots des principales maladies qui l'affligent.

Si, comme l'a dit La Fontaine, la peste a été inventée pour punir les crimes de la terre, les Égyp-

tiens doivent être de bien grands criminels; ce fléau terrible qui décime les populations, les poursuit avec la plus effroyable opiniâtreté. La peste sévit en hiver et ses ravages cessent en été, vers l'époque de la Saint-Jean. Je ne suis pas docteur en médecine, je n'entrerai donc pas dans de longues discussions sur cette matière; je n'examinerai pas si la peste est contagieuse ou non, si elle est endémique en Égypte ou si elle y est apportée du dehors; je ferai seulement remarquer, parce que ce fait m'a frappé, que ce fléau s'abat régulièrement sur ce malheureux pays, quand les eaux du Nil commencent à se retirer et qu'il disparaît lorsque les terrains inondés sont entièrement desséchés, je livre cette observation aux méditations des hommes spéciaux.

A ce mal épouvantable et sans remède, se joignent encore d'autres maladies cruelles et dangereuses : je veux parler des ophthalmies, des fièvres et de la dyssenterie. Ces maladies font de nombreuses victimes et ajoutent leurs ravages à ceux de la peste. Mais on se tromperait en attribuant au climat, ce qui est en général le résultat d'un mauvais régime et de la manière dont vivent les habitants. Ainsi la peste elle-même attaque rarement les Européens qui ne commettent pas

d'excès et les riches indigènes (1). Les fièvres et la dyssenterie sévissent principalement contre les gens pauvres qui se nourrissent en grande partie de pastèques, de cannes à sucre et de fruits verts, et contre les Européens qui abusent des liqueurs fortes. Les ophthalmies atteignent surtout les personnes qui ont l'imprudence de coucher sur leurs terrasses et de s'endormir en plein air ou même dans l'intérieur de leurs maisons avec les croisées ouvertes, après avoir été éblouies pendant le jour par la réverbération d'un soleil ardent. Il est cruel, je le sais par expérience, de ne pouvoir jouir sans danger de la fraîcheur des nuits, après avoir supporté les chaleurs accablantes de la journée, mais cette jouissance a coûté la vue à un grand nombre de malheureux.

(1) « Que nous apprend l'observation? C'est que, pendant le règne de la peste, tout individu affaibli moralement ou physiquement, débilité par les excès et les abus d'un genre quelconque, par l'usage immodéré des femmes, du vin ou des spiritueux, aussitôt qu'il s'est trouvé en rapport avec un pestiféré, est saisi par la contagion beaucoup plus sûrement et plus vite que celui qui était dans une disposition contraire. On observe surtout que la faiblesse morale, le chagrin, la crainte et la peur, produisent le même effet que la débilitation physique, et prédisposent à absorber le virus pestilentiel quelle que soit d'ailleurs sa nature. »

JOMARD. *Etudes géographiques et historiques sur l'Arabie*, page 222.

Je dirai en résumé, qu'un régime sévère, un genre de vie sage et réglé, surtout dans les commencements et jusqu'à ce qu'on soit acclimaté, préserveront généralement les voyageurs de ces terribles maladies.

II.

SOMMAIRE.

Canal du Mahmoudié. — Pain arabe. — Les moustiques. — Un orage. — Beauté du Nil et de ses rives. — Village d'Atfé. — Les chameaux. — Fouah. — Les mariniers du Nil. — Les Sakies. — Prélèvement d'impôts. — Énergie d'un fellah. — Environs du Caire. — Boulakh. — Ses douaniers. — Le Caire. — Magnifique tableau. — Cérémonie du mariage. — Détails curieux. — Pudeur des musulmans. — Polygamie et divorce. — Une histoire au sujet d'un mariage.

CHAPITRE II.

Environ deux mois et demi s'étaient écoulés depuis mon arrivée à Alexandrie, lorsque je me décidai à partir pour le Caire. Je me rendis à l'embouchure du canal du Mahmoudié, où se trouvent réunies à une demi-lieue de la ville les barques qui font le trajet d'Alexandrie au Nil. Je payai mon passage sur une cange qui se dispo-

sait à quitter le port, car mes ressources ne me permettaient pas de noliser un bateau pour moi seul, et après avoir fait quelques modestes provisions, consistant principalement en pain et en dattes fraîches, je m'embarquai, et l'on mit à la voile.

Le canal du Mahmoudié a été creusé sous le gouvernement de Méhémet-Ali-Pacha, il a environ vingt lieues de longueur. Grâce à des améliorations successives, ce travail d'abord très-imparfait, ne laisse presque rien à désirer aujourd'hui. Ses bords, naguère incultes et déserts, se couvrent de fabriques, de jardins et de maisons de campagne entourées de belles cultures. Plus de cent mille manouvriers, hommes, femmes ou enfants, furent employés à la construction de ce canal, qui fut terminé dans l'espace d'un an. Ce travail fut exécuté d'après le mode antique : on creusa le lit du Mahmoudié, comme on avait élevé les pyramides, à force de bras. Chaque pied du canal qui s'ouvrait, chaque pied des pyramides qui s'élevait, coûtait la vie à des milliers de malheureux. L'existence de l'homme n'était pas estimée assez haut pour qu'on s'en montrât ménager, et les anciens ouvrages d'art ou d'utilité publique que nous admirons encore de nos jours, ont dévoré peut-être plus de victimes que les plus

redoutables fléaux. La puissance de l'armée, la puissance immense d'une masse enrégimentée et employée aux grands travaux, ne sera pas négligée dans l'avenir par les hommes destinés par la Providence à conduire les nations, mais ces hommes se montreront moins prodigues, plus soucieux de la vie de leurs semblables, et ils enfanteront des merveilles sans décimer les populations, sans causer d'effroyables douleurs.

J'allais bientôt voir le Nil !... Absorbé par cette pensée, je supportais vaillamment les privations de toute nature auxquelles je m'étais soumis, et qui auraient dû me paraître d'autant plus dures que j'en étais encore à mon début. L'eau du canal, d'ailleurs très-bonne, mais jaunâtre et terreuse, me semblait du lait ; je ne connaissais pas de fruit préférable à la datte ; le pain arabe mal pétri, mal cuit, imprégné d'odeurs fortes et désagréables, à cause des matières employées à sa cuisson (1), ne m'inspirait pas le moindre dégoût. Je n'avais

(1) Tout le monde sait que les Arabes font cuire leur pain et la plupart de leurs mets avec la bouse de vache et le crottin de chameau. Comme dans nos petites villes du midi, les femmes et les enfants ramassent ces ordures dans les rues et sur les chemins, non pas comme chez nous pour engraisser la terre, car la terre d'Egypte n'en a pas besoin, mais pour faire du feu. Ils pétrissent ces matières, en forment des espèces de galettes qui sèchent au soleil, et s'en servent au lieu de bois.

d'autre lit que les planches du bateau, et je voyais sans envie les couches moelleuses des passagers plus heureux, qui me regardaient peut-être avec dédain. J'étais fier de ma pauvreté comme ils l'étaient sans doute de leur richesse, et je comprenais instinctivement, (qu'on me pardonne ce manque de modestie), je comprenais, dis-je, que j'avais plus d'avenir comme voyageur, que ces hommes qui ne consentent à quitter leur pays, qu'à la condition de pouvoir s'entourer, même en voyage, de toutes les commodités de la vie.

Avant mon départ d'Alexandrie, j'avais commencé, pour mon usage, un vocabulaire français et arabe, et je ne négligeais rien pour l'enrichir de mots nouveaux, dès que ma mémoire s'était appropriée ceux qu'il renfermait déjà. Mon petit recueil grossissait sensiblement : j'avais appris la phrase sacramentelle, *ismou é dé, comment s'appelle ça?* et chaque fois que je voulais connaître le nom arabe d'un objet, je mettais cet objet sous les yeux des matelots de la cange, en répétant ma phrase, et ceux-ci répondaient toujours à ma question avec un bienveillant empressement. La langue de Mahomet est d'une difficulté extrême, à cause surtout de sa prononciation. Les Arabes sont, pour les étrangers, qui la parlent, d'une in-

dulgence qu'on ne saurait trop admirer; la phrase la plus incohérente, les constructions les plus irrégulières, n'excitent jamais leur hilarité, n'amènent jamais sur leurs lèvres un sourire railleur.

En Égypte, il n'y a pas d'orages en été, et ils sont rares en hiver. Lorsqu'il pleut, les rues, qui, même dans les villes principales comme le Caire et Alexandrie, ne sont pas encore pavées, deviennent de véritables bourbiers, et il est alors impossible de sortir. Nous étions dans la première quinzaine du mois de novembre; le temps était calme, l'atmosphère était lourde, et d'épais nuages flottaient au-dessus de nos têtes. Nous étions partis vers les trois heures de l'après-midi, les ténèbres commençaient à nous envelopper, et nous avancions lentement. J'étais condamné à passer la nuit sur le pont de la cange, et à recevoir sans doute l'averse qui nous menaçait, car il n'y avait pas de place pour moi dans l'*oda* (la chambre). Des nuées de moustiques bourdonnaient autour de nous et nous poursuivaient de leurs irritantes piqûres.

Le moustique est une des plaies permanentes de l'Egypte; on n'a avec lui ni trêve, ni repos : le jour, il vous empêche de travailler, et la nuit de dormir. C'est un ennemi infatigable, qui vous

harcèle sans relâche. On a beau s'entourer des cadavres de ces insectes importuns et malfaisants, on dirait que, semblables au phénix, ils renaissent de leurs cendres ; ils reviennent toujours plus nombreux et plus opiniâtres. L'usage des moustiquaires destinés à vous préserver de leurs atteintes durant le sommeil, est un supplice substitué à un autre. En effet, sous un climat brûlant, ce rideau fermé de toute part, qui intercepte l'air, rend les chaleurs encore plus intolérables, et l'on est souvent tenté de se livrer aux moustiques plutôt que de se laisser étouffer dans ces fournaises de mousseline.

La nuit était profonde, le ciel, ordinairement si limpide et si bleu, était sombre et sans étoiles : de fréquents éclairs sillonnaient l'horizon et le tonnerre grondait dans le lointain, la pluie commençait à tomber. Je m'étais soigneusement enveloppé dans mon manteau, et adossé contre l'unique mât de notre embarcation, j'attendais avec résignation les terribles effets de la tempête, d'autant plus redoutables pour moi que j'étais sans abri. Bientôt les éclairs se succédèrent sans interruption, le bruit du tonnerre redoubla, et la pluie ne tarda pas à nous inonder ; au calme de la journée, avait succédé un vent impétueux qui

soufflait par rafales, et changeait à chaque instant de direction. La cange menaçait souvent de chavirer, et l'inhabileté flagrante des marins n'était pas très-propre à me rassurer; sans doute en abordant au rivage, j'aurais pu dire comme Bias, et le dire sans figure : *omnia mecum porto*, mais la perspective d'arriver à terre trempé jusqu'aux os, au milieu de la nuit, et loin de toute habitation, était loin d'être agréable, et ce fut avec une véritable satisfaction, que j'entendis le reïs (1) donner l'ordre d'approcher du rivage et d'amarrer le bateau. Cet ordre fut bientôt exécuté, nous passâmes quelques heures abrités sous les berges du canal. Peu à peu l'orage se dissipa, et l'on put se remettre en route. Je me débarrassai de mon manteau qui ruisselait, et j'attendis le jour avec impatience. Quand l'aurore parut, le ciel avait repris toute sa sérénité, et au lever du soleil je débarquai au village d'Atfé, bâti sur la rive gauche du Nil, à l'une des embouchures du Mahmoudié.

Je n'oublierai jamais la beauté et la grandeur du spectacle qui se déroula devant moi en abordant à Atfé : j'éprouvai une sensation ineffable de bien-être, une de ces sensations bien rares dans la

(1) Patron de barque.

vie, et dont on garde toujours le précieux souvenir. Si l'aspect d'Alexandrie et de ses environs m'avait d'abord cruellement désenchanté, la magnificence du tableau qui se déployait sous mes yeux me ravissait d'admiration et ramenait dans mon cœur mes illusions évanouies. Le Nil débordant de toutes parts couvrait de ses ondes fécondantes les campagnes altérées, et roulait majestueusement vers la mer, sillonnée en divers sens de barques de toutes dimensions. Un épais brouillard, que les rayons du soleil levant n'avaient pas encore pénétré, s'élevait au loin sur l'autre rive, et servait de cadre à ce merveilleux tableau. L'air était voilé de légères vapeurs et de nombreux villages couronnés de palmiers semblaient flotter au milieu d'une immense nappe d'eau unie comme un miroir. L'ensemble du paysage était enchanteur; les arbres étaient verts et la végétation vigoureuse, il ne restait plus aucune trace de l'orage de la veille, et l'incomparable beauté du ciel complétait la magie de ce spectacle à la fois grandiose et charmant.

C'est à Atfé que s'opère le transbordement des marchandises et des voyageurs qui vont d'Alexandrie au Caire, ou du Caire à Alexandrie. Le village a, par conséquent, deux ports, l'un sur le

canal, et l'autre sur le fleuve (1). Atfé est un point de transit important, il y règne une très-grande activité; les bords du Nil et du Mahmoudié sont presque toujours encombrés de ballots et de bois de construction, et de nombreux chameaux sont employés du matin au soir à transporter, d'un port à l'autre, les marchandises et les lourds bagages des commerçants et des voyageurs.

Dans le Levant, il n'existe pas de grandes routes, et les rues dans toutes les villes sont généralement fort étroites : l'application immédiate d'un système de transport en voiture et en charrette serait donc impossible, et dans cet état de choses, l'utilité des chameaux est inappréciable. Les rues sont toujours assez larges pour eux, les chemins toujours assez bons. Doués d'une force extraordinaire, d'une sobriété fabuleuse, d'une patience et d'une docilité à toute épreuve, ils traversent les villes et les campagnes avec des fardeaux énormes, cheminant par des sentiers mal battus et à peine tracés, attachés les uns à la suite des autres; et grâce à l'uniformité de leur marche lente

(1) Depuis 1843 le transbordement n'a plus lieu ; par les soins de Méhémet-Ali, une écluse a été construite à l'embouchure du Mahmoudié, sous la direction de M. Linant, dont j'ai déjà parlé et, aujourd'hui on fait, directement et sans changer de barque, le trajet du Caire à Alexandrie.

et mesurée, un seul homme suffit pour en conduire une troupe nombreuse.

Après avoir renouvelé, dans le bazar d'Atfé, mes provisions épuisées, je m'embarquai sur une cange légère, artistement coloriée, qui mettait à la voile pour le Caire; nous partîmes. Maintenant, je voguais sur le Nil; j'avais peine à contenir les démonstrations de mes joies d'enfant émancipé. J'étais heureux comme un roi, et je n'enviais la destinée de personne. En peu d'instants, nous arrivâmes au grand village de Fouah, qui s'élève sur la rive droite du Nil, vis-à-vis, mais un peu plus haut qu'Atfé. On ne se douterait guère aujourd'hui que Fouah fut autrefois une ville importante : en parcourant ses rues silencieuses et désertes, on serait tenté de les croire inhabitées, et cependant toutes les barques qui passent devant son port s'arrêtent, ne fût-ce qu'un moment, pour faire des vivres, car les denrées sont en général à plus bas prix à Fouah que sur les autres marchés environnants. On fabrique dans cette ville une grande quantité de tarbouches (1), mais ils sont de qualité inférieure et justement dédaignés. C'est à Fouah que notre

(1) Bonnets rouges.

brave armée mit en déroute complète les habitants révoltés du Delta. A peine notre cange étaitelle amarrée, que le reïs et deux matelots se rendirent au bazar et en revinrent une heure après chargés de provisions diverses. Le vent était favorable, et sans autre perte de temps, nous reprîmes notre route vers le Caire.

Les mariniers du Nil sont un composé hétérogène de Fellahs égyptiens, d'Arabes, de Nubiens et de Nègres. Ils forment une caste tranchée curieuse à étudier. Une répugnance invincible pour l'état de soldat à perpétuité en a réduit un grand nombre à se mutiler afin d'échapper à une conscription brutale qui n'épargne personne : les uns se sont coupé l'index de la main droite, d'autres se sont arraché les dents nécessaires pour déchirer la cartouche, et quelques-uns se sont crevé l'œil droit. Ceux auxquels le métier des armes, exercé comme il l'est en Egypte, inspire autant d'horreur que la mort, ceux-là se sont en même temps coupé l'index, arraché les canines et crevé l'œil droit ; ces derniers, on le comprendra aisément, sont en très-petit nombre. Ces cruelles mutilations sont fréquentes surtout dans la Haute-Égypte et la Basse-Nubie, quoique le bagne attende les malheureux convaincus de

s'être volontairement mutilés. Parce que les marins du Nil ne reculent pas devant des moyens aussi violents pour se soustraire aux rigueurs de la conscription, il ne faut pas en conclure qu'ils manquent de courage : cette classe d'individus, au contraire, fournirait au pays sinon les meilleurs, du moins les plus intrépides soldats, si la durée du service était justement et raisonnablement limitée. Mais il était naturel que la certitude de vieillir et de mourir dans un régiment, épouvantât des hommes dont le besoin d'indépendance se manifeste dans tous les actes et à chaque instant de leur vie. Les matelots du Nil ont la précieuse insouciance des gens de leur état. Ils sont en général libertins, dissipateurs, mais ils font preuve dans les cas difficiles d'une activité rare; ils ne reculent jamais devant le travail et sont presque tous *bons enfants*. Durant le calme et lorsque le vent est contraire, ils remplissent l'office de chevaux en halant les barques. Si la brise favorable vient enfler les voiles, ils jouissent du repos ou se livrent à des jeux bruyants : ils chantent, font de la musique ou dansent au son du tarabouka (1). Dans toutes les

(1) Sorte particulière de tambourin.

barques il y a un tarabouka, dans toutes les barques il y a aussi un bouffon ou un poëte improvisateur qui charme les loisirs de l'équipage, et ce bouffon ou ce poëte est en général le plus brave des matelots. Les mariniers du Nil s'estiment très-malheureux s'ils n'ont pas de bois pour se chauffer le matin et le soir ; aussi, en traînant leur barque, ont-ils soin d'enlever toutes les branches d'arbre et les pieds de doura qu'ils rencontrent sur leur passage, et la nuit venue, dès que la cange est amarrée, ils allument un grand feu sur le rivage, et groupés autour de la flamme brillante ils devisent joyeusement. Le reïs vit avec eux en camarade, et, le cas échéant, il n'hésite pas à mettre la main à l'œuvre comme le dernier de ses matelots. La plupart d'entre eux et le chef lui-même sont presque toujours sans argent, car ils sont généralement peu économes, ils sont réduits à vivre très-modestement. Des lentilles, cuites à l'eau et au sel, pour lesquelles Esaü, affamé, n'eût pas sans doute vendu son droit d'aînesse, des oignons crus, ces oignons que les Hébreux regrettaient dans le désert, après leur sortie d'Égypte, des radis blancs ou du fromage horriblement salé, et du très-mauvais pain composent leur ordinaire de presque tous les

jours. La viande est un mets qui leur est rarement permis, et cependant ils vivent contents, et beaucoup d'entre eux n'échangeraient pas leur position contre celle d'un officier de l'armée ou d'un cheikh de village. Le café sans sucre est le seul luxe que se donne le reïs; les matelots fument lorsqu'ils ont du tabac.

Tels étaient les hommes au milieu desquels je remontais le vieux Nil, le fleuve nourricier. De distance en distance, dans le voisinage des villages et des hameaux, on apercevait, sur l'une ou l'autre rive, des femmes, assises au bord de l'eau, vendant du pain, des dattes et du lait, aigre ou frais selon l'heure à laquelle on passait devant ces marchés improvisés. Dès que le vent nous refusait son secours, je me hâtais de descendre à terre pour suivre en me promenant les détours capricieux du fleuve avec les matelots qui halaient notre cange. Autour des sakies, servant à l'arrosement des terres, on remarquait les accouplements les plus bizarres et les plus grotesques : ici c'était un vieux dromadaire attaché avec une vache à la même roue qu'ils faisaient tourner ; là c'était un buffle hideux avec un cheval aveugle, plus loin c'était un âne de petite taille et un grand chameau efflanqué qui, malgré leur énorme dis-

proportion, remplissaient leur tâche avec un ensemble et un accord parfaits.

Je ne pouvais me lasser d'admirer la richesse et l'éclat du paysage qui se déroulait successivement devant moi. Nouvellement arrivé de France, j'avais peine à en croire mes yeux, lorsque je venais à songer que nous nous trouvions alors au commencement de l'hiver. Les rives du Nil, parsemées de villes et de villages, étaient parées d'une riante verdure; les arbres verts et touffus ne jonchaient pas la terre de leurs feuilles jaunies et desséchées; les champs, à peine cultivés, étalaient une végétation puissante et variée, les mimosas aux boutons d'or, les bois d'orangers et de citronniers qui s'élevaient de loin en loin nous envoyaient leurs suaves parfums, et sur les branches des arbres, dont ils semblaient la parure naturelle, des troupes d'oiseaux, aux riches couleurs, se balançaient en chantant.

On a beaucoup blâmé le mode brutal d'après lequel on perçoit les impôts en Égypte. Comme tous les hommes remarquables, le vice-roi a eu des ennemis violents et des admirateurs passionnés; les premiers, sans lui tenir compte des exigences et des nécessités de sa position exceptionnelle, et afin de pouvoir l'accuser de despotisme

et d'ignorance, n'ont rien négligé pour faire ressortir et mettre en évidence les actes répréhensibles de son gouvernement. Sans vouloir défendre en ce moment Méhémet-Ali, soit dans l'ensemble, soit dans les différentes branches de son administration, je dirai, en thèse générale, que les nations civilisées, sont rarement compétentes pour bien apprécier la marche suivie par les gouvernements barbares. Ce qui prouverait que les moyens rigoureux employés contre leurs administrés par les chefs des provinces et des villages sont quelquefois nécessaires, c'est que ceux-ci n'obtiennent rien des fellahs de plein gré, et arrivent presque toujours à leurs fins par la violence. Plusieurs faits récents dont j'ai été moi-même le témoin pourraient servir sinon à justifier, du moins à expliquer cet emploi continuel des mesures brutales qui révoltent les peuples civilisés. Voici un de ces faits :

La veille de mon arrivée au Caire, notre cange était mouillée à peu de distance d'un joli village où le réïs avait quelques affaires à traiter. Comme je ne laissai échapper aucune occasion d'aller à terre, je m'étais rendu moi-même dans ce village dont le cheikh était alors occupé à lever l'impôt. Au moment où je me présentai chez lui, deux

soldats, venaient d'amener un fellah qui se déclarait insolvable :

— Tu veux donc mourir sous le bâton, dit le cheikh avec impatience?

— Allah est grand et miséricordieux, répondit humblement le fellah!

— Vous êtes comme de véritables brutes, reprit le chef, on ne peut rien obtenir de vous autres par la douceur, Dieu nous absoudra des cruautés auxquelles vous nous forcez à recourir. Couche-toi, fils de chien, et vous, ajouta-t-il, en s'adressant aux soldats présents, frappez ce misérable jusqu'à ce que mort s'ensuive ou qu'il consente à payer.

— Grâce, mon maître, murmura le paysan terrifié que les bourreaux venaient de saisir et de renverser : les soldats ont fouillé et bouleversé ma maison sans y rien trouver; par la vie du Prophète, je n'ai pas d'argent; ma femme est couverte de haillons; mes enfants vont nus et ont toujours faim, l'année prochaine, je paierai double taxe, si Dieu nous donne d'abondantes récoltes, épargnez-moi aujourd'hui.

Mais le cheikh n'avait pas même eu l'air de l'entendre, et déjà les coups pleuvaient sur le dos du malheureux fellah couché sur son ventre :

c'était la première fois que j'assistais à une pareille exécution, et en vérité, je partageais le supplice de cet homme : j'aurais voulu pouvoir attirer sur la tête de ses bourreaux toutes les malédictions du ciel et de la terre, et les expressions m'auraient manqué pour flétrir le maître qui tolérait de si grandes abominations. La victime, qui m'avait d'abord paru anéantie, semblait forte et résignée comme un martyr, elle ne poussait pas un seul cri, ne faisait pas un seul mouvement, mais ses traits étaient contractés d'une manière effrayante, sa respiration était saccadée et ses dents claquaient : cependant elle paraissait conserver sur elle tout son empire, et affectait par moments une indifférence héroïque; ses doigts erraient sur le plancher comme si elle eut voulu tracer certains caractères aussitôt effacés que formés..... Le sang commençait à couler : le cheikh, qui n'avait sans doute voulu qu'effrayer le fellah, fit signe aux bourreaux de s'arrêter et ordonna en même temps à ses serviteurs de pousser la victime dans la rue, ce qui fut exécuté sur-le-champ et sans ménagements. Le malheureux paysan n'avait pas la force de se soutenir, et il eut besoin de l'aide de ses amis pour arriver jusqu'à sa demeure. J'étais sorti en même temps

que lui, et je le suivis avec intérêt. Sa femme l'attendait avec impatience sur le seuil de la porte : Eh bien! dit-elle, dès qu'ils furent seuls et sans paraître s'inquiéter beaucoup du piteux état de son mari. — Eh! bien, répondit celui-ci, en tirant de sa bouche plusieurs pièces d'or, après avoir regardé autour de lui, les bourreaux se sont lassés plus vite que moi : cependant, je dois l'avouer à ma honte, s'ils avaient eu la malheureuse pensée et le courage de continuer encore cinq minutes, j'étais vaincu, ils n'auraient pas perdu leur peine et nous aurions perdu notre argent ; encore quelques coups et les pièces d'or tombaient de ma bouche, à la grande satisfaction de ce maudit cheikh qui m'a appelé enfant de chien, quoique je sois bon musulman : mais Allah m'a protégé, il est grand et miséricordieux!... J'étais confondu; cet homme que je considérais comme un martyr, que je venais de voir dans une position à fendre le cœur, cet homme ne pensait plus à ses souffrances, il était joyeux et triomphant. Je me promis d'être moins sensible à l'avenir (1).

Le lendemain, les rives du Nil avaient changé

(1) De tout temps les Egyptiens se sont montrés rebelles et obstinés. Dès le haut empire, nous dit M. Jomard, ils montraient

d'aspect; elles annonçaient l'approche d'une grande ville; de toutes parts, on voyait s'élever divers édifices de belle apparence; la campagne était cultivée avec plus de soin, la végétation était plus riche, les arbres plus nombreux et plus touffus. Le soleil venait de paraître dans tout son éclat, lorsque je découvris les hautes cimes des pyramides. La vue de ces monuments gigantesques projetant au loin leur ombre immense, m'impressionna vivement. En regardant le port où je devais débarquer, il me sembla que j'allais fouler pour la première fois cette terre antique, réveillée de sa longue léthargie par le canon de Bonaparte. En abordant à Alexandrie, dans cette ville de marchands, pouvais-je reconnaître l'Égypte que j'avais rêvée!.... Enfin, nous arrivâmes à Boulakh, le Pirée du Caire.

Boulakh est le port le plus fréquenté et le plus important du Nil: on y remarque un mouvement extraordinaire, et les employés de la douane ont peine à suffire à leur tâche, malgré leur nombre et leur activité. Les arrivages se succèdent presque sans interruption. Des canges de toute gran-

un esprit remuant; ils refusaient l'impôt; se révoltaient souvent, et bravaient les supplices par opiniâtreté. (Etudes géographiques et historiques sur l'Arabie, page 180.)

deur et diversement décorées sont amarrées le long du quai et attendent les voyageurs. Une quantité innombrable de barques de différents tonnages reçoivent les marchandises et les denrées du pays, et s'apprètent, les unes à remonter, les autres à descendre le fleuve. Du côté du Caire, qui a l'immense désavantage d'être séparé du Nil par une distance de vingt minutes, on voit arriver sans cesse d'interminables caravanes de chameaux pesamment chargés, formant comme une chaîne entre le port et la ville. Dès que j'eus réglé mes comptes avec le réïs, je m'élançai sur le rivage, prêt à m'acheminer vers la capitale. Les douaniers qui, grâce à leur tact particulier, avaient sans doute compris que je n'étais pas marchand et que je ne devais pas être porteur d'objets susceptibles de payer des droits, m'offrirent d'exempter mon léger bagage de leur visite, à condition que je leur donnerai un bacchich. En toute autre circonstance, j'aurais accepté avec joie une semblable proposition, et je me serais empressé de leur jeter quelques piastres pour me délivrer de leurs importunités, mais ma situation m'obligeait à ménager mes ressources, et j'écartais sévèrement toute dépense qui n'était pas jugée indispensable : trompant donc les espérances de l'avide douanier, qui déjà

tendait la main vers moi, je déployai mes effets devant lui, en l'invitant à les visiter. Visiblement désappointé, il s'acquitta de ses fonctions, minutieusement et avec lenteur, sans doute pour m'impatienter, ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'il eut terminé sa visite, de renouveler sa demande de bacchich. Je me moquai de lui, et je pris à pied le chemin du Caire.

Précédé d'un enfant qui portait mon sac de voyage et me servait de guide, je m'enfonçai dans les rues de Boulackh. Je m'étais cru dans un village peu considérable, et je ne tardai pas à être détrompé. Boulakh, qui s'agrandit tous les jours, compte déjà une douzaine de mille âmes, il possède de grands bazars assez bien pourvus et renferme plusieurs mosquées et des établissements de bains. Après avoir dépassé les habitations, je me trouvai sur un large chemin poudreux qui me conduisit au Caire en droite ligne, par la belle place de Lesbekieh.

Certainement le Caire n'est pas une belle ville, mais elle a conservé un cachet particulier, éminemment pittoresque, éminemment original, c'est une cité orientale par excellence; on sent, en entrant dans cette capitale, qu'on arrive dans un monde nouveau, et c'est là ce que le voyageur

désire. Il y a bien au Caire un quartier franc, le *Mouskit*, mais sa physionomie ne diffère en rien de celle des autres quartiers; les rues en sont aussi étroites, les maisons n'y sont ni plus commodes, ni mieux distribuées. Il n'existe peut-être pas de villes où la population offre tant de variétés, et où l'on puisse par conséquent se livrer avec plus de succès à l'étude générale des races : depuis le blanc le plus fade, jusqu'au nègre le plus luisant, on y trouve toutes les nuances intermédiaires, il ne manque pas un anneau à cette chaîne qui relie ces deux couleurs si différentes et si tranchées. De cet assemblage bizarre d'individus de toutes les nations sur un même point central, il résulte une diversité de mœurs, une confusion de langues, une bigarrure de costumes pleines d'intérêt et qui excitent vivement la curiosité. Arrêtez-vous dans un de ces bazars si animés du Caire, vos oreilles sont frappées de sons étranges, de paroles confuses et dissonnantes, qui vous rappellent Babel et la cause de la dispersion des hommes. A côté de l'Européen, donnant publiquement le bras à sa femme, au grand scandale des pieux musulmans, voyez ce rude jellab, une cravache à la main, faisant marcher devant lui un troupeau de jeunes Nubiennes, au

grand scandale de l'Européen. Sur dix personnes qui passent, vous ne remarquez pas deux costumes semblables; on a peine à se reconnaître au milieu d'une variété si grande, le spectacle est étourdissant; c'est un panorama vivant, qui se déroule de lui-même devant vous.

Et maintenant, si vous voulez jouir d'un autre spectacle, d'un spectacle d'une nouveauté pleine de grandeur et de vague poésie, montez sur le sommet de la plus haute pyramide ou du moins sur la partie la plus élevée de la citadelle bâtie à l'extrémité du Mokattan, cette chaîne rocheuse qui borne à l'orient la longue oasis qu'on appelle l'Égypte : le Caire, avec ses maisons grisâtres et poudreuses dominées par d'innombrables et gracieux minarets, vous apparaît d'abord, dans son ensemble immense : hors de son enceinte, à l'entrée du désert, véritable champ de repos, vous apercevez sur un espace aride et sablonneux, les tombeaux des califes, admirables chefs-d'œuvre d'architecture arabe. De toutes parts s'élèvent des forêts de palmiers, à vos pieds coule le grand fleuve, couvert de barques aux voiles déployées, et au delà des campagnes qu'il féconde, vos regards attristés cherchent à sonder la profondeur impénétrable de ces plaines solitai-

res et désolées qui se perdent dans le lointain.

Je n'entreprendrai pas de décrire les monuments du Caire ou de ses environs, ses édifices publics, ses manufactures, ses promenades ou ses jardins. Les savants qui faisaient partie de l'expédition d'Égypte et les nombreux voyageurs qui m'ont précédé dans cette intéressante contrée, ne laissent rien à désirer sous ce rapport. Je ne parlerai donc ni du puits de Joseph creusé dans l'intérieur de la citadelle par Joussouf Saladin, ni de la magnifique place de Lesbekieh, ni des mosquées, ni des cimetières. Je ne conduirai le lecteur ni au superbe jardin de Choubrah, par une large et belle allée ombragée de grands arbres, ni dans l'île de Rôdah, qui coupe le Nil en deux à la hauteur du vieux Caire (*Masr-atiga*), et où se trouve le nilomètre. Nous n'irons nous reposer ni sous le sycomore antique qui protégea de son ombre la mère fugitive du Sauveur, ni dans la chapelle du vieux Caire, où elle se réfugia quelque temps. Nous passerons sans nous y arrêter sur les champs de bataille d'Héliopolis et des Pyramides; nous ne visiterons ni Gyseh, ni ses monstrueux monuments, ni ses tombeaux couverts de caractères hiéroglyphiques. Je ne dirai rien du sphynx colossal

déterré par M. Caviglia, rien d'Abou-Zabel, de Khanka, de Tourah; et les pyramides de Zakkara sont trop éloignées et n'offrent pas assez d'intérêt. Je resterai donc au Caire, au milieu de ses habitants, essayant d'ajouter quelques traits au tableau de mœurs orientales tracé par mes devanciers.

Nous possédons une foule de charmantes descriptions relatives à la cérémonie du mariage chez les musulmans; mais ces descriptions s'arrêtent ordinairement à l'entrée de l'habitation des époux, ce qui est aisé à concevoir. Les musulmans ne font pas imprimer des livres de mœurs, et ils ne sont nullement disposés à initier aux mystères de leur intérieur les voyageurs Européens qu'ils traitent d'infidèles. Ce n'est donc que par surprise, et ces surprises ne sont ni faciles ni sans danger, qu'on parvient à soulever un coin du voile épais dont ils s'enveloppent avec tant de précaution : si j'ai pu moi-même faire franchir à mes lecteurs le seuil redoutable d'une chambre nuptiale, c'est grâce aux révélations indiscrètes d'un jeune Italien qui avait embrassé l'islamisme.

Lorsqu'après sa promenade triomphale dans les principaux quartiers de la ville la jeune

fiancée, couverte d'un voile impénétrable, arrive à la porte de sa demeure toujours accompagnée de son brillant et bruyant cortége qui continue à faire retentir l'air de ses cris étranges, ou à se livrer à de joyeux ébats, elle est reçue par quelques membres de sa famille qui la conduisent cérémonieusement, et sans ôter son voile, dans la salle nuptiale où l'attend son époux qui n'a pas encore vu son visage, quoique toutes les formalités qui précèdent et consacrent le mariage aient été remplies. Au centre de cette salle, richement décorée, se trouve, immédiatement sur le plancher, une couche somptueuse recouverte de magnifiques tapis, c'est le lit nuptial. Le père et la mère ou les personnes qui en tiennent lieu, placent la fiancée debout au milieu de cette couche, et c'est alors que le fiancé, ému sans doute malgré son calme et son impassibilité apparents, s'avance gravement pour soulever enfin le voile qui lui dérobe encore celle qui va devenir son épouse. Les musulmans, en général, maîtrisent à tel point leurs émotions ou en éprouvent si peu, qu'il est rare, m'a-t-on assuré, qu'on puisse lire sur leur visage des signes de satisfaction ou de désappointement, selon que leur fiancée se rencontre belle ou laide. Il est

inutile de dire qu'au moment de l'enlèvement du voile, il n'y a dans la salle d'autres hommes que les frères et le père de la jeune fille.

Presque aussitôt chacun se retire... Quoique je puisse garantir l'authenticité des détails suivants, j'hésiterais peut-être à les publier, s'ils n'étaient pas essentiellement caractéristiques, et s'ils ne devaient servir à montrer de quelle manière les musulmans entendent la pudeur..... Chacun se retire, et la porte se ferme. Assez généralement, on a recours, en Orient, au ministère des matrones pour affranchir la jeune épousée des entraves de la virginité. Ces femmes expertes opèrent au moyen de leurs doigts ; elles recueillent dans un linge le sang de la pauvre vierge brutalement déflorée, et le présentent à l'époux comme un témoignage irrécusable de la vertu de sa fiancée ! Il est des cas cependant où le mari, mu par la méfiance ou par tout autre sentiment, refuse de recourir aux matrones, ce qui ne l'empêche pas d'opérer de la même façon que ces dernières, c'est-à-dire avec les doigts ; car une femme souillée de sang est toujours impure, et un musulman ne s'en approcherait pas. Pendant l'opération, quand c'est l'époux qui la pratique, les proches parents de l'épouse, son père et ses

frères, sa mère et ses sœurs mariées, postés contre la porte de la chambre nuptiale, en attendent le résultat avec impatience. Attentifs au moindre bruit, ils écoutent avidement : si la femme fait entendre des plaintes ou pousse des cris, sa mère et ses sœurs l'encouragent, tandis que son père et ses frères l'injurient. Si l'opérateur agit avec trop de lenteur, il a aussi sa part des reproches de ces assistants, cachés mais importuns, et alors la mère ne rougit pas de s'introduire dans cet asile inviolable pour gourmander les acteurs de cette honteuse tragi-comédie, et les aider de ses conseils. L'opération terminée, l'époux glorieux et triomphant vient étaler le linge ensanglanté aux yeux de sa nouvelle famille, dont il reçoit les compliments et les félicitations. C'est alors seulement qu'on laisse en paix le jeune couple.

La loi rigoureuse qui défend au vrai croyant de chercher à voir sa fiancée avant la célébration du mariage, amène de trop fréquents mécomptes pour qu'on n'ait pas tenté de l'éluder. Malgré leur respect aveugle pour les coutumes traditionnelles et religieuses, les musulmans ne négligent rien, avant de contracter une union, pour connaître, soit par eux-mêmes, soit par d'autres, la

femme qu'on leur propose ou qu'ils recherchent. Quoique le Coran permette la polygamie, et que le mariage ne soit pas pour les mahométans comme pour nous, un lien indissoluble, il est toujours pénible de se trouver en présence d'une femme disgracieuse et déplaisante, lorsqu'on a peut-être rêvé d'une séduisante houri. Il est rare d'ailleurs qu'une demande de divorce, autorisée sans doute par la loi et tolérée par les mœurs, ne produise pas néanmoins un certain scandale; il y a en outre les frais de séparation à supporter, lorsqu'on a provoqué soi-même cette séparation, et les frais, toujours considérables d'une nouvelle union à contracter, car le musulman n'a aucun penchant pour le célibat; aussi, pour obvier à ces graves inconvénients, le futur mari ne manque jamais de mettre en campagne, avec plus ou moins de succès, sa mère ou ses sœurs, ou même des personnes étrangères à sa famille, des femmes intrigantes, véritables courtières de mariage, qui, moyennant un salaire, se chargent volontiers de ces sortes de négociations difficiles et délicates.

Pendant mon séjour au Caire, on racontait à ce sujet une histoire assez plaisante : un jeune musulman, sans doute un partisan de la réforme,

avait juré de vivre dans le célibat plutôt que d'épouser une femme qu'il n'aurait pas vue avant la conclusion du mariage. Il avait pesé les difficultés qu'il aurait à surmonter avant d'arriver à ses fins, et il ne s'en effrayait pas. Sa volonté était ferme et bien arrêtée. Il possédait une honnête fortune, et il était parvenu, non par ses agréments personnels, mais à force de présents, à se mettre dans les bonnes grâces d'une vieille dame fort habile en intrigues et en grand renom dans le pays. Il avait confié son projet à cette femme précieuse et charitable qui n'avait pas d'abord manqué de se récrier au nom de la morale et de la religion, mais qui n'avait pas non plus tardé à céder aux sollicitations pressantes du jeune homme et à lui promettre son appui et son concours, au nom d'une autre religion toute-puissante, je ne dirai pas à notre époque et dans notre pays, comme on se plaît à le répéter, mais à toutes les époques et dans tous les pays, la religion de l'argent. Résolue, du moins en apparence, à servir de son mieux les intérêts de l'homme qui la payait généreusement, la femme aux intrigues commença à dresser ses batteries et à déployer les ressources de son génie fécond en artifices. Mais soit qu'elle voulût

traîner en longueur, afin de conserver une position si avantageuse pour elle, soit que les obstacles à vaincre fussent réellement plus sérieux qu'elle ne l'avait imaginé, ses ruses n'eurent pas d'abord un grand succès. L'ambition du jeune homme n'était pas grande assurément; il ne demandait pas à être aimé de sa femme avant de l'épouser, il ne voulait que l'apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, être certain qu'elle ne lui déplairait pas, et cependant plusieurs mois s'étaient écoulés depuis qu'il poursuivait ce but, et malgré le concours actif de son habile et puissante auxiliaire, il n'avait pas encore pu l'atteindre. La vieille dame avait bien eu l'adresse d'attirer chez elle plusieurs jeunes filles, que le musulman avait eu la facilité de considérer à loisir sans que celles-ci pussent en concevoir le moindre soupçon; mais nulle d'entre elles n'avait eu le don de lui plaire : les unes étaient belles, mais appartenaient à des familles pauvres ou de basse extraction, les autres, plus favorisées sous le rapport de la fortune ou de la naissance, n'avaient pas la beauté. Il est difficile, sous des prétextes frivoles, d'enlever de la maison paternelle, où on la garde soigneusement, la jeune fille à la fois riche et belle, pour la faire tomber dans un

piége, et il est encore plus difficile à un homme de s'introduire dans les maisons qui renferment de semblables trésors; ainsi le pauvre jeune homme ne paraissait pas encore toucher au terme de ses recherches et de ses agitations; il commençait même à se décourager, et ce fut au moment où il y pensait le moins, que, grâce aux efforts soutenus de son infatigable protectrice, il crut enfin avoir atteint son but.

Un Arabe de condition, établi au Caire, avait une nombreuse famille, et jouissait d'une fortune considérable. Ceux qui le fréquentaient, vantaient la beauté de ses filles. Un jour, la vieille dame se présenta chez son protégé, et le prévint que, s'étant ménagé des intelligences dans la maison de cet Arabe, connu du jeune homme, il lui serait facile de l'y introduire dans la soirée du lendemain, et de lui faire voir ses filles sans danger. Un lieu de rendez-vous fut assigné pour le jour suivant, et à l'heure indiquée le jeune homme ne se fit pas attendre. Le jour venait de disparaître : la dame et son protégé se dirigèrent séparément, mais sans se perdre de vue, vers la maison de l'Arabe : arrivés sur le seuil de la porte, un nègre aposté les reçut mystérieusement, et après leur avoir fait traverser plusieurs apparte-

ments, il les fit entrer dans un petit cabinet obscur, communiquant par une porte mal jointe avec une pièce parfaitement éclairée : — De la prudence, dit la vieille femme à son compagnon, et puis il faut nous hâter de sortir d'ici, nous pourrions être surpris, et Dieu sait ce qu'il en adviendrait : regardez à travers les jointures de cette porte, les filles du maître de la maison sont dans la salle voisine, voyez et décidez. Le musulman s'empressa d'obéir.

Plusieurs jeunes filles charmantes et quelques dames d'un âge avancé étaient assises sur un beau divan. Le jeune homme dévorait ce groupe de son regard avide, mais son indécision ne fut pas de longue durée ; une de ces jeunes filles avait déjà fixé son attention ; sa beauté, sa pose gracieuse faisaient sur lui une vive impression, et c'était toujours sur elle que ses yeux revenaient involontairement. Il se hâta de faire connaître ses dispositions à sa compagne, et lui désigna de son mieux la place occupée par l'objet de son choix. La vieille dame regarda à son tour, et se tournant vers son protégé après un moment d'examen : « Allah vous aime, lui dit-elle avec un accent de vive satisfaction ; cette belle enfant, est justement la fille aînée de notre Arabe, nous pouvons

nous retirer; dans peu, je l'espère, vous serez son maître chéri. » Le jeune homme ne paraissait pas disposé à s'éloigner de sitôt : il fit quelques objections, mais enfin la prudence l'emporta, et le nègre, qui veillait sur eux, les reconduisit jusques dans la rue où ils se séparèrent.

Dès le lendemain le jeune musulman, qui ne se possédait pas de joie, fit demander à l'Arabe la main de sa fille aînée. Après les préliminaires d'usage, que l'impatient jeune homme ne négligea rien pour abréger, le mariage fut décidé à la satisfaction des deux parties. La vieille dame dont l'intervention mystérieuse avait si puissamment contribué à préparer cette union reçut de riches cadeaux, son rôle était fini.

Le jeune homme triomphait. Les préparatifs du mariage étaient terminés, et après les cérémonies et les réjouissances consacrées, pour lesquelles on avait déployé tout le luxe oriental, la fiancée couverte de pierreries et d'habits magnifiques venait d'entrer dans la chambre nuptiale où l'attendait son jeune époux impatient, non pas de la voir et de la connaître, son image était profondément gravée dans son esprit, mais de la revoir et de se trouver seul avec elle. Debout sur la couche moelleuse préparée à l'avance, elle était

entourée des membres de sa famille qui avaient le droit d'assister à l'enlèvement du voile. Aussitôt le jeune homme s'approche, et lui découvre le visage... Qu'on juge de sa surprise, de sa stupéfaction: au lieu de la ravissante figure qu'il avait entrevue un instant et qu'il croyait voir rayonner à travers ce voile, il se trouve en présence d'une femme jeune, sans doute, mais disgracieuse et repoussante. La mystification était complète. Loin de chercher à dissimuler la violence de son dépit et à maîtriser les transports de sa rage, comme l'eut fait un vrai croyant, il déchira le voile de sa fiancée et le foula aux pieds; il accabla d'injures grossières les assistants qui ne comprenaient pas ou feignaient de ne pas comprendre les emportements du jeune homme, et dont le calme impassible contrastait singulièrement avec l'air furibond du pauvre mystifié. Comme il continuait à vomir mille imprécations contre la famille de sa fiancée, à parler de vengeance et de trahison, le père de la nouvelle épouse, voulant mettre un terme à cette scène scandaleuse, s'approcha du jeune homme : « Êtes-vous fou mon gendre, lui dit-il enfin, et votre conduite n'est-elle pas indigne d'un bon musulman ? Je ne vous cherchais pas, c'est vous qui êtes venu vers moi : vous m'avez de-

mandé ma fille aînée en mariage, la voilà, elle vous appartient; de quel droit venez-vous nous insulter dans notre propre demeure, lorsque personne ne vous a offensé? Changez de langage ou retirez-vous et ne venez pas porter le trouble et la discorde dans le sein d'une famille paisible.» Le jeune homme, toujours exaspéré et prodiguant la menace et l'injure, s'élança hors de la maison et courut aussitôt chez le cadi dans le but de faire rompre son mariage. Mais le juge, loin de trouver admissibles les raisons qui le poussaient à demander le divorce, le blâma sévèrement d'avoir cherché à surprendre, par des moyens illicites, les secrets les plus précieux des familles. Ses motifs ne pouvaient être valables en justice; comme le lui avait dit son beau père : il avait recherché en mariage la fille aînée de l'Arabe, et cette fille était sa femme; il avait dû ignorer, avant le temps voulu, si cette femme était vieille ou jeune, belle ou laide, ce n'était qu'en violant les lois sacrées de la morale qu'il était arrivé à un résultat condamnable, et il était juste qu'il portât la punition de sa faute puisqu'il avait agi en mauvais musulman. Il n'avait qu'un moyen de réparer cette faute, c'était de vivre en paix avec sa fiancée et ne rien négliger pour la rendre heu-

reuse. Après avoir reçu cette leçon sévère, le jeune homme se retira : il alla retrouver sa femme, et, d'après la recommandation du cadi, il vivait en paix avec elle.

Cette aventure, dont chacun aimait à se faire redire les détails, faisait grand bruit au Caire où elle excitait une hilarité générale : chrétiens et musulmans en riaient de bon cœur.

III.

SOMMAIRE.

Nouvelle Sodome. — Une bonne fortune. — Mœurs corrompues des habitants du Caire. — Causes de cette corruption. — Le bain turc. — Le keff. — De l'usage d'offrir des pipes et du café. Habillements des Orientaux. — Contrastes entre les Européens et les musulmans. — De la polygamie et de la monogamie. — Rôle de la femme en Orient. — Des Européens établis au Caire. — Marché d'esclaves. — Disputes entre Egyptiens.

CHAPITRE III.

Si, comme dans les temps anciens, dans ces temps de lugubre mémoire, où les désordres des hommes attiraient sur leurs têtes les effroyables désastres d'un déluge universel, où une orgueilleuse pensée était cause que des familles, depuis longtemps unies et habituées à vivre ensemble, étaient condamnées à se séparer brusquement,

parce qu'elles ne pouvaient plus se comprendre, si comme alors, dis-je, la justice de Dieu était toujours implacable, le Caire, cette cité populeuse et florissante, cette fille corrompue de Sodome et de Gomorrhe partagerait la destinée terrible de ces villes réprouvées et ne serait bientôt qu'un amas de ruines et de cendres. On entendrait de nouveau la voix formidable de l'Eternel répétant ces paroles sinistres : *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est et peccatum eorum aggravatum est nimis* (1). Et le Caire, cette cité populeuse et florissante, disparaîtrait de la surface du globe.

Un soir, que je m'étais attardé dans les rues du Caire, un jeune homme imberbe, élégamment vêtu, remarquable par la régularité de ses traits féminins et la longueur de sa chevelure tressée, s'approcha de moi avec mystère, et m'invita à le suivre. Je me crus en bonne fortune et j'y étais en effet ; mais j'étais bien loin de soupçonner la vérité. Avec la présomption naturelle à mon âge, je ne doutais pas un instant que ce jeune homme, à la physionomie si avenante, ne fut le messager de sa maîtresse ou de sa sœur, et

(1) *Genèse*, XXVIII, 3.

je me serais mis à sa disposition sans hésiter, sans lui adresser une seule question, si j'avais pu oublier que j'étais dans le Levant où les aventures amoureuses ont presque toujours une fin tragique. Avant donc de le suivre et de céder à ses instances, qui devenaient pressantes, je lui demandai si la femme qui l'envoyait, valait la peine qu'on se dérangeât : que parles-tu de femmes, me dit-il, de l'air le plus dédaigneux, regarde-moi, ajouta-t-il en minaudant, est-ce que je ne vaux pas mieux que toutes les femmes du monde?... Il faut s'être trouvé soi-même dans une position pareille pour se faire une idée exacte du dégoût que doivent inspirer des êtres si profondément dégradés. Je m'éloignai en frissonnant. La vue d'un reptile ne m'aurait pas fait plus de mal.

Mais ce n'est pas seulement dans les rues et le soir que vous êtes exposé à faire de pareilles rencontres : dans cette Babylone impure, la sodomie est partout. Les demeures des grands, les réduits les plus misérables, les cafés, les bains publics sont infectés par la présence de ces êtres immondes et fangeux qui se livrent sans honte, et avec un effronterie dont vous rougissez pour eux, à ce vice dégradant et ignoble (1). Et cependant les musul-

(1) Les grands donnent l'exemple et sont imités sur ce point

mans ont des lois pénales contre la sodomie, mais elles ne sont pas plus efficaces pour arrêter le mal que ne le sont chez nous les lois contre l'adultère. Il y a même un curieux rapprochement à établir entre la manière dont les Orientaux envisagent la pédérastie, et les Européens l'adultère. La législation musulmane n'épargne ni le sodomite, ni le *patient;* la législation française punit l'homme et la femme coupables, ou du moins convaincus, d'adultère. Mais l'opinion publique, dont les lois ne sont pas toujours l'expression, se montre moins impartiale. En Egypte, elle est pleine de tolérance pour le séducteur, et elle flétrit sans pitié le patient qu'on a séduit. En France l'homme à bonnes fortunes, qui se fait un jeu de troubler les familles, peut se vanter impunément de ses conquêtes, son honneur n'en reçoit pas d'atteintes;

d'une manière aussi dégoûtante que générale. Le second personnage du gouvernement cache si peu ses goûts infâmes, que l'on reconnaît ceux qui en sont l'objet, à la beauté de leurs chevaux, à la recherche de leur costume. Les femmes sont négligées au point que la vente des plus belles esclaves est souvent difficile. Les bains publics sont spécialement le théâtre de ces débauches hideuses. De Forbin, *Voyage dans le Levant*, p. 291.

La sodomie est populaire dans tout l'Orient, elle s'y montre sans entraves et sans pudeur. Lallemand cité par Clot Bey, dans son *Aperçu général sur l'Egypte*, T. I, p. 348.

la femme infidèle porte seule le poids de sa faute : ainsi le patient est assimilé à la femme dont il usurpe les droits.

Mais il y a, selon moi, dans ces rapports monstrueux d'homme à homme, quelque chose de plus hideux encore que le rapprochement matériel, ce sont les prévenances délicates, les soins empressés, les séductions de toute nature que le sodomite prodigue à l'enfant dont il convoite les faveurs. L'Européen, violemment épris d'une femme, n'est ni plus attentif, ni plus passionné auprès d'elle, que ne le sont les Turcs dépravés auprès de leurs mignons; et le jeune homme ardent et amoureux n'est pas plus fier de sa belle maîtresse, qu'un pacha ne l'est de ses mamelouks à la peau fine et au menton sans barbe. Ces tristes résultats que j'avais promis de faire connaître dès le premier chapitre, sont la conséquence déplorable, mais naturelle de l'absence de tout sentiment élevé et délicat dans le cœur des femmes d'Orient, et de l'état d'abaissement dans lequel elles vivent. Aussi tandis que ces malheureuses créatures, si richement dotées par le Créateur, sont traitées avec brutalité et dédain, des hommes vils et méprisés reçoivent de la part d'autres hommes, corrompus et méprisa-

bles, des témoignages d'un honteux amour. J'ai dit que les musulmans avaient des lois contre la sodomie, mais les affaires qui se rattachent à ce vice, sont rarement portées devant les tribunaux, et pourtant si l'on voulait se montrer sévère, la plus grande partie des habitants du Caire et les juges eux-mêmes, viendraient s'asseoir en masse sur le banc des accusés.

Montesquieu a écrit que le vice de la sodomie était commun chez quelques nations mahométanes à cause de la facilité d'avoir des femmes. Mais il est des pays, et l'Abyssinie est de ce nombre, dans lesquels cette facilité est encore plus grande que chez aucun peuple musulman et où la sodomie est à peu près inconnue : le *trahit sua quemque voluptas* de Virgile, peut sembler très-philosophique, mais il annonce un homme profondément dépravé. Plusieurs causes ont dû concourir à l'introduction de ce mal et à ses progrès effrayants dans certaines contrées soumises à l'islamisme : la raison donnée par Montesquieu, prouve que ce philosophe connaissait mal les mœurs orientales. Si les femmes sont faciles dans le Levant, ce que je suis tout disposé à croire; néanmoins, à cause de la surveillance rigoureuse exercée à leur égard, il très-difficile de

les voir et à plus forte raison de les avoir. Et fussent-elles à la fois de mœurs et d'abord faciles, il serait aisé de démontrer par de nombreux exemples que cette facilité, loin de pousser à la sodomie, en détourne plutôt. Quelles sont donc les causes qui ont amené et entretenu ce fléau au milieu des populations musulmanes? La première notion de l'organisation et des mœurs turques suffiront pour nous les faire connaître. Dans tous les États, gouvernés militairement comme l'était la Turquie, les déplacements sont multipliés et fréquents; dans l'administration, le mouvement est continuel. Il y a en outre, deux classes considérables de voyageurs volontaires : les commerçants, et ceux qui font le pèlerinage de la Mecque. Il est sinon impossible, du moins très-difficile à tous ces hommes d'amener leur harem avec eux, surtout dans un pays où la loi, d'accord cette fois avec les mœurs, défend à la femme de se produire en public. Dès que les Turcs ont dépassé le seuil de leur porte, ils n'ont plus de femmes à voir, et l'esprit d'intrigue et d'aventure n'est pas assez développé chez eux pour qu'ils cherchent à franchir les barrières qui les séparent d'elles. Tandis que la vue d'un harem leur est alors constamment interdite, ils ont

autour d'eux, à leur service, de jeunes et beaux garçons, libres ou esclaves, et, en l'absence de femmes, c'est sur eux qu'ils assouvissent leurs infâmes désirs.

On ne manquera pas sans doute d'observer, (et alors la maxime déplorable de Virgile que je citais tout à l'heure trouverait son application,) que si le manque de femmes était la véritable cause du mal, on ne verrait pas des musulmans négligeant leurs épouses, dont ils ne sont pas séparés, pour se livrer, en quelque sorte sous leurs yeux, à leurs penchants dépravés. Le manque de femmes n'est pas la seule cause du mal, mais elle en est la première; la corruption est venue ensuite. En résumé, l'impossibilité de voir d'autres femmes que les siennes, dans un État organisé comme la Turquie; la facilité qu'ont les musulmans de lier en tous lieux, avec de jeunes garçons, des relations qui ont pour eux tout l'attrait d'une intrigue amoureuse, et, comme je l'ai déjà fait observer, la personnalité anéantie de la femme, toujours trop honorée des faveurs de son maître, sa soumission aveugle et passive à ses volontés, quelles qu'elles soient, et l'absence complète de toute coquetterie de sa part, telles sont, je crois, les causes qui ont introduit et perpétué

chez les Orientaux ce vice méprisable et dégradant....

Mais hâtons-nous d'abandonner ce triste sujet et, si le lecteur y consent, je le conduirai aux bains turcs : il y a des établissements exclusivement destinés aux hommes, d'autres réservés aux femmes. Dans les petites villes qui n'en possèdent qu'un seul, les hommes et les femmes ont chacun leur jour. Ces établissements, très-fréquentés, sont généralement bien entretenus et bien servis : le personnel y est considérable, et l'agréable s'y joint à l'utile. Un bain turc fait plus pour la propreté que dix bains européens, mais tout le monde ne peut pas le supporter. Dans les commencements, car on se blase sur toutes choses, le bain turc me servait de récréation : j'allais là, comme je serais allé au spectacle, pour me distraire et m'amuser. Ces bains diffèrent tellement des nôtres, qu'on ne me saura pas mauvais gré, je l'espère, d'en donner ici une description.

Entrons dans un établissement en vogue : dès que vous vous présentez, un homme de service vous introduit dans une chambrette recouverte de tapis et entourée de coussins ; là, vous vous dépouillez entièrement de vos habits, et aussitôt un Arabe, attaché à l'établissement,

noue autour de votre corps une pièce d'étoffe richement coloriée ou ornée de broderies d'or, il entoure votre tête d'un turban blanc et jette sur vos épaules une belle nappe à franges flottantes. Lorsqu'un Européen se voit pour la première fois accoutré de la sorte, il a beaucoup de peine à modérer la gaieté que ce déguisement burlesque lui inspire, et il lui arrive parfois d'éclater de rire à la face de l'Arabe qui peut bien en témoigner sa surprise, mais qui ne songe pas à se formaliser, et qui continue à remplir ses fonctions de valet intime, avec le plus imperturbable sang-froid. Ainsi costumé, vous sortez de la chambre où vous laissez vos vêtements, et vous trouvez à la porte une paire de sandales en bois, à la semelle très-haute qu'on vous invite à chausser, car vous êtes nu-pieds. Chaque employé des bains a une chaussure pareille : les planchers, couverts de dalles de marbre et presque toujours submergés la rendent nécessaire. Lorsqu'on n'a pas l'habitude de se servir de ces sandales, on éprouve une grande difficulté à marcher, et cette difficulté est encore augmentée par la nature du plancher qui est extrêmement glissant. Aussi, est-on obligé de se faire soutenir par un homme et quelquefois par deux, si l'on veut conserver son centre

de gravité, et l'on se rend lentement dans la salle du bain. Vous traversez plusieurs pièces chauffées à divers degrés, et à mesure que vous avancez, la température s'élève; vous commencez à transpirer par tous les pores et vous arrivez enfin dans une salle de forme sphérique, obscurcie par une vapeur dense et suffoquante; une jolie fontaine en marbre blanc et remplie d'eau chaude, se trouve au milieu de cette salle : tout autour, on a pratiqué de petites alcoves, et dans chacune d'elles, vous remarquez une baignoire sans profondeur et en marbre blanc comme la fontaine. Ces baignoires sont presque toutes occupées. En entrant dans la salle, les hommes qui vous accompagnent et vous soutiennent enlèvent votre turban et la nappe placée sur vos épaules. Respirant avec peine et inondé de sueur, vous allez vous asseoir sur le rebord de l'une des baignoires vacantes, et, aussitôt l'un des hommes qui vous ont prêté leur appui, s'arme d'un coussinet de drap, d'une rudesse dangereuse pour une peau délicate, le plonge dans l'eau chaude, le passe sur votre corps à plusieurs reprises, mais de manière à vous écorcher vif, si vous ne le priez de vous ménager un peu. Ce qu'il y a de désagréable, et en même temps de risible, lorsque d'au-

tres que vous se trouvent entre les mains de ces impitoyables frotteurs, c'est que cette espèce de râpe ou de coussinet, après avoir été promené sans ménagement sur toutes les parties de votre corps, arrive insolemment à votre visage qu'il a aussi la prétention de laver. Vous avez beau protester contre l'inconvenance d'un semblable procédé, on ne vous écoute pas, et le terrible grattoir continue à vous brosser la figure. C'est à mourir de rire lorsqu'on n'est que simple spectateur. Cette première opération terminée, on vous conduit dans un cabinet particulier attenant à la pièce principale. Là, on imbibe d'une mousse savonneuse un épais gâteau de filasse, qu'on promène sur tout votre corps comme le coussinet de drap, et vous vous trouvez couvert en un instant, et de la tête aux pieds, de la moelleuse écume de savon. Pour éviter de vives cuissons, il faut avoir la précaution de bien fermer les yeux dès que le gâteau aborde le visage. La température est toujours très-élevée, et la sueur toujours abondante. Blanc comme neige, vous vous placez debout près d'une charmante fontaine qui coule dans la chambrette. L'employé des bains, qui ne vous a pas quitté, prend une écuelle de cuivre, et répand à flots sur votre tête, l'eau claire et fu-

mahte puisée dans le bassin de la fontaine. Cette dernière scène rappelle le baptême de Jésus-Christ par saint Jean-Baptiste. Lorsque cette pluie chaude et bienfaisante a entièrement balayé le savon dont on vous avait couvert, on vous costume comme auparavant, et l'on vous reconduit avec la même cérémonie, dans votre première chambre où, pendant votre absence, on a préparé un lit de repos : vous vous couchez. Un moment après, on vous sert le café et l'on vous apporte un narghilé que vous fumez nonchalamment étendu sur votre couche. Pendant ce temps, un homme vous fait les ongles des pieds, et passe sous leur plante une pierre ponce pour en adoucir la peau : il est bientôt remplacé par un enfant de douze à quinze ans, d'une figure agréable, qui vous masse et vous frictionne avec un art tout particulier. Lorsqu'on est un peu au courant des mœurs levantines, on ne peut conserver aucun doute sur la triste moralité des enfants employés à ce service. Le bain turc fatigue beaucoup et l'on passe quelquefois des heures entières sur son lit. Dès qu'on se sent délassé, on s'habille tranquillement, et lorsque l'on a terminé sa toilette, un barbier attaché à l'établissement vient vous offrir ses services : au bureau de paiement, on vous

présente un miroir incrusté de nacre, vous achevez de vous ajuster, et vous vous retirez : la comédie est jouée.

L'Oriental est nonchalant et voluptueux. Le keff est aussi nécessaire à son existence que le pain dont il se nourrit, que les habits dont il se couvre. Un Arabe riche ou pauvre qui n'a pu faire son keff dans la journée, est un homme très-malheureux; si vous avez quelque affaire à traiter avec lui, ne choisissez pas le jour où cette joie lui a été refusée, vous seriez mal accueilli. Mais, direz-vous, qu'est-ce donc que le keff? Ce mot n'a pas de correspondant dans notre langue, et les Italiens, en le traduisant par *far niente*, ne donnent qu'une idée fort incomplète de sa véritable signification. Le keff, c'est la rêverie, c'est le bien-être dans le repos, c'est une sorte de béatitude dans laquelle on se plonge et dont on ne voudrait jamais sortir. Les Orientaux pensent rarement, penser les fatiguerait trop. Durant le keff, dont les heures sont réglées, et dont ils ne se priveraient volontairement pour aucun motif, leur imagination capricieuse et flottante, erre sans but et sans objet; elle aime à s'égarer dans un monde fantastique, et à se repaître de vaines chimères. Dans ces heures d'extase, les Orien-

taux sont tous poëtes, mais ce sont des poëtes égoïstes qui ne produisent rien.

L'usage répandu au Caire, comme dans tous les pays musulmans, d'offrir aux visiteurs le chibouc et le café, est d'un avantage réel et qui mérite d'être apprécié. Les Orientaux ne sont pas grands parleurs, ils sont même taciturnes : ils ne rompent volontiers le silence que lorsqu'il s'agit de leurs intérêts. Une visite de mahométans à mahométans, ou même entre mahométans et Européens, se divise en deux temps : le premier précède la présentation des pipes et du moka, et se passe en éternels et ennuyeux salamalecs qui dénotent une pauvreté d'esprit désespérante. L'arrivée des esclaves portant le chibouc et le café amène un moment de diversion, c'est le second temps.. Mais ces intrépides consommateurs de tabac, qui jusque-là n'ont pas certes fait preuve de faconde, ne se montrent ni plus bruyants ni plus diserts dans le second que dans le premier temps : ils paraissent au contraire ravis d'avoir trouvé en quelque sorte le moyen de se dispenser de parler : vous les voyez aspirer lentement la fumée de leurs longues pipes et humer avec délices le moka brûlant : incapables d'offrir à leurs visiteurs, les agréments d'une conversa-

tion enjouée, profonde ou spirituelle, ils les font boire et fumer; c'est moins économique, mais c'est beaucoup plus facile.

Comme on l'a vu jusqu'ici, je n'ai pas cherché à dissimuler le côté faible et attaquable des Orientaux, et j'aurais mauvaise grâce à ne pas avouer que la première fois, (et il en a été toujours ainsi dans la suite), que je me suis trouvé dans une réunion de musulmans, j'ai rougi de mon costume étriqué et misérable : j'avais l'air d'un pauvre au milieu de grands seigneurs. Le rapprochement faisait ressortir d'une façon humiliante toute la mesquinerie de nos habits; on eût dit que j'avais calculé sur la quantité d'étoffe nécessaire pour me couvrir, avec la sordide lésinerie d'un vieil Harpagon. Je comprenais que sous ce rapport, les musulmans témoignassent peu de goût pour les changements et les innovations. Lorsqu'on a trouvé un costume aussi noble et aussi riche que le leur, on peut s'en tenir là sans crainte de ridicule. Que nous, si disgracieusement habillés, nous adoptions chaque mode nouvelle avec l'avidité et l'empressement d'enfants capricieux, rien de plus naturel : n'ayant pas grand chose à perdre, nous ne pouvons que gagner. Malheureusement, depuis longues an-

nées, nous tournons sans cesse autour du même cercle, nous changeons pour changer et non pour améliorer. Depuis que les Orientaux voient des Francs, ils ne se sont pas aperçus, soyez-en sûrs, des modifications apportées dans leurs vêtements, quoique nous soyons quelquefois assez vains et assez sots pour nous glorifier de ces modifications et pour nous en montrer fiers aux dépens de la génération qui nous a précédés.

Entre l'Européen et le musulman tout est contraste : le premier est discoureur, le second est sobre de paroles ; celui-ci a la démarche grave et lente, celui-là semble toujours pressé ; l'un dissimule ses formes sous d'amples vêtements flottants ; l'autre les étale impudemment sous des habits mesquins et collants. Le musulman a la tête rasée, l'Européen, plutôt que de laisser la sienne dégarnie de cheveux, se pare d'une perruque quand le temps ou les maladies l'ont rendu chauve... Ces différences tranchées que je signale en passant, et dont il me serait facile de multiplier les exemples, se reproduisent également dans l'ordre moral et intellectuel.

Les mahométans ne parlent jamais de leurs femmes, même entre eux : c'est un sujet qu'il serait malséant d'aborder : demander à un Turc

ou à un Arabe des nouvelles de sa femme ou de ses femmes, quelque lié qu'on soit avec lui, serait lui faire une injure : néanmoins une conversation sur les mœurs, sur les femmes en général, n'est pas sans attrait pour ceux d'entre eux surtout qui se piquent de certaines connaissances. Une question d'un grand intérêt pour eux et qu'ils discutent volontiers, est celle de la polygamie. Tout ce qui a été dit pour et contre sur ce grave sujet, se trouve résumé dans un article du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, au mot : Femme (1). Il est certain que si l'on veut

(1) Voici ce passage : Ben-Aboul-Kiba, dans son *Miroir des Fidèles*, rapporte qu'un des visirs du grand Soliman tint ce discours à un agent du grand Charles-Quint :

« Chien de chrétien, pour qui j'ai d'ailleurs une estime toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir quatre femmes, selon nos saintes lois, tandis que tu vides douze quartauts par an, et que je ne bois pas un verre de vin ? Quel bien fais-tu au monde en passant plus d'heures à table que je n'en passe au lit ? Je peux donner quatre enfants chaque année pour le service de mon auguste maître ; à peine en peux-tu fournir un. Et qu'est-ce que l'enfant d'un ivrogne ? Sa cervelle sera offusquée des vapeurs du vin qu'aura bu son père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne quand deux de mes femmes sont en couche ? Ne faut-il pas que j'en serve deux autres, ainsi que ma loi me le commande ? Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans les derniers mois de la grossesse de ton unique femme, et pendant ses couches, et pendant ses maladies ? Il faut que tu restes dans une oisiveté honteuse, ou que tu cherches une autre femme. Te voilà nécessairement entre deux péchés mortels, qui te feront tomber tout raide après ta mort du pont aigu au fond de l'enfer.

combattre les musulmans sur la polygamie, en restant sur leur terrain, on leur laisse de grands avantages, et comme il est impossible de les amener sur le nôtre, parce qu'alors ils ne nous comprennent plus, on en est réduit à reproduire avec eux les vieux arguments de Voltaire.

Comment s'y prendre en effet pour faire apprécier aux mahométans, à des hommes qui ne

Je suppose que dans nos guerres contre les chiens de chrétiens nous perdions cent mille soldats; voilà près de cent mille filles à pourvoir. N'est-ce pas aux riches à prendre soin d'elles? Malheur à tout musulman assez tiède pour ne pas donner retraite chez lui, à quatre jolies filles, en qualité de ses légitimes épouses, et pour ne pas les traiter selon leur mérite!

« Comment donc sont faits dans ton pays la trompette du jour que tu appelles *coq;* l'honnête bélier, prince des troupeaux; le taureau, souverain des vaches? Chacun d'eux n'a-t-il pas son sérail? Il te sied bien, vraiment, de me reprocher mes quatre femmes, tandis que notre grand prophète en a eu dix-huit; David, le juif, autant, et Salomon, le juif, sept cents de compte fait, avec trois cents concubines! Tu vois combien je suis modeste. Cesse de reprocher la gourmandise à un sage qui fait de si médiocres repas. Je te permets de boire, permets-moi d'aimer. Tu changes de vin, souffre que je change de femmes. Que chacun laisse vivre les autres à la mode de leur pays. Ton chapeau n'est point fait pour donner des lois à mon turban. Ta fraise et ton petit manteau ne doivent point commander à mon dolman. Achève de prendre ton café avec moi, et va-t'en caresser ton Allemande, puisque tu es réduit à elle seule. »

Réponse de l'Allemand: « Chien de musulman, pour qui je conserve une vénération profonde, avant d'achever mon café, je veux confondre tes propos. Qui possède quatre femmes, possède quatre harpies toujours prêtes à se calomnier, à se nuire, à se battre. Le logis est l'antre de la discorde; aucune d'elles ne

connaissent que l'amour physique, les avantages de la monogamie ? Vous leur parlerez des jouissances du cœur et de l'esprit, mais ils ne comprennent que les plaisirs sensuels, et nous avons vu que leurs femmes sont incapables de leur en procurer d'autres. A leur point de vue matériel et grossier, et dans l'état actuel des choses en pays musulman, il est naturel qu'ils préfèrent leurs mœurs aux nôtres. En admettant qu'un Arabe de bonne foi, assez mauvais mahométan pour donner créance à vos doctrines, voulût consentir à en faire l'expérience, soyez certains que, l'expérience faite, il en reviendrait promptement à ses premières habitudes, plus persuadé que jamais de la pauvreté de vos raisonnements

peut t'aimer. Chacune n'a qu'un quart de ta personne, et ne pourrait tout au plus te donner que le quart de son cœur. Aucune ne peut te rendre la vie agréable ; ce sont des prisonnières qui n'ayant jamais rien vu, n'ont rien à te dire ; elles ne connaissent que toi, par conséquent tu les ennuies. Tu es leur maître absolu, donc elles te haïssent. Tu es obligé de les faire garder par un eunuque, qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop de bruit. Tu oses te comparer à un coq ! Mais jamais un coq n'a fait fouetter ses poules par un chapon. Prends tes exemples chez les animaux, ressemble-leur tant que tu voudras. Moi, je veux aimer en homme ; je veux donner tout mon cœur, et qu'on me donne le sien. Je rendrai compte de cet entretien ce soir à ma femme, et j'espère qu'elle en sera contente. A l'égard du vin que tu me reproches, apprends que s'il est mal d'en boire en Arabie, c'est une habitude très-louable en Allemagne. Adieu. »

et de l'infériorité de vos doctrines sur les siennes. Il resterait convaincu que, dans ce changement de vie, il y a pour lui beaucoup à perdre et rien à gagner : il aurait renoncé volontairement et sans compensation à des voluptés dont il jouit sans trouble, car sa religion les tolère ; et, en dédommagement des sacrifices réels qu'il se serait imposés, il n'aurait pas trouvé auprès de son unique femme cette existence agréable et sereine dont vous lui vantiez les charmes et la douceur infinie. La femme musulmane, lorsqu'elle s'est livrée, est impuissante à retenir un homme dans ses liens ; étrangère aux séductions du cœur, elle est toujours la même, ne fait rien pour apporter quelque variété dans la vie, rien pour en rompre l'éternelle et accablante monotonie ; et l'homme ne trouve que dans la polygamie, dans le changement, le moyen d'échapper à l'ennui et au dégoût. Du reste, les classes peu aisées, qui dans tous les pays forment la grande majorité de la population, ne sauraient jouir des priviléges de la polygamie et sont monogames. Si donc la monogamie offrait chez eux comme chez nous des avantages réels et appréciables, si la polygamie présentait les mêmes inconvénients qu'elle offrirait certainement parmi nous, les pauvres qui

s'enrichissent ne se hâteraient pas, ainsi qu'ils le font toujours, de donner de nombreuses compagnes à leur unique et première femme.

Si, au lieu d'être en Égypte, je me trouvais dans un pays civilisé on aurait droit de s'étonner que dans une question de cette nature, je me fusse borné à examiner ce qu'il y a d'avantageux ou de défavorable pour l'homme, et pour l'homme seul, dans la doctrine de la polygamie, sans m'inquiéter du sort des femmes, cependant bien intéressées dans ce débat. Mais je suis en Orient, en Orient où la femme a été créée uniquement pour servir aux plaisirs de l'homme, en Orient où elle est une chose qui ne compte pas dans l'ordre social et qu'on honore toujours en daignant s'en occuper, fût-ce même pour la tourmenter et pour l'avilir. Si à la suite de son dialogue entre le Turc et l'Allemand, Voltaire eût introduit une musulmane et une Européenne faisant valoir, chacune de son côté, les avantages de leur position respective, la dernière n'eût pas eu de peine à triompher des arguments de l'odalisque, si toutefois celle-ci avait eu le triste courage d'attaquer ou seulement de se défendre.

J'ai dit plus haut que le Caire, dont la population s'élève à près de trois cent mille âmes, offrait une

variété d'habitants sans exemple : je ne parlerai pas des diverses races asiatiques ou africaines qu'on y rencontre parce qu'on s'expose à les mal juger en les étudiant hors de chez elles, où elles font presque toujours, et pour cause, violence à leur caractère ; mais je ne puis résister au désir de dire quelques mots des Européens établis au Caire.

La classe inférieure se recrute parmi les coquins et les scélérats des diverses nations civilisées ; ils en sont le rebut et l'écume, et ils ne méritent pas de nous arrêter un instant. Au-dessus de tous, on remarque quelques hommes de distinction, mais le nombre en est très-petit, et comme ils ressemblent aux hommes de distinction de tous les pays, je n'en parlerai pas davantage. La partie la plus curieuse de cette petite colonie, la plus intéressante à étudier est celle que j'appellerai la classe moyenne : elle se compose d'individus qui, n'ayant pu trouver à utiliser leurs talents équivoques dans leur patrie qu'ils accusent d'ingratitude, sont venus en Égypte pour chercher fortune. La plupart de ces individus ont reçu une demi-éducation dont ils se targuent sottement et qui les rend insupportables ou ridicules ; ils sont jaloux les uns des

autres et se détestent toujours, sans même se connaître. Au lieu d'avouer simplement et sans détour le véritable motif qui les a forcés à s'expatrier, motif qui n'a rien en soi de déshonorant, ils se disent presque tous victimes de nobles ou de généreux sentiments : les uns expient dans l'exil leur amour excessif pour la liberté ; d'autres, ruinés par leur trop de confiance en leurs semblables qu'ils jugeaient d'après eux, se sont vus contraints d'aller chercher loin de leur pays des moyens d'existence. Mais ces hommes, loin de justifier par leur conduite leurs prétentions aux beaux sentiments, ont en général une moralité équivoque comme leurs talents, et ne se font aucun scrupule d'employer les armes les plus déloyales pour nuire à leurs rivaux, et arriver à leurs fins. Plusieurs voyageurs se sont étonnés du peu d'harmonie qui existe entre les Européens établis dans le Levant ; mais quel lien peut unir des hommes d'une probité douteuse ou dont les intérêts se choquent ? Et n'aurait-on pas lieu au contraire de se montrer surpris s'ils vivaient en paix et en bonne intelligence ? Cependant, même dans cette classe moyenne, on trouve quelques personnes, qui méritent d'être distinguées des autres tant par leur moralité que par leur savoir.

Ces hommes, dont la modestie n'est pas la vertu dominante, se croient propres à tous les emplois, parce qu'ils ont acquis quelques connaissances superficielles. L'Égypte manque-t-elle de médecins ou de pharmaciens, ils s'annoncent comme tels, et on les accepte d'autant plus facilement que les Orientaux sont persuadés que tous les Européens, sans exception, sont versés dans l'art de guérir. Ainsi des hommes qui ont peut-être étudié le droit ou bien le commerce, se trouvent tout à coup transformés en docteurs en médecine ou en pharmaciens; tandis que quelquefois de véritables médecins ou pharmaciens sont employés dans l'armée en qualité d'instructeurs, parce qu'à leur arrivée au Caire, il y avait des emplois vacants dans cette carrière, tandis que la leur était encombrée. C'est une chose vraiment curieuse que l'empressement avec lequel les nouveaux débarqués s'informent des besoins du gouvernement, afin de s'improviser, selon les circonstances, médecins, pharmaciens ou instructeurs d'armée. Parmi ces derniers, il n'y en a pas un seul qui ne prétende avoir servi au moins comme lieutenant ou capitaine dans un régiment européen.

Eh bien, il faut le dire, ces individus rendent quelquefois d'importants services au pays, tan-

dis que des hommes d'un mérite supérieur, rebutés par les difficultés de toute nature qu'on leur oppose, se retirent sans laisser la moindre trace de leur passage. C'est que ces derniers voudraient faire participer brusquement aux bienfaits de notre civilisation, un peuple encore plongé dans les ténèbres de la barbarie, oubliant qu'il nous a fallu plusieurs siècles de travail et de souffrances pour arriver au point où nous en sommes, et que les hommes, chargés de l'éducation des individus ou des nations, quelque éminents qu'ils soient, ne feront jamais que des enfants deviennent des hommes du jour au lendemain. Un autre vice capital dans la manière de procéder de ces esprits, remarquables d'ailleurs à beaucoup d'égards, c'est qu'ils auraient voulu, sans modifications, calquer l'Occident sur l'Orient; ils auraient voulu introduire en Égypte, sans aucun changement, nos systèmes, nos mœurs et nos lois, sans tenir compte des incompatibilités naturelles et des différences de caractères qui distinguent les nations comme les particuliers. Aussi tandis qu'après s'être inutilement épuisés en efforts impuissants, ils retournent dans leur pays en désespérant de l'avenir de l'Égypte, des hommes d'une intelligence médiocre qui seraient restés

inconnus et auraient été complétement effacés en Europe, obtiennent souvent de brillants résultats, grâce à la souplesse de leur naturel et à leur volonté persévérante.

Les Européens de la classe moyenne s'accommodent parfaitement des mœurs orientales : ils abandonnent sans difficulté la courte pipe et le cigare pour le chibouc et le narghilé; ils s'habillent à la turque, et posent majestueusement sur de moelleux divans; ils ont un cheval et un saïs, se font servir par des esclaves et prennent vingt tasses de café par jour ; ils adoptent la cuisine des indigènes, bâtonnent leurs domestiques et font le keff très-régulièrement ; quelques-uns ont des femmes cophtes, arméniennes ou grecques, mais la plupart achètent des esclaves abyssiniennes, ou plutôt gallas, avec lesquelles ils vivent, et qu'ils font quelquefois garder par des eunuques. Ces divers croisements, mais surtout ceux du blanc et du noir, ne sont pas favorables à la propagation de l'espèce humaine, les enfants issus de ces unions meurent presque tous en bas âge.

En fait de Noirs, le marché des esclaves du Caire est peut-être le mieux pourvu de tout le Levant : on y trouve dans cette couleur, frappée

d'une antique réprobation, plusieurs types également remarquables : les deux extrêmes offrent surtout un grand intérêt. D'une part, vous voyez le nègre aux membres grêles, à la face bestiale, et que vous auriez peine à distinguer du singe s'il était velu au lieu d'avoir une peau noire dégarnie de poils ; et un peu plus loin, vous admirez le jeune homme aux belles proportions, au regard expressif, à la physionomie heureuse, et qui ne diffère du blanc qui l'achète, que par la couleur de l'épiderme. Tous les esclaves réunis dans un grand bâtiment délabré, qui s'élève autour d'une vaste cour, sont parqués comme des troupeaux : chaque jellab occupe, avec ses noirs, une ou plusieurs pièces de ce bâtiment, et durant le jour, quand le soleil a paru depuis quelques heures, (car les esclaves, qui arrivent de climats brûlants et sont presque nus, ont toujours froid), on les fait sortir un à un des chambres en ruine où ils sont entassés pendant la nuit, et ils viennent s'asseoir par groupes sur divers points de la cour, où ils attendent les acheteurs avec autant d'impatience que leurs maîtres. On se figure peut-être que ce sont des blancs qui vendent les noirs, et on se trompe ; les maîtres et les esclaves ont la même couleur, seulement les maîtres sont maho-

métans; ce sont quelquefois des esclaves affranchis et enrichis depuis peu, mais ils ont le titre glorieux de musulman et ils vendent des chrétiens, des idolâtres, des êtres qui n'ont ni foi, ni loi; il y a donc entre eux une différence essentielle, capitale, et malgré la similitude de couleur, les jellabs ne se croient pas de la même race que leurs esclaves; ils ne leur témoignent que du dédain, et les traitent avec une extrême rigueur.

Il en est des esclaves comme des récoltes, il y a de bonnes et de mauvaises années : tantôt ils arrivent par troupes considérables, et alors ils affluent au marché et on les achète à vil prix. D'autres fois, pour diverses raisons que je ferai connaître ailleurs, on les amène en très-petit nombre, et ils se vendent cher. Il y a en outre dans l'année, des saisons qui sont tour à tour meilleures pour la vente ou pour l'achat; les esclaves, qui viennent presque tous par le Nil, arrivent à une époque déterminée; le temps qui précède immédiatement cette époque est favorable au vendeur, comme celui qui la suit l'est à l'acheteur. Les personnes établies au Caire et qui désirent se pourvoir de nègres attendent naturellement l'arrivée des cargaisons et des caravanes;

mais les commerçants de passage, les pèlerins et les voyageurs ne sauraient jouir des mêmes avantages. Quelquefois, mais rarement, on amène par la voie de Suez, quelques esclaves dont on n'a pu se défaire dans les villes d'Arabie.

Ce bazar d'esclaves est généralement très-animé; mais dans certains jours surtout, on y remarque une grande affluence d'acheteurs de tout sexe et de toute religion : aux acheteurs se joignent les curieux dont le nombre est toujours considérable : quoique les jellabs affectent de ne vouloir vendre leurs Noirs qu'à des musulmans, ils ne se font aucun scrupule de donner la préférence aux chrétiens qui leur en offrent un prix plus élevé. Tout ce qui se passe dans ce honteux marché mérite de fixer l'attention et inspire des sentiments divers et contraires, selon qu'on porte ses regards sur les maîtres, les acheteurs ou les esclaves : mais ce qu'il y a peut-être de plus affligeant et de plus incroyable, dans ce spectacle inusité, c'est l'indifférence de tous, vendeurs et acheteurs, victimes et bourreaux.

C'est au marché des esclaves que j'ai été témoin pour la première fois d'une querelle entre deux Egyptiens. Rien n'est plus brave, dit-on, qu'un poltron poussé à bout; ajoutons que personne

n'est plus emporté qu'un musulman, d'ordinaire si calme, dont on a épuisé la patience. Les Orientaux qui n'ont pu maîtriser leur colère, ce qui est rare, ne connaissent aucune mesure : ils ont des tremblements convulsifs, font entendre des sons inintelligibles, écument de rage et poussent des vociférations sauvages : ils ressemblent plutôt à des bêtes féroces qu'à des êtres humains, on dirait des chiens affamés se disputant un os avec fureur. Mais ce qu'il y a d'incompréhensible pour un Européen, et surtout pour un Français, c'est que deux hommes en présence, s'accablant d'injures, se menaçant du geste et toujours sur le point, du moins en apparence, de s'entre-dévorer, se séparent après une dispute violente, qui a duré quelquefois une heure, sans avoir échangé un seul coup; et c'est ainsi néanmoins que se terminent la plupart des querelles entre Egyptiens.

IV.

SOMMAIRE.

Départ pour Dongolah avec un pharmacien français.— Mon dénûment.—Lenteur du voyage.—Nouvel aspect des bords du Nil. — Bienveillance du pacha d'Egypte pour les Européens. — Moyen qu'il emploie pour les attirer dans son pays. — Justification de ses actes. — Ses réformes. — Tolérance des Egyptiens.

CHAPITRE IV.

M. Saint-André, pharmacien français au service du pacha d'Egypte, et, attaché en cette qualité à l'hôpital militaire de Dongolah-el-ordi, se trouvait alors au Caire, et se disposait à se rendre à son poste. Quoique douze années se fussent écoulées depuis la conquête du Sennâr par les troupes égyptiennes, et que l'autorité du vice-roi

y fût solidement établie, M. Saint-André n'était pas assez convaincu de ce dernier point, et j'appris avec une vive satisfaction qu'il s'estimerait heureux de trouver un compagnon pour entreprendre un voyage qu'il regardait comme dangereux. Ainsi que je l'ai déjà dit, ma pensée m'entraînait vers l'intérieur de l'Afrique; souvent, dans mes promenades sur les bords du Nil, je suivais d'un regard jaloux les canges qui remon taient vers la haute Égypte, et j'attendais avec impatience qu'une occasion favorable me permît enfin de m'éloigner du Caire. Je proposai donc à M. Saint-André de me joindre à lui et de l'accompagner jusqu'à Dongolah; il s'empressa d'accepter mon offre, et le 13 décembre 1833, je me rendis au Vieux-Caire, où notre cange, qui nous avait devancés, nous attendait pour mettre à la voile.

Je m'embarquai avec joie : j'étais bien loin cependant de me trouver dans une situation brillante : en partant du Caire, je n'avais pour toute fortune qu'une petite malle remplie de livres et d'habits; ma bourse était vide, ou à peu près; elle ne contenait qu'une pièce d'or de la valeur de neuf piastres d'Egypte (environ quarante-cinq sous de notre monnaie). M. Saint-André voya-

geait aux frais du gouvernement égyptien, et m'avait offert sa table, je n'avais donc pas à m'inquiéter jusqu'à Dongolah. Mais que deviendrais-je ensuite? L'avenir ne m'inquiétait pas davantage :

> Aux petits des oiseaux Dieu donne leur pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Devais-je seul être déshérité des bienfaits de la Providence; pouvais-je le croire à mon âge? A cet âge, ne juge-t-on pas tous les hommes bons, généreux, secourables? J'avais une confiance aveugle, sans bornes, et jamais une triste préoccupation ne vint troubler la douce sérénité de mon âme. Je voyais se réaliser mes rêves les plus chers, et mon ardeur ne connaissait pas d'obstacles : j'avais hâte de me trouver au milieu de peuplades inconnues et sauvages, et la perspective des difficultés que j'aurais à vaincre, irritait mes désirs : j'allais au-devant du danger, comme au-devant du plaisir, avec le même empressement, avec les mêmes émotions. Si mes ressources matérielles avaient égalé ma volonté, j'aurais traversé l'Afrique, et en jetant les yeux sur une mappemonde, la terre me semblait petite au gré de mes ambitions de voyageur. Au lieu d'être seul et pauvre, si j'avais été riche et sou-

tenu, je serais mort à l'œuvre, ou j'aurais reculé de beaucoup les limites de la science géographique. Malheureusement, je manquais d'argent; et, cependant, comme l'a fort bien dit madame Gatti de Gamond : il en faut pour tout, non-seulement pour se nourrir, se vêtir, s'abriter, mais encore pour les actions généreuseuses, pour l'accomplissement des nobles pensées (1).

A cette époque, une idée surtout me préoccupait : aller vivre quelque temps au milieu des Noirs. Je voulais étudier leurs mœurs, leur caractère, leurs besoins moraux : je désirais voir de près les Abyssiniens pour tâcher de comprendre comment le christianisme avait pu s'introduire et se propager parmi eux. Après une longue attente, j'avais trouvé les moyens d'arriver à mon but; je possédais cette foi ardente qui soulève les montagnes, j'avais foi en mon avenir; je m'aventurais sans hésitation et sans crainte.

M. Saint-André était un homme d'un âge mûr; il avait un excellent cœur, et durant le cours de notre voyage, je n'eus qu'à me louer de ses procédés envers moi. Mais il poussait souvent la prudence jusqu'à la timidité : ainsi, craignant sans cesse de voir la barque chavirer; chaque fois que

(1) Fourrier et son système, p. 62.

le vent fraîchissait, il ordonnait aux marins de serrer les voiles et de gagner la terre ; il ne permettait que rarement de marcher la nuit, et lorsqu'il y consentait, il ne se couchait pas. Ces lenteurs, jointes aux retards inévitables, apportés par l'équipage fidèle aux usages du Levant, me faisaient d'autant plus redouter les longueurs du voyage que notre cange s'arrêtant au gré des vents, nous passions souvent des journées entières sur quelque point désert de la rive, ou auprès d'un misérable village sans intérêt....

Dès que nous fûmes embarqués, on mit à la voile, et nous vîmes s'éloigner lentement le vieux Caire, Gyseh et son école de cavalerie, puis Tourah et son école d'artillerie. Déjà le paysage n'avait plus le même aspect, le ciel était toujours étincelant, mais la nature n'était plus aussi prodigue que dans les riches campagnes du Delta. Ce n'était plus cette végétation splendide, ces champs immenses couverts de brillantes moissons que j'avais tant et si justement admirés dans le trajet d'Afté à Boulakh, et pourtant on trouvait un charme inexprimable dans la contemplation de ces sites d'un caractère étrange et tout à fait nouveau...

Mais avant d'aller plus loin, il est de mon devoir de payer à Méhémed-Ali pacha, le juste tri-

but de reconnaissance que tout voyageur qui a parcouru les États soumis à sa domination lui accordera sans peine. Avant lui il y avait du mérite à visiter la haute Égypte ; aujourd'hui, une excursion aux ruines de Thèbes et même jusqu'à la première et la seconde cataracte, n'offre plus aucun danger. Bien mieux, l'administration vigoureuse du vice-roi, sa bienveillance vigilante pour les Européens, sa protection franche et puissante ont rendu possibles et quelquefois faciles des voyages auxquels on n'aurait pas encore osé songer : grâce à lui, des contrées lointaines et peu connues sont devenues abordables, et un champ nouveau a été ouvert aux explorateurs de tous les pays. La sécurité et même la considération dont jouissent les Francs dans les possessions de Méhémed-Ali, sont une preuve éclatante de ses bonnes dispositions à leur égard. Il a fallu en effet une volonté bien ferme et bien soutenue pour obtenir plus que de la tolérance de populations fanatiques et barbares qui avaient contracté l'habitude de nous traiter avec le plus insolent dédain. Et ce n'est pas seulement dans le voisinage d'Alexandrie ou du Caire que ces heureux résultats peuvent être constatés, les Européens sont respectés jusque dans les provinces les plus reculées de la

vice-royauté, jusque sur le territoire sacré de l'Arabie déserte; et plusieurs voyageurs ont pu voir sans danger les flèches des minarets de la Mecque et de Médine (1).

Lorsque Méhémed-Ali a voulu entrer dans la voie des réformes, il n'a pas hésité sur l'emploi des moyens : quoique musulman, il a parfaitement compris qu'il ne pourrait avancer avec succès dans cette route difficile sans le secours des Européens; il a fait taire ses répugnances, plus grandes qu'on ne le croit peut-être, et il a appelé à lui les personnes qui pouvaient servir ses desseins et l'aider à réaliser ses espérances ambitieuses. Pour attirer en Égypte des hommes véritablement capables, l'appât seul de l'argent n'eût pas suffi, Méhémed-Ali promit et donna de la considération. On ne saurait trop insister sur l'importance capitale d'un pareil fait : en exigeant dans son pays des égards pour les Européens, le pacha attaquait ses sujets dans leur fanatisme, et, avec sa rare perspicacité, il avait deviné que c'était l'unique moyen de voir fructifier ses efforts.

Méhémed-Ali né en Macédoine, d'une famille peu considérable, ne doit son élévation qu'à lui-

(1) On sait que ces pays ne dépendent plus du pacha d'Egypte.

même : à force de courage, d'habileté et de persévérance, il a su conquérir une des plus hautes positions sociales et fixer, pendant plusieurs années, l'attention et l'admiration de l'Europe inquiète et étonnée. Établi en Egypte lorsque les Français, qu'il était venu combattre, abandonnèrent ce pays, il mit tout en œuvre pour hâter la réussite de ses grands projets : d'abord à la tête d'une troupe de brigands indisciplinés, il se rendit nécessaire aux divers partis qui se disputaient le pouvoir, et finit par s'imposer à la Porte qui déjà le redoutait et aurait voulu l'écarter des affaires. Pendant quelque temps il s'occupa à augmenter son influence et à consolider son autorité, et après le massacre des Mamelouks, il entra dans cette voie de réformes qui a si puissamment contribué à sa grandeur.

Depuis plusieurs siècles l'Egypte, plongée dans une profonde léthargie, semblait n'offrir d'autre intérêt que celui des souvenirs : quelques voyageurs venaient de loin en loin visiter la terre antique des Pharaons, interroger ses ruines, étudier ses hiéroglyphes, et s'en retournaient désespérant de l'avenir de cette contrée, autrefois si riche et alors si misérable : ses habitants abrutis subissaient sans murmurer la tyrannie

de ses divers maîtres, lorsque l'armée française est venue la réveiller en sursaut, et lui préparer de nouvelles destinées. Rendue plus tard à ses anciens possesseurs, elle a d'abord marché incertaine et vacillante, comme un homme violemment arraché au sommeil, et s'est débattue dans une anarchie déplorable jusqu'à l'avénement de Méhémed-Ali. La volonté énergique du vice-roi, sa persévérance inébranlable ont relevé l'Egypte, et ont fait un État puissant d'une province turque. On a reproché à Méhémed-Ali d'avoir dépeuplé le pays qu'il était appelé à gouverner, mais en cela, il n'a fait que se soumettre à une des nécessités de sa position ; avant de s'occuper du bien-être de l'Egypte, il devait songer à se rendre indépendant. Vassal de la sublime Porte, s'il n'avait pas commencé par secouer le joug, il aurait été arrêté au milieu de ses projets, et le succès de ses entreprises eût été compromis. Obligé de tirer toutes ses ressources de l'Egypte, pour attaquer comme pour se défendre, il a épuisé ce malheureux pays, mais il a atteint un premier but, il a conquis la liberté de se consacrer à la régénération de son peuple. On peut l'accuser avec plus de justice de s'être engagé dans une guerre interminable et

sans fruit contre les Bédouins de l'Hedjaz, lorsqu'il était de son devoir de se montrer ménager de la vie de ses soldats. On a encore reproché au vice-roi de n'avoir pu se défendre de cette haine et de ce mépris que les Turcs en général ont voués aux Arabes : le pacha il est vrai n'a pas appelé des Egyptiens à la tête de ses armées ou de son administration, parce que ses nouveaux sujets, avilis par un long esclavage, et qui avaient contracté l'habitude de l'obéissance passive, n'auraient été propres ni au commandement, ni à la direction des affaires, mais il a créé des écoles où il fait élever les enfants des fellahs; ce sont des Arabes et non des Turcs qu'il a envoyés à Paris pour s'instruire, et on ne se hâte pas de prodiguer les bienfaits de l'éducation à des hommes qu'on voudrait laisser dans la dépendance. Il n'est pas d'ailleurs vraisemblable qu'un ouvrier, quelque habile qu'il soit, repousse avec dédain les instruments de sa gloire, et Méhémed-Ali a trop de tact pour commettre une pareille faute.

On a sans doute mis de la précipitation dans cette foule d'innovations et de réformes introduites en Egypte par le vice-roi; aussi quelques-unes ont été frappées de mort dès leur

apparition, et d'autres ne semblent pas destinées à avoir un long avenir : mais le pays s'en appropriera le plus grand nombre et les développera dans l'intérêt de sa prospérité : l'impulsion est donnée, et l'Egypte ne saurait retomber dans sa torpeur. Elle a une marine, des armées organisées, elle a des hôpitaux, des écoles nombreuses, des imprimeries, un hôtel des Monnaies, des fonderies de canons, etc., etc. Lorsqu'on pense que l'activité et la puissance d'un seul homme ont suffi pour changer en peu de temps la face d'un pays, on ne peut que s'étonner et admirer. Opérer une révolution salutaire au milieu d'une nation éclairée, où tout vous seconde, est déjà une œuvre méritoire, mais apporter les germes d'une civilisation tout entière chez un peuple inculte et barbare, et les faire fructifier ; avoir à lutter contre des préjugés de toute nature, n'attendre du secours de personne, parce qu'on n'a autour de soi que des serviteurs dévoués peut-être, mais inintelligents et grossiers, et voir son entreprise récompensée par le succès, est une œuvre colossale que le monde doit applaudir. Maintenant, que pour couronner ses grands travaux, Méhémed-Ali fasse exécuter le barrage du Nil, que par ses soins un canal unisse la mer

Rouge à la Méditerranée, et il aura acquis des droits éternels à la reconnaissance de l'Egypte et à l'admiration de tous les peuples.

Les voyageurs de toute condition qui ont visité les États du vice-roi, sont unanimes pour rendre justice à la tolérance de ses sujets. Comprenant que sa propre grandeur était subordonnée à celle de son pays, Méhémed-Ali n'a rien négligé pour accélérer la régénération de l'Egypte. Quand les intérêts de la civilisation ou de sa politique l'ont exigé, il n'a pas craint d'attaquer de front le fanatisme religieux et de lui porter des coups terribles et répétés. Après avoir forcé les musulmans à respecter les Européens, il a fait établir des salles de dissection dans la plupart des hôpitaux, et des musulmans ont étudié l'anatomie sur des cadavres humains : pour subvenir aux dépenses de son administration et de ses armées, il a osé porter une main hardie sur les biens sacrés des mosquées et mépriser les murmures et les clameurs de ses cheikhs avides et ignorants. Si dans toute la Turquie on avait agi avec la même vigueur et la même loyauté, peut-être qu'aujourd'hui l'existence et l'avenir de l'empire Ottoman ne seraient pas mis en question.

V.

ruinés écoutaient en riant les facéties du bouffon et paraissaient les plus heureux. Autour de nous tout était calme; les rives du Nil semblaient désertes, et l'on apercevait dans le lointain quelques voiles fugitives. L'atmosphère avait des teintes vagues; l'air était tiède et pénétrant. On se sentait irrésistiblement entraîné vers cet état de rêverie indéfinissable, qui fait le charme de la vie d'Orient. En Egypte, le ciel, le climat, la nature entière ont des séductions imcompréhensibles qu'on ne trouve dans aucun autre pays. On aime l'Egypte sans savoir pourquoi; on est fasciné sans qu'il soit possible de bien démêler les causes de cette fascination; et un voyageur, qui aurait parcouru les quatre parties du monde, conserverait un souvenir distinct de cette contrée singulière où les objets repoussants se multiplient devant vous, et dont l'ensemble vous captive. La plupart des étrangers qui l'habitent subissent à leur insu cette influence occulte, et se débattent vainement contre cette puissance inconnue et attractive; ils maudissent le pays et ses habitants; ils ne semblent aspirer qu'après le jour heureux où il leur sera permis d'abandonner cette terre ingrate pour aller revoir leur patrie; et ce jour heureux n'arrive jamais. Quoique libres

souvent de réaliser leurs projets, ils vieillissent presque tous en Egypte et finissent par y mourir. Ceux mêmes qui ont essayé de s'éloigner, sont revenus quelque temps après, toujours attirés par un inconcevable prestige.

Il y avait dans notre cange un renégat espagnol, qui allait occuper le poste d'infirmier à Dongolah; il servait en même temps d'interprète au pharmacien, qui, malgré un séjour de plus de vingt ans dans le Levant, n'avait pu parvenir à apprendre l'arabe. Cet Espagnol se donnait toutes les peines du monde pour me prouver qu'il avait embrassé l'islamisme par conviction. La faculté accordée aux croyants d'épouser jusqu'à quatre femmes, qu'on avait encore le droit de répudier, était ce qu'il admirait le plus dans la religion mahométane : c'était le précepte du Coran, qu'il observait le plus scrupuleusement; et, dans le trajet du Caire à Dongolah, nous assistâmes à deux de ses noces, au grand chagrin d'une pauvre femme qu'il avait amenée d'Alexandrie, et qu'il gardait parce qu'elle lui avait donné deux garçons. Cependant, malgré ses prétentions à passer pour un fidèle musulman, il n'avait pu se résoudre à renoncer à l'usage du vin; il pensait sans doute, avec Gélaleddin, l'un des pères

de l'islamisme, que le prophète n'en défend que l'excès, et qu'il est permis d'en boire, pourvu qu'on ne s'enivre pas.

Les mahométans ont en général l'esprit de propagande; ils ne reculent pas devant des sacrifices d'argent pour attirer des infidèles à leur foi; mais ils distinguent toujours les musulmans de race, des nouveaux convertis : ces derniers sont ordinairement moins considérés que les autres. Le premier soin d'un croyant qui achète un esclave est de s'informer de sa religion et de lui imposer la sienne : c'est une œuvre méritoire aux yeux de Dieu. Les Jellabs sont du reste les missionnaires les plus intolérants et les plus despotiques de la terre ; ils opèrent à coups de fouet les conversions difficiles ; heureusement les esclaves timides et crédules ne leur opposent pas une grande résistance ; ils ont bien assez du martyre de leur position. Les musulmans n'élèvent aucun doute sur la bonne foi des néophytes africains, et ils ont raison ; ils sont moins confiants envers les Francs convertis à leur croyance. Quoique bien persuadés de la supériorité de leur religion sur toutes les autres, ils comprennent d'instinct que les Européens circoncis ne partagent pas cette persuasion; on les soupçonne de se

laisser entraîner par des raisons d'intérêt; par des considérations profanes, plutôt que par une conviction pieuse; et, au milieu de leurs nouveaux coreligionnaires, ils n'échappent pas toujours au mépris que doit inspirer une conversion hypocrite. Aussi, quoique voyageant en pays musulman, on nous témoignait plus d'estime, et on avait pour nous plus d'égards que pour l'Espagnol faisant cinq fois par jour la prière, le visage tourné vers la Mecque, et répudiant chacune de ses femmes, après un mois de mariage.

M. Saint-André, fidèle à quelques-unes des habitudes contractées par les Francs établis en Egypte, habitudes que j'ai fait connaître précédemment, était servi par un fellah des environs du Caire et par un noir de la Nubie. Ces deux hommes, sachant que les domestiques des Européens, et surtout des Européens employés du pacha, avaient l'étonnant privilége d'échapper à la conscription, se contentaient d'un faible salaire, et ils auraient suivi leur patron jusqu'aux antipodes, plutôt que de s'exposer à se laisser prendre par les inexorables recruteurs de Méhémed-Ali. Le Nubien était un lettré de son pays, qui charmait souvent par ses récits les loisirs de notre équipage. M. Saint-André avait encore avec lui une belle négresse dont il

était très-fier : c'était une fille de haute stature, extraordinairement cambrée, et qui aurait pu rendre jalouse la Vénus Hottentote. Elle se disait issue d'une famille princière du Darfour, et justifiait ses prétentions par de grands airs de dignité burlesque. Faite prisonnière par les troupes du vice-roi, elle avait été conduite en Egypte où M. Saint-André l'avait achetée au marché des esclaves; mais depuis longtemps, les rôles étaient intervertis, et la négresse exerçait un empire absolu sur son maître.

Tels étaient les divers compagnons de voyage que la Providence m'avait donnés pour commencer mes excursions en Afrique. J'aime à me rappeler les premiers temps, les temps les plus heureux de cette vie insouciante et aventureuse, où grâce à ma jeunesse, la résignation était facile, parce que toute souffrance me semblait légère, et que je ne croyais pas aux maux à venir. Nous approchions de Bény-Souef, la première ville de la haute Égypte. Depuis Tourah, nous n'avions aperçu que quelques gommiers, des palmiers et des champs de doura. Le Nil coulait au milieu de terrains fertiles, mais la plupart incultes, et que le désert menaçait d'envahir. Des voleurs errants sur les bords du fleuve venaient, disait-on, atta-

quer les barques isolées, et lorsque le temps était calme et ne permettait pas de naviguer la nuit, les canges qui voyageaient ensemble s'arrêtaient dans un même lieu au coucher du soleil, et les matelots allumaient des feux que les hommes de quart entretenaient jusqu'au matin. Les Égyptiens, habitués à une température élevée, sont très-sensibles au froid. Notre équipage se laissait volontiers surprendre par le jour devant le foyer brillant, et il fallait toujours employer la menace et quelquefois les coups pour le décider à reprendre sa route.

On m'avait annoncé que les filles publiques, chassées d'Alexandrie et du Caire par ordre de Méhémed-Ali, s'étaient réfugiées dans le Saïd ou Haute-Égypte, et qu'elles s'y trouvaient en grand nombre. Plusieurs d'entre elles s'étaient arrêtées à Bény-Souef, et notre cange venait à peine d'être amarrée que nous nous vîmes entourés par une troupe brillante de prostituées qui venaient en plein jour provoquer impudemment les voyageurs. Quoique en pays musulman, et musulmanes elles-mêmes, ces filles avaient le visage découvert; leur parure était riche, et prouvait que le métier était lucratif; elles nous poursuivirent avec une ténacité importune, et se répandirent ensuite dans

les rues, dans les cafés et dans les marchés publics.

L'ensemble de Bény-Souef qui n'offre rien de bien remarquable en détail, est gracieux et riant. Cette ville possède une belle fabrique de toile de coton, dirigée par des Turcs et appartenant au pacha. Situé à l'une des embouchures du canal de Joseph, sur la rive gauche du Nil, Bény-Souef sert d'entrepôt aux marchandises du Fayoum. On nous montra en dehors de la ville plusieurs gibets en permanence, et on nous assura qu'ils fonctionnaient souvent. Les cadavres des malfaiteurs restaient exposés pendant vingt-quatre heures aux regards indifférents des fellahs égyptiens, et pendant la nuit, les hyènes et les chacals du désert, attirés par l'odeur des corps morts, faisaient entendre leurs cris sauvages et ajoutaient à l'horreur de ce triste spectacle.

M. Saint-André avait voulu faire une visite au gouverneur de Bény-Souef, et m'avait prié de l'accompagner. Nous fûmes reçus avec beaucoup de distinction, d'abord parce que nous étions Européens et que M. Saint-André était employé du vice-roi, mais surtout parce que nous étions Français. Pendant leur séjour en Égypte, nos troupes, continuellement occupées à guerroyer, n'ont eu ni le temps, ni les moyens d'exécuter

les grands travaux conçus et préparés par leur chef, elles n'ont pu laisser dans le pays des traces profondes de leur passage, et cependant le souvenir de nos exploits, de notre grandeur et de notre modération, restera longtemps gravé dans l'esprit des habitants. On ne parle de nous qu'avec admiration, et j'ai eu la satisfaction de voir des musulmans qui regrettaient le temps de notre domination(1); dans plusieurs villages, des cheikhs qui avaient eu l'occasion d'être utiles à nos soldats, venaient nous trouver, dès qu'ils savaient que nous étions Français, et nous montraient avec orgueil leurs titres de service, religieusement conservés. Partout où la France est connue, son nom inspire la sympathie et exerce même un ascendant moral, dont elle a le droit d'être fière. A l'étranger, dans les régions les plus reculées, si ce nom n'éveille pas, en tous lieux, des idées de force et de suprême puissance, il est toujours

(1) Voici à ce sujet un témoignage qui ne paraîtra pas suspect : « L'armée ottomane tourmentait le peuple de toutes les manières.

. . . .

Hors de la ville, les soldats dépouillaient et tuaient tous ceux qu'ils rencontraient; tellement que tout le monde, et surtout les paysans, regrettaient les Français. » *Journal d'Abdurrahman Gabarti*, pendant l'occupation française en Egypte, traduit par Alexandre Cardin, p. 244 et 245.

synonyme d'honneur et de loyauté. Et qu'on ne pense pas que ces lignes me soient dictées par un sentiment de patriotisme aveugle et étroit; sans doute, j'aime mon pays, je l'aime surtout depuis que j'ai beaucoup voyagé; mais ce que j'en dis ici n'est que l'expression fidèle d'observations impartiales que je me plais à constater.

Notre équipage, misérablement vêtu, et plus misérablement nourri, était incapable de supporter de longues fatigues. Un ordinaire composé d'oignons crus et de fromage salé, et pour toute boisson, l'eau du fleuve, bonne, sans doute, mais peu fortifiante, n'étaient pas propres à stimuler son ardeur; aussi, quoique nos conditions et les usages locaux lui fissent une obligation de haler la cange lorsque le vent nous contrariait, il s'acquittait de cette corvée avec une nonchalance et une lenteur désespérantes; il trouvait toujours quelque prétexte pour s'arrêter et attendre la brise favorable. Pour stimuler son zèle et lui donner un peu de courage, M. Saint-André acheta au marché de Bény-Souef, un beau mouton dont il lui abandonna les trois quarts, et après une station de quelques heures, nous mîmes à la voile pour nous éloigner de la ville.

En parcourant la haute Egypte, on éprouve

un sentiment pénible à l'aspect de ses belles campagnes, souvent incultes faute de bras. D'une part, sur la rive gauche du fleuve , se déploient des champs fertiles et verdoyants, au milieu de vastes terrains en friche, qui n'attendent que le travail de l'homme pour produire : des bois immenses de dattiers et d'innombrables villages se succèdent à de rapides intervalles, tandis que sur l'autre bord, on n'aperçoit que des chaînes de montagnes rocheuses et arides, abritant çà et là des groupes de palmiers, qui impriment une teinte mélancolique à ce paysage sévère, et s'efforcent, mais en vain, de réjouir cette rive solitaire et désolée. Le voisinage du désert achève de donner à ces campagnes, encore empreintes de sauvagerie, une physionomie particulière et nouvelle qui séduit le voyageur.

Si l'on pénètre dans les villages et dans l'intérieur des maisons , le tableau est encore plus triste : on ne rencontre que des femmes, des hommes malades, des vieillards où des jeunes gens mutilés : tous ceux qui étaient sains et vigoureux ont été violemment arrachés du sein de leurs familles, ils se sont vus contraints d'abandonner leurs instruments de production et d'endosser l'habit du soldat. L'armée , pompe aspi-

rante, absorbe tout ce qui a force et jeunesse, et les campagnes abandonnées, languissent sans culture. Il est impossible d'imaginer tout ce qu'il y a d'affligeant dans le spectacle de cette grande misère, il est impossible de se faire une idée de l'accablement profond de ces malheureux, qui ne doivent qu'à leurs infirmités ou à leur faiblesse la triste faveur de pouvoir mourir dans leur pays natal. De belles jeunes filles condamnées à vieillir sans époux, regardent les passants d'un air stupide ou mélancolique, et les vieillards, privés de leurs soutiens naturels, traînent seuls le fardeau de leur malheureuse existence. Une résignation muette est gravée sur tous les visages, le deuil est général. Avec ses champs si fertiles et ses femmes si fécondes, l'Égypte est misérable et dépeuplée; des charges de toute nature, des impôts et des levées de troupes arbitraires, sont les raisons principales de cette double calamité.

Néanmoins, il faut le dire, ces violences lamentables, ces excès du pouvoir, conséquences inévitables, dans un pays barbare, des guerres longues et difficiles soutenues par Méhémed-Ali, ces violences porteront leurs fruits; les Égyptiens abrutis par l'esclavage, et subissant indifféremment et sans aucune honte, les plus ignominieux

traitements, reviennent dans leurs foyers, après avoir vécu plusieurs années dans les camps, et ils y rapportent une fierté et des sentiments qui leur avaient été inconnus jusqu'alors; ils ont acquis la conscience de leur dignité personnelle, et ils se montrent sensibles à une flétrissure. Ils commencent à sentir la pesanteur de leurs chaînes, et il en est peut-être qui seraient déjà capables d'imiter la conduite énergique de cet Européen dont j'aurais voulu connaître le nom, et qui, je ne sais plus pour quel motif, condamné à recevoir la bastonnade au retour d'une chasse fatigante, se livra sans résistance à ses bourreaux, subit sans murmurer et dans toute sa rigueur la sentence infamante, puis se releva lentement, arma son fusil à deux coups, fit sauter la cervelle de la brute qui avait ordonné son supplice, et se tua lui-même en présence d'une foule de spectateurs stupéfiés..... Le réveil d'un peuple est ordinairement suivi de grands malheurs et de grandes fautes; mais qu'il nous soit permis d'espérer que tant de souffrances ne seront pas perdues pour l'Égypte, et que des jours meilleurs luiront enfin pour cette intéressante contrée.

Nous avancions lentement : depuis quelques moments nous apercevions sur le rivage une jeune

femme portant un enfant dans ses bras; elle paraissait exténuée de fatigue et faisait de grands efforts pour ne pas se laisser dépasser par la cange; elle agitait son voile comme pour demander du secours, et il était facile de remarquer qu'elle se soutenait avec peine. Nous nous approchâmes de terre et la pauvre femme, qui suivait tous nos mouvements avec anxiété, descendit aussitôt vers le fleuve, s'embarqua sans rien dire, et tomba presque évanouie sur le pont. La négresse et la femme de l'Espagnol la débarrassèrent de son enfant enveloppé dans des langes et lui prodiguèrent leurs soins. Nous avions remis à la voile. Revenue bientôt à elle, cette femme nous apprit qu'elle demeurait à Bény-Souef dans la maison de son mari, absent depuis six mois. Sa famille habitait un village dans les environs de Minyeh que nous allions trouver sur notre route. Elle était grosse et sachant que le temps de sa délivrance approchait, elle était partie de grand matin pour aller rejoindre sa mère, afin de ne pas se trouver seule au moment de ses couches : mais surprise en chemin par les douleurs de l'enfantement, elle n'avait pu continuer son voyage : elle s'était assise au pied d'un arbre, et sans aucun secours, elle avait mis au monde l'enfant qu'elle portait. Il y avait à peine

une demi-heure qu'elle était délivrée, lorsqu'elle aperçut nos voiles déployées, et sentant qu'il lui serait impossible de poursuivre sa route à pied, elle avait réuni toutes ses forces pour arriver jusqu'à nous et nous supplier de lui donner une place dans notre cange.

Grâce au climat et à l'admirable conformation de leur corps, toujours libre sous de larges vêtements, les Égyptiennes, aussi fécondes que le sol qui les nourrit, ont presque toujours des accouchements faciles. Ce grand travail de la nature qui met souvent la vie des femmes en péril dans les pays civilisés, s'accomplit avec beaucoup moins d'efforts et de souffrance en Égypte que dans la plupart des autres contrées, et l'on m'a assuré qu'il n'était pas rare de voir des femmes qui, surprises dans les champs, au milieu de leurs occupations par les douleurs de l'enfantement, attendaient sans trouble le moment de la délivrance et rapportaient elles-mêmes au logis l'enfant qui venait de naître : elles avaient pourvu à tout, et le lendemain, elles reprenaient leurs travaux journaliers.

Nous avions fait tout ce qui était en notre pouvoir pour adoucir la position de la femme que le hasard venait de nous envoyer. Cette rencontre

amena entre la négresse et le domestique Nubien une conversation qui mettait dans tout son jour le fanatisme musulman. Ce domestique était un hypocrite qui, vain de son petit savoir, se permettait quelquefois de donner des leçons à sa maîtresse dont la tolérance le scandalisait et qu'il accusait, pour cette raison, d'avoir une foi tiède; voici le fond de cette conversation :

— Tu vois bien, dit la négresse, que les chrétiens ne sont pas aussi mauvais que tu ne cesses de me le répéter; tu ne faisais aucune attention à cette pauvre femme qui allait mourir de fatigue, et ce sont eux qui ont eu la charité de la recueillir.

— Les actions des infidèles sont indifférentes aux yeux du Tout-Puissant; les musulmans seuls trouveront grâce devant lui, au jour du jugement. Que voulez-vous attendre d'hommes ignorants et pervertis qui ne connaissent pas même notre sublime Coran?

— Mais les chrétiens ont leur Coran comme nous avons le nôtre, et quoique, grâce à Dieu, j'aie le bonheur d'être musulmane, je ne puis pas les croire tous méchants, quand j'en connais de bons.

— Il ne faut pas toujours s'en rapporter à de

vaines apparences ; méfiez-vous des idolâtres, et craignez d'attirer sur votre tête la juste colère d'Allah en défendant la cause des blasphémateurs (1).

— Je ne comprends pas bien toutes ces belles choses ; mais tu ne m'empêcheras pas de croire que mon maître est le meilleur des hommes, et tu ne me persuaderas pas que ces musulmans que tu vénères et qui n'ont peut-être fait que du mal, sont plus chéris d'Allah que mon maître qui ne fait que du bien. J'ai souvent changé de maître ; aucun ne m'a épargné ni injures, ni coups, et tous néanmoins étaient de fervents musulmans. Allah et le prophète m'ont enfin prise en pitié, et je suis devenue la femme plutôt que l'esclave de l'un de ces chrétiens que tu voudrais me faire haïr et mépriser. Avec lui, je n'ai jamais été malheureuse ; la liberté m'a été rendue, et je n'aurais rien à désirer, si le souvenir de ma famille ne venait pas quelquefois m'attrister.

—Tout cela, vois-tu, ne prouve qu'une chose, c'est que ton maître serait digne de porter le titre glorieux de musulman.

(1) Ceux qui disent que le Messie fils de Marie, est Dieu, profèrent un blasphème. N'a-t-il pas dit lui-même : Adorez Dieu mon seigneur et le vôtre. *Coran*, chap. 5, p. 128, t. I.

— Tu me parles aussi de l'ignorance des infidèles, mais regarde ces belles étoffes qui me couvrent, ces beaux tissus qu'ils envoient de leurs pays dans le nôtre, regarde ces admirables parures d'or et d'argent que nous n'avons jamais pu égaler, compare tant d'objets précieux au travail de nos ouvriers, et dis encore que les chrétiens sont ignorants.

— Les infidèles ont fait un pacte avec Satan qui leur a révélé ses mystères, mais ils expieront chèrement leur science. Crois-tu que sans une assistance ténébreuse, ils auraient pu faire tant d'incroyables découvertes? Les infidèles ont des vaisseaux rapides qui voguent sans voiles, et nous en avons déjà vu sur le Nil; ils ont, dit-on, des voitures qui courent sans chevaux, et l'on m'a même assuré qu'ils ont trouvé le moyen de s'élever dans les airs comme les oiseaux; j'ai connu des Européens qui ne craignaient pas d'annoncer à l'avance des éclipses de soleil et de lune, et dont les prédictions, je frémis d'y penser, se sont toujours réalisées, et tu ne voudrais pas que je regarde de tels hommes comme des suppôts de Satan! Le Coran seul renferme la vraie science, et je le répète, les infidèles qui le repoussent, ont dû avoir recours à la puissance infernale.

— Mais s'il en est ainsi, d'où vient que Méhémed-Ali accepte avec tant d'empressement, l'assistance de ces mêmes infidèles? Méhémed-Ali est musulman, et ce sont des chrétiens qui font faire l'exercice à ses soldats, qui dirigent ses écoles et qui occupent, dans toute l'armée, comme à Alexandrie et au Caire, les places de médecins et de pharmaciens; il a lui-même auprès de lui un docteur Européen, et ses propres enfants, mon maître me l'a du moins assuré, sont élevés par un infidèle : si les chrétiens ne devaient leur science qu'à une coupable alliance avec le démon, il me semble que Méhémed-Ali ne les accueillerait pas avec tant de faveur.

— Je te disais tout à l'heure, répondit le Nubien en baissant la voix, que ton maître serait digne de porter le titre glorieux de musulman, je te dis à présent que Méhémed-Ali en est indigne : depuis qu'il gouverne l'Égypte ne sommes-nous pas témoins des plus déplorables scandales? Entraînés par de mauvais exemples, les musulmans eux-mêmes, que le Tout-Puissant leur pardonne! sans tenir compte de la défense du Prophète, boivent le vin des infidèles et s'enivrent publiquement ; on n'a pas honte d'étaler dans les marchés les viandes proscrites des animaux

impurs, et les femmes des croyants qui ont sans cesse sous les yeux le spectacle du dévergondage des femmes d'Europe, ne tarderont pas sans doute à les imiter (1). Les enfants oublieront les préceptes du Coran et la corruption deviendra générale...

Telles étaient les opinions de la plupart des hommes dont le vice-roi avait à combattre le fanatisme; tels sont encore les préjugés de la plupart des cheikhs musulmans : ce Nubien, appelé Moussa, était une espèce de derwiche qui exerçait une grande influence dans son village.

Après avoir dépassé Bény-Souef, le tableau s'agrandit. On rencontre fréquemment des sites d'une beauté merveilleuse, et l'on passe ainsi d'enchantements en enchantements. On ne peut se lasser d'admirer la majestueuse simplicité de ces hautes forêts de palmiers qui rappellent souvent à l'imagination du voyageur quelques-unes de ces scènes patriarcales, retracées avec une poésie touchante dans les Écritures saintes; au

(1) La première fois que les musulmans ont vu des Européennes dans les rues avec le costume de leur pays, ils les ont prises pour des femmes publiques, et ils ont eu beaucoup de peine à se persuader qu'une femme qui sortait seule et surtout dévoilée, fût une honnête femme.

milieu de ces paysages d'une grandeur antique, on se laisse entraîner malgré soi à de profondes rêveries, et avec Epictète, on remercie Dieu de ce qu'il nous a permis d'assister au magnifique spectacle de la création.

Le palmier est une source importante de richesse pour l'Égypte et la Nubie. Depuis Alexandrie jusqu'au Sennâr, cet arbre précieux se multiplie à l'infini, et ses fruits font les délices des habitants. Malgré les droits énormes qui pèsent sur les palmiers, les dattes se vendent à un prix très-modéré, et le pauvre peut comme le riche en faire sa nourriture. Chaque province produit des qualités de fruits différentes et qui sont plus ou moins estimées. Dans le Levant, on a la malheureuse habitude de cueillir et de manger une partie des fruits avant leur maturité, et les dattes n'échappent pas à cette loi commune : c'est là ce qui occasionne le plus souvent ces fièvres et ces dyssenteries terribles qui déciment la population. On ne trouve des dattes fraîches que pendant un certain temps, mais on en vend de sèches toute l'année, et toujours à un bas prix. C'est un fruit sain et très-nourrissant. Le palmier femelle produit seul des dattes, mais il a besoin de la poussière séminale du palmier mâle : dans le désert,

c'est le vent qui apporte cette poussière vivifiante sur les fleurs qu'elle doit féconder, mais dans les lieux habités, c'est l'homme qui la recueille lui-même, et qui la distribue aux femelles impatientes : dans le désert, le vent en dissipe une grande partie, l'homme n'en laisse rien perdre, et par ses soins, un seul mâle suffit à la fécondation d'un grand nombre de femelles : lorsque les Orientaux veulent justifier la polygamie par des exemples pris dans la nature, ils citent le coq, le bélier et le taureau ; comment se fait-il qu'ils oublient le palmier qui se balance avec une grâce et une majesté sans pareilles, comme un sultan au milieu de ses sultanes. Le dattier se reproduit par boutures et quelquefois par semis : comme le chêne il a une longue existence : cet arbre est d'une immense utilité, et si chacune de ses parties est soumise en Égypte à un droit particulier, c'est que chacune sert à alimenter des industries diverses.

Chaque fois que nous nous arrêtions dans quelque village, M. Saint-André, que tout l'équipage décorait du titre de médecin, était aussitôt entouré d'un grand nombre de malades qui venaient lui demander non pas des conseils, mais des remèdes prompts et sûrs. L'idée que se font les

Orientaux de la profonde science des Européens en matière médicale, est on ne peut plus flatteuse pour eux. Ils supposent que nous avons dérobé à Dieu ou à Satan ses secrets les plus précieux, pour délivrer les hommes de leurs maux; et ils nous considèrent, sous ce rapport, comme les héritiers directs de ces redoutables enchanteurs créés par leur imagination, et à la voix desquels la nature obéissait. Lorsqu'un médecin Européen ne guérit pas un malade et ne le guérit pas dans un bref délai, il est toujours accusé de mauvaise volonté. Rendez-moi vite la santé, disait un jour à son docteur, un musulman atteint d'une affection grave, je vous paierai comme si vous m'aviez soigné très-longtemps. Avec une semblable promesse, il croyait s'assurer une prompte guérison. Il ne serait pas prudent pour un médecin européen d'exercer sa profession dans un pays turc où le gouvernement ne voudrait pas ou ne pourrait pas le protéger efficacement; on le rendrait responsable de la mortalité de ses malades, et Dieu sait à quels dangers il serait souvent exposé. Il faut en outre dans le Levant cumuler les fonctions de médecin et de pharmacien; on peut demander le paiement des remèdes qu'on a administrés, mais les Orientaux

trouveraient fort ridicule qu'on se fit payer des visites. Les empiriques de tous pays qui sont venus s'établir parmi eux pour tâcher de s'y créer une existence, sont dans l'usage d'exiger à l'avance le prix de leurs médicaments : cette conduite qui nous paraîtrait odieuse en Europe, est justifiée par celle des malades qui non-seulement refuseraient de payer le médecin après leur rétablissement, mais qui ne lui témoigneraient pas même de la reconnaissance : lorsqu'un musulman a recours à l'assistance d'un docteur européen, c'est qu'il espère être traité par des moyens surnaturels; sans cela, il préférerait les soins de ses barbiers et des vieilles femmes de son pays. En dehors des hôpitaux, les traitements employés par nos médecins ont en général peu de succès, ce qui est facile à comprendre : les ordonnances des docteurs européens sont presque toujours modifiées par le malade lui-même ou par les dersonnes qui l'entourent, et les médecins qui s'imaginent que leurs prescriptions ont été rigoureusement suivies, ont souvent lieu de s'étonner de leurs effets inattendus. Les Orientaux sont d'ailleurs ennemis déclarés de la diète : on a beau la leur ordonner, ils ne l'observent jamais : lorsqu'un homme ne mange pas, on le croit perdu.

Comment notre méthode curative pourrait-elle être efficacement appliquée à de pareils malades?

Il faisait nuit quand nous arrivâmes au beau village de *Magaga*, situé entre Bény-Souef et Minyeh : c'était là que nous devions déposer la jeune femme que nous avions recueillie avec son enfant : elle nous quitta en nous comblant de ses bénédictions. Le vent ne soufflait plus, les matelots sautèrent sur le rivage, enfoncèrent un grand pieu dans la terre pour y amarrer la cange et se dispersèrent ensuite dans le village. Le ciel était pur, et la lune dans son plein éclairait un paysage féerique : les eaux du fleuve scintillaient à sa lumière argentée, et de majestueux palmiers balançaient sur la rive leurs ombres frémissantes : çà et là passaient silencieuses quelques femmes voilées et le calme délicieux de cette nuit pleine de prestiges n'était troublé que par les aboiements de quelques chiens affamés. Le firmament étincelait d'étoiles. Je me promenais lentement dans le bois de palmiers, enivré de la beauté du spectacle qui se déroulait à mes yeux. Il n'aurait pas fallu en ce moment de grands efforts d'imagination pour se croire encore au milieu de l'antique Égypte avec ses prêtres tout-puissants et ses mystères redoutables. La grandeur et la fan-

tasmagorie du tableau prêtaient aux illusions les plus brillantes, et, sous le charme d'une douce fascination, plusieurs heures s'écoulèrent avec une incroyable rapidité. J'aurais peut-être passé la nuit entière sur les rives du fleuve, si je n'avais été distrait par le son du tarabouka, qui se faisait entendre dans la direction du village : je m'acheminai du côté d'où venait ce son, et je me trouvai bientôt au milieu d'une joyeuse réunion de marins et de fellahs qui chantaient et dansaient autour d'un feu brillant. Quelques femmes réunies pour jouir du spectacle, se tenaient tranquillement à l'écart, et suivaient d'un regard avide les mouvements des acteurs. Les matelots exécutaient des danses lascives qui ne scandalisaient personne; les femmes n'en étaient alors que plus attentives et ne rougissaient pas. Des chants vifs et pressés soutenaient et encourageaient les danseurs : il y avait dans ce groupe une animation et une gaieté communicative contrastant d'une manière frappante, avec la misère apparente et réelle des hommes qui le composaient: ils étaient tous couverts de misérables haillons, la plupart manquaient peut-être des choses les plus nécessaires, et ils s'abandonnaient follement à l'ivresse du plaisir. La facilité avec laquelle

les Orientaux supportent et semblent oublier leur malheur, ne pourrait-elle pas justifier jusqu'à un certain point, les rigueurs souvent excessives de ceux qui les gouvernent?

Il était plus de minuit lorsque la troupe joyeuse se sépara : je me dirigeai seul vers la cange : les gens de l'équipage, qui avaient des amis à Magaga, ne devaient rentrer que le lendemain. On avait laissé à bord le plus jeune des matelots. M. Saint-André, contrairement à ses habitudes de prudence, avait poussé la porte de la chambre et dormait d'un profond sommeil; ses deux domestiques imitaient son exemple. L'Espagnol seul veillait. Il avait installé une petite tente sur le devant de la cange, afin de cacher sa femme et d'abriter ses enfants qu'il aimait comme un véritable Turc. Il se tenait accroupi à l'entrée de sa baraque de toile, avec son fusil chargé à ses pieds. Il fumait pour se distraire et se tenir éveillé. Je lui demandai en m'embarquant s'il avait été chargé de faire la garde du bateau : Les rives du Nil, me répondit-il, sont moins sûres que vous ne le croyez : nous sommes seuls cette nuit; tous les Européens passent ici pour avoir beaucoup d'argent, et il ne serait pas sage d'avoir trop de confiance. Depuis quelques instants je vois rôder

dans le voisinage un homme qui me paraît suspect; il s'est éloigné quand vous êtes arrivé, et je ne serais pas étonné de le voir revenir, quand il vous croira endormi. — Si vous croyez, dis-je, qu'il y ait quelque danger ici, je resterai avec vous. — C'est inutile, me répondit-il, vous pouvez aller vous coucher, si j'ai besoin de secours, je ferai assez de bruit pour que vous m'entendiez. Je n'insistai pas et j'entrai dans la chambre où M. Saint-André dormait toujours. Il y avait à peine une demi-heure que j'étais étendu sur ma natte, lorsque la détonation d'une arme à feu réveilla tout le monde en sursaut. Je me précipitai sur le pont, et, à la clarté de la lune, je vis notre Espagnol penché sur le visage d'un homme qui râlait et qui expira presque à l'instant. Vous voyez, me dit-il tout agité et en montrant le cadavre, si j'ai bien fait de veiller; cet homme se dirigeait vers la chambre; ce n'était pas de mon côté qu'il venait, et si j'avais dormi comme les domestiques, vous ne vous seriez peut-être plus réveillés. Il me vint à l'idée que celui qu'on avait pris pour un voleur était peut-être un de nos matelots, et je demandai aussitôt une lanterne, mais aucun de nous, grâce à Dieu, ne reconnut le cadavre. Cependant nous attendîmes le jour avec la

plus vive impatience, et avant le lever du soleil, nous étions tous à la porte du chef de village : nous nous empressâmes de lui faire connaître le motif de notre visite; il se rendit aussitôt dans notre barque, accompagné des notables du lieu, et après avoir examiné le cadavre il nous apprit, à notre grande satisfaction, que l'Espagnol avait délivré le pays de l'un de ses plus redoutables brigands. Le cheikh fit enlever le corps par les fellahs qui l'avaient suivi, et bientôt après, nous mîmes à la voile.

VI.

VI.

SOMMAIRE.

Minyeh. — Les principales villes de la haute Egypte. — Productions. — Notre reïs reçoit la bastonnade. — Résultats de cette correction. — Réflexions à ce sujet. — Un dîner à l'orientale. — Musiciens et musique du pays. — Violon arabe. — Prétentions du gouverneur. — Une aventure tragique. — Cimetière des musulmans. — Manière dont ils ensevelissent les morts.

CHAPITRE VI.

La ville de Minyeh où notre cange ne tarda pas à aborder est, comme Bény-Souef, bâtie sur la rive gauche du Nil, et comme Bény-Souef, elle a une fabrique de toiles de coton appartenant à Méhémed-Ali. Minyeh est une des villes importantes de la haute Égypte : ses marchés sont abondamment pourvus, et les habitants ont un air d'ai-

sance bien rare dans ce pays. Il y a plusieurs maisons de belle apparence, la ville possède des établissements de bains, et ses mosquées sont remarquables. Les alentours sont bien cultivés, et si l'on ne savait qu'un système de solidarité désolante condamne ceux qui ont, à payer pour ceux qui n'ont pas, on ne douterait pas qu'un bien-être justement acquis ne fût le partage des fellahs de Minyeh et de ses environs (1).

Les principales villes de la haute Égypte, sont Bény-Souef, Minyeh, Syout (l'antique Lycopolis), Djirjeh, Kénéh, Esneh et Assouan. Bény-Souef est aussi éloigné du Caire que de Minyeh; la distance de Minyeh à Syout ou de Minyeh à Bény-Souef est à peu près la même, et les autres villes que je viens de nommer, sont ainsi espacées jusqu'à As-

(1) Si le fellah est constitué débiteur, on le poursuit; s'il est créancier, on conserve la somme qui lui revient pour être la garantie du payement des fellahs de son village, qui se trouvent dans la position contraire, ou bien on la passe au compte de tout autre fellah qui doit au gouvernement. Cette solidarité existe non-seulement entre tous les individus du même village, mais elle s'étend d'un village au village le plus voisin, de celui-ci à un autre, et enfin elle pèse sur les provinces, de manière qu'un canton riche et bien cultivé, pourrait être chargé du payement des impôts d'une province entière, dont les habitants seraient restés dans le repos et la paresse, et qu'en résultat les créances des fellahs n'étant jamais exigibles, sont en réalité fictives et imaginaires. *Voyage* de M. le maréchal duc De Raguse.

souan avec une sorte de régularité. Entre Minyeh et Syout, s'élève la ville de Monfalout avec ses frais jardins, et entre Minyeh et Monfalout, on trouve encore Mélaouy, la ville des fellahs. A l'exception de Kénéh et d'Assouan, placées sur la rive droite du fleuve, toutes les autres villes sont bâties sur le bord opposé. Cette préférence donnée à la rive gauche est toute naturelle : la rive droite, surtout jusqu'à la hauteur de Monfalout, est flanquée depuis le Caire d'une longue chaîne de montagnes qui la frappe de stérilité et borne l'horizon, tandis que sur le rivage habité, se déploient souvent à perte de vue, de belles plaines couvertes de palmiers et faciles à féconder. Les principales productions de la haute Égypte, sont : le blé, l'orge, le doura, les cannes à sucre, les dattes, le colza, l'indigo, l'opium, les fèves, les lentilles, etc. On y trouve des lupins, des citrons et des grenades. Après le dattier, l'arbre qu'on rencontre le plus communément est le gommier. Il y a toujours sur le fleuve un mouvement considérable : ce sont partout des canges qui se suivent ou se croisent et qui donnent au paysage une animation dont il a quelquefois besoin. La plupart des barques du Nil sont construites en bois de gommier. J'ai déjà dit que le vice-roi avait dépeuplé

le pays, mais le manque d'habitants se fait bien plus remarquer dans la haute Égypte que dans aucune autre partie de ses États.

A Bény-Souef, notre équipage dont les lenteurs nous avaient souvent irrités, avait été cependant gratifié, à titre d'encouragement, d'une forte ration de viande : le reïs partageait quelquefois nos repas, et M. Saint-André avait la bonté de lui fournir le café et le tabac qu'il consommait. Ces bons procédés auraient naturellement inspiré de la reconnaissance à d'autres qu'à des musulmans; mais nos hommes n'en furent nullement touchés et au lieu de redoubler d'activité et de faire preuve, du moins, de meilleure volonté, ils se montrèrent depuis Bény-Souef plus récalcitrants que dans les premiers jours. Ils n'étaient jamais disposés à remorquer la barque; ils s'arrêtaient ou se remettaient en route selon leur fantaisie, et ne tenaient aucun compte de nos encouragements ni de nos plaintes. Ils avaient toujours quelque raison spécieuse à donner; tantôt c'était un marinier qui s'était éloigné et qui ne revenait pas, tantôt c'était l'économe qui était allé dès le matin renouveler les provisions, et qui ne reparaissait que la nuit. Plusieurs fois, M. Saint-André prévint charitablement le reïs qu'il se plaindrait au

gouverneur de Minyeh ; mais celui-ci se moqua de l'avertissement et ne changea pas de conduite. Comme nous avions encore un long espace à parcourir ensemble, M. Saint-André tint parole, et en arrivant à Minyeh, il porta plainte au gouverneur ; le reïs fut appelé et parut bientôt accompagné d'un kawas : à peine daigna-t-on l'interroger, et sans attendre ses réponses, il fut condamné à recevoir une vigoureuse bastonnade qui lui fut administrée, séance tenante, malgré les supplications du bon pharmacien qui pensait qu'une réprimande sévère devait suffire. Après l'exécution, le gouverneur demanda s'il était encore nécessaire de châtier les matelots, mais nous intercédâmes pour eux, et ils furent épargnés.

Eh bien, il faut le dire à la honte de notre équipage, semblable du reste à la plupart des équipages égyptiens, nos bontés avaient été vaines ; elles ne nous avaient valu que des ennuis de sa part, cette rude leçon le rendit méconnaissable : depuis ce jour, sa complaisance ne se démentit jamais, il ne prenait aucune détermination sans nous avoir d'abord consultés, chaque matelot était pour nous un serviteur attentif et dévoué, et nos moindres faveurs avaient alors un très-grand prix.

De pareils sentiments déshonorent l'humanité : mais des faits si tristes, loin de décourager les philanthropes, doivent leur faire comprendre la nécessité d'étendre le plus rapidement possible les bienfaits de la civilisation : il faut se hâter d'inspirer aux hommes ces sentiments de dignité qui seuls les distinguent de la brute. Il y a malheureusement encore sur la terre des peuples barbares, (et je ne dis pas ceci pour justifier les rigueurs, toujours déplorables, de certains gouvernements), il y a, dis-je, des peuples chez lesquels la bienveillance, la douceur ou la générosité ne produiraient que de funestes résultats, et qui subissent sans se plaindre le despotisme le plus brutal. Les natures élevées et naïves ont peine à croire à une dégradation morale si affligeante : mais lorsqu'on a longtemps voyagé, et qu'on a vu de près les différentes sociétés qui s'agitent sur la surface du globe, on est forcé de se rendre à l'évidence, et, en déplorant de fatales nécessités, on ne peut qu'appeler de ses vœux les plus ardents, le moment où l'homme, grâce à une éducation salutaire, universellement répandue, se montrera digne en tout pays du titre glorieux de roi de la création, qui lui appartient bien légitimement et qu'il laisse trop souvent avilir.

On a accusé Méhémed-Ali et ses lieutenants, de traiter leurs administrés avec une cruauté excessive : mais c'est en sévissant dans le principe contre ceux qui bravaient ses volontés que le vice-roi a préparé les voies à l'intronisation d'un système de modération et de clémence, qu'on s'estimerait heureux de voir appliquer partout. Les brutalités et les faits qui y donnaient lieu, d'abord si multipliés, ont constamment diminué et diminuent tous les jours. Les effets de ces sévérités inévitables se font déjà ressentir ; le temps n'est peut-être pas éloigné, où elles deviendront entièrement inutiles et où elles cesseront par conséquent d'être employées. En repoussant, dans cette circonstance, les attaques dont Méhémed-Ali et ses lieutenants ont été l'objet ; en faisant connaître les raisons qui ont déterminé leur conduite, et en approuvant, à quelques égards, la marche qu'ils ont suivie, je n'ai certes pas l'intention de justifier tous leurs actes. Je sais qu'il y a parmi eux des hommes cruels qui, au mépris des lois les plus sacrées de l'humanité, se sont fait un jeu des souffrances de leurs semblables, et pour ces hommes-là, il n'y a pas de justification possible.

Le gouverneur de Minyeh était du nombre des

admirateurs exclusifs de Méhémed-Ali; il ne parlait jamais de son maître qu'avec enthousiasme, et il allait même devant nous, jusqu'à le comparer à Napoléon. Il savait que le vice-roi traitait les Européens avec une grande bienveillance, ce qui nous valut de sa part le plus gracieux accueil. On vient de voir quelle large satisfaction il avait donnée aux plaintes de M. Saint-André : dès que nous fûmes seuls avec lui, il insista beaucoup pour nous retenir jusqu'au lendemain : nous étions arrivés à Minyeh vers les trois heures de l'après-midi; le vent n'était pas très-favorable, nous cédâmes à ses instances. J'ai invité, nous dit-il, quelques personnes à venir ce soir; vous dînerez avec moi et nous tâcherons de vous faire passer quelques heures agréables. Nous n'avons pas ici de bonnes danseuses comme vous pourrez en rencontrer à Kénéh ou à Esnéh, nous sommes trop près du Caire (1) : mais nous possédons d'excellents musiciens, je les ai fait prévenir que je les attendais après le coucher du soleil, et vous aurez le plaisir de les entendre. C'était la première fois que j'allais assister à un

(1) Les almés comme les filles publiques avaient été exilées de la capitale.

dîner à l'orientale; après le dîner, on nous promettait des divertissements, j'en attendis l'heure avec impatience. Nous revînmes sur les bords du fleuve pour annoncer à l'équipage que nous passerions la nuit dans le port de Minyeh, et à la fin du jour, nous nous rendîmes au palais du gouverneur, où les autres convives se trouvaient réunis.

Au milieu d'une belle salle, recouverte de magnifiques tapis de Smyrne et entourée de divans, la table était déjà dressée et n'attendait plus que les mets destinés au festin. L'arrangement de cette table ne pouvait manquer d'attirer l'attention de tout Européen nouvellement arrivé dans le Levant : sur un tabouret en bois sculpté, on avait placé un grand plateau de cuivre fraîchement étamé; autour du plateau, étaient disposées des serviettes à franges et à broderies d'or et de soie pour chacun des convives : à côté de chaque serviette, on voyait un morceau de pain, la moitié d'un citron, un couteau et une cuillère d'étain; il n'y avait ni fourchettes, ni assiettes, ni verres. Le cuisinier arriva bientôt, portant une soupière en cuivre qu'il posa au milieu du plateau. Quoiqu'il y eût des chaises et même des fauteuils dans la salle à man-

ger, la table n'était pas assez élevée pour qu'on pût en faire usage : il fallut donc, malgré la gêne qui devait en résulter pour ceux qui n'en avaient pas l'habitude, s'asseoir à la turque sur ses jambes croisées : néanmoins, le gouverneur s'apercevant, un peu tard il est vrai, que nous n'étions pas à notre aise, eut l'attention de nous faire apporter des coussins, et nous pûmes ainsi arriver jusqu'à la fin du repas. On mangea à la gamelle, mais avec les cuillères, le riz, au bouillon noir de poivre, qu'on venait de servir. Chaque convive avait commencé par exprimer dans la soupière, une partie du jus de son citron. Les acides jouent un très-grand rôle dans la cuisine des Orientaux. Après le potage, parut un agneau entier rôti au four ; il était farci de riz et de zébib ou raisins secs fortement épicés. Trois kawas, la ceinture garnie de pistolets et de longs poignards, se tenaient debout derrière les convives et remplissaient le rôle de valets : ils enlevaient les plats, distribuaient le pain et apportaient de l'eau dans un grand verre à anse, à ceux qui en demandaient. Celui d'entre eux qui fut chargé de dépecer l'agneau, dégaîna son yatagan, et sépara les membres du corps qu'il acheva de déchiqueter à belles mains. Selon l'usage oriental, le gouver-

neur prit une première bouchée, et aussitôt nous suivîmes son exemple ; désormais nous mangions tout avec les doigts, à l'exception des crèmes et des laitages pour lesquels on nous avait laissé nos cuillères. Quoiqu'on n'y bût que de l'eau, le dîner fut brillant. Il y avait une profusion de plats extraordinaire : on servit tour à tour des viandes hachées, des fritures, des légumes du pays, du feuilletage et plusieurs mets doux. J'étais bien loin de me douter que la cuisine turque et arabe eussent acquis un semblable perfectionnement. Le gouverneur nous faisait quelquefois la galanterie de mettre devant nous, certains morceaux choisis qu'il prenait dans le plat avec ses doigts, et que nous ne pouvions pas nous dispenser de manger, sous peine de blesser les convenances. Les fruits ne figurent pas dans ces sortes de festins, et pour tout dessert on servit un immense pilau au beurre, auquel nous fûmes forcés de faire grâce, mais que les musulmans n'épargnèrent pas. Pour un musulman un dîner, quelque abondant qu'il soit, n'est jamais complet sans pilau. Le repas fini, deux esclaves noirs apportèrent l'un un pot-à-eau, et l'autre une cuvette en cuivre et du savon : ils se présentèrent alternativement devant les convives qui se lavèrent

la bouche et les mains, opération indispensable à la suite d'un pareil dîner. Après les ablutions, on enleva la table et nous prîmes place sur les divans : les chiboucs, les narghlés et le café ne se firent pas attendre, et lorsque nous fûmes bien installés, on appela les musiciens arrivés depuis longtemps et qui s'étaient arrêtés dans l'antichambre.

En entrant, chanteurs et musiciens saluèrent profondément, et après avoir baisé la main du gouverneur, ils s'assirent sur leurs talons, à quelques pas de la porte. L'orchestre se composait de quatre violons. On les invita à ouvrir leur concert vocal et instrumental, et ils se mirent aussitôt en devoir de satisfaire leurs auditeurs. Je dois avouer que je fus cruellement désenchanté en entendant la musique, les musiciens et les chanteurs; le concert était un charivari, et il fallait avoir de rudes oreilles pour s'en accommoder. Cependant, tout le monde paraissait ravi; on encourageait les artistes du geste et de la voix, et ceux-ci pour se rendre plus dignes des applaudissements de l'assemblée, faisaient alors un bruit infernal. Les chanteurs beuglaient et les musiciens démontaient leurs instruments. La seule chose qui pouvait m'amuser dans cette fête barbare, c'était l'admiration de mes voisins pour de pareils ra-

cleurs, c'étaient les grimaces des chanteurs et les contorsions furieuses des violons. Le concert fut divisé en deux parties, et dans l'intervalle de la première à la seconde, on fit circuler l'eau-de-vie que personne ne refusa. Pendant le dîner, j'avais cru qu'on s'abstenait de vin par dévotion, je fus détrompé dans le courant de la soirée, car au moment de la retraite, la plupart des convives étaient ivres. Les chanteurs et les musiciens qui avaient besoin de prendre de nouvelles forces, ne furent pas oubliés par l'échanson; après de nombreuses libations, ils recommencèrent leur vacarme, et alors on ne s'entendit plus. A ma grande surprise, on nous servit du thé; c'était une innovation en Egypte, et quelques grands personnages l'avaient accueillie avec faveur. Il n'est cependant pas probable que l'arbrisseau de la Chine parvienne jamais à détrôner le moka dans les parages du Levant.

La nuit était avancée; nous prîmes congé du gouverneur, qui avait conservé assez de lucidité d'esprit pour ordonner à ses domestiques d'allumer des fanaux et de nous accompagner jusqu'à notre cange. Après cette soirée bruyante, ce fut avec une sorte de volupté que je me retrouvai sur les rives du fleuve dont le murmure mélodieux

me fit bientôt oublier les artistes de Minyeh, et leur concert diabolique.

Les Arabes sont passionnés pour la musique, mais pour une musique en rapport avec leurs idées, avec leur intelligence. J'ai entendu dire souvent, et je le crois, que la bonne musique était la plus sublime de toutes les poésies, que c'était la langue des cieux : le développement de cette langue suppose donc une civilisation des plus avancées, et un peuple barbare et rétrograde, quel que soit son amour pour cet art, n'aura jamais une bonne musique. Tout le monde connaît la réponse de cet ambassadeur turc, auquel on demandait, au sortir d'une représentation du Grand-Opéra, quels étaient les passages de la pièce qui l'avaient le plus frappé : « C'est, dit-il, le commencement. » Il voulait parler du moment où l'orchestre accordait les instruments. Si le fait n'est pas vrai, il est très-vraisemblable, il caractérise le goût des Orientaux pour la musique, et explique la sympathie du gouverneur de Minyeh et de ses convives, pour leurs chanteurs et leurs violons.

La musique arabe ne fait pas de progrès, elle est rude, monotone, sans aucun attrait, et les musiciens du pays ajoutent encore à sa monoto-

nie et à sa rudesse par la manière dont ils l'exécutent. On remarque néanmoins dans quelques-uns des chants arabes, des velléités mélodiques, mais on a toujours de la peine à les apprécier de prime abord, tant les chanteurs et les musiciens sont barbares. Il faut beaucoup de bonne volonté et une attention soutenue et persévérante, pour saisir ce que les compositions musicales des Arabes peuvent avoir quelquefois d'agréable et de mélodieux : il est difficile, pour me servir d'une expression consacrée, d'en dégager l'élément progressif. La plupart de ces chants, calqués sur un même thème, n'offrent en général aucune variété. Si, au point de vue de l'art, la musique arabe est encore dans l'enfance, elle n'existe pas au point de vue de la science. Les Orientaux n'ont aucune idée de l'harmonie : s'ils chantent en chœur, ils chantent toujours à l'unisson ; mais on doit reconnaître qu'ils ont la voix juste et le sentiment de la mesure. Les Arabes ont l'instinct de la musique, et, chez eux, le sens musical ne demande qu'à être éveillé. Il n'y a pas, en Egypte, de fête possible sans musique, et les Egyptiens ne travaillent qu'en chantant. Il n'est pas absolument vrai de dire que les Orientaux sont insensibles à notre musique, ils lui préfèrent la leur, ce qui est fort

naturel et parfaitement conséquent. Par quèlle singulière anomalie, en effet, des barbares auraient-ils en musique les goûts des peuples civilisés ? Ceux qui ont cru pouvoir faire le procès de la civilisation, parce qu'elle ne séduisait pas sans préparation les sauvages ou les barbares, n'ont pas songé qu'au lieu de lui reprocher sa prétendue impuissance, il eût été plus juste de rejeter les torts sur ceux qui la repoussaient, faute de pouvoir la comprendre. Les Arabes, comme je le disais tout à l'heure, aiment une musique en rapport avec leurs facultés, et notre musique est trop belle pour eux. Cependant, les mélodies faciles, légères, et d'une allure un peu vive, excitent quelquefois leur attention, tandis que les morceaux graves et savants, les andante les plus estimés les trouvent froids et indifférents. La musique difficile, telle qu'on en fait beaucoup aujourd'hui, est tout à fait de leur goût ; ils admirent les tours de force, et applaudissent volontiers à un déluge de notes. Mais ce qui plaît surtout aux dilettanti d'Egypte, ce sont leurs propres airs enjolivés, et, en quelque sorte, refondus. Il est certain que la musique arabe a un caractère particulier qu'elle voudra conserver, et il faudra que le *maëstro*, destiné à la développer, sache sai-

sir ce caractère, et ne s'en écarte pas trop d'abord, s'il veut être aimé et compris.

Quoiqu'il soit justement admis que la musique est un langage universel, on ne peut s'empêcher de reconnaître des différences notables, même entre les musiques des divers peuples européens, et ces différences deviennent tellement tranchées lorsqu'on passe d'Occident en Orient, qu'un musicien d'Europe serait tout disposé à prendre la musique orientale pour un langage nouveau, et réciproquement. La plupart des chants arabes sont composés au Caire, d'où ils se répandent rapidement jusqu'aux extrémités de l'Egypte. L'un des airs les plus en vogue dans le pays, tant parmi les marins que parmi les fellahs, celui qui se trouve noté à la fin du deuxième volume du *Voyage en Abyssinie,* par MM. Combes et Tamisier, et que M. Félicien David a rendu célèbre, a été composé, il y a quelques années, par une jeune Egyptienne.

Les musiciens arabes cultivent sans succès divers instruments à cordes et à vent, mais les exécutants et les amateurs donnent tous la préférence au violon. Il est, je pense, inutile de dire que ces grands musiciens ne connaissent pas la musique notée, et qu'ils jouent toujours de

mémoire ou d'inspiration; je ne parle pas des dilettanti enrégimentés, auxquels on apprend la musique à coups de courbaches, et qui exécutent sans sourciller, la Parisienne, la Marseillaise et la marche funèbre de Béthoven. On comprend que ces derniers sont une exception, et ils n'ont pas encore exercé la moindre influence sur les destinées musicales de leur pays.

Le violon arabe n'a que deux cordes composées chacune de plusieurs crins de cheval; les deux chevilles ressemblent à des toupies, et le coffre de l'instrument n'est autre chose qu'un coco de l'Inde vidé. La garniture de l'archet est aussi en crin de cheval.

Quoique le gouverneur de Minyeh approuvât sans réserve toutes les innovations introduites en Egypte par Méhémed-Ali; quoique, à l'imitation du vice-roi, il se fît un devoir de bien accueillir les Européens, et qu'il eût la prétention de passer pour un Turc de la nouvelle école, nous avons déjà vu, par la manière expéditive dont il avait rendu la justice, sans même entendre l'accusé, et par son goût pour ses détestables musiciens, que le vieil homme triomphait encore du nouveau, que ses mœurs avaient besoin d'être réformées et son entendement développé : mais une aven-

ture bien autrement terrible, un événement tragique dont Minyeh avait été depuis peu le théâtre, et qui avait excité au plus haut point l'intérêt de la population émue et consternée, était venu prouver, d'une façon cruelle, que ce Turc aux formes avenantes, était resté fidèle aux anciennes traditions musulmanes.

Le gouverneur de Minyeh avait dans son harem une jeune Circassienne d'une rare beauté, et dont il était violemment épris; elle exerçait sur lui une influence sans bornes, et s'il eût possédé le trésor des sultans, il l'aurait épuisé sans regrets pour satisfaire ses caprices. Il négligeait pour elle ses autres femmes, jalouses, non pas de son affection, mais des riches présents et des faveurs continuelles dont le maître comblait cette heureuse rivale. Contrairement aux habitudes des Turcs dont la méfiance augmente en raison de leur amour, on aurait pu croire que le sentiment de la jalousie était inconnu au gouverneur de Minyeh. La belle favorite jouissait d'une liberté sans exemple chez les musulmans; elle n'était pas soumise aux lois sévères des harems, et ne supportait pas la surveillance incommode des eunuques. Cependant, le maître fasciné n'avait pas lieu de s'applaudir de son aveugle confiance.

Parmi ses serviteurs se trouvait un beau Mamlouk, Circassien comme la favorite. Les deux jeunes gens, rapprochés par des sympathies communes, et qui avaient la faculté de se voir fréquemment, ne firent aucun effort pour résister au penchant qui les entraînait l'un vers l'autre, et l'épouse préférée devint une épouse infidèle. Les deux amants, surveillés par des envieux, eurent besoin de toute leur prudence pour ne pas se laisser surprendre, et ils comprirent bientôt que leurs relations les exposaient aux plus grands dangers. Ils ne se faisaient pas illusion sur le sort qui les attendait, si leur coupable liaison venait à être connue du gouverneur dont la vengeance ne pouvait manquer d'être terrible. Ils pensèrent que le plus sûr moyen de conjurer l'orage était d'abord de quitter Minyeh, et de n'y retourner que lorsque les premiers feux seraient calmés. On ne pouvait exécuter ce projet qu'avec le consentement du maître, et la Circassienne, comptant sur son ascendant, ne désespéra pas de l'obtenir. Elle feignit une maladie de langueur; un médecin du pays, gagné par le Mamlouk, déclara que le changement d'air était indispensable à la malade, et que ses jours étaient menacés, si elle ne s'éloignait pas promptement. Malgré le cha-

grin que devait lui causer cette séparation, le gouverneur, que la mort de sa favorite aurait rendu inconsolable, l'engagea lui-même à partir, et il fut décidé qu'elle irait passer quelques mois à Assouan. On lui laissa le choix des personnes qui devaient l'accompagner, et le Mamlouk, qui avait la confiance du maître, fut autorisé à faire partie de sa suite. Les jeunes amants, n'ayant plus autour d'eux que des esclaves et des serviteurs dévoués, s'installèrent à Assouan, où ils passèrent d'heureux jours. Le gouverneur, toujours sans méfiance, envoyait souvent des messages à son infidèle épouse dont la santé se rétablissait bien lentement au gré de son impatience. Cependant le moment n'était pas éloigné où le voile, qui couvrait cette intrigue, allait être déchiré. La belle Circassienne avait eu l'imprudence de maltraiter une jeune négresse attachée à son service : l'esclave dissimula son ressentiment, mais à la première occasion favorable, elle s'évada, et revint à Minyeh, où elle s'empressa d'aller accuser sa maîtresse auprès du gouverneur. Celui-ci ne voulut pas croire d'abord à tant de perfidie, et il fit partir à l'instant même un homme d'un dévouement éprouvé, qui ne tarda pas à lui confirmer la triste vérité. Cette affreuse

découverte fut pour lui un coup de foudre; mais l'espoir de la vengeance lui donna la force de supporter son malheur. Ali Ben Aboutaleb a dit que le monde est trop étroit pour loger deux ennemis : le gouverneur de Minyeh le sentit en ce moment; la mort des coupables, une mort terrible, pouvait seule le consoler, et il aurait poursuivi son rival jusqu'aux enfers. Mais sa vengeance était facile, et pour mieux en savourer le plaisir, il se contint. Il envoya un serviteur fidèle auprès de celle qui le trahissait; lui fit dire qu'il ne pouvait pas supporter plus longtemps son absence, et qu'il la priait de retourner auprès de lui. Toutefois l'envoyé avait ordre d'insister fortement, si elle refusait de le suivre; et, en dernier ressort, il était autorisé à employer la force pour ramener à Minyeh l'infidèle et son complice. Mais les amants, dans une sécurité trompeuse, se rendirent sans difficulté à l'invitation du gouverneur; ils s'embarquèrent joyeusement sur le Nil, se promettant d'inventer bientôt de nouveaux prétextes pour reconquérir leur liberté. Ils arrivèrent à Minyeh en se berçant des plus douces espérances. Celui qui annonça le premier au mudir (1) que leur cange était entrée dans le

(1) Gouverneur.

port, reçut une forte gratification ; il venait d'apporter une bonne nouvelle. La favorite déchue fut reconduite dans le harem, et ses compagnes ne la revirent pas sans dépit. Le Mamlouk vint reprendre aussitôt ses fonctions auprès de son maître, et, le jour suivant, le jeune homme, qui avait été accueilli avec toutes les apparences de la plus grande bienveillance, mais qu'on n'avait pas perdu de vue un seul instant, eut la tête tranchée en présence du gouverneur et de la Circassienne, et depuis lors on n'entendit plus parler de la malheureuse femme ; jamais personne ne la revit ; elle avait disparu comme par enchantement...

Le lendemain de notre arrivée à Minyeh, il s'éleva un vent furieux et contraire qui nous retint toute la journée dans le port. Je profitai de ce contre-temps pour aller visiter les alentours de la ville, qui ne m'offraient rien de remarquable ; je fus seulement étonné de l'immense étendue de terrain occupée par les cimetières. Déjà plusieurs fois, j'avais eu l'occasion d'observer que les sites les plus agréables dans les environs des lieux habités étaient transformés en champs de repos, et je n'avais pu m'empêcher d'admirer la touchante sollicitude des musulmans pour ceux

qui ne sont plus. Leur respect pour les morts va si loin, que dans la crainte de troubler leur sommeil, ils creusent rarement une tombe, si ce n'est à leur insu, à la place où d'autres corps ont été jadis enterrés ; d'où il résulte naturellement que leurs cimetières doivent embrasser de vastes espaces. Les Orientaux mettent toujours un grand empressement à enterrer les morts. Loin d'avoir la prudence de les garder vingt-quatre heures et quelquefois quarante-huit, avant de les confier à la terre, les musulmans laissent à peine aux cadavres le temps de se refroidir, soit que la mort ait été instantanée, soit qu'elle ait été le résultat de longues souffrances. Aussi m'a-t-on assuré que, dans les époques d'épidémie surtout, un grand nombre de malheureux, enterrés avec trop de précipitation, étaient jetés vivants dans leurs fosses. Cette coutume d'inhumer les morts aussitôt après qu'ils ont cessé de vivre, est née sans doute dans les pays chauds où les corps tombent rapidement en putréfaction. Elle s'est répandue plus tard chez tous les peuples mahométans, et a été adoptée par les chrétiens rayas établis parmi eux. Les musulmans vident leurs morts; ils les dépouillent de leurs habits; les lavent avec de l'eau presque bouillante et du

savon, et les enferment dans un sac de toile neuve. On les dépose sans cercueil sur un brancard porté par quatre hommes. Les parents, les amis et des pleureuses à gages, les accompagnent jusqu'à la mosquée où le prêtre, après avoir récité les prières d'usage, les conduit jusqu'à leur dernière demeure. Les musulmans, encore sous l'empire de certaines idées superstitieuses, couchent les cadavres sur le côté, afin, disent-ils, qu'ils aient plus de liberté dans leurs mouvements. Lorsqu'on les a recouverts de terre, le prêtre leur adresse quelques paroles d'encouragement, et alors tout est fini. Pour les personnes qui ne lisent pas l'arabe, la forme des pierres élevées sur les tombes des croyants, sert à indiquer le sexe et le rang de chaque mort. Toute pierre se terminant en pointe désigne la place occupée par une femme. L'arrangement et la grandeur des turbans, qui surmontent les autres cippes, distinguent l'ancien janissaire du soldat réformé et le commerçant de l'homme de loi.

VII.

SOMMAIRE.

Antiquités. — Ignorance de notre reïs. — Village de Radamoun. — Fabriques de sucre et de rhum. — Grande variété d'oiseaux. — Un piano sur le Nil. — Chasse. — Arrivée à Monfalout. — Aspect du paysage. — Horreur des fellahs pour la prison. — Rareté du numéraire. — Syout, capitale du Saïd. — Volontaires égyptiens. — Eunuques. — Un réfractaire. — Akhmim. — Son église et son couvent. — Leur antiquité. — Missionnaires catholiques en Egypte. — Aridité de la campagne. — Crocodiles. — Djirjeh et son marché. — Un vieillard du pays. — Le doum. — Kénéh. — Son commerce. — Pèlerins musulmans. — L'impôt sur la prostitution. — Temple de Denderah. — Mes regrets. — Ruines de Thèbes. — Esneh et son temple. — Costumes et danses des almés. — Malpropreté des Egyptiens. — Edfou et ses monuments. — Impressions. — Un prêtre de la propagande. — Assouan. — Première cataracte. — Arrivée en Nubie.

CHAPITRE VII.

Le vent s'étant apaisé, notre cange, traînée par les matelots, put enfin s'éloigner de Minyeh. L'équipage était plein d'ardeur, et malgré le courant, nous avancions avec assez de rapidité. Cependant la brise favorable ne tarda pas à s'élever; aussitôt les haleurs s'élancèrent dans le bateau, les voiles furent déployées, et après quelques

heures de navigation, nous découvrîmes les premiers vestiges de ces antiquités célèbres, qui attirent tant de voyageurs dans la haute Egypte. Sur le flanc des montagnes qui bordaient toujours la rive droite du fleuve, nous aperçûmes plusieurs excavations en forme de niches; j'aurais vivement désiré que M. Saint-André me permît de les visiter, mais je n'eus pas l'indiscrétion de réclamer cette faveur ; le vent continuait à souffler, et bientôt nous les perdîmes de vue. Je voulus interroger les gens de l'équipage au sujet de ces grottes, qui n'étaient sans doute autre chose que les tombeaux de Béni-Hassan, mais personne ne put me fournir le moindre éclaircissement, et je n'eus pas de peine à me convaincre, qu'en fait d'antiquités, les habitants du pays étaient les plus mauvais cicerone qu'on pût choisir. Comme j'avais la naïveté de reprocher à notre reïs son ignorance sur des matières si intéressantes: «Que voulez-vous, me répondit-il, nous sommes incapables de tirer aucun parti de ces vieilles pierres, et j'avoue que je ne comprends pas trop l'attrait qu'elles ont pour vous. Un grand nombre de mes compatriotes sont persuadés qu'elles renferment des trésors, et que vous possédez seuls le secret de les en retirer. Je me vois obligé de pencher

pour cette opinion, car il m'est impossible d'expliquer différemment cet empressement à venir fouiller des ruines. » Quels renseignements pouvais-je espérer d'un pareil homme? Cependant ce reïs, né à Luxor, passait sa vie sur le Nil, voguant avec indifférence entre les débris imposants qui jonchent les deux rives du fleuve, et, plus d'une fois, il avait porté sur sa barque d'illustres voyageurs passionnés pour ces vieilles pierres, objet de son dédain.

De distance en distance, et toujours sur la même rive, nous découvrions de nouvelles excavations, qui paraissaient fraîchement déblayées; on eût dit que le vent venait de les mettre à nu, en chassant les épaisses couches de poussière qui recouvrent ces montagnes blanchâtres brûlées par le soleil. A la vue de ces restes antiques, à moitié ensevelis dans les sables, en songeant à ces monuments historiques dont on n'a pas encore retrouvé les traces, on est naturellement amené à espérer que lorsque l'Égypte, lasse enfin des luttes qui l'épuisent, se décidera à entrer dans une voie meilleure et à employer ses forces à des conquêtes d'un nouveau genre, le bien-être et la richesse matérielle ne seront pas les seuls résultats de ses efforts; lorsque couverte de tra-

vailleurs, elle voudra féconder jusqu'à ses déserts et aplanir ses montagnes arides, une foule de débris précieux, engloutis dans les sables, reverront la lumière, et viendront jeter un nouveau jour sur l'histoire de son peuple.

Nous arrivâmes bientôt au village de Radamoun, situé sur la rive gauche du Nil, non loin des ruines de l'ancienne Antinoë. Dans ce village de peu d'importance, le paçha a établi deux fabriques, l'une de sucre et l'autre de rhum, toutes deux dirigées par des Européens : les produits de la première sont de qualité très-inférieure, il s'en consomme une certaine quantité dans la haute Egypte et dans la Nubie, mais la plus grande partie est envoyée dans les raffineries de Marseille, d'où elle retourne à Alexandrie, purifiée. Le rhum qui sort de la fabrique de Radamoun, est au contraire fort estimé. A l'exception de quelques champs semés de doura, la plupart des terres cultivées dans les environs du village, sont couvertes de cannes à sucre. On est frappé du nombre prodigieux d'oiseaux de proie qu'on rencontre dans les campagnes voisines.

M. Saint-André, beaucoup plus amateur de rhum que d'antiquités, voulut s'arrêter quelques heures à Radamoun, sous prétexte de visiter les

fabriques : les directeurs, que le pharmacien avait connus en d'autres lieux, nous firent les honneurs des établissements confiés à leurs soins ; ils se plaignirent de l'inhabileté des ouvriers placés sous leurs ordres, et nous dirent que l'administration les laissait souvent manquer des choses les plus nécessaires. Ils étaient persuadés qu'il leur serait facile d'obtenir de bons résultats, s'ils étaient mieux secondés. A la demande de M. Saint-André , ils envoyèrent quelques ockes de rhum dans notre cange, et peu de temps après nous les quittâmes pour reprendre notre route.

Sur le Nil, le vent qui souffle assez régulièrement pendant le jour, se calme souvent au coucher du soleil, et alors les eaux du fleuve, unies comme un miroir, réfléchissent les teintes les plus riches et les plus variées. Le ciel , toujours azuré, et le paysage toujours pittoresque, vous tiennent dans une admiration continuelle ; les tourterelles roucoulent sur les arbres de la rive, le pélican rase de ses blanches et larges ailes la surface du fleuve ; les grues, les cormorans, les oies et les canards sauvages se donnent rendez-vous sur ses îles de sable. L'ibis, autrefois respecté, les vautours et les corbeaux, un grand nombre d'autres oiseaux de proie, et de rivage ;

l'alouette et la caille, les perdrix et les ramiers peuplent et vivifient les campagnes de l'Égypte. Un soir, après l'heure du crépuscule, la nature était calme et sereine, et la nuit commençait à nous dérober la terre; nous entendîmes dans le lointain les sons d'un piano, unissant ses accords à la douce harmonie du fleuve; je crus rêver, et j'écoutais de toutes mes oreilles pour m'assurer que je n'étais pas le jouet d'une illusion; mais tout le monde écoutait comme moi, et le bruit harmonieux se rapprochait sensiblement. Aux sons de cette musique inaccoutumée, les marins gardèrent un silence expressif, et l'on eût dit que les palmiers du rivage se penchaient avec amour vers leurs femelles amoureuses; la brise reconnaissante nous envoyait les parfums de la terre, et les étoiles brillaient de tout leur éclat. J'étais ravi, enivré, et j'écoutais de tous mes sens pour ne pas perdre une seule note de ce concert universel, auquel les sons du mystérieux piano qu'on entendait plus distinctement, avaient servi de prélude. Bientôt une grande et belle cange, richement coloriée et portant le pavillon britannique, passa près de la nôtre avec son fanal allumé; doucement entraînée par le courant, elle redescendait le fleuve, nous la suivîmes du regard jus-

qu'au moment où elle disparut dans les ténèbres. Quoique vagues et affaiblis, les accords du piano se faisaient encore entendre ; j'avais peine à croire que j'étais sur le Nil, et mon bonheur redoublait quand je m'étais assuré (car dans ce moment-là j'en avais besoin) que je voguais toujours sur le fleuve antique et sacré de l'Egypte.

Après avoir dépassé le Caire, loin des lieux battus par les Européens, les bords du Nil offrent aux chasseurs de grandes ressources. Le gibier, qui n'entend pas fréquemment le bruit d'armes à feu, se montre peu effrayé et devient une proie facile. Lorsque le temps le permettait, il m'arrivait quelquefois de prendre le fusil de l'Espagnol et de faire des excursions dans la campagne : près des villages, les fellahs venaient souvent me prier de tirer sur les innombrables compagnies de pigeons, qui venaient s'abattre sur leur grain exposé en plein air, et je ne rentrais jamais dans la cange que chargé de victimes.

Si la navigation du Nil est rarement dangereuse, elle est souvent difficile ; néanmoins, malgré ces difficultés, qui s'étaient accrues depuis notre départ de Mélaouy, situé à une demi-lieue au-dessus de Radamoun, nous atteignîmes Monfalout sans mésaventure. En approchant de cette

ville, bâtie comme les précédentes sur la rive gauche du fleuve, le paysage change tout à coup d'aspect. La chaîne de montagnes qui longe la rive droite et qui plonge parfois jusque dans le Nil, s'éloigne sensiblement dès qu'on arrive à Monfalout ; l'horizon est moins resserré, et les alentours ont une physionomie plus riante. Les abords de la ville sont plantés d'orangers et de citronniers. Quand nous débarquâmes, nous fûmes accueillis, comme à Bény-Souef, par une troupe de filles publiques, parmi lesquelles on remarquait plusieurs négresses ; elles nous poursuivirent longtemps de leurs supplications. Monfalout est une ville joyeuse et animée; on y compte un assez grand nombre de chrétiens; son bazar est large et régulier.

En parcourant les rues de Monfalout, je rencontrai un homme qu'on menait en prison pour dettes; il sortait de la maison du gouverneur où il avait reçu très-bravement, me dit-on, une rude bastonnade; mais il était tombé dans un violent accès de désespoir lorsqu'on lui avait annoncé que, puisqu'il se déclarait dans l'impuissance de satisfaire ses créanciers, il allait passer quelques mois en prison. Les soldats, chargés de l'accompagner, étaient obligés de le pousser et même

d'employer les coups pour le faire marcher : à voir son air abattu et désolé, on aurait pu croire qu'il venait d'être condamné à mort et qu'on le conduisait au supplice. L'idée d'une réclusion forcée le jetait dans de véritables angoisses, et quoique son corps portât les traces récentes de cruelles meurtrissures, il aurait préféré mille fois une nouvelle bastonnade à ses quelques mois d'emprisonnement.

Les Égyptiens, endurcis aux peines corporelles, qu'ils supportent avec une sorte d'héroïsme, manquent de force et de courage contre les souffrances morales, lorsque ces souffrances (ce qui est rare) sont de nature à pouvoir les atteindre : les douleurs de l'exil, par exemple, et la perte de leur liberté, les rendent inconsolables. Loin des bords du Nil, la nostalgie les décime, et il faut toujours user de violence pour les arracher de chez eux. Après la crainte de se voir expatrier, ils n'en connaissent pas de plus grande que celle d'être conduits en prison : si les emprisonnements n'étaient pas, d'ordinaire, de courte durée, les condamnés n'y résisteraient pas. Il faut à l'Égyptien de l'air et du soleil, privez-le de pain et de vêtements, mais laissez-lui la liberté et la vue de son ciel étoilé. Un homme en prison pour dettes,

peut être réputé insolvable, s'il ne les acquitte pas au bout d'un mois ou deux de détention. Les Égyptiens poussent si loin l'amour de cette liberté qu'on a vu souvent à Alexandrie et au Caire, des malades pauvres mourir dans les rues ou sur les chemins, plutôt que de se présenter dans les hôpitaux, où ils n'auraient pas été entièrement maîtres de leurs mouvements.

Le numéraire est rare dans presque tout le Levant, aussi, quoique la loi défende de prêter à intérêt, les emprunteurs ne peuvent se procurer de l'argent qu'à un taux très-élevé, et comme les créanciers n'auraient aucun recours contre leurs débiteurs auprès des autorités pour le paiement des intérêts, ni même de leur créance, s'ils étaient convaincus d'avoir prêté illégalement, ils sont obligés de recourir à toutes sortes de fictions, pour assurer la rentrée de leurs fonds; ils s'entourent de garanties, demandent des répondants, et le plus grand nombre ne prêtent jamais que sur gages.

Aux approches de Syout, capitale de la haute Égypte, et au delà, les rives du fleuve sont couvertes de gommiers, et le palmier ne règne plus seul sur ces campagnes fécondes dont il est toujours le principal ornement. On trouve aussi sur

les bords du Nil de belles chicorées sauvages, que nos marins avaient soin de cueillir, et dont ils paraissaient très-friands.

Le premier jour de l'an 1834, nous arrivâmes dans le port de Syout, l'ancienne Lycopolis : cette ville a un aspect charmant, et lorsqu'on pénètre dans l'intérieur, on est moins désenchanté que dans la plupart des autres villes d'Égypte. Elle est située à une demi-lieue du fleuve et toujours sur la rive gauche. Les environs de cette capitale sont d'une fécondité extraordinaire ; ses jardins sont délicieux, ses bois, d'une grande beauté, sont d'une verdeur réjouissante ; les palmiers, les citronniers, les grenadiers et les gommiers se confondent sur cette terre de promission, et forment d'admirables contrastes. Le chemin qui conduit du port à Syout est bien tracé ; le commerce de cette ville est considérable ; elle a des relations suivies avec l'intérieur de l'Afrique, et l'on y amène de nombreux esclaves. Les marchands des régions supérieures se rendent à Syout, les uns par le Nil, les autres par le désert, où ils se reposent dans l'oasis de Kardje.

On avait amarré notre cange à côté d'une immense barque à moitié pleine de fellahs enchaînés dont on voulait faire des soldats, et qu'on

allait acheminer vers le Caire : ils avaient les fers aux pieds, et il leur était très-difficile de se mouvoir. Une nouvelle troupe qui venait se joindre à ces malheureux conscrits paraissait inspirer beaucoup plus de confiance : les hommes qui la composaient étaient attachés ensemble et avaient les mains liées derrière le dos, mais ils marchaient librement et semblaient beaucoup moins affligés que leurs compagnons. Je m'adressai à l'un des officiers chargés de veiller sur eux, pour savoir ce qui avait pu valoir à ces derniers un si grand adoucissement à leur sort : « Ces chiens-là, me répondit-il gravement, sont des volontaires, c'est-à-dire que nous n'avons eu d'autre peine que d'aller les prendre chez eux, et il est même probable que, sans les cris de leurs femmes, ils nous auraient suivis sans difficulté : dès que nous les aurons dépaysés, j'espère que nous en ferons de bons soldats ; si nous prenons encore de légères précautions pour les retenir, c'est afin de leur épargner jusqu'à la tentation de s'enfuir. Quant à ceux que nous avons déjà embarqués, Dieu sait ce qu'ils nous ont fait souffrir, nous avons été obligés de les traquer comme des bêtes sauvages pour en venir à bout, et maintenant encore, si nous n'y pre-

nions garde, ils auraient bien vite disparu : mais le pacha peut rester tranquille, nous lui amènerons des soldats. » Je quittai ce digne officier, sans avoir le courage de le complimenter sur son zèle.

On sait que les eunuques se vendent à un prix beaucoup plus élevé que les autres esclaves, et lorsque les jellabs ont des sujets qu'ils jugent capables de supporter l'opération terrible de l'émasculation, ils les mutilent sans pitié dans un but d'ignoble intérêt : *Auri sacra fames.* Ainsi on fait des eunuques de toutes parts, en Abyssinie, dans le Darfour, au Sennâr, en Nubie, sur les côtes de la mer Rouge : mais le principal centre de cet abominable industrie se trouve dans les environs de Syout, et la capitale du Saïd sert d'entrepôt à cet infâme commerce : le cœur se soulève et les cheveux se dressent à la seule pensée des tortures subies par les tristes victimes d'une aussi odieuse cupidité. N'est-il pas temps d'attirer l'attention et l'exécration publique sur les mœurs qui entraînent ces épouvantables conséquences, et faut-il que, pour la sécurité de pachas stupides ou de vieillards impuissants, une foule de malheureux, arrachés du sein de leurs familles, soient condamnés à mourir dans des

souffrances atroces, ou à vivre d'une existence honteuse et misérable (1)?

Quoique les bourreaux chargés de ces horribles exécutions opèrent, dit-on, avec une grande habileté, plusieurs de leurs victimes expirent néanmoins entre leurs mains, et le gouverneur de Syout, complice de ces abominations, pensant que la mortalité serait moindre, s'il faisait mutiler les esclaves par un chirurgien d'Europe, s'était adressé à un médecin italien au service du vice-roi, et il n'avait pas rougi de réclamer le secours de son art au nom de l'humanité : « Nous savons, lui avait-il dit, que vous êtes un habile chirurgien, et en nous prêtant votre ministère, vous sauverez la vie à un grand nombre de malheureux. » Mais le médecin italien avait repoussé avec une honorable indignation des propositions aussi humiliantes, et les gens du

(1) Pour l'honneur de l'Europe, je souhaite que les cabinets songent à l'obtenir (l'abolition des eunuques) du sultan et du vice-roi d'Egypte. Je suis persuadé qu'il leur suffirait d'exprimer à ce sujet leur désir philanthropique pour le voir promptement satisfait. Méhémet-Ali, qui est connu pour sa docilité aux utiles et nobles avis, mérite presque aussi précieux que la spontanéité des grandes idées, s'empresserait sans doute d'écouter leurs remontrances, et l'Egypte ne serait bientôt plus le théâtre d'une pratique, qui ne peut pas être tolérée par notre siècle.

Aperçu général sur l'Egypte. CLOT BEY, tome I, page 340.

pays avaient continué à exercer, sans concurrence, leurs indignes fonctions.

Nous étions arrivés à Syout peu de temps avant le coucher du soleil, et je n'avais pas encore achevé de parcourir la ville que la nuit était déjà venue nous surprendre : le lendemain on mit à la voile avant l'aurore, et je dus renoncer, à mon grand déplaisir, à visiter les grottes et les sépultures de l'antique Lycopolis. Avant notre départ, les hommes chargés de la police du port vinrent nous demander une gratification pour nous avoir, dirent-ils, préservés des attaques nocturnes des voleurs : nous leur donnâmes quelques piastres, et, poussés par une brise favorable, nous nous éloignâmes rapidement.

Il y avait à peine une demi-heure que nous avions démarré lorsqu'il se fit un grand mouvement dans une petite chambre située sur l'arrière de la cange, et dans laquelle M. Saint-André avait entassé ses provisions de réserve : tous les regards se tournèrent de ce côté, et, au même instant, nous vîmes paraître un jeune homme alerte et vigoureux, mais presque nu et sans armes ; il vint se jeter aux pieds du pharmacien, en le suppliant de le prendre à son service : « Je ne suis pas un déserteur, lui dit-il, car les recru-

teurs de Méhémed pacha n'ont jamais pu m'atteindre, mais ces jours derniers, j'ai eu beaucoup de peine à me soustraire à leurs actives recherches; et si, dans la soirée d'hier, je n'étais parvenu à me glisser furtivement dans votre cange, où je me suis tenu caché jusqu'à présent, j'étais perdu ; je comprends que, tôt ou tard, je finirai par être pris, et j'aime mieux mourir que de me voir soldat. » Et comme M. Saint-André, qui couvrait déjà de sa protection deux sujets du pacha, lui déclarait qu'il ne pouvait le garder auprès de lui : « Eh bien, reprit le fellah, que ma destinée s'accomplisse, débarquez-moi à l'endroit le plus solitaire du rivage, et je me ferai voleur; si l'on m'arrête, au lieu de me donner un fusil, on me pendra, et je crois que je ne perdrai pas au change. » Une heure après, nous le mîmes à terre, et il s'enfonça dans le désert, où il ne tarda pas à disparaître.

Akhmim, l'antique Panopolis, située entre Syout et Djirjeh, s'élève sur la rive droite du fleuve : les rues de cette ville, où nous stationnâmes quelques heures, sont larges, bien aérées, et cependant les fièvres et les ophthalmies s'acharnent contre ses habitants. Akhmim possède un couvent, une église catholique et une église

copte. Un missionnaire de la propagande habitait ce couvent : il vint au-devant de nous dès qu'il vit notre cange arrêtée, il nous accompagna dans la ville, et parut charmé de recevoir des Européens dans sa retraite : il fit même quelques tentatives pour nous retenir une journée auprès de lui, mais M. Saint-André ne se laissa pas séduire. Quoique chrétien, ce missionnaire jouissait dans le pays de la considération générale. Il m'apprit, car je l'ignorais, que l'église catholique d'Akhmim était la plus ancienne de toute l'Egypte. Voici ce qu'il me raconta à ce sujet.

Quand le schisme d'Orient eut éclaté, notre Saint-Père le pape envoya en Egypte deux missionnaires, aussi recommandables par leur piété que par leur zèle et leur science : après avoir parcouru les diverses provinces du royaume, les bons pères arrivèrent à Akhmim, où ils s'annoncèrent comme médecins. Par une faveur particulière de la divine Providence, la fille unique du gouverneur de la ville se trouvait alors dangereusement malade : le père, désolé, fit appeler les deux missionnaires et leur confia la santé de son enfant chérie. Ces hommes pieux se mirent en prières, et obtinrent du Seigneur la guérison de

la malade. Le gouverneur, plein de reconnaissance et de joie, combla de ses bienfaits les heureux sauveurs de sa fille, et ne voulut plus s'en séparer. Les missionnaires s'établirent donc à Akhmim, où, grâce à leur sagesse et à leurs bonnes œuvres, leur influence s'accrut de jour en jour. Ils songèrent alors à employer cette influence dans l'intérêt de notre sainte religion, et Dieu couronna leurs efforts. Ils exerçaient un empire absolu sur l'esprit de la jeune fille à laquelle ils avaient conservé la vie, et, toujours protégés par le gouverneur, ils n'hésitèrent plus à faire connaître le véritable but de leur mission. Ils convertirent d'abord au catholicisme un Copte fort estimé, qui remplissait les fonctions d'écrivain en chef du divan, et cette conversion importante, immédiatement suivie d'une foule d'autres, acheva d'établir leur puissance. Alors furent fondés le couvent et l'église, qui, après avoir résisté à toutes les révolutions, subsistent encore aujourd'hui.

Il y a plusieurs missionnaires catholiques répandus en Égypte, mais ils n'y font pas de nombreux prosélytes. Il leur est expressément défendu, par l'autorité locale, de chercher à convertir des musulmans, et ils ne peuvent exercer leur action que sur les chrétiens hérétiques. Ils

ramènent quelquefois des Coptes à l'orthodoxie, mais les Turcs qui abjureraient leur foi pour embrasser le christianisme, seraient aussitôt punis de mort, et l'on doit comprendre que les missionnaires auraient peu de chance de réussir auprès d'eux, alors même qu'ils seraient autorisés à prêcher librement l'Évangile. Du reste, la présence de ces missionnaires est indispensable, ne fût-ce que pour entretenir dans leur croyance les fidèles dispersés sur les rives du Nil. Si les catholiques d'Égypte cessaient d'être visités par leurs pasteurs, et restaient privés des secours de leur religion, ils ne tarderaient pas à être circonvenus et séduits par les prêtres coptes établis ou voyageant dans le pays.

Quand nous partîmes d'Akhmim, le vent était toujours favorable, mais il ne soufflait plus que faiblement : après une heure de navigation, il s'apaisa tout à fait, et les matelots se disposèrent à haler la cange. Je descendis à terre avec eux, pour suivre en marchant les sinuosités du fleuve. Les mariniers qui traînent leurs barques passent de la rive droite à la rive gauche, selon que le courant est plus ou moins rapide, qu'il y a plus ou moins de fond d'un côté que de l'autre, ou que les routes qui bordent le Nil sont plus ou

moins faciles à parcourir. Nous étions alors sur la rive droite. La campagne était aride, et, en promenant mes regards sur ces lieux sauvages et tristes, je ne pouvais me défendre d'une mélancolie profonde mais douce, et je me sentais irrésistiblement entraîné vers de mystiques pensées. Parfois je m'arrêtais étonné dans des sites étranges où l'on n'aperçoit pas traces d'hommes, où les cris rares de quelques oiseaux de proie viennent seuls interrompre un silence sinistre qui fait écouter! A l'aspect de cette nature calme et sévère, au milieu de cet isolement qui porte à la méditation, on conçoit sans peine l'attrait puissant qu'ont dû avoir ces lieux pour les disciples austères d'une religion contemplative; et la présence de ces nombreux solitaires qui sont venus, à la naissance du christianisme, ajouter à l'antique célébrité de la Thébaïde, s'explique naturellement.

Je venais à peine de m'embarquer, lorsqu'on me fit apercevoir un crocodile qui s'épanouissait au soleil. Il était comme affaissé sur le sable du rivage, et semblait endormi. Cependant il releva la tête à notre approche, et s'enfonça lentement dans le Nil. On a beaucoup exagéré la férocité du crocodile : je n'ai jamais vu un mari-

nier hésiter à se jeter dans le fleuve, lorsque le cas l'exigeait : à chaque instant on rencontre sur sa route des barques échouées que leurs équipages, dans l'eau jusqu'à la ceinture, s'efforcent de dégager ; de toutes parts on aperçoit des femmes et des enfants qui viennent remplir leurs cruches ou se laver sur les bords du Nil ; néanmoins les accidents sont rares, et il est aisé de comprendre que si les habitants de l'Égypte n'étaient pas rassurés par une longue expérience, ils ne se montreraient pas aussi confiants. On ne commence à voir des crocodiles que dans la haute Égypte, et si vous en demandez la raison aux gens du pays, ils ont une réponse toute prête : d'après eux, ces animaux ne dépassent pas le Saïd, parce qu'un cheikh vénéré leur a dit, comme l'Éternel aux eaux de l'Océan : Vous arriverez jusque-là, et vous ne franchirez pas cette barrière : il faut se contenter de cette explication ou en chercher une autre soi-même. Heureusement il n'est pas difficile d'en trouver une meilleure, et la cause qui retient les crocodiles au-dessus de Syout est toute naturelle : comme on le sait, les femelles de ces animaux déposent leurs œufs sur le sable, et le soleil les fait éclore ; mais il faut une température élevée comme celle du Saïd et de la Nubie

pour amener l'éclosion, et c'est là, je le suppose, ce qui arrête les crocodiles dans ces parages, et les empêche de se répandre jusque dans la moyenne et la basse Égypte, où la chaleur serait peut-être insuffisante pour le développement de leur espèce.

Djirjeh où l'on trouve comme à Akhmim, des églises coptes, un couvent et une église catholiques, est bâti sur la rive gauche du Nil. C'est une ville délabrée, n'offrant rien de bien remarquable par elle-même, ni par ses environs : elle possède plusieurs mosquées dont les hardis minarets dépassent de leurs pointes aiguës les cimes flottantes des palmiers. Un assez grand nombre de barques étaient amarrées dans le port, qui semblait être le rendez-vous de tous ceux qui remontaient ou descendaient le fleuve. Djirjeh est un lieu d'approvisionnement pour les marins et les voyageurs, ses bazars sont abondamment fournis et l'on y achète les légumes secs, la farine, le biscuit et le beurre à des prix plus modérés que dans les villes voisines. On nous avait prévenus que la basse Nubie ne nous offrirait pas de grandes ressources ; nous avions en outre un désert à traverser avant d'arriver à Dongolah, et pour ne pas s'exposer à être pris au dépourvu,

M. Saint-André et l'Espagnol firent leurs provisions à Djirjeh, et ils n'eurent plus tard qu'à s'en féliciter. Pendant que je parcourais curieusement les marchés de la ville, je fus appelé par un boutiquier arabe qui me montra plusieurs pièces de monnaie anciennes, en me proposant de me les vendre, mais faute de nouvelles, je fus obligé, à l'exemple du renard de la fable, de faire le dédaigneux, et je m'éloignai d'un pas rapide, sentant pour la première fois qu'il y a des circonstances où il est pénible de manquer d'argent.

Les musulmans ne tiennent pas de registres de naissance, d'où il résulte qu'ils ne savent jamais exactement leur âge. A les en croire, ils auraient parmi eux des vieillards dont la longévité n'aurait rien à envier aux patriarches qui ont vécu après le déluge, mais leurs prétentions à ce sujet, ne reposent sur aucune preuve authentique, et leurs assertions ne méritent pas la moindre confiance. En Egypte, on a l'âge qu'on paraît avoir, et des registres, souvent en contradiction avec les apparences, ne viennent jamais les démentir. Les personnes qui désirent conserver la date de leur naissance, rattachent cet événement à quelque souvenir mémo-

rable : celui-ci est venu au monde l'année de la grande inondation; celui-ci l'année de la grande sécheresse. Il y avait à Djirjeh un vieillard vénérable, qui prétendait ne pas avoir moins de cent trente ans; on me le fit voir comme une curiosité : il marchait encore avec assez d'assurance, mais il avait perdu la vue, et son petit-fils lui servait de guide. On lui aurait donné de quatre-vingt-dix à cent ans : je voulus moi-même lui demander son âge : il y a bien longtemps, me répondit-il, que j'ai perdu le compte de mes années, mais mon fils avait déjà les cheveux blancs, quand les Français sont arrivés en Egypte. Nous étions en 1834.

Depuis la correction infligée à notre reïs, par le gouverneur de Minyeh, nous n'avions eu qu'à nous louer de notre équipage : M. Saint-André lui fit encore présent d'un mouton, en déclarant toutefois que s'il avait à se plaindre de quelqu'un il le ferait bâtonner sans pitié. Mais grâce à Dieu une seule leçon avait suffi; et en partant de Djirjeh, nos matelots rivalisèrent de zèle : malheureusement le vent ne nous favorisait pas, et nous étions souvent obligés de relâcher. A trois lieues environ de Kénéh, notre barque s'arrêta près du village de Ouolet-Amr qui s'élève au milieu d'un

paysage à la fois sévère et gracieux, simple et grandiose : de magnifiques palmiers, l'arbre appelé doum, et quelques gommiers bien verts ombrageaient les deux rives, et au delà de ces groupes majestueux et frais, arrivait brusquement et sans transition, le désert aride avec ses montagnes dépouillées et ses sables éternels.

Le doum est de la famille du palmier : il produit un fruit pareil, quant à la forme, à une petite pomme de terre : seulement sa couleur est plus foncée ; à l'intérieur, ce fruit ressemble au coco, et nos marins m'ont assuré que les fellahs, du reste peu difficiles, le trouvaient bon à manger.

Depuis le Caire, nous avons vu les principales villes bâties de préférence sur la rive gauche du fleuve, où les terrains cultivables abondent : Kénéh qu'on rencontre sur la rive droite, doit sa position géographique à ses fréquents rapports avec Cosseïr, l'un des ports de la mer Rouge. Le commerce de cette ville, l'une des plus importantes de la haute Egypte, est considérable : elle approvisionne l'Arabie par Cosseïr et entretient des relations avec le Caire, d'une part, et le Sennar de l'autre : l'Arabie lui envoie du café et des épices, des étoffes et des châles de l'Inde, le Sen-

nâr lui fournit des esclaves, et elle reçoit du Caire des toiles et du fer. Il y a dans cette ville du mouvement et de l'animation, ses habitants sont actifs et industrieux, et, malgré l'épuisement général de l'Egypte, Kénéh est encore loin d'avoir un aspect misérable. Ses bazars comme ceux de Djirjeh sont abondamment pourvus, et on y trouve de riches marchands. Il y a dans cette ville une fabrique de toiles appartenant au pacha, comme la plupart des manufactures d'Egypte, mais au lieu de donner des bénéfices au gouvernement, elle lui est à charge. Une autre fabrique de poterie établie de temps immémorial, produit au contraire les meilleurs résultats : les vases qui en sortent, jarres et cruchons, ayant la propriété de rafraîchir l'eau, sont extrêmement recherchés et il s'en fait une immense consommation. Les *goullés* (1) se vendent à vil prix et sont très-communs dans toute l'Egypte, mais ils deviennent un objet de luxe dans le Sennâr et en Arabie, où l'extrême chaleur les rend encore plus précieux. L'antiquité a eu plusieurs villes du nom Néapolis, Kénéh était de ce nombre; comme la Néapolis de l'Asie-Mineure aujourd'hui Scala-

(1) Nom arabe des plus petits de ces vases.

Nova qui se trouve dans le voisinage de l'ancienne Ephèse ; la ville égyptienne est située à peu de distance des ruines de Thèbes et presque en face du temple de Denderah : par leur position, elles se rattachent l'une et l'autre à de grands souvenirs.

Nous étions arrivés à Kéneh au commencement du mois de ramadan, et les pèlerins qui se dirigeaient vers la Mecque affluaient déjà dans la ville : les uns dressaient leurs tentes sur les places publiques, d'autres allaient sé loger dans les khans, et les plus pauvres, se réunissaient dans quelque coin abrité, couchaient à la belle étoile, et allumaient des feux au coucher du soleil tant pour préparer leurs aliments, que pour dissiper l'humidité de la nuit, si dangereuse en Egypte : on remarquait parfois dès groupes formés par des familles entières, femmes, enfants, jeunes hommes, vieillards ; bohémiens pieux empressés d'aller rendre hommage à la mémoire d'Ismaël fils d'Agar et de Mahomet leur prophète. La route de Kéneh à Cosseïr est toujours très-fréquentée, mais à l'époque du pèlerinage, elle est sillonnée par de nombreuses caravanes, bizarrement composées, et dans tous les temps, pèlerins, commerçants et voyageurs la parcourent sans crainte et sans danger.

A Kéneh, le hasard me rendit témoin d'une scène honteuse qui m'inspira un profond dégoût. Dans une salle attenante à un misérable café, les agents du pouvoir prélevaient l'impôt sur la prostitution. Une foule d'oisifs se trouvaient réunis dans ce café que les filles publiques étaient obligées de traverser pour arriver au bureau de perçeption : les musulmans, ordinairement si graves les poursuivaient de leurs plaisanteries, mais sans parvenir à les décontenancer : elles se présentaient au contraire fièrement, la tête haute et paraissaient parfaitement insensibles aux quolibets de l'assemblée : toutes étaient insouciantes, rieuses, et la plupart, parées de leurs riches atours étaient mêmes provocantes.

Le vent contraire qui nous retint à Kéneh malgré nous, c'est-à-dire malgré M. Saint-André, me permit d'aller visiter rapidement le temple de Denderah. Je pris place sur un bateau qui transportait les habitants d'un bord à l'autre et en quelques minutes, je me trouvai sur la rive gauche du fleuve. Je n'ai vu de ponts sur le Nil qu'en Abyssinie. Le temple antique, veuf de son fameux zodiaque, s'élève à une demi-lieue du rivage. Je m'acheminai à pied à travers des sentiers mal battus, et je ne tardai pas à découvrir les ruines

immenses qui entourent l'imposant et sombre édifice. Sa position au milieu d'une plaine abandonnée et silencieuse imprime à ce temple désert un caractère de triste majesté ; on dirait un vaisseau échoué et encore debout sur un rivage solitaire. J'ai déjà prévenu mes lecteurs que je n'étais pas archéologue ; et les descriptions détaillées que nous possédons de ce magnifique monument, me dispensent d'ailleurs d'en donner une nouvelle : je me bornerai à dire que ce beau temple est un de ceux qui ont le moins souffert des injures des hommes et du temps, et que, comme dans la plupart des monuments égyptiens, la lourdeur disgracieuse du dehors répond mal aux beautés merveilleuses de l'intérieur.

Malgré l'attrait puissant qui me retenait autour de ce temple, au milieu de ce calme profond et solennel, je craignis d'abuser de la patience de M. Saint-André, et je me hâtai de rentrer à Kéneh : l'équipage n'attendait que mon retour pour se remettre en route : dès que je fus embarqué, nous quittâmes le port où nous laissions de nombreuses canges amarrées. Quelques-uns des palmiers qui avoisinaient la ville, pliaient sous le poids d'énormes crocodiles suspendus à leurs branches et qui se balançaient agités par le

gnifiques monuments de la rive gauche; s'il fallut renoncer à explorer les admirables ruines des palais de Médinet-Abou, de Gournah, de Ramsès et les merveilleuses sépultures des prêtres et des rois, si je dus me contenter de voir de loin les colosses défigurés de Memnon et de Sésostris, au milieu d'autres colosses sans nom; je pus du moins admirer à Luxor les superbes débris d'un temple qu'on dirait gardé par deux statues gigantesques adossées contre le portique. Un obélisque élancé, couvert de figures hyérogliphques, et pareil à celui qui s'élève sur la place Louis XV, à Paris, est encore debout à côté des colosses à moitié brisés. Luxor possède d'autres ruines indignement replâtrées et confondues avec les misérables habitations des fellahs : je me rendis en toute hâte au village de Karnac, mais je fus effrayé de l'immense quantité de débris qui se développent de toutes parts; j'avais besoin de la rapidité du regard pour embrasser l'ensemble de ces vastes ruines et en saisir quelques détails : au milieu des temples et des palais écroulés, des sphinx et des statues mutilés s'élancent des milliers de colonnes qui, par leur sévérité morne et glacée, forment un contraste d'un effet magique avec les palmiers qui les environnent. Je jetai un dernier

coupd'œil sur ces restes grandioses, et je m'acheminai pensif vers le fleuve : mes compagnons de voyage, après avoir terminé leurs petites affaires se disposaient à partir, et victime résignée, je me disposai à les suivre.

Il y avait alors à Luxor un fellah nommé *Salamé* qui servait de guide et de cicerone aux voyageurs : il était possesseur de quelques momies d'un antique et de plusieurs statuettes qu'il essaya de me vendre : mais la raison qui m'avait obligé de refuser les pièces de monnaie ancienne à Djirjeh, ne me permit même pas d'écouter les offres du fellah. En visitant les ruines de Luxor, j'avais remarqué avec étonnement que la plupart des enfants du village baragouinaient le français; ils avaient appris le peu qu'ils savaient de notre langue pendant le séjour dans le port de Thèbes du batiment chargé d'enlever l'obélisque.

De Luxor nous passâmes à Esneh. Depuis Djirjeh, lorsque le temps était calme et le soleil ardent, les nombreuses îles de sable disséminées dans le fleuve étaient couvertes de crocodiles. Si les barques s'approchaient d'eux, ils rentraient dans l'eau lentement et nous laissaient ainsi le temps de les observer à loisir. Dans les endroits déserts du rivage, nous apercevions quelquefois

des chacals, des renards et des chats sauvages, à la belle queue traînante, que notre présence effrayait à peine.

L'antique Esneh, sur la rive gauche du Nil, voit encore s'élever au milieu de ses maisons de boue qui le cachent presque entièrement, un vieux temple assez bien conservé : on a essayé de le réparer, non par respect pour le monument, mais afin de pouvoir le transformer en magasin : il est inutile de dire que le goût le plus détestable a présidé à ces réparations. Ainsi, on ne se contente pas d'abîmer, de salir ces imposants édifices, on les prostitue en les faisant servir à des usages indignes et dégradants.

Esneh a beaucoup souffert dans ces derniers temps et a considérablement perdu de son importance : néanmoins c'était toujours une ville de plaisir, sinon pour les gouvernés, du moins pour les maîtres, les riches marchands et les voyageurs : les filles publiques y fourmillaient, et les almés les plus célèbres de l'Égypte y avaient établi leur résidence. Trois Français qui revenaient d'Assouan, se trouvaient en même temps que nous à Esneh, où il s'étaient arrêtés dans l'unique but de se donner une représentation des danses égyptiennes. Ils occupaient une

grande maison meublée à la façon du pays. Le gouverneur s'était empressé de leur accorder la permission de faire venir chez eux les almés les plus en renom, et ils avaient aussitôt adressé des invitations pour la soirée à plusieurs personnages de la ville. La fête devait avoir lieu le jour même de notre arrivée. Dès qu'ils apprirent que notre cange était amarrée dans le port d'Esneh, ils vinrent au devant de nous, et après nous être donnés réciproquement des nouvelles des pays que nous venions de quitter, ils nous engagèrent à passer la journée avec eux, en nous promettant d'agréables distractions : ils insistèrent de si bonne grâce qu'il fut impossible de refuser. Le soir venu, nous nous rendîmes ensemble dans leur habitation; le gouverneur de la ville, son lieutenant, quelques cheikhs recommandables, deux écrivains coptes et un négociant d'Esneh qui avaient été invités, ne se firent pas attendre. Après un dîner abondant, nous prîmes place sur un divan oriental qui occupait les trois côtés d'une vaste salle, et presque aussitôt, (il était environ huit heures du soir), les almés accompagnées des chanteuses et des musiciens du pays arrivèrent dans tout l'éclat de leur bruyante parure. Safia, la plus intrépide et la plus admirable des

danseuses d'Égypte, était resplendissante : revêtue d'une robe soyeuse à longues manches flottantes, elle portait une ceinture d'amulettes enfermées dans des étuis d'or et d'argent qui s'agitaient sur un moelleux cachemire négligemment noué au dessus de ses hanches : un riche collier ornait son cou lisse et poli, ses beaux seins, demi-nus, soulevaient la gaze de sa chemise légère, un rang de pièces d'or ceignait son front comme d'un diadème, et les tresses parfumées de sa longue chevelure noire aussi parsemée d'or flottaient et bruissaient sur ses brunes épaules comme de brillants chapelets : ses ongles peints et ses yeux bordés de cohul complétaient sa parure. Safia était une fille charmante, c'était une fille de joie par nature, une vraie bacchante des temps antiques. Ses compagnes portaient le même costume, mais moins riche et moins éclatant. Invitées à s'asseoir, les almés se placèrent cavalièrement à nos côtés, tandis que les musiciens relégués dans un coin osaient à peine s'accroupir contre le mur. On présenta à ces dames des chibouks et des narghilés ; on distribua le café, et nous devisâmes quelques instants : l'eau-de-vie circulait, et femmes et musulmans buvaient comme des marins altérés. Safia avait une soif

inextinguible, et on ne lui laissait pas le temps d'en souffrir. On apporta le thé, et les danses commencèrent.

Un seul et magnifique tapis recouvrait le plancher de la salle, et deux almées aux pieds nus se tordaient en présence (1). Safia, la reine des danseuses, était plus souple que le roseau, plus frémissante que la feuille caressée par la brise. Avec ses formes puissantes, elle se balançait gracieuse et légère, tournoyait avec vivacité et en cadence, et se complaisait dans les attitudes les plus impudiques et les plus irritantes. La musique était monotone, mais le tambourin, se mariant avec les castagnettes en cuivre des danseuses suffisait pour les exciter et marquer la mesure. Les deux almés se rapprochaient, se croisaient et s'éloignaient pour se rapprocher encore, feignant de se provoquer à des combats amoureux. Tout était en mouvement dans leur personne; leur physionomie était animée et leurs regards attrayants et pleins d'expression. Quelle était ra-

(1) Les expressions propres manquent à notre langue pour donner une description convenable et rigoureuse de ces danses étonnantes. Ainsi les mots se tordre, convulsions, contorsions, qui expriment généralement des idées pénibles ou désagréables, et dont je suis obligé de me servir, faute de mieux, ne doivent représenter ici que des images gracieuses et attrayantes.

vissante et voluptueuse, Safia la reine des almés, Safia à la fois danseuse, chanteuse et musicienne. Tout ce que le corps le plus souple et le plus ondoyant a de contorsions lascives et provocantes, tout ce que la passion la plus fougueuse et la plus brûlante a de convulsions amoureuses et désordonnées, tout ce que le délire le plus insensé a de tressaillements frénétiques, et puis encore tout ce que l'abandon asiatique a de poses voluptueuses et enivrantes, de séductions entraînantes et irrésistibles, tout cela était en Safia, la danseuse d'Égypte, tout cela et quelque chose de mieux qu'on ne saurait ni rendre, ni imaginer. Quiconque n'a pas assisté à ces danses, ne peut comprendre tout ce que la chair a de puissance absolue et souveraine : le corps de Safia tremblait, frémissait, vibrait; tour à tour il se dilatait et se contractait.... Si vous l'aviez vue, rejetant l'une de ses belles jambes en arrière d'un mouvement facile et assuré, si vous aviez entendu son cri d'amour qui vous pénétrait jusqu'à la moelle des os, vous auriez cru voir une prêtresse de Bacchus, vous auriez cru entendre le hennissement d'une cavale amoureuse! puis elle tombait à genoux comme pour achever de vous séduire, et son regard était plaintif, son chant était

passionné, et sa danse, car elle dansait dans tout son corps, égarait la raison : ses bras tendus et suppliants vous attiraient victorieusement, et son sourire plein de concupiscence vous promettait de folles jouissances. Et les chanteuses et les musiciens excitaient et applaudissaient les danseuses, et les danseuses infatigables redoublaient d'ardeur. Certes, c'était là une belle scène, une scène digne des splendeurs et des plus beaux temps de la religion payenne, et je me sentais heureux en retrouvant dans le présent, vivant et palpable, ce que mon imagination avait rêvé de plus brillant en rebroussant vers le passé. Les Français qui donnaient la fête étaient musiciens, et pour laisser reposer les danseurs, l'un d'eux prit son violon, et, à la demande du gouverneur, fit entendre la *Marseillaise* : il joua ensuite des airs de valse, de contredanse et de galop, et Safia, dont l'oreille était exercée, dansa de nouveau, aux sons de notre musique et dansa toujours en mesure et même avec plus de grâce qu'auparavant. Lorsque notre musique, si douce au cœur, se mariait à ces danses brûlantes, on éprouvait d'ineffables saisissements. Tout le monde semblait émerveillé; on retint les almés et leur suite jusqu'à une heure après minuit, et lorsqu'elles se

retirèrent, on aurait voulu les retenir encore (1).

Ces danses admirables contrastent singulièrement avec la barbarie et la dégradation des habitants de l'Égypte : il est aisé de comprendre que ce sont des danses traditionnelles, appartenant à une civilisation perdue, dont les almés sont les débris vivants, comme les temples abandonnés en sont les restes muets et inanimés. Il y a une corrélation frappante entre les danseuses et les monuments égyptiens, et c'est dans le temple de Denderah et dans le palais de Thèbes qu'on aimerait à voir exécuter ces danses brillantes. Les almés, obligées aujourd'hui de se prostituer pour se faire une existence que leur profession ne leur assure pas toujours, avaient sans doute autrefois un caractère religieux. Elles se réunissent par petites troupes, ayant chacune son orchestre. Cet orchestre est toujours détestable : si les anciens Égyptiens avaient eu une bonne musique comme ils avaient de bonnes danseuses, elle nous serait sans doute parvenue, grâce à l'union naturelle des almés et des musiciens. Mais la civilisation

(1) Les personnes, qui n'ont vu que des almés de second ordre, s'étonneront peut-être de mon enthousiasme pour les danseuses d'Egypte; mais celles qui ont eu l'occasion d'admirer Safia ou les almés qui lui ressemblent, ne trouveront rien d'exagéré dans cette peinture.

antique, en général, qui doit nous paraître si incomplète, cherchait surtout à développer l'aspect matériel de la vie et négligeait ses autres faces. La puissance égyptienne n'a pas agi différemment, et voilà pourquoi après avoir créé des danses inimitables, mais qui ne parlent qu'aux sens, l'art musical qui s'adresse avant tout à l'intelligence et au cœur, lui est resté à peu près étranger.

Nous partîmes d'Esneh au lever du soleil : l'horizon avait des teintes roses et ardentes, le ciel était toujours pur et radieux et je commençais à trouver monotone et fatigante son inaltérable sérénité. Nous voguions à pleines voiles, lorsqu'un choc violent nous avertit que nons venions d'être brusquement arrêtés par un banc de sable : la maladresse du pilote était d'autant plus inexcusable, qu'une autre barque, échouée à nos côtés peu d'instants avant nous, devait en signalant l'écueil nous le faire éviter. Du reste ces contretemps ne sont pas rares sur le Nil : leur principal inconvénient est de retarder la navigation, et les barques qui viennent se heurter contre ces îles de sable, n'éprouvent presque jamais de graves avaries. Les équipages des deux canges se réunirent et, grâce à leurs efforts combinés, il nous

fût bientôt permis aux uns et aux autres de poursuivre notre voyage.

La barque, arrêtée comme nous par le banc de sable, avait à son bord plusieurs fellahs des deux sexes dont l'aspect soulevait le cœur. Quoique disciples d'une religion qui fait de la propreté une vertu, les Égyptiens en général sont d'une saleté repoussante : les femmes du peuple ont pour tout costume un pantalon à larges plis et une chemise de toile bleue qu'elles ne lavent jamais; les hommes sont couverts de lambeaux dégoûtants : aussi sont-ils poursuivis par toutes sortes d'insectes qui s'attachent à leurs vêtements, peuplent leurs misérables habitations, et se multiplient jusques dans les barques qui sillonnent le fleuve. Outre les moustiques et les rats qui désolent les voyageurs, la plupart des canges du Nil, celles-même qui paraissent le mieux tenues, sont infectées par la présence de ces insectes qu'on répugne à nommer, et il est bien difficile pour ne pas dire impossible de s'en préserver. Ce n'est pas là un des moindres désagréments des voyages dans le Levant.

Edfou, situé sur la même rive qu'Esneh, à un quart de lieue du fleuve, n'est plus qu'un grand village, il a néanmoins conservé de magnifiques

restes de sa grandeur passée. On y remarque encore deux temples dont le plus petit a presque entièrement disparu sous les sables; on n'en voit que les débris mutilés; ses colonnes brisées gisent sur le sol et tout le travail de sculpture est abîmé: l'autre, quoiqu'un peu dégradé et enfoncé dans la terre, se présente encore debout imposant et grandiose dans ses majestueuses proportions. Plus d'une fois je me suis arrêté saisi d'étonnement devant ces beaux chefs-d'œuvre de l'art antique, et je ne pouvais me lasser de les admirer. J'ai visité plusieurs salles mal éclairées et d'un aspect lugubre; l'escalier qui y conduit et se continue jusqu'au faîte du temple est parfaitement conservé, il est d'une pente douce et facile; le monument, à l'intérieur comme à l'extérieur, est malheureusement envahi par des décombres.

A l'aspect de ces grandes ruines, on est amené à établir un douloureux rapprochement entre la prospérité de la vieille Égypte et sa misère actuelle, et en présence de ces magnifiques témoignages de sa puissance évanouie, on a besoin d'espérer que ses efforts persévérants, sauront lui reconquérir une position digne de son antique splendeur. L'Égypte a eu des jours brillants,

mais elle s'est reposée assez long temps des fatigues de sa gloire? Elle a su autrefois se parer d'une superbe parure, mais aujourd'hui cette parure tombe en lambeaux, et il est temps d'en préparer une nouvelle : les derniers vestiges de ses ruines elles-mêmes ne tarderont pas à dispatre; ses plus grandioses monuments deviennent la proie du temps, ils s'écroulent sans bruit ou les sables les engloutissent; ses campagnes, jadis si belles, si fertiles, languissent sans culture, souffrent de ne plus l'enrichir et, malgré son inertie, ne cessent de lui sourire pour obtenir les rudes caresses qui doivent les féconder. Plus d'une fois sur le seuil de ces temples où la puissance des rois venait se briser, j'ai été saisi d'une crainte religieuse et j'ai senti la légèreté de mon âge s'évanouir de mon âme agitée : mon pas devenait grave et mesuré, et il me semblait que j'allais assister à l'une de ces cérémonies terribles où les prêtres tout-puissants rendaient leurs oracles. Au milieu de ces vieux monuments, de grandes émotions ont fait battre mon cœur, et il m'a semblé qu'après avoir enfanté tant de merveilles, l'Égypte avait acquis le droit d'un long repos.

Je rencontrai à Edfou un missionnaire de la propagande romaine : après avoir visité, par or-

dre supérieur les églises catholiques et les couvents de la haute Égypte, il était arrivé jusqu'à la première cataracte, et il retournait au Caire pour y rendre compte de sa mission. Il se plaignait de la tiédeur des fidèles, de la résistance opposée par les coptes au développement des doctrines orthodoxes, et il regrettait surtout qu'il fut interdit aux missionnaires de répandre leur foi parmi les musulmans. Il m'assura qu'il avait baptisé en secret, mais du consentement de leurs mères, plusieurs enfants de fellahs. — Néanmoins il ne se faisait pas illusion sur la valeur réelle et sur les conséquences probables de ces baptêmes clandestins ; il savait que ces enfants parvenus à l'âge de raison n'auraient d'autre religion que celle de leurs pères, et il n'en déplorait que plus amèrement la contrainte qui lui était imposée par le gouvernement local.

Dans le trajet d'Edfou à Assouan, l'antique Syène, on découvre à chaque pas quelques nouveaux débris : tantôt ce sont des colonnes isolées et des portiques sculptés sur le flanc des montagnes qui regardent le fleuve ; tantôt ce sont des ruines de monuments ou des grottes pratiquées dans le roc, toujours sur les bords du Nil, et qu'habitaient jadis les solitaires chrétiens : ces grottes se font

remarquer en grand nombre sur l'une et l'autre rive. Nous passions silencieux et sans nous arrêter au milieu de ces restes antiques, et mes regrets se ravivaient à la vue de toutes ces merveilles qui fuyaient derrière nous et que je ne devais peut-être plus revoir. Après avoir dépassé les grottes, nous aperçûmes sur la rive droite un temple d'un style moins lourd que les monuments que j'avais précédemment visités, il paraissait ne plus se soutenir que par enchantement; tout autour, la terre était jonchée de débris.

Assouan bâti sur le rive droite du fleuve, est la dernière ville d'Égypte : ses abords sont délicieusement ombragés, les mimosas fleuris se confondent avec les palmiers chargés de fruits, et de gracieux jardins entourent les maisons. L'ensemble du paysage a un aspect pittoresque ; les nouvelles habitations sont construites non loin des ruines des anciennes. Assouan comme toutes les villes frontières renferme une population mixte et bâtarde; la race des Ababdehs, répandue dans le vaste désert qui sépare le Nil d'Égypte de la mer Rouge, et qu'on rencontre déjà sur la route de Kéneh à Cosseïr vient se mêler aux habitants de la Syène moderne où elle fait boire l'eau du Nil à ses chameaux altérés. Il existe une route

entre Assouan et Saouakim à travers le désert des Bicharys. Cette route, peu fréquentée aujourd'hui, était couverte de marchands aux temps où florissait la ville Égyptienne et le port de la mer Rouge qu'elle faisait communiquer. Dans cet espace sablonneux qui s'étend depuis, Suez jusqu'en Abyssinie, les Bicharys succèdent aux Ababdehs, et ces deux peuples nomades et pasteurs qui passent leur vie dans ces tristes solitudes, offrent entre eux plusieurs points de ressemblance.

La ville d'Assouan, aujourd'hui bien déchue, a été célèbre dès la plus haute antiquité, et malgré de fréquentes révolutions, elle a long temps conservé le rang élevé où l'avaient placée ses premiers maîtres. Le christianisme lui-même y compta de respectables évêques, et plusieurs époques sont écrites sur les rares débris de son passé. Un Arabe, du nom de Mohammed, qui avait accompagné M. Belzoni dans ses diverses excursions, m'aborda au moment où je débarquai et m'offrit de me servir de garde pour visiter les derniers restes d'antiquité dispersés aux alentours d'Assouan. Cet homme parlait passablement l'italien; je me trouvais dans l'impossibilité de le récompenser de ses fatigues, et je ne crus pas pouvoir accepter ses services ; cependant comme il

insistait, je dus lui faire connaître le véritable motif de mes refus; mais à ma grande surprise, il n'en voulut pas moins m'accompagner, et nous visitâmes ensemble l'île d'Éléphantine toute couverte d'antiques débris, et où l'on remarque encore un colosse en granit rose affreusement mutilé. Dans un jardin d'Assouan, Mohammed me fit voir un beau sarcophage de granit blanc en forme de baignoire et parfaitement conservé. A un quart d'heure de la ville, nous trouvâmes la magnifique carrière d'où furent extraits les obélisques de Luxor. Un autre obélisque colossal, d'une dimension bien plus extraordinaire que tous ceux que j'avais vus depuis Alexandrie jusqu'alors et de la même date que ceux de Thèbes gisait inachevé sur le sol : à trois quarts d'heure d'Assouan au milieu des sables, on découvre une petite colonne renversée, sur laquelle sont tracés des caractères romains bien difficiles à déchiffrer. De toutes parts, en parcourant le désert ou en traversant les cimetières de Syène, nous rencontrions d'énormes blocs de granit enfoncés dans la terre ou perchés sur le sommet des montagnes d'où ils semblaient nous menacer de leur chute. Ils étaient tous empreints de caractères hiéroglyphiques. Il ne restait plus aucune trace des

anciens temples, et le fameux puits où le soleil venait se mirer une fois l'an n'a pas été découvert.

Si l'on ne savait que le Nil n'a pas toujours eu le même cours, et qu'il a été obligé de surmonter de grands obstacles avant de pouvoir se frayer une route jusqu'en Égypte, les voyageurs modernes auraient beaucoup de peine à s'expliquer l'antique célébrité de ses cataractes, et ce nom dont on décore les faibles chutes d'eau qui de loin en loin accidentent le grand fleuve, leur paraîtrait bien emphatique (1). A Assouan par exemple, les eaux du Nil, resserrées par des rochers de granit noir, se précipitent avec plus de rapidité que dans les endroits ou le lit du fleuve, dégagé de toute entrave, leur permet de se déployer libre-

(1) Il paraît, dit le général Andréossi, mon illustre compatriote : 1° qu'une partie des eaux du Nil coulait dans l'intérieur des déserts de la Lybie, par les vallées du Natron et du fleuve sans eau ;

2° Que ces eaux furent rejetées dans la vallée actuelle ;

3° Que le Nil, après cette opération, coula en entier le long des collines de la Lybie, et forma le bassin qu'on voit dans la basse Egypte et dans une partie de l'Egypte moyenne ;

4° Que le Nil fut rejeté sur la rive droite, et que cette opération précéda immédiatement la disposition régulière des sept branches du Nil et la formation du Delta ;

5° Que les eaux dn Nil ont une tendance à se porter vers l'Ouest.

ment; mais les cascades formées par cette barrière impuissante ne sont plus sensibles à l'époque des hautes eaux; et les barques qui remontent ou qui descendent le Nil les franchissent alors sans de grandes difficultés.

A Assouan, nous abandonnâmes notre cange, pour aller en reprendre une autre au-dessus de la cataracte, limite naturelle de l'Égypte et de la Nubie : on chargea nos bagages sur des chameaux que nous accompagnâmes à pied par une route sablonneuse dominée par des montagnes de roche, et après une marche d'environ deux heures, nous nous arrêtâmes sur les bords du fleuve à la hauteur de l'île de Philæ.

Nous venions de quitter l'Égypte : avant de la perdre entièrement de vue je jetai un dernier regard vers cette terre classique, éternel objet d'ambitieuses convoitises, et, malgré ce douloureux contraste que je signalais tout à l'heure entre le passé et le présent, malgré l'abaissement cruel de cette malheureuse contrée, malgré ses souffrances inouies, je ne pus m'empêcher de reconnaître qu'une révolution salutaire s'opérait dans son sein, et je m'en éloignai confiant en son avenir. L'humanité, essentiellement imparfaite, procède souvent par tâtonnements, et d'immenses

douleurs accompagnent toujours les grandes crises qui précèdent sa régénération : mais l'Égypte ne saurait aujourd'hui revenir sur ses pas : elle a convié au spectacle de ses rudes travaux toutes les nations civilisées qui ont envoyé leurs représentants pour assister à son réveil et l'aider de leurs conseils et de leurs lumières. Le pays a été sillonné dans tous les sens et étudié sous tous les aspects par des hommes de talent et de cœur : chacun a été appelé à donner son avis et à concourir, selon ses moyens aux améliorations fécondes qui doivent changer la face de l'Égypte. Le gouvernement a su attirer auprès de lui des ingénieurs distingués, d'habiles médecins, des industriels et des savants dans tous les genres qui travaillent de concert à la régénération du pays. Au dehors comme au-dedans on s'inquiète de son avenir; les peuples avancés suivent ses mouvements d'un œil attentif, l'encouragent de leur exemple, et se réjouissent de ses progrès : tous ces efforts réunis ne seront pas perdus, et l'Égypte reconnaissante se montrera digne de la sollicitude qu'elle inspire.

VIII.

SOMMAIRE.

Beautés de l'île de Philæ. — Souvenirs historiques. — Puissance matérielle des anciens. — Des Nubiens. — Leur caractère. — Diversité de types. — Couleur de Barabrahs. — Infériorité des races noires par rapport aux races blanches. — Preuves. — Aspect de la basse Nubie. — Histoire d'une Barbarine. — Costume des Barbarins. — De la pudeur chez les populations primitives. — Il n'y a pas de filles publiques dans la basse Nubie. — Départ de Philæ. — Un derviche fanatique à Déboud. — Mauvaises dispositions des villageois. — Ils reviennent à de meilleurs sentiments. — Respect des musulmans pour les livres. — Changement de climat. — Nourriture des Barabrahs. — Prétentions des Arabes établis parmi eux. — Réponse d'une négresse. — Gartas. — Tééffah. — Grandeur des Egyptiens. — Une femme stérile.

CHAPITRE VIII.

Nous allons entrer dans un pays nouveau, et nous trouver au milieu d'une population nouvelle : mais avant de commencer à les étudier l'un et l'autre, le voyageur a encore un tribut d'admiration à payer à l'une des plus belles merveilles de l'antiquité. Comme un riche bouquet éternellement rafraîchi par les eaux du fleuve,

l'île de Philæ s'élève au milieu du Nil avec ses magnifiques monuments et ses gracieux ombrages. L'aspect de cette île, autrefois vénérée, inspire l'amour de la solitude : c'est là qu'on voudrait faire une halte après de grandes fatigues, après les longs voyages et les pénibles traversées du désert; c'est encore là qu'on aimerait à venir se consoler de ses déceptions et oublier les misères de la vie. Cette merveilleuse oasis, dont le calme solennel vous subjugue, semble offrir un refuge contre les douleurs de l'âme et du corps, et cependant ses anciens habitants l'ont délaissée et les ronces envahissent les abords de ses temples déserts.

L'île de Philæ est presque entièrement couverte de colonnades et de temples, les uns debout, les autres renversés, en partie bouleversés et avidement fouillés. Cet îlot était entouré d'une ceinture de remparts qui le rendait inaccessible : le Nil et le temps leur ont déjà fait de larges brèches et ils poursuivent avec un malheureux succès, leur œuvre commune de destruction. En visitant les temples de Philæ, depuis leurs souterrains jusqu'à leurs faîtes, on observe avec curiosité et même avec une sorte de terreur, des salles obscures, communiquant par des trappes,

sombres prisons qui furent sans doute les témoins muets de redoutables mystères et dont on avait rêvé en lisant les attachantes descriptions de Séthos (1). Les peintures qui ornent les murs et les plafonds sont d'une fraîcheur étonnante. A l'extérieur, sur l'une des pierres du grand temple, on lit une inscription rappelant la descente de Bonaparte en Égypte et la défaite des mamlouks poursuivis par Desaix jusqu'au delà des cataractes. En face de l'île, sur la rive gauche du fleuve, on aperçoit encore quelques débris épars, quelques colonnes mutilées.

En contemplant ces magnifiques monuments qui datent de l'enfance du monde, on aurait peine à s'expliquer le peu de progrès de la sculpture et de l'architecture, si l'on ne savait que dans les temps anciens, les hommes jaloux surtout de développer leurs forces physiques, employaient toute la puissance de leurs moyens à en consacrer les éclatants témoignages. A ces dispositions barbares, mais qui ont produit de grandioses résultats, ils sacrifiaient de nobles instincts, de nobles facultés. Tandis que les arts matériels, comme la danse et l'architecture, fleurissaient et grandissaient

(1) Par l'abbé Terrasson.

hors de toute proportion, les arts qui se rattachent plus particulièrement à l'intelligence et au sentiment comme la peinture et la musique languissaient dédaignés ou incompris. La Grèce elle-même, l'ancienne Rome n'ont eu ni peintres, ni musiciens, et il n'a été donné qu'aux époques les plus avancées de pouvoir faire marcher de front la science, l'industrie, les arts matériels et les arts libéraux. Le présent n'a rien à envier au passé, et qui oserait dire que le passé n'a rien à envier au présent! Ne répètons pas sans réflexion que nos pères étaient des géants et que nous ne sommes que des nains, et ne cherchons pas à le prouver par de vaines abstractions. Le lecteur me pardonnera d'avoir essayé de répondre aux objections que je me fis à moi-même contre la théorie du développement continu de l'espèce humaine, en présence des merveilleuses ruines de l'île de Philæ.

Les habitants des pays libres et civilisés conservent à l'étranger le caractère national, et on aurait des données presque aussi certaines sur les mœurs et coutumes des Français ou des Anglais, en les étudiant à Constantinople, qu'en séjournant en France ou en Angleterre. On compren-

dra sans doute que je veux parler des Français ou des Anglais établis, fixés quelque part, et non pas de cette race cosmopolite et aventureuse dont la nature malléable s'accommode de tout, et qui n'a d'autre profession de foi que celle de Zaïre :

> J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
> Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Mais si ce fait est vrai, en ce qui concerne les nations les plus éclairées, il n'en est pas de même des peuples barbares, et quoiqu'on trouve un grand nombre de Nubiens établis au Caire et à Alexandrie, ce n'est pas là qu'il faut les étudier, si l'on veut connaître le fond de leur caractère. Les races africaines transplantées deviennent méconnaissables; hors de chez elles, une crainte superstitieuse, l'étourdissement produit par la nouveauté, bouleversent leurs faibles idées et leur inspirent des sentiments souvent en contradiction avec leur naturel primitif. Il s'opère en elles une révolution intérieure dont les traces ne s'effacent jamais, alors même qu'on les ramène sur le sol natal.

Les Barbarins, Barabrahs, ou Nubiens de la basse Nubie, qui sont venus chercher une existence en Egypte, ont toutes les qualités de l'esclave; ils sont fidèles, soumis et dévoués à leurs

maîtres. Au milieu d'une population, dont la supériorité leur paraît incontestable, ils font abnégation de leur penchant à l'indépendance, et se montrent excellents domestiques. Les plus jeunes d'entre eux remplissent les fonctions de saïs, qui exigent, ainsi qu'on l'a vu, une agilité à toute épreuve, et ils s'en acquittent toujours à la satisfaction des cavaliers. Quoique les Barbarins connaissent généralement l'arabe, ils ont néanmoins une langue à eux. Voici ce qu'en dit M. de Salle dans une lettre adressée à M. Garcin de Tassy : « ....Beaucoup de mots arabes se sont infiltrés dans ce langage; il est curieux de trouver dans les portions du système numératif, même celles que l'arabe n'a pas envahies, le système décimal tel qu'on le voit fonctionnant après dix : la dizaine invariablement reproduite avec le nom d'unité. Il semble que les articles *go, mé, hé, gué* et les impératifs en *o* établissent quelque analogie avec les langues sanscrites... »

Les Nubiens subissent le joug de Méhémed-Ali, et le subissent plus impatiemment que les fellahs. Ces hommes, dont on vante en Egypte la soumission exemplaire, ne sont plus les mêmes dans leur pays où la domination du pacha n'a pu encore dompter leur nature indépendante et

rebelle, et ils sont une preuve de la vérité de mon assertion au sujet des Africains expatriés. Aussi a-t-il fallu user tour à tour de beaucoup de ménagements et de grandes rigueurs pour vaincre leur résistance opiniâtre à l'introduction du système de Méhémed-Ali. Cette opposition leur a coûté cher; et ce malheureux pays, déjà assez pauvre et assez dépeuplé, a vu encore, dans ces derniers temps, sa misère s'accroître et ses habitants diminuer.

La population barbarine offre encore des types divers; mais vivant depuis longtemps séparée des autres nations, quoique toujours dépendante, les différences physiques entre les membres de cette grande famille s'effacent tous les jours, tendent à disparaître, et cette race, plus intéressante peut-être qu'on ne l'imagine, ne tardera pas à présenter ce caractère d'uniformité que lui ont ôté de fréquentes révolutions, ordinairement suivies d'occupations étrangères. Les Barbarins, autrefois chrétiens, professent aujourd'hui la religion de Mahomet.

A mesure qu'on s'éloigne du Caire, en se dirigeant vers la Nubie, la population se rembrunit insensiblement : le cuivré succède au blanc, et le jaune au cuivré; mais la gradation est si bien observée, la

transition se trouve ménagée avec tant de soin, les nuances sont quelquefois si légères qu'on passe de la couleur blanche à la couleur noire, sans presque s'en apercevoir ; et lorsqu'on arrive chez les Barbarins, qui approchent de cette dernière couleur, on n'éprouve aucune surprise.

Les Barabrahs n'ont du type nègre que la couleur, et encore cette couleur n'est-elle pas d'un noir très-prononcé : ils servent en quelque sorte de transition entre les populations blanches et les races nègres pures, comme celles-ci servent de transition entre l'homme et le singe. Une crinière épaisse et soyeuse, qui ne ressemble pas plus aux cheveux des peuples occidentaux, qu'à la laine des Nègres, couvre leur tête brune ; et loin d'avoir les lèvres grosses et le nez épaté, ils ont plutôt les traits fins et le profil distingué.

Quoiqu'il existe des différences notables entre les diverses races noires, et des différences plus grandes encore entre le Nègre à la jambe grêle, à la tête laineuse, et le Nubien, l'Abyssinien, le Galla et la plupart des tribus de la côte orientale d'Afrique, on peut affirmer hardiment que les populations noires en général sont d'une nature inférieure par rapport aux populations blanches. Si nous vivions dans une époque barbare, et

qu'une pareille déclaration pût avoir l'apparence d'une menace de proscription contre la race noire pour laquelle j'ai toujours éprouvé une irrésistible sympathie, je me serais abstenu de publier mes opinions sur ce sujet; mais grâce à Dieu, nous n'avons plus, dans les temps présents, de semblables craintes à concevoir, et l'ardeur si louable des négrophiles ne se ralentirait pas, s'ils étaient persuadés qu'ils travaillent pour des êtres disgraciés de la nature.

La race noire, je puis donc le répéter, est frappée d'une infériorité native; les peuples, comme les individus, ont des aptitudes distinctes. Dans la longue succession des siècles, les sociétés noires n'ont brillé dans aucun genre, et malgré les grands exemples qu'elles ont eus souvent sous les yeux, elles sont toujours restées stationnaires. Du reste l'idée du nivellement absolu des nations serait aussi absurde, aussi antisociale que celle du nivellement des hommes : tous les hommes sont frères, il est vrai, mais de même qu'il y a parmi eux des *aînés* et des *cadets*, de même il y a des populations supérieures et des races inférieures. L'humanité s'est développée successivement sous tous les aspects, et les noirs sont toujours restés dans l'inaction; ils n'ont jamais pris

part au mouvement général et n'ont fait aucun progrès. Les Nubiens, voisins de l'Egypte, n'ont rien fait par eux-mêmes, et lorsque les étrangers, qui s'étaient emparés de leur pays, se sont retirés, ils ont laissé dépérir leurs ouvrages. Les Abyssiniens, qui ont embrassé le christianisme, religion éminemment progressive, les Abyssiniens habitent des chaumières, leurs rois vont nu-pieds, et n'ont pour églises que des chaumières. Ne pouvant s'élever à la hauteur du christianisme, ils ont abaissé le christianisme à leur taille. Cependant ce peuple a été visité par les jésuites et par les Portugais; ces derniers lui ont bâti des palais; ils ont élevé des églises et construit des ponts sur les rivières; mais après leur départ, ponts, églises et palais se sont écroulés, et il ne reste plus que des débris de tous ces grands travaux.

Au surplus les noirs ont eux-mêmes le sentiment de leur infériorité : une tradition naïve, conservée par quelques peuplades africaines, prouve qu'ils n'ont pas eu le choix de leur couleur, et que si le Créateur les eût consultés avant de les former, ils seraient blancs comme nous. Cette tradition me fut rapportée pour la première fois par une négresse esclave venue des environs

du Darfour : on sait que les nègres ont la plante des pieds et le creux de la main presque blancs : j'en demandais un jour la raison à cette négresse, et voici ce qu'elle me répondit.

« Il y a bien longtemps, au commencement du monde, il n'y avait qu'une seule couleur sur la terre, tous les hommes étaient noirs comme moi. Mais dans un pays, alors inhabité, se trouvait un grand lac, dont les eaux merveilleuses avaient la propriété de blanchir la peau ; les populations qui sont aujourd'hui blanches comme toi, arrivèrent les premières dans ce pays favorisé, et, s'étant plongées dans les flots de ce lac enchanté, elles changèrent de couleur : mais chaque plongeur absorbait une partie de cette eau précieuse, et le lac était déjà desséché quand les populations demeurées noires se présentèrent à leur tour. Désespérées d'arriver trop tard, elles se jetèrent précipitamment sur la vase humide du lac, et cette vase eut encore la propriété de leur blanchir le dessous des pieds et des mains. »

Les nègres regardent les blancs comme des êtres privilégiés et supérieurs : lorsqu'ils se trouvent pour la première fois en leur présence, ils sont saisis de crainte et de respect : leurs divinités ne leur inspirent pas d'autres sentiments. Ils

supportent l'esclavage avec une résignation dont, grâce à Dieu, nous ne serions jamais capables : il leur semble naturel de nous servir, et il n'est certainement jamais entré dans la tête d'un nègre (je parle des nègres qui ne sont pas sortis de leur pays), qu'il pût avoir des blancs à ses ordres. Ils nous attribuent des connaissances surnaturelles et une puissance sans bornes. Ils sont crédules comme des enfants, et ont conservé, à beaucoup d'égards, toute la simplicité des temps primitifs. Leur moralité gît dans leur ignorance, et s'ils ne font pas de mal, ils font encore moins de bien. Il serait ridicule de parler de leur science : si le lac, aux eaux blanchissantes, se trouva desséché quand ils arrivèrent sur ses bords, l'arbre de vie avait sans doute été dépouillé de ses fruits lorsqu'ils voulurent y porter la main. Ils ont l'esprit borné ; les idées d'un ordre un peu élevé sont hors du domaine de leur intelligence. Incapables d'aborder les questions même d'une portée secondaire, ils rampent sur la terre, se passionnent pour de vils intérêts, et attachent une grande importance aux plus petites choses.

Au point de vue moral et intellectuel, la supériorité des blancs sur les noirs est incontesta-

ble pour les uns comme pour les autres : sous le rapport physique, les noirs se jugent encore avec la même humilité, avec la même justice.

Dire à des hommes que la beauté est relative lorsqu'il s'agit de mettre à leur place véritable la négresse, à la face aplatie, au nez écrasé, et les admirables créatures qui ont servi de modèle pour les Vénus de Milo et de Médicis, est une absurdité trop grande pour qu'on puisse s'y arrêter sérieusement. Croire en outre que pour un nègre, la suprême beauté consiste à avoir des lèvres énormes et un nez bien épaté, est une opinion démentie par un grand nombre de faits dont j'ai été moi-même le témoin. Les nègres s'attachent à leurs femmes, et s'en contentent parce qu'ils leur ressemblent, qu'il leur serait difficile de s'en procurer d'autres et que dans leurs pays, la plupart inaccessibles, ils n'ont pas de fréquentes occasions d'établir des comparaisons entre leurs moitiés et les femmes étrangères. Si les nègres amenés en Turquie ou en Arabie, ne recherchent pas et convoitent rarement les faveurs des blanches, c'est qu'ils n'osent pas élever aussi haut leurs modestes prétentions : voici du reste des faits péremptoires.

Le Darfour est habité par des nègres et gou-

verné par un roi nègre : les Darfouriennes sont, dans leur genre de fort belles femmes, et cependant les jellabs qui fréquentent ce pays m'ont assuré que nulle part il ne se faisait une plus grande consommation d'esclaves abyssiniennes et gallas, que dans la capitale de ce royaume. Les habitants du Darfour sont musulmans, et le harem du souverain, comme ceux des principaux personnages de la cour, est peuplé de ces esclaves au mépris des femmes indigènes. Comme on le sait, les Nubiennes, les Abyssiniennes et les Gallas ne se distinguent guère des races arabes que par la couleur de leur peau, et plusieurs d'entre elles sont d'une beauté remarquable. Ainsi, voilà des nègres qui dédaignent leurs propres femmes et leurs préfèrent des esclaves étrangères, parce que ces esclaves ont certaines ressemblances avec les populations blanches.

Si les jellabs transportaient en Abyssinie une cargaison d'esclaves géorgiennes, les Abyssiniennes essuieraient la même humiliation que les femmes du Darfour, et il est à présumer que les princes et les grands du pays remplaceraient leurs épouses légitimes par les esclaves de Géorgie. Il y a en Abyssinie, comme en Nubie et chez les Gallas, des femmes qui, avec le même type de

figure, diffèrent essentiellement par la couleur; les unes sont d'un noir brillant, tandis qu'on prendrait les autres pour des brunes d'Europe hâlées par le soleil africain : les Abyssiniens font peu de cas des premières, tandis que celles-ci sont généralement recherchées et préférées. Pendant mon séjour à Choa, le roi de ce pays me parlait souvent des femmes européennes avec une vivacité singulière, et il avait chargé un de ses facteurs de lui amener une esclave blanche du Caire ou d'Arabie. Dans tous les marchés, en Egypte et sur la mer Rouge, comme dans l'intérieur de l'Afrique, plus une femme est noire, et moins elle a de prix pour les jellabs et les acheteurs.

Un Abyssinien préférerait une brune à une blonde, et il est probable qu'un nègre, ayant à faire un choix entre une Abyssinienne et une blanche, donnerait la préférence à l'Abyssinienne. En général, il n'est pas naturel de passer volontairement d'un extrême à l'autre brusquement et sans préparation. Mais ce qui demeurera évident pour tout voyageur qui aura voulu se donner la peine d'observer attentivement, c'est que si le nègre à la face bestiale est attiré vers la femme noire au type caucasien, comme le noir vers la femme blanche, le

blanc n'éprouve aucun penchant pour la femme noire, ni le noir pour la négresse.

Telles sont les principales raisons, les principaux faits sur lesquels s'appuie mon opinion au sujet du classement des races noires dans la grande hiérarchie des nations. Le lecteur en appréciera la valeur et la portée (1).

Mais parce que les populations noires sont inférieures aux blanches, est-ce à dire qu'il faut les abandonner à elles-mêmes ou ne s'en occuper que pour les tourmenter? Ne doivent-elles pas au contraire nous inspirer un intérêt plus vif à cause de leur faiblesse, et ne devons-nous pas leur tendre une main secourable pour les aider à s'élever selon leurs forces? Poursuivies comme nous par les maux inhérents à l'espèce humaine, et qu'elles sont impuissantes à conjurer toutes seules, n'est-il pas de notre devoir de leur prêter appui et protection? Nous sommes loin de ces temps malheureux où le faible était la proie naturelle et l'esclave du fort; aujourd'hui,

(1) Je n'ai pas, du reste, la prétention de porter un jugement sans appel; qu'on instruise les noirs; qu'on leur prodigue les bienfaits de l'éducation, et s'ils nous prouvent par la manière dont ils recevront les soins qu'on leur donnera, que je les ai jugés trop sévèrement, que je me suis trompé, je serai heureux de pouvoir le reconnaître.

le fort est au contraire le soutien naturel du faible, et les puissants encouragent et relèvent les humbles. Sans doute il est des pays, et la Nubie en est une triste preuve, où les droits les plus sacrés de l'humanité sont encore foulés aux pieds; mais les grandes nations auxquelles la Providence semble avoir confié la destinée des petits peuples, sauront mettre un terme aux excès déplorables et aux violences brutales qui déshonorent ceux qui les commettent.

Depuis plusieurs siècles, la Nubie courbée sous le joug étranger, ne fait que changer de maîtres, et elle n'échappe à la tyrannie des uns que pour retomber aussitôt sous la domination des autres : occupée par les troupes égyptiennes dans un temps où le vice-roi, subissant de fatales nécessités, avait besoin de toutes ses ressources, elle a été indignement pressurée et s'est vue en butte aux plus cruelles vexations. Appauvrie et découragée, elle n'ose plus lutter de front, ses forces sont épuisées et de longues années s'écouleront avant qu'elle parvienne à se relever.

A l'entrée de la Nubie, le paysage change d'aspect et se rembrunit comme la population; aux belles plaines d'Egypte succèdent des terrains arides et dépouillés, les ombrages deviennent

père errait avec ses troupeaux dans les déserts voisins du fleuve; et ce ne fut qu'après la mort de ma mère qu'il vint s'établir dans un hameau sur les bords du Nil. J'étais fille unique, mon père s'affligeait profondément de ne pas avoir d'enfant mâle, et peu de temps après son veuvage, il avait eu la pensée de se remarier; mais il était lui-même déjà vieux, et désespérant d'avoir de nouveaux rejetons, il se décida à passer ses jours près de moi. Il possédait de nombreux troupeaux et nous vivions dans l'aisance. J'étais nubile depuis quelque temps, et, quoique je fusse étrangère, la perspective des biens qui devaient m'appartenir à la mort de mon père, me faisait rechercher par les plus riches Barbarins. Dans ce pays, je ne sais s'il en est de même dans le vôtre, lorsqu'un mariage a lieu, le gendre paie à son beau-père une somme qui varie selon le plus ou le moins d'agréments de la fille qu'il épouse. Il est juste que les parents qui nous ont élevés et entretenus soient dédommagés de notre perte par l'étranger qui nous enlève à l'affection de notre première famille. La moitié de cette somme passe des mains du père dans celles de la fiancée, et cette moitié est irrévocablement acquise à la femme, même dans le cas d'un divorce, tandis que dans

le même cas, le beau-père est obligé de restituer à son gendre la part de la somme qu'il s'était réservée. Vous me voyez aujourd'hui avec des cheveux blancs et vous aurez peut-être peine à me croire, si je vous dis qu'au temps dont je vous parle, tout le monde me trouvait belle et désirable : cependant cela était ainsi, et mon père m'estimait fort cher : ses hautes prétentions ne découragèrent pas mes poursuivants, et quoique la somme que mon père exigeait fût considérable pour des Bédouins et des Barabrahs, je ne tardai pas à trouver un époux. La fête de mon mariage fut brillante, je reçus de riches présents, et les plus belles têtes de nos troupeaux tombèrent ce jour-là sous le couteau des bouchers. Tant que mon père vécut, je n'eus qu'à me louer de la conduite de mon mari : mais à sa mort tout changea de face, et ma position, d'abord enviée et heureuse, ne tarda pas à devenir insupportable. Mon époux s'absentait fréquemment, et lorsqu'il rentrait au logis c'était pour m'injurier et me maltraiter : à ses complaisances menteuses avaient succédé le mépris et les coups. Les femmes du hameau lui faisaient un crime de son mariage avec une femme étrangère, et il s'en prenait à moi de la répulsion af-

fectée dont il était l'objet. Mon père, malgré sa grande prudence, n'avait pas songé aux inconvénients de cette union disparate; il avait oublié la haine instinctive qui sépare les tribus du désert des habitants des villes, et il s'était flatté peut-être que son gendre l'oublierait comme lui. Si telles furent ses espérances, il s'abusa cruellement. Il avait à peine cessé de vivre, lorsque mon mari m'annonça que, pour se livrer à des spéculations commerciales dont il attendait de magnifiques résultats, il avait vendu nos troupeaux; je voulus me plaindre, mais il ne daigna pas même m'écouter : tous les objets de prix que nous possédions disparurent tour à tour, et notre maison manqua bientôt du nécessaire. J'avais beau renouveler mes plaintes, elles ne servaient qu'à irriter mon mari, dont la brutalité augmentait de jour en jour. Il me maltraitait sans aucune retenue, et bientôt lorsque toutes nos ressources semblèrent épuisées, il parla de divorce et réclama la somme que j'avais reçue en me mariant, me menaçant de sa vengeance si je refusais de le satisfaire : prévoyant le sort qui m'était réservé, j'avais eu l'adresse de soustraire cette somme à ses recherches, et j'eus le courage de m'exposer à sa colère en lui déclarant que je

ne consentirais jamais à me dépouiller de ma dot. Cette dot m'appartenait bien légitimement, et les réclamations de mon époux étaient d'autant plus injustes que c'était lui qui demandait le divorce, èt que dans ce cas, mon père lui-même, s'il eût vécu, n'aurait pas eu de restitution à faire à son gendre. Mais, je vous l'ai déjà dit, j'étais étrangère, et je n'avais rien à attendre de la justice du pays. Mon mari m'avait fait de terribles menaces et il paraissait disposé à les exécuter: j'étais privée de mes défenseurs naturels, je n'avais plus de famille : mon père et ma mère étaient morts, et je n'avais jamais eu de frères. Les violences de mon époux redoublaient, et je sentais déjà qu'il ne m'était plus possible de résister à ses mauvais traitements : j'eus la pensée de m'enfuir dans le désert, mais j'aurais été poursuivie, et si j'avais été prise, j'étais perdue. D'ailleurs comment nos tribus errantes m'auraient-elles accueillie? n'auraient-elles pas eu raison de me reprocher de les avoir abandonnées quand j'étais heureuse et dans l'aisance, et de ne retourner vers elles que lorsque la misère et le malheur étaient venus me visiter. J'allais céder à ma triste destinée et me résigner à vivre pauvre et délaissée, après avoir satisfait aux exigences de

mon indigne époux, lorsque les troupes françaises arrivèrent en Nubie : on racontait d'elles des choses incroyables, mais on vantait surtout leur générosité et leur justice. Je repris courage, et je me disposai à aller me mettre sous leur protection. Mon mari, prévenu de mes intentions, m'assura que je n'avais plus rien à craindre et que je pouvais me retirer où bon me semblerait. Je me hâtai de profiter de ces dispositions pour m'éloigner avec le peu d'argent que j'avais eu tant de peine à conserver, et quelques jours après, j'appris qu'Allah m'avait vengée, mon époux était mort subitement. Depuis ce temps, je vends du pain, des dattes, et même de l'eau-de-vie, et mon petit commerce a toujours prospéré. Vous voyez bien que si je jouis aujourd'hui d'un peu de bien-être, c'est aux Français que j'en suis redevable. Aussi lorsque vous retournerez en France, j'espère que vous direz à vos soldats que Fatma la Barbarine leur sera éternellement reconnaissante de l'important service qu'ils lui ont rendu.... » et c'est pour exécuter la volonté de la Nubienne, s'il en est temps encore, c'est-à-dire si la mort n'a pas moissonné les derniers débris de notre armée d'Egypte, que j'ai publié cette petite histoire.

Quoique les Barabrahs soient musulmans, leurs femmes ne se voilent pas le visage. Il est à remarquer que nulle part les populations noires, qui ont embrassé l'islamisme, n'ont adopté cet usage, insupportable dans les pays chauds. Il a fallu toute l'influence du voisinage des villes saintes, et la jalousie des Arabes, pour que leurs femmes, malgré l'ardeur du climat, aient pu se soumettre à une pareille coutume. Les nègres, plus confiants et moins zélés en matière religieuse, n'ont pas songé à faire voiler les négresses, et ils les laissent respirer librement. La coquetterie n'a peut-être pas été étrangère à la facile introduction et au maintien d'un usage aussi incommode parmi les populations d'Arabie. Les femmes arabes sont blanches, et sous un ciel étincelant, dans un pays exposé au souffle de brises toujours chaudes, il leur eût été bien difficile, sinon impossible, de conserver intacte la mate blancheur de leur teint, sans le voile impénétrable qui les dérobe à tous les yeux dès qu'elles ont franchi le seuil de leur porte. Les négresses, qui n'ont pas les mêmes raisons pour couvrir leur visage, ont profité de la tolérance de leurs maris pour sortir dévoilées, et, chose remarquable, les parties découvertes et exposées au

soleil comme la figure, les jambes et les bras, sont généralement moins noires que le reste du corps.

Il serait, du reste, fort singulier et même fort risible que les Barbarins, dont les filles sont presque nues jusqu'à l'époque de leur mariage, et dont la plupart des femmes sont à peine vêtues, exigeassent que ces mêmes femmes couvrissent leur visage d'un voile. Pour l'honneur du bon sens humain, il n'en est pas ainsi. Quand j'ai dit que les jeunes filles nubiennes allaient presques nues, il est inutile d'ajouter que les garçons n'ont pas un costume plus pudique. Les hommes et les femmes pauvres se couvrent, comme ils peuvent, de lambeaux et de haillons; mais les riches revêtent des chemises et quelquefois des pièces de toile dont ils se drapent à la manière antique.

Lorsqu'on arrive au milieu des Barabrahs en venant de Paris, qu'on est jeune et qu'on a lu la phrase suivante de Rousseau : « Je m'attends à l'objection; les femmes sauvages n'ont point de pudeur, car elles vont nues; je réponds que les nôtres en ont encore moins, car elles s'habillent (1), » on est naturellement amené à rechercher ce qu'il peut

(1) J.-J. Rousseau, lettre à M. d'Alembert.

y avoir de sérieux dans cette double proposition ; mais on s'aperçoit au premier examen, qu'il n'y a dans tout cela qu'un jeu de l'esprit, et que la pudeur n'entre pour rien dans cette différence de costume. Il n'y a pas chez les femmes de sentiment plus universel que la pudeur. Seulement les sauvages sont pudiques par instinct, tandis que les femmes policées le sont à la fois par instinct et par raison. Les Nubiennes vont nues, parce qu'elles sont barbares et qu'elles habitent un pays chaud, et les Européennes s'habillent parce qu'elles vivent dans des régions froides, et qu'elles sont civilisées. Bitaubé, dans ses observations sur l'amour des anciens, a dit que les modernes avaient raffiné ce sentiment. Ne pourrions-nous pas dire également que les femmes d'Europe ont raffiné et même fardé la pudeur? On n'est pas impudique sans intention. Adam et Ève, avant d'avoir osé porter une main hardie sur l'arbre de la science, vivaient nus dans le paradis terrestre, et n'étaient pas impudiques ; les vierges de Nubie ne se doutent pas plus de leur état de nudité que nos premiers pères avant leur chute ; elles ont la même innocence, la même candeur, et, comme nos premiers pères, elles commencent à rougir de leur nudité, quand le mariage leur a

révélé ses mystères. Le climat et la couleur de la peau sont les principales causes de la simplicité du costume des Nubiennes; et lorsqu'on avance vers le Sud, qu'on passe de la basse Nubie dans la haute, et de la haute dans le Sennâr, le costume devient de plus en plus simple, de plus en plus léger. Les différentes religions répandues dans la vaste presqu'île africaine, n'exercent qu'une médiocre influence sur la manière de se vêtir des habitants. Si les Abyssiniennes sont plus couvertes que les femmes du Sennâr, c'est parce que leur pays montagneux jouit généralement d'une température plus douce, et non parce que le christianisme règne en Abyssinie. Les Abyssiniennes chrétiennes ne sont ni plus ni moins vêtues que les Abyssiniennes musulmanes, ou que les Gallas idolâtres, leurs voisines.

Les jeunes filles barbarines, vivant à moitié nues au milieu d'hommes habitués à les voir toujours ainsi, n'éprouvent en leur présence ni honte ni embarras, et l'indifférence qu'on témoigne à leur vue, le peu de cas qu'on semble faire de leur personne, contribuent puissamment à les entretenir dans leur insouciance naïve; mais elles sont beaucoup plus faciles à effaroucher qu'on ne serait porté à le croire en voyant leur costume, et

leur pudeur se révolte si elles s'aperçoivent qu'on les examine avec trop d'attention, et surtout si on leur laisse deviner le motif de cette curiosité. Les voyageurs européens, qui se rendent souvent coupables de pareilles indiscrétions, ont pu s'assurer par eux-mêmes de l'exactitude de ces observations : une jeune fille nubienne, poursuivie par des regards libertins, s'éloigne avec humeur ou se couvre pudiquement, si elle le peut. Je parle des jeunes filles nubiles. Comme je le disais tout à l'heure, le mariage, en les initiant en quelque sorte à la science du bien et du mal moral, développe en elles le sentiment de la pudeur et leur impose de nouveaux devoirs. Aussi dès le lendemain de sa cohabitation avec le mari, la femme revêt un costume plus décent, et se montre beaucoup plus soucieuse de ses charmes.

On ne rencontre pas de filles publiques dans la basse Nubie, parce que de Syène à Wady-Halfa, il n'y a pas une seule ville importante.

Nos préparatifs de départ étant terminés, nous nous embarquâmes, et, poussés par une brise favorable, nous nous éloignâmes rapidement. L'île de Philæ et ses superbes ruines avaient à peine disparu derrière nous, lorsque nous vînmes mouiller en face du petit village de Déboud, bâti sur

la rive gauche du fleuve, non loin d'un temple antique. On avait dit à M. de Saint-André qu'on trouvait dans ce village des poules et des œufs, et il avait fait arrêter la cange pour tâcher de s'en procurer. Nous n'eûmes pas lieu, du moins tout d'abord, de nous applaudir de la manière dont nous fûmes reçus. Non-seulement les habitants refusèrent de nous vendre ce que nous demandions, mais ils se permirent encore de nous injurier et même de nous menacer. Dès le début de mon voyage en Nubie, j'aurais conçu une triste opinion du caractère des Barbarins, si je ne m'étais aperçu que les hommes qui nous poursuivaient de leurs insultes, étaient excités par un derwiche fanatique, avec lequel ils venaient sans doute de réciter leurs prières. Notre équipage, dont nous n'eûmes qu'à nous louer, dans cette circonstance, paraissait indigné de la conduite des villageois, et il allait probablement les irriter davantage en rendant injure pour injure et menace pour menace, lorsque j'eus la satisfaction de changer ces dispositions hostiles en dispositions bienveillantes, et voici par quel moyen.

En lisant le Coran, qu'il est essentiel de connaître lorsqu'on parcourt des pays musulmans, j'avais eu soin de copier les passages favorables

aux chrétiens, aux voyageurs et aux étrangers, comme ceux-ci : Il faut pour l'amour de Dieu secourir les voyageurs (1). Exercez la bienfaisance envers les étrangers, les voyageurs.... le Tout-Puissant hait l'homme dur et orgueilleux (2). Je tâchais de les citer à propos lorsque la situation l'exigeait, et cette précaution, qui m'a été souvent fort utile, nous préserva peut-être d'un grand danger à Déboud. Au moment où la querelle commençait à s'envenimer entre nos gens et les Nubiens, je m'approchai résolument du malencontreux derwiche, et je lui demandai son nom : « Que t'importe mon nom? » me répondit-il d'un air étonné.

— Je veux, lui dis-je, faire savoir à Méhémed-Ali, ton maître, que tu n'es qu'un faux musulman, et qu'au lieu d'enseigner à ses sujets les préceptes du Coran, tu les excites à commettre de mauvaises actions.

— Que parles-tu de Coran? reprit-il avec arrogance ; est-ce qu'un infidèle peut connaître le livre éternel des vrais croyants?

(1) Chap. II, page 31 du tome 1 de la traduction du Coran de Savary.

(2) Chap. IV, page 93, idem.

Pendant cette rapide conversation la dispute s'était apaisée, et profitant de ce moment de calme, je me hâtai de sortir de ma poche un cahier de notes, et m'adressant toujours au derwiche : « Si tu étais un bon musulman, lui dis-je encore, en feuilletant mon cahier qu'il regardait avec de grands yeux, si tu étais un bon musulman, tu ne m'appellerais pas infidèle, et tu saurais qu'on ne doit jamais insulter les étrangers et les voyageurs. Ouvre ton livre, tu y trouveras la confirmation de ce que j'avance ; » et en même temps je lui débitai, en langue arabe, les deux versets que je viens de citer. Tout le monde me regardait et m'écoutait d'un air ébahi. Si je m'étais borné à faire ces citations de mémoire, elles auraient moins impressionné ces hommes barbares ; mais je lisais sur un cahier, sur un livre, et mes paroles en avaient beaucoup plus d'autorité. Le derwiche lui-même fut ébranlé, et se radoucissant aussitôt : « C'est étrange, répondit-il, en se tournant vers ses compatriotes et après avoir consulté son Coran qu'il portait habituellement en bandoullière dans un sachet de maroquin, ce que dit ce *franghi* est vrai. Par la vie du prophète, ajouta-t-il d'un ton un peu désappointé, ces hommes savent tout : les voyageurs

et les étrangers sont nos hôtes; nous ne devons pas les maltraiter : allons, pour réparer notre faute, vendons-leur des poules et des œufs, puisqu'ils ont promis de les bien payer, et ils pourront dire au pacha, notre maître, que nous les avons parfaitement accueillis. » Cette dernière phrase me fit comprendre que la menace que j'avais faite de porter plainte au vice-roi avait contribué pour sa part au changement de dispositions du derwiche et de ses acolytes. Un quart d'heure après nous retournions à bord avec d'abondantes provisions.

Les musulmans élevés dans la vénération du Coran, *du livre*, ont un respect superstitieux pour tout ce qui en émane, et les plus simples d'entre eux, ceux que l'Évangile désigne sous la qualification de pauvres d'esprits, (et tous les noirs doivent être rangés dans cette catégorie,) professent en général un respect semblable pour tous les autres livres. Les livres renferment pour eux toute la science humaine et ceux qui savent lire et qui ont par conséquent la faculté d'y puiser, sont toujours des hommes extraordinaires. Une sentence banale, imprimée et lue, fera plus d'impression sur leur esprit que les plus saines maximes émises d'abondance. Lorsque les fidèles

vont consulter les prêtres, les malades le médecin, et les crédules les sorciers; les docteurs en théologie, en médecine et en sorcellerie, ne manquent jamais d'interroger leurs livres en présence de leurs clients, et ce n'est qu'à cette condition qu'ils leur inspirent de la confiance. Pendant mon séjour dans une ville de Nubie, un cheikh du Kourdoufan vint me consulter sur une maladie dont il était tourmenté, me dit-il, depuis plusieurs années : pour me délivrer de ses importunités et ne pas lui paraître coupable de mauvaise volonté en lui déclarant que je n'étais pas médecin, ce qu'il n'aurait pas voulu croire, je lui prescrivis quelques remèdes innocents, et il me quitta d'un air assez piqué malgré la complaisance que j'avais mise à le satisfaire. Je le revis quelques jours après et je lui demandai s'il avait suivi mes prescriptions et si elles avaient produit un bon effet. « Comment veux-tu, me répondit-il, que tes remèdes me guérissent? quand je suis venu te consulter, tu n'as pas même ouvert ton livre. » La naïveté de cet homme me fit sourire, et pour le consoler, je promis de lui donner une consultation dans les règles et selon ses désirs la première fois qu'il viendrait me voir. Chaque pays a ses coutumes et ses idées : quelle opi-

nion concevrions-nous d'un médecin qui ferait ses visites, son formulaire sous le bras et qui n'oserait pas ordonner le moindre traitement avant d'avoir consulté Gallien ou Hippocrate? assurément il ne jouirait pas parmi nous d'une grande confiance.

Nous quittâmes Déboud sans avoir pu en visiter le temple: toujours poussée par un vent favorable, notre cange remontait sans peine le courant et je me laissais aller au charme de cette navigation si douce et si facile. Cependant notre nouvelle barque était moins commode que celle qui nous avait transportés du Caire à Assouan; nous n'avions pas pu, comme à Boulakh, la choisir entre mille, car à peine si nous en avions trouvé trois ou quatre mouillées au-dessus de la première cataracte. Le Nil était moins animé qu'en Égypte, nous rencontrions rarement d'autres canges et souvent les bords du fleuve paraissaient déserts: le paysage était monotone et nous voguions au milieu d'un calme profond; la température était plus élevée, et quoique nous fussions en hiver, la chaleur se faisait déjà sentir. L'aspect du ciel jusque-là si pur, et qui commençait à se couvrir de nuages annonçait un changement de saison. En jetant les yeux autour de soi, il était aisé de

s'apercevoir qu'on se trouvait au milieu d'une nature nouvelle et qu'on s'était encore éloigné des pays civilisés. Nous avions souvent beaucoup de peine à nous procurer les choses nécessaires, on ne vendait plus de pain nulle part, et nous étions obligés de manger du biscuit comme en pleine mer. On ne rencontrait plus, comme en Égypte, ces marchés improvisés sur les bords du Nil, ces femmes attendant les voyageurs avec des dattes et du laitage; la Nubie ne nous offrait aucune ressource, et nous avions été bien avisés en prenant nos mesures à l'avance.

Les Barabrahs possèdent de nombreux troupeaux, et néanmoins, ils ne mangent de la viande que les jours de fêtes et dans les grandes circonstances, lorsqu'ils célèbrent un mariage, une naissance ou qu'ils reçoivent chez eux un étranger qu'ils veulent honorer. Ils immolent alors des moutons, des chevreaux ou quelque vieux chameau hors de service : mais ordinairement, ils se contentent de légumes, de dattes, de laitage, de riz, de pain, de doura et de millet. Ils vivent sobrement et ont moins de besoins que leurs voisins d'Égypte; mais ils boivent de la bière et quelquefois de l'eau-de-vie : je n'ai pas vu une seule boucherie depuis Syène jusqu'à Dongolah;

les voyageurs qui veulent de la viande doivent se contenter de volailles ou acheter et faire tuer des moutons. On immole très-rarement des bœufs, même en Égypte où il se consomme cependant un grand nombre de buffles.

Dans la basse Nubie, on rencontre, çà et là au milieu des Barbarins quelques associations d'Arabes, arrivés de divers points, et qui sont venus s'établir sur les bords du Nil. Au lieu de se montrer reconnaissants envers ceux qui les ont accueillis, ils ont l'air de croire que les Nubiens doivent se trouver fort honorés de leur voisinage, et, fiers d'une origine dont la supériorité ne leur semble pas contestable, ils paient leurs hôtes de dédains et d'ingratitude. Néanmoins malgré leurs vaines prétentions, plusieurs coutumes nubiennes se sont introduites chez eux à leur insu, et en dépit de leur répugnance feinte ou réelle à s'unir plus étroitement avec les Barbarins, ils finiront par se confondre avec eux et ne formeront qu'une seule et même race.

Parmi les gens de notre équipage composé de Barabrahs et d'Égyptiens se trouvait un de ces Arabes que la misère avait réduit à se faire matelot:

Ses malheurs n'avaient pas abattu sa fierté;

et il se prenait souvent de querelle avec ses com-

pagnons nubiens qui le raillaient avec esprit pour le punir de ses petites vanités. Ces querelles n'avaient jamais de résultats fâcheux et elles servaient de passe-temps aux marins comme aux passagers. Cequi donnait un grand avantage aux Barbarins sur leur adversaire, dans leurs discussions sur la prééminence des races, c'est que l'Arabe, malgré son origine, était au moins aussi noir que les plus noirs d'entre ses camarades. Mais ainsi qu'il suffit aux États-Unis d'avoir du sang de nègre dans les veines, quel que soit d'ailleurs le degré de blancheur auquel on est parvenu, pour être l'objet de la répulsion et du mépris public, de même notre Arabe soutenait que, quelle que fût sa couleur, il était plus *noble* que les Nubiens puisqu'il descendait d'une famille primitivement blanche; les Juifs d'Abyssinie, issus des Israélites, qui accompagnèrent la reine de Saba à son retour de Jérusalem, ont la même prétention, quoiqu'ils soient de la même couleur que le reste des Abyssiniens. « Ne vous y trompez pas, me disait dernièrement un de ces juifs africains converti au christianisme, quoique nous vivions au milieu des enfants de Cham le maudit, nous descendons de Sem et nous avons le droit de nous glorifier de notre origine. » Cette

prétention ne devrait-elle pas inspirer de sérieuses réflexions aux moralistes barbares de l'Amérique septentrionale?

Je suivais avec intérêt ces disputes sur les races, espérant saisir quelques traits favorables aux populations noires: mais les Nubiens acceptaient avec une humble résignation la place que leur assignait l'Arabe, dans son classement des couleurs; jamais il ne leur vint à la pensée de vouloir s'égaler aux races blanches pures, et, sans les prétentions de leur compatriote qui les reniait, ils n'auraient jamais songé qu'on pût soulever une pareille question. Mais s'ils ne contestaient pas la supériorité des blancs sur les noirs, ils n'admettaient pas que leur compagnon fût blanc, et c'était là ce qui prolongeait la querelle. Tantôt les Nubiens disaient à l'Arabe que ses aïeux avaient eu moins de mépris que lui pour leur race, puisqu'ils avaient fini par le rendre méconnaissable; d'autres fois, ils lui apportaient un miroir que celui-ci repoussait avec colère; et en le poursuivant de leurs plaisanteries ils lui faisaient expier son orgueil. Un jour que la discussion s'était envenimée et menaçait de se changer en querelle, le bouffon de la cange eut la hardiesse d'appeler la négresse de M. Saint-André, pour la faire

jugedu différend quise termina, comme toujours, à la honte du blanc méconnu. Je profitai de cette circonstance pour faire à la négresse la question suivante: « Si tu avais, lui dis-je, la faculté de choisir ta couleur, préférerais-tu être blanche ou noire?» Mais avec un bon sens qui me déconcerta et qui ébranla un moment mes convictions, elle me répondit: « Je voudrais être blanche si j'étais née au milieu des blancs, et je suis satisfaite d'être noire puisque je suis sans doute destinée à vivre parmi les noirs : et après un instant de réflexion elle ajouta: cependant comme j'appartiens à un maître Européen, j'aimerais mieux être blanche...» Un blanc auquel on aurait fait la même question, n'eût pas hésité sur le choix; hardiment et sans hésitation, il aurait déclaré qu'il préférait être blanc, parce qu'il aurait eu le sentiment vague, ou raisonné, de sa supériorité innée.

Le même vent continuait à souffler : après avoir laissé derrière nous sur la rive gauche le village de Gartas et ses ruines, qu'il fallut encore renoncer à visiter, nous arrivâmes à Tééffah où notre cange s'arrêta quelques instants. Deux petits temples du même style, à moitié détruits et dégradés, attirèrent mon attention. Ils s'élèvent

à peu de distance l'un de l'autre, et sont entourés de débris insignifiants. Le village de Tééffah, comme Déboud et Gartas, est situé sur la rive gauche du fleuve ; des groupes de palmiers et de doums dominent ses misérables habitations qui forment un triste contraste avec les monuments de l'antiquité.

C'est surtout en visitant la basse Nubie, dont les débris, à l'exception de ceux d'Ebsamboul, dénoncent pourtant moins de grandeur que ceux du Saïd, qu'on est frappé de la prodigieuse puissance des anciens Égyptiens. Dans un pays peu favorisé de la nature, et qui n'a jamais dû offrir des ressources considérables, ils ont élevé à chaque pas des édifices imposants, des temples majestueux qui ont traversé toutes les époques, résisté à tous les changements, et dont plusieurs sont encore debout malgré les injures des hommes et les désastres des révolutions. Et tandis que ces monuments antiques dont l'origine se perd quelquefois dans la nuit des temps, proclament la gloire d'un grand peuple, il reste à peine quelques vestiges des constructions chrétiennes : cependant le christianisme a longtemps régné dans la Nubie inférieure et en présence des merveilles de l'antiquité païenne, on s'étonne qu'il ait laissé

d'aussi faibles traces de sa longue domination.

A part de vagues traditions, de rares débris et quelques noms qui réveillent des idées chrétiennes, mais qui n'ont plus de signification pour les Barabrahs, rien n'indique aujourd'hui que le christianisme a fleuri en Nubie. Les habitants en ont perdu le souvenir, et soit que la religion de Jésus n'ait pas jeté parmi eux de profondes racines, soit que le mahométisme ait eu la puissance de les extirper entièrement, soit encore que nulle idée grande ne puisse laisser de trace durable dans des esprits simples et bornés, le voyageur attentif ne découvre rien ni dans les mœurs, ni dans les coutumes des Nubiens, qui fasse soupçonner une origine chrétienne.

Nous venions de sortir du village et nous nous disposions à nous embarquer, lorsque la négresse de M. Saint-André, qui, malgré sa cohabitation avec un Européen, n'avait pu se défaire des superstitions de son pays natal, s'approcha de nous suivie d'une jeune Nubienne : celle-ci n'ayant pas osé s'adresser directement au pharmacien, était venue se placer sous la protection de l'esclave et la supplier d'intercéder pour elle auprès de son maître. Elle lui avait raconté que mariée depuis plus de six mois, elle n'était pas encore en-

ceinte et que son mari menaçait déjà de la répudier pour cause de stérilité. Elle se croyait elle-même victime d'un maléfice. Sa position intéressait vivement la négresse qui nous demanda, avec un sérieux comique, s'il ne nous serait pas possible de rompre le charme fatal. M. Saint-André essaya de rassurer et de consoler la jeune mariée en lui disant qu'on ne se désespérait pas ainsi après six mois de mariage, et qu'un moment viendrait peut-être où elle se plaindrait d'être trop féconde : mais elle nous quitta peu satisfaite, et la négresse elle-même tourna le dos à son maître d'un air fort mécontent. Tandis que dans les pays civilisés, les économistes s'effrayent de la fécondité des femmes et de l'accroissement trop rapide de la population, dans les pays barbares, on demande des philtres pour faire des enfants.

IX.

SOMMAIRE.

Désenchantement. — Ecueils. — Kalabcheh l'ancienne Talmis. — Une scène affreuse. — Horreur des Barbarins pour la conscription. — Le paysage change d'aspect. — Dandour. — Misérables habitations des Barabrahs. — Réflexions d'une négresse. — On cherche à suborner l'esclave de M. Saint-André. — Habitude du corps des Barbarins. — Montagnes d'Allaki. — Multiplicité des monuments anciens. — Wady-Séboua. — Ruines chrétiennes. — Korosco. — Moutons de Nubie. — Corvée imposée aux Barabrahs. — Goûts et mœurs des Nubiens. — Deïr et ses environs. — Evasion d'un esclave. — Château d'Ibrym. — Magnificence des temples d'Ebsamboul. — Nouveaux regrets. — Arrivée à Wady-Halfa. — Bonté du climat de la basse Nubie.

CHAPITRE IX.

Il faut le dire avant d'aller plus loin, la Nubie inférieure ne répondait nullement à mon attente : sa population très-intéressante, sans doute, pour ceux qui se livrent d'une manière spéciale à l'étude des races humaines, au point de vue purement matériel, est infiniment moins attachante, envisagée sous le rapport moral : demeurée

étrangère aux progrès des sociétés civilisées, elle a perdu néanmoins la simplicité des peuples primitifs, et on ne rencontre plus même chez elle ces vertus négatives comme l'insouciance et l'ingénuité dont on se plaît à doter les sauvages. Au lieu de cette végétation luxuriante et variée, au lieu de ces ombrages magnifiques qu'on aime à placer sous le ciel des tropiques, dans le voisinage des grands fleuves, la basse Nubie, misérable et dépouillée, ne présente que des tableaux sévères et de tristes aspects. Au milieu de cette terre, pressée de tous côtés par des sables stériles, le voyageur attristé cherche en vain où reposer sa vue. Il ne rencontre que des ruines au milieu de masures, et le Nil, malgré sa puissance fécondante, reste vaincu dans sa lutte avec le désert. Les espérances décevantes qu'on était en droit de concevoir en admirant l'île de Philæ s'évanouissent rapidement; et jusqu'à ces vieux débris du passé qui ne me semblaient plus à leur place dans ce pays ingrat, tout contribuait à irriter mon impatience et à me faire désirer d'autres régions....

Nous avions quitté Tééffah, et nous poursuivions notre route : le Nil, bordé de montagnes, était couvert de rochers noirâtres, et si le temps

ne nous avait secondés, il nous eût été difficile de les franchir : mais grâce à la brise favorable et à l'habileté du pilote, nous les dépassâmes sans accident, et peu de temps après, nous vînmes mouiller près du village de Kalabcheh, situé sur la rive occidentale du fleuve, et l'un des plus considérables de la Nubie inférieure.

Soit lassitude, après avoir longtemps supporté le fardeau de la grandeur et de la puissance, soit que le paganisme fût seul capable d'exalter et de passionner des natures barbares, la Nubie commença à s'affaisser dès l'apparition du christianisme au milieu d'elle, et ce fut vers cette époque de troubles et de luttes sanglantes, que l'ancienne et célèbre Talmis, aujourd'hui Kalabcheh, cessa de compter parmi les villes nubiennes. Son influence religieuse s'étendait au loin sur les bords du Nil, et sa chute fut un événement important. Il reste encore de Talmis un grand temple qui touche au village, et un autre monument qu'on ne me laissa pas le temps d'aller visiter, et qui s'élève à quelque distance, sur les confins du désert. De toutes parts la terre est semée de débris. Le temple, appuyé contre une montagne, est entouré d'une muraille épaisse. Il est soutenu par de belles co-

lonnes, et les peintures sont encore d'une fraîcheur admirable.

J'avais rapidement visité ce temple et je me disposais à rentrer dans la barque, lorsque je fus retenu par des cris déchirants qni semblaient partir du pied de la montagne; je me dirigeai aussitôt de ce côté, et un spectacle affreux s'offrit bientôt à mes regards. Plusieurs jeunes femmes, dans une attitude désespérée, et tenant entre leurs bras des enfants ensanglantés, poussaient des cris lamentables et confondaient leurs larmes avec les vagissements de ces petits malheureux. Quelques vieillards calmes et résignés, les grands-pères des enfants, semblaient adresser à ces femmes des paroles d'encouragement et de consolation. Je venais de me mêler à ce groupe désolé, sans qu'on eût paru faire attention à ma présence; mais impatient de connaître la cause d'un aussi grand désespoir, j'interrogeai l'un des vieillards : — Un grand malheur est sans doute venu fondre au milieu de vous, lui dis-je, puisque la douleur est ici générale? — Ces jeunes mères, me répondit gravement le vieux Nubien, viennent de couper elles-mêmes l'index de la main droite à tous leurs enfants mâles pour les rendre impropres au service militaire : ces douleurs présentes

leur épargneront de grands chagrins à venir : Allah est juste et miséricordieux. »

Je frissonnai d'horreur en entendant ces paroles, et si je n'avais vu de mes yeux les mains sanglantes de ces enfants à la mamelle, je n'aurais pu croire à tant de barbarie. Je fus saisi d'un sentiment de terreur et de pitié en voyant encore sur une pierre l'instrument tranchant qui avait servi à cette affreuse opération. Les bourreaux et les victimes mêlaient leurs larmes, et cherchaient leur consolation dans de mutuelles caresses, car les bourreaux étaient les mères et les victimes leurs enfants. Rien n'était plus capable qu'une pareille scène de donner la mesure de l'insurmontable aversion des Nubiens pour le métier des armes, et de l'effroi que la seule pensée d'une conscription, même lointaine, inspirait à la population tout entière. Les malheureuses femmes qui, dans leur cruelle prévoyance, avaient eu l'horrible courage d'accomplir un acte aussi barbare se lamentaient, souffraient, mais elles n'éprouvaient ni remords, ni repentir; profondément convaincues qu'elles avaient agi dans l'intérêt à venir de leurs fils, on comprenait, malgré leurs vives angoisses, qu'en pareille circonstance, elles n'hésiteraient pas à recommencer.

Elles se soumettaient, elles et leurs enfants, à une rude épreuve, mais leurs enfants ne connaîtraient jamais les inexprimables douleurs d'un exil éternel, et elles n'auraient pas elles-mêmes le chagrin de les perdre au moment où leur appui et leur secours leur devenaient nécessaires. D'autres enfants, mutilés depuis quelque temps et dont les plaies étaient cicatrisées, jouaient sur les genoux de leurs mères qui joignaient leurs consolations à celles des vieillards.

La plupart des femmes réunies en ce lieu avaient vu leurs maris et leurs frères violemment arrachés de leur village par les soldats de Méhémed-Ali, et transportés au Caire ou à Alexandrie. Les uns, destinés à aller grossir les rangs de l'armée régulière, avaient été enrégimentés; les autres, ceux qui, dans l'espoir d'être exemptés du service militaire, n'avaient pas craint de se mutiler eux-mêmes, avaient été envoyés aux galères. Jamais le pacha d'Égypte ne s'était montré plus impitoyable qu'envers les habitants de la Nubie : tout homme en état de porter les armes avait été saisi et conduit enchaîné à sa destination : il n'y avait eu ni faveur, ni exception pour personne. Quelques jeunes gens, afin d'échapper à cet exil sans fin, dont la perspective les effrayait, avaient

été jusqu'à se couper un pied ou une main, mais cet affreux sacrifice ne les avait pas préservés du malheur qu'ils redoutaient. Méhémed-Ali, dans le but de prévenir ces cruelles mutilations, et pour bien faire comprendre à ceux qui s'en rendaient coupables qu'ils ne parviendraient pas à se dérober à leur destinée, avait peuplé les prisons et les bagnes de ces malheureux estropiés : dans toute la Nubie, la terreur était à son comble et la désolation était générale. Ce fut alors qu'inspirées par leur désespoir, les femmes conçurent et exécutèrent le projet de mutiler elles-mêmes leurs enfants mâles pour les soustraire à la tyrannie du vice-roi. La peur de la conscription avait donné à ces infortunées une vertu que les Orientaux ne connaissent guère, la prévoyance. Ces femmes désolées avaient, en outre, trouvé le seul moyen de mettre un terme, dans l'avenir, à la dépopulation effrayante de leur pays. On pouvait bien enrôler, malgré eux, les hommes valides, et condamner à l'exil ceux qui s'étaient eux-mêmes privés de leurs membres; mais comment oser s'en prendre à des êtres mutilés à leur insu, et pouvait-on les rendre solidaires des actions de leurs mères? Les soldats chargés d'exécuter les ordres du pacha s'étaient arrêtés effrayés devant de sem-

blables manifestations ; ils avaient bien cherché, dans le principe, à s'opposer à ces actes de barbarie, mais il aurait fallu mettre un garde dans chaque maison, et l'on comprendra aisément que, pour se ménager la ressource de deux ou trois régiments à vingt ans de là, le vice-roi ne fût pas disposé à s'armer de précautions aussi ruineuses. L'énergique cruauté de ces femmes avait valu aux Nubiens épuisés quelques moments de répit.

Nous quittâmes Kalabcheh : le vent nous poussait toujours : jamais, depuis notre départ du Caire, nous n'avions rencontré une brise favorable aussi constante. Après quelques heures de navigation, la campagne changea d'aspect ; les rives du Nil, jusque-là si mornes et si stériles, semblèrent s'épanouir, les terrains fertiles et cultivés se déployèrent sur une plus grande étendue, la végétation devint plus riante et les ombrages moins rares : par cette raison, qui fait que le voyageur fatigué s'extasie en présence d'une eau vive protégée par quelques palmiers dans le fond du désert, ou à la vue d'une île couverte d'algues marines et perdue au milieu de l'Océan, par cette raison, dis-je, le paysage qui, absolument parlant, n'offrait rien de remarquable, me parut

enchanteur. Nous avancions avec rapidité, et en peu de temps nous passâmes de Kalabcheh à Dandour, dont le temple, assez bien conservé, s'élève au milieu d'autres débris sur la rive gauche du fleuve.

Les villes florissantes qui couvraient jadis les bords du Nil dans la basse Nubie ont été remplacées, non pas même par des villages, mais par de misérables hameaux misérablement peuplés. En voyant tant de monuments antiques se succéder à de si fréquents intervalles, on espère toujours qu'il surgira enfin quelque cité du sein de ces vastes ruines, mais on marche de déception en déception, et on ne rencontre de toutes parts que de pauvres cabanes, qui nous sembleraient indignes d'abriter nos troupeaux.

Pour profiter de la brise, nous partîmes de Dandour, après une station de quelques minutes : nous dépassâmes, sans nous y arrêter, le temple de Kircheh, l'un des plus remarquables de la Nubie, et nous vînmes mouiller en face du village de Dekkeh. La négresse de M. Saint-André, qui avait l'intention d'aller à terre, s'était parée de ses plus beaux habits. J'ai dit plus haut, en parlant des races noires, qu'il était faux que, pour des nègres, la perfection consistât à avoir des lè-

vres énormes et un nez très-écrasé : l'esclave du pharmacien, glorieuse de sa brillante parure, posait depuis longtemps devant un miroir de petite dimension, qui, malheureusement, ne lui permettait de se voir qu'en détail. Après avoir admiré, avec une satisfaction naïve, la richesse de ses atours, elle regarda son visage, et ne put s'empêcher de faire une moue des plus significatives : elle se pinça les lèvres, pressa son nez avec ses doigts : — Voilà qui gâte tout, dit-elle en se tournant vers nous et en essayant de sourire pour dissimuler un peu son vif mécontentement ; pas de nez et trop de lèvres : comment faites-vous dans votre pays, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, pour avoir des cheveux si longs et si doux? Il faut convenir que le monde est bien extraordinaire.

— Il est probable, lui dis-je, que tu n'aurais pas songé à faire ces observations, si tu avais toujours vécu parmi des nègres.

— Peut-être, répondit-elle d'un air soucieux : cependant mes compatriotes n'ignorent pas qu'il existe des races blanches dont ils disent beaucoup de mal, sans doute par jalousie et pour se consoler d'être noirs.

La négresse jeta de nouveau les yeux sur ses belles

parures, et retrouvant aussitôt sa gaieté : « Qu'importe la couleur, reprit-elle, blancs ou noirs, nous sommes tous les enfants d'Adam et les esclaves d'Allah, allons à terre et ne parlons plus de nous. » En même temps elle abandonna la cange, et, impatiente de se faire admirer, elle se dirigea vers le village où nous la suivîmes.

L'esclave de M. Saint-André portait le costume des grandes dames du Caire : dès que les Barabrahs de Dekkeh l'aperçurent, elle devint le centre d'un rassemblement d'hommes et de femmes, dont la surprise et l'admiration durent singulièrement flatter son amour-propre. Les Nubiennes examinaient une à une, avec une curio sité envieuse, les diverses pièces de sa toilette, et s'étonnaient qu'une négresse, une femme qui, dans leur esprit, occupait le dernier rang dans la hiérarchie humaine, eût pu arriver à une pareille fortune : « Ta destinée a été heureuse, lui disait l'une d'elles en touchant de ses mains les étoffes soyeuses et les bracelets d'or, ton maître doit être bien riche ou bien amoureux. »

Nous laissâmes Zennab (c'était le nom de l'esclave) jouir seule de son triomphe : M. Saint-André s'assit à l'écart à l'ombre d'un palmier, et j'allai visiter le temple de Dekkeh. Ce monu-

ment, comme tous ceux qu'on rencontre depuis la première cataracte, s'élève sur la rive gauche du fleuve. A partir du Caire, nous avons vu les principales villes d'Égypte et la plupart des édifices antiques bâtis sur la même rive. Cette préférence, qui s'explique naturellement, ainsi que je l'ai déjà dit, dans le pays compris entre Assouan et les pyramides, est plus difficile à justifier dans la Nubie où les deux rives sont également infertiles. Peut-être, en construisant leurs monuments et leurs villes sur la rive occidentale, les anciens possesseurs de la contrée ont-ils eu pour but d'opposer une première barrière aux tribus redoutables et ennemies qui vivent dans le vaste désert, à l'orient du Nil, et qui ne pouvaient pénétrer dans leurs établissements qu'après avoir franchi le fleuve.

Si le temple de Kircheh est un des plus importants de la basse Nubie, celui de Dekkeh en est le mieux conservé : il est d'une dimension imposante et remonte à une haute antiquité : lorsque le christianisme s'introduisit en Nubie, le temple païen fut converti en église, et, au milieu de figures emblématiques et de caractères mystérieux, on remarque des images de saints grotesquement dessinées et plus grotesquement coloriées.

Quand je me rapprochai de la négresse, la scène avait changé : un dédain cruel avait succédé à l'admiration dont elle avait été l'objet. Les noirs en général ne sont pas fanatiques, mais comme toutes les natures faibles, ils se laissent facilement entraîner au mal. Parmi les Barbarins attroupés autour de l'esclave, se trouvait un hadji (pèlerin), qui avait rapporté de la Mecque ces idées étroites et cette intolérance affectée qui distinguent la plupart des musulmans. Selon lui et ses coreligionnaires, tous les noirs, sans exception, appartenaient ou devaient appartenir à l'islamisme, le chrétien possesseur d'une esclave de cette couleur, empiétait sur leurs droits, et était à leurs yeux un grand coupable. Quoique l'esclave soit partout une propriété sacrée, les mahométans ne négligent jamais d'exciter à la fuite ceux qui ont des infidèles pour maîtres : dans plusieurs provinces soumises à leur domination, il est défendu aux chrétiens d'en acheter, et ceux qui en possèdent sont obligés de s'en défaire. Dans aucun pays, les bons musulmans ne voient jamais sans un vif déplaisir, un esclave noir passer entre les mains d'un infidèle, et le vendeur et l'acheteur ont alors une part égale à leur mépris ; le pèlerin de Dekkeh, comme tous

ceux qui ont accompli le pieux voyage de la Mecque et de Médine, et qui habitent parmi les noirs, jouissait dans son village d'une immense considération et d'une grande influence. Jaloux, sans doute, de ne plus être en ce moment l'objet exclusif de l'attention de ses compatriotes, il voulut se venger de leur indifférence à son égard, en essayant de troubler la joie innocente de Zennab. Il commença par lui insinuer que sa cohabitation avec un Européen était un crime devant les hommes et devant Dieu, et qu'elle en serait punie tôt ou tard. Si tu as encore dans ton cœur, ajouta-t-il à haute voix, pour se faire entendre des assistants, les sentiments d'une bonne musulmane, hâte-toi d'abandonner ton maître, viens dans nos maisons, tu y trouveras asile et protection. Nous saurons te dérober aux recherches des infidèles, et tu seras libre comme nous. Sans doute tu ne trouveras pas ici de riches parures et des habits de soie comme ceux que tu portes, mais tu vivras au milieu de bons musulmans, au lieu d'être l'esclave de ces chiens de chrétiens. »
Ces paroles furent accueillies avec d'autant plus de faveur, que les femmes n'avaient pas vu sans envie, le beau costume de la négresse. Celle-ci, reconnaissante envers son maître, avait cru de-

voir le défendre, et les Nubiennes, satisfaites de pouvoir l'humilier, se montrèrent impitoyables. Excitées par le hadji, elles l'accablèrent d'invectives et la laissèrent seule comme une pestiférée. Zennab, stupéfaite et désolée, avait les larmes aux yeux, et lorsque j'arrivai près d'elle, j'entendis le pèlerin, qui s'était retiré le dernier, lui dire d'un air triomphant : « Voilà ce qu'on gagne à préférer les infidèles aux vrais croyants. » En voyant le visage de l'esclave, je n'eus pas de peine à comprendre ce dont il s'agissait, et m'élançant aussitôt vers l'insolent, qui hâtait le pas depuis qu'il m'avait aperçu, je lui appliquai un vigoureux coup de cravache à travers le corps, en lui disant à mon tour : « Voilà ce que gagne un vrai croyant à venir insulter la femme d'un infidèle. » Je m'exposais sans doute en frappant un homme que tout le monde respectait à Dekkeh ; mais dans le Levant, un acte énergique est rarement compromettant, et on y a même une haute opinion de celui qui se croit assez fort pour se faire justice lui-même. Dans l'idée des Nubiens, je devais être un puissant personnage, puisque j'avais osé m'attaquer à un musulman qui était allé à la Mecque ; aussi le hadji furieux, mais déconcerté, se contenta-t-il de me jeter un regard plein de haine et

il continua à s'éloigner en maugréant. Cette manière d'apprécier les actions d'autrui, ne fait pas l'éloge du courage des Orientaux ; des hommes, en effet, persuadés qu'on ne peut se montrer brave et hardi, que lorsqu'on est assuré de l'impunité, et qu'on sait d'avance qu'on ne rencontrera pas de résistance sérieuse, ont-ils le véritable sentiment de la bravoure et de la hardiesse?

M. Saint-André s'était endormi à la place où je l'avais laissé : lorsque Zennab lui eut fait part de l'insulte qu'elle venait de recevoir, le pharmacien voulut aller porter plainte au cheikh de l'endroit, mais je lui fis comprendre qu'il pouvait se contenter de la satisfaction que je m'étais donnée moi-même, et nous ne songeâmes plus qu'à continuer notre route.

A Dekkeh, comme dans les autres villages nubiens où nous nous étions déjà arrêtés, je fus frappé de la légèreté et de la désinvolture des Barabrahs. Il y avait dans leur démarche et dans tout leur maintien une aisance remarquable, et la souplesse de leurs membres donnait à tous leurs mouvements une grâce particulière. On connaît le talent naturel des noirs à faire ressortir avantageusement les costumes les plus simples et les plus misérables, et l'on sait, par exemple, qu'a-

vec une corde ils ont l'adresse de confectionner un gracieux turban; les Nubiens ne font pas exception à cette règle générale parmi les races de leur couleur, et ils tirent tout le parti possible des étoffes grossières dont ils se couvrent. J'ai déjà dit que l'ampleur des vêtements était une des causes de la facilité des accouchements en Egypte. Un autre résultat non moins important, dû également à la manière dont les Barbarines se vêtent, c'est qu'il n'y a pas dans leur pays un seul enfant contrefait : je n'ai vu en Nubie ni bossus ni boiteux de naissance.

Nous laissâmes derrière nous, sur la rive orientale, les montagnes d'Allaki, autrefois célèbres par les mines d'or et d'émeraudes renfermées dans leurs flancs. Méhémed-Ali, qui est allé au-devant de toutes les exploitations, a envoyé plusieurs fois des ingénieurs sur les lieux pour sonder le terrain; mais le vice-roi espérait des résultats immédiats et s'attendait à des bénéfices considérables; trompé dans son attente, et obligé d'ailleurs de parer à des dépenses plus urgentes, il abandonna cette entreprise, et depuis longtemps ces mines précieuses, qui faisaient autrefois la richesse des habitants du désert, ont cessé d'être exploitées. Le voisinage de ces mon-

tagnes avait fait donner à la ville de Bérénice, sur la mer Rouge, le surnom de *Panchrysos*, toute d'or.

Jamais pays plus pauvre n'avait réuni plus de riches antiquités que la basse Nubie. Les temples que je laissais en arrière avaient à peine disparu que j'en découvrais de nouveaux en regardant devant moi. L'Egypte, tant de fois ravagée, a vu un grand nombre de ses monuments bouleversés et détruits, tandis que la Nubie, protégée par sa stérilité, et moins exposée par sa situation aux dévastations de conquérants barbares et de voyageurs avides, montre encore à leur place, avec un juste orgueil, les restes, dégradés mais imposants, de la plupart de ses vieux édifices que le temps, trop bien secondé par l'ignorante incurie des indigènes, n'a pas toujours épargnés.

A peu de distance de Dekkeh, nous passâmes devant un temple appuyé sur des colonnes, et qui semblait sur le point de s'écrouler; on eût dit qu'il se soutenait par miracle, et il n'eût sans doute pas fallu la force d'un Samson pour ébranler et renverser l'édifice abandonné.

Nous entrâmes bientôt dans l'Wady-Séboua, où la langue arabe est généralement parlée jusqu'au village de Korosco, que nous ne tarderons pas à rencontrer sur notre route. Sur une plage

stérile, au milieu de sables dorés, éclairés par un beau soleil levant, nous vîmes encore s'élever un temple antique, et, à notre approche, deux jolies gazelles, qui étaient venues se désaltérer dans le fleuve, sortirent des ruines, s'élancèrent légères et bondissantes, et disparurent dans le désert. Ce fut une gracieuse apparition dans ces lieux sauvages et tristes, je suivis longtemps des yeux ces charmantes bêtes, qui se retournaient en fuyant et qui ne paraissaient pas très-rassurées, malgré nos dispositions pacifiques. Sur la rive droite se trouve le village de Séboua, qui entretient des relations directes avec les régions supérieures. C'est dans cette partie de la Nubie qu'on rencontre le plus fréquemment des traces du passage du christianisme dans cette contrée. Des églises ruinées au milieu des ruines du paganisme, des figures de saints, du Christ ou de la Vierge-mère, rappellent au voyageur les révolutions successives qui se sont accomplies sur cette terre déshéritée.

Nous atteignîmes Korosco, situé sur la même rive que Séboua : ce village sert de rendez-vous aux caravanes de Berber et du Sennâr; il a donné son nom au désert effroyable et tristement célèbre auquel il confine et dont j'aurai plus tard à

entretenir mes lecteurs. Dans les environs de Korosco, un berger nubien poussait devant lui un petit troupeau de chèvres et de moutons. Ces moutons à poil ras et sans laine avaient une physionomie toute particulière et ne ressemblaient en aucune façon aux moutons de nos pays froids. Quelques-uns d'entre eux avaient de si grands rapports avec les chèvres au milieu desquelles ils paissaient, qu'il était difficile de décider, au premier abord, à laquelle des deux espèces ils appartenaient, et on était tenté de croire qu'ils étaient le produit d'un croisement.

Toujours favorisés par la brise, depuis notre départ de Philæ, notre navigation avait été jusqu'alors monotone et sans intérêt : les matelots n'avaient jamais été obligés de remorquer l'embarcation, et il avait fallu renoncer à ces promenades sur les bords du Nil, qui varient si agréablement le voyage et offrent tant de distractions. Malgré le courant, nous avions rapidement franchi les distances, et à peine si nous avions pu nous arrêter quelques heures dans les principaux villages de la route. Quoique le vent soufflât dans la même direction, quand nous quittâmes Korosco, un brusque détour du Nil nous le rendit contraire et il fallut recourir aux haleurs : le fleuve était

en outre semé d'écueils et d'îlots, et la navigation devenait difficile. Dans ces parages, les habitants sont dans l'obligation de remorquer les barques de l'administration, et il est rare que les particuliers ne cherchent pas à profiter de cet avantage en se faisant passer pour des employés du gouvernement. M. Saint-André était au service du pacha, nous avions donc le droit de réclamer l'assistance des indigènes pour haler notre cange. Le reïs était Égyptien, il se trouvait en pays conquis, et il traitait les Barbarins comme les vainqueurs barbares ont l'habitude de traiter les vaincus, c'est-à-dire sans ménagement, et avec brutalité. Les hommes qui traînent les barques se relèvent de distance en distance, et quand ils ont fait leur tâche on les renvoie dans leur village, en leur appliquant quelques coups de corde en forme de remerciement. Aussi, dès que les laboureurs nous apercevaient, ils abandonnaient leur travail et se sauvaient sur les montagnes pour esquiver une corvée qu'on avait su leur rendre insupportable en ajoutant les coups à la peine. La manière brutale dont notre reïs abusait de ses droits, provoqua plusieurs scènes violentes, qui faillirent lui coûter cher, et qui cependant ne le corrigèrent pas.

Un peu au-dessus de Korosco, nous avions à recruter de nouveaux haleurs : les rives du Nil étaient désertes, et je ne comprenais pas comment il nous serait possible de remplacer les hommes que nous venions de renvoyer. Je n'avais pas encore vu de paysage plus désolé; cependant, en regardant avec attention, on apercevait à une petite distance du fleuve, au milieu d'un sol aride, un pauvre hameau, qui semblait se confondre avec les sables environnants : il fallait bien connaître le pays pour être certain qu'on trouverait des êtres vivants dans un pareil lieu. Le reïs, suivi de deux matelots, se dirigea vers les habitations : à leur approche, nous vîmes les hommes sortir un à un de leurs demeures et s'enfoncer dans le désert, armés de leurs lances et de leurs poignards. Lorsque nos gens arrivèrent dans le hameau ils n'y trouvèrent plus que des femmes, dont la plupart allaitaient leurs enfants. Nos marins furieux, eurent d'abord la pensée de poursuivre les fuyards, mais ils auraient probablement perdu leurs peines, et ils préférèrent arracher de leurs maisons et entraîner vers le rivage, de faibles femmes incapables de leur opposer une grande résistance : « Puisque vos maris redoutent la fatigue, leur dit le reïs désappointé, levez-vous

et venez à leur place ; et comme ces femmes n'obéissaient pas assez promptement, on les accabla d'injures et de coups, et les matelots les chassèrent devant eux jusqu'au fleuve, en continuant à les poursuivre de leurs mauvais traitements. Ces malheureuses, obligées d'emporter avec elles leurs enfants, s'efforçaient d'une main de traîner notre barque et de remplir une tâche que notre équipage trouvait trop rude pour lui. C'était un spectacle honteux, affligeant, et on se sentait ému de pitié à la vue de ces tristes victimes de la brutalité humaine.

Une scène nouvelle et d'un caractère tout différent, nous attendait encore sur notre route : lorsqu'on crut le moment favorable pour remplacer nos faibles remorqueurs, on permit à ces femmes épuisées de lassitude et le front ruisselant de sueur, de regagner leur village, et nos matelots tombèrent à l'improviste sur un petit groupe de Barabrahs réunis autour d'une sakie : ces hommes, surpris avant d'avoir eu le temps de songer à la fuite, se redressèrent vivement, et dégaînant leurs poignards enfermés dans de petits fourreaux attachés à leur bras gauche, au-dessus du coude, selon l'usage du pays, ils déclarèrent au reïs qu'il pouvait poursuivre son voyage,

mais que ce ne serait pas avec leur secours : « Si vous êtes fatigués, ajoutèrent-ils, reposez-vous avec nous, et si vous êtes pressés, remorquez vous-mêmes votre cange ; mais si vous avez cru pouvoir nous traiter comme des femmes, vous vous êtes trompés, et en même temps ils firent reluire leurs poignards acérés. Notre reïs, encore irrité du peu de succès de sa dernière démarche, et persuadé d'ailleurs qu'il n'avait affaire qu'à des fanfarons, eut l'imprudence de frapper celui d'entre eux qui se trouvait à sa portée. Mais à peine avait-il levé le bras, que le plus jeune des Nubiens se précipita sur lui et le blessa d'un coup de poignard. Très-heureusement la blessure était légère, mais à la vue du sang qui coulait, les Barbarins se dispersèrent, et le reïs et ses matelots, au lieu de chercher à se venger, se retirèrent timidement. Ils eurent même la lâcheté de courir après les femmes qu'ils venaient de congédier et qui s'acheminaient à petits pas vers leurs demeures. Ils les auraient peut-être ramenées, si leurs maris qui les avaient sans doute suivies de loin, et qui s'avançaient à leur rencontre, ne fussent venus à temps à leur secours. Le reïs s'était embarqué ; les matelots, devenus plus prudents après une première leçon, n'osè-

rent pas insister, et les femmes furent libres de s'en retourner avec leurs maris.

Depuis quelque temps nous ne rencontrions plus de soldats du vice-roi ; la plupart des misérables hameaux, situés au-dessus de Séboua, étaient gouvernés par des cheikhs indigènes, auprès desquels il eût été inutile d'aller réclamer, et pour ne pas perdre une journée en démarches vaines, nous nous embarquâmes, et nos matelots remorquèrent eux-mêmes la cange, espérant être plus heureux en avançant. Ainsi que je l'ai dit, la blessure du reïs était légère : ce n'était qu'une égratignure et son épaisse ceinture l'avait peut-être préservé du coup mortel : il n'avait pas assez de malédictions pour la race barbarine dont il jurait de tirer tôt ou tard une vengeance éclatante.

Nous ne tardâmes pas cependant à trouver des haleurs complaisants et vigoureux qui nous firent regagner une partie du temps perdu ; les matelots, chargés de les seconder, mais qui se bornaient à les surveiller, ne les traitaient pas autrement que des bêtes de somme. Loin de leur savoir gré de leurs bonnes dispositions, ils ne cessaient de les gourmander et de les menacer ; et s'ils se permettaient de ralentir leur marche

pour respirer un instant, les coups de corde pleuvaient aussitôt sur leurs épaules, jusqu'à ce qu'ils eussent repris leur train accoutumé. Leur résignation me parut au-dessus ou au-dessous des forces humaines, et ces haleurs étaient cependant de la même famille que ceux qui nous avaient si rudement accueillis quelques heures auparavant!

Nous voyageâmes ainsi jusqu'à Deïr changeant souvent de remorqueurs, ayant tantôt affaire à des esclaves soumis et résignés, tantôt à des hommes récalcitrants et difficiles à conduire. Les derniers qui nous prêtèrent leur assistance s'exécutèrent de fort bonne grâce, et sans la brutalité de nos matelots, nous n'aurions eu probablement qu'à nous louer de leur vigueur et de leur zèle : mais au moment où nous venions de franchir un passage difficile, les haleurs, qui avaient eu à lutter de toutes leurs forces contre la rapidité du courant, s'arrêtèrent un instant pour reprendre haleine et essuyer la sueur de leur visage. Les matelots, qui marchaient à leurs côtés sans prendre aucune part à leurs fatigues, trouvèrent mauvais qu'on osât se reposer sans leur permission, et ils ne craignirent pas de les frapper à coups redoublés, en leur adressant les injures les plus

grossières. Les Barabrahs révoltés de cette indignité, lâchèrent la corde, repoussèrent violemment nos marins bien inférieurs en nombre, et se dispersèrent dans la campagne. La cange abandonnée redescendait le courant, et les matelots, obligés de la retenir, ne purent se mettre à la poursuite des fugitifs qui eurent bientôt disparu. L'équipage se vit encore contraint de traîner lui-même la barque, et ses haltes fréquentes et forcées durent lui faire comprendre que ce n'était pas sans nécessité que les remorqueurs demandaient quelquefois qu'on les laissât respirer.

Mon passage dans la Nubie inférieure a été si rapide, qu'il y aurait présomption de ma part à vouloir porter un jugement sur les mœurs et les coutumes de ses habitants, et à trancher telle ou telle question, comme je l'eusse fait sans doute si j'avais écrit mon voyage immédiatement après l'avoir accompli. A cette époque, je n'aurais pas hésité à déclarer que les jeux, les danses et la plupart des plaisirs qui passionnent les Orientaux en général, et les noirs en particulier, avaient peu d'attraits pour les Barbarins. En effet, soit que le hasard m'ait mal servi, soit que les Nubiens établis entre la première et la seconde ca-

taracte, ne partagent pas entièrement les goûts de leurs voisins, je n'ai pas eu une seule fois l'occasion d'assister à une de ces réunions joyeuses si fréquentes en Egypte et dans la haute Nubie. Je n'ai pas séjourné plus longtemps dans le Saïd que dans la Nubie inférieure, le Saïd n'était pas dans une situation plus prospère que le pays des Barabrahs, et cependant je me suis arrêté plus de vingt fois dans la haute Egypte devant des groupes de danseurs ou de danseuses, et de toutes parts, sur les bords du Nil, nous entendions de gais refrains et le bruit du tarabouka. N'est-il pas étrange que la basse Nubie ne m'ait rien offert de semblable? Je sais bien que quelques semaines ne suffisent pas pour connaître et juger un peuple, et surtout un peuple qui nous est étranger à tant d'égards. Mais ne serait-il pas possible que les Barbarins, vivant au milieu d'une nature sévère, dans un pays inculte et sablonneux, participassent du caractère un peu rude des enfants du désert avec lesquels ils ont d'ailleurs de si fréquents rapports?

Les femmes des Noirs passent pour avoir des mœurs faciles, et cela est vrai en général; elles résistent rarement à l'appât d'un colifichet de leur goût, et le peu d'importance qu'elles atta-

chent aux relations intimes des sexes expliquent suffisamment cette facilité. Les femmes des Barabrahs font peut-être exception à cette règle, et on assure que leurs maris n'ont qu'à se louer de leur fidélité. Nos matelots, qui étaient de francs libertins et qui n'auraient pas mieux demandé que de pouvoir porter le trouble dans les ménages, se plaignaient souvent de leur sévérité et regrettaient l'Egypte. Quoique les Barbarines ne fassent aucune difficulté de sortir de leurs demeures, le visage découvert, leur réserve et leur timidité imposent au libertinage ; on craindrait de les offenser et on est certain de les effaroucher en agissant librement avec elles.

Nous approchions de Deïr : les bords du Nil mieux cultivés, des groupes de mimosas et de dattiers aux fruits justement estimés, annonçaient le voisinage de la *Cité* nubienne. Au milieu d'une population noire soumise à la domination turque, notre couleur ne devait pas produire et ne produisait pas en effet une grande impression : cependant les habits francs que je portais encore, excitaient une vive curiosité et il était aisé de comprendreque s'il était venu d'autres Européens en Nubie, ils ne l'avaient pas visitée avec le

costume de leur pays natal. Une chose curieuse pour moi-même, c'était l'effroi que ce costume inspirait aux animaux et principalement aux bœufs et aux chevaux. Je n'exagère pas en assurant que la terreur donnait à leur regard une expression intelligente : ceux qui paissaient comme ceux qui travaillaient, tous s'interrompaient aussitôt, me suivaient des yeux d'un air effaré, et ne reprenaient leurs fonctions qu'après m'avoir perdu de vue.

Avec l'idée qu'on se fait en Europe de la première ville d'un royaume, la qualification de capitale appliquée à Deïr serait dérisoire : Deïr, la première ville de la basse Nubie, ne soutiendrait pas la comparaison avec le moindre village de France; ses maisons sont bâties en terre glaise comme celles des derniers hameaux nubiens, et on n'y trouve pas plus de ressources que dans les autres stations de la route. Deïr ne supporte pas un examen détaillé, mais son ensemble est aussi gracieux que pittoresque : après avoir traversé les mornes paysages de la Nubie inférieure, l'aspect de Deïr, qui tranche d'une manière si agréable avec les villages environnants, surprend et séduit le voyageur. L'intérieur de la ville comme ses abords sont plantés de palmiers

qui dominent et ombragent la plupart des habitations, et d'innombrables tourterelles perchées sur la cime des arbres, font entendre leur doux ramage. Deïr, enfermée entre le Nil et un bloc de montagnes rocheuses est environnée de sables : derrière ces montagnes, se déploie le désert dont cette capitale est une des plus charmantes oasis. La population de Deïr s'élève à environ deux mille âmes. La ville possède un petit khan.

Ainsi que je le supposais, au commencement de ce chapitre, il paraît certain que le paganisme avait seul la puissance de passionner les dominateurs de la Nubie. Le christianisme, comme nous l'avons vu, a laissé dans le pays peu de traces de son passage, et si un jour le mahométisme était remplacé par quelque autre religion, on n'y rencontrerait pas sans doute un seul vestige de sa domination. De Syène à Wady-Halfa, il n'y a qu'une mosquée et il est inutile d'ajouter que c'est à Deïr, dans la capitale, qu'elle se trouve. Dans les autres villages, les fidèles se réunissent pour prier dans une enceinte circonscrite par un mur en pierre sèche d'un pied de hauteur : si les habitants avaient eu l'idée de convertir les vieux temples en églises et plus tard en mosquées, il les eussent peut-

être préservés de la destruction qui les menace.

C'est dans les flancs de la montagne qui abrite la ville du côté du désert, que sont creusés les anciens monuments de Deïr : un temple, remarquable surtout par les difficultés de l'exécution et des catacombes pratiquées dans le roc, travaux de géants devant lesquels reculeraient les hommes de nos jours, attirèrent mon attention. La ville de Deïr est bâtie sur la rive droite du fleuve.

Au moment où nous débarquâmes, toute la population était en émoi : une cange chargée d'esclaves et arrivée de la veille de Wady-Halfa était mouillée à côté de la nôtre : un grand nombre de Barbarins parmi lesquels se trouvait le kachef lui-même, étaient réunis sur le rivage autour des jellabs qui, tour à tour, se lamentaient et vociféraient en gesticulant : un de leurs esclaves mâles avait disparu, et ils accusaient hautement les habitants d'avoir favorisé sa fuite. L'accusation était fondée ; les marchands réclamaient impérieusement l'intervention du kachef, et le menaçaient de porter plainte au pacha en arrivant au Caire, si l'esclave ne leur était rendu avant leur départ. Le gouverneur, qui n'était pas complice de cette disparition, se trou-

vait fort embarrassé : il avait déjà recouru, mais sans succès, à la dernière raison des Orientaux, c'est-à-dire à la bastonnade, et il ne savait plus quel moyen employer : l'esclave qui causait ce tumulte et ces embarras était un Nubien de Deïr. Depuis longtemps, il avait été enlevé à sa famille, à sa mère, encore vivante, et, par un singulier concours de circonstances, il avait été ramené dans son pays natal et exposé en vente au milieu de ses compatriotes par des jellabs qui ne connaissaient pas son origine. Parmi les curieux qui accourent toujours en foule au-devant d'une caravane nouvellement arrivée, se trouvait un ancien ami de l'esclave que celui-ci reconnut aussitôt. Profitant d'un moment où ses maîtres, occupés ailleurs, ne pouvaient surveiller ses mouvements, il fit signe à son compatriote d'approcher et lui déclara hardiment qu'il était dans l'intention de s'évader et qu'il lui serait facile d'exécuter son projet, si ses frères consentaient à le seconder. « Le destin veut que je sois libre, poursuivit-il, puisqu'il m'a ramené au milieu de vous, j'espère que vous ne m'abandonnerez pas à moi-même et que votre secours ne me manquera pas. L'habitant de Deïr, qui avait à son tour reconnu l'esclave, lui promit de ne rien négliger pour le ren-

dre à la liberté, et afin de ne pas éveiller de soupçons, il adressa la parole à quelques-uns des compagnons d'infortune de son compatriote, et après avoir échangé avec son ami des signes d'intelligence, il s'éloigna lentement.

A peine rentré dans la ville, il s'empressa de faire part de sa découverte aux nombreux parents du captif; une petite conspiration fut aussitôt organisée : vers le soir, les jellabs furent attirés dans les maisons de Deïr sous divers prétextes, et lorsque les esclaves confiés à la surveillance d'un vieil et fidèle serviteur furent endormis, le Nubien fut enlevé et les plus actives recherches n'avaient pu le faire découvrir: on était seulement parvenu à savoir que le fugitif, dont on cherchait les traces, était originaire de Deïr, et l'on supposa naturellement que ses parents devaient connaître sa retraite. Ce fut donc contre eux que le kachef commença à sévir; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, les premières rigueurs n'aboutirent à rien. La mère de l'esclave qui, malgré son âge avancé et sa faiblesse, avait joué un rôle actif dans cette conspiration de famille, avait été vainement torturée. Les marchands qui ne voulaient pas renoncer à l'espoir de ressaisir leur proie demandaient toujours justice à grands cris. Le gou-

verneur de Deïr n'ignorait pas que ces jellabs, fort riches d'ailleurs et beaucoup plus influents, par leurs relations avec de puissants personnages, que ne le sont d'ordinaire les gens de leur condition, trouveraient facilement l'occasion de se venger, s'il dédaignait leurs plaintes : pour leur prouver sa bonne volonté, il avisa un moyen qui, sans faire découvrir l'esclave, arracha d'importants aveux et nous valut les détails qui précèdent. Il manda la mère du coupable, la somma de nouveau d'indiquer la retraite de son fils, et sur la réponse évasive de cette femme : « Eh bien, dit le kachef en s'adressant aux jellabs, prenez cette chienne à la place du fugitif; amenez-la au Caire avec vous, et si l'enfant aime sa mère, il viendra sans doute la délivrer. » Quoique le marché ne fût pas avantageux, les marchands acceptèrent la proposition du kachef, et ils se disposaient à entraîner la malheureuse femme qui se résignait à son sort, lorsque les membres de sa famille s'interposant brusquement, l'arrachèrent des mains des jellabs. « C'est nous, s'écrièrent-ils, qui sommes les vrais coupables, s'il y a des coupables parmi nous : c'est grâce à nous que notre frère s'est évadé et vous chercheriez vainement à le retrouver, car, nous ignorons nous-mêmes le lieu où il se ca-

che : nous avons bien agi, en l'aidant à recouvrer la liberté qui lui avait été injustement ravie ; notre frère n'était pas de la race des esclaves, ses amis et ses parents sont libres, et qui vous a dit que ce ne sont pas ces mêmes hommes, ces hommes dont vous prenez la défense, ajoutèrent-ils, en se tournant vers le gouverneur, qui sont venus, comme des larrons, l'enlever à sa famille? La mère du fugitif est libre, ainsi que nous, on ne peut pas faire un crime à une mère d'avoir contribué à rendre la liberté à son fils, et nous ne souffrirons pas que ces maudits l'emmènent avec eux. Notre sang coulera, avant qu'une pareille infamie s'accomplisse. » Et les Nubiens, exaltés par ces paroles, brandirent leurs lances et firent reculer les jellabs effrayés de cette exaltation. Le kachef ne savait plus quel parti prendre ; il s'entretint à voix basse avec les marchands d'esclaves qu'il paya sans doute de belles promesses pour l'avenir, car ils s'éloignèrent assez satisfaits, du moins en apparence, malgré la perte qu'ils venaient de faire; ils s'embarquèrent aussitôt pour continuer leur voyage.

Nous partîmes quelques heures après cette scène qui avait violemment agité les habitants de

Deïr : nous voguions à pleines voiles, et nous ne tardâmes pas à apercevoir dans le lointain les restes d'Ibrym, l'antique premnis, perchés sur le sommet élevé d'une montagne de roche, taillée sans doute par la main des hommes, et qui descend perpendiculairement dans le fleuve. On remarque au pied du rocher quelques grottes antiques et avant d'arriver à la hauteur d'Ibrym, on distingue une ouverture pratiquée dans le cœur de la montagne où l'on n'arriverait pas sans peine : les gens du pays ont inventé à ce sujet une foule d'histoires plus extraordinaires les unes que les autres, et qui ne méritent pas d'être rapportées.

Ibrym s'élève sur la rive droite du fleuve : cette ville, qui a joué un rôle important dans l'histoire de la Nubie, est aujourd'hui entièrement abandonnée, et ses maisons comme ses monuments tombent en ruine. Nous passâmes sans nous arrêter, et toujours à mon grand regret, devant cette place forte qui devait sembler imprenable aux hommes d'autrefois, et aux approches de la nuit, nous mouillâmes dans le voisinage d'un hameau où nous pûmes faire quelques provisions.

Le lendemain au point du jour, nous reprîmes

notre route, rencontrant çà et là et à chaque pas des débris de diverses époques : sur le seuil des maisons bâties près des rives du Nil, nous apercevions les femmes nubiennes filant la laine ou le coton dont elles fabriquent ensuite des étoffes grossières qui se consomment dans le pays, tandis que d'autres préparaient cette bière de doura qui fait les délices des habitants.

Après avoir visité tant de grandioses monuments, soit en Égypte, soit au-dessus de la première cataracte, je croyais que rien de nouveau ne pouvait plus me surprendre, et cependant la vue de la seule façade des temples d'Ebsamboul me plongea dans une admiration profonde, et raviva mes regrets assoupis. Ces temples merveilleux creusés dans les vastes flancs d'une montagne rocheuse, s'annoncent d'une façon magnifique, et d'après les descriptions que nous possédons de ces étonnants chefs-d'œuvre de l'art antique, les richesses de l'intérieur répondent à cette magnificence. Plusieurs colosses d'un travail admirable et d'une grandeur prodigieuse, taillés dans le roc de la montagne, sont assis à l'entrée du principal monument : la plus grande partie de la façade est couverte de sculptures et d'hiéroglyphes. Dans les temps de la toute-puissance sa-

cerdotale, le sombre aspect de ces antres sacrés devait inspirer à la foule une terreur superstitieuse, et aujourd'hui même, la vue de ces lugubres et imposants édifices, inspire au voyageur soucieux un de ces sentiments indéfinissables, qui semblent indiquer que l'homme nouveau n'estpas entièrement affranchi des influences du passé. Comme la surface des tombes dans les pays fertiles, le sommet de la montagne qui sert de faîte à ces temples, était couvert d'une riante verdure. Deux des colosses adossés au monument avaient été mutilés.

Je n'essaierai pas de faire comprendre au lecteur la douleur dont je fus saisi, lorsque je vis qu'il fallait renoncer à visiter les temples d'Ebsamboul : soit que la physionomie solennelle et mystérieuse du monument irritât plus vivement ma curiosité, soit que ce nouveau mécompte eût rallumé le souvenir de mes regrets passés, jamais depuis mon départ d'Alexandrie, je n'avais éprouvé un chagrin plus poignant : entreprendre un voyage difficile et qui n'était pas sans péril, s'imposer volontairement les plus cruelles privations, et à plus de huit cents lieues de la France, passer comme un indifférent devant une des plus belles merveilles de l'antiquité, était au-dessus de mes

forces et je ne négligeai rien pour triompher de l'insouciance accablante de M. Saint-André; mais tous mes efforts furent vains : le pharmacien, qui d'ailleurs se montrait assez complaisant en maintes circonstances, fut sourd à mes prières, et je n'eus pour me consoler que l'espoir décevant de revoir à mon retour tous ces vieux monuments dont j'avais souvent tant de peine à m'arracher, et que je voyais fuir avec tant de regret.

Les temples d'Ebsamboul situés à peu de distance du village de ce nom, se trouvent sur la rive gauche du fleuve à une journée de Wady-Halfa : les alentours sont généralement stériles, et l'ensemble de ce triste paysage est en parfaite harmonie avec les monuments qu'il encadre.

Je m'éloignai d'Ebsamboul, le cœur gros : après une demi-heure de navigation, nous découvrîmes sur la rive opposée un nouveau temple également creusé dans le roc d'une montagne ; nous le dépassâmes sans nous y arrêter.

Pendant mon séjour en France, lorsqu'on parlait des prétendus outrages faits aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, lorsqu'on annonçait que des archéologues, encouragés par les gouvernements et les corps scientifiques, dépouillaient les tem-

ples de la Grèce ou les monuments de l'Égypte, et que l'Europe se disputait les ruines du vieil Orient en attendant de pouvoir partager ses provinces, je m'indignais contre ces agents de destruction, et j'aurais volontiers crié au vandalisme, en voyant les restes justement admirés de la grandeur d'un peuple ancien devenir la proie, comme je le disais alors, des nations civilisées. Mais, après avoir foulé les immenses débris de l'Égypte, après avoir déploré les mutilations sacriléges qu'ont subies ses glorieux monuments, on ne peut qu'applaudir à la pensée éminemment conservatrice de ces hommes courageux qui, pour préserver ces chefs-d'œuvre d'une ruine totale, et les sauver au moins de l'éternel oubli, en emportent les lambeaux dans leur patrie, à travers mille difficultés. Sans doute, ces antiques restes perdent de leur prix et de leur prestige à être déplacés, mais lorsqu'on voit l'indifférence coupable des peuples dégénérés qui devraient en être les gardiens naturels, lorsqu'on assiste à la chute prématurée de ces immortels monuments, on sent le besoin de soustraire aux outrages des hommes et du temps ce que les hommes et le temps ont encore respecté, et, grâce à cette sage prévoyance, nos derniers descen-

dants pourront encore admirer ces majestueux souvenirs des premiers âges, qui n'auraient pas tardé à disparaître entièrement, si on les eût abandonnés à la merci des barbares.

Nous approchions de la seconde cataracte : nous avions toujours eu beaucoup de peine à nous procurer les moindres provisions, et ce n'était pas dans le désert où nous allions bientôt nous enfoncer que nous pouvions espérer être plus heureux. M. Saint-André, voulant reconnaître les bons procédés de nos matelots, avait cherché plusieurs fois, mais vainement, à acheter pour eux des chèvres ou des moutons : les habitants avaient éloigné leurs troupeaux pour les soustraire à la rapacité des délégués du pacha : néanmoins, en approchant du village de Faras où se trouvent d'antiques sépultures, nous eûmes l'idée d'envoyer un de nos Barbarins à la découverte, avant de nous montrer, et cette ruse nous réussit : notre homme ne tarda pas à revenir avec un superbe chevreau, que nous abandonnâmes aux mariniers. Nous regrettâmes de ne pas avoir songé plus tôt à employer ce moyen aussi efficace que simple.

Le paysage s'était déridé et agrandi : nous naviguions à travers les écueils, et bientôt après, nous arrivâmes à Wady-Halfa. Nous en avions

fini, du moins pour quelque temps, avec le Nil.

Si les Barbarins sont pauvres, si leur pays est stérile, ils ne vivent pas du moins sous un climat meurtrier : non-seulement les grands fléaux, tels que la peste et le choléra, n'ont pas accès dans la Nubie inférieure, mais les maladies communes, en Égypte, telles que les ophthalmies, les fièvres et la dyssenterie, sont fort rares; et la santé, ce bien inestimable sans lequel tous les autres ne sont rien, les dédommage amplement des privations que la nature leur impose.

X.

SOMMAIRE.

Nous quittons le Nil. — Choun d'Apka. — Ruines de Béhéni. — Beauté sauvage de la seconde cataracte. — Un vendeur de peaux. — Pluie à Wady-Halfa. — Scorpions. — Préparatifs de départ. — Entrée au désert. — Stérilité et désolation. — Tous les déserts n'ont pas le même aspect. — Station des caravanes. — Heures de voyage et de repos dans les déserts. — Ressemblance de nos guides avec les anciens Egyptiens. — — Froidure des nuits. — Ruines de Samneh. — Pierres jaunes et transparentes. — Le mauvais œil. — Un de nos chameliers est sur le point d'être dévoré par un crocodile. — Gazelles et perdrix grises. — Le ramadan dans le désert. — Fêtes du beïram. — Arrivée à Sakie-el-Abit. — Un agent fiscal. — Sables mouvants. — Hameaux d'Adey et d'Agou. — Description du désert. — Arrivée à Dongolah. — Heures de marche.

CHAPITRE X.

Le Nil, malgré ses séductions, commençait à me fatiguer : ce voyage, paisible et presque sans danger, me semblait déjà monotone, et j'avais hâte d'abandonner le grand fleuve que je sillonnais depuis Atfé. L'état de dépendance dans lequel je vivais, et qui devait se faire plus cruellement sentir dans l'étroit espace d'une cange que sur les

routes d'un désert, contribuait encore à augmenter mon impatience, et j'éprouvai une véritable joie en débarquant à Wady-Halfa. La perspective des fatigues, des privations, et peut-être des périls qui m'attendaient, loin de m'inspirer la moindre inquiétude, aiguillonnait mon ardeur, et je l'avouerai naïvement, les péripéties émouvantes du voyage étaient alors mon principal stimulant. Je sais bien, et j'en ai fait depuis la rude expérience, qu'il y a une immense différence entre les luttes et les difficultés qu'on rêve, et les souffrances et les dangers réels ; mais j'étais encore novice, je débutais dans la carrière des voyages, et il m'eût été certainement pénible de ne pas rencontrer d'obstacle et de poursuivre ma route paisiblement et sans mésaventure.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire!

C'est à Wady-Halfa que s'arrêtent habituellement les barques qui remontent le Nil : les voyageurs qui veulent s'avancer jusqu'à Dongolah, sont obligés de traverser le désert de la rive gauche, en serrant le fleuve d'aussi près que ses détours et les difficultés de la route peuvent le permettre. A Syène, après avoir franchi la première cataracte, le Nil redevient aussitôt navigable : il

n'en est pas de même à Wady-Halfa : quoique ses chutes d'eau ne soient pas considérables, les cascades se succèdent de distance en distance dans une longue étendue, et la navigation se trouve forcément interrompue pendant un certain temps. Néanmoins, à l'époque des hautes eaux, les grandes barques que Méhémed-Ali fait construire tous les ans dans la Nubie supérieure redescendent le fleuve jusqu'en Égypte, à la suite les unes des autres, au nombre de cinquante ou de soixante, et la plupart arrivent heureusement à leur destination; mais il est rare aussi qu'il ne s'en brise pas quelques-unes contre les écueils voisins de Wady-Halfa.

Les provisions faites à Djirjeh dans la haute Égypte commençaient à diminuer : nous avions été forcés d'y recourir très-souvent dans le trajet de la première à la seconde cataracte, et il était à craindre qu'elles ne fussent insuffisantes pour la traversée du désert. Le village de Wady-Halfa n'offrait pas plus de ressources aux voyageurs que ceux que nous venions de laisser derrière nous; mais en face de ce village, sur la rive opposée, se trouvait la *choun* (1) d'Apka, où le gou-

(1) Magasin du gouvernement.

vernement égyptien tenait entassées, pour les besoins de ses soldats et de ses employés, des provisions considérables de biscuits moisis, de fèves et de lentilles broyées. Faute de mieux, M. Saint-André s'adressa au chef de l'endroit, afin d'avoir la permission de puiser dans ce magasin en sa qualité de pharmacien de l'armée : après qu'on eut vérifié ses droits à cette faveur, les portes de la choun lui furent ouvertes, et nous pûmes enfin renouveler nos provisions. Le village de Wady-Halfa n'a aucune importance; néanmoins, comme c'est un lieu de passage, et même de repos pour les caravanes de l'intérieur qui viennent s'y embarquer, il présente parfois une certaine animation.

M. Saint-André, dont l'âge avait diminué les forces, ne partageait ni mon ardeur, ni mon impatience, et il regrettait vivement de ne pouvoir continuer sa route jusqu'à Dongolah par la voie du Nil. Il faisait ses préparatifs avec lenteur et découragement; il interrogeait tout le monde sur les difficultés et les périls du voyage, et ne comprenait pas que le pacha d'Égypte eût pu songer à la conquête d'un semblable pays. Cependant, il était porteur de firmans qui devaient lui rendre facile la traversée du désert. Le kachef de

Wady-Halfa était tenu de lui fournir les chameaux nécessaires pour le transport des personnes et des bagages et de lui faire trouver des guides sûrs et expérimentés. La négresse du pharmacien qui avait déjà suivi cette route sous l'œil des jellabs, au milieu d'une caravane d'esclaves, se réjouissait en pensant qu'elle allait la parcourir de nouveau en princesse, comme le lui disait son maître dans ses heures de bonne humeur.

Avant notre départ, je visitai quelques ruines en face de Wady-Halfa, sur l'emplacement de l'antique Béhéni : des débris informes, des colonnes brisées, derniers restes de vieux temples que les sables ont sans doute engloutis, indiquent seuls qu'une grande ville s'éleva jadis en ces lieux.

Je proposai ensuite à l'Espagnol, car il eût été inutile de faire cette proposition à M. Saint-André, de m'accompagner jusqu'aux chutes d'eau de Wady-Halfa; il y consentit, et nous nous acheminâmes à pied vers la seconde cataracte, où nous arrivâmes après une heure et demie de marche par une route sablonneuse, à travers un paysage d'une stérilité effrayante. Ce que la nature abandonnée à elle-même a de plus sombre et de plus sauvage se trouvait réuni autour de nous : le Nil,

couvert d'îlots et de rochers noirs, se précipitait en mugissant, comme une foule immense à travers d'étroits sentiers, et, se heurtant avec fureur contre les écueils immobiles, il poursuivait sa route éternelle : le roulement du fleuve troublait seul le silence de mort de cette triste solitude, éclairée par un soleil ardent : des monts arides et décharnés s'élevaient sur la rive : on se sentait mal à l'aise au milieu de ce désordre redoutable. Des blocs de roche détachés de leur base primitive avaient de nouveau pris racine parmi les joncs de la vallée; il semblait que rien d'humain n'avait dû passer par là, et l'on était tenté de croire que les rares constructions dont on aperçoit encore les débris étaient l'œuvre de quelque génie infernal. Cependant un homme plus propre à ajouter à l'illusion qu'à la détruire, tant par son apparition soudaine dans un pareil milieu, que par sa couleur d'un noir de jais et la sauvagerie de son costume, sortit d'une cabane que nous n'avions pas d'abord aperçue, et s'avança tranquillement vers nous : il était sans armes et l'Espagnol avait son fusil qui ne l'abandonnait jamais. Nous l'attendîmes en l'observant avec attention. Une énorme crinière ombrageait son front; ses flancs étaient ceints d'un lambeau de

toile retombant sur ses genoux, et une peau de bête flottait sur ses épaules : il portait d'autres peaux à la main. Cet homme ne nous inspirait pas une grande confiance; ses premières paroles nous firent comprendre qu'il l'avait deviné : « Je ne suis pas un ennemi, dit-il en nous abordant, et les étrangers sont toujours les bien venus dans ma cabane, venez vous y reposer; je vous montrerai les produits de ma chasse, et peut-être serez-vous bien aises d'en acheter une partie, les voyageurs de votre pays, qui viennent jusqu'à Wady-Halfa, me connaissent presque tous, et j'ai souvent fait avec eux d'excellentes affaires. » Nous le suivîmes sans hésiter, mais en continuant à observer ses mouvements : nous arrivâmes bientôt à l'entrée de sa hutte; elle était entourée d'ossements et de carcasses de chacals et d'hyènes : l'intérieur comme l'extérieur était tapissé des peaux de ces animaux féroces tombés sous les coups du chasseur : deux lances, un bouclier et un fusil à mèche d'un fort calibre étaient appendus au mur, au milieu d'un grand nombre d'hameçons : une natte d'un travail assez fin, une corbeille de jonc et un vase pour contenir l'eau composaient tout l'ameublement de cette pauvre demeure si bien placée au milieu de cette nature

sauvage et tourmentée : nous demandâmes au propriétaire s'il passait sa vie dans un pareil lieu : « A peu près, nous dit-il, je suis à la fois chasseur et pêcheur, et lorsqu'on ne me trouve pas dans ma cabane, il faut me chercher dans le désert ou sur les rochers au milieu du fleuve. » L'Espagnol marchanda et acheta deux peaux d'hyènes et une peau de léopard, la seule que le Nubien possédât, et après un repos d'une heure, nous retournâmes au village de Wady-Halfa, où nous arrivâmes très-fatigués.

Je répéterai au sujet des chutes d'eau de Wady-Halfa, ce que j'ai déjà dit de celles d'Assouan : ni les unes ni les autres ne méritent plus aujourd'hui le nom pompeux et sonore de cataractes dont on les décore gratuitement.

Les Bédouins avaient chassé leurs chameaux dans le désert, il fallut donner l'ordre de les ramener et nous les attendîmes deux jours entiers. Nous avions abandonné notre cange, et nous étions logés chez un vieux Turc presque aveugle dont la négresse, beaucoup trop jeune pour lui, mit notre vertu à de rudes épreuves.

Nous étions alors au commencement du mois de février, et depuis quelque temps, le ciel de la Nubie se couvrait souvent de nuages qui malheu-

reusement allaient se décharger ailleurs : cependant la veille de notre départ pour Dongolah, il plut à Wady-Halfa, et cette pluie bienfaisante répandit dans l'atmosphère une fraîcheur inaccoutumée : quand elle eut cessé, nous vîmes sortir de sous les pierres et des interstices des murs de notre demeure, plusieurs petits scorpions au lieu d'escargots ; ils avaient la couleur du sable, et lorsqu'ils restaient immobiles, il était très-difficile de les distinguer. Dès qu'on les approchait, ils redressaient vivement leur queue chargée de venin, ce qui ne nous empêcha pas d'en écraser un assez grand nombre.

Nos chameaux arrivèrent enfin, et nous nous disposâmes à partir : les chameliers commencèrent par examiner nos bagages, les soupesèrent en connaisseurs, et divisèrent les charges qu'ils eurent soin de proportionner à la force éprouvée de chaque bête de somme. M. Saint-André qui n'osait pas se percher sur un chameau dont il redoutait les rudes et fréquentes secousses, avait demandé un baudet pour traverser le désert : je réclamai la même faveur, (je vais dire pourquoi), elle me fut accordée.

Quoique né avec une vocation prononcée pour les voyages, j'ai des maux de cœur en voiture ; et

sur un bâtiment, le mal de mer me poursuit sans relâche jusque sur les canaux et les fleuves les plus paisibles, la première fois que je m'embarquai, je m'attendais à souffrir, et mon attente ne fut pas trompée : on m'assura que le moral entrait pour beaucoup dans ma souffrance, j'essayai de lutter, de me roidir contre le mal, mais ce fut en vain. Lorsque en arrivant à Alexandrie, je remarquai le brusque et continuel mouvement de tangage auquel on est soumis sur les chameaux, je pensai avec chagrin que je retrouverais dans les déserts toutes les douleurs de la mer, moins les ressources et les compensations qui rendent ces douleurs supportables, et ce fut l'appréhension de ces souffrances qui me fit demander un baudet à Wady-Halfa. Eh bien, je dirai tout de suite, pour prouver qu'il ne faut pas attribuer trop d'importance à l'action des dispositions morales sur les maux physiques, que lorsque je me décidai plus tard à monter un chameau, je n'éprouvai pas le moindre malaise, quoique je fusse bien persuadé à l'avance que j'allais encore avoir à me débattre contre d'atroces douleurs.

Nos préparatifs étaient terminés : chaque bête de somme avait reçu son fardeau, le cha-

meau destiné à la négresse de M. Saint-André, flanqué de deux caisses pareilles sur lesquelles on avait étendu un épais matelas, avait un aspect des plus engageants. L'Espagnol avait installé sa femme de la même manière et lui avait confié un de ses enfants : il s'était lui-même chargé du second ; chacun se trouvant à son poste, nous enfourchâmes nos modestes montures et l'on se mit en route, il était trois heures de l'après-midi. M. Saint-André voyageant aux frais du gouvernement, n'avait pas eu l'ennui de débattre le prix de ses chameaux qu'on paye ordinairement, trente piastres par tête (7 fr. 50 c. environ) pour le trajet de Wady-Halfa à Dongolah.

..... Et maintenant me voici dans le désert, cheminant au pas des chameaux, exposé toute la journée aux rayons ardents du soleil africain ; couchant le soir sur une natte, sans abri contre le vent et m'éveillant le matin couvert d'une rosée abondante et froide qui, chaque nuit, apporte sa fraîcheur aux sables calcinés. Lorsque les habitations de Wady-Halfa eurent disparu derrière nous, un profond silence régna de toute part et nous nous trouvâmes au milieu de terres empreintes d'une désolation affreuse. Quoique la Nubie-Inférieure m'eût préparé aux nombreuses

misères de cette partie du voyage, par la stérilité de ses campagnes, et la monotonie de ses tableaux; en présence de cette nature en deuil, je m'arrêtai plongé dans une morne contemplation; et cependant ce n'était pas encore là le désert dans son effrayante nudité et dans toute son horreur. Ce que le voyageur redoute surtout dans les solitudes de l'Afrique, c'est la soif; ici le Nil, qui reparaissait de distance en distance, nous mettait à l'abri de cette grande et juste crainte; ce qui attriste et fatigue dans ces mêmes solitudes, c'est l'uniformité et l'absence totale de végétation; la route de Wady-Halfa à Dongolah est accidentée et il y a toujours un arbre ou un peu de verdure sur les bords du grand fleuve.

Les déserts sont loin d'avoir tous le même aspect : pour la configuration du sol, la nature se montre aussi variée dans ces grands espaces frappés de mort, que dans les régions fertiles et habitées. Les nombreuses caravanes qui sillonnent l'Afrique et l'Asie, franchissent tantôt de vastes plaines de sable parfaitement unies et entièrement dépouillées comme de Suez au Caire et dans le désert de Korosco; tantôt elles s'enfoncent dans des solitudes également arides et nues,

mais coupées par des chaînes de montagnes, traversées par de larges vallées et des lits de torrents desséchés, comme de Wady-Halfa à Dongolah, de Kéneh à Cosseïr et dans les paysages sévères de l'Arabie pétrée. D'autres fois encore ce sont d'immenses plaines sablonneuses, qu'il faut parcourir, mais elles sont couvertes d'arbres et peuplées d'animaux de toute espèce, comme dans les déserts de Béyouda et du Kourdoufan ; ou bien enfin dans une seule et grande traversée, on rencontre successivement toutes ces variétés réunies : les plaines arides, les montagnes et les vallées, les sites dépouillés et les bois solitaires, comme dans le trajet de Berber à Saouakim et dans quelques parties de l'Arabie déserte.

Les caravanes ont généralement des stations fixes et connues de tous les conducteurs de chameaux, et ces stations présentent toujours quelque avantage aux voyageurs : elles sont situées sur des élévations dans les lieux suspects, et une vigie attentive peut signaler à l'avance le danger qui approche ; dans les routes sûres, elles offrent un abri contre les vents et les sables qu'ils emportent. Les unes sont dans le voisinage des sources, les autres près de quelque ombrage impatiemment attendu ; dans quelques-unes on

trouve des fourneaux préparés, des morceaux de bois noircis par la fumée, ou le crottin desséché qui sert de combustible dans ces tristes contrées. Quelque maigres que semblent ces avantages, on les recherche avidement dans le désert, où l'on ne dédaigne rien; et sur les chemins fréquentés, les caravanes se succèdent presque sans interruption dans ces lieux de repos. L'inconvénient de ces stations est de rendre parfois les marches inégales; ainsi tandis qu'il faut souvent s'épuiser pour atteindre les unes, on arrive près des autres longtemps avant l'heure où l'on s'arrêterait naturellement, si l'on voyageait d'une manière plus régulière, au lieu de s'assujettir à la routine des chameliers.

Le soleil avait disparu, lorsqu'après quatre heures de marche, nous arrivâmes à la première de ces stations; nous étions revenus sur les bords du Nil. Nos guides nous prévinrent qu'il était temps de s'arrêter, et, comme dans les temps les plus reculés, car rien n'est changé dans les mœurs des enfants du désert, ils firent reposer les chameaux sur leurs genoux (1), les débarrassèrent de

(1) Et il (le serviteur d'Abraham) fit reposer les chameaux sur leurs genoux, hors de la ville, près d'un puits d'eau, sur le soir... *Genèse*, XXIV, 11.

leurs fardeaux et les conduisirent au fleuve pour les désaltérer : ils mesurèrent ensuite pour chacun d'eux une ration de fèves écrasées qu'ils mirent dans un sachet d'une étoffe rude et noire; chaque animal enfonça son museau dans l'un de ces sachets qu'on attacha au-dessus de ses mâchoires, et les chameaux accroupis les uns contre les autres, passèrent la nuit à broyer et à ruminer leur nourriture. Lorsque les animaux n'eurent plus besoin du secours de leurs maîtres, ceux-ci allumèrent du feu, firent cuire un peu de pâte sous la cendre, qu'ils mangèrent avec quelques dattes, et se couchèrent bientôt après, à côté de leurs chameaux. Nous ne tardâmes pas à imiter leur exemple, et après avoir inspecté les bagages avec M. Saint-André, j'étendis ma natte sur la terre, j'entassai le sable vers la tête pour me faire un coussin, et je m'endormis profondément.

A cette station, nous fûmes rejoints par un commerçant turc qui se rendait comme nous à Dongolah avec diverses marchandises : pour plus de sûreté, il fut convenu que nous voyagerions ensemble, et le lendemain nous partîmes en même temps pour continuer notre route. Notre caravane se composait alors de trente-six cha-

meaux et de trois baudets; le commerçant turc était monté comme nous.

Dans les déserts, les heures de voyage varient selon les lieux et les saisons : pendant l'été, on marche ordinairement toute la nuit, et pendant l'hiver, toute la journée : dans certains pays néanmoins, et même dans des pays très-chauds, on ne voyage jamais la nuit quelle que soit la saison, et dans d'autres, au contraire, on ne voyage jamais le jour parce qu'il n'y a pas d'hiver. J'ai parcouru une partie de l'Iémen au mois de mars, et ce n'était qu'à force d'instances que je pouvais décider les chameliers à se mettre en route quelques heures avant le coucher du soleil, et ils s'arrêtaient toujours peu d'instants après son lever, tandis que dans le désert de Bicharys, que j'ai traversé au mois de juin, et où les chaleurs sont aussi accablantes que dans l'Arabie heureuse, je n'ai jamais voyagé la nuit : le matin à cinq heures, nous nous mettions en route, nous nous arrêtions à dix heures : nous laissions passer les fortes chaleurs, et à trois heures de l'après-midi, nous poursuivions notre marche jusqu'à huit heures du soir : c'est, selon moi, la méthode la plus convenable et la moins fatigante : la nuit, dit un vieux proverbe, est faite pour dormir, et

le sommeil de la journée est une faible compensation des veilles et des fatigues nocturnes. Dans le désert de Wady-Halfa à Dongolah, on suit la règle commune, on voyage de jour en hiver et de nuit en été; nous étions au milieu de l'hiver, et nous voyagions avec le soleil.

Notre caravane avançait lentement : néanmoins, grâce à sa marche régulière et non interrompue, les hommes qui la suivaient à pied avaient quelque peine à ne pas rester en arrière. Je fus vivement frappé de la fière allure de nos guides, auxquels je trouvais une ressemblance étonnante avec les guerriers représentés dans la plupart des monuments de l'antique Égypte : ils étaient encore armés à peu près de la même manière; et lorsqu'ils simulaient des combats, qu'ils brandissaient leurs lances ou se couvraient de leurs boucliers, leurs poses hardies et assurées rappelaient celles des anciens combattants égyptiens : leur démarche aisée, leur maintien plein de dignité, la coupe de leur figure, leurs traits bien caractérisés, malgré leur couleur d'un noir luisant, leur regard expressif, leur physionomie sévère, tout l'ensemble de leur personne respirait ce calme et cette énergie dignes du grand peuple dont ils sont peut-être les plus

purs descendants. Je ne saurais trop insister sur l'impression toute favorable qu'ils produisirent sur moi : je ne pouvais me lasser de les regarder, de les admirer, et je n'aurais jamais imaginé, avant de l'avoir vu, qu'on pût avoir si bel air sous une pareille couleur.

A la première station, nous avions reposé au bruit d'une cascade, l'une des plus remarquables de la cataracte de Wady-Halfa, et après avoir perdu de vue les rives du fleuve, nous entendions encore le murmure des eaux, si agréable partout, mais principalement au désert, où cette mélodie est si rare. Nous cheminions silencieux et attentifs, courbant la tête sous le soleil : après cinq heures et demie de marche, nous nous retrouvâmes sur les bords du Nil, et nous nous arrêtâmes. Nous allions à petites journées, et nous avions à craindre de voir notre traversée se prolonger bien au delà du terme ordinaire. Plusieurs chameaux et leurs conducteurs venant de Dongolah étaient déjà campés dans ce lieu : c'était leur dernière station avant d'arriver à Wady-Halfa.

Pendant l'hiver, la différence de température entre les nuits et les jours est si grande dans ce désert, la transition entre les chaleurs de la jour-

née et les froids humides de la nuit est si brusque, qu'il serait imprudent de ne pas se précautionner contre cette humidité glaciale. Cependant, quoique M. Saint-André eût une tente dans ses bagages, il ne voulut jamais la faire dresser, sous prétexte, disait-il, de ne pas perdre un temps précieux : aussi avions-nous beau nous presser les uns contre les autres, nous abriter contre les caisses et les ballots, et nous envelopper de manteaux et de couvertures, il nous était impossible de nous réchauffer ; tous les matins nous nous levions transis, et pour retrouver la chaleur, nous étions obligés de suivre à pied les chameaux, jusqu'à ce que le soleil s'élevât à l'horizon.

Le troisième jour, nous marchâmes pendant six heures. Une heure avant d'arriver à la station, notre caravane traversa le village ou plutôt les ruines du village inhabité de Samneh, où l'on remarque encore les restes d'un ancien temple couvert d'hiéroglyphes : en deçà du temple et du village, se trouvent d'antiques catacombes creusées dans les flancs d'une montagne ; des constructions insignifiantes entourent les cabanes désertes de Samneh. Dans une île située en face du petit monument, on aperçoit également les débris d'anciens travaux : deux ou trois familles

se sont établies sur cette île, couverte en partie de terre labourable; les bords du Nil, sur l'une et l'autre rive, sont aussi cultivés sur un espace à la vérité très-étroit, mais dont les produits doivent suffire aux besoins des insulaires. J'aurais voulu pouvoir traverser le Nil, et passer sur l'autre bord, mais il n'y avait pas d'embarcation, et il fallut renoncer à visiter un temple d'assez belle apparence qui s'élevait sur la rive orientale, à un quart d'heure au-dessus de notre bivouac.

Dans les environs de Wady-Halfa, et sur la route du désert, j'avais remarqué des débris de fortifications qui ne m'avaient pas surpris. En effet, quoique le pays ne valût pas la peine d'être conservé pour lui-même, il était d'une haute importance militaire pour les maîtres de la haute et de la basse Nubie, qui se le disputèrent avec acharnement : ainsi, l'existence de ces forts échelonnés le long du Nil s'expliquait naturellement; mais je ne m'attendais guère à trouver des monuments historiques dans un pareil lieu, et mon étonnement fut grand à la vue des anciens temples dont je viens de parler. Quel peuple, que le peuple de l'antique Égypte, quel infatigable ouvrier, quelle merveilleuse puissance que la sienne!

Nous passâmes la nuit à peu de distance de Samneh, toujours sur les bords du Nil, et nous nous levâmes à l'aurore pour reprendre notre route. Parmi les sables de ce désert, j'avais déjà remarqué des pierres jaunes et transparentes, qui avaient une certaine ressemblance avec la topaze; j'en ramassai quelques-unes avec l'intention de les confier plus tard à un lapidaire, mais je les perdis avant la fin de mon voyage, et il me devint impossible d'en faire apprécier la valeur, si toutefois elles en avaient une.

Ce jour-là, j'eus la satisfaction de participer à une bonne œuvre, car la charité trouve à s'exercer partout et jusque dans le désert. Nous cheminions depuis plusieurs heures, lorsqu'au milieu de la route, nous rencontrâmes un vieux Nubien tristement accroupi près de son dromadaire qui venait de mourir, et qu'il n'avait ni le courage, ni la force d'abandonner. La caravane entière s'arrêta, et chacun s'informa avec intérêt de la cause de ce malheureux accident. « Je suis victime du mauvais œil, nous dit le Nubien, superstitieux comme tous les noirs; j'étais un des courriers du gouverneur de Dongolah et mes concurrents n'ont pu voir sans envie que j'avais la confiance de mon maître : je suis parti, il y a

quelques jours avec des dépêches pour Wady-Halfa ; mon dromadaire, qui ne me portera plus, était alerte et plein d'ardeur, et je pouvais me promettre un heureux voyage : je m'enfonçai sans inquiétude dans ce désert que j'ai franchi tant de fois. Durant les premiers jours, ma course fut rapide ; hier, il me sembla que mon dromadaire n'avait plus la même vigueur, et aujourd'hui, il est tombé là où vous le voyez, et, depuis une heure, il est mort. Depuis une heure, je cherche à me résigner, poursuivit-il avec accablement, mais je sens que la force me manque ; mon dromadaire était toute ma richesse, je suis vieux et je ne sais pas ce que sont devenus mes enfants.... Je me souviens maintenant, reprit-il en branlant la tête, qu'au moment de mon départ, (j'y fis alors peu d'attention,) mes ennemis me suivirent longtemps du regard ; c'est ce regard plein d'envie et de méchanceté qui a tué mon dromadaire. Dieu me vengera. »

Excepté M. Saint-André, l'Espagnol et moi, tous ceux qui composaient notre caravane, croyaient fermement à l'influence ténébreuse du mauvais œil, et on ne douta point que le malheureux Nubien ne fût, comme il le disait lui-même, victime

de ses redoutables effets (1). Chacun fit ce qu'il put pour le consoler, et nous promîmes d'intercéder en sa faveur auprès du gouverneur de Dongolah; nous l'engageâmes à se joindre à nous et à remettre ses dépêches au premier chamelier qui se dirigerait vers Wady-Halfa : après quelques instants d'hésitation de sa part, pendant lesquels on réunit une petite somme que je fus chargé de lui remettre, il se décida à nous suivre jusqu'à la prochaine station. Il fit des adieux touchants à son dromadaire dont il avait beaucoup de peine à se séparer, et après avoir rappelé dans une courte oraison funèbre, ses longs services et ses brillantes qualités, il s'éloigna du cadavre à pas lents; il paraissait exténué de fatigue : je lui offris mon baudet qu'il refusa d'abord d'accepter; il finit cependant par céder à mes instances, et je continuai moi-même la route à pied, accompagné des bénédictions du vieux Nubien. Nous n'étions plus qu'à deux heures de notre station, séparée de la dernière par une distance d'environ huit lieues.

Peu de temps avant de nous arrêter, nous aperçûmes à l'autre bord quelques huttes éparses

(1) Dans le midi de la France, les gens de la campagne croient encore à l'influence du mauvais œil.

sur les rives du fleuve, et un peu de terre cultivée. Le Nil, encombré de rochers, se précipitait en bondissant et animait au moins, par son bruit, ces mornes et sévères paysages. Nous trouvâmes encore dans ce lieu des chameliers qui allaient à Wady-Halfa. Le Nubien que nous venions de rencontrer eut avec eux un long entretien après lequel il nous annonça qu'il était déterminé à se rendre à sa première destination, mais qu'il espérait dans peu nous revoir à Dongolah : il nous témoigna sa reconnaissance dans les termes les plus vifs, nous baisa les pieds et les mains, et nous quitta le lendemain avant notre réveil.

Nous touchions à la fin du mois de ramadan, que nos compagnons observaient rigoureusement. Pour fêter la lune nouvelle dès son apparition, le commerçant turc, qui faisait partie de notre troupe, aurait voulu à tout prix se procurer un mouton ou du moins une chèvre qu'il aurait emportée sur l'un de ses chameaux, afin de pouvoir l'immoler au moment où le croissant brillerait dans les cieux; mais nous étions alors sur la rive déserte, et il aurait fallu passer sur le bord opposé pour trouver des vivants. Le Turc remonta et redescendit le fleuve dans l'espoir de découvrir quelque radeau, il appela à grands cris les habi-

tants de l'autre rive, mais ses recherches et ses cris furent vains. Il s'adressa alors aux chameliers, et leur promit une récompense s'ils voulaient consentir à traverser le Nil à la nage, et essayer de ramener un mouton avec eux. La sobriété est une vertu nécessaire dans le désert, mais il s'agissait de célébrer une fête, et nos conducteurs, en zélés musulmans, n'auraient pas mieux demandé que de pouvoir être agréables au pieux voyageur. Malheureusement, les crocodiles étaient nombreux dans ces parages, et en se jetant dans le fleuve, on courait risque d'être dévoré par ces terribles animaux. On en fit l'observation au commerçant turc qui, loin de se laisser toucher par une considération aussi grave, proposa de nouveau une récompense assez forte pour tenter la cupidité des chameliers. Malgré le danger qui le menaçait, l'un d'entre eux, le plus âgé, se laissa séduire : il se débarrassa de ses vêtements, et se précipita dans le Nil en poussant de grands cris. Il n'était pas encore à deux brasses du bord, lorsque vers le milieu du fleuve un monstrueux crocodile éleva sa tête hideuse au-dessus des eaux, et replongea presque aussitôt : le nageur n'aperçut pas l'animal, mais son apparition n'échappa pas aux regards inquiets des autres cha-

meliers : debout sur le rivage ceux-ci se hâtèrent d'appeler leur compagnon en lui signalant l'imminence du danger; nous étions tous dans la plus cruelle anxiété, craignant à chaque instant de voir l'imprudent devenir la proie du redoutable amphibie : mais grâce à Dieu, il n'en fut pas ainsi ; au premier avertissement des chameliers, le nageur rebroussa chemin, et ce fut avec la plus vive satisfaction que je le vis regagner la rive où il ne tarda pas à se trouver en sûreté. Il fut accueilli par les railleries du commerçant qui regrettait peut-être l'horrible spectacle que l'apparition du monstre semblait nous promettre ; mais, hors le commerçant, tout le monde félicita le Nubien d'avoir échappé à un aussi grand péril. Le crocodile reparut plusieurs fois à la surface du fleuve, et se laissa bientôt entraîner par le courant.

Le jour suivant, nos chameliers ayant jugé convenable d'apporter quelques changements à leurs premières dispositions, relatives aux charges des chameaux, leurs préparatifs nous retinrent plusieurs heures, et le soleil était déjà très-élevé au moment où nous quittâmes la station. Quoique les bords du Nil fussent loin de présenter un aspect riant et animé, lorsqu'on les perdait de

vue et qu'on n'entendait plus le murmure des ondes, la nature se revêtait de teintes si sombres, la stérilité était si affreuse, et le silence devenait si profond qu'on se sentait oppressé, et l'on pensait avec consternation que la colère de Dieu, colère terrible et qui laisse des traces ineffaçables, avait dû passer par là. Chaque soir nous ramenait sur les rives décolorées du fleuve, et chaque soir, j'en éprouvais une nouvelle joie. Durant cette journée, quelques gazelles et plusieurs compagnies de perdrix grises que nous aperçûmes fuyant ou voltigeant autour de nous, vivifièrent pour un instant cette triste solitude. L'Espagnol, qui se montrait d'une activité infatigable, leur fit une chasse heureuse. En bon musulman, il s'empressait d'égorger et de répandre le sang de ses victimes pour se conformer au précepte du Coran, qui défend de manger la chair des animaux étouffés. Après une marche de cinq heures et demie, la caravane s'arrêta.

Malgré les lenteurs de notre voyage, et quoique nous fussions en plein hiver, nos compagnons de route avaient assurément un grand mérite à ne pas rompre le jeûne sévère du ramadan. Il fallait certes une foi bien robuste pour se résigner à rester des journées entières sans

boire ni manger, lorsque la moitié de ces journées se passait à chevaucher dans les sables, ou à gravir et à descendre des montagnes escarpées, sous les rayons d'un soleil brûlant dans toutes les saisons. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer la constance et l'énergie de ces hommes simples et croyants, bravant à la fois la faim et la soif, les fatigues et les chaleurs, et je désirais presque aussi vivement qu'eux la fin de ce mois, si rude, en pays musulman, pour les pauvres et les voyageurs. Le rigorisme de nos compagnons était d'autant plus méritoire que les casuistes mahométans et le Coran lui-même autorisent les voyageurs à interrompre le jeûne pendant leurs voyages, sauf à le reprendre en rentrant dans leurs foyers, en tenant compte des jours où il n'a pas été observé. Mais, comme je l'ai dit plus haut, la lune nouvelle allait bientôt paraître, et malgré les circonstances atténuantes qui leur assuraient le pardon de Dieu et des hommes, nos musulmans se seraient laissés tomber d'épuisement et de lassitude, plutôt que d'enfreindre le précepte. La dernière semaine du ramadan était pour eux comme la semaine sainte pour les chrétiens, et pour avoir le droit de participer aux fêtes qui, dans tous les pays et sous toutes

les religions suivent les temps de mortification et d'abstinence, les moins dévots, dans les jours qui précèdent immédiatement la fin du jeûne, se montraient rigides observateurs de la règle établie par le prophète.

Le lieu où nous étions campés ne nous offrit pas plus de ressources que les stations précédentes, ce qui contraria vivement notre Turc. On s'attendait chaque soir à voir paraître la lune, et tous les regards interrogeaient les cieux ; mais elle ne fut pas encore visible ce jour-là, et les voyageurs musulmans se consolèrent de ce retard en apprenant que le lendemain nous stationnerions dans un hameau où ils pourraient sans doute faire quelques provisions.

Au point du jour, la caravane se remit en marche, et six heures et demie après notre départ, nous campions de nouveau près des huttes que les chameliers nous avaient annoncées. Nous nous établîmes commodément, et il y avait déjà longtemps que nous jouissions du repos, lorsque le soleil disparut. Le mois de ramadan était fini depuis la veille ; mais les musulmans n'ont plus d'almanach et ils ne veulent s'en rapporter aux calculs de personne ; ils ne croient qu'au témoignage de leurs yeux, et ce n'est qu'après avoir

vu la lune qu'ils se décident à rompre le jeûne. En sorte que le ramadan est ordinairement plus long pour les musulmans, qui vivent sous un ciel nébuleux, que pour ceux qui habitent des climats plus favorisés. Cependant le nombre de jours écoulés depuis le commencement de leur carême indiquait assez à nos compagnons de voyage que le terme de leurs souffrances était arrivé. Pour ne pas le prolonger par leur faute, ils avaient eu soin, avant le coucher du soleil, de placer sur une élévation voisine du hameau un homme de la troupe chargé d'examiner le firmament avec la plus grande attention, et d'annoncer l'apparition de la lune nouvelle par une détonation d'armes à feu dont il s'était muni. Nous suivions tous avec curiosité les moindres mouvements de la sentinelle postée sur son observatoire, et nous attendions avec impatience le signal convenu. Ceux qui possédaient des fusils ou des pistolets, les avaient chargés à l'avance et se disposaient à faire feu de toutes leurs pièces. A l'heure du crépuscule, le croissant se dessina dans les cieux, et la détonation se fit entendre. Une détonation plus vive y répondit aussitôt, et chacun de se livrer aux plus bruyantes démonstrations de joie. Les habitants du hameau étaient

sortis de leurs demeures et mêlaient leurs acclamations à celles de nos gens. Le commerçant turc, qui s'était enfin procuré un mouton, l'immola de ses propres mains et en distribua une portion à ses domestiques et aux chameliers. Les fêtes du Beiram, auxquelles j'ai assisté plus tard dans des cités musulmanes, n'ont jamais pu chasser de ma mémoire le souvenir de cette fête au désert. Dans le désert, le bruit de nos fusils était aussi retentissant que celui des canons dans les villes populeuses ; si les réjouissances étaient moins variées dans cette solitude, s'il n'y avait pas de minarets entourés de lumières et d'éclatantes parures à admirer, au-dessus de nous le firmament étincelait d'étoiles ; autour de nous la joie était franche, et il y avait plus d'entrain véritable que dans tous les centres habités. Les musulmans fraternisaient entre eux; ils s'embrassaient avec effusion ; ils oubliaient dans leur abandon que nous étions des infidèles, et voulaient nous faire participer à leur bonheur. Après les premières démonstrations, quand l'effervescence fut un peu calmée, on songea à organiser des danses, et tout le monde, Turcs et Nubiens, se prêta de fort bonne grâce à la composition d'un ballet. A la vérité, la mu-

sique manquait, mais on déterra dans le fond d'une cabane un vieux tarabouka fêlé, et les battements de mains, les chants et les cris cadencés, suppléèrent au reste. On exécuta tour à tour des danses guerrières et des pantomimes grotesques; la négresse de M. Saint-André voulut elle-même payer de sa personne et nous donner, elle aussi, une représentation des danses de son pays natal. J'ai déjà dit que cette esclave était de haute stature et fortement constituée, et ce ne fut pas avec un médiocre étonnement que je la vis débuter dans ces jeux. Elle fit néanmoins les délices de l'assemblée, et je dois avouer que je n'ai jamais vu de danse plus étrange et plus barbare. Les ondulations de son corps dénotaient une flexibilité surprenante, et elle imitait, à s'y méprendre, les mouvements d'un chameau en marche. Lorsqu'elle eut terminé, les Nubiens recommencèrent, et une partie de la nuit se passa en réjouissances.

Le lendemain, la caravane se remit en voyage, et malgré les fatigues de la veille et les difficultés d'une route traversée de montagnes pierreuses, nous cheminâmes avec ardeur : les jours d'abstinence étaient passés et les conducteurs, dont la plupart nous suivaient à pied, et qui n'étaient

plus condamnés à supporter la faim et la soif toute la journée, sentaient leurs forces doublées et se plaignaient les premiers de la lenteur des chameaux. Aussi la marche de ce jour fut-elle plus longue que les précédentes et ce ne fut qu'après huit heures et demie de route que nous nous arrêtâmes dans le hameau de Sakie-el-Abit (la sakie des esclaves). Nous étions arrivés au milieu de notre course dans le désert.

Outre le cheikh El-Beled, il y avait en ce moment à Sakie-el-Abit un agent de l'autorité fiscale dont la présence faisait le désespoir des habitants. Il fallait que le gouvernement fût bien avide ou bien affamé d'argent, pour qu'il eût songé à venir tourmenter des malheureux obligés de disputer au désert quelque peu de terre afin de pourvoir à leur existence. Quoique le chef du hameau eût reçu l'ordre de prêter main-forte à l'agent de l'administration, celui-ci n'avait pas lieu de se louer de son zèle : le cheikh El-Beled, vivant au milieu de ses compatriotes craignait de s'exposer à leur haine en se montrant trop rigoureux, et harcelé d'un autre côté par l'agent fiscal, qui le menaçait de porter plainte à l'autorité supérieure s'il n'exécutait pas ses ordres, il se trouvait dans un étrange embarras, et ne sa-

vait quel parti prendre : dès qu'on l'eut informé qu'il venait d'arriver un médecin au service du pacha, il s'empressa de venir nous visiter, pour nous offrir ses services : il nous conduisit dans sa chaumière où il nous mit au courant de ce qui se passait, en nous priant de nous interposer officieusement et d'engager l'agent du fisc à se montrer moins exigeant. Nous étions à peine installés que nous vîmes paraître le fonctionnaire important qui troublait la tranquillité des villageois : après les compliments d'usage, il nous demanda si nous n'avions pas de l'eau-de-vie, M. Saint-André lui en offrit plusieurs verres de suite, que le sectateur de Mahomet absorba prestement : quand nous crûmes être entrés assez avant dans ses bonnes grâces, nous lui présentâmes la requête du cheikh El-Beled qui s'était retiré à son arrivée : mais notre intervention n'eut pas les résultats que notre protégé en attendait : « Si vous écoutez ces chiens-là, nous dit l'agent fiscal, ils vous feront croire qu'ils ne mangent pas trois fois l'an : le trésor public, vous le savez, est obligé de parer à de fortes dépenses, et il faut bien que les contribuables lui viennent en aide. Du reste, ajouta-t-il en brandissant un énorme courbach qu'il tenait à la main, j'ai le

moyen de rendre ces gens-là raisonnables, et quand le moment sera venu, je saurai bien les forcer à délier leur bourse. » Dans le désert, comme autour des grandes villes, nous trouvions partout appliqué le même système et la même méthode, et partout aussi les hommes chargés de l'administration, imbus des mêmes principes, ne croyaient pas qu'il fût possible de gouverner sans l'emploi fréquent des mesures répressives et violentes. A cet égard, les opinions du percepteur du vice-roi d'Egypte étaient inébranlables, et il nous fut impossible de donner de bonnes nouvelles au chef du hameau, qui rentra immédiatement après le départ de l'agent.

La station de Sakie-el-Abit, où l'on trouve encore des restes d'antiquités, est la plus fréquentée de cette route; la plupart des caravanes, celles surtout qui amènent des esclaves, y campent souvent deux ou trois jours, et c'est peut-être à cette circonstance que le hameau doit son nom. La position de Sakie-el-Abit aussi éloigné de Wady-Halfa que de Dongolah, et les ressources que ce village offre aux voyageurs, en font naturellement le rendez-vous de ceux qui traversent ce désert. Les esclaves, voyageant d'ordinaire en troupes nombreuses, et ayant toujours besoin de repos,

ne peuvent pourtant pas se permettre de stationner dans les lieux abandonnés, où ils s'exposeraient à épuiser leurs provisions sans pouvoir les renouveler, et Sakie-el-Abit, avec ses avantages, est pour eux une trop bonne fortune pour que les jellabs ne s'empressent pas d'en profiter. On trouve dans ce hameau des dattes, du lait, de la farine, des poules, des moutons, et il y a, comme à Wady-Halfa, une choun renfermant des approvisionnements destinés aux troupes égyptiennes que Méhémed-Ali envoie à Dongolah et au Sennâr.

Le lendemain, qui était notre huitième journée de marche, nous cheminâmes pendant sept heures et quart : les deux premières heures épuisèrent les forces des piétons et des baudets; les uns et les autres s'enfonçaient dans le sable jusqu'aux genoux et n'avançaient qu'avec la plus grande difficulté. Nous avions beau harceler nos montures, elles étaient trop faibles pour nous porter sur un pareil terrain : nous pataugions comme dans un bourbier, tandis que les chameaux, grâce à leurs pieds spongieux, affaissaient à peine le sable et poursuivaient triomphalement leur route; ils se sentaient sur leur élément. M. Saint-André et le commerçant turc se traî-

naient derrière la caravane; quant à moi, pour ménager ma monture et ne pas mourir d'impatience, j'étais descendu de mon âne et je suivais à pied les chameaux : j'étais brisé de lassitude, lorsqu'après deux mortelles heures de luttes, ces sables mouvants perdirent enfin de leur profondeur, et nous nous trouvâmes sur un terrain plus solide, où nous oubliâmes bientôt nos fatigues. Nous poursuivîmes notre marche jusqu'au hameau d'Adey, où l'on remarque les débris de deux anciens temples.

Cette seconde partie du chemin était moins déserte et avait un aspect moins sauvage et moins sombre que la première : le sol était généralement moins tourmenté, moins bouleversé, et la route plus facile : les bords du Nil offraient parfois de gracieux ombrages, les cultures étaient moins rares, et presque tous les soirs nous allions trouver maintenant quelques habitations.

Notre arrivée à Adey fit sensation : dès que les villageois nous aperçurent, ils s'attroupèrent autour de nous et nous considérèrent avec la plus vive curiosité. Cet empressement me prouva que les Européens ne se montraient pas fréquemment dans ces lieux, et que nous allions bientôt nous trouver dans des pays moins connus.

Notre neuvième marche fut de six heures et demie : en partant de Sakie-el-Abit, nos conducteurs nous avaient assuré que nous n'avions plus de montagnes à gravir jusqu'à Dongolah ; je m'aperçus ce jour-là qu'il ne fallait pas toujours s'en rapporter aux renseignements des indigènes qui soit pour vous tromper soit par ignorance, disent rarement la vérité. Si nous avions eu, la veille, une rude corvée à travers les sables profonds qui cédaient sous nos pas, elle ne fut pas moindre le lendemain au milieu des montagnes abruptes qui coupaient notre route : deux heures avant d'arriver à notre station, près d'un village nommé Agou, nous aperçûmes en passant les ruines d'un temple immense.

Le jour suivant, après onze heures de marche par une belle route (depuis l'avant-veille, les sables avaient à peu près disparu), nous stationnâmes dans un lieu désert, au milieu d'une vaste plaine stérile.

Le lendemain, 15 février, nous cheminâmes pendant neuf heures : nous étions encore à quatorze lieues environ de Dongolah, mais nous en avions fini avec le désert. Après avoir franchi l'espace qui nous séparait de Wady-Halfa, je crus, en arrivant à la station, que nous venions de dé-

couvrir le paradis terrestre, et quelle que soit la beauté réelle du site enchanteur où nous passâmes la nuit, je suis certain que sa vue produira la même impression sur tous les voyageurs qui suivront cette route.

Malgré sa stérilité et son lugubre silence, ce désert plaît et étonne à la fois par sa variété, par son aspect rude, sauvage, pittoresque : tantôt c'est une vaste plaine de sable qui se déploie devant vous à perte de vue, vous vous croiriez en pleine mer, puis le sable disparaît, et vous souffrez de voir incultes des terres qui semblent faciles à féconder; tantôt ce sont des montagnes noires, rocailleuses, qui se dressent sur votre passage et bornent l'horizon; on a hâte d'arriver au sommet, et de laisser derrière soi cette barrière importune; mais d'autres montagnes plus élevées succèdent aux premières et se renouvellent encore pour redoubler votre impatience : ici, elles se pressent les unes contre les autres, et, à leurs pieds, on dirait que le sable roule comme un fleuve bourbeux : là, elles s'éloignent tout à coup et font place à une vallée sablonneuse, belle et unie, où nulle trace n'est empreinte : plus loin, c'est encore une plaine couverte de dalles comme l'intérieur d'un beau tem-

ple, admirable caprice de la nature imitant le travail de l'homme. La pierre succède au granit et le marbre à la pierre; et çà et là, des plantes vivaces qui s'efforcent d'arrêter et de solidifier le sable, et quelquefois une végétation, fraîche d'abord, mais bientôt flétrie, s'échappent du sein de la terre, et charment un instant vos regards attristés. Dans ce vaste espace silencieux et inoccupé, se trouvent réunis, mais confondus dans un effroyable chaos, les débris d'une création antédiluvienne, ou les informes matériaux d'un monde que l'homme doit un jour façonner!...

En traversant cet immense désert, où l'on a su à peine se frayer une route, en promenant ses regards sur ces plaines arides et sur ces montagnes dévastées, où rien ne révèle la vie, on se demande, avec tristesse, si ce désert est à jamais condamné à subir l'opprobre de sa stérilité, et l'on a peine à croire que cette terre, maudite et frappée aujourd'hui de réprobation, comme la race qui l'habite, soit éternellement distraite du domaine de l'homme pour être abandonnée aux bêtes féroces. Le Nil, si bienfaisant, se serait-il en vain égaré dans ces sables? Le fleuve nourricier s'est-il trompé de route, ou est-ce seulement pour désaltérer quelques chameaux qui passent,

qu'en dépit des rochers qui s'efforcent de le contenir, il s'élance avec fracas, comme pour se faire entendre, et roule ses flots pressés au milieu de ces solitudes muettes et désolées? Non, l'homme à qui la terre a été donnée en héritage ne renoncera pas ainsi à ses droits, et, grâce à quelque nouveau Mœris, ce désert, comme celui du Fayoum, sera un jour fécondé.

Le jour suivant, notre route, tracée dans une belle plaine, ne s'écarta pas des rives du Nil : après les fatigues et les souffrances de la traversée, je jouissais doublement des beautés de la nature ; de riches ombrages se déployaient devant nous et me rappelaient les plus admirables sites d'Égypte. Le grand fleuve ne coulait plus inutile au milieu de terrains ingrats et d'herbes desséchées : d'innombrables palmiers couvraient ses bords mieux cultivés. A chaque instant nous dépassions quelque hameau entouré d'arbres au feuillage verdoyant : après les hameaux, c'étaient des huttes isolées, et de toutes parts on voyait des gens qui allaient et venaient, des chameaux qui paissaient et quelques cavaliers qui semblaient se diriger vers Dongolah. A la morne solitude du désert avait succédé un paysage frais et animé, et, jusque dans la plaine lointaine, on aperce-

vait des mimosas et des acacias qui prêtaient leur ombre aux nombreuses gazelles qu'on découvrait sur tous les points. Les tourterelles voltigeaient dans les palmiers, et les cardinaux prenaient insolemment leurs ébats autour des huttes nubiennes, sans s'effrayer de l'approche des habitants. Après huit heures d'une marche aussi agréable que les autres avaient été pénibles, nous nous arrêtâmes.

Le médecin attaché à l'hôpital de Dongolah, M. Drouart, était un ancien ami de M. Saint-André: celui-ci lui avait envoyé dès le matin un de ses domestiques pour lui annoncer son arrivée prochaine. Vers les trois heures du matin, nous fûmes réveillés par le hennissement d'un cheval; nous nous levâmes aussitôt, et un instant après, MM. Drouart et Saint-André oubliaient, en s'embrassant, le premier les ennuis d'une solitude de plusieurs mois, l'autre les fatigues du voyage. M. Drouart était Français, c'était un compatriote, ce qui, dans un pareil lieu, explique assez son empressement à venir au-devant de nous. Nous hâtâmes nos préparatifs; dès que les chameaux furent chargés, nous nous mîmes en route, et après cinq heures de marche, nous entrâmes à Dongolah-el-Ordi (le camp de Don-

golah) le 17 février 1834, treize jours après notre départ de Wady-Halfa : M. Saint-André était arrivé au terme de son voyage. Les caravanes font ordinairement ce trajet en dix jours, et il y avait quelque temps qu'un Européen, monté sur son vaillant dromadaire, avait traversé ce désert en trois jours.

Le total de nos marches s'élevait à quatre-vingt-neuf heures trois quarts, et nous avions mis quarante-trois heures de Wady-Halfa à Sakie-el-Abit. On calcule que, malgré leur lenteur apparente, les chameaux légèrement chargés font sept lieues en huit heures ; d'où il résulterait que l'espace que nous venions de parcourir comprendrait quatre-vingts lieues environ. Treize jours pour parcourir quatre-vingts lieues ! Les personnes qui ne voyagent que sur des chemins de fer trouveront sans doute que c'est un peu long.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES SOMMAIRES DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE I[er].

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

FIN DES SOMMAIRES DU PREMIER VOLUME

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 22, ligne 2 : mettre une *virgule* au lieu d'un *point* après le mot *misère*.

Page 36, ligne 21 : lisez *contaient*, au lieu de *contait* :

Page 78, ligne 21 : lisez *cheveux*, au lieu de *chevaux*.

Page 177, ligne 19 : lisez *m'offrirent*, au lieu de *m'offraient*.

Page 215, ligne 8 et 9 : lisez *de quelques momies*, d'un antique, au lieu de quelques momies d'un antique.

Page 222, ligne 11 : lisez *les palais*, au lieu de *le palais*.

Page 229, ligne 21 : lisez *guide*, au lieu de *garde*.

Au sommaire du chapitre 8, page 236, ligne 3 : lisez *couleur des Barabrahs*, au lieu de couleur des Barabrahs.

Page 325, ligne 8 : lisez *y sont fort rares*, au lieu de sont fort rares.

Page 338, ligne 5 : après paisibles, mettez un *deux-points* au lieu d'une *virgule*.

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 4, ligne 13 : lisez *à ces mœurs*, au lieu de à ces mœurs.

Page 126, ligne 4 : lisez du Sennâr, au lieu de de Sennâr.

Page 204, ligne 5 : mettez un *point-virgule*, après le mot soleil.

Page 216, ligne 20 : mettez un *point-virgule*, après le mot vendre.

Page 230, ligne 22 : lisez *différent* au lieu de *différend*.

Page 268, lignes 20 et 21 : lisez *les seules choses*, au lieu de *la seule chose*.

Page 336, ligne 10 : mettez un *deux-points* après le mot Arabie.

Page 416, ligne 23 : lisez *et*, au lieu de *est*.

VOYAGE

EN ÉGYPTE, EN NUBIE

DANS

LES DÉSERTS DE BEYOUDA, DES BICHARYS,

ET SUR LES COTES DE LA MER ROUGE.

Corbeil, imp. de CRÉTÉ.

VOYAGE

EN ÉGYPTE, EN NUBIE

DANS

LES DÉSERTS DE BEYOUDA, DES BICHARYS,

ET SUR LES COTES DE LA MER ROUGE,

PAR EDMOND COMBES,

Vice-consul de France, et l'un des auteurs du *Voyage en Abyssinie*.



PARIS,

DESESSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

8, rue des Beaux-Arts.

1846

Corbeil, imp. de CRÉTÉ.

VOYAGE
EN ÉGYPTE, EN NUBIE

DANS

LES DÉSERTS DE BEYOUDA, DES BICHARYS,

ET SUR LES COTES DE LA MER ROUGE,

PAR EDMOND COMBES,

Vice-consul de France, et l'un des auteurs du *Voyage en Abyssinie*.

2

PARIS,

DESESSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

8, rue des Beaux-Arts.

1846

I.

II. 1

SOMMAIRE.

M. Drouart. — Description de Dongolah et de ses environs. — Coutumes. — Infibulation. — Spéculations des Nubiens sur la virginité de leurs filles. — Mœurs dépravées des Turcs dans le Dongolah. — Usages et costumes. — Filles publiques. — Dîner chez un indigène. — Une circoncision. — Climat. — Maladies. — Pluies périodiques. — Scorpions. — Esclaves de haute naissance. — Une ménagerie. — Agriculture. — Commerce. — Un usage singulier. — Cérémonie de deuil. — Brutalité des maîtres; résignation des esclaves. — Trait de barbarie. — Départ de Dongolah. — Rapports entre la Nubie et la Suisse. — Station dans une île. — Danses nubiennes. — Hhandac. — Dongolah-el-Ayous. — Site enchanteur. — Une femme piquée par un scorpion. — Arrivée à Debbeh. — Le Kourdoufan.

CHAPITRE I.

M. Drouart possédait à Dongolah une maison aussi confortable qu'on pouvait l'espérer dans une pareille résidence ; il insista vivement pour me décider à partager sa demeure, et je cédai à ses cordiales instances. M. Saint-André lui-même, qui avait besoin de quelques jours pour s'installer, dût accepter, en arivant, sa gracieuse hospitalité.

M. Drouart était un homme de mérite, et je fus étonné de le voir relégué dans un semblable poste. Il avait adopté la manière de vivre des Orientaux, se faisait servir par des esclaves, et s'il n'avait pas encore mis sous la garde d'un eunuque sa jeune favorite, descendue des plateaux d'Abyssinie, il ne la montrait à personne, si ce n'est aux rares Européens qu'il recevait chez lui. Cette précaution était sage dans un pays où la principale difficulté pour un homme qui recherche une femme, consiste à se trouver en présence de la personne convoitée, et où la femme elle-même, acclimatée à ses mœurs, se croit l'objet de l'indifférence ou du mépris de son maître, si celui-ci ne prend pas les mesures nécessaires pour s'assurer de sa fidélité. M. Drouart était généralement aimé, il vivait dans les meilleurs rapports avec les autorités turques et les premiers négociants de la ville. Chose rare alors parmi les Européens au service de l'Egypte, il connaissait son état et l'exerçait avec conscience. Si un Français pouvait se plaire ailleurs qu'en France, M. Drouart aurait pu se contenter de sa position. Il nous fit les honneurs de sa résidence avec une complaisance parfaite.

La ville dans laquelle nous nous trouvions (s'il

est permis de donner la dénomination de ville à ces assemblages de cabanes et de constructions informes qu'on rencontre dans l'intérieur de l'Afrique), d'abord connue sous le nom de Maraka, est aujourd'hui généralement désignée sous celui de Dongolah en vertu de l'usage commun à plusieurs contrées africaines de donner à la principale ville d'une province le nom même de cette province. Toutefois, pour la distinguer de l'ancienne capitale qui subsiste encore, du moins en partie, et dont les ruines s'appellent Dongolah-el-Ayous (le vieux Dongolah) la ville de Maraka porte le nom de Dongolah-el-Ordi, ou le camp de Dongolah, parce que c'est là que les troupes de Méhémed-Ali tiennent garnison.

Dongolah-el-Ordi, situé sur la rive gauche du fleuve dont il est séparé par une distance de quelques minutes, est divisé en deux parties bien distinctes : le camp et les faubourgs. Le camp est environné d'une ceinture de terre glaise ; de distance en distance des embrasures, pratiquées dans le mur, supportent des canons dont le poids doit leur sembler lourd. Un large fossé extérieur entoure ce rempart de boue. Dans l'enceinte, sont entassés, avec leurs familles, les soldats préposés à sa défense. Leurs habitations d'une mal-

propreté incroyable et pétries du même limon que la muraille contre laquelle elles s'appuient, sont entassées les unes contre les autres dans le plus affreux pêle-mêle. Le divan du gouverneur, son harem et ses jardins, les maisons de plusieurs Cophtes, employés du gouvernement, et celles des Européens, également au service du pacha, sont aussi dans l'intérieur. Elles sont en argile comme les autres, mais on les a barbouillées de plâtre et leur blancheur les fait ressortir d'une manière avantageuse au milieu de cet amas confus de misérables constructions. Au centre du camp, est une grande place où viennent aboutir les caravanes qui transportent les denrées des hautes régions, telles que la gomme, l'encens, l'ivoire, le tamarin et le café. Quiconque n'est pas employé militaire ou directement attaché à l'administration, est relégué hors des murs. Deux portes, l'une à l'est, l'autre au couchant, conduisent la première au fleuve, la seconde aux bazars qui traversent le principal faubourg, peuplé en grande partie par des commerçants étrangers. On ferme ces deux portes après le coucher du soleil. Les maisons des négociants sont à tous égards bien supérieures à celles du camp; les autres faubourgs, composés de mo-

destes cabanes, sont habités par les indigènes.

Les environs de Dongolah offrent des sites pittoresques et des paysages riants. Une étendue considérable de terrain, autrefois inculte, a été conquise sur le désert par l'industrie agricole: de frais jardins, des champs fertiles embellissent ces lieux où naguères encore on n'apercevait que des campagnes arides : de nombreux troupeaux, de gros et de menu bétail, mais surtout de chèvres et de buffles, errent aux alentours, et les palmiers de Dongolah, qui fournissent en abondance les dattes les plus renommées de cette partie de l'Afrique, prodiguent leur ombrage aux habitants de la contrée : des baumiers de la Mecque, des bouquets de Mimosas et des taillis de dattiers croissent partout dans la plaine dont la surface est couverte de sable. Quoique la température du Dongolah soit beaucoup plus élevée que celle de l'Égypte, ses productions sont à peu près les mêmes.

Comme les habitants de la Nubie inférieure, ceux du Dongolah ont abandonné la religion de Jésus pour embrasser l'islamisme, et, comme dans la Nubie inférieure, si le mahométisme disparaît à son tour, il n'aura pas laissé plus de traces matérielles de son passage, que le christianisme.

Les ruines d'églises et les mosquées y sont fort rares. A travers ces religions diverses, les Dongolaouy ont conservé des usages qui doivent remonter aux époques les plus barbares. Les hommes, qui visitent des pays peu connus, se trouvent fréquemment en présence de coutumes tellement excentriques et si immorales à notre point de vue, que leur simple exposé est parfois un sujet de scandale pour une certaine classe de lecteurs. Si le voyageur doit alors se montrer sévère dans son langage, il ne lui est pourtant pas permis de passer sous silence des circonstances et des faits d'autant plus intéressants qu'ils sont tout à fait en dehors de nos idées, et qui, par cela même, contribuent puissamment à faire connaître le caractère et les mœurs d'un peuple. J'avoue cependant que j'aurais été fort embarrassé pour entretenir mes lecteurs d'une pratique atroce, tant par elle-même que par ses conséquences, et désignée sous le nom d'infibulation, si je n'en avais trouvé une description exacte que je vais reproduire, dans l'excellent ouvrage, de MM. Ed. de Cadalvène et J. de Breuvery. Voici cette description :

« C'est à Dongolah que nous eûmes, pour la première fois, l'occasion d'observer la pratique

barbare usitée sur les femmes de ces contrées. On ne peut expliquer cet usage bizarre auquel a donné naissance la jalousie la plus effrénée, qu'en remarquant que, par une exception bien rare aux mœurs musulmanes, les femmes, comme les filles de Dongolah, jouissent de la plus grande liberté, se laissent voir et sortent quand bon leur semble. C'est à l'âge de huit ou neuf ans que les jeunes filles sont soumises à l'infibulation. Cette opération est toujours précédée par la circoncision, c'est-à-dire par l'excision de la partie exubérante des nymphes. L'opération consiste dans le retranchement d'une portion des parties externes. On place ensuite la jeune fille sur le dos, les jambes pressées l'une contre l'autre, et on la tient dans un état d'immobilité complète, jusqu'à ce que les deux plaies aient été réunies par la cicatrisation, ce qui a lieu au bout de deux semaines. Un tube très-étroit sert à ménager l'ouverture indispensable aux écoulements naturels. S'il survient, à la suite de l'infibulation quelques symptômes fâcheux, on le fait disparaître par la cautérisation à l'aide d'un fer rouge. Des matrones, préposées à cet usage, sont chargées de pratiquer la contre-opération à l'époque du mariage. Ces matrones mettent or-

dinairement à leurs soins un prix élevé; aussi, advient-il plus d'une fois, que le nouveau marié ne peut, faute d'argent, faire subir à sa fiancée cette préparation essentielle; mais si par hasard il parvient, malgré cet obstacle, à la rendre féconde, les matrones sont obligées d'exercer gratis leur ministère, et de faire disparaître les entraves qui s'opposeraient au travail de l'enfantement.

« Quelque douloureuse que cette opération puisse paraître, beaucoup de femmes sont exposées à la subir plusieurs fois. Il arrive rarement qu'un Nubien parte pour un long voyage sans s'assurer, par ce moyen, de la vertu de sa moitié pendant son absence, ce qui, du reste, n'empêche pas qu'à Dongolah, comme ailleurs, un mari absent ne puisse être trompé; la femme, lorsqu'elle apprend par quelque caravane la nouvelle du prochain retour de son époux, est alors obligée de se soumettre de nouveau à l'infibulation, et il en est sur lesquelles elle a été répétée jusqu'à six et huit fois.

« Depuis Wady-Halfa jusqu'à Méraouy, l'usage de cette opération est général parmi les Nubiennes, aussi bien que parmi les femmes des Arabes chaykyé, qui ont adopté la vie agricole,

à l'opposé des Arabes bédouines qui en sont exemptes, et que l'on dit très-chastes (1). »

Après la conclusion du mariage, et lorsque le moment est venu d'employer le ministère des matrones qui doivent procéder à l'excision, le futur époux leur donne des instructions particulières fort piquantes, qu'il m'est malheureusement impossible de faire connaître à mes lecteurs.

Si, après l'opération, l'épouse est négligée par le mari, il arrive souvent que les parties saignantes se rejoignent, et il faut de nouveau avoir recours à l'excision. Est-il possible d'imaginer un supplice plus humiliant, et peut-on pousser plus loin la dégradation de la femme? Quel matérialisme effréné! Les sentiments qui nous distinguent des animaux, l'amour, la pudeur, la délicatesse sont inconnus à ces hommes grossiers, et leur compagne n'est pour eux qu'une vile esclave. Mais, chose singulière, (tant il est vrai que si les moyens exagérés réussissent quelquefois, ce n'est jamais que par exception), l'infibulation, qui, surtout dans les premiers temps où elle fut pratiquée, avait dû sembler la meilleure garantie de

(1) *Egypte et Nubie*, tome II, p. 158 et suiv.

la virginité des jeunes filles, permet au contraire aux Nubiennes qui ont le courage de se soumettre plusieurs fois à cette cruelle opération, de passer à leur gré de l'état de femme à celui de vierge, sans qu'il soit possible de les convaincre de libertinage : et s'il est rare que les filles de Dongolah abusent de cet avantage, je puis affirmer que les jellabs qui ont dans leurs troupes des esclaves originaires du pays où cette coutume est en vigueur, leur font subir fréquemment cette odieuse torture, et les vendent comme vierges à ceux qui ne soupçonnent pas ces infamies.

Si les mœurs des Égyptiens, comme l'a observé Savary (1), n'ont presque pas été altérées depuis Hérodote, on peut dire, je crois, la même chose, et à plus forte raison, de celles des Nubiens dont le pays a gardé plus longtemps son indépendance. Or, il est impossible d'admettre que les Dongolaouy, qui se montrent aujourd'hui si confiants, et dont les femmes jouissent d'une liberté si grande, aient jamais été bien jaloux : si la jalousie était véritablement la cause des précautions in-

(1) ..... C'est avec la plus grande satisfaction que j'ai retrouvé dans ce pays (en Egypte) les mœurs, les usages qu'il (Hérodote) a décrits, avec quelques légères modifications que le changement de dominations et de religion y ont introduits. SAVARY, lettre 10, tome I, p. 106.

humaines que prennent les Nubiens pour s'assurer de la virginité des filles; lorsqu'après le mariage la garantie de l'infibulation n'existe plus, ne devraient-ils pas soumettre leurs femmes à la plus rigoureuse surveillance et les tenir enfermées? Cependant, il n'en est rien, et ils poussent quelquefois la confiance au delà des limites imposées par les plus simples convenances. A mon avis, la cupidité seule a donné naissance à cette pratique honteuse à tant d'égards : les Nubiens, comme la plupart des peuples de l'intérieur de l'Afrique, spéculent sur la virginité de leurs filles, et la vendent d'autant plus cher qu'ils peuvent mieux la garantir : il me semble que l'idée de l'infibulation n'a dû venir que dans un pays où les mœurs étaient fort relâchées, et dans le principe, les spéculateurs qui imaginèrent ce procédé, n'eurent sans doute qu'à s'en applaudir : il fallait néanmoins avoir à faire à des hommes bien barbares pour venir leur offrir une virginité conservée à ce prix. Mais aujourd'hui encore, les Turcs ne se contentent-ils pas de la fidélité forcée de leurs femmes, et songent-ils seulement à leur demander davantage!

Les jeunes filles nubiennes ne s'appartiennent pas: elles se regardent elles-mêmes comme la

propriété exclusive de leurs parents, et elles croiraient les frustrer d'un droit inviolable et sacré, si elles osaient disposer d'elles-mêmes sans leur consentement. Elles considéreraient le don de leur propre virginité comme un larcin, comme un attentat à la propriété d'autrui. En Nubie, une femme en butte aux sollicitations d'un séducteur ne trouve que de faibles arguments à lui opposer, si elle cherche à résister; la jeune fille est bien plus difficile à corrompre, et quel que fût son penchant pour le tentateur, elle ne manquerait jamais de lui dire : « ma virginité ne m'appartient pas, je n'ai pas le droit de priver mes parents des avantages qu'ils en attendent, » et la jeune fille serait inébranlable.

La sodomie, inconnue dans le Dongolah avant l'arrivée des troupes turques, n'a pas tardé à s'y répandre après leur invasion, et l'une des funestes conséquences de l'infibulation, a été de hâter ses progrès; il m'est impossible, même après tout ce qu'on vient de lire, d'entrer dans les détails des scandales et des abominations dont la Nubie a été le théâtre. Les Turcs n'ont reculé devant aucun genre d'excès, et des scènes d'un cynisme éhonté ont effrayé les habitants. Cependant les Nubiens ont en horreur ce vice détesta-

ble, et c'est à leur corps défendant qu'il s'est introduit parmi eux. S'ils n'avaient pas d'autres raisons pour avoir les Turcs en exécration, des mœurs aussi dépravées auraient suffi pour les leur rendre odieux. Malheureusement leurs femmes ne partagent pas leur juste répulsion, et mieux traitées par les vainqueurs, elles se montrent moins sauvages.

L'infibulation, qui soumet les jeunes filles à de si pénibles épreuves, a encore pour effet de mettre souvent en péril la vie des femmes en couches. Il semblerait qu'une semblable coutume ne peut exister que chez un peuple féroce, et cependant les Dongolaouy, il est, je crois, nécessaire de le dire, sont en général de mœurs assez douces.

Les musulmans s'épilent et se rasent la tête, en laissant à son sommet une longue mèche par laquelle, dit la superstition, l'ange de la mort les enlèvera et les emportera dans les cieux. Les femmes s'épilent comme les hommes, mais seulement après leur mariage, et elles gardent toujours leur chevelure. Les Nubiens des deux sexes font également tomber leurs crins, non pas pour se soumettre aux coutumes des mahométans, mais parce que les Noirs de toutes les religions

pratiquent cet usage, et ils ne se rasent pas la tête, quoique musulmans, parce que la plupart des Noirs conservent leurs cheveux dont ils prennent beaucoup de soin. Les Dongolaouy, hommes et femmes, les arrangent en tresses gracieuses qui ajoutent un grand charme à leur physionomie déjà fort agréable. Pour enlever sa rudesse à leur abondante crinière, ils l'imbibent de matières onctueuses dont ils se frottent aussi le reste du corps, afin de donner plus d'élasticité à leurs membres et pour empêcher la peau de se gercer. Les Nubiennes ne tressent pas elles-mêmes leur chevelure; elles confient leur tête à d'habiles coiffeuses qui s'acquittent de ce soin. Ces cheveux sont toujours si gras, on éprouve tant de difficultés à les démêler et à les natter de nouveau, qu'on a dû imaginer des espèces de chevets de bois dans lesquels la tête s'enchâsse; qu'on ne craint pas de pourrir et autour desquels les tresses flottantes ne sont pas exposées à se déranger. Un semblable oreiller nous paraîtrait sans doute bien dur; mais si les Nubiens reposaient leur tête sur un coussin d'étoffe, il faudrait le renouveler chaque nuit. Quelques-uns de ces chevets, sculptés sur bois, sont d'un fini admirable; ils sont d'un usage général parmi

les Noirs à longue chevelure, et je les ai retrouvés à Berbera, en Abyssinie et chez les Gallas.

Le costume des Dongolaoùy et des Nubiens en général est fort simple : les pauvres, c'est-à-dire le plus grand nombre, se bornent à cacher leurs nudités avec un morceau d'étoffe qui rappelle les feuilles d'arbre dont se servirent nos premiers pères après leur faute. Les privilégiés portent une chemise, ou se drapent avec une pièce de toile ; les pauvres vont nu-pieds et les riches chaussent des sandales. Les jeunes filles ceignent leurs reins d'un pagne appelé *raad* dans la langue du pays. Ce pagne, qui compose tout leur costume, n'est autre chose qu'une longue frange en peau fine et souple, dont les filets sont très-rapprochés, et qui dérobe parfaitement aux regards les parties qu'il est destiné à couvrir. Il est impossible de rien imaginer de plus simple et de plus gracieux que ce costume, si ce n'est les femmes qui le portent : c'est là ce qu'on attendait et qu'on est heureux de rencontrer dans ces pays encore sauvages et sous ce ciel brillant. Les filles de toute condition ceignent le raad ; mais tandis que celui des pauvres est dépouillé d'ornements, dans les familles de distinction, le pagne est un objet d'un grand luxe. J'ai vu la fille d'un ancien

Mélek (chef), revêtue de cette parure; le raad était toujours en peau finement découpée; mais il était surmonté d'une ceinture d'œufs en argent massif, et les lanières du flanc gauche retombant jusqu'au pied étaient chargées de glands du même métal. Le pagne est l'apanage des vierges; les femmes s'enveloppent d'une pièce de toile sans ampleur, qui les couvre un peu mieux. Comme dans tous les pays chauds, les filles sont nubiles de très-bonne heure, et, grâce au divorce, elles trouvent toutes des maris. La polygamie est un fait rare parmi les Nubiens.

Le désert n'a pas été une barrière contre la prostitution : nous n'avions pas rencontré de filles publiques patentées depuis Assouan; mais la garnison de Dongolah en a attiré un grand nombre, qui sont venues de la haute Egypte à la suite des soldats. Plusieurs femmes du pays se sont jointes à elles, et on les rencontre toute la journée parcourant les bazars ou établies dans les principaux cafés fumant le chibouc ou le narghilé à côté de vieux libertins turcs. C'est un singulier spectacle, dans une ville musulmane, que ces réunions insolites d'hommes et de femmes dans un lieu public, et malgré l'impudence naturelle des habitués de ces cafés, ils ne savent pas se défendre d'un cer-

tain embarras. Les filles publiques ne viennent dans l'intérieur du camp que lorsqu'elles y sont appelées pour compléter une fête, car il y a parmi elles quelques almés de bas étage, et encore faut-il une autorisation du gouverneur. Elles habitent parmi les indigènes et occupent de misérables cabanes répandues dans la plaine à une petite distance de la ville.

M. Drouart ne négligea rien pour rendre mon séjour à Dongolah aussi agréable que possible. Son état de médecin le mettait en position d'être souvent utile aux habitants, et il avait de nombreux amis dans toutes les classes de la population. Le surlendemain de notre arrivée, un riche Nubien qu'il avait guéri d'une maladie grave et qui ne savait comment lui en témoigner sa reconnaissance, nous engagea tous, M. Saint-André, le docteur, leurs familles et moi, à venir passer une journée dans une habitation qu'il possédait à la campagne, à vingt minutes de Dongolah. Nous nous rendîmes à son invitation. Sa demeure, cachée au milieu d'un groupe de palmiers et d'acacias, avait un aspect charmant. En entrant, nous trouvâmes tous ses esclaves en mouvement, et plusieurs femmes étaient occupées à écraser entre deux pierres et à réduire en farine le blé et

le maïs recueillis dans le pays. Il n'y a pas encore de moulins dans le Dongolah, et chaque famille est obligée de moudre chez elle le grain nécessaire à sa consommation. On n'obtient jamais, par ce procédé, qu'une farine très-grossière, et on perd un temps incalculable; mais les inconvénients de ce système sont à peine appréciables dans une contrée où la main d'œuvre est à un très-bas prix, et un homme qui croirait faire une bonne spéculation en construisant un moulin, se fourvoirait assurément. Les esclaves de notre hôte avaient étendu sous les palmiers des nattes du Kourdoufan diversement coloriées et du plus beau travail; aux extrémités, se trouvaient quelques coussins, luxe royal pour un indigène, et ce fut là que nous prîmes place. La position était admirable et nous jouissions pleinement des beautés pittoresques des sites environnants. Je fus néanmoins désagréablement impressionné, lorsque j'entendis le Nubien dire à M. Drouart : « Je sais que vos goûts ne sont pas les nôtres, et j'ai ordonné qu'on préparât un dîner, sinon à la franque, du moins à la turcque. » J'aurais certainement préféré un dîner à la Nubienne, mais malgré ses efforts, notre hôte ne put si bien ou plutôt si mal faire que son repas ne me rappelât

d'une manière frappante l'hospitalité donnée par Abraham aux anges visiteurs qui vinrent lui annoncer que sa femme Sara enfanterait un fils dans sa vieillesse. On avait immolé le mouton le plus gras du troupeau, qu'on servit tout entier avec du pain sans levain, et la maîtresse du logis présidait invisible à l'ordonnance du festin patriarchal. On apporta du laitage et du ris, et l'eau-de-vie de dattes remplaça les vins qui manquaient. Mais ce qui avait un caractère tout à fait local, c'était la salle de réception improvisée à l'ombre des palmiers ; c'était les serviteurs et mieux encore les servantes revêtues seulement du pagne et exécutant les ordres de leur maîtresse avec promptitude et d'un air timide et modeste. L'une d'elles portait un raad d'une grande richesse ; je le fis remarquer à M. Saint-André comme moi nouvel arrivé dans le pays. Cette bagatelle vous étonne, nous dit aussitôt le Nubien qui s'était aperçu de notre surprise ; il fallait nous voir dans le temps de notre prospérité, avant que ces contrées eussent subi le joug du pacha d'Égypte ; la guerre nous a tous ruinés, et ceux qui possèdent encore quelque chose affectent les dehors de la pauvreté qui peut seule les sauver de l'avidité de nos maîtres. Autrefois nos jeunes filles revêtaient

des raad dont un seul ferait aujourd'hui la fortune d'un village; nos femmes étaient couvertes de bracelets et de colliers du plus grand prix, et lorsque nos riches marchands revenaient d'une expédition lointaine, la brise nous apportait de loin la senteur des parfums dont leurs chameaux étaient chargés. Les chefs de caravane, montés sur leurs dromadaires plus légers que le vent, précédaient leurs compagnons de quelques heures, et dès leur arrivée nous préparions des fêtes pour recevoir nos amis; nos femmes surtout étaient alors folles de joie, car leurs frères ou leurs maris ne les oubliaient pas et leur portaient toujours quelques riches présents. Les dromadaires, magnifiquement harnachés, voyaient flotter sur leur tête un superbe panache de plumes d'autruche, et les marchands, armés comme des guerriers, formaient des troupes imposantes qu'on n'aurait pas impunément attaquées. Rien n'était beau comme le départ ou l'arrivée de ces grandes caravanes aujourd'hui dispersées. Avec l'indépendance, nous avons tout perdu; nous n'osons pas même espérer dans l'avenir, et Allah seul pourrait nous dire si les jours heureux reviendront. »

Ces souvenirs avaient attristé le Nubien qui

s'efforça de les éloigner et de reprendre, du moins en apparence, sa première gaîté. Après le repas, on servit du café, et l'on apporta du tabac pour les fumeurs; nous vidâmes plusieurs pots de mérissa, espèce de bière fraîche dont on fait une grande consommation dans le pays, et, au coucher du soleil, nous reprîmes la route de Dongolah, accompagnés de notre hôte et de quelques-uns de ses domestiques qui ne voulurent nous quitter qu'à notre porte.

Une fête d'un autre genre et autrement brillante nous attendait trois jours plus tard. Le gouverneur de la province, résidant à Maraka, avait deux garçons, l'un âgé de trois ans, l'autre de cinq, qui n'avaient pas encore été circoncis : il se disposait à leur faire subir le baptême musulman, et il avait adressé un grand nombre d'invitations pour la cérémonie non-seulement aux employés du gouvernement et aux riches négociants, mais encore aux gens de la classe pauvre et à quelques indigènes. Ainsi que cela arrive ordinairement, les fêtes devaient durer plusieurs jours; les femmes du gouverneur avaient de leur côté envoyé de nombreuses invitations aux dames de la ville; on avait fait beaucoup de préparatifs et les invités se promettaient de grandes jouissances.

Toutes les invitations n'avaient pas été faites pour le même jour. Selon la coutume, les derniers, par leur rang ou par la fortune, avaient été appelés les premiers. Dans ces circonstances solennelles, les maîtres de maison, qui voudraient faire participer tout le monde à leur joie, ont cru devoir établir ces distinctions, tant pour ménager l'orgueil des grands, que pour épargner aux petits l'embarras qu'ils éprouvent toujours en présence des grands ; mais tous, pauvres et riches, sont également bien traités : il y a pour tous abondance et variété de mets, et les danseurs, les saltimbanques et les musiciens sont appelés pour tout le monde. Les dames procèdent de la même manière à l'égard de leurs invitées, et il y a ainsi double fête dans la même maison, fête incomplète pour les hommes comme pour les femmes, qui se réjouissent séparément et ne peuvent jamais se réunir.

On nous avait fait l'honneur de nous inviter pour le dernier jour. J'ai déjà parlé des danseurs et des musiciens d'Orient, et ceux qui se produisirent devant nous ne méritent pas de mention particulière; je dirai seulement que le dîner qu'on nous servit à part sur une table dressée à l'Européenne ou à peu près, fut précédé et suivi de

danses et de chants soutenus par une musique détestable. Lorsqu'un danseur a terminé son pas, il est d'usage, dans ces sortes de fêtes, que chaque convive jette à ses pieds une ou plusieurs pièces de monnaie, et cette pluie d'or est plus ou moins abondante, selon que le danseur a été plus ou moins admiré et applaudi. Cette manière de témoigner sa satisfaction à l'artiste, est obligatoire et elle devient onéreuse pour les visiteurs dans les séances prolongées : c'est un moyen indirect de faire payer aux convives une partie des frais de la fête. Les musiciens et les almés qui connaissent cet usage se rendent pour des prix modiques et quelquefois pour rien dans les maisons où ils sont appelés, et, grâce à la générosité ou à la vanité des assistants, ils recueillent toujours de riches offrandes. La même chose a lieu dans l'intérieur du harem, mais avec surcroît de dépenses pour les femmes du dehors. Dans les entr'actes, quand les almés épuisées de fatigue ont besoin de prendre quelque repos, on engage les dames, qui composent la société, à participer aux danses et aux chants, et les maîtresses de la maison leur donnent souvent l'exemple. Les spectatrices toujours pour se conformer à l'usage, apportent leurs offrandes à ces nouvelles almés,

et quoique leurs dons soient toujours destinés aux danseuses à gages, la bienséance leur prescrit de se montrer plus libérales envers ces dames que pour des almés de profession. Il est rare qu'en Orient les fêtes de famille n'entraînent pas à des dépenses les personnes qu'on y invite, et on peut, à beaucoup d'égards, les considérer comme des représentations à bénéfices qui néanmoins sont toujours recherchées dans un pays où les spectacles ne sont pas communs.

M. Drouart était un habitué de la maison, et sa profession de médecin lui donnait le charmant privilége de pouvoir pénétrer jusque dans le harem. Il demanda au mudir la permission de me faire voir les lits qu'on avait préparés dans les appartements intérieurs pour les jeunes catéchumènes. Le gouverneur se prêta à ce désir avec la plus grande bienveillance; il envoya d'abord un eunuque vers ses femmes pour les prévenir qu'elles allaient avoir la visite d'étrangers, et nous attendîmes quelques minutes pour leur donner le temps de se cacher ou tout au moins de se voiler. L'eunuque ne tarda pas à reparaître, et il nous conduisit dans une vaste salle où deux lits montés dans le style des anciens lits d'Europe, frappèrent nos regards. Placés l'un à côté

de l'autre et adossés contre le mur, ils étaient couverts de magnifiques cachemires et de belles draperies entouraient de gracieux trophées suspendus au-dessus des chevets. Les jeunes fils du gouverneur, vêtus d'habits de fête d'une grande richesse, et n'ayant pas conscience des douleurs qui les attendaient, nous montraient, avec une satisfaction orgueilleuse, ces couches somptueuses, en nous disant que c'était pour eux qu'on les avait préparées. Il y avait trois jours que les fêtes avaient commencé, et le moment était venu de faire subir aux enfants la cruelle opération. Depuis la veille, on avait prévenu un habile barbier qui, disait-on, coupait un prépuce avec une dextérité merveilleuse. Quoique les victimes fussent dans un âge bien tendre, on leur avait recommandé de se montrer fermes comme des hommes,et elles l'avaient promis sans hésiter,car elles ne savaient pas encore pour quel motif on en appelait à leur courage. Dans les villes où il y a des bains publics, on est dans l'usage d'y conduire les enfants en grande pompe avant de pratiquer sur eux la circoncision. Il n'y a pas encore de pareils établissements à Dongolah, et dès le matin on avait préparé des bains parfumés dans le harem pour purifier les catéchumènes qui pa-

rurent bientôt vêtus de blanc. S'imaginant que tout était fini, ils s'approchèrent de leur père et lui demandèrent naïvement s'ils n'avaient pas montré assez de courage : le gouverneur sourit tristement et ne répondit pas. On sépara les enfants sous divers prétextes, et on les introduisit l'un après l'autre dans le lieu de l'exécution, où se trouvait le barbier. Le père était auprès de ses fils au moment de l'opération, et les femmes, dans une cruelle anxiété, les attendaient dans la salle où l'on avait dressé les lits. Après la circoncision, on plaça les prépuces sur un plateau d'argent, et on les présenta à la mère ; on les rendit ensuite au barbier qui les enterra dans la cour de la maison. On transporta les enfants dans leurs lits ; ils poussaient des cris déchirants, et l'aîné surtout paraissait éprouver les plus vives douleurs : les femmes, accroupies autour d'eux, s'efforçaient en vain de les consoler. Le soir, il y eut de nouveaux invités et de nouvelles réjouissances. Après quinze jours de soins assidus et intelligents, les enfants, entièrement rétablis, avaient oublié leurs souffrances.

J'avais commencé à étudier les mœurs des Nubiens au Caire ; je continuai à étudier celles des Turcs en Nubie : mais en Nubie comme en

Egypte, les Turcs, maîtres partout, se montraient avec leur véritable caractère; tandis que les Nubiens courbés sous le joug étranger, dissimulaient le leur, et ne se laissaient voir que sous un faux jour.

Nous n'étions encore qu'au mois de février et la température était déjà très-élevée. Dans ces pays, alors même qu'il n'y a pas de maladies particulières à redouter, les chaleurs suffisent pour miner la santé des Européens. Le climat de Dongolah est moins sain que celui de la Nubie inférieure, mais il est bien préférable à celui du Sennâr : les fièvres y exercent quelques ravages. Maraka se rapproche de la limite des pluies périodiques qui inondent les régions supérieures : il y pleut en automne d'une manière irrégulière, et lorsque le Nil commence à baisser. Les maladies vénériennes sont le fléau de la province ; le nombre des personnes qui en sont attaquées est effroyable et plusieurs d'entre elles inspirent à la fois l'horreur et la pitié : les pères et les mères transmettent le mal à leurs enfants, et se trouvant privés des soins que leur état exige; les uns ni les autres n'obtiennent jamais une guérison complète : lorsque la maladie semble avoir cédé au traitement de quelque empirique, elle reparaît

plus tard sous de nouvelles formes et poursuit ses progrès au milieu d'une population malheureusement trop insouciante.

D'autre part, la petite vérole fait aussi d'affreux ravages parmi les enfants. M. Drouart me racontait que, l'année précédente, on lui avait envoyé du vaccin du Caire, mais que pas une seule personne n'avait consenti à se laisser vacciner. Peu de temps avant notre arrivée, la maladie avait fait de nombreuses victimes, (tant il est vrai que l'ignorance est un des plus grands fléaux de l'humanité, et qu'il faut souvent violenter les hommes dans leur propre intérêt). Pendant l'épidémie, M. Drouart, profitant de la terreur générale, avait décidé plusieurs pères de famille à lui confier leurs enfants; mais son vaccin déjà ancien avait perdu sa vertu, et il avait écrit en Egypte pour en demander à ses chefs. La maladie avait cessé, et le médecin craignait qu'à l'arrivée du merveilleux préservatif, les habitants, ne se trouvant plus sous l'influence de la peur, ne refusassent de nouveau de profiter de ses bienfaits.

Parmi les hôtes dangereux de Dongolah, il faut compter les scorpions : non-seulement il s'en trouve une grande quantité dans les décombres des masures enfermées dans le camp, mais ces

redoutables insectes dont les piqûres sont quelquefois mortelles, s'introduisent dans les maisons habitées, et s'établissent partout, dans les chaussures, sous les meubles, dans les divans et jusques sur les lits. M. Drouart fut piqué à la lèvre par un scorpion qui s'était réfugié dans sa serviette, et un enfant auquel on n'avait pas donné des secours assez prompts, était mort des suites d'une semblable piqûre : des Nègres et des soldats atteints par le venimeux insecte, et qui s'étaient adressés à temps au médecin, avaient été délivrés de leurs atroces douleurs en avalant un verre d'eau dans lequel on avait jeté quelques gouttes d'ammoniaque, alcali employé toujours avec succès en pareille circonstance.

Rien n'est plus commun en Afrique que de rencontrer des individus de race princière dans les positions les plus misérables. M. Drouart avait donné l'hospitalité à un frère du roi du Darfour, dont la tête avait été mise à prix à la suite d'une conspiration malheureuse formée contre le prince régnant que le proscrit avait voulu supplanter. Ce Nègre, dépouillé de tous ses biens, errait de province en province en attendant des jours meilleurs; il avait laissé dans son pays de nombreux partisans, et il espérait y rentrer un

jour en souverain : il était jeune encore, et son visage portait l'empreinte d'une mâle résignation. Il me fit présent d'une bourse en soie rouge qu'il avait tricoté lui-même avec deux aiguilles de bois; cette bourse, d'un tissu doux et moëlleux, était d'une grande solidité. M. Drouart avait en outre pour esclaves le fils et la fille d'un roitelet de l'intérieur. Le père, ayant appris que ses enfants se trouvaient dans la maison du médecin français, avait envoyé deux de ses sujets pour traiter de leur rançon; le marché était sur le point d'être conclu et les esclaves allaient être rendus à leur famille.

La maison que j'habitais renfermait des individus de tant d'espèces différentes qu'elle rappelait naturellement l'arche de Noé : outre sa favorite et les personnages dont je viens de parler, M. Drouart possédait une négresse hideuse avec son nourisson et une jeune esclave nubienne; sa basse-cour était peuplée d'animaux divers; on y voyait deux bœufs sauvages, aux longues cornes, des gazelles, quelques autruches, un chat-tigre, une giraffe, un dromadaire, un superbe baudet et plusieurs variétés de singes; il était parvenu, quoique avec beaucoup de peine, à se procurer un cheval de cette belle race de Dongolah, qui a

presque entièrement disparu dans la Nubie, mais qu'on retrouve en Abyssinie dans les provinces de Béghemder et de Gojam. M. Drouart qui désirait agrandir sa ménagerie, avait envoyé des chasseurs dans diverses directions, et il avait promis cinquante talaris, somme énorme à Maraka, à celui qui serait assez heureux pour lui amener un jeune éléphant et un hippopotame vivant.

Les bienfaits de la pluie joints à ceux de l'inondation dont on tire un grand parti au moyen d'un système de Sakies très-développé, ajoutent à la fertilité des terrains de Dongolah, et les cultures occupent un vaste espace dans toute la province. A Maraka, la vie matérielle est facile et très-peu coûteuse; malheureusement les fruits, les légumes et le jardinage y sont rares comme dans tout l'intérieur de l'Afrique où on les préférerait souvent à des mets plus substantiels : la nourriture se compose principalement de viandes, de laitage, de piments, d'oignons, de mauvais pain et de bouillies : le pays abonde en gibier, mais il y a peu de chasseurs, et on le laisse croître et multiplier.

Le commerce de Dongolah a beaucoup perdu de son importance depuis l'invasion des troupes

égyptiennes : Les riches négociants ont été ruinés ou ont abandonné le pays. Les Turcs fournissent la ville et la province des objets manufacturés et des étoffes qui viennent du Caire, et les jellabs apportent de l'intérieur les denrées que le monopole gouvernemental n'a pas encore envahies. Les caravanes partant pour l'Égypte suivent quelquefois la route du désert, qui conduit directement de Dongolah à Syout : elles trouvent en route l'oasis de Kardje où elles prennent quelques jours de repos. Un dromadaire peut faire ce long trajet en dix jours ; notre voyage depuis Syout par le Nil et le désert de Wady-Halfa en avait duré cinquante.

Il y a dans le Dongolah un usage curieux qu'on ne retrouve peut-être nulle part, et qui semble incompatible avec les mœurs musulmanes. Lorsqu'un Nubien désire acheter une esclave et que sa fortune ne lui permet pas de satisfaire ce désir, il cherche à s'entendre avec quelques amis qui se trouvent dans la même position financière et les mêmes dispositions que lui, et les associés forment alors un fonds commun, et se rendent ensemble chez les jellabs. Après s'être accordés sur le choix de l'esclave, ce qui n'est jamais bien facile, ils débattent le prix avec le marchand, et lors-

que toutes les difficultés sont levées, ils amènent la jeune fille fort étonnée d'appartenir à plusieurs maîtres. D'après des conditions arrêtées et consenties d'avance, l'esclave passe, alternativement avec chacun des associés, un laps de temps déterminé, et elle se trouve ainsi en possession de plusieurs maris qui, séparément, seraient dans l'impossibilité d'entretenir une femme. Sa cohabitation auprès de chacun d'eux doit être au moins d'un mois, afin que si elle venait à concevoir, la paternité put être constatée ; le fameux *pater is est quem nuptiæ demonstrant* devenant inapplicable dans une pareille occurrence.

Avant de quitter Dongolah, j'eus encore l'occasion d'assister à une cérémonie de deuil d'un caractère émouvant : une riche veuve habitant le village de Chifchérif, situé à deux lieues environ du camp, venait de recevoir une funeste nouvelle ; son fils absent depuis plusieurs années était mort en Égypte au moment où il se disposait à retourner dans son pays. Pour rendre à la mémoire du défunt, les derniers devoirs qu'elle ne pouvait rendre à ses restes mortels, la malheureuse mère convia ses amis à un repas funèbre après lequel on exalta les vertus de son

fils : des chants monotones, mais d'une tristesse communicative se firent entendre, et courbée sous le poids de sa douleur, la mère silencieuse dont chacun respectait l'abattement, versait des torrents de larmes : des esclaves muets distribuaient la bière et l'eau-de-vie aux assistants accroupis sur des nattes. Bientôt tout le monde se leva et l'on se dirigea lentement vers des groupes de palmiers qu'on apercevait à quelque distance ombrageant çà et là une plaine sablonneuse : la mère précédait le convoi auquel il manquait la dépouille mortelle de son fils : arrivée dans une enceinte environnée d'arbres, elle s'assit à l'écart et éleva la voix en pleurant : on sait que les pleurs et les chants se confondent souvent chez les orientaux. L'expression déchirante de la douleur de cette femme, rappela à ma mémoire la situation lamentable d'Agar perdue dans le désert et s'éloignant de son enfant pour ne pas le voir expirer sous ses yeux (1). Au même instant plusieurs jeunes filles cachées derrière des taillis de palmiers, s'avancèrent au milieu du groupe

(1) Et elle (Agar) s'éloigna de lui (de son fils) à la distance d'un trait d'arc et s'assit vis-à-vis, car elle dit : Que je ne voie point mourir cet enfant. Et s'étant assise vis-à-vis, elle éleva la voix et pleura. *Genèse*, chap. XXI, verset 16.

revêtues du simple pagne, et commencèrent à exécuter des danses empreintes d'un tel caractère de tristesse, que je me sentis tout ému. Il y avait, dans leurs mouvemements comme dans leurs attitudes, quelque chose de suppliant et de désolé, et leurs regards abaissés sur la terre ou levés vers les cieux, exprimaient le désespoir le plus profond : chaque danseuse venait à son tour, en poussant des cris pénétrants, s'incliner devant la pauvre mère qui continuait à psalmodier en pleurant. Ces danses se prolongèrent longtemps, et le lieu de la scène ajoutait encore à l'impression qu'elles devaient produire. Aux approches de la nuit, le cortége rentra dans le village, et je revins à Dongolah.

A Maraka, je fus indigné de la manière brutale dont les Turcs traitaient souvent les Nubiens. Lorsqu'on a vécu dans un pays civilisé comme la France, lorsqu'on a suivi dans son développement progressif, non pas l'humanite tout entière, mais une partie de l'espèce humaine, lorsqu'on l'a vue, avec cette satisfaction que doivent éprouver tout les cœurs généreux, repoussant tour à tour les sacrifices sanglants, l'esclavage et ces honteux priviléges qui consacraient l'asservissement du plus grand nombre au profit de quel-

ques heureux ; on est douloureusement affecté en rencontrant encore, dans l'intérieur de l'Afrique, les traces vivantes de cette barbarie qui caractérise, en tous lieux, les premiers âges du monde ; le spectacle des scènes atroces malheureusement trop fréquentes en Nubie inspire à la fois une violente indignation contre les maîtres et une profonde pitié pour les esclaves n'ayant aucun recours sur cette terre, et qui en appelaient à la justice de Dieu dans un monde avenir. Que la civilisation moderne si supérieure aux civilisations antiques et qui embrasse déjà un aussi vaste espace, se hâte d'étendre ses bienfaits et d'apporter quelques secours à nos frères souffrants.

M. Drouart me raconta que, dans le Kourdoufan, un misérable turc ayant eu à se plaindre d'un esclave, lui infligea lui-même une rude bastonnade : la victime ayant trouvé le châtiment trop rigoureux pour sa faute qui était légère, résolut de se donner la mort. Elle planta un pieu sur les bords d'un puits, y attacha fortement une corde, se passa un nœud coulant autour du cou, et se laissa glisser dans le puits ; son maître l'ayant malheureusement découverte avant qu'elle n'eut expiré, la fit aussitôt retirer de la citerne, lui

fit donner quelques soins, et lorsqu'il lui eut rendu ses forces, il la manda près de lui, lui appliqua une nouvelle bastonnade, et l'ayant solidement garrotée : puisque tu veux mourir, lui dit-il, je ne veux pas m'y opposer, mais comme tu m'appartiens, je te choisirai un genre de mort à ma manière : alors il lui passa sous le bras la corde avec laquelle elle avait voulu se pendre, attacha cette corde au même pieu, sur les bords du même puits, et y jeta ce malheureux qui vécut dit-on huit jours, et mourut lentement après avoir supporté d'horribles souffrances.

A Dongolah comme au Caire j'attendais une occasion favorable pour continuer mon voyage; grâce à M. Drouart, cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un copte nommé Chénoda, demeurant à Maraka, venait d'être désigné pour occuper le poste d'écrivain du divan dans la ville de Khartoum située à la pointe de la presqu'île du Sennâr : il se disposait à se rendre à sa nouvelle résidence, et le gouverneur avait mis à sa disposition une grande barque qui devait le transporter jusqu'au village d'Ambokol à l'entrée du désert de Béyouda. A la sollicitation de M. Drouart, Chénoda me donna une place dans sa cange, et le six avril, au coucher du soleil, je quittai Don-

golah. Je possédais quelques livres, je les laissai au médecin qui me les paya bien au-dessus de leur valeur; M. Saint-André voulut me donner de nouvelles preuves de sa bienveillance, et je me trouvai en possession d'une petite somme avec laquelle je comptais aller loin. L'esclave favorite de M. Drouart me fit don d'une bague d'argent sortie de l'atelier d'un orfèvre de Dongolah, elle y joignit une natte de Kourdoufan et une peau de chèvre qui me servirent de lit tout le temps de mon voyage.

En faisant mes adieux à MM. Drouart et Saint-André, je me sentis ému : depuis longtemps, c'étaient les seules personnes avec lesquelles je pouvais m'épancher, et je savais que j'allais bientôt me trouver dans un grand isolement : je n'avais ni compagnon de voyage européen, ni drogman, ni domestique d'aucun pays; la langue arabe que je ne parlais encore qu'avec beaucoup de peine, n'était plus comprise que par un petit nombre de personnes, et je dus réunir tout ce que j'avais de courage et de volonté, pour me mettre à la hauteur de ma nouvelle situation. Cependant grâce à cette naïve confiance qui n'abandonne jamais la jeunesse, je ne tardai pas à triompher du malaise que m'avait causé cette

séparation, et sans m'étonner davantage des difficultésde mon entreprise, je poursuivis ma route, me reposant sur la providence du soin de les aplanir.

A quelques égards, *et si parva licet componere magnis*, on peut dire de la Nubie, ce que J.-J. Rousseau a déjà dit de la Suisse (1). La Nubie est un village continuel. Sur les bords du Nil, les maisons se succèdent presque sans interruption au milieu des bois de palmiers et de gommiers, et hors les lieux où la crainte d'insurrections toujours menaçantes en pays nouvellement conquis, a forcé le gouvernement de former des camps ou d'élever des forts, il est rare de rencontrer plusieurs habitations réunies. On pourrait dire encore qu'on ne trouve en Nubie que, des villes et des maisons de campagne, mais quelles villes et quelles maisons de campagne !

Le vent nous favorisa toute la nuit, et le lendemain de notre départ, à une heure après-midi, nous débarquions dans l'île de Guertot. Le copte Chénoda avait là quelques amis qu'il

(1) La Suisse entière n'est pour ainsi dire qu'une grande ville dont les rues larges et longues plus que celle de St-Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes et dont les maisons éparses et isolées ne communiquent entre elles que par des jardins anglais. J.-J. R. Septième promenade, p. 440.

avait voulu visiter avant de quitter le Dongolah. Le chef de l'île, qui était indigène, nous retint à dîner, et j'eus une nouvelle représentation des festins du pays. On nous fit asseoir sur des nattes, siéges ordinaires des habitants aisés, et on servit, sur une petite table, une foule de mets dont pas un ne m'était connu : généralement ils flattaient peu la vue, mais ils étaient tous tellement acidés ou épicés que, malgré leur diversité apparente et même réelle quant au fonds, ils me parurent avoir le même goût. Selon la coutume, nous mangions comme nos premiers pères, avec les doigts. Au milieu de ces convives disparates auxquels je ne pouvais pas dire grand chose, j'avais l'air d'être tombé des nues, tandis que chaque objet, chaque individu fixait tour à tour mon attention, tout le monde m'examinait avec la plus vive curiosité, et la différence tranchée de langage, de costumes et de couleurs justifiaient assez l'étonnement général.

Le vent qui s'était apaisé avant notre arrivée dans l'île, ne tarda pas à souffler de nouveau, et nous nous embarquâmes pour continuer notre route. Notre équipage était entièrement composé de Nubiens, mais ses mœurs différaient peu de celles des mariniers d'Égypte; il avait la même

insouciance et la même propension au plaisir : il y avait à bord un tarabouka et un bouffon, et tous nos matelots étaient d'agréables et vaillants danseurs. Avec la fertilité et l'abondance nous avions retrouvé les fêtes et la joie ; et autant les Barabrahs m'avaient paru mornes et consternés, autant les Dongolaouy se montraient passionnés pour le bruit et le mouvement. Dès que le temps le permettait, notre barque était transformée en une salle de bal ou de concert : les Égyptiens ont d'admirables danseuses, mais leurs danseurs sont lourds et manquent absolument de souplesse. Il n'en est pas de même en Nubie : les hommes grâce à leur légèreté naturelle, et à la flexibilité de leurs membres, exécutent des danses d'un caractère charmant; comme dans tout l'Orient leurs pantomimes représentent des sujets sensuels, mais le talent des danseurs me les fit trouver moins choquantes qu'en Égypte.

Nous arrivâmes au gros village de Hhandac, situé sur la rive gauche du fleuve à quatorze lieues environ de Dongolah-el-Ordi. Ce village défendu par une forteresse de construction moderne, est très-animé, et offre quelques ressources aux bateaux qui sillonnent le Nil. Il s'y tient un grand marché par semaine, on y vend de jolis

pagnes, et l'on y apporte du sel gemme de l'intérieur du désert; les habitants le préfèrent au sel marin qu'ils trouvent amer et moins savoureux.

Après une station de deux heures, nous poursuivîmes notre marche. Nos matelots auxquels ma présence causait de fréquentes distractions, ne pouvaient s'habituer à me regarder d'une manière indifférente; tous les jours, ils venaient assister à mon lever et à mon coucher, et ne me laissaient seul que lorsque ma toilette était entièrement terminée. Mes chaussures, mes habits, mes peignes, mes brosses à dents, tout ce qu'ils voyaient leur faisait pousser des exclamations de surprise et d'admiration, et ils s'extasiaient devant les moindres bagatelles.

Nous ne tardâmes pas à découvrir les ruines de Dongolah-el-Ayous dont l'aspect inspire la tristesse. Cette ville où le christianisme fut longtemps florissant et qui servait de résidence à des princes puissants et redoutés, est aujourd'hui entièrement abandonnée, et les sables s'amoncèlent autour de ses habitations désertes. Elle est située sur la rive droite du fleuve; sa mosquée est parfaitement conservée; la plupart des maisons sont en assez bon état, et les portes en bois

et d'une grande solidité, n'ont pas même été enlevées. Dongolah-el-Ayous domine le fleuve et le désert qui l'enveloppe de toutes parts : on ne saurait se faire une idée des impressions pénibles qu'on éprouve en parcourant les rues silencieuses de cette ancienne capitale encore debout et privée de ses habitants, et en présence de cet abandon prématuré, de tristes réflexions sur l'instabilité et la fragilité des grandeurs humaines assiégent le voyageur soucieux.

Si, à la hauteur du vieux Dongolah, la campagne est stérile sur la rive droite du fleuve, la rive gauche présente l'aspect le plus séduisant et le plus gracieux : de charmants ombrages, des champs fertiles et cultivés s'étendent à perte de vue, et forment un riant tableau plein d'animation et de variété. De nombreux troupeaux, sous la garde de leurs bergers, paissaient dans cette plaine verdoyante couverte de cabanes et de travailleurs, et au milieu de ce paysage d'une fraîcheur délicieuse, se trouvait campé, sous ses tentes, un corps de Mograbins se rendant comme nous à Khartoum. Au moment où nous débarquions on nous annonça que la femme d'un des principaux officiers de ce corps, venait d'être piquée par un scorpion; j'étais Européen, donc j'é-

tais médecin, et ce fut à moi qu'on s'adressa afin d'obtenir les secours nécessaires pour arrêter les progrès du mal : avant mon départ de Dongolah, M. Drouart avait eu la bonté de composer pour mon usage, une petite pharmacie dans laquelle se trouvait un flacon d'ammoniaque; j'avais dit au Copte que j'étais en possession de ce précieux spécifique; il se hâta d'en prévenir l'époux de la malade, et celui-ci vint aussitôt vers moi pour me supplier de lui confier le terrible médicament : ma femme, me dit-il, éprouve de violentes souffrances, et si tu contribues à lui rendre la santé, je prierai Allah pour qu'il te fasse la grâce de devenir Musulman, afin qu'après ta mort tu puisses jouir du bonheur réservé aux croyants; je le remerciai de son vœu, et je m'efforçai aussitôt de lui faire comprendre qu'il m'était impossible de lui remettre un médicament dont les bons effets toujours certains, lorsqu'il était administré convenablement pouvait devenir dangereux entre ses mains; et malgré ses vives instances, je refusai de souscrire à ses désirs; j'ajoutai que j'étais tout disposé à me rendre auprès de la malade, et qu'il serait imprudent de lui faire trop attendre les secours que son état réclamait. Le mari hésitait, je savais que sa ré-

pugnance à montrer sa femme à un étranger était la principale cause de cette hésitation que j'aurais respectée en tout autre circonstance; mais le fanatisme obstiné de cet homme en présence du danger de la malade m'indigna profondément, et je lui déclarai sèchement que si je ne voyais pas le visage de sa femme, afin de juger de son âge et de la vigueur ou de la faiblesse de sa constitution, je ne ferais rien pour elle, ma détermination était inébranlable, et l'officier le comprit : un esclave accourut en même temps pour le prévenir que les douleurs de la malade augmentaient, et alors ses hésitations cessèrent. Il consentit quoique à regret à m'amener dans sa tente, en me demandant, à plusieurs reprises, si j'étais bien certain de l'efficacité de mon remède. Arrivés près de la femme, qui s'était couverte elle-même de son voile le plus épais, j'eus à soutenir une nouvelle lutte pour la décider à découvrir son visage; soit préjugé, soit ostentation, et pour complaire à son mari, elle se montra fort opiniâtre, et il fallut l'intervention un peu brutale du maître, pour la déterminer à se dévoiler devant moi (1). Malgré la grande altération de ses traits,

(1) S'il s'agit de leur toucher le pouls (aux femmes) elles présentent un poignet et une main bien enveloppés d'un linge et ne

cette femme encore jeune me parut très-belle, et je compris, en la voyant, la longue résistance du mari. On voulait que je fusse médecin, j'en pris le ton et les manières; j'interrogeai les pulsations du pouls de la malade et j'examinai sa langue : je demandai un verre d'eau sucré dans lequel je répandis quelques gouttes d'ammoniaque que je fis avaler à la Mograbine en lui promettant une prompte guérison : j'avais procédé avec toute la gravité recommandée en pareil cas, et le maître devenu plus traitable m'offrit une pipe et du café. La femme avait été piquée au sein pendant son sommeil; à mon grand étonnement, et sans que le mari en parut offensé, elle me montra la piqûre que je n'avais pas demandé à voir. Cette femme qui avait si longtemps hésité avant de m'admettre dans son intérieur, ne faisait aucune difficulté d'étaler sa gorge devant moi, et son mari qui n'avait pas craint de compromettre ses jours en

laissent que la place pour appliquer les doigts sur l'artère; s'il s'agit de les saigner, elles veulent ne laisser voir que le pli du bras, et il faut que le médecin use presque de violence pour obtenir que l'avant-bras reste libre; si elles ont mal aux yeux, on exige que le médecin les guérisse sans les voir. Je sortais presque toujours de ces retraites de la cupidité, l'âme remplie d'indignation contre des prêtres qui, loin de chercher à développer les germes de la raison, en faisaient disparaître la plus faible lueur. — SONNINI, *Voyage dans la Haute et Basse-Égypte*, tome III, chap. XLIX, p. 233 et 234.

refusant d'abord de m'introduire, trouvait cette conduite toute naturelle. Comme on le voit, chaque peuple a ses usages et ses mœurs. Je quittai la tente après une courte visite, et j'eus la satisfaction d'apprendre avant mon départ que la malade dont les douleurs s'étaient calmées, était en pleine voie de guérison.

Après avoir laissé derrière nous les îles d'Ammour et de Tangosse couvertes de riches cultures, nous arrivâmes au village de Debbeh bâti sur la rive gauche du Nil. En cet endroit le fleuve change brusquement de direction, et remonte vers le nord-est. Nous mouillâmes auprès de plusieurs canges dont les unes débarquaient des soldats et des marchandises venus d'Égypte, et dont les autres embarquaient des esclaves et des denrées de l'intérieur. Debbeh, où se réunissent les caravanes qui se dirigent vers le Kourdoufan, n'a par lui-même aucune importance, et en l'absence des commerçants étrangers, ce village présente peu d'intérêt. On compte environ cent lieues de Debbeh au Kourdoufan : le désert qui sépare le village de la province est généralement dépourvu d'eau quoique boisé : on y rencontre, dit-on, des giraffes, des bandes d'autruches, des éléphants, et la plupart des animaux qui fréquen-

tent les solitudes du Sennâr et de la Nubie. Des pluies périodiques dont on ne retire aucun avantage pour le temps de la sécheresse, entretiennent la végétation du désert. Le Kourdoufan fait partie des conquêtes de Méhémed-Ali dans le pays des Noirs : une seule bataille, gagnée par le trop fameux Defterdar, suffit pour le rendre maître de cette riche contrée. Le Kourdoufan, naguère habité et gouverné par un peuple à demi-sauvage, est aujourd'hui administré comme une province d'Égypte : dans ce pays reculé, environné de nègres et de déserts, on trouve des bataillons organisés à l'européenne avec des instructeurs, des médecins et des pharmaciens français ou italiens. Grâce à cette volonté puissante dont le vice-roi a donné tant de preuves, les voyageurs qu'il protége arrivent sans danger jusqu'aux pieds des montagnes du Dar-Four, et les caravanes qui continuent à exploiter le commerce du Kourdoufan, sont beaucoup moins inquiétées par les pillards qu'avant l'époque de l'invasion égyptienne.

Le Kourdoufan est un vaste entrepôt d'esclaves : il en sort tous les ans des troupes considérables qu'on achemine ordinairement vers l'Égypte. Les principales denrées d'exportation de cette province sont les plumes d'autruche, l'ivoi-

re, les gommes et le tamarin : on y trouve de la poudre d'or et on y confectionne des nattes très-renommées et très-recherchées dans les contrées environnantes. Quoique les terrains fertiles ne soient pas rares dans le Kourdoufan, l'agriculture y est négligée.

Dans cette province, la petite vérole exerce d'affreux ravages parmi les enfants et les esclaves de tout âge : les divers médecins qui se sont succédés dans le Kourdoufan, n'ont pas été plus heureux dans leurs tentatives pour introduire le vaccin, que M. Drouart à Dongolah : il faut espérer cependant que leurs louables efforts ne seront pas entièrement perdus, et que les habitants, mieux éclairés sur leurs véritables intérêts, ne repousseront pas toujours les précieux avantages de l'inoculation : malgré toutes les précautions qu'on peut prendre, le vaccin ne se conserve pas longtemps dans ces pays chauds, et, dans l'impossibilité où l'on se trouve de le renouveler fréquemment, on en est quelquefois privé au moment où il serait le plus nécessaire. Les habitants du Kourdoufan sont en outre exposés à des fièvres redoutables qui n'épargnent ni les naturels, ni les étrangers.

II.

SOMMAIRE.

La Nubie brusquement ouverte aux explorateurs. — Les moucherons sur le Nil. — Rencontre d'une troupe d'esclaves. — Leur état misérable. — Laideur affreuse de ces esclaves. — Arrivée à Ambokol. — Usage curieux. — Spéculation des jellabs. — Précautions des commerçants d'Ambokol. — Pureté du type des habitants de ce village. — Départ pour le désert. — Achat d'un baudet. — Manière de voyager. — Changement de costume. — Solitude de Béyouda. — Peaux de Giraffe. — Scènes bibliques. — Manière dont nos guides se procurent du feu. — L'oasis de Béyouda. — Détails intéressants sur les bêtes féroces. — Un lion dévore un de nos chameaux. — Beauté du désert. — Préjugés de nos guides relatifs aux Européens. — Leur tolérance. — Les bêtes sauvages se multiplient devant nous. — Rencontre d'une giraffe. — Rencontre de chasseurs. — Voleurs du désert. — Mesures prises contre eux par le pacha d'Égypte. — Calme de la solitude. — Je fais l'essai du dromadaire et du chameau. — Deux autruches. — Le crocodile du désert. — Un troupeau de gazelles. — Nous retournons sur les bords du Nil. — Admirable faculté des chameaux. — Magnifiques paysages. — Village de Carari. — Arrivée à Khartoum.

CHAPITRE II.

Généralement, ce n'est que pas à pas et en sondant le terrain avec précaution, qu'on avance dans les pays inconnus, et ce n'est qu'à la faveur de graves événements et de changements imprévus, qu'il est permis aux explorateurs de s'aventurer inopinément dans des contrées nouvelles. Ainsi les armes françaises ont ouvert tout à coup

les portes de l'Algérie; ainsi les guerres de Méhémed-Ali dans le Nedj et l'Hedjaz ont amené d'intrépides voyageurs dans toutes les Arabies; ainsi, depuis la conquête égyptienne, la Nubie où naguère encore les explorateurs n'apparaissaient que de loin en loin et au péril de leur vie, la Nubie peut aujourd'hui être sillonnée en divers sens, je ne dirai pas sans danger, mais avec des chances bien autrement favorables qu'avant l'occupation du pays par les troupes du vice-roi. Il est seulement à regretter que les gouvernements civilisés et les sociétés savantes n'aient pas profité de ces circonstances exceptionnelles pour envoyer dans ces contrées reculées, des hommes spéciaux dans diverses branches, qui auraient pu rapporter de leurs expéditions des documents précis qu'on ne sera peut-être pas en mesure de se procurer toujours avec une égale facilité : déjà l'Arabie, enlevée à l'autorité du pacha d'Égypte est fermée aux voyageurs européens, et qui pourrait affirmer que les Nubiens, courbés sous le joug étranger, ne parviendront pas un jour à reconquérir leur indépendance et ne défendront pas l'abord de leurs frontières aux visiteurs de toutes les nations?

Nous avions passé la nuit à Debbeh, et nous en partîmes au lever de l'aurore : le temps était

calme, et nous étions poursuivis par des nuées de moucherons dont les piqûres irritantes ne nous laissaient pas un instant de repos; nous n'avions aucun moyen de nous en garantir, et depuis notre départ de Dongolah, ils ne cessaient pas de nous tourmenter : ils nous assaillaient partout; sur les bords du Nil comme au milieu du fleuve, et je ne pouvais ni travailler, ni jouir du charme de cette navigation solitaire qui m'avait paru monotone avant d'arriver à Wady-Halfa, mais dont j'ai souvent regretté les avantages au milieu des déserts : vainement pour écarter ces terribles insectes, le copte Chénoda faisait-il agiter de grands éventails au-dessus de nos têtes, la brise seule en fraîchissant parvenait à triompher de leur opiniâtreté et à les éloigner pour quelques moments, mais ils reparaissaient plus nombreux et plus insupportables qu'auparavant, dès que le calme était revenu.

A peu de distance de Debbeh, un triste et honteux spectacle s'offrit à nos regards : Dans le but de se procurer des esclaves, les troupes turques faisaient alors deux fois par an des excursions sur le territoire des provinces indépendantes de l'autorité du pacha d'Égypte et voisine du Kourdoufan et du Sennâr : ces barbares expéditions,

plus meurtrières que l'ancienne chasse aux Ilotes, décimaient les populations et portaient la désolation dans les montagnes. Les esclaves pris dans ces courses étaient distribués aux soldats au lieu de solde, et le restant était conduit au Caire et vendu dans les marchés publics au profit du gouvernement. On venait d'amarrer notre cange dans le voisinage de quelques cabanes abritées sous les palmiers de la rive, lorsque nous vîmes paraître trois grandes barques chargées de trois cents de ces malheureux nouvellement arrachés de leurs foyers. Ces barques s'arrêtèrent près de nous : les esclaves, entassés les uns sur les autres, et ne pouvant pas même se mouvoir, furent mis à terre où il leur fut permis de respirer plus librement. C'était l'heure du repas, et à cette heure, on était dans l'usage de stationner, car il eut été impossible, faute d'espace, de préparer à bord la nourriture des esclaves. Au fond des barques, on avait répandu un peu de paille comme dans les écuries; comme dans les écuries, cette paille était devenue du fumier, et c'était là qu'on laissait croupir les victimes. On débarquait les esclaves à une heure réglée, et ils étaient tous obligés de satisfaire en même temps leurs besoins ; hors ces heures, les canges ne s'arrêtaient

pour aucun motif, et personne ne devait bouger de sa place : il est impossible de se faire une idée de l'horreur et du dégoût qu'inspirait un semblable spectacle : aussi, à chaque station, y avait-il quelque cadavre à jeter aux crocodiles du Nil. Pour toute nourriture, on donnait à ces infortunés un peu de farine grossière délayée dans de l'eau froide, qu'on leur distribuait par groupes. Les rations n'étaient pas abondantes, et il fallait une surveillance bien active pour empêcher les forts de dévorer la part des faibles. En les voyant réunis autour de leur auge, on les aurait pris pour des animaux immondes plutôt que pour des êtres humains. Les trois barques se rendaient à Dongolah, et si la route qu'elles avaient encore à parcourir eût été plus longue, elles seraient sans doute arrivées vides. Parmi ces esclaves, il y avait des enfants, des hommes faits, des vieillards et des femmes de tout âge : la plupart étaient malades et nus, mais entièrement nus. Souvent incapables de faire le moindre mouvement, soit à cause de leur faiblesse, soit à cause de l'engourdissement occasionné par l'état d'immobilité auquel ils étaient condamnés durant le voyage, ils se voyaient forcés d'attendre que leurs gardiens vinssent les soulever et les transporter d'un lieu

dans un autre : il y avait dans cette troupe des femmes enceintes, des mères allaitant leurs enfants, il y avait des hommes estropiés et jusqu'à des aveugles. C'était un affreux tableau et une épouvantable misère! Les jellabs, qui, dans leur propre intérêt, sont obligés de soigner la santé de leurs esclaves, leur accordent du moins quelques soins, mais ici, les soldats, chargés de la garde de ces malheureux dont ils n'étaient pas les propriétaires, s'inquiétaient peu de les voir diminuer tous les jours, et ils les laissaient mourir sans secours et sans pitié. Hâtons-nous de dire que, grace à des représentations bienveillantes adressées au pacha par des hommes touchés de tant de maux, ces chasses périodiques et désastreuses ont été abolies, et si les Turcs, en garnison sur les frontières, se permettent encore de faire des excursions de ce genre, ce n'est qu'à l'insu et contre la volonté de leur maître.

Dans tout le cours de mes voyages en Afrique, je n'ai jamais rencontré des nègres aussi disgraciés, aussi hideux que ceux dont je viens de parler : en traitant du classement des races, je disais que les nègres purs de tout mélange, servaient de transition entre l'homme et le singe, mais les esclaves enlevés dans ces chasses, me

parurent, sous tous les rapports, au-dessous de certains animaux : leur langage était insaisissable, ils poussaient des cris plutôt qu'ils ne parlaient, leur intelligence n'était certainement pas à la hauteur de l'instinct des singes, et leurs membres grêles, leur corps efflanqué, leur face bestiale entièrement dégarnie de poils, en faisaient les êtres les plus repoussants de la création. En outre, le développement anormal de l'épine dorsale dans la direction inférieure, que je remarquai chez quelques individus, me parut un fait très-significatif et du plus haut intérêt. Si les savants qui se livrent à l'étude des caractères physiques de l'homme osaient s'aventurer dans les montagnes de cette partie de l'Afrique, ils y rencontreraient, sans nul doute, des races inconnues, qui jetteraient un nouveau jour dans la science des types.

Après avoir passé quelques heures au milieu de ces infortunés, nous poursuivîmes notre route, et le 11 avril, cinq jours après notre départ de Dongolah, nous arrivâmes au village d'Ambokol où comme à Wadi-Halfa, nous devions quitter notre cange pour entrer dans le désert de Béyouda que nous avions à traverser pour nous rendre à Khartoum. Ambokol se trouve sur la rive

gauche, à dix minutes du fleuve; on découvre avec peine ses maisons de terre entourées de buttes ; aux alentours on remarque quelques tombeaux. L'écrivain fit venir plusieurs chameaux sur lesquels on chargea les bagages, et après avoir donné une gratification aux matelots dont nous n'avions eu qu'à nous louer durant la route, nous nous dirigeâmes vers le village.

Décidément le copte Chénoda était un personnage : quoique chrétien, tout le monde le traitait avec la plus grande déférence, et on l'avait fêté partout où il s'était arrêté. A notre arrivée à Ambokol, le kachef et ses gens étaient absents, et l'autorité avait été provisoirement confiée à un ancien chef indigène : l'écrivain s'installa en maître dans la maison du gouverneur et se vit aussitôt l'objet des soins les plus empressés. Sans changer de religion, Chénoda avait adopté les mœurs des Turcs : il voyageait avec son harem, composé d'une Copte qu'il avait amenée d'Egypte, d'une Nubienne, et d'une esclave galla. Quoique les femmes de la contrée ne fissent aucune difficulté de se montrer sans voile, celles de l'écrivain étaient toujours invisibles, et ce n'était que par hasard ou par surprise que j'étais parvenu à les voir : l'Egyptienne, habituée depuis

longtemps à paraître en public le visage couvert, ne témoignait cependant aucune mauvaise humeur lorqu'elle s'apercevait de mes indiscrétions, tandis que la Nubienne, élevée dans un pays où les filles vont presque nues, était furieuse lorsqu'il lui arrivait de se laisser surprendre dévoilée. Chénoda faisait peu d'attention à ses femmes qu'il négligeait pour celles des autres. Je viens de dire qu'il avait adopté les mœurs turques, mais ses mœurs, comme celles de la plupart des personnes qui vivent parmi les noirs, étaient très-relâchées : la facilité avec laquelle on peut se procurer des femmes et en changer chez ces peuples, explique naturellement les excès des étrangers dans ces contrées lointaines, et, malheureusement pour son harem, le Copte ne faisait pas exception à la règle générale.

A Ambokol, l'écrivain mit la jalousie de ses femmes à une rude épreuve : comme tous les peuples primitifs les Nubiens sont hospitaliers, car l'hospitalité est un devoir dans les pays où l'on ne trouve pas encore d'hôtelleries ; mais en Nubie, les personnes de distinction remplissent ce devoir d'une manière large et qui ne laisse rien à désirer. Après les fatigues d'un voyage, lorsqu'on se présente à la porte d'un chef, ou plutôt lors-

qu'on se présentait à la porte d'un chef (car cet usage, généralement pratiqué avant l'invasion des troupes turques, tend tous les jours à disparaître), on était reçu avec les plus grands égards, le maître du logis faisait préparer pour le voyageur un appartement commode où on le laissait jouir de toute sa liberté, et, après avoir mis à sa disposition tous les objets de première nécessité, comme il n'y a pas encore de salle de bain en Nubie, on lui envoyait une jeune esclave chargée de le laver de la tête aux pieds et, de le frotter ensuite, pour achever de le délasser, avec des substances grasses et parfumées : il est inutile d'ajouter que la jeune fille demeurait aux ordres du voyageur. Le gouverneur intérimaire d'Ambokol était un fidèle observateur des coutumes de ses pères, il était en outre l'ami de Chénoda qu'il avait connu en d'autres lieux, et le Copte reçut la plus gracieuse hospitalité. Quoique l'écrivain eut son harem auprès de lui, l'ancien chef, pour se conformer entièrement à l'étiquette nubienne, chargea sa plus belle esclave d'aller lui laver les pieds et de les oindre de parfums, persuadé que Chénoda ne voudrait pas user de tous ses droits envers la jeune fille. Mais le Copte n'était pas homme à renoncer aux avantages de sa position, et loin de

chercher à ménager la susceptibilité de ses femmes, il eut la cruauté de les faire coucher à la porte de la maison sur des bancs de terre qui s'y trouvaient adossés, et il passa la nuit avec l'esclave du chef.

Cet usage, que la population laisse tomber en désuétude, est encore en pleine vigueur parmi les marchands d'esclaves qui spéculent sur la générosité de leurs hôtes; après avoir accepté les bons offices de la jeune fille il est rare qu'on ne lui fasse pas un cadeau avant de la renvoyer: les jellabs ont soin de dépêcher auprès de leurs visiteurs en voyage, non pas la plus belle, mais la plus naïve et la moins intéressée de leurs esclaves afin de pouvoir lui enlever plus facilement le fruit de sa prostitution et de ses complaisances, après le départ de leurs hôtes.

Le lendemain de notre arrivée au village d'Ambokol était un jour de marché. Les vendeurs et les acheteurs se réunirent à deux cents pas des habitations, sur une plaine sablonneuse où l'on remarquait çà et là quelques arbres rabougris. Les affaires commencèrent à neuf heures du matin et se continuèrent jusque vers les quatre heures du soir: pendant ce temps-là, il y eut un continuel va-et-vient entre le lieu du marché, le village et

le désert. Quoique les monnaies d'Egypte eussent cours à Ambokol, la plupart des transactions s'effectuaient néanmoins encore par voie d'échange; on trouvait principalement dans ce bazar en plein air des céréales, des légumes secs, des toiles, des pagnes, des verroteries, des bêtes de somme, depuis le baudet jusqu'au chameau et des troupeaux de gros et de menu bétail. Avant d'entrer en pourparler pour un affaire quelconque, l'acheteur commençait par réciter la moitié de la formule consacrée du mahométisme, *la ila ill'allah* : point de Dieux excepté Dieu, et le vendeur la terminait en ajoutant *ou Mohammed raçoul allah* et Mahomet est l'envoyé de Dieu. En invoquant ainsi le nom de Dieu et du prophète, avant de conclure un marché, les parties s'engageaient mentalement à traiter de bonne foi; mais, comme cela arrive toujours lorsqu'on abuse des choses respectables, cette précaution n'empêchait, ni le vendeur, ni l'acheteur de chercher à se tromper mutuellement, et l'un et l'autre se tenaient sur leurs gardes pour éviter au moins de se laisser duper. S'il advenait qu'un chrétien eut à traiter une affaire avec un musulman il s'empressait, pour ne pas braver l'usage, de réciter la première partie de la formule, qui n'avait rien d'hétérodoxe, afin de ne pas avoir à

refuser de prononcer la seconde, ce qui n'aurait pas manqué de produire le plus mauvais effet auprès du musulman.

Depuis que j'étais entré en Nubie, je n'avais pas encore rencontré de population moins mélangée, plus pure que celle d'Ambokol : non-seulement tous les visages étaient noirs, mais la plupart avaient le même caractère et un même air de famille. Parmi cette foule qui s'agitait sur la place du marché on remarquait plusieurs jeunes filles dont la beauté et les formes étaient dignes de la statuaire antique. A cause de leur couleur, la nudité de ces jeunes filles n'ayant qu'un pagne pour tout vêtement, était peut-être moins choquante, même au point de vue de nos mœurs, que certains costumes de théâtre ou de bal dans nos pays. On dirait, en effet, que la couleur noire, moins voyante que la couleur blanche, est comme un premier voile jeté sur le corps par la nature, et la nudité d'une négresse est incontestablement moins apparente, moins crue que celle d'une femme blanche.

Nos préparatifs de départ pour le désert étaient sur le point d'être terminés : deux fins dromadaires que Chénoda avait envoyés à l'avance par terre de Dongolah à Ambokol, étaient arrivés de-

puis quelques jours et avaient eu le temps de se reposer de leurs fatigues. Nous avions trouvé sans difficulté, les chameaux nécessaires pour le transport des bagages; le Copte dont les procédés envers moi étaient excellents, n'avait pas voulu me permettre de m'occuper des soins du voyage; mes effets devaient être chargés sur ses chameaux, et il m'avait offert un de ses dromadaires pour monture: mais toujours sous l'influence de la crainte du *mal de mer*, crainte sans fondement sérieux, ainsi que je l'ai dit, et qui cependant avait été assez puissante pour m'empêcher de monter un chameau dans le trajet de Wady-Halfa à Dongolah, je le remerciai de son offre obligeante et me mis en quête d'un baudet. Le factotum de Chénoda allait se rendre au marché pour y faire des provisions d'orge et de fèves pour les bêtes de somme; de lentilles, de farine, d'oignons et de piments pour le maître et sa suite. Je me joignis à lui, et lorsqu'il eut terminé ses affaires, je le priai de me prêter son concours pour l'achat d'une monture à ma convenance: parmi les ânes à vendre, il y en avait un qui se trouvait prêt à être monté; il était sellé et bridé; je demandai le prix de l'harnachement et de la bête, et après quelques difficultés de la part du

propriétaire, l'un et l'autre me furent livrés pour la modique somme de vingt-deux piastres d'Égypte, environ cinq francs et demi. Sans doute l'harnachement et la bête, n'étaient pas propres à faire briller le cavalier, mais l'essentiel pour moi était de traverser le désert à peu de frais et sans fatigue, et le baudet que je venais d'acheter à vil prix, me porta bravement à ma destination.

Le manque de numéraire qui devient de plus en plus rare à mesure qu'on s'éloigne d'Égypte, explique le bon marché de cette acquisition et de toutes celles que nous fîmes dans ce village. Par la même raison, le prix de louage d'un chameau qui est de trente piastres de Wady-Halfa à Dongolah, n'est que de vingt-deux d'Ambokol à Khartoum.

Le 12 avril, à sept heures du soir, on chargea les bagages, et la petite caravane composée de onze chameaux et de trois baudets, quitta le village d'Ambokol; mais après une demi-heure de marche, elle s'arrêta pour ne reprendre sa route que le jour suivant. Le Copte, pressé d'arriver à sa destination, avait voulu s'arracher aux séductions du gouverneur, et quoique la nuit approchât et qu'il sut d'avance que nous ne ferions pas

beaucoup de chemin, il avait donné l'ordre de lever le camp, pour se donner en quelque sorte du courage et ne pas s'exposer à être retenu le lendemain. Les chaleurs étaient déjà accablantes, et il ne fallait plus songer à voyager au milieu du jour : cheminer la nuit dans un désert fréquenté par un grand nombre d'animaux féroces, était imprudent et dangereux, et il fut décidé que nous ferions deux étapes par journée, une le matin de bonne heure, et l'autre le soir ; c'était le seul moyen de voyager avec quelque sécurité et de ménager les hommes et les chameaux. On était parti avec précipitation ; au lieu de la station, on employa une heure à disposer les charges des bêtes de somme et chacun fit ses arrangements pour la traversée. J'avais porté le costume européen jusqu'à Ambokol sans qu'il m'eut occasionné le moindre désagrément; dans les endroits habités, il avait quelquefois l'inconvénient, si c'en est un, de faire attrouper les personnes autour de moi, mais la curiosité que j'inspirai me servait à satisfaire la mienne, et j'avais fini par m'habituer à l'empressement des badauds. Cependant, pour ma commodité particulière, j'avais jugé convenable en quittant le Nil, d'en adopter un nouveau qui se composait d'un

caleçon de toile blanche et d'une longue chemise bleue retenue par une ceinture de cuir. A Dongolah, j'avais fait le sacrifice de mes cheveux, j'avais la tête rasée et j'étais coiffé d'un tarbouch.

Le premier désert que j'avais traversé n'avait pu me donner aucune idée de celui dans lequel nous venions d'entrer. L'espace compris entre la seconde cataracte et Maraka, est une affeuse solitude stérile et dépouillée dans laquelle les montagnes succèdent aux plaines et les plaines aux montagnes; le terrain est tourmenté, accidenté, et loin du Nil, on ne rencontre pas un arbre; ici au contraire la route se déploie à travers une vaste plaine où le sable sans profondeur est contenu par les arbres clair-semés qui s'élèvent de toutes parts et garantissent le voyageur contre les ardeurs du soleil. Rien ne serait plus facile et moins coûteux que d'établir un chemin de fer qui relierait Ambokol au Nil à la hauteur de Khartoum, et si, dans un avenir lointain, l'Afrique est dotée de ces communications rapides qui rapprochent toutes distances, cette ligne sera l'une des premières qui s'ouvriront en Nubie à cause de l'importance de Khartoum. Aujourd'hui le désert de Béyouda est un bois solitaire et négligé, abandonné par les indigènes qui y mourraient

de faim et de soif, et peuplé d'animaux de toute espèce qui y vivent et s'y multiplient. L'aspect de cette nature sauvage vous tient dans un continuel étonnement; à travers les arbres disséminés dans la plaine, on voit tantôt passer des bandes d'autruches effrayées et fuyant à votre approche; tantôt c'est une giraffe légère ou des gazelles bondissantes qui s'éloignent rapidement et sans jamais vous perdre de vue; après les gazelles et les giraffes, ce sont des bœufs sauvages aux longues cornes, hôtes errants de ces contrées brûlantes que la présence de l'homme vient troubler un instant. C'est pendant le jour qu'on rencontre les animaux inoffensifs, et la nuit venue, c'est le tour des bêtes féroces qu'on entend plus souvent qu'on ne les voit. On trouve encore dans le désert de Béyouda, l'un des plus animés et des plus intéressants de ceux que j'ai parcourus, des serpents, d'énormes lézards, des tortues, des tigres, des lions, des éléphants. Lorsqu'on approche des lieux habités, ces animaux, qui fuient le voisinage de l'homme, se retirent pour faire place à de nombreux troupeaux de vaches et de moutons, au milieu desquels les chamelles, suivies de leurs petits, broutent les fleurs parfumées des mimosas, l'arbre le plus commun de ce désert.

Il y a environ cent lieues d'Ambokol à Khartoum par la route que nous allions prendre; après vingt-six heures de marche, on arrive à l'oasis de Béyouda qui donne son nom au désert; c'est le seul endroit dans lequel on trouve de l'eau avant de retourner sur les bords du Nil. Il y a cinquante lieues de l'oasis au fleuve, on est donc plusieurs jours sans rencontrer de source. Le désert de Beyouda est fréquenté par les Hassanyeh et les Cababich.

J'avais lieu d'espérer que le lendemain de notre départ d'Ambokol, nous reprendrions notre route de bonne heure, mais mon attente fut trompée : dès le matin Chénoda était sur pied et voulait forcer les chameliers à charger les bagages ; mais deux d'entre eux avaient disparu, et il fallut, bon gré malgré se résigner à les attendre. Ils étaient retournés au village où se trouvaient leurs familles et nous ne les revîmes que dans l'après-midi. Je raconte ces détails, en apparence insignifiants, pour bien faire comprendre à mes lecteurs, à quelles lenteurs et à quels ennuis on se trouve exposé, lorsqu'on voyage dans le Levant. En s'éloignant la veille d'Ambokol, le Copte se croyait certain de pouvoir continuer sa route sans différer, et cependant après avoir perdu l'é-

de faim et de soif, et peuplé d'animaux de toute espèce qui y vivent et s'y multiplient. L'aspect de cette nature sauvage vous tient dans un continuel étonnement; à travers les arbres disséminés dans la plaine, on voit tantôt passer des bandes d'autruches effrayées et fuyant à votre approche; tantôt c'est une giraffe légère ou des gazelles bondissantes qui s'éloignent rapidement et sans jamais vous perdre de vue; après les gazelles et les giraffes, ce sont des bœufs sauvages aux longues cornes, hôtes errants de ces contrées brûlantes que la présence de l'homme vient troubler un instant. C'est pendant le jour qu'on rencontre les animaux inoffensifs, et la nuit venue, c'est le tour des bêtes féroces qu'on entend plus souvent qu'on ne les voit. On trouve encore dans le désert de Béyouda, l'un des plus animés et des plus intéressants de ceux que j'ai parcourus, des serpents, d'énormes lézards, des tortues, des tigres, des lions, des éléphants. Lorsqu'on approche des lieux habités, ces animaux, qui fuient le voisinage de l'homme, se retirent pour faire place à de nombreux troupeaux de vaches et de moutons, au milieu desquels les chamelles, suivies de leurs petits, broutent les fleurs parfumées des mimosas, l'arbre le plus commun de ce désert.

Il y a environ cent lieues d'Ambokol à Khartoum par la route que nous allions prendre; après vingt-six heures de marche, on arrive à l'oasis de Béyouda qui donne son nom au désert; c'est le seul endroit dans lequel on trouve de l'eau avant de retourner sur les bords du Nil. Il y a cinquante lieues de l'oasis au fleuve, on est donc plusieurs jours sans rencontrer de source. Le désert de Beyouda est fréquenté par les Hassanyeh et les Cababich.

J'avais lieu d'espérer que le lendemain de notre départ d'Ambokol, nous reprendrions notre route de bonne heure, mais mon attente fut trompée : dès le matin Chénoda était sur pied et voulait forcer les chameliers à charger les bagages ; mais deux d'entre eux avaient disparu, et il fallut, bon gré malgré se résigner à les attendre. Ils étaient retournés au village où se trouvaient leurs familles et nous ne les revîmes que dans l'après-midi. Je raconte ces détails, en apparence insignifiants, pour bien faire comprendre à mes lecteurs, à quelles lenteurs et à quels ennuis on se trouve exposé, lorsqu'on voyage dans le Levant. En s'éloignant la veille d'Ambokol, le Copte se croyait certain de pouvoir continuer sa route sans différer, et cependant après avoir perdu l'é-

de faim et de soif, et peuplé d'animaux de toute espèce qui y vivent et s'y multiplient. L'aspect de cette nature sauvage vous tient dans un continuel étonnement; à travers les arbres disséminés dans la plaine, on voit tantôt passer des bandes d'autruches effrayées et fuyant à votre approche; tantôt c'est une giraffe légère ou des gazelles bondissantes qui s'éloignent rapidement et sans jamais vous perdre de vue; après les gazelles et les giraffes, ce sont des bœufs sauvages aux longues cornes, hôtes errants de ces contrées brûlantes que la présence de l'homme vient troubler un instant. C'est pendant le jour qu'on rencontre les animaux inoffensifs, et la nuit venue, c'est le tour des bêtes féroces qu'on entend plus souvent qu'on ne les voit. On trouve encore dans le désert de Béyouda, l'un des plus animés et des plus intéressants de ceux que j'ai parcourus, des serpents, d'énormes lézards, des tortues, des tigres, des lions, des éléphants. Lorsqu'on approche des lieux habités, ces animaux, qui fuient le voisinage de l'homme, se retirent pour faire place à de nombreux troupeaux de vaches et de moutons, au milieu desquels les chamelles, suivies de leurs petits, broutent les fleurs parfumées des mimosas, l'arbre le plus commun de ce désert.

Il y a environ cent lieues d'Ambokol à Khartoum par la route que nous allions prendre; après vingt-six heures de marche, on arrive à l'oasis de Béyouda qui donne son nom au désert; c'est le seul endroit dans lequel on trouve de l'eau avant de retourner sur les bords du Nil. Il y a cinquante lieues de l'oasis au fleuve, on est donc plusieurs jours sans rencontrer de source. Le désert de Beyouda est fréquenté par les Hassanyeh et les Cababich.

J'avais lieu d'espérer que le lendemain de notre départ d'Ambokol, nous reprendrions notre route de bonne heure, mais mon attente fut trompée : dès le matin Chénoda était sur pied et voulait forcer les chameliers à charger les bagages ; mais deux d'entre eux avaient disparu, et il fallut, bon gré malgré se résigner à les attendre. Ils étaient retournés au village où se trouvaient leurs familles et nous ne les revîmes que dans l'après-midi. Je raconte ces détails, en apparence insignifiants, pour bien faire comprendre à mes lecteurs, à quelles lenteurs et à quels ennuis on se trouve exposé, lorsqu'on voyage dans le Levant. En s'éloignant la veille d'Ambokol, le Copte se croyait certain de pouvoir continuer sa route sans différer, et cependant après avoir perdu l'é-

de faim et de soif, et peuplé d'animaux de toute espèce qui y vivent et s'y multiplient. L'aspect de cette nature sauvage vous tient dans un continuel étonnement; à travers les arbres disséminés dans la plaine, on voit tantôt passer des bandes d'autruches effrayées et fuyant à votre approche; tantôt c'est une giraffe légère ou des gazelles bondissantes qui s'éloignent rapidement et sans jamais vous perdre de vue; après les gazelles et les giraffes, ce sont des bœufs sauvages aux longues cornes, hôtes errants de ces contrées brûlantes que la présence de l'homme vient troubler un instant. C'est pendant le jour qu'on rencontre les animaux inoffensifs, et la nuit venue, c'est le tour des bêtes féroces qu'on entend plus souvent qu'on ne les voit. On trouve encore dans le désert de Béyouda, l'un des plus animés et des plus intéressants de ceux que j'ai parcourus, des serpents, d'énormes lézards, des tortues, des tigres, des lions, des éléphants. Lorsqu'on approche des lieux habités, ces animaux, qui fuient le voisinage de l'homme, se retirent pour faire place à de nombreux troupeaux de vaches et de moutons, au milieu desquels les chamelles, suivies de leurs petits, broutent les fleurs parfumées des mimosas, l'arbre le plus commun de ce désert.

Il y a environ cent lieues d'Ambokol à Khartoum par la route que nous allions prendre; après vingt-six heures de marche, on arrive à l'oasis de Béyouda qui donne son nom au désert; c'est le seul endroit dans lequel on trouve de l'eau avant de retourner sur les bords du Nil. Il y a cinquante lieues de l'oasis au fleuve, on est donc plusieurs jours sans rencontrer de source. Le désert de Beyouda est fréquenté par les Hassanyeh et les Cababich.

J'avais lieu d'espérer que le lendemain de notre départ d'Ambokol, nous reprendrions notre route de bonne heure, mais mon attente fut trompée : dès le matin Chénoda était sur pied et voulait forcer les chameliers à charger les bagages ; mais deux d'entre eux avaient disparu, et il fallut, bon gré malgré se résigner à les attendre. Ils étaient retournés au village où se trouvaient leurs familles et nous ne les revîmes que dans l'après-midi. Je raconte ces détails, en apparence insignifiants, pour bien faire comprendre à mes lecteurs, à quelles lenteurs et à quels ennuis on se trouve exposé, lorsqu'on voyage dans le Levant. En s'éloignant la veille d'Ambokol, le Copte se croyait certain de pouvoir continuer sa route sans différer, et cependant après avoir perdu l'é-

de faim et de soif, et peuplé d'animaux de toute espèce qui y vivent et s'y multiplient. L'aspect de cette nature sauvage vous tient dans un continuel étonnement; à travers les arbres disséminés dans la plaine, on voit tantôt passer des bandes d'autruches effrayées et fuyant à votre approche; tantôt c'est une giraffe légère ou des gazelles bondissantes qui s'éloignent rapidement et sans jamais vous perdre de vue; après les gazelles et les giraffes, ce sont des bœufs sauvages aux longues cornes, hôtes errants de ces contrées brûlantes que la présence de l'homme vient troubler un instant. C'est pendant le jour qu'on rencontre les animaux inoffensifs, et la nuit venue, c'est le tour des bêtes féroces qu'on entend plus souvent qu'on ne les voit. On trouve encore dans le désert de Béyouda, l'un des plus animés et des plus intéressants de ceux que j'ai parcourus, des serpents, d'énormes lézards, des tortues, des tigres, des lions, des éléphants. Lorsqu'on approche des lieux habités, ces animaux, qui fuient le voisinage de l'homme, se retirent pour faire place à de nombreux troupeaux de vaches et de moutons, au milieu desquels les chamelles, suivies de leurs petits, broutent les fleurs parfumées des mimosas, l'arbre le plus commun de ce désert.

Il y a environ cent lieues d'Ambokol à Khartoum par la route que nous allions prendre; après vingt-six heures de marche, on arrive à l'oasis de Béyouda qui donne son nom au désert; c'est le seul endroit dans lequel on trouve de l'eau avant de retourner sur les bords du Nil. Il y a cinquante lieues de l'oasis au fleuve, on est donc plusieurs jours sans rencontrer de source. Le désert de Beyouda est fréquenté par les Hassanyeh et les Cababich.

J'avais lieu d'espérer que le lendemain de notre départ d'Ambokol, nous reprendrions notre route de bonne heure, mais mon attente fut trompée : dès le matin Chénoda était sur pied et voulait forcer les chameliers à charger les bagages; mais deux d'entre eux avaient disparu, et il fallut, bon gré malgré se résigner à les attendre. Ils étaient retournés au village où se trouvaient leurs familles et nous ne les revîmes que dans l'après-midi. Je raconte ces détails, en apparence insignifiants, pour bien faire comprendre à mes lecteurs, à quelles lenteurs et à quels ennuis on se trouve exposé, lorsqu'on voyage dans le Levant. En s'éloignant la veille d'Ambokol, le Copte se croyait certain de pouvoir continuer sa route sans différer, et cependant après avoir perdu l'é-

tiplient de toutes parts, leur offrent une proie facile : depuis plusieurs années je fais le trajet d'Ambokol à Khartoum, et je n'ai jamais couru de danger sérieux : les tigres et les lions se montrent rarement durant le jour : j'en ai aperçu quelquefois à de courtes distances, mais au lieu de venir vers moi, ils se sont toujours retirés, non pas par crainte, mais par déférence : ils s'éloignaient lentement, en regardant sans cesse autour d'eux, et si j'avais eu l'imprudence de faire une démonstration hostile, je n'aurais sans doute pas tardé à m'en repentir. Mais si les précautions sont à peu près inutiles pendant le jour, il serait téméraire de montrer la même confiance et la même sécurité pendant la nuit : quand l'homme dort, le lion s'éveille, et c'est au milieu des ténèbres que les animaux féroces cherchent leur nourriture : l'obscurité semble doubler leur fureur et leur courage, et, par une nuit sombre, un lion se jetterait vaillamment sur une armée. Il faut alors éviter de s'établir trop près des sources, car si on empêchait ces animaux d'étancher la soif qu'ils ont supportée toute la journée, on s'exposerait à des dangers terribles, et il est également indispensable d'allumer de grands feux pour les forcer à s'éloigner : ces clartés inaccoutumées qui bril-

lent dans l'ombre les épouvantent et les tiennent à distance. »

Le chamelier habitué depuis longtemps, comme il le disait lui-même, à se trouver dans de semblables situations, me donnait ces curieux détails avec la plus complète indifférence, et il n'aurait pu comprendre ni mes profondes émotions, ni mes secrètes jouissances. Pour moi, l'intérêt du voyage allait sans cesse en grandissant, et je voyais de jour en jour se dérouler devant moi la réalité de mes premiers rêves. Alors j'oubliais les fatigues et les souffrances inséparables d'une exploration dans des contrées barbares, je sentais redoubler mes forces et, pour accomplir ma tâche, j'étais disposé à braver toutes sortes de dangers et de privations.

Cependant le bruit sinistre et les sombres rugissements qui avaient d'abord troublé le calme imposant de cette vaste solitude, s'apaisèrent insensiblement, et tout sembla rentrer dans le repos. Comme les oiseaux qui saluent le lever du soleil par leurs chants doux et purs, on eut dit que les animaux féroces avaient voulu rendre hommage à la nuit naissante par leurs cris sauvages et discordants. Quand ces hurlements, qui nous tenaient en éveil, eurent cessé, nous son-

geâmes à nous reposer ; mais notre sommeil ne tarda pas à être troublé par de nouveaux rugissements plus rapprochés, qui jetèrent l'effroi parmi notre troupe : nos gardiens, dont la surveillance s'était sans doute ralentie, ne s'étaient pas aperçu qu'un de nos chameaux, après avoir rompu ses liens, avait franchi la ligne des feux pour aller brouter les mimosas du désert ; il avait probablement été découvert par quelque lion, qui se disposait à l'attaquer et à le mettre en pièces. Malgré le peu d'espoir qu'avaient les chameliers d'arracher à son sort l'imprudent animal, ils voulurent néanmoins faire une tentative pour essayer de le sauver. Le Copte avait un fusil et une paire de pistolets, nous fîmes coup sur coup plusieurs décharges de ces armes, et nos guides, saisissant dans les foyers de grosses branches enflammées, parcoururent, sans se séparer, les groupes d'arbres environnants : mais leurs recherches furent inutiles, et les rugissements effroyables de la bête féroce, dont le bruit se rapprochait à chaque instant, forcèrent bientôt les chameliers désespérés à rentrer dans l'enceinte des feux qu'ils s'empressèrent de raviver. Le propriétaire du chameau, désolé d'une perte qu'il regardait avec raison comme certaine, osa faire

seul une nouvelle sortie qui ne fut pas plus heureuse que la première. Il venait à peine de nous rejoindre, lorsque nous entendîmes, mais à une grande distance, les grognements étouffés du malheureux chameau qui faisait craquer les branches des arbres en essayant sans doute de fuir. Les chameliers, sentant leur impuissance, frémissaient de douleur et de rage. Presque aussitôt, un rugissement éclatant et féroce, mêlé à un sourd et dernier grognement, retentit dans l'espace et vint terrifier les autres chameaux réunis près de nous : quelques-uns tentèrent de rompre leurs liens et de se relever, mais heureusement ils ne purent y parvenir. On entendit encore pendant quelque temps un bruit pareil à celui d'un chien affamé rongeant un os qu'on lui dispute, et puis tout fut fini.

Personne n'osa plus se rendormir et nous attendîmes le jour avec impatience ; dès que l'aurore parut, nous nous mîmes tous en campagne : les habitants de l'oasis, dont le sommeil avait été également troublé par les bruits terribles de la nuit, s'étaient empressés de venir s'informer de la cause de ce tumulte, et ils se joignirent à nous pour nous aider dans nos recherches. Après avoir battu le désert dans plusieurs sens, nous arrivâ-

mes dans une clairière, à un quart d'heure environ de notre camp, et là, nous découvrîmes les restes dispersés et sanglants de la malheureuse victime et les traces évidentes d'un énorme lion. Le maître du chameau, animé jusqu'alors par un dernier rayon d'espoir, s'arrêta brusquement à la vue des membres déchirés de l'animal et demeura plongé dans une douloureuse et muette contemplation : le malheur était accompli, il était sans remède ; les chameliers cherchèrent à entraîner leur compagnon et à le ramener dans le camp. Celui-ci poussa alors un cri de colère et de vengeance, et brandissant sa lance, il suivit avec une ardeur désespérée les traces de la bête féroce empreintes dans le sable ; ses camarades ne voulurent pas l'abandonner, mais ils renoncèrent bientôt à une poursuite heureusement inutile, et nous reprîmes tous ensemble le chemin de l'oasis, rapportant avec nous une cuisse à peu près intacte de l'animal que les chameliers dévorèrent avant de partir. Je dois dire, toutefois, que le propriétaire du chameau refusa d'y toucher.

Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis le lever du soleil ; nous avions encore nos outres à remplir, il fallait faire de nouveaux arrangements avant de nous mettre en route et distribuer aux

chameaux vivants la charge de la victime; l'étape du matin était donc perdue. Nos provisions avaient diminué, le dromadaire que le Copte m'avait offert à Ambokol ne portait guère que sa selle et les couvertures de son maître, grâce à son secours et à la diminution des vivres, les autres chameaux se ressentirent à peine de la perte de leur infortuné compagnon. Il était près de midi quand tous nos préparatifs furent terminés; le moment n'était pas propice pour continuer notre route, nous étions d'ailleurs accablés de fatigue, nous nous réunîmes de nouveau autour de l'arbre sous lequel nous avions passé la nuit, et après un long sommeil qui, cette fois, ne fut pas interrompu, on chargea les chameaux et nous quittâmes l'oasis quelque temps avant le coucher du soleil. Nous trouvâmes sur notre passage une jeune fille qui nous apportait deux paniers pleins de lait, nous les acceptâmes avec reconnaissance, et après les avoir vidés sans descendre de nos montures, nous poursuivîmes notre chemin.

Nous avancions à travers des groupes d'arbres délicieux; ces groupes, séparés quelquefois par des espaces nus et incultes, ressemblaient de loin à des bataillons formés en carré; l'aspect général du paysage était admirable, et il fallait qu'il

y eut absence complète d'habitants pour qu'on put se résoudre à flétrir du nom de désert cette vaste et magnifique plaine. Cependant nos guides m'assuraient que dans l'espace compris entre le village de Debbeh et le Kourdoufan, on trouvait fréquemment des sites plus riches et des ombrages plus épais. Il est certain que si l'homme venait en aide à la nature, il pourrait, en suivant ses indications et avec de faibles efforts, convertir en superbes forêts une grande partie de ces terres abandonnées. Après quatre heures et demie d'une marche aussi agréable que facile, la caravane s'arrêta.

Les Bédouins qui nous servaient de guides dans le désert de Béyouda, avaient au sujet des Européens la même opinion que la plupart des Orientaux qui les croient tous versés dans l'art de guérir : pour les peuplades africaines enfoncées dans l'intérieur du continent il n'y a que des blancs et des noirs, et les premiers sont toujours pour elles des hommes supérieurs, soit qu'ils viennent d'Europe, d'Amérique ou d'Asie. Mais quoique nos chameliers ne connussent pas les divisions géographiques et politiques de l'Europe, ils ne confondaient pas cependant un Franc avec un Turc, et la confiance que nous leur inspirions ne s'étendait pas

jusqu'à leurs maîtres, quoique ces derniers fussent blancs comme nous. Il ne se passait pas de jour où quelqu'un de la troupe ne vint me consulter et me demander des remèdes pour des maux réels ou imaginaires; ils m'attribuaient même le pouvoir de guérir à distance, et l'un me suppliait de lui procurer les moyens de délivrer sa femme d'une maladie inconnue, l'autre de rendre la vigueur à son fils qu'il avait laissé expirant; ceux qui jouissaient d'une bonne santé joignaient leurs importunités à celles des malades et demandaient des préservatifs pour l'avenir. Je crois avoir dit que décliner sa compétence en matière médicale était à leurs yeux, faire preuve de mauvaise volonté, et pour ne pas les indisposer contre moi, j'étais obligé de leur distribuer des conseils et des médicaments qui, en général, ne leur profitaient guère. Malheureusement, et contre mon attente, le peu de succès de mes cures n'ébranlait ni mon crédit ni leur inconcevable confiance.

Nos guides, quoique musulmans, et malgré le précepte du Coran qui ordonne aux fidèles de prier cinq fois par jour (1), ne se livraient jamais

(1) A l'aurore, à midi, à quatre heures, au coucher du soleil et à huit heures du soir.

à ce pieux exercice ; dans leur naïve indifférence, ils ne s'étaient jamais demandés s'il y avait dans le monde une autre religion que la leur, et ils se montraient d'une tolérance exemplaire, bien rare parmi les mahométans.

Le lendemain nous partîmes de bonne heure : nous étions alors dans le cœur du désert, loin des centres habités par les hommes. Les animaux sauvages, paisibles possesseurs de ce vaste espace, erraient sous les ombrages et se multipliaient devant nous. La solitude s'animait de plus en plus, et les hôtes habituels de ces lieux semblaient à peine effrayés par la présence de l'homme. Au lever du soleil nous aperçûmes de toutes parts un assez grand nombre de bœufs sauvages pareils à ceux que j'avais vus à Dongolah dans la ménagerie de M. Drouart. Leurs cornes, d'une longueur extraordinaire, se rabattaient sur leur dos ; ils avaient à peu près la taille d'un mulet et semblaient bien pris pour la course, leur peau d'un roux fauve était d'une propreté remarquable ; la plupart s'étaient réfugiés sous des arbres pour se préserver des ardeurs du soleil. Nous trouvâmes aussi sur notre route plusieurs écailles vides de tortue, un chamelier en emporta une qui avait plus de deux pieds de diamètre.

Vers la fin de la seconde étape, nous vîmes passer à cent pas devant nous une giraffe qui paraissait harassée de fatigue. Dans l'intention de l'effrayer, Chénoda excita son dromadaire et le dirigea vers elle de toute sa vitesse : la giraffe sembla faire un dernier effort pour échapper à sa poursuite; mais, dès qu'elle avait gagné un peu de terrain, elle s'arrêtait épuisée et ne reprenait sa course précipitée que lorsque le dromadaire était sur le point de l'atteindre. Si nous avions fait cette rencontre au commencement de la journée, la giraffe ne nous aurait pas échappé; mais le dromadaire, qui venait de faire une longue route, était lui-même fatigué, et le Copte fut obligé, bien à regret, de cesser sa poursuite. Quoique la route fut toujours belle et unie, l'aspect général du paysage était moins uniforme; quelques collines s'élevaient à notre droite et rétrécissaient l'horizon de ce côté; il commençait à faire nuit et nous ne songions pas encore à nous arrêter : il y avait environ une demi-heure que nous avions perdu de vue la giraffe, lorsque cinq cavaliers armés parurent sur une élévation et se dirigèrent vers nous, après avoir promené leurs regards dans la plaine : « voici sans doute des voleurs, s'écrièrent nos guides, préparons-nous à

nous défendre : » ils saisirent aussitôt leurs boucliers, suspendus aux selles des chameaux, et la lance au poing, presque nus, ils s'élancèrent bravement vers les cavaliers qui descendaient lentement la colline. Chénoda alarmé amorçait ses pistolets, et ses femmes effarées poussaient déjà de grands cris : nous avions interrompu notre marche. Dès que les chameliers furent à portée de se faire entendre, ils élevèrent la voix : « êtes-vous des amis ou des ennemis, » demandèrent-ils aux cavaliers dont l'attitude n'avait rien d'inquiétant ? Pour toute réponse, l'un d'entre eux descendit de son cheval, déposa sa lance et son bouclier, et s'avança ainsi désarmé, vers nos chameliers rassurés : « Soyez les bien venus, mes frères, et que la paix soit avec vous, leur dit-il en les abordant : nous ne sommes pas des ennemis, et ce n'est pas aux hommes que nous faisons la guerre ; il y a plusieurs jours que nous sommes entrés dans le désert pour chasser, et depuis midi, malgré l'ardeur du soleil, nous poursuivons une giraffe qui a fini par nous échapper : elle a dû passer près de vous et vous l'avez peut-être aperçue. » Les autres cavaliers avaient rejoint le parlementaire : en voyant les dispositions pacifiques de ces hommes que nous avions pris pour

des voleurs, je m'étais approché avec le Copte, et celui-ci entendant parler de la giraffe, se hâta d'indiquer aux chasseurs la direction qu'elle avait suivie en les assurant que si leurs chevaux pouvaient encore fournir une course, il leur serait facile d'atteindre leur proie avant que l'obscurité ne devint trop profonde : à ces mots, deux cavaliers s'élançant sur leurs selles, partirent au grand galop et disparurent bientôt derrière les groupes d'arbres. Avant de s'éloigner, ils avaient désigné un lieu de ralliement à leurs compagnons dont les montures étaient épuisées, et ceux-ci, après s'être entretenus pendant quelques instants avec nos chameliers, suivirent de loin les traces des autres chasseurs. Chaque cavalier avait avec lui une petite outre remplie d'eau, un peu de farine et des dattes sèches dans des besaces.

J'appris à cette occasion qu'il existait des bandes de pillards errants qui n'ont d'autre patrie et d'autre théâtre de leurs exploits que le désert. La rencontre des bêtes féroces, le manque d'eau, les privations de toute nature, les ardeurs du soleil ne sont pas les seuls dangers qui menacent le voyageur dans ces plaines solitaires, et l'exclamation de nos guides à la vue des cavaliers

armés, me prouva que les caravanes qui font le trajet d'Ambokol à Khartoum ne sont pas toujours à l'abri des attaques de ces voleurs nomades. Ces hommes, qui vivent de rapines, bravent impunément la vigilance des chefs du pays, et bien mieux défendus contre toute surprise par l'affreuse stérilité des déserts, que les brigands d'Europe par les montagnes ou les forêts qui leur servent de refuge, ils détroussent sans crainte les passants et disparaissent brusquement, sans qu'il soit possible de retrouver leurs traces. Les troupes envoyées quelquefois à leur poursuite, parcourent les sentiers fréquentés, mais elles n'osent pas s'aventurer à travers des chemins inconnus, où elles s'exposeraient à manquer d'eau et à périr de soif, tandis que ces hardis voleurs, qui battent le désert dans tous les sens, y découvrent des sources ignorées de tous, et qui leur permettent de se soustraire aux plus actives recherches.

Après la conquête du Soudan, Méhémed-Ali et ses lieutenants n'ont rien négligé pour assurer les communications et rendre la confiance aux voyageurs et aux commerçants : ils ont d'abord envoyé des émissaires dans les déserts, pour essayer de traiter avec les chefs des pillards, mais

ce moyen n'a pas réussi : s'étant aperçu, après quelques années de possession, que plusieurs chameliers faisaient tous leurs voyages sans accident, ils soupçonnèrent avec raison que ceux-ci pouvaient bien être de connivence, ou du moins en rapports suivis avec les voleurs, et ils s'avisèrent de les rendre responsables des déprédations dont les caravanes seraient victimes. Les chameliers protestèrent contre une pareille tyrannie, jurant qu'ils n'avaient aucune relation avec les pillards, et ils déclarèrent que si l'on mettait à exécution une telle menace, ils abandonneraient leur métier et vendraient leurs chameaux. Mais le gouvernement ne tînt compte ni de leurs plaintes, ni de leur résistance; il plaça les principaux d'entre eux à la tête des caravanes, et leurs familles, établies dans différents villages, furent gardées en ôtage pour empêcher les chameliers de s'expatrier. Ce moyen, un peu violent, fut beaucoup plus efficace que le premier ; les vols et les attaques à main armée devinrent chaque jour plus rares et quoiqu'on ne fut pas encore à l'abri de tout accident en traversant ces vastes solitudes, l'administration vigoureuse du pacha d'Égypte portait déjà ses fruits dans les déserts comme dans les lieux habités.

Les chameliers dont le gouvernement turc s'était ainsi emparé et qu'il chargeait de protéger les voyageurs et les caravanes, n'étaient pas précisément les complices de ces bandes dangereuses, mais, plus heureux que les émissaires du pacha, ils avaient fait des traités avec les chefs des pillards, auxquels ils apportaient les choses nécessaires à la vie, et qui, moyennant un léger tribut, s'étaient engagés à ne pas les inquiéter : néanmoins, il n'était pas sans exemple de voir des caravanes, sous la direction de ces chameliers du gouvernement, attaquées par des troupes de voleurs inconnus, qui arrivaient à l'improviste, on ne sait d'où, et c'était une de ces rencontres inopinées que nos guides avaient un moment redoutée à l'apparition des chasseurs de giraffes, à l'entrée de la nuit.

Le chef de notre caravane, de qui je tiens ces particularités, était un de ceux que le gouvernement local employait le plus fréquemment : il avait eu d'abord quelque peine à se soumettre aux exigences de ses chefs, mais les bénéfices considérables qu'il avait réalisés dans sa nouvelle position, l'avaient bientôt consolé de la perte de son indépendance. Les jellabs, les commerçants, les voyageurs de toute espèce, recherchaient la

protection de ces chameliers responsables qui, depuis leur organisation, étaient toujours par voies et par chemins, et n'avaient presque plus de repos.

Nous suivîmes des yeux les trois chasseurs qui s'éloignaient à petits pas, et lorsqu'ils eurent disparu, nous poursuivîmes notre route : il était nuit close, et la fraîcheur du soir, qui avait remplacé la chaleur ardente du jour, avait ranimé le courage des guides et des chameaux : une brise légère balayait la poussière des arbres, et le ciel, dans son inaltérable pureté, étalait ses étoiles brillantes qui répandaient autour de nous une douce clarté : aucun bruit ne troublait le silence de la solitude, le calme était profond, et à une journée pleine d'animation, succédait une nuit paisible et délicieuse. Bientôt nous entendîmes à une grande distance les grognements des chameaux et le chant des Bédouins; une caravane s'avançait : elle se croisa avec la nôtre; nos chameliers et les nouveaux venus échangèrent quelques mots, et les uns et les autres continuèrent leur voyage. Nous cheminâmes ainsi fort longtemps, et il était dix heures du soir quand nous songeâmes à nous arrêter. Nous étions à plus de dix lieues de notre dernière station, et après

deux fortes étapes, nous étions à peine fatigués.

Le jour suivant, nous étions en route à l'aurore : depuis notre départ d'Ambokol, Chénoda, qui connaissait le motif de ma répugnance à monter un chameau, ne cessait de me tourmenter, pour me décider à faire au moins l'essai de son dromadaire : j'avais résisté jusqu'alors, mais je n'étais pas fâché de ménager un peu mon âne qui, malgré la modicité de son prix, et quoiqu'il fut mal nourri, se conduisait à merveille : d'ailleurs je comprenais parfaitement depuis mon entrée en Nubie, qu'un voyageur en Afrique devait faire tous ses efforts pour s'habituer à l'allure et au train du chameau, cette monture si précieuse dans le désert. En conséquence, je me déterminai, ce jour-là, à céder aux instances réitérées du Copte, et laissant mon baudet suivre paisiblement la caravane, je montai son dromadaire. Inhabile que j'étais à le diriger et à le contenir, je me vis bientôt emporté loin de notre troupe, sans trop savoir où je m'arrêterais. Chénoda voyant mon embarras, courut aussitôt vers moi, et grâce à ses conseils, à son exemple, et surtout à la présence de son dromadaire, je parvins à maîtriser et à ramener le mien : je pus alors continuer ma route sans difficulté, et pendant deux heures, je

m'abandonnai à la course rapide de ma nouvelle monture. Les dromadaires vont ordinairement à l'amble, au trot et quelquefois même, mais rarement, au galop : à ces divers pas, le voyageur se fatigue sans doute, surtout lorsqu'il n'est pas habitué à cette manière de voyager, mais il n'est pas soumis à ce rude mouvement de tangage qui m'avait jusqu'alors tant effrayé : j'étais donc essoufflé, meurtri, mais je n'avais pas encore pu juger de l'effet que produirait sur mon estomac le balancement continu du chameau. Cependant le dromadaire, cheminant avec lenteur, soumet aussi le cavalier au mouvement que je redoutais, et en ralentissant la marche du mien, je pouvais tenter immédiatement l'expérience toujours différée : nous avions, le Copte et moi, beaucoup d'avance sur les chameaux ; nous contînmes l'ardeur de nos montures, et nous avançâmes pas à pas : à mon grand étonnement, mais aussi à ma grande joie, je n'éprouvai pas le moindre malaise, pas le plus léger mal au cœur. Pour compléter mon expérience, je résolus de monter sans retard sur un chameau, et j'arrêtai mon dromadaire pour attendre la caravane : dès son arrivée, je changeai de monture et je fus encore plus satisfait de mon nouvel essai que du précé-

dent. J'achevai ainsi la première étape sans fatigue et sans souffrance, me promettant bien de ne plus employer à l'avenir d'autre animal que le chameau pour les traversées du désert.

La route n'avait rien perdu de sa sauvage beauté, les bois se succédaient presque sans interruption, et les animaux de toute espèce continuaient à vivifier ce vaste espace. Après notre repos du jour, nous commencions notre seconde marche, lorsque nous vîmes sortir du milieu d'un groupe de mimosas, à vingt pas devant nous, deux superbes autruches qui partirent au galop le cou tendu, les ailes ouvertes et qui se dérobèrent bientôt à nos regards : nous battîmes les taillis, nous écartâmes les branches des arbres, non pas, avec la prétention de rejoindre ces oiseaux géants, qui fatiguent souvent les meilleurs chevaux, mais dans l'espoir de découvrir quelque nid et d'en saisir les petits ou d'en emporter les œufs, mais notre recherche fut vaine, et après avoir perdu une demi-heure sans obtenir aucun résultat, nous reprîmes notre route.

Mon attention était constamment tenue en éveil, et des objets nouveaux venaient à chaque instant frapper mes regards. Peu de temps avant le coucher du soleil, un monstrueux lézard, as-

soupi au milieu des broussailles et réveillé par le bruit de notre marche, sortit de sa retraite et traversa sous nos yeux la route que nous parcourions; je le fis apercevoir à nos chameliers qui se précipitèrent aussitôt vers lui la lance levée : l'animal, se voyant poursuivi et sur le point d'être atteint, s'arrêta brusquement et se redressant sur ses pattes de derrière sembla se disposer à se défendre contre ses assaillants; mais au même instant deux javelots, vigoureusement lancés, s'enfoncèrent dans la gorge du monstre qui roula sur son dos en perdant une grande quantité de sang. Ceux de nos guides qui avaient conservé leurs lances se précipitèrent sur lui, et n'eurent pas de peine à l'achever : l'animal se débattit pendant longtemps, et lorsqu'il ne donna plus signe de vie, les chameliers étanchèrent le sang de ses blessures, et le placèrent sur un chameau pour le manger le soir à la station. Cet énorme lézard, que nos guides désignèrent sous le nom de crocodile du désert, avait trois pieds et demi de long sur un demi-pied de large, il était armé de dents très-aiguës et avait des écailles sur le dos. Outre les animaux inoffensifs ou peu dangereux que nous découvrions à chaque instant et de tous côtés, nos conducteurs m'assurèrent que

cette partie du désert était souvent fréquentée par des tigres, des lions et même des éléphants; mais, durant cette longue route, je n'eus pas la satisfaction d'apercevoir un seul de ces redoutables quadrupèdes.

La veille, nous avions marché pendant douze heures, ce jour-là nous cheminâmes pendant douze heures et demie, et grâce à la manière que nous avions adoptée, de couper la journée en deux étapes, et à la beauté de la route, personne ne se ressentit de la fatigue.

Nous allions bientôt revoir le grand fleuve, et, malgré tout l'attrait de ce magnifique désert, nous attendions ce moment avec une vive impatience. Le lendemain nous partîmes avant le lever du soleil, et nous avançâmes avec une ardeur et une rapidité inaccoutumées. On eut dit que les bêtes de somme elles-mêmes savaient ou devinaient que nous étions sur le point de retrouver le Nil. Les ombrages devenaient plus verts et plus touffus, et, illusion ou réalité, il me semblait déjà que le voisinage du fleuve rafraîchissait l'atmosphère : une demi-heure avant d'arriver sur ses bords désirés, nous aperçûmes à peu de distance un troupeau de gazelles aussi nombreux que les troupeaux de chèvres, que nous avions

rencontrés dans les campagnes les plus fertiles de la Nubie : rarement inquiétés par les chasseurs, ces animaux, les plus gracieux peut-être de la création, paissaient sans crainte sous les arbres sans être effarouchés par notre approche. Après sept heures de marche, nous nous arrêtâmes sur les rives du Nil.

En revoyant ce beau fleuve, j'éprouvai une joie indicible; il me semblait que je venais de retrouver un ami perdu depuis longtemps; les outres, qui contenaient notre eau, lui communiquaient un goût détestable et une odeur fétide, et ce fut avec une véritable volupté que j'étanchai ma soif dans le fleuve; je suivais avec délices le cours paisible de ses ondes, et j'en écoutais le doux murmure dans une sorte de ravissement. Durant la route, nous avions de l'eau pour boire, mais, depuis notre départ de l'oasis, nous n'avions pas même pu nous laver les mains. Sans songer aux crocodiles, assez nombreux dans ces parages, je me débarrassai de mes habits et me précipitai dans le Nil, mais rappelé aussitôt par le Copte, effrayé de mon imprudence, je regagnai la rive. L'impossibilité dans laquelle on se trouve de se laver en traversant les déserts, est un des supplices de ces voyages, déjà si pénibles sous tant de

rapports; mais lorsqu'avec dix ou douze chameaux, il faut porter, outre les bagages, la quantité de liquide nécessaire pour autant de personnes et pour trois baudets, il est du devoir de chacun de se montrer sobre et discret, si l'on ne veut pas être forcé dans les derniers jours de se mettre à une ration souvent insuffisante dans ces climats brûlants où la soif est si difficile à supporter. Lorsqu'on s'est trouvé dans des positions semblables, et qu'on arrive sur les bords d'un fleuve, on comprend que Mahomet, né dans l'Arabie déserte, ait rêvé comme suprême bonheur et promis après leur mort aux fidèles, des ombrages toujours verts au milieu de ruisseaux limpides (1).

Si personne n'avait pu faire d'ablutions depuis que nous avions quitté la source de Béyouda, les chameaux, encore plus maltraités, n'avaient pas bu depuis lors. Cependant dès qu'ils furent libres de leurs mouvements, au lieu de se diriger avec empressement vers le fleuve, comme il était naturel de le supposer, ils commencèrent à brouter les branches vertes des arbres de la rive, et il

(1) Les justes reposeront dans les jardins de délices, au milieu des ruisseaux... *Coran*, traduct. de SAVARY, chap. LIV, p. 264, tome II.

fallut que les chameliers les conduisissent eux-mêmes sur les bords de l'eau pour les faire boire. Il faut avoir parcouru de grands déserts pour apprécier les avantages de l'étonnante et merveilleuse faculté qu'ont les chameaux de passer jusqu'à huit jours sans trop souffrir de la soif, et on est alors bien disposé à répéter avec Lafontaine, « Dieu fait bien ce qu'il fait.... »

Nous passâmes la nuit dans l'une des cabanes répandues sur les rives du fleuve, et, dès que le jour parut, nous rechargeâmes nos chameaux et nous poursuivîmes notre route sans nous éloigner du Nil : je n'avais encore rien vu en Afrique de plus pittoresque, de plus séduisant que les paysages qui nous enveloppaient de toutes parts. Nous traversions un bois immense aux arbres serrés et touffus et qui allait en s'éclaircissant se perdre dans le désert : çà et là, on découvrait des huttes isolées, ornées à l'intérieur de luisants coquillages et tapissées de nattes aux couleurs brillantes et variées; souvent on apercevait, à l'ombre d'un épais feuillage, quelqu'une de ces jeunes filles que je ne pouvais me lasser d'admirer dans leur costume si simple et si gracieux : l'ensemble du paysage était enchanteur. Après onze heures de route, la caravane stationna.

Le jour suivant, nous cheminâmes encore pendant dix heures, nous traversâmes le grand village de Carari bâti sur la rive gauche du fleuve, sur la lisière d'un bois délicieux, et à huit lieues environ du point de jonction des deux Nils. Le lendemain nous partîmes avant l'aurore, et, après quatre heures de marche, nous arrivâmes à la hauteur de Khartoum : un grand bateau nous reçut à son bord, et nous porta jusqu'au pied de la ville.

III.

SOMMAIRE.

Presqu'île du Sennâr.— Description de Khartoum. — Nil bleu et Nil blanc. — Un instructeur français. — Kourchut pacha, gouverneur du Soudan. — Cruautés du Defterdar-Bey. — Deux hommes victimes des crocodiles. — Filles publiques. — Route du Sennâr en Abyssinie. — Quelques documents sur le Dar-Four. — Une fête dans ce pays. — Lettres de recommandation. —Un médecin naturaliste et archéologue.—Œufs de crocodile éclos dans une malle. — Fouilles heureuses sur l'emplacement présumé de l'antique Méroé.— Conduite de certains Européens employés dans le Soudan. — Chasse à la giraffe. — Chasse à l'autruche. — Chasse au rhinocéros. — Chasse à l'éléphant. — Chasse au tigre et au lion. — Bienveillance de Kourchut-pacha.

CHAPITRE III.

J'avais quitté la Nubie, et je venais d'entrer dans la presqu'île du Sennâr, appelée naguère encore le royaume du Sennâr, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une province musulmane soumise au vice-roi d'Egypte. Cette presqu'île, formée par deux rivières célèbres connues, sous les noms de Nil blanc et de Nil bleu, a longtemps

exercé une grande influence sur les destinées du Soudan. La plupart des contrées voisines ont subi tour à tour la domination ou ont été les tributaires de ses souverains. L'invasion des troupes turques, commandées par Ismaïl pacha, fils de Méhémed-Ali, a fait évanouir sa puissance, et les pays qu'elle avait conquis sont tombés, comme elle, sous le joug du pacha d'Egypte. Sa capitale, qui portait le nom du royaume, est située sur le Nil bleu et n'est plus qu'une ville secondaire dont l'importance a considérablement diminué depuis la fondation de Khartoum. Cette capitale, comme Deïr, Dongolah-el-Ordi et Berber, n'est qu'un ramassis de misérables habitations; elle entretenait et entretient encore des relations suivies avec Gondar et les principaux centres de la haute Ethiopie; mais son commerce, comme son importance, tend à se transporter à Khartoum nouvelle capitale de toutes les provinces conquises sur les Noirs par les divers lieutenants de Méhémed-Ali.

Khartoum, située à l'extrémité de la presqu'île du Sennâr, est une ville de date récente. Quoique destinée probablement à occuper tout le sommet du triangle formé par la jonction des deux rivières, les habitants ont commencé par

bâtir sur la rive du Nil bleu, dont les vapeurs sont moins insalubres que celles du Nil blanc. Depuis plusieurs années, la prospérité de Khartoum s'accroît de jour en jour. D'après le rapport des indigènes, cette ville n'était, en 1827, qu'un misérable village, et comptait à peine six cents habitants ; en 1834, sa population s'élevait déjà à près de quinze mille âmes, et son enceinte s'agrandissait continuellement. C'est aujourd'hui la principale ville du Soudan ; elle sert de résidence au gouverneur général des possessions du pacha dans ces contrées, et son heureuse situation lui assure un long et brillant avenir. Elle est fréquentée par de nombreuses caravanes qui arrivent de tous les points et lui apportent les produits variés des pays environnants. On y trouve établis plusieurs négociants du Caire et de Constantinople. Les denrées étrangères, les objets manufacturés affluent dans son bazar. Dans les campagnes voisines, l'agriculture est florissante, les terrains sont d'une rare fécondité, et le gouvernement ne les laisse pas sans culture. Quoique les chaleurs d'été soient excessives à Khartoum, on y respire un air assez pur, et les maladies y font peu de ravages ; les fièvres seules y sont quelquefois à craindre. Les pluies d'orage,

qui tombent de loin en loin dans les mois de juin, juillet et août, rafraîchissent l'atmosphère et rendent leur verdure aux jardins ombragés de treilles. Il y a des sites charmants dans les environs, mais on ne trouve plus de dattiers au-dessus de Khartoum. Le climat est magnifique et les nuits, même dans la saison des pluies, sont toujours étoilées. Lorsque tout repose, quand le calme règne dans la ville, on entend le murmure des deux rivières qui se cherchent depuis leur source et semblent soupirer après leur réunion.

La couleur des eaux du Bahar-el-Abiad (fleuve blanc, et du Bahar-el-Azrak (fleuve bleu), dont la réunion forme le fleuve imposant qui a créé l'Egypte, justifie pleinement le nom donné par les habitants à chacune de ces rivières. Le Nil bleu, coulant dans son lit de granit, roule ses flots limpides et azurés à travers les rochers et les îlots qui précipitent sa course, tandis qu'à l'époque des hautes eaux, le nitre, le grès blanc et les matières salines que charrie le Nil blanc, donnent à son onde une couleur jaunâtre et une teinte sale qui contrastent avec la pureté du Nil bleu. Dans l'une et l'autre de ces rivières, on voit s'élever et s'engouffrer aussitôt de hideux hippopotames et de redoutables crocodiles. Les îles nombreuses

qu'on remarque à la hauteur ou au-dessus de Khartoum sont couvertes de ces monstres, et les barques voguent sans crainte au milieu d'eux.

Nous avions tourné la haute Nubie, et en traversant le désert de Béyouda, nous avions laissé derrière nous Berber et Chendy que je devais visiter plus tard. En arrivant à Khartoum, le Copte Chénoda dont la bienveillance ne s'était pas démentie un seul instant, voulut absolument m'amener avec lui dans la maison que ses amis lui avaient préparée à l'avance. En débarquant dans un pays où je ne connaissais personne et où l'on ne trouve pas encore d'auberge, une offre semblable ne pouvait que m'être fort agréable et j'acceptai son invitation avec reconnaissance. Mais j'étais à peine installé dans mon appartement, lorsque l'instructeur du régiment en garnison à Khartoum, ayant appris mon arrivée, vint chez moi suivi de son domestique, et exigea que j'abandonnasse aussitôt la maison du Copte pour aller occuper la sienne, si je ne voulais pas l'avoir pour ennemi. Cet instructeur était Français. « Ne serait-il pas injurieux pour moi, me dit-il, que dans des contrées aussi reculées, un compatriote habitât ailleurs que dans ma demeure ; si dès ce soir vous ne couchez pas chez

moi, je ne vous le pardonnerai pas de ma vie. » En me voyant si vivement pressé, je demandai à Chénoda la permission de le quitter, et après l'avoir remercié de tous ses bons offices, je suivis mon nouvel hôte. L'instructeur vivait à peu près de la même manière, mais encore plus confortablement que M. Drouart. Je reçus chez lui la plus gracieuse hospitalité. Il y avait encore dans cette ville un médecin et un pharmacien italiens au service du pacha; tous vivaient assez mal ensemble, et si ces derniers ne se calomniaient pas mutuellement, quelque rude que fut leur exil volontaire, leur place eut été ailleurs qu'à Khartoum.

Kourchut-Pacha était alors gouverneur du Soudan et résidait par conséquent dans cette ville; il faisait de grands efforts pour consolider l'autorité de son maître dans ces contrées nouvellement soumises et pour effacer autant que possible la terrible impression produite sur les habitants par les cruautés du defterdar bey. Ce double but était difficile à atteindre, et cependant, grâce à son habileté et à la connaissance qu'il avait acquise du caractère des indigènes, il avait lieu de s'applaudir des résultats déjà obtenus : son énergie en imposait à ceux qui auraient été tentés de secouer le

joug, et le pays jouissait d'une grande tranquillité. Quoique fort maltraités pendant la guerre, les vaincus paraissaient résignés à leur sort, et les rapports qui arrivaient de toutes parts au chef-lieu du gouvernement annonçaient que les populations étaient calmées et que, de longtemps, les insurrections n'étaient plus à craindre. Si le defterdar s'était montré moins barbare et moins implacable dans ses vengeances, la soumission des noirs eut été encore plus prompte et plus sincère; mais les horreurs commises par ce général de l'armée égyptienne avait inspiré aux nouveaux sujets de Méhémed-Ali une méfiance naturelle, et il avait fallu du temps et de la persévérance pour les rassurer et leur faire croire à de meilleures intentions de la part du gouvernement turc. Méhémed-bey (c'était le nom du defterdar) était plus féroce que les tigres et les lions dont il aimait à s'entourer; il se plaisait dans le sang et se faisait un jeu de l'existence de ses semblables. Pour donner une idée complète du caractère odieux de cet homme, je citerai deux traits de sa vie pris au hasard parmi cent autres.

Pendant un séjour qu'il fit à Dongolah-el-Ordi, une laitière de la ville se présenta devant lui pour

porter plainte contre un soldat égyptien qui, après lui avoir pris pour vingt paras (douze ou treize centimes) de lait, avait refusé de lui en payer le montant; le soldat ayant été appelé déclara qu'il ne connaissait pas son accusatrice, qu'il n'avait pas bu de lait depuis plus de huit jours, et il défia cette femme de prouver ce qu'elle avançait. Cependant, au dire de la laitière, deux témoins pouvaient attester la vérité de ses paroles et convaincre l'Egyptien d'imposture; mais ces témoins étaient grecs, c'est-à-dire chrétiens et, par suite de ce mépris brutal dont les musulmans poursuivent tous ceux qui ne professent pas leur religion, le témoignage des infidèles est sans valeur auprès d'eux, et un coupable, quel que soit son crime, ne peut pas être condamné d'après ce témoignage. Le soldat triomphait, et déjà, certain de l'impunité, il raillait et menaçait son accusatrice en présence du tribunal assemblé. « Voici une affaire embarrassante, dit le defterdar en s'adressant aux personnes qui l'entouraient et en jetant sur l'Egyptien un regard d'hyène affamée, il y a néanmoins un moyen de connaître la vérité et de savoir lequel des deux, de l'accusé ou de la femme, veut ici nous en imposer. Tu persistes à te déclarer innocent, poursuivit-il en continuant à regar-

der le soldat? et toi, dit-il à la laitière, tu persistes dans ton accusation? Eh bien, je vais faire ouvrir le ventre de l'accusé; si nous y trouvons les traces du lait que tu affirmes qu'il vient de boire, on te donnera tes vingt paras et tu pourras te retirer; si, au contraire, tu es convaincue de mensonge, tu ne sortiras pas d'ici vivante. » — L'Egyptien, avec cette ténacité, stupide ou héroïque, commune aux gens de son pays, nia obstinément le fait; et l'approche des bourreaux, appelés par le defterdar, ne changea rien à ses déclarations. La femme, sûre de son innocence, consentit à se soumettre à la terrible épreuve, certaine d'avance que les résultats viendraient la justifier, et Méhémed-bey donna l'ordre à ses gardes de procéder à l'exécution. Les bourreaux saisirent l'accusé, lui lièrent les pieds et les mains, l'étendirent sur le plancher et l'égorgèrent en présence du defterdar. On trouva le lait dans l'estomac de la victime; la laitière nubienne reçut ses vingt paras et fut libre de se retirer; justice avait été faite.

C'était encore dans la même ville, à Dongolah-el-Ordi : le defterdar aimait passionnément les chevaux, et son palfrenier, qui était aussi son maréchal-ferrant, jouissait d'une considération aussi grande que le principal eunuque chargé

de la garde du harem : sa favorite n'était pas mieux traitée que son cheval de bataille, et un outrage fait à la première ne l'eût pas plus irrité qu'un mauvais traitement infligé au cheval ; son saïs, qui était fort habile dans l'exercice de ses fonctions, commit cependant la faute énorme de blesser l'animal en le ferrant : il fit de grands efforts pour cacher *son crime* au defterdar, mais le cheval boita pendant quelques jours, et le maître s'en étant aperçu, fit appeler un maréchal-ferrant de la ville, et lui ordonna de ferrer son palfrenier, ce qui fut exécuté sur-le-champ: jusqu'à cette époque, Méhémed-bey n'avait jamais eu à se plaindre de ce malheureux qu'il soumettait à une aussi affreuse torture.

Si le defterdar traitait d'une manière si barbare les hommes attachés à son service et les soldats de l'armée qu'il commandait, on comprendra sans peine à quels excès il devait se porter contre ses ennemis et les personnes dont il avait à se venger. Le pal était sans cesse en permanence, les noyades se multipliaient, et les nègres vaincus engraissaient les monstres du Nil. Méhémed-bey avait inventé un supplice particulier pour les chefs de tribus qui avaient osé résister trop longtemps : il les condamnait à être pendus,

et après les avoir fait attacher à une potence ou à un arbre, on plaçait sous leurs pieds peu éloignés du sol, une planche hérissée de pointes très-aiguës, et les infortunés qui, pour retarder le moment de la strangulation, cherchaient un point d'appui, rencontraient, au lieu de la terre, de longs clous acérés qui pénétraient dans leurs chairs et leur faisaient éprouver les plus vives douleurs. Outre les oreilles qu'on coupait sur le champ de bataille, lorsque les troupes étaient encore dans l'ivresse furieuse du combat; après la victoire, les bourreaux, sous les ordres du defterdar, étaient occupés, pendant plusieurs jours, à arracher des dents, à crever des yeux avec un fer rouge, et à torturer de mille façons les plus illustres d'entre les prisonniers. Aussi le nom de Méhémed-bey était-il l'objet de l'exécration publique, et à l'époque de mon voyage en Nubie, on ne parlait encore de lui qu'avec terreur. Si cet homme atroce avait exercé sa puissance sur un plus vaste théâtre ou dans des lieux mieux connus et plus en évidence, il partagerait aujourd'hui l'odieuse célébrité des Néron et des Caligula. Méhémed-Ali, indigné de la barbarie de son lieutenant, le rappela en Egypte et s'efforça, malheureusement un peu tard, de réparer les maux

causés par ce général. Il donna des ordres sévères pour qu'on respectât un peu mieux la vie des individus, et fit rendre à la liberté et à leur pays plusieurs troupes d'esclaves qu'on envoyait au Caire. Kourchut-Pacha avait été chargé d'introniser cette politique de modération, qui produisait les meilleurs résultats; les Nubiens commençaient à respirer, et s'ils n'avaient pu oublier les cruautés du defterdar, ils espéraient du moins que le passé ne reviendrait pas. Méhémed-bey est mort : il était le gendre du pacha d'Egypte et possédait de grandes richesses, qui furent cause de sa perte. En Turquie, les personnes opulentes sont exposées, comme chacun sait, à de terribles dangers de la part du gouvernement qui convoite leur fortune : le defterdar se trouvait dans cette position, et il mourut, dit-on, empoisonné par les ordres de son beau-père, qui voulait s'emparer de ses biens.

A Khartoum, je fus témoin d'un double malheur, qui m'impressionna vivement : je me promenais sur les bords du Nil bleu, pendant que plusieurs personnes se baignaient dans la rivière. Je m'étonnais de leur imprudence, mais les nageurs, rassurés par leur nombre et le bruit qu'ils faisaient, ne paraissaient pas éprouver la moin-

dre inquiétude : cependant au moment où l'on s'y attendait le moins, j'entendis pousser un grand cri, et un homme disparut. Les autres baigneurs, saisis d'effroi, regagnèrent le rivage avec précipitation, et jetèrent au milieu du fleuve tout ce qui se trouva sous leur main, en redoublant leurs clameurs : nous étions dans une anxiété mortelle, cherchant de tous côtés les traces de l'homme qui avait disparu ; en regardant avec attention, nous découvrîmes un léger sillon qui coupait le fleuve dans sa largeur, et après un moment d'une attente cruelle, nous vîmes sortir sur la rive opposée un énorme crocodile, tenant dans sa gueule ensanglantée le malheureux nageur qui ne donnait plus aucun signe de vie. A cette vue, les compagnons de la victime poussèrent des cris effroyables, dans l'espoir de forcer le monstre à abandonner sa proie, mais le crocodile, accroupi sur le rivage désert, et peu sensible à ce tumulte, broyait entre ses dents le corps étendu devant lui. On s'était procuré à la hâte quelques fusils dont on fit une décharge sur le féroce animal, et soit que les balles eussent atteint leur but, soit que le monstre effrayé par cette brusque détonation, voulut se mettre à l'abri d'une nouvelle attaque, il replongea dans le fleuve, emportant les restes

de sa victime, en présence d'une foule nombreuse accourue de toutes parts, et qui suivait, haletante et consternée, les diverses phases de ce drame émouvant et terrible. Nous attendîmes encore quelque temps sur les bords du fleuve, mais le crocodile ne reparut pas, et nous nous retirâmes en silence.

Quelques jours après ce cruel événement, je me baignais moi-même dans le Nil avec le pharmacien de Khartoum, ses esclaves et quelques Turcs qui s'étaient joints à nous ; nous avions choisi un lieu sûr, ou du moins réputé pour tel, et dans lequel on prétendait que les crocodiles ne se montraient jamais : nous avions en outre la prudence de ne pas nous éloigner des bords du fleuve, afin de pouvoir, à la moindre alerte, regagner promptement la terre, et malgré les assurances qu'on nous avait données, les esclaves jetaient des pierres autour de nous et poussaient de grands cris pour éloigner tout danger : nous espérions, grâce à ces précautions, être à l'abri d'une surprise ; malheureusement, il n'en fut pas ainsi : un de nos compagnons ayant eu la témérité de s'avancer jusque vers le milieu du fleuve, fut saisi par un crocodile au moment où il nageait vers nous pour se rapprocher du rivage, il

poussa aussitôt un cri déchirant en étendant ses bras dans notre direction : malgré le péril qui nous menaçait tous, nous nous élançâmes à sa rencontre, et nous le saisîmes assez à temps pour le disputer au monstre, qui était sur le point de l'entraîner sous les flots. Une lutte rapide s'établit, et nous crûmes un instant que nous venions de remporter une victoire éclatante ; nous avions amené notre compagnon évanoui sur le rivage. mais une traînée de sang qu'il laissait derrière lui, commença à nous effrayer, et après l'avoir entièrement retiré des eaux, nous nous aperçûmes avec stupéfaction que le crocodile lui avait brisé la cuisse et n'avait lâché prise qu'en emportant le membre détaché du tronc. Le pharmacien envoya à l'hôpital ses esclaves noirs, qui revinrent bientôt avec un brancard, sur lequel on déposa le blessé toujours évanoui. Nous le fîmes transporter dans sa demeure, où nous le suivîmes accablés de tristesse, et malgré les soins les plus empressés, ce malheureux mourut trois jours après, en proie aux douleurs les plus atroces.

Un habitant de Khartoum, à qui je demandais si de semblables malheurs se renouvelaient souvent, m'assura qu'avant l'arrivée des troupes

égyptiennes, c'est-à-dire avant les horreurs commises par le defterdar, les crocodiles se montraient peu friands de chair humaine; mais depuis les noyades ordonnées par Méhémed-bey, me dit l'homme que j'interrogeais, depuis que le Nil a charrié les cadavres de mes frères, les monstres qui l'habitent se sont habitués à une nourriture substantielle qu'ils connaissaient à peine, et aujourd'hui on s'expose à des dangers imminents en traversant le fleuve à la nage, et même en se baignant sur ses bords.

Tels étaient les souvenirs et les idées que le gouvernement du vice-roi avait à combattre parmi les noirs soumis à sa domination, et que Kourchut-pacha, comme je le disais tout-à-l'heure, combattait avec succès : sous son administration la ville de Khartoum se développait tous les jours, ses marchés étaient pleins d'animation, et l'on y traitait des affaires considérables : les habitants rassurés reprenaient leurs travaux accoutumés : la Nubie et le Sennâr commençaient à réparer leurs pertes et la vie circulait de nouveau dans ces grands corps épuisés par des guerres désastreuses. Khartoum n'avait pas encore la dimension d'une capitale, mais elle était déjà la première ville du Soudan; elle possédait de vastes

places, de nombreux cafés et des boutiques en tout genre. Comme dans tous les centres importants fréquentés par les étrangers et occupés militairement, il y avait à Khartoum un troupeau de filles publiques qui parcouraient les bazars, s'arrêtaient dans les cafés pendant le jour, et se retiraient le soir dans des huttes en dehors de la ville. Cette troupe de prostituées, parmi lesquelles on remarquait encore quelques Egyptiennes, se composait principalement de femmes indigènes, de négresses et d'esclaves abyssiennes ou gallas : la plupart d'entre elles étaient d'une beauté remarquable.

On trouvait à Khartoum des commerçants de tous les pays circonvoisins, et quoique on ne puisse pas ajouter une foi entière aux rapports des naturels dans ces contrées reculées, le voyageur peut toutefois recueillir dans cette ville des documents précieux sur des régions qu'on n'explorera pas encore de longtemps. J'avais alors l'intention de me diriger vers l'Arabie par Saouakim, mais les fréquentes relations que j'avais déjà eues avec des esclaves gallas et des prêtres d'Abyssinie m'avaient inspiré un grand désir de visiter leur patrie, et je me préparais à ce voyage que je devais accomplir plus tard en accablant de questions toutes les per-

sonnes qui fréquentaient ces contrées intéressantes : je voyais souvent dans un café de Khartoum un chef de caravane qui avait fait plusieurs fois le trajet de Sennâr en Abyssinie : il me fournit des renseignements importants sur la route qu'il suivait ordinairement, me donna les noms des principales stations et me fit connaître autant qu'il le pût la distance qui sépare la ville de Khartoum de la capitale d'Abyssinie. Voici du reste son itinéraire :

De Khartoum, à Moussallémia,	trois journées de chameau.	
De Moussallémia à Ouady, Médenèh,	une journée	idem.
De Ouady-Médenèh à El-Haras,	une demie journée	idem.
De El-Haras à Djézira,	quatre journées	idem.
De Djézira à Hhala,	quatre journées	idem.
De Hhala à El-Téghatif,	quatre journées	idem.
De El-Téghatif à Douoka,	deux journées	idem.
De Douoka à Beled-Ibrahim,	trois journées	idem.
De Beled-Ibrahim à Oueunni,	trois journées	idem.
De Oueunni à Gondar capitale d'Abyssinie,	trois journées	idem.

A Oueunni, les routes se divisent en plusieurs branches, et on peut de là se rendre directement à Basso dans le Gojam, ou à Dévra-Tabour dans le Béghemder, sans passer par Gondar : les musulmans, loin d'imiter l'admirable tolérance des Abyssiniens, ne leur témoignent que du mépris et les accablent de mauvais traitements : aussi les chrétiens d'Abyssinie n'osent plus s'aventurer jusqu'au Sennâr, et ils ne dépassent pas

Oueunni : quoique les musulmans soient en petit nombre en Ethiopie, grâce à la position de cette contrée située au milieu de peuples soumis à l'islamisme et toujours disposés à mal accueillir les infidèles, les vrais croyants d'Abyssinie ont pu s'emparer de la presque totalité du commerce de cette partie de l'Afrique et ils l'exploitent à leur profit.

Je fréquentais aussi à Khartoum des commerçants du Dar-Four; mais ceux-ci, partageant sans doute les préventions et les méfiances du roi leur maître auquel tout étranger est suspect, me parurent peu disposés à me fournir sur leur patrie les renseignements que j'attendais d'eux : il m'était d'abord venu dans la pensée de visiter ce royaume, mais j'avais été détourné de mon projet en apprenant que le voyageur assez téméraire pour pénétrer dans cette contrée, s'exposait à une captivité éternelle. Le Dar-Four a longtemps joué un grand rôle et exercé une haute influence dans cette partie de l'Afrique. Ses habitants seraient peut-être parvenus à s'emparer de tout le Soudan, si Méhémed-Ali ne les eut prévenus : ce pays a beaucoup perdu de son importance depuis l'arrivée des Egyptiens, et si ces nouveaux conquérants se maintiennent dans leurs possessions, le

Dar-Four fera de vains efforts pour reconquérir sa puissance. Les Darfouriens professent l'islanisme, ils ont des écoles dirigées par des prêtres qui cherchent à initier les enfants à la science du Coran : ils se livrent au commerce avec ardeur, et ne cultivent les terres que pour leurs besoins particuliers : ils aiment la guerre comme un moyen facile de s'enrichir sans travailler; on les dit assez braves et s'ils ne justifient pas toujours cette réputation de bravoure, ils espèrent la conserver en se montrant très-fanfarons.

Pendant que j'habitais la maison de M. Drouart, à Dongolah-el-ordi, je m'étais mis en rapport avec un Darfourien qui se plaisait à m'entretenir d'une fête horrible instituée depuis longtemps dans son pays natal et digne d'être célébrée dans les sombres forêts qui servaient de sanctuaire aux druides : les habitants du Darfour établis à Khartoum m'ayant confirmé la vérité du récit de leur compatriote de Dongolah, je n'hésite pas à communiquer à mes lecteurs les détails de cette fête abominable. Les voici tels que je les ai publiés il y a plusieurs années (1), en les faisant précéder de quelques observations gé-

(1) Le 3 juin 1838, dans le *Journal général de France.*

nérales sur le pays qui nous occupe en ce moment.

Une fête au Dar-Four.

« A l'occident des hautes régions du Nil, se trouve une contrée montagneuse et fertile, gouvernée par un prince nègre indépendant : cette contrée est le Dar-Four. Les lieutenants de Méhémed-Ali tentèrent quelquefois de s'en emparer, lors de la conquête du Sennâr et du Kourdoufan, mais ils échouèrent toujours dans leurs entreprises. Protégé par un rempart de montagnes difficilement accessibles, le roi du Dar-Four a pu braver jusqu'ici la puissance du pacha d'Egypte, et il traite avec rigueur les Egyptiens ou les Turcs qui osent pénétrer dans ses États. Il possède de grandes richesses, il a toujours sur pied une armée considérable et les guerriers de sa suite sont, dit-on, magnifiquement équipés. Il est inutile de faire observer que ces richesses et cette magnificence sont relatives et que toutes les grandeurs africaines ne seraient pour nous que de grandes misères. Le Dar-Four entretient des relations commerciales avec les contrées environnantes et de nombreuses caravanes qui se réunissent dans la capitale du royaume se dirigent vers le Caire, par la Nubie, l'Oasis de Kardje et Syouth, l'ancienne Lycopolis.

« Obligé quoiqu'à regret de renoncer à ses projets de conquête sur le Dar-Four, ou tout au moins de les ajourner, Méhémed-Ali aurait voulu établir des rapports d'intérêt entre l'Egypte et cette contrée; dans ce but, il écrivit au roi nègre qui, fier d'avoir pu résister à son redoutable ennemi, répondit à ses avances par des injures grossières que le pacha a dévorées en silence.

« Comme la plupart des peuples barbares qui couvrent aujourd'hui la surface du globe, les habitants du Dar-Four ont une haute opinion de l'Europe, et vivent dans une grande ignorance de ce qui se passe au dehors : chez eux, les arts, les sciences et l'industrie sont encore dans l'enfance. D'après leur foi, foi commune à un grand nombre de peuplades, c'est nous qui devons les initier aux merveilles enfantées par la civilisation moderne.

« Un Européen peut, sans grands dangers, pénétrer jusque dans le Dar-Four; mais une fois arrivé auprès du souverain, il perd sa liberté. Il doit renoncer à ses affections de famille et à sa patrie, car le prince africain qui l'accueillera avec bonté et le comblera peut-être d'honneurs et de richesses, ne lui permettra jamais d'abandonner son royaume. Il faut que l'Européen qui oserait

entreprendre ce long pèlerinage, ait consenti d'avance à s'ensevelir au milieu d'une population fanatique qui, malgré la protection du souverain, le méprisera toujours et l'abreuvera d'injures et d'outrages, parce qu'il ne sera pas musulman. Les habitants du Dar-Four, comme toutes les peuplades ignorantes qui ont accepté des théories religieuses exclusives, sont intolérants, et ils accablent de leur dédain et quelquefois de leur haine quiconque ne professe pas, comme eux, l'islamisme.

« Deux motifs déterminent le roi de Dar-Four à retenir auprès de lui les Européens ou plutôt les blancs qui ne redoutent pas de s'aventurer dans son royaume. Le premier est la crainte que lui inspire le voisinage de Méhémed-Ali, dont les troupes viennent quelquefois faire des excursions autour de ses montagnes : dans sa méfiance cruelle, ce roi considère tous les voyageurs comme des espions du pacha d'Egypte, et pour les empêcher de remplir la mission dont il les croit chargés, il les condamne à passer leur vie au Dar-Four : le second, est le désir de posséder toujours auprès de lui des hommes privilégiés, supérieurs; car un blanc, quel que soit d'ailleurs son pays, est regardé par les populations à demi-sauvages

de l'intérieur de l'Afrique, comme un aristocrate de la grande famille humaine.

« On conçoit aisément qu'il se trouve peu d'hommes disposés à s'expatrier pour toute leur vie; aussi le despote africain a-t-il rarement l'occasion d'exercer sa tyrannie sur les malheureux voyageurs égarés dans ses montagnes. Dernièrement il avait fait proposer une somme considérable à un chimiste français demeurant au vieux Caire pour l'engager à venir établir une poudrière dans son pays : celui-ci d'après une convention écrite, devait être libre de retourner en France au bout de trois ans, et le roi du Dar-Four devait jurer sur le Coran de respecter le traité. Mais comme le chimiste suspectait, avec raison, la bonne foi de l'Africain, il demanda d'autres garanties qu'on refusa de lui donner, et il eut assez de prudence et de sagesse pour ne pas abandonner l'Egypte où il n'avait pas à craindre d'être retenu malgré lui.

« Les documents que nous possédons sur le Dar-Four sont incomplets. Cette intéressante contrée habitée par des nègres qui ont constitué une puissance au sein des peuplades barbares qui vivent autour d'eux sans lois et sans gouvernement, est encore très-peu connue des Euro-

péens. J'ai eu de fréquentes relations avec un cheikh musulman de ce pays, pendant mon séjour à Dongolah-el-Ordi ; c'est lui qui m'a fourni les détails suivants sur une fête célébrée tous les ans, dans la capitale du Dar-Four, et à laquelle il avait assisté depuis peu : nous laisserons le cheikh parler lui-même.

« Nous étions, me dit-il, à l'époque du saint pèlerinage ; les pieux musulmans se réunissaient dans la grande ville qui sert de résidence à notre roi, pour se rendre ensemble à la Mecke et à Médine, après avoir assisté à une fête brillante, dont on faisait alors les préparatifs. Au jour fixé pour la solennité, une foule immense se pressa autour de la demeure du prince. Les personnages les plus influents et les principaux cheikhs furent introduits dans la vaste salle de réception, et l'on fit entrer dans la cour du palais les bœufs et les moutons qui devaient être immolés avec l'enfant que, tous les ans, on offre en holocauste pour obtenir du ciel des jours prospères et de belles moissons.

« Un mois avant la célébration de la fête, poursuivit l'habitant du Dar-Four, on fit tirer au sort tous les enfants de la capitale, âgés de cinq ans, et celui d'entre eux qui fut désigné

extérieure au milieu de laquelle le sacrifice devait s'accomplir : on avançait avec recueillement, les derwiches gardaient le silence, et les cheikhs ne faisaient plus entendre leurs chants religieux. La mère de la victime paraissait en proie à une tristesse profonde. De temps en temps elle couvrait son enfant bien-aimé d'un regard plein d'angoisse et de tendresse, et ses soupirs mal étouffés trahissaient sa douleur jusqu'alors muette et concentrée : sa démarche était incertaine et mal assurée, et quelquefois les yeux levés vers le ciel, elle semblait reprocher à Dieu son injustice et sa rigueur. Bientôt ses larmes qu'elle retenait avec effort, coulèrent sur son visage ; elle voulut adresser la parole à son fils qui lui souriait en lui tendant les bras, mais les sanglots étouffèrent sa voix.

« Une femme encore jeune, dont les traits fortement caractérisés et la rude physionomie annonçaient un naturel féroce, suivait le cortége, placée à côté de la malheureuse mère : l'année précédente son enfant désigné par le sort, était tombé sous le couteau du sacrificateur, le jour de la fête maudite, et elle avait supporté ce coup affreux, non-seulement avec résignation, mais même avec fierté et peut-être avec joie. Elle pa-

rut indignée de la douleur de sa compagne, et loin de chercher à la consoler, elle jeta sur elle un regard dédaigneux et lui adressa ces paroles sévères :

« Ma sœur, tes larmes sont impies, et tu te montres indigne de la faveur signalée que le ciel t'accorde : ne crains-tu pas d'offenser Dieu par tes regrets, et d'attirer sur nous sa colère terrible ? Ton enfant va être immolé pour la prospérité du pays ; réjouis-toi : j'ai vu moi-même périr mon fils unique, et j'en suis encore glorieuse ; au moment du sacrifice, mon œil était sec, et je mêlais ma voix à celle de nos prêtres : pour que les tiens n'aient pas à rougir de ta faiblesse, essuie tes pleurs et imite mon exemple.

« La mère désolée, ne répondit pas, mais, ses sanglots redoublèrent. Sa compagne n'en fut pas attendrie ; elle détourna même la tête avec colère et murmura une malédiction. Sa physionomie avait alors une expression farouche et redoutable.

« Le cortége, toujours dans le même ordre, était arrivé sur la place de l'exécution. Au milieu d'une belle plaine jonchée de fleurs et de verdure s'élevait un échafaud recouvert d'un drap rouge

orné de broderies : le roi et ses courtisans vinrent se placer sur des siéges disposés à l'entour, après avoir abandonné leurs chevaux aux gens de leur suite, qui se retirèrent à l'écart. La foule était rangée sur deux files et laissait le passage libre à la procession. Les cheikhs, les derwiches et le sacrificateur tenant l'enfant entre ses bras, montèrent sur l'échafaud et commencèrent par chanter des hymnes en chœur. Bientôt après, on dépouilla la jeune victime, et on la montra à la populace qui, dans sa joie féroce, poussa des vociférations sauvages. Au même instant on entendit un long cri de désespoir, et l'on emporta hors de la place la mère évanouie de l'enfant.

Trois coups de fusil annoncèrent au bourreau que le moment du sacrifice était arrivé. Il leva aussitôt son grand coutelas et l'enfonça dans la gorge de la victime agenouillée : l'enfant roula sur l'échafaud sans proférer une plainte, et au même instant, les bouchers immolèrent les bœufs et les moutons qui avaient suivi le cortége. Le sang ruisselait de toutes parts et la foule mugissait. On dépéça les animaux après les avoir dépouillés; on coupa en menus morceaux, le cadavre de l'enfant et on mêla sa chair à celle des autres victimes. On mit le feu à un énorme bû-

cher qu'on voyait dressé non loin de l'échafaud, et lorsque la flamme fut entièrement éteinte, on fit rôtir ensemble sur la braise ardente, et la chair humaine et la viande des bœufs et des moutons qu'on servit sur une table en osier : le roi et les personnages de sa suite ne craignirent pas de se repaître de cet horrible mets, et lorsqu'ils furent rassasiés, on égorgea de nouvelles victimes et l'on distribua d'abondantes rations à la populace affamée.

« Aussitôt après, les cavaliers du roi étaient montés sur leurs chevaux pour se livrer à des jeux guerriers : ils se poursuivirent longtemps dans la plaine, caracolèrent autour de l'échafaud, luttèrent d'adresse et d'agilité et simulèrent des combats. Une troupe de bouffons exécutèrent des pantomimes et des danses religieuses, tandis que les prêtres chantaient des hymnes pour célébrer la gloire et la puissance du Très-Haut. La multitude qui assistait à ces réjouissances publiques, applaudissait avec délire et hurlait de joie.

« Une heure avant la nuit, la place était déserte : le lendemain on renouvela la même fête; mais au lieu d'un garçon on immola une jeune fille (1). »

(1) D'après les rapports des Darfouriens que je consultai à

Ainsi se termina le récit du cheikh nègre, qui paraissait indigné que son roi eut maintenu dans son pays une coutume aussi atroce. Quoique l'introduction du mahométisme en Afrique ait modifié les mœurs et le caractère des peuplades qui l'ont accepté, cette religion n'avait pas encore eu assez d'empire dans le Dar-Four pour faire abolir les sacrifices humains et effacer dans ce royaume les dernières traces de l'anthropophagie.

Rentrons maintenant dans Khartoum : le lendemain de mon arrivée dans cette ville, je me présentai chez le gouverneur pour lui remettre les lettres de recommandation que j'avais apportées du Caire et dont l'une était de Soliman pacha, alors Soliman bey. Dans ces pays peu civilisés, ces sortes de lettres ont encore une valeur réelle, et je fus parfaitement accueilli par Kourchut pacha : je lui fis part de l'intention où j'étais de me rendre en Arabie par Saouakim, et il me promit de me faire embarquer sans frais, dans la première cange qu'il enverrait à Berber.

Je passai quinze jours à Khartoum, et comme à Dongolah, les Européens qui s'y trouvaient ne négligèrent rien pour m'en faire trouver le séjour

Khartoum, le double sacrifice s'accomplisait en même temps et la fête ne durait qu'un jour.

agréable : le médecin s'occupait à la fois d'histoire naturelle et d'archéologie : il possédait une riche collection d'oiseaux du Kourdoufan, du Dar-Four, de la Nubie et du Sennâr, et une grande variété de lézards : il avait empaillé une giraffe et des crocodiles de toutes les dimensions. Un jour, j'étais chez lui, lorsqu'un nègre lui apporta plusieurs œufs du monstrueux amphibie : ils avaient à peu près la forme et la grosseur des œufs de canard, mais leur coque me parut moins fragile. Le nègre les avait découverts dans le sable d'un îlot désert où il s'était rendu pour pêcher, et connaissant les goûts du naturaliste, il était venu les lui offrir. Le médecin les enferma dans une caisse contenant divers objets; mais ayant voulu les revoir quelque temps après, il trouva les coques fraîchement brisées et de petits crocodiles à la place de ses œufs : l'éclosion avait eu lieu dans la malle.

Ce médecin avait obtenu de Kourchut pacha, la permission de faire des fouilles dans les environs de Chendy, sur l'emplacement présumé de la fameuse ville de Meroé : il employait un grand nombre de travailleurs et faisait des dépenses considérables; mais jusqu'alors ses recherches avaient été vaines. Il commençait à se décourager,

lorsque quelques jours après mon départ, ainsi que je l'appris en rentrant au Caire, ses ouvriers découvrirent une belle statue d'or massif et plusieurs antiques d'un prix très-élevé : ces magnifiques découvertes lui permirent d'abandonner le service du pacha d'Egypte et de rentrer avec une fortune dans son pays natal.

Pendant mon voyage en Nubie et mon séjour à Kharthoum, on me raconta plusieurs faits incroyables à la charge des Européens employés dans ces contrées d'où le bruit des crimes et des belles actions arrive rarement jusqu'à nous. Lorsque les Francs entrent dans une mauvaise voie, ils dépassent les barbares et les sauvages : on dirait que la civilisation au lieu d'adoucir leurs mœurs ne fait que leur fournir les moyens de raffiner le mal, et ils commettent, sans remords apparent, les attentats les plus atroces. Ils vont plus loin que les plus féroces jellabs dont la conduite envers leurs esclaves m'a si souvent inspiré l'horreur et le dégoût. Pour l'honneur de leurs familles, si elles existent, je tairai les noms de ces barbares nés en pays civilisés, et dont les crimes avaient fait rougir de véritables sauvages (1).

(1) Dans le Soudan, on a vu des Européens soumettre à l'infibulation de jeunes filles avec lesquelles ils avaient vécu, pour les faire passer pour vierges et les vendre plus cher.

Avant de quitter Khartoum, le portier de la maison, vieux nègre qui, dans son jeune temps, avait été l'un des plus intrépides braconniers du pays, me donna quelques détails sur la manière dont les indigènes chassent les divers animaux qu'on rencontre dans ces parages : voici ces détails tels qu'ils m'ont été transmis à cette époque.

Chasse à la giraffe. — Cinq ou six hommes montés sur de bons chevaux, se réunissent dans un même lieu et s'enfoncent dans le désert, accompagnés de chameaux chargés d'eau et de différentes provisions. Ces chasseurs ont un tact admirable pour découvrir les traces des animaux qu'ils cherchent, et en voyant l'empreinte de leurs pas, ils peuvent dire sans se tromper, à quelle heure ils sont passés dans tel ou tel lieu : dès que les cavaliers à la poursuite de la giraffe ont aperçu leur proie, ils se divisent, et font tous leurs efforts pour la pousser vers un endroit boi-

On en a vu achever des esclaves mourants qui leur coûtaient trop de soins.

On en a vu encore faire des eunuques de leurs nègres dans un but d'ignoble intérêt.

On en a vu d'autres enfin qui, après avoir vécu avec leurs esclaves et les avoir rendues mères, les envoyaient au marché pour les faire vendre avec leurs propres enfants.

sé, où les broussailles et les branches des arbres ralentissent sa course. Les chasseurs font retentir l'air de leurs cris pour l'effrayer, et l'animal imprévoyant ne tarde pas à tomber dans le piége, en se dirigeant vers le plus épais des bois, où il espère se dérober à la vue des cavaliers. Lorsqu'il a eu l'imprudence de s'enfoncer dans les arbres, les chasseurs ont sur lui un grand avantage, ils s'en approchent facilement, et parviennent à entraver sa marche et à le faire tomber, au moyen de cordes tendues devant lui : dès qu'il est renversé, on lui passe un licol autour du cou, mais il est souvent impossible de le faire marcher, et on est alors obligé de le tuer pour emporter du moins sa peau. Les jeunes giraffes, plus dociles que leurs mères, suivent sans peine les chasseurs qui vont les vendre dans les villes voisines.

Chasse à l'autruche. — Comme la giraffe, l'autruche se chasse à cheval, et les cavaliers sont également obligés de se faire suivre par des chameaux chargés de provisions. Lorsque les chasseurs découvrent une autruche, ils la suivent lentement sans la perdre de vue : cet oiseau colossal qui court avec une vitesse extrême ne tarde pas à laisser les cavaliers bien loin derrière lui : mais

arrivé à une certaine distance, et comme pour narguer les chasseurs, il s'arrête et les attend en les regardant : lorsque ceux-ci sont sur le point de le rejoindre, il reprend sa course rapide et s'arrête encore pour les attendre de nouveau : les cavaliers le suivent toujours à petits pas. C'est ordinairement au lever de l'aurore que les chasseurs se mettent en campagne, et tant que la chaleur ne se fait pas trop sentir, l'autruche peut sans danger faire parade de la supériorité de sa marche : néanmoins, ces courses répétées la fatiguent insensiblement, et lorsque le soleil devient plus ardent, l'animal qui a renouvelé plusieurs fois le même manége, commence à donner des marques de lassitude, et, dans ce moment, les cavaliers qui ont jusqu'alors ménagé leurs montures, se précipitent vers lui de toute la vitesse de leurs chevaux, et ne tardent pas à l'épuiser et à l'atteindre : le premier des chasseurs qui arrive à sa portée lui assène un violent coup de bâton et le renverse : les cavaliers sautent de cheval, l'un d'eux fend le cou de l'autruche et met la patte de l'animal dans la blessure, afin de l'empêcher d'ensanglanter ses plumes en se débattant : lorsque l'oiseau a cessé de vivre, on le dépouille de sa parure, et si les chevaux et

les provisions le permettent, la chasse continue,

Chasse au rhinocéros. — Si les chasses dont je viens de parler n'exposent les chasseurs à aucun danger, il n'en est pas de même de la chasse au rhinocéros ; et, avec les moyens dont les naturels disposent, il faut autant de sang-froid que de courage pour oser l'entreprendre.... Lorsqu'on est parvenu à débusquer l'animal, plusieurs chasseurs montés sur de vaillants coursiers s'élancent sur lui, la lance au poing, et l'irritent sans pouvoir le blesser : malgré leuradresse et l'agilité de leurs chevaux, les cavaliers ne parviennent pas toujours à esquiver les coups de leur redoutable adversaire : le monstre furieux se met à la poursuite des assaillants : l'un d'eux se détache de ses compagnons et fait mine de l'attendre, confiant dans sa bonne monture : le rhinocéros dirige contre lui sa rage impuissante et abandonne les autres qui s'éloignent rapidement et vont se cacher dans un lieu favorable, près de quelque grand arbre désigné à l'avance : lorsque le cavalier resté aux prises avec l'animal suppose que ses compagnons ont atteint leur retraite, il part comme un trait, arrive au pied de l'arbre indiqué, saute de son cheval qui se sauve, et grimpe dans les branches. Le rhinocéros, qui l'a suivi de

près sans le perdre de vue, s'élance avec furie contre l'arbre qu'il voudrait en vain renverser et dans lequel il enfonce profondément sa corne. Pendant qu'il fait des efforts inouïs pour se dégager, les chasseurs en embuscade tombent sur lui et le tuent à coups de lances. Le cheval abandonné s'arrête dès qu'il n'est plus poursuivi, et attiré par le hennissement de ses compagnons, il s'empresse de venir les rejoindre. Dans toutes ces chasses, les cavaliers armés de lances, de poignards ou de sabres, et couverts de leurs boucliers, sont ordinairement nus.

Chasse à l'éléphant. — Il y a diverses manières d'attaquer ce colosse, et j'ai moi-même assisté sur les frontières de l'Abyssinie à une de ces redoutables chasses dont je ferai plus tard connaître les détails : bornons-nous ici à répéter les récits du nègre de Khartoum : L'éléphant vit d'ordinaire dans les forêts où il trouve sa nourriture et un abri contre les ardeurs du soleil : les chasseurs qui s'attachent à cette riche proie, connaissent parfaitement les lieux fréquentés par le monstrueux quadrupède, et ses habitudes journalières : ils s'établissent dans le feuillage touffu des grands arbres que l'éléphant vient brouter, et ils attendent, invisibles, l'approche

du terrible animal. Plusieurs branches sont ainsi garnies de chasseurs, et lorsque l'éléphant sans méfiance vient chercher sa nourriture sous l'un de ces arbres, les chasseurs attentifs et immobiles, saisissent l'instant favorable pour plonger leurs lances dans l'œil et dans la gueule du quadrupède : cette manière de chasser l'éléphant, présente de grands dangers, car lorsque l'animal n'est que blessé et que les arbres ne sont pas assez solides pour résister à ses puissantes secousses, il les déracine, et lorsqu'ils ne sont pas assez élevés pour que sa trompe n'en puisse atteindre le sommet, il en arrache violemment les chasseurs imprudents, et les broye sous ses pieds.

Je rencontrai plus tard un homme du Sennâr, qui avait une manière particulière de chasser les éléphants. « Ces animaux, me dit cet homme, marchent en général par couples, et se réunissent quelquefois en troupes assez nombreuses, surtout lorsqu'ils vont boire ou manger. Pour les surprendre, je frotte mon corps avec la graisse d'éléphant, et je me cache dans le voisinage des lieux qu'ils fréquentent ; je les observe attentivement, et lorsque j'en vois un séparé de ses compagnons, je m'en approche avec précaution, et l'odeur que je répands empêche l'animal de

faire attention à moi ; je suis armé d'un glaive au tranchant acéré ; d'un bras vigoureux je frappe l'éléphant sur une jambe de derrière, et aussi prompt que la gazelle, je disparais aussitôt : le sang jaillit de sa blessure, et le quadrupède furieux pousse des cris retentissants et terribles qui font fuir ses compagnons effrayés ; irrité par la souffrance, il frappe vivement la terre de son pied blessé, achève de le couper et tombe accablé sous le poids de sa propre masse, incapable désormais de se relever : l'éléphant est seul, les autres se sont tous éloignés, et je puis alors m'approcher sans crainte : il est dans l'impossibilité de se mouvoir ; je sais qu'il ne sera pas secouru, et pourvu que j'évite de me mettre à portée de sa trompe, il m'est facile de l'achever.

Les naturels attaquent les tigres et les lions, montés sur des chevaux habitués à ces chasses aussi terribles que peu productives, et propres seulement à faire ressortir l'audace des chasseurs. Ces chasseurs, qui ne savent pas encore manier les armes à feu, se couvrent de leurs boucliers, et attaquent avec une lance ces redoutables adversaires ; ils dardent un javelot avec beaucoup d'adresse.

C'est principalement dans les montagnes du

Dar-Four qu'on rencontre des éléphants et des rhinocéros; les autruches et les giraffes fréquentent surtout les solitudes qui avoisinent le Kourdoufan ; les tigres et les lions habitent les déserts.

Le 6 mai, Kourchut pacha me prévint qu'une cange, chargée d'esclaves, devait partir le lendemain pour Berber, et que s'il me convenait de quitter Khartoum, il ferait donner l'ordre de m'y recevoir. J'avais toujours recherché les occasions de voyager avec des jellabs, et j'acceptai l'offre du gouverneur avec reconnaissance. Kourchut pacha m'invita, ainsi que l'instructeur et le Copte Chénoda, à venir souper et passer la soirée chez lui, et il ordonna en même temps à son secrétaire de préparer pour moi une lettre de recommandation adressée au mondir de Berber ; il me témoigna, jusqu'au dernier moment, une bienveillance extrême, et nous donna le soir un véritable festin, où je remarquai une gazelle rôtie dont la chair me parut délicieuse.

IV.

SOMMAIRE.

Départ de Karthoum avec trois marchands d'esclaves. — Notre manière de voyager. — Je prends un domestique. — Troupes de pélicans. — Arrivée à Carari. — Aspect pittoresque des cabanes nubiennes. — Hospitalité. — Mœurs. — Costumes. — Productions. — Naïveté des Nubiens. — Différence entre le type masculin et le type féminin. — Différences et ressemblances entre les Nubiens et les Abyssiniens. — Une Nubienne en couche. — Un crocodile tué par un jellab. — Une circoncision dans un bois. — Danses. — Bourg et marché de Métammah. — Je suis piqué par un scorpion. — Chendy. — Souvenirs. — Arrogance de mon domestique envers les Nubiens. — La petite vérole sévit contre les esclaves. — Barbarie des jellabs. — Un marchand d'esclaves jeté dans le Nil par un Anglais. — Description de la haute Nubie. — Chaleurs accablantes. — Manière dont les Nubiens entendent l'hospitalité. — Saison des pluies. — Arrivée à Berber.

CHAPITRE IV.

Je m'embarquai le 7 mai 1834 pour me rendre à Berber. Après avoir traversé une belle et grande solitude, j'allais de nouveau naviguer sur le Nil et descendre paisiblement son cours. La cale de notre barque était entièrement remplie d'esclaves des deux sexes appartenant à trois marchands exclusivement adonnés à ce genre de commerce.

J'occupais avec ces derniers l'arrière du bateau qui se trouvait ponté. Nous étions tous mal à notre aise,mais nous avions du moins, les jellabs et moi, assez d'espace pour nous étendre, tandis que les esclaves, pressés les uns contre les autres, ne pouvaient pas même se mouvoir. Tous les jours, à midi, nous étions obligés de nous arrêter et d'aller à terre pour préparer notre repas; nous nous remettions en route vers les trois heures, et nous débarquions de nouveau à la fin du jour pour coucher sur la rive. Malgré l'élévation de la température, les esclaves, presque nus,souffraient du froid pendant la nuit. et il était nécessaire d'allumer des feux pour les réchauffer. Durant le jour, au contraire, exposés sans abri aux ardeurs du soleil, ils se voyaient condamnés à un nouveau supplice que je partageais avec eux. Les jellabs, pour se garantir des rayons enflammés de l'astre étincelant, s'enveloppaient dans d'épaisses couvertures de laine et dormaient aux heures de la chaleur. Le vent du nord, qui souffle presque continuellement à cette époque, ralentissait notre marche, et cette circonstance, jointe à nos stations fréquentes et forcées, devait prolonger beaucoup notre voyage. Cette manière de naviguer était loin d'être agréable; néanmoins

le pays, au milieu duquel nous voguions, offrait tant d'intérêt, qu'au lieu d'être contrarié de ces retards, j'en éprouvais une vive satisfaction.

Depuis le Caire jusqu'à Khartoum, je n'avais pas eu à m'occuper des soins de la vie animale. Il n'en était plus de même à partir de cette dernière ville ; je devais maintenant organiser mon ménage et m'inquiéter de mon pain quotidien. J'avais eu le bonheur de rencontrer, à Khartoum, un Egyptien qui, depuis deux ans, fuyait de village en village pour échapper aux recruteurs du vice-roi. Cet homme n'ignorait pas que le meilleur moyen d'éviter la conscription était de s'attacher à quelque Européen, et lorsqu'il sut que j'étais sur le point de quitter Khartoum, il vint m'offrir ses services, ne demandant que sa nourriture pour tout salaire. Il parlait un peu l'italien, je connaissais un peu l'arabe, et en mêlant ce que nous savions de ces deux langues, nous parvenions toujours à nous comprendre. Un pareil domestique, au moment où j'allais me trouver livré à moi-même pour traverser le désert des Bicharys, était une acquisition précieuse, et je l'embarquai avec moi : c'était à la fois un serviteur, un drogman et un compagnon de voyage. Je fis des provisions de farine, de biscuit, de su-

cre, de riz, de légumes et de beurre; nous devions trouver en route du lait, des poules, des chevreaux et des moutons; je commençais à m'acclimater; je connaissais les mœurs et les habitudes des Nubiens; je m'éloignai de Khartoum plein de confiance.

Le temps était calme, le ciel brillant, nous descendions le fleuve à la rame, doucement secondés par le courant. Le paysage avait des aspects étranges et pittoresques; à chaque instant, nous apercevions d'innombrables compagnies de pélicans planant dans les airs, rasant la surface du fleuve, ou s'abattant sur les îles de sable rafraîchies par le Nil. Les cabanes se succédaient presque sans interruption sur l'une ou l'autre rive, comme je l'ai déjà fait observer en partant de Dongolah-el-Ordi, et c'est ici le cas de répéter que la Nubie n'est qu'un long village éparpillé dans la vallée du grand fleuve. On n'y respire pas l'air corrompu des villes populeuses.

Quoique le bourg de Carari, que j'avais déjà visité en traversant le désert de Béyouda, ne soit qu'à huit lieues de Khartoum, nous n'y arrivâmes que le lendemain de notre départ de cette ville. Par les motifs que j'ai exposés plus haut, nous allions à très-petites journées; les jellabs,

mal approvisionnés et obligés cependant de nourrir un grand nombre de personnes, s'arrêtaient chaque fois qu'ils espéraient pouvoir renouveler leurs vivres, et nous passâmes plusieurs heures à Carari. Je profitai de ce temps pour visiter les chaumières des indigènes, et la manière dont je fus accueilli partout où je me présentai, me prouva que l'hospitalité était une vertu généralement pratiquée dans la Nubie et surtout dans la Nubie supérieure. Dans ce village, comme dans la plupart des groupes d'habitations qu'on rencontre en suivant le Nil à cette hauteur, les huttes des bergers et des laboureurs sont cachées dans les profondeurs des bois. Ces constructions sont d'une simplicité charmante ; avec un goût exquis, l'art du sauvage a su emprunter à la nature ses plus riches et ses plus gracieux ornements ; une enceinte d'arbres grands et touffus, dont les branches, en se recourbant, s'entrelacent au faîte, forment le dôme verdoyant de ces habitations pastorales et les dérobent aux regards importuns ; l'intérieur, comme je l'ai dit ailleurs, est tapissé de nattes coloriées et ornées de guirlandes de coquillages ; on n'y trouve que les meubles de première nécessité ; mais l'on y remarque toujours une lance et un bouclier, armes ordinaires

des habitants ; loin d'être poursuivis, comme en Egypte, par des demandes incessantes de bacchich, de la part de personnes auxquelles je ne devais rien, les Nubiennes, dont j'avais bu la bière ou le lait, refusaient l'argent que je leur offrais ; malheureusement les vertus primitives des naturels s'altèrent tous les jours au contact des Turcs qui les ont perdues depuis longtemps ; leur désintéressement deviendra sans cesse plus rare, et cette antique simplicité, qui a tant de charmes pour le voyageur, ne tardera pas à disparaître.

Les jeunes filles, qui se montrent pleines de confiance chez elles, sont d'une timidité excessive lorsqu'on les rencontre hors de leurs demeures. On dirait que le toit paternel, alors même qu'elles s'y trouvent seules et sans défense, est un asile inviolable et sacré, et elles en font les honneurs avec une aisance particulière ; mais au-dehors le moindre bruit, la moindre démonstration, même innocente, les effraie ou les déconcerte, et ces mêmes jeunes filles, qui viennent de vous recevoir sans embarras et sans crainte, dans leurs cabanes, ne vous reconnaissent plus dans les champs.

Le costume des habitants de la haute Nubie ne

diffère pas de celui des Dongolaouy : les femmes mariées se drapent avec une pièce de toile, les jeunes filles portent le raad, et les hommes revêtent une chemise, ou comme les femmes, s'enveloppent d'un drap de coton : les chaleurs sont excessives dans cette contrée, et le nombre des personnes qui vont nues, ou à peu près, est considérable. Soit que le nouveau gouvernement se fût montré moins avide dans cette province, soit que le pays, couvert de belles cultures, procurât à ses habitants une aisance inconnue dans le Dongolah, la haute Nubie me parut offrir plus de ressources que les lieux que je venais de parcourir : les terres cultivées étaient parées de riches moissons, et on découvrait de toutes parts d'innombrables troupeaux de chèvres et de brebis ; de grands bois de gommiers se déployaient dans la plaine et sur les rives du fleuve, et une gomme, abondante et limpide comme le plus beau miel, découlait des branches des arbres, et affectant les formes les plus bizarres et les plus gracieuses, y restait suspendue comme des stalactites d'or. Je remarquai plusieurs champs de maïs, qui touchaient alors à la maturité ; ils avaient le plus bel aspect et promettaient aux laboureurs une magnifique récolte.

Il n'y a que des musulmans dans la haute Nubie, mais des musulmans bienveillants et sans fanatisme: ils sont d'une naïveté remarquable et d'une grande ignorance. Les femmes et les enfants me demandaient sérieusement et d'un air craintif, s'il était vrai que nous fussions anthropophages. Comme dans le Dongolah, l'entrée des maisons de ces Nubiens est toujours libre, et leurs femmes toujours visibles. Dans cette partie de la Nubie, il y a une différence tranchée et notable entre le type masculin et le type féminin, surtout dans l'expression de la physionomie : les hommes sont élancés, bien pris, ils ont en général le visage ovale et le regard vif et un peu fier ; les femmes, au contraire, ont les formes développées, la figure arrondie, elles sont nonchalantes et se distinguent principalement par un air plein de douceur et de mignardise. Les hommes sont enjoués, hardis, libertins; dans la meilleure acception du mot ; les femmes ont beaucoup de laisser aller, de mollesse et de placidité ; les mœurs, les usages locaux, joints au climat, expliquent naturellement ces différences physiques et morales: les femmes, toujours sédentaires, perdent l'habitude du mouvement, et le manque d'exercice leur enlève toute souplesse, toute légèreté, et leurs for-

mes prennent un développement quelquefois excessif : placées sous l'autorité absolue de leurs maris, et douées d'ailleurs d'un heureux caractère, elles se soumettent avec résignation, et sous un beau climat, dans une contrée où la vie est facile, la résignation revêt bientôt les apparences de la bonté. Les hommes, au contraire, nés avec un naturel indépendant, et libres de leurs actions, ont une existence qui n'a rien de commun avec la manière de vivre égale et monotone de leurs femmes ; ils sont tous guerriers, plusieurs font les voyages du désert ou se livrent à des chasses dangereuses. Ceux mêmes qui semblent attachés au sol, comme les laboureurs et les bergers, ceux-là vont dans les champs ou gardent leurs troupeaux armés de leurs lances et de leurs boucliers. Quoique Orientaux, et malgré les chaleurs accablantes de l'été, ils sont ennemis du calme et du repos qu'ils imposent à leurs moitiés, et il n'est pas surprenant que leur vie active et agitée, qui contraste si fort avec l'abandon et l'indolence de leurs femmes, produise les différences que je viens de signaler.

Plus tard, en visitant l'Abyssinie, je fus encore plus frappé des rapports et des différences qui existent entre ses habitants et les Nubiens : il y

a une grande similitude entre la couleur des uns et des autres, leur chevelure est la même; les uns et les autres sont remarquables par la pureté des lignes de leur figure et la beauté de leur corps : cette beauté, plus générale en Nubie, y est aussi plus uniforme. Mais ces deux peuples diffèrent essentiellement de physionomie et de caractère; la candeur et la bonhomie sont empreintes sur le visage des Nubiennes, la confiance et une dignité fière se réflètent sur les traits des Abyssiennes. La Nubie a conservé les mœurs patriarchales, ces mœurs douces et simples, qui plaisent aux classiques ; mais on dirait que c'est par erreur que l'Abyssinie et ses habitants ont été jetés sur le sol africain. Ce peuple semble marqué d'un signe particulier, et il y a chez lui toutes sortes de types. On connaît la Nubie lorsqu'on l'a étudiée sur un point; il n'en est pas de même de l'Abyssinie, où l'on rencontre des variétés infinies de caractère et de religion. On a écrit que l'Abyssinie, sous le rapport de la configuration des terres, était la Suisse africaine : on peut ajouter qu'elle en est la France sous le rapport intellectuel et moral. J'ai dit que la douceur des Nubiennes allait jusqu'à la mignardise; la fièreté des Abyssiennes qui ont eu des relations

avec les peuples voisins, s'accroît par la certitude qu'elles acquièrent de leur supériorité, et se change en orgueil ; les Nubiennes sont timides et soumises ; les Abyssiennes se révoltent contre l'autorité, même dans l'esclavage ; les Nubiennes se laissent facilement abattre, les Abyssiennes font souvent preuve d'une énergie et d'un stoïcisme inébranlables.

A l'époque de mon voyage, quoique le gouvernement local commençât à se montrer bienveillant à l'égard des vaincus, les Turcs, pris isolément, continuaient à maltraiter les Nubiens, surtout dans les campagnes et dans les lieux éloignés des centres, où le recours aux chefs devenait très-difficile.

On m'avait souvent répété, dans le pays, que les Nubiens refusaient de vendre leurs denrées aux voyageurs ; ils cachaient, il est vrai, tout ce qu'ils possédaient avec un soin extrême, mais c'est parce que les Turcs avaient pris l'habitude de s'emparer de tout ce qu'ils découvraient chez eux, sans vouloir le leur payer. Quant à moi, après avoir triomphé de leur méfiance en leur prouvant, par ma conduite, que je n'étais pas *un Turc*, je me procurai sans peine tout ce dont j'avais besoin, et les Nubiens m'accablaient de

bénédictions, parce que je payais ce que j'achetais.

Le lendemain de notre départ de Carari, nous nous arrêtâmes dans un lieu couvert d'arbres au milieu desquels, on découvrait çà et là, quelques cabanes éparses; pendant que les jellabs débarquaient leurs esclaves et que mon domestique préparait mon repas, je m'étais éloigné du rivage, et, après une assez longue promenade, me sentant tourmenté par la soif, je me dirigeai vers une chaumière que j'apercevais devant moi : en entrant, je distinguai une jeune femme étendue sur un anghérib, et couverte d'une peau de bœuf: elle avait l'air abattu, et ce fut avec un effort visible qu'elle souleva la tête pour me regarder : je lui demandai de l'eau pour boire, elle me montra silencieusement une cruche et une calebasse placées dans un angle de la chaumière, je m'en approchai, et après avoir étanché ma soif et remercié la jeune femme, je m'informai de l'état de sa santé. « Vous me pardonnerez, me dit-elle, si je ne me suis pas levée pour vous recevoir et vous servir, mais je n'en aurais eu ni la force, ni le pouvoir; je suis seule ici dans ce moment, et je viens de mettre au monde mon premier-né; le voilà, poursuivit-elle avec un sourire et en sou-

levant la peau de bœuf qui la couvrait, mon mari est dans les champs et sa joie sera grande lorsqu'il rentrera dans sa cabane ; déjà je sens moins la fatigue et je pourrai l'attendre sur le seuil de ma porte avec son enfant dans mes bras, et elle me montrait avec une orgueilleuse satisfaction le petit négrillon qu'elle avait ramené vers elle, et qui grouillait sur son sein.

Je sortis de la chaumière plus émerveillé que jamais de l'étonnante facilité avec laquelle les femmes enfantent dans ces climats favorisés ; je me rapprochai du rivage et nous reprîmes notre route. Le Nil était semé d'îlots couverts de pélicans; sur quelques-uns on apercevait de monstrueux crocodiles endormis et qui se réveillaient à notre approche; souvent, au milieu du fleuve, on voyait s'élever les têtes hideuses de ces redoutables amphibies qui disparaissaient sous les flots après avoir humé un peu d'air. L'un des trois jellabs avec lesquels je voyageais était un fort habile tireur, et avec son fusil à mèche, il avait déjà abattu deux pélicans dont les esclaves s'étaient régalés : leur chair dépécée et jetée dans une marmite avait fourni un suc rougeâtre qui n'était rien moins qu'appétissant, et que les Spartiates, habitués à leur brouet noir, auraient peut-être

dédaigné ; le même jellab s'était déjà exercé plusieurs fois, mais encore sans succès, contre les crocodiles assoupis sur les îles ou flottant au-dessus des flots ; ses balles avaient glissé sur les écailles de ces monstres et les avaient à peine effrayés. Cependant il devait être plus heureux ce jour-là : le vent qui nous contrariait depuis la veille s'était apaisé, et le Nil roulait sans bruit vers la mer : au milieu de sa surface unie, nous apercevions depuis quelques instants un énorme crocodile s'élevant par intervalles au-dessus des eaux, la tête constamment tournée vers nous, comme s'il eut nagé à reculons : le jellab, qui s'était posté sur l'avant de la cange, l'observait avec attention et, après avoir suivi et étudié ses mouvements, il l'ajusta rapidement au moment où il se montrait : le coup partit ; l'animal fit un soubresaut, et disparut sous les ondes en laissant sur le fleuve une large trace de sang ; notre barque, entraînée par le courant, eut bientôt dépassé la place où le crocodile avait été frappé, et nous découvrîmes près de la rive une nouvelle traînée de sang ; le pilote, averti par cette indication, tourna la proue vers la terre, et après une demi-heure de navigation le long du rivage, nous vîmes sur la plage le monstre étendu et expirant ; nous dé-

barquâmes aussitôt et nous l'emportâmes à bord : après en avoir retranché les parties musquées auxquelles les naturels attribuent des vertus magiques, le jellab en donna une portion à l'équipage et fit préparer le reste pour les esclaves qui le mangèrent avec répugnance. La chair du crocodile dont les Nubiens se nourrissent sans dégoût est cependant très-coriace, nauséabonde et quoique je sois peu difficile dans le choix des mets, je ne pus me résoudre à en goûter.

Le lendemain, longtemps avant midi, notre cange était amarrée dans le voisinage d'un site enchanteur : l'équipage avait entendu des cris de joie, les jellabs avaient aperçu de nombreux troupeaux non loin du rivage ; on s'était arrêté : sous des massifs de verdure, à l'abri d'un soleil ardent, on célébrait une fête ; l'enfant d'un cheikh venait d'être circoncis. Guidé par les acclamations de la foule, je me dirigeai avec les matelots vers le lieu d'où elles partaient ; après avoir erré pendant quelque temps sous les ombrages les plus pittoresques et les plus poétiques, nous commençâmes à découvrir dans l'épaisseur des bois, quelques-unes de ces cabanes d'une originalité si gracieuse et dont l'aspect attrayant charme le voyageur : bientôt dans un espace environné

d'arbres impénétrables, nous aperçûmes l'assemblée bruyante qui, à notre approche, modéra les élans de sa joie. L'arrivée d'un étranger dans un pareil moment était de bon augure; je fus accueilli avec le plus vif empressement et la plus grande déférence: le père du circoncis me conduisit lui-même dans sa chaumière protégée par de magnifiques gommiers dont les branches verdoyantes et touffues s'inclinaient sur son toit; l'enfant qu'on venait de circoncire avait environ dix ans; il était couché sur un anghérib recouvert de toiles d'une blancheur éblouissante; les nattes étendues sur la terre étaient jonchées de fleurs et d'herbes odoriférantes, un vert feuillage serpentait autour des murs; la cabane était enivrante de parfums: l'enfant éprouvait de vives douleurs, mais pour ne pas attrister la fête, il supportait son mal avec courage; de temps en temps, on lui faisait respirer des aromates et des essences. La mère et un prêtre, assis au chevet du lit, priaient avec ferveur et semblaient heureux de leur ministère. En entrant dans la chaumière, les personnes privilégiées recevaient un bouquet et déposaient une offrande en argent dans une corbeille de jonc: je reçus le bouquet et je déposai mon offrande. Les habitants des cabanes

voisines s'étaient réunis, et tout le hameau était en émoi : des trophées d'armes étaient suspendus aux branches des arbres ; on avait apporté des lits à l'entrée du bois, au pied de chaque lit se trouvait une cruche de bière et un vase rempli de lait, et c'était là qu'on allait se reposer et se rafraîchir lorsqu'on en sentait le besoin. Tous les visages étaient épanouis; ils exprimaient une joie franche et naïve, l'animation était générale. On chantait, on gesticulait, les hommes tiraient des coups de fusil, comme dans nos fêtes de village, ils se livraient à toutes sortes de jeux et à des exercices guerriers, en poussant des cris étourdissants. Tout le monde était paré de ses plus riches habits; les jeunes filles portaient leurs pagnes les plus souples et les plus gracieux, les femmes leurs pièces de toile les plus blanches et les plus fines : ces pièces d'étoffe retenues d'abord autour de leurs flancs et formant une jupe flottante, étaient noués ensuite sous l'aisselle gauche, couvraient une partie du sein et laissaient les bras nus et libres... Le moment des danses arriva : les almées nubiennes, qui étaient des invitées à la fête et non des danseuses à gages, parurent dans l'enceinte, les cheveux bien tressés et les joues couvertes de vermillon : les spectateurs se ran-

gèrent autour d'elles, et les plus curieux, perchés sur les branches des arbres, se disposèrent à ne pas perdre un seul de leurs mouvements. Les danses commencèrent.

Dans les religions anciennes, les danses faisaient partie du culte : on dansait dans les temples païens, et David dansa devant l'Arche sainte en s'accompagnant de la harpe : avant de voyager dans le Levant, il m'eut été difficile de comprendre qu'un exercice devenu si profane put jamais revêtir un caractère religieux ! En Occident, les hommes se mêlent avec les femmes pour se livrer à ce plaisir aujourd'hui bien frivole. En Orient, où l'on retrouve encore les traces de toutes les traditions antiques, les hommes et les femmes dansent séparément, ce qui contribue puissamment dans quelques circonstances, à enlever ses apparences mondaines à cet exercice autrefois consacré. Lorsqu'on a vécu parmi les Nubiens et qu'on a assisté à leurs cérémonies religieuses, à une circoncision par exemple, ou aux funérailles d'un homme considéré, toujours suivies ou précédées de danses, on est profondément ému et l'on éprouve des sensations bien différentes de celles qui nous poursuivent dans un bal. Les femmes qui dansaient sous mes yeux

dans ce hameau de la haute Nubie, accomplissaient un acte religieux, elles se livraient à leurs jeux avec ferveur, avec amour; chaque jeune fille dansait isolément et, pendant qu'elle remplissait sa tâche, ses compagnes et tous les spectateurs, hommes et femmes, la suivaient des yeux avec avidité, l'excitaient par leurs battements de mains, l'encourageaient du geste et du regard, et semblaient craindre qu'elle ne faiblît et ne succombât; une inquiétude touchante était répandue sur toutes les physionomies, et on lisait dans tous les yeux une vive émotion.

Dans ces sortes de fêtes on choisit un roi, et ce fut moi qu'on désigna pour occuper cette royauté d'une heure : je m'étais assis à la place d'honneur, et avant de danser pour toute l'assemblée, chaque almée venait exécuter devant moi ses pantomimes les plus expressives. Les danses de ces peuples sont généralement licencieuses, mais elles dépouillent ce caractère dans les cérémonies de deuil et dans d'autres circontances solennelles; ce jour-là, on célébrait une fête religieuse, mais il n'y avait rien de triste dans cette fête, et les danses étaient tour à tour graves ou pleines d'abandon; lorsque les almées se laissaient aller à leurs mouvements lascifs, que les specta-

teurs ne semblaient pas remarquer et qui n'ôtaient rien au recueillement de l'assemblée, elles auraient allumé les sens les plus engourdis et excité les imaginations les plus paresseuses; nos ballets, les représentations de l'opéra, réprouvées par une religion mystique, comme autant d'inventions sataniques, ne peuvent donner aucune idée de l'impression produite sur les étrangers par les danses nubiennes; les Orientaux, essentiellement matériels, ont développé les jouissances qui se rattachent à la matière; les Européens sont des esprits révoltés.

Comme étranger et comme roi, j'étais l'objet de l'attention générale; on avait pour moi toutes sortes d'égards et de prévenances; j'avais toujours à portée une calebasse pleine de bière ou de lait et lorsque j'applaudissais à un pas de danse ou à une pantomime on les faisait répéter aux almées; ma satisfaction, que je ne cherchai pas à dissimuler, charmait le maître et les convives, et chacun voulait contribuer à augmenter ma joie. La fête était encore dans tout son éclat lorsque le reïs vint me prévenir qu'on allait se remettre en route; j'abandonnai mon trône et je me dirigeai vers le rivage suivi de mes sujets que je n'avais pas eu le temps de tyranniser.

Trois jours après nous étions à Métammah, gros village situé sur la rive gauche à une lieue du fleuve, placé entre Khartoum et Berber : à une distance à peu près égale de ces deux villes, Métammah était le chef-lieu d'un district du même nom et jouissait autrefois d'une certaine importance; mais les anciennes divisions territoriales, comme les anciens maîtres n'existent plus aujourd'hui, et ce chef-lieu n'est maintenant qu'un village de la Nubie supérieure dont le gouverneur réside à Berber. Néanmoins il s'y tient encore une fois par semaine un marché assez considérable. Les habitants de cette contrée s'y rendent en foule; on y trouve étalés des légumes, des céréales, des objets de quincaillerie, de l'ail, des piments, du sel gemme et des toiles de coton: on y voit aussi des esclaves des deux sexes et de divers pays. Malgré sa décadence, Métammah est un des principaux villages de la Nubie. Nous nous y arrêtâmes une journée entière.

Je passai la nuit sur le sable du rivage avec les matelots et les esclaves : il y avait en ce lieu une grande quantité de scorpions, et pendant l'obscurité de la nuit, une jeune fille galla et un marinier furent blessés par ces dangereux insectes. Au point du jour, au moment où j'allais me le-

ver, je fus moi-même piqué à l'avant bras, et j'en éprouvai sur-le-champ une vive douleur qui me donna un peu de fièvre; je me frictionnai avec de l'ammoniaque, j'en bus quelques gouttes dans un verre d'eau, et ma fièvre s'apaisa, mais mon bras resta engourdi toute la journée : le lendemain j'étais complétement guéri. Ces scorpions, d'un gris cendré, étaient petits; quoique leur piqûre fut cruellement douloureuse, elle n'était ni mortelle, ni fort dangereuse, et l'esclave et le matelot blessés qui ne prirent aucun remède, éprouvèrent des douleurs plus vives que les miennes mais se trouvèrent guéris presque aussitôt que moi.

Nous avions quitté Métammah au lever du soleil, et après une heure de navigation nous arrivions à Chendy qui s'élève sur la rive droite du fleuve. Ce bourg, situé dans le voisinage de Métammah, mais sur le bord opposé, a joué un grand rôle dans les événements qui remplissent l'histoire de la Nubie et du Sennâr. Chef-lieu de la province qui porte son nom, Chendy s'est montré digne de sa réputation dans la dernière guerre soutenue par les Noirs contre les Egyptiens; c'est dans cette ville que le fils du vice-roi Ismaïl pacha, commandant en chef les troupes

de son père fut brûlé vif dans la chaumière qu'il habitait. Le mépris souverain des Turcs pour les races noires et l'expression brutale et inconsidérée de ce mépris amenèrent cette catastrophe dont les résultats furent épouvantables : un mélek, appelé Naïr et surnommé le tigre (Nemr), avait été lâchement insulté par Ismaïl pacha : le roitelet, malgré sa fierté et son audace bien connues, avait supporté l'affront en silence, mais il avait juré de se venger et il tint son serment. Naïr n'eut pas de peine à trouver des complices; il organisa une conspiration, et profitant d'une nuit d'orgie, pendant laquelle les Turcs sans prévoyance étaient plongés dans l'ivresse du vin, les conjurés, Naïr à leur tête, égorgèrent les gardes d'Ismaïl, incapables de leur opposer une sérieuse résistance ; et ayant entouré de paille et de fascines la demeure du général, ils y mirent le feu, aux acclamations furieuses de la population soulevée. Ismaïl périt au milieu des flammes, et cette mort fut le prétexte des atrocités commises plus tard par Méhémed-bey : plusieurs villages de la haute-Nubie furent incendiés et leurs habitants massacrés ; une grande partie de la population réduite en servitude fut envoyée dans les marchés d'Egypte, et ramenée dans ses

foyers par les ordres du vice-roi, mais après avoir été décimée par les maladies et les mille souffrances qui accompagnent l'esclavage.

Naïr parvint à s'échapper et se réfugia en Abyssinie où sa bravoure et sa renommée lui valurent un accueil favorable de la part d'Oubi, roi du Sémen. Le pacha d'Egypte qui, tout en déplorant la conduite odieuse du defterdar, aspirait après les douceurs de la vengeance avec toute l'ardeur d'un turc, avait fait de grands efforts pour obtenir l'extradition du coupable; mais toutes ses négociations avaient avorté, et quoiqu'il ne songeât pas à la conquête de l'Abyssinie, comme on lui en a attribué la pensée, il avait autorisé ses troupes irrégulières, établies sur les frontières du pays chrétien, à faire des excursions contre les Abyssiniens, et il avait promis une forte récompense à celui qui ramènerait Naïr prisonnier. Cependant, à l'époque de mon premier voyage en Abyssinie, le roi du Sémen paraissait mieux disposé à écouter les propositions du pacha d'Egypte, et Naïr qui commençait à se méfier d'Oubi, songeait, disait-on, à aller se mettre sous la protection de Ras-Ali (1).

(1) ......Oubi n'ignorait pas que depuis la mort d'Ismaïl, pacha, brûlé à Chendy, lors de la conquête du Sennâr, le vice-roi

Lorsque l'ancienne civilisation quitta les rives du Nil, Chendy recueillit les débris de Méroé, et garda une importance relative au milieu de ce monde en ruines. La position de l'antique capitale des Coptes n'a pas encore été déterminée d'une manière certaine, quoiqu'on sache, à peu près, qu'elle s'élevait dans la province de Chendy. Les magnifiques résultats obtenus par le médecin de Khartoum, autorisé à faire des fouilles dans le voisinage du chef-lieu de cette province, justifient cette supposition, et devraient exciter les archéologues à tenter de nouvelles recherches sur un terrain aussi riche et aussi fécond.

La confection des courbachs en nerfs d'hippopotame est une des principales industries des habitants de Chendy, et lorsque nous débarquâ-

d'Égypte, excité par le désir de la vengeance, serait disposé à de grands sacrifices pour avoir en sa possession le chef némer (le tigre), qui était à la tête du complot formé contre la vie de son fils. Lorsque Mohammed-Ali se fut emparé de la Nubie, ce nemer s'était réfugié en Abyssinie, et le roi du Sémen après l'avoir généreusement accueilli, devait faire proposer au pacha, par l'entremise de Bethléem (son facteur), de lui livrer son ennemi pour un certain nombre de fusils. Oubi, qui désirait ardemment posséder un plus grand nombre d'armes à feu avant d'attaquer le Ras d'Abyssinie dont il ambitionnait, disait-on le poste élevé, résolut de faire partir aussitôt l'Arménien; et après avoir reçu à Carbaliara les dernières instructions du prince, Bethléem nous quitta. (*Voyage en Abyssinie*, par MM. Ed. Combes et M. Tamisier, tome I, pages 251 et 252.)

mes dans ce village, quelques personnes vinrent nous en offrir de toutes les grosseurs et de tous les prix. Ces courbachs sont d'une élasticité remarquable ; mais il est nécessaire de les frotter avec des corps gras pour les entretenir en bon état : les plus belles ne se vendent pas au-dessus d'une piastre où cinq sous ; on en importe beaucoup en Egypte et même en Arabie.

En visitant le village, je demandai à voir l'emplacement de la chaumière où le fils du vice-roi avait terminé ses jours d'une manière si déplorable. Une autre chaumière s'était élevée à cette place et était occupée par une famille nubienne. Le cicerone, qui voulut bien m'y accompagner, était un homme du pays, il avait été témoin et peut-être complice de cet attentat. Croyant sans doute que j'étais Turc, ou du moins employé du gouvernement local, il me parlait de cet événement avec une douleur hypocrite ; mais, malgré ses efforts pour dissimuler ses véritables sentiments, on devinait sans peine que cette douleur était feinte, et sa satisfaction intérieure perçait à chaque instant dans ses regards étincelants et dans son attitude provoquante.

Comme à Métammah, nous passâmes la nuit sur les bords du fleuve ; mais au lieu de sable, la

rive était couverte de roches pleines d'aspérités, et malgré les rudes habitudes que j'avais contractées depuis le commencement de mon voyage, malgré ma natte et ma peau de chèvre, je me levai les os rompus et plus fatigué que si j'avais passé une nuit sans sommeil; les esclaves et les matelots, encore plus mal couchés que moi, attendirent le jour avec impatience, et quittèrent leur lit de pierre, le corps meurtri et contusionné.

Nous nous éloignâmes rapidement de Chendy. Le Nil déroulait devant nous les paysages les plus séduisants; les palmiers se montraient plus rarement que dans le Dongolah; mais les bois de gommiers se multipliaient de toutes parts : dès que les esclaves touchaient la terre, ils allaient cueillir sur ces arbres la gomme qu'ils distillaient, et se nourrissaient de cette manne terrestre; les campagnes voisines du fleuve étaient animées par la présence d'innombrables troupeaux de chèvres que les bergers nous permettaient ou n'osaient pas nous défendre de traire, et nous trouvions toujours du lait en abondance. Quoique les gommiers et les bestiaux eussent des maîtres et des gardiens, la population était si peu nombreuse, les arbres si productifs, les femelles des boucs et des béliers étaient si fécondes qu'on

s'inquiétait peu de voir quelques arbres dépouillés de leur gomme ou quelques brebis privées de leur lait. Hassan (c'était le nom de mon domestique), qui menait à Khartoum une vie paisible et retirée dans la crainte d'attirer l'attention du gouverneur, s'était enhardi depuis qu'il ne redoutait plus d'être enrégimenté, et il traitait les Nubiens avec l'arrogance d'un conquérant. Non content de traire le lait des troupeaux, il insultait et battait les bergers ; il faisait des perquisitions dans les maisons des indigènes, et leur dérobait, à mon insu, tout ce qu'il pouvait trouver. Lorsque je m'apercevais de ses méfaits ou de ses incartades, je m'empressais de le réprimander, et je le menaçai même de le chasser s'il ne changeait pas de conduite ; mais,loin de se croire coupable en maltraitant ou en volant ces pauvres Nubiens, il s'étonnait de mes scrupules, et ne comprenait pas qu'on pût se montrer compâtissant envers eux. Toutes les personnes, qui suivent cette route, me disait-il, n'agissent pas autrement que moi. Pourquoi voulez-vous m'empêcher de prendre ma part des dépouilles des vaincus? si les Nubiens traversaient l'Égypte en vainqueurs, ils dévasteraient leur conquête; ils ont été les plus faibles, qu'ils subissent leur destinée... Je n'es-

sayai pas de le convertir à des idées plus généreuses; et le lendemain, pour me prouver sans doute qu'il avait des principes invariables et que sa conduite était toujours d'accord avec ses principes, il revint à bord après une course dans les bois, emportant un chevreau sur ses épaules et pressant le reïs de continuer aussitôt sa route, afin d'échapper aux poursuites des bergers. Mais les jellabs n'étaient pas encore prêts à partir, et, au grand regret d'Hassan, la barque resta amarrée au rivage. Au même instant, nous vîmes sortir, du milieu des arbres, deux hommes qui couraient à perdre haleine, en se dirigeant vers nous. Lorsque j'avais demandé à mon domestique de quelle manière il s'était procuré le chevreau qu'il portait, il avait cherché à me faire comprendre que c'était un présent qu'on venait de lui faire, et dans l'impossibilité de lui prouver le contraire, j'avais feint d'ajouter foi à ses paroles. En voyant approcher les deux Nubiens, Hassan se troubla et commença à les insulter avant même qu'ils eussent fait la moindre réclamation. J'intervins aussitôt, et les soupçons que j'avais conçus ne tardèrent pas à se changer en certitude : j'appris qu'Hassan avait enlevé le chevreau pendant qu'un enfant gardait le troupeau; le propriétaire, pré-

venu à temps, était accouru suivi de son frère, et il venait réclamer son bien; mais déconcerté par ma présence, et s'imaginant sans doute que j'étais complice de ce vol, le Nubien m'expliquait qu'il était pauvre et qu'il lui serait impossible de payer l'impôt, si on le dépouillait ainsi de ses biens. Hassan faisait tous ses efforts pour m'empêcher de comprendre cet homme qu'il cherchait en même temps à intimider par ses menaces; mais je parvins, malgré lui, à démêler la vérité, et je lui ordonnai de rendre le chevreau à son propriétaire, le menaçant à mon tour, non plus seulement de le chasser, mais de le livrer au gouverneur de Berber aussitôt après notre arrivée dans cette ville, et de le faire incorporer dans un régiment s'il ne changeait pas de conduite. Cette menace produisit le meilleur effet : non-seulement le coupable s'exécuta de bonne grâce, en rendant le chevreau à son maître qui baisa mes habits avec effusion, comme si je venais de lui accorder une grande faveur, mais à compter de ce jour, Hassan ne me donna plus aucun sujet de plainte, et je n'eus qu'à me louer de sa conduite pendant tout le temps qu'il demeura à mon service.

Un grand malheur était venu fondre sur les

esclaves déjà bien malheureux ; la petite vérole était à bord et faisait chaque jour quelques victimes : nous étions toujours entassés les uns sur les autres, et dans cette cruelle position, le mal se communiquait, avec une rapidité effrayante : les jellabs impuissants à combattre les progrès du fléau, s'efforçaient de paraître résignés, et chaque fois que la mort leur enlevait un esclave ils le jetaient dans le Nil, en répétant sentencieusement *min allah*, c'est la volonté de Dieu. Les malades expiraient et se refroidissaient au milieu de leurs compagnons consternés : leurs maîtres sous l'empire du fatalisme le plus insensé, ne faisaient rien pour dominer les terribles effets de la contagion; on s'arrêtait moins qu'à l'ordinaire, les moribonds reposaient leur tête sur les genoux de ceux qui étaient encore sains et bien portants, et ces infortunés, suffoqués par la fièvre et qui auraient eu besoin de respirer un air libre et pur, passaient la plus grande partie de la journée et quelquefois de la nuit au milieu de miasmes délétères et des exhalaisons les plus funestes : leurs cadavres dispersés dans le Nil servaient de pâture aux crocodiles, et ces monstres affamés suivaient notre cange, prêts à saisir les nouvelles proies qui ne se faisaient

pas longtemps attendre. J'avais eu la petite vérole plusieurs années avant de quitter la France, et je n'avais plus rien à craindre de cette maladie toujours redoutable, alors même qu'elle n'est pas mortelle. Cependant le voisinage de tant de malades, notre vie commune, influaient sur ma santé; j'éprouvais des démangeaisons violentes, et j'avais le visage couvert de boutons; le mal sévissait depuis quelques jours et ne paraissait pas devoir s'arrêter encore; les jellabs, dont l'impassibilité désolante m'avait déjà révolté, se montraient quelquefois féroces; lorsque les malades étaient dans un état désespéré, on n'attendait pas leur dernier sonpir, et on les jetait dans le fleuve où les crocodiles les dévoraient vivants. On ne saurait se faire une idée de la sombre douleur des esclaves à la vue de pareilles horreurs. J'étais moi-même en proie à une agitation inexprimable, et, emporté par mon indignation, j'accablais ces marchands de reproches qui ne paraissaient pas les effleurer. Dans leur froide barbarie, ils ne comprenaient pas mes colères, et lorsque je les menaçais de dénoncer leur conduite indigne aux autorités locales, ils me répondaient avec insouciance qu'ils étaient libres sans doute de de disposer de leur bien.

Hassan qui, malgré ses bonnes qualités, partageait la plupart des préjugés des Orientaux, relativement à l'esclavage, riait de mes emportements et assistait avec une indifférence complète aux scènes les plus déplorables. « Tous les Européens, me dit-il un jour, au moment où je venais d'injurier les jellabs qui ne me gardaient jamais rancune, portent un vif intérêt aux esclaves. Il y a quelques années, j'étais au service d'un Anglais,qui visitait les antiquités de l'Égypte et du pays des Barábrahs. Entre la première et la seconde cataracte, nous rencontrâmes une cange chargée d'esclaves que la petite vérole décimait comme ici. Le voyageur anglais voulut les voir de plus près, et il offrit une somme d'argent au jellab pour qu'il lui fut permis de s'embarquer à son bord. La maladie exerçait d'affreux ravages; les esclaves étaient pressés les uns contre les autres, et l'on s'empressait de jeter dans le fleuve les cadavres encore chauds pour faire place aux vivants. Le manque d'espace contribuait à augmenter le mal, et lorsqu'on était assuré qu'un malade était mortellement atteint, on s'en débarrassait au plus vite dans l'intérêt général. Un cas de cette nature s'étant présenté peu de temps après l'embarquement de mon

maître, l'agonisant fut jeté dans le fleuve, et reveillé sans doute par la fraîcheur de l'eau, il poussa un léger cri, en étendant ses bras vers nous; mais il disparut presque aussitôt. L'Anglais, au lieu de faire des remontrances au jellab, se précipita brusquement sur lui et le lança tout étourdi dans le Nil. Ce jellab était un habile nageur; il reparut bientôt à la surface du fleuve, et se dirigea vers la cange, l'injure et la menace à la bouche. Mais le voyageur, loin de se déconcerter, arma son fusil à deux coups, et déclara au nageur que s'il osait approcher, il lui briserait le crâne et l'enverrait rejoindre le malheureux esclave. Le marchand effrayé s'arrêta indécis, et voyant l'air froid et décidé de l'Anglais, il crut prudent de gagner le rivage et de suivre à pied sa cargaison, espérant que le terrible voyageur ne tarderait pas à se montrer plus raisonnable. Il nous rejoignit à la station; l'Anglais s'était calmé et était rentré dans sa cange amarrée près de celle du jellab. Il feignit de ne pas faire attention à l'arrivée du marchand; mais le lendemain, au moment du départ, il alla le trouver dans sa barque, lui signifia qu'il allait voyager à côté de lui jusqu'au Caire, et que s'il ne traitait pas ses esclaves avec plus d'huma-

nité, il se chargerait lui-même de les venger. Nous mîmes à la voile en même temps que le jellab, et nous le suivîmes jusqu'au Caire. Malgré l'irritation et le vif mécontentement de leur maître, les esclaves jouirent de quelque repos, et, grâce à l'intervention brutale, mais énergique du voyageur anglais, on ne livra plus aux crocodiles que des cadavres refroidis. »

Nous approchions enfin de Berber. La maladie sévissait encore, mais elle avait perdu de son intensité, et il y avait lieu d'espérer que la situation des esclaves s'améliorerait après leur débarquement, c'est-à-dire lorsqu'ils pourraient se mouvoir et dormir plus à l'aise et qu'on aurait séparé *les bons des mauvais*. Depuis quelques jours, nous voyagions avec moins de lenteur; les bords du Nil changeaient souvent de physionomie; mais ils étaient toujours pittoresques et pleins de charmes. La basse Nubie offrait l'image d'un pays dévasté. Le Dongolah avait des sites gracieux et de riants paysages, mais il présentait peu de variété ; la haute Nubie, au contraire, richement accidentée, déployait les aspects les plus poétiques et les plus divers. Aujourd'hui nous traversions de fertiles campagnes cultivées avec soin. Le lendemain nous voguions au milieu

d'une nature rude et sauvage, étalant des montagnes couvertes de sable ou d'âpres et noirs rochers qui planaient au-dessus du fleuve et dont les eaux rafraîchissaient la base inébranlable. Un autre jour mes regards se perdaient dans les profondeurs impénétrables des bois immenses qui bordaient l'une ou l'autre rive, et découvraient quelquefois, à travers le feuillage, quelques-unes de ces cabanes, dont le charmant aspect rappelait si vivement à mon imagination les premiers âges du monde. Plus loin, dans la vallée verdoyante et devenue plus large, les palmiers se balançaient au milieu des mimosas. Ailleurs les arbres multipliés contenaient les sables du désert envahissant; et pour ajouter aux séductions de cette nature enchanteresse, on voyait souvent apparaître, sur les flancs des montagnes, sous de gracieux ombrages ou sur la cime d'un rocher battu par les flots du Nil, quelque belle Nubienne, demi-nue, à la démarche facile, au corps souple et ondoyant et qui fuyait à notre approche, légère et rapide comme une biche poursuivie. A ces apparitions fantastiques, je me croyais transporté au milieu d'un monde féerique, ou parmi les nymphes et les dryades d'une mythologie nouvelle et inconnue.

Depuis que la petite vérole était à bord, nous étions tous impatients d'arriver, et les ténèbres nous surprenaient souvent en voyage. Les paysages qui m'enchantaient le jour, se revêtaient alors de teintes encore plus séduisantes. Tandis que la plupart des passagers se livraient au sommeil, je contemplais avec ravissement l'ensemble de cette nature étrange, qui me découvrait à chaque instant des beautés nouvelles. Un soir nous voguions sans bruit au gré d'un rapide courant; je veillais seul avec le pilote; la nuit était délicieuse, et le tableau, qui se dessinait sur la rive, à la pâle clarté de la lune, la rendait plus voluptueuse encore. Un bois magnifique de cassiers aux branches entrelacées et touffues, s'étendait à perte de vue dans une riante vallée; quelques palmiers mollement agités par la brise, s'élevaient çà et là et dominaient ce bois comme des panaches. Les bords du Nil étaient couverts de verdure; le ciel était pur; les étoiles brillantes; les rayons de la lune traversaient l'épaisseur du feuillage dans une obscurité profonde, et l'on eut dit que le bois était illuminé. Le pilote, insensible à ces enchantements, s'était endormi, et notre barque, abandonnée à elle-même, alla heurter contre une île de sable sur laquelle nous

passâmes le reste de la nuit. Quoique l'heure du repos eut sonné depuis longtemps, je ne pus me résoudre à me coucher; subjugué par la beauté du spectacle qui se déployait sur la rive, l'aurore me surprit debout, et ce fut alors seulement que, vaincu par la fatigue, je me décidai à m'endormir.

L'îlot qui nous avait arrêtés dans notre marche, n'était qu'un large banc de sable, dépouillé de toute végétation, et sur lequel on reconnaissait les empreintes des crocodiles qui venaient y dormir pendant la journée. Les soins exigés par quelques esclaves dont la jeunesse et la beauté faisaient concevoir de grandes espérances à leur maître, nous retinrent en ce lieu une grande partie de la matinée, et il était près de midi lorsqu'on me réveilla pour partir. Les chaleurs augmentaient tous les jours et devenaient accablantes; une transpiration abondante et presque continuelle diminuait mes forces. Nous poursuivions notre route en silence; le temps était calme; l'atmosphère était lourde; la brise, qui venait ordinairement tempérer les ardeurs du soleil, ne soufflait pas, et nous étions tous suffoqués. La barque était découverte; nous étions sans ombre, sans abri, et il eut été imprudent de

ne pas interrompre notre marche. Après trois heures de navigation, nous nous arrêtâmes : les esclaves débarquèrent les premiers avec leurs maîtres, et s'enfoncèrent ensemble dans les bois qui bornaient l'horizon sur la rive droite : le terrain était sablonneux, et cependant les arbres étaient si serrés, le feuillage si touffu, qu'on ne voyait pas les personnes à deux pas autour de soi; le soleil, malgré sa fureur, ne pouvait pénétrer à travers ces ombrages compactes sous lesquels il était difficile de ne pas s'égarer lorsqu'on ne connaissait pas le pays. Quand je fus prêt à suivre les jellabs, je les avais perdus de vue, et il me fut d'abord impossible de retrouver leurs traces ; les sentiers se croisaient en divers sens, et j'errai longtemps à l'aventure, sans pouvoir les découvrir. Accablé de lassitude et en proie à une soif ardente, j'allais reprendre le chemin du fleuve, lorsque je rencontrai deux jeunes négresses de notre troupe, inséparables comme deux sœurs, et qui m'offrirent de me servir de guide jusqu'auprès de leur maître. Je les suivis, et nous arrivâmes dans un hameau construit sur la lisière du bois et dont les jellabs occupaient les chaumières avec leurs esclaves; ils étaient occupés à préparer leur repas. A l'est se déployait

le désert avec sa morne solitude et ses sables stériles; les bergers et les laboureurs fuyaient le soleil et rentraient dans leurs demeures. Hassan, qui avait quitté la cange après moi, m'avait devancé dans le hameau; il s'était établi dans une cabane, et attendait mon arrivée. Le propriétaire de cette cabane la lui avait abandonnée et n'osait plus s'y présenter sans en demander la permission, surtout lorsque j'en eus pris moi-même possession; il vint seulement au devant de moi pour me dire que je pouvais disposer de tout ce que renfermait sa demeure, et qu'il regrettait que ses ressources ne lui permissent pas de me recevoir plus dignement. Lorsque Hassan eut préparé mon repas, je pressai vivement mon hôte de le partager avec moi, et non-seulement il s'y refusa, mais il voulut encore me servir comme un domestique, et il me fut impossible de m'y opposer. « Si je ne rougissais pas, me dit-il, de manger avec vous, mes compatriotes répéteraient, et ils auraient raison, que j'ai voulu vous faire payer l'hospitalité; votre serviteur m'a assuré que nos mets ne vous plaisaient pas; sans cela je n'aurais pas permis que dans ma maison vous mangeassiez votre bien. En mettant ma chaumière et moi-même à votre disposition, je n'ai

fait qu'accomplir un devoir; puissiez-vous être satisfait. » Je remerciai cet homme dans l'effusion de mon cœur, et malgré le désir que j'aurais eu de le récompenser et de lui témoigner ma reconnaissance autrement que par des paroles, je n'osai plus rien lui offrir dans la crainte de l'offenser.

Vers les quatre heures du soir, le vent se leva, et nous continuâmes à descendre le fleuve. La saison des pluies approchait et le ciel s'était couvert d'épais nuages; l'air s'était rafraîchi, et, pour réparer les retards de cette journée, nous naviguions encore longtemps après le coucher du soleil; les étoiles, chose rare en ces contrées, ne brillaient plus au firmament, et depuis mon départ du Caire, je n'avais pas vu de nuit plus sombre : une ondée de pluie nous assaillit; nous n'étions pas mieux abrités contre les eaux du ciel, que contre les rayons du soleil, et il fallut encore gagner la rive pour chercher un refuge dans quelque cabane hospitalière; la pluie ne fut pas de longue durée, et les cieux reprirent peu à peu leur sérénité habituelle; nous nous levâmes avant l'aurore, et quand nous reprîmes notre route, le soleil était resplendissant.

Nous avancions; les sites que je viens de dé-

crire, et qui donnent à la Nubie supérieure un caractère si pittoresque et si original, se succédaient devant nous, et formaient d'admirables contrastes. Le 20 mai au soir, nous arrivâmes à Berber : c'est de là que partent aujourd'hui les caravanes qui se dirigent vers Saouakim. Le trajet de Khartoum à Berber se fait ordinairement en cinq jours, et notre voyage en avait duré quatorze. J'ai fait connaître en commençant les motifs de cette lenteur.

V.

SOMMAIRE.

Considérations générales sur la Nubie. — Embouchure de l'Atbarah. — Méroé. — Les négrillons. — Regrets des esclaves. — Bienveillance du gouverneur de Berber. — Misère des habitants de Berber. — Triste conséquence de cette misère. — Carrière de marbre blanc. — Le gouverneur me fait présent d'un lion. — Détails curieux. — Rapports entre les Nubiennes de Berber, et les femmes de Sooumali. — Coutume honteuse. — Proposition d'un jellab. — Préparatifs de départ. — Le gouverneur veut me faire renoncer au projet de me rendre à Saouakim.

CHAPITRE V.

Je venais d'arriver au terme de mon voyage en Nubie, car cette contrée, comme l'Égypte, n'est qu'une longue oasis traversée par le grand fleuve, et on ne peut pas comprendre, dans sa circonscription, les déserts qui la bornent et les tribus errantes qui les habitent, ou plutôt qui les parcourent. Ces tribus, souvent en guerre avec

les Nubiens établis sur les bords du Nil, n'ont jamais subi le joug de ces derniers, et si l'on parvenait quelquefois à leur imposer un tribut, elles ne tardaient pas à s'en affranchir. Les habitants de la Nubie proprement dite, loin de songer à attaquer ces Kabyles, nomades et insaisissables, étaient sans cesse occupés à repousser leurs agressions et avaient beaucoup de peine à les rejeter dans leurs déserts. Aussi, loin de former un même corps de nation avec leurs voisins du Nil, les tribus de l'intérieur vivaient avec eux dans un état presque continuel d'hostilité ; ils différaient de caractère, de langage, d'origine, et n'avaient de commun que la religion musulmane. Depuis que Méhémed-Ali a envoyé des garnisons dans toutes les villes qui bordent la vallée du Nil, les habitants du désert ont cessé leurs agressions ; ils n'ont pas osé se mesurer avec ce dangereux ennemi ; mais ils n'ont pas été domptés : la plupart ont conservé leur indépendance, et ceux qui ont consenti à traiter avec le pacha d'Égypte ont, dans cette nouvelle position, recueilli plus d'avantages qu'ils ne se sont imposés de sacrifices. Dans tous les temps, les Bédouins des déserts orientaux ont été la terreur des Nubiens, et plus d'une fois, ils ont inspiré de sérieuses inquiétudes aux Ro-

mains eux-mêmes, dont les possessions s'étendaient jusqu'au pays des Barabrahs. Sous le règne de Probus, les Blemmyes dévastèrent la haute Égypte et saccagèrent ses principales villes; ils renouvelaient fréquemment leurs excursions, et Dioclétien, pour se mettre à l'abri des coups de main de ces intrépides pillards, abandonna tout ce qu'il possédait au-dessus de la première cataracte, à une peuplade établie alors dans le désert de Lybie; il la chargea de surveiller les entreprises des Blemmyes et de repousser leurs attaques. Les Barabrahs sont les descendants de cette peuplade. Les tribus de la rive orientale sont enclavées entre le Nil et la Mer rouge, celles de la rive occidentale se déploient dans un vaste désert, ou servent d'intermédiaire entre la Nubie et les contrées de l'intérieur. comme le Kourdoufan et le Dar-Four. Avant que le Soudan eut excité l'ambition des grands conquérants, plusieurs familles arabes de l'Hedjaz, abandonnant leurs terres ingrates, étaient venues se mêler aux habitants des rives du Nil où elles se sont multipliées, en ayant soin, autant qu'elles l'ont pu, de ne pas se confondre avec leurs hôtes. Mais si quelques-unes ont conservé les caractères apparents de leur race, la plupart d'entre elles, obligées d'admet-

tre dans leur sein les femmes indigènes, ont perdu leur type originel, et il est difficile de les distinguer des anciens habitants. Ces familles sont répandues dans toute la Nubie, depuis Éléphantine jusqu'au Sennâr, et si elles n'ont pas oublié leur mère patrie, elles y ont du moins renoncé pour jamais.

Quoique la partie fertile de la Nubie n'ait pas une grande étendue, le pays produit cependant bien au-delà des besoins de ses habitants dont il est impossible, même approximativement, d'évaluer le nombre. Le Nil, resserré entre de hautes chaînes de montagnes, dans les régions supérieures, commence à se déployer dans le Sennâr et en Nubie; les rives du fleuve, plus élevées dans ces contrées qu'en Égypte, ne participent pas aux bienfaits de l'inondation d'une manière aussi large que la patrie des Pharaons; mais les pluies périodiques qui arrosent le Sennâr et une portion de la Nubie, et dont l'Égypte est privée, viennent, en quelque sorte, rétablir la balance entre ces divers pays. J'ai déjà fait connaître les principales productions de cette partie de l'Afrique, dont les dernières guerres ont décimé les malheureux habitants et ruiné les campagnes.

C'est dans la Nubie supérieure et non loin du

bourg de Chendy, que s'élevait jadis la fameuse ville de Méroé, capitale d'un Etat célèbre et puissant. L'île, ou plutôt la presqu'île du même nom, était formée par la rivière bleue, le Nil et l'Atbarah, l'Astaboras des anciens et le Tacazé des Abyssiniens, qui vient se jeter dans le grand fleuve, entre le 17° et le 18° de latitude nord, et dont, à mon grand regret, nous dépassâmes l'embouchure pendant la nuit. Le royaume de Méroé, dont la renommée se maintint pendant plusieurs siècles, possédait d'immenses ressources ; on y exploitait des mines précieuses et abondantes; les prêtres, tout-puissants, cultivaient les sciences, et répandaient autour d'eux les bienfaits de la civilisation ; ses habitants étaient industrieux, et Pausanias nous apprend que c'étaient les hommes les plus justes de la terre (1); on trouve encore des restes d'antiquités entre Khartoum et Berber, et il est à présumer que des recherches intelligentes et soutenues dans ces lieux autrefois vénérés, amèneraient d'importantes découvertes...

Il était nuit close quand notre barque entra dans le port de Berber ; pendant ce trajet, je re-

(1) Livre I, chap. 33.

grettai plus d'une fois de ne pas savoir dessiner; la beauté sauvage des sites, cette troupe d'esclaves au milieu de laquelle je voyageais, les attitudes grotesques des négrillons formant avec leurs mères des groupes excentriques dont le crayon ou le pinceau pourrait seul donner une idée, leurs poses, inusitées mais gracieuses, m'auraient fourni les sujets de charmants tableaux qui sont toujours présents à mon esprit, mais dont il m'est impossible de faire jouir mes lecteurs. Lorsque ces enfants prenaient leurs ébats, lorsqu'ils se livraient à leurs jeux ou qu'il leur prenait fantaisie de se quereller, ils n'avaient rien de commun avec les enfants de nos pays, et les jellabs habitués à ce spectacle et qui d'ordinaire ne se déridaient pas facilement, se laissaient aller en leur présence à des rires inextinguibles.

Les jellabs qui avaient des maisons à Berber débarquèrent en arrivant et amenèrent leurs esclaves; ils m'engagèrent à venir m'établir chez eux, mais je ne crus pas devoir accepter leur hospitalité, et je passai la nuit dans la cange avec mon domestique et quelques matelots, me proposant de me présenter le lendemain chez le gouverneur et de lui demander un asile; durant

le voyage, j'avais eu quelques bontés pour les esclaves et avant de s'éloigner, ils me firent des adieux touchants : parce que je ne frappais pas mon domestique, et que j'avais quelque fois intercédé pour eux auprès de leurs maîtres, parce que j'avais fait distribuer les restes de mes repas aux malades, et que j'avais eu pitié de leurs souffrances, ils ne parlaient de moi qu'avec attendrissement, et lorsqu'ils me quittèrent, quelques-uns avaient les larmes aux yeux.

Il n'y avait pas de troupes régulières à Berber, et je ne devais pas y rencontrer des Européens comme à Dongolah-el-Ordi et à Khartoum où j'avais été si gracieusement reçu par mes compatriotes. Au lever du soleil, je me rendis chez le gouverneur et je lui remis la lettre de Kourchut pacha; il me demanda si j'avais déjà pris mon logement, et lorsqu'il sut que mes effets étaient encore à bord sous la garde de mon domestique, il donna l'ordre à ses kawas de les faire transporter dans une maison qu'il leur désigna et de m'y procurer tout ce qui me serait nécessaire ; « quand vous aurez besoin de quelque chose, me dit-il ensuite du ton le plus amical, adressez-vous à moi, je ne vous laisserai manquer de rien ; vous êtes voyageur et étranger, je vous

dois secours et protection, je serai votre ami, votre frère, et quoique le pays des Noirs n'offre pas de grandes ressources, je tâcherai de vous rendre le séjour de Berber aussi agréable que possible ; je mange à midi et au coucher du soleil, tous les jours, il y aura une place réservée pour vous à ma table. » Je savais déjà, par expérience, que les Orientaux, incapables en général de sentir profondément, possédaient cependant, à un suprême degré, le jargon du sentiment, je savais qu'ils prodiguaient à tout venant les noms d'ami et de frère, et qu'on s'exposait à être dupe en ajoutant à leurs protestations affectueuses plus d'importance qu'elles n'en avaient réellement ; aussi tout en me montrant sensible à la bienveillance que le gouverneur me témoignait, je supposais que les faits viendraient démentir les paroles, et cette fois je me trompais. Abbas aga (c'était le nom et le titre du mudir) me prit en amitié et fit pour moi tout ce que j'aurais pu espérer d'un compatriote. Ma maison, ou plutôt ma cabane, car il n'y a à Berber que de grandes cabanes de terre, était une des plus commodes et des mieux situées de la ville : j'y trouvai réunis, conformément aux instructions du gouverneur, les objets de première nécessité tels qu'un sarir,

des cruches remplies d'eau, des ustensiles de cuisine, etc., et des provisions diverses, du blé, du doura, du riz, du café et du beurre pour plusieurs jours : ces vivres étaient destinés à mon domestique, car lorsque je ne me rendais pas chez le gouverneur à l'heure de ses repas, il m'envoyait prendre par un de ses officiers qui avait ordre de ne pas revenir sans moi ; outre les égards qu'il me témoignait publiquement, Abbas aga me traitait en particulier avec une bonté rare ; il me conduisait tous les jours dans la maison de ses femmes et, comme elles n'étaient pas prévenues de mes visites, elles se laissaient surprendre dévoilées sans que leur maître parut y faire attention. Jamais musulman ne me fit un meilleur accueil ; le gouverneur de Berber avait oublié la différence de nos religions pour ne voir en moi que son hôte ; il se montrait d'une tolérance scandaleuse pour ses coreligionaires, et me permettait, même en plein divan, d'émettre des doutes sur l'excellence du Coran. Sa bienveillance ne se démentit pas un instant.

La population de Berber gémissait dans la plus profonde misère; des charges exorbitantes imposées par l'administration l'avaient ruinée, et elle se trouvait réduite aux plus honteuses extrémi-

tés : les habitants, dans leur impuissance à satisfaire le gouvernement, toléraient le libertinage de leurs femmes qui se prostituaient pour leur venir en aide; ces femmes se mêlaient aux filles publiques de profession, au su de leurs maris, et rapportaient scrupuleusement au logis le fruit de leurs tristes débauches. La garnison de Berber composée de Mauriotes, d'Albanais et d'aventuriers qui n'avaient jamais pu se plier au joug de la discipline, ne négligeait rien pour augmenter le désordre et la confusion dont elle profitait seule ; le gouverneur, obligé d'user de ménagements avec des hommes qui ne connaissaient que le droit du plus fort, se trouvait souvent dans de cruels embarras, et quoiqu'il fût d'un caractère conciliant, il s'était rendu odieux aux indigènes. Le pays qu'il gouvernait était pauvre; les environs de Berber étaient stériles ou mal cultivés, et il était condamné à employer sans cesse des moyens violents pour forcer les Nubiens à payer l'impôt. Ses kawas se fatiguaient à bâtonner les Noirs qui, plus opiniâtres que les Egyptiens, ne consentaient à s'exécuter, que lorsque leurs chairs tombaient en lambeaux; j'assistais souvent à ces honteux spectacles, et plus d'une fois, j'eus la satisfaction d'intervenir

avec succès, en faveur des malheureux suppliciés.

Le monopole avait enlevé aux Nubiens la ressource du commerce, et l'agriculture, d'ailleurs un peu négligée, ne suffisait pas pour les mettre au-dessus du besoin, après avoir acquitté toutes leurs charges : leurs troupeaux eussent été une source de richesse, sous une meilleure administration, mais obligés de les soustraire à la rapacité des soldats, ils les chassaient dans le désert où ils dépérissaient ; l'industrie n'existait pas, ou du moins était encore dans l'enfance ; ses produits étaient sans valeur et se consommaient la plupart dans le pays ; on faisait des nattes dans le Kourdoufan, des courbachs à Chendy, des fers de lance dans les villes, objets de vil prix et qui méritent à peine d'être mentionnés ; cependant la province et la ville de Berber avaient des fabriques de cuir dont les produits étaient exportés en Egypte, et malgré ce nouvel élément de richesse, les habitants de cette ville étaient alors les plus malheureux d'entre les Nubiens.

Abbas-aga avait reçu l'ordre de faire un rapport sur les ressources du pays dont le gouvernement lui avait été confié et d'adresser ce rapport à l'autorité supérieure : les Turcs ne sont pas

très-forts pour ce genre de travail, et le gouverneur de Berber, homme actif et courageux qui aurait préféré recevoir la mission de dompter les tribus du désert que de faire connaître sa province, se trouvait dans un étrange embarras : il interrogeait tour-à-tour les anciens chefs indigènes et les Turcs établis dans la ville depuis la conquête, mais les renseignements qu'on lui fournissait, étaient si contradictoires, qu'il ne savait à qui s'en rapporter : il avait pris le parti d'étudier, de voir le pays par lui-même, et il faisait de fréquentes excursions le long des rives du fleuve et dans les déserts qui bornent, de part et d'autre, les terres fertiles et cultivées. A trois lieues de Berber et sur le bord opposé, il avait découvert une riche carrière de marbre blanc, et il m'engagea à aller la visiter avec lui : le jour fixé pour cette promenade, nous traversâmes le fleuve de grand matin, nous trouvâmes des montures pour tous les goûts qui nous attendaient sur la rive gauche : Abbas-aga monta un âne de l'Iémen, ses officiers prirent des chevaux et j'escaladai un fin dromadaire : nous nous mîmes en marche à travers une plaine sablonneuse, au milieu de laquelle on remarquait quelques arbrisseaux rabougris, et après deux heures d'une

course précipitée, le sol commença à se durcir; nous aperçûmes une tente dressée parmi les arbustes qui n'auraient pas pu nous protéger de leur ombre, et en entrant dans la tente nous trouvâmes une table servie, et des esclaves rangés autour qui attendaient l'arrivée et les ordres de leur maître : nous prîmes quelques heures de repos, et quand le soleil commença à baisser, nous sortîmes de la tente pour visiter la carrière : nous étions au milieu d'un paysage d'un aspect désolé: des blocs de marbre, recouverts d'une légère couche de sable, s'échappaient de la terre, et apparaissant de distance en distance, occupaient un assez grand espace : si la carrière n'était pas vierge, il était évident qu'elle n'avait pas été exploitée depuis un temps immémorial, car on eut dit, à la vue des lieux, que cette terre n'avait jamais été foulée : on avait apporté des pioches et des marteaux, on déblaya un de ces blocs, et l'on en détacha un fragment qu'Abbas-aga se proposait d'envoyer à Khartoum : après une inspection d'une heure, on amena nos montures, et nous reprîmes la route de Berber où nous arrivâmes après le coucher du soleil.

Les chaleurs étaient encore plus sensibles à Berber que sur le Nil; l'air était rare dans les

rues de cette ville exposée au vent du désert, et on étouffait dans les maisons. Chaque soir je faisais porter mon lit dans la rue, près de la porte de ma demeure, et c'était là que je passais mes nuits : les rosées abondantes qui tombent dans toute l'Égypte et la basse Nubie et entretiennent la fraîcheur des terres, cessent de se faire sentir dans la Nubie supérieure et sont remplacées par des pluies plus abondantes ; ainsi le veut la Providence dans ses calculs admirables et dans sa parfaite économie : ainsi à Berber où les chaleurs d'été sont insupportables, je pouvais dormir dehors sans danger, et je n'avais pas à craindre ces ophthalmies redoutables qui font tant de victimes en Égypte.

Malgré l'extrême misère des habitants de Berber, il se commettait peu de vols dans la ville : la sévérité, pour ne pas dire la barbarie, avec laquelle on traitait les voleurs, mais surtout les voleurs indigènes, avait découragé les plus intrépides, et les Nubiens, pour subvenir à leurs besoins et satisfaire aux exigences du gouvernement, préféraient prostituer leurs femmes que s'exposer à tomber entre les mains de la police turque. Ce trait caractéristique prouve que l'énergie n'était pas la vertu dominante des habitants de Berber.

Le lendemain de notre promenade je trouvai le mudir jouant, dans son divan, avec un lionceau qu'un Bichary lui avait amené le matin même. Abbas-aga s'amusait à exciter le jeune animal contre les Noirs qui venaient lui demander audience et riait de leur frayeur: néanmoins, soit que le lion fut déjà habitué à vivre avec les hommes, soit que ces instincts féroces n'eussent pas encore eu le temps de se développer, il jouait comme un petit chien et ne faisait de mal à personne : le gouverneur me demanda si je ne serais pas bien aise de l'emporter avec moi ; sans trop savoir à quoi je m'engageais, j'acceptai l'offre qu'il m'en fit, et on conduisit l'animal dans ma maison : pour opérer la translation, on lui passa une corde au cou; Hassan prit cette corde par le bout, et le lion le suivit tranquillement et sans résistance. Lorsqu'il ne marchait pas assez vite, un domestique du gouverneur, qui accompagnait le mien, donnait un coup de courbache au lion, et le lion hâtait le pas sans manifester la moindre irritation. Ma demeure, comme la plupart des habitations de Berber, n'avait pas d'étage, et était composée de plusieurs chambres situées au rez-de-chaussée. Au milieu de la pièce que j'occupais habituellement, et dans laquelle j'avais réuni

tous mes effets, s'élevait un tronc de palmier qui soutenait la maison : ce fut là qu'on attacha le lionceau. La corde qui le retenait était assez longue pour lui permettre de faire le tour de sa prison, et avec ce terrible gardien, je pouvais désormais laisser ma porte ouverte sans crainte des voleurs. Quoique l'animal se montrât très-doux et très-soumis, on n'osait plus venir me visiter depuis que je l'avais chez moi : je possédais un petit singe que le pharmacien de Khartoum m'avait donné ; il fut saisi d'une telle frayeur au moment où j'introduisis mon nouvel hôte, qu'il rompit ses liens et alla se cacher dans le recoin le plus obscur de la maison : j'essayai, mais en vain, de le familiariser avec son redoutable compagnon ; lorsque je l'amenais de force dans ma chambre, il y avait dans ses yeux une expression de terreur des plus divertissantes, et il ne se croyait en sûreté que lorsqu'il avait pu se blottir sur mon épaule : de là, il observait tous les mouvements du lion avec une grande attention et une vive anxiété : son instinct supérieur lui apprenait qu'il était en présence du roi des animaux, et son attitude effrayée, son trouble, ses agitations prouvaient, d'une manière évidente, qu'il avait la conscience du danger qui le menaçait.

Chaque matin. en m'éveillant, je trouvais le lion étendu sur mon lit et dormant à mes pieds : cette imprudente confiance aurait pu me coûter cher, mais alors je ne le croyais pas : Hassan partageait cette confiance et la présence de l'animal ne lui inspirait aucune crainte : lorsque son voisinage l'incommodait, il le frappait de sa courbache pour le forcer à s'éloigner, et le lion, docile comme un agneau, se retirait paisiblement et allait s'accroupir à une autre place : chaque jour on lui portait du marché une tête de veau ou de mouton : après en avoir rongé les chairs, il brisait le crâne entre ses dents et en faisait jaillir la cervelle qu'il dévorait avec délices. Cet animal n'avait plus alors la même physionomie, et il eut été dangereux de l'approcher dans ce moment : son regard ardent avait une expression féroce et il léchait avec volupté sa gueule ensanglantée : si on osait l'irriter pendant qu'il prenait ses repas, soit en tirant la corde qui le retenait prisonnier, soit en feignant de lui enlever sa nourriture, il faisait entendre un grognement sourd qui nous avertissait de notre imprudence, et nous cessions aussitôt ces jeux pleins de danger. Lorsqu'il avait apaisé sa faim et sa soif il aimait à jouer avec nous et paraissait sensible à nos caresses, mais les siennes

étaient quelquefois aussi dangereuses que sa colère : un jour, pour me témoigner sans doute sa reconnaissance, le lionceau se dressa devant moi, appuya ses pattes sur mes bras, et dans un mouvement nerveux, enfonça involontairement ses griffes dans mes chairs, à travers ma veste turque et les retira aussitôt sans avoir déchiré le vêtement, mais après m'avoir fait de profondes égratignures : je repoussai brusquement l'animal qui s'éloigna, étonné de ma violence, et je me mis hors de sa portée afin qu'il ne vit pas le sang qui commençait à teindre mes habits : mais le lion, qui ne soupçonnait pas la cause de ma mauvaise humeur, s'était couché sous mon lit et me regardait d'un air calme : je fus obligé de porter le bras en écharpe pendant plusieurs jours et il fallut un mois de soins pour fermer ces égratignures dont les cicatrices ne sont pas encore entièrement effacées : ce léger accident me fit perdre un peu de ma confiance.

Le gouverneur m'avait offert d'autres bêtes curieuses, car c'était à lui que les chasseurs de Berber venaient faire hommage de leurs prises, et il possédait toujours une nombreuse ménagerie : mais prévoyant les ennuis que des animaux vivants m'occasionneraient en voyage et surtout dans le désert, j'avais cru devoir les refuser : le lion

que j'avais accepté sans réflexion, commençait à m'embarrasser et si je n'avais craint de blesser le gouverneur, je l'aurais prié de le reprendre, ou à mon tour j'en aurais fait cadeau au premier venu : mais j'avais commis la faute de le recevoir, je devais en subir les conséquences : le gouverneur m'avait envoyé une grande cage en bois de palmier, dans laquelle je devais le renfermer en partant; on m'avait assuré que je trouverais des troupeaux sur ma route; j'avais remarqué que le lion consommait moins d'eau que le singe, je me résignai à l'emporter, mais je me promis de ne plus accepter à l'avenir de semblables présents.

J'avais observé que quelques femmes de Berber avaient la croupe excessivement développée : lorsque six ans plus tard, je visitai le marché de Berbera sur la côte orientale d'Afrique en face d'Aden, je fus frappé de l'analogie qui existait, sous ce rapport, entre ces Nubiennes et les femmes des Sooumali : seulement le développement anormal que j'avais remarqué chez certaines personnes dans la ville de la haute Nubie, était général parmi les femmes qui fréquentaient le marché de Berbera : outre ce point de rapprochement entre les deux races, j'observai qu'elles avaient la même couleur et la même physionomie; la

ville Nubienne et le lieu où les Sooumalis tiennent leur grand marché, portent le même nom, et malgré la distance qui sépare les deux pays, on était tenté de croire que dans des temps reculés, quelque colonie de Sooumalis était venu s'établir dans cette partie de la haute Nubie.

Plusieurs fois depuis que j'étais dans le Levant j'avais eu à gémir de la cruelle destinée des esclaves, chaque jour je découvrais de nouvelles misères, chaque jour je les voyais soumis à de nouvelles épreuves plus difficiles à supporter les unes que les autres. En Nubie il est honteux pour des musulmans de vendre les esclaves qu'ils ont reçues dans leur couche; cette honte, il est vrai, ne les empêche pas toujours de renvoyer au marché celles dont ils se dégoûtent ; mais ceux qui sont *assez scrupuleux* pour ne pas les remettre en vente, et qui veulent cependant s'en débarrasser sans perte, les forcent à se prostituer pour éviter la honte de les vendre, le maître fait alors ses conventions avec l'esclave : quelque fois, il exige d'elle tout le fruit de son commerce, en s'obligeant à l'entretenir, c'est-à-dire à la loger, à la nourrir et à la vêtir ; ou bien il lui donne une maisonnette, ou lui fait construire une hutte parmi celles qu'habitent les filles publiques et se

fait donner tous les mois une somme fixe. On a peine à comprendre que des hommes qui n'osent pas vendre leurs esclaves dans la crainte de forfaire à l'honneur, soient assez infâmes pour les obliger à se vendre elles-mêmes à chaque instant: il est impossible d'imaginer un moyen plus odieux de concilier ses intérêts avec sa conscience. Ces prostitutions forcées qui dans l'origine avaient du moins un prétexte grossièrement spécieux, sont devenues une spéculation, et dans certaines villes, il y a des musulmans qui achètent des esclaves pour les faire servir à ce honteux commerce. Cette coutume abominable existait en Arabie du temps de Mahomet et, dans l'espoir de la détruire, le prophète écrivait dans le Coran : « Ne forcez point vos femmes esclaves à se prostituer, pour un vil salaire, si elles veulent vivre dans la chasteté. Si vous les y contraignez, Dieu leur pardonnera à cause de la violence que vous leur aurez faite (1). » Mais ce précepte n'a pas produit l'effet que le prophète de l'Islamisme en attendait, le mal n'a pas été détruit, et la coutume subsiste encore aujourd'hui.

Quelques jours avant mon départ de Berber,

(1) *Coran*, traduction de SAVARY, tome II, chap. 21, page 51.

un jellab qui se disposait à se rendre à Saouakim avec une troupe d'esclaves, était venu me trouver chez moi pour me proposer de partir avec lui : il m'offrait pour la misérable somme de deux piastres turques par jour, de mettre chaque soir à ma disposition l'esclave de sa troupe que je désignerais : le jellab parut fort étonné de voir sa proposition repoussée.

La ville de Berber offrait peu d'intérêt, et après une semaine de repos, j'étais impatient de continuer mon voyage : je priai le gouverneur de me procurer des chameaux et des guides sûrs; il essaya d'abord de me retenir plus longtemps auprès de lui, puis il s'efforça de me faire renoncer à l'idée de me rendre à Saouakim : cette route de Berber à la mer Rouge était encore peu connue; et Abbas-aga craignait que si je venais à être assassiné pendant ce trajet, on ne le rendit responsable de ma mort. Mais ses instances et ses efforts furent vains et je persistai dans mon projet. Le moment du départ approchait; mais tandis que je m'occupais des préparatifs de mon voyage, une horrible catastrophe s'accomplissait dans le désert de Korosco.

VI.

SOMMAIRE.

Description du désert. — Mirage. — Oasis. — Bêtes sauvages. — Description de la ville de Berber. — Route de Berber à Dongolah. — Caractère des trois jellabs. — Préparatifs de départ. — Solitude de Korosco. — Brusque retour d'Abou-Sélim. — Son état désespéré. — Récit. — Marche dans le désert. — Approche du Sémoun. — Tempête effroyable. — Outres desséchées. — Désespoir d'Abou-Sélim. — Lueur d'espérance. — Abandon des esclaves. — Arrivée d'Abd-Allah à Berber. — Nouveau récit. — Souffrances et agonie des esclaves. — Chant de mort. — Abd-Allah conçoit l'espérance de se sauver. — Moyen qu'il emploie. — Son arrivée à Berber. — Sa mort. — Dédain des musulmans pour les esclaves. — Rétablissement d'Abou-Sélim.

CHAPITRE VI (1).

UN SINISTRE AU DÉSERT.

Comme l'Océan, le désert a ses tempêtes et ses naufrages, il a ses syrtes et ses tourbillons, et l'on peut être submergé par les sables comme par les flots. Si, selon la belle expression d'Ho-

(1) Quoique ce chapitre ne s'adapte pas d'une manière irréprochable au cadre de l'ouvrage, j'ai cru devoir le donner à mes lecteurs tel qu'il a été publié par la *Revue du dix-neuvième siècle*, dans sa livraison du 21 avril 1839 : j'aurai soin toutefois d'en combler les lacunes et d'en faire disparaître les négligences, pardonnables peut-être dans un article de *Revue*, mais qui choqueraient dans un livre plus sérieux.

cette nature rude et inféconde, tout cela est à lui, à lui seul, personne pour le lui disputer. Il peuple son royaume d'esprits invisibles, et son imagination, enrichie de toute l'infertilité du désert, fait surgir devant lui une création tout entière soumise à sa domination. Qu'il est heureux dans ces moments de délire! Il croit voir s'animer ces plaines solitaires; il sent frémir sous ses pas la terre qu'il foule, et il entend mugir la voix du désert qui s'éveille. Et il grandit, il grandit encore; dégagée de toute préoccupation frivole, son âme enthousiaste s'élève vers le Tout-Puissant qu'elle interroge, et il attend dans un recueillement pieux la réponse divine. Il écoute, déjà il croit saisir quelques sons inarticulés que l'oreille humaine ne pourrait comprendre; ses genoux fléchissent, son attention redouble, mais il n'entend plus rien, et, déçu dans son orgueilleuse espérance, il s'arrête haletant, accablé.

Souvent le mirage, la plus étonnante, la plus merveilleuse, la plus réelle de toutes les illusions, vient encore ajouter à son exaltation fiévreuse. Au milieu de sables calcinés, il voit tout à coup apparaître de gracieux bosquets à l'ombrage désiré, de vastes cités, des plaines verdoyantes et des lacs à l'onde pure et éblouissante dont la vue

seule désaltère : tous ces objets sont là, devant lui, ses yeux ne le trompent point, ce n'est point une erreur, une fantasmagorie, et quiconque suivrait la direction de ses yeux, les verrait à la même place. A ces apparitions décevantes, les chameaux eux-mêmes cheminent avec moins d'indolence, et leurs fardeaux, qui les affaissaient, commencent à leur sembler moins lourds. Le but est là, devant eux, et s'il paraît s'éloigner à mesure qu'ils avancent, c'est qu'un effet d'optique le leur avait montré trop rapproché; mais ils vont l'atteindre, ils arrivent. Le voyageur, haletant mais rassuré, jette un dernier regard sur le désert qu'il laisse derrière lui et se réjouit dans son cœur, car il touche enfin au terme de ses fatigues ; il va reposer sa tête sur un gazon fleuri à l'ombre d'un vert feuillage ; il rafraîchira son corps dans les eaux limpides d'une source intarissable ; il va revoir les hommes qu'il aime depuis qu'il les a quittés, et il rentrera avec joie dans le sein des villes qu'il avait abandonnées par dégoût. Mais les cités, les lacs, les prairies et les bois s'éloignent, s'éloignent encore, s'éloignent toujours et s'effacent brusquement, comme un songe au réveil.

Cependant tout n'est pas mirage et prestige

dans le désert; si, comme l'Océan, le désert est semé de dangers et d'écueils, comme l'océan il offre des beautés insolites qui étonnent surtout l'homme des villes, l'homme civilisé. Lorsque, dans ce royaume de sable, abandonné aux animaux féroces, on voit s'élever fraîche et riante une de ces îles de verdure qui changent tout à coup la physionomie du désert, le cœur se dilate et l'on se réjouit comme en un jour de fête. Ces solitudes sombres et sauvages se dérident et s'épanouissent; aux yeux du voyageur, la nature entière se revêt d'une teinte plus douce et plus attrayante; le soleil est moins ardent, la brise souffle plus légère; une oasis dans le désert! c'est un flambeau dans une nuit profonde, c'est le sourire qui éclaire un front sévère et courroucé. Et puis le soir, à l'heure du crépuscule, on voit tantôt passer, alertes et effarées, quelques gazelles regardant souvent derrière elles comme si elles étaient poursuivies; tantôt c'est une giraffe égarée dont les chasseurs ont perdu les traces; d'autrefois on distingue dans le lointain de gigantesques autruches, courant le cou tendu et leurs grandes ailes déployées comme les voiles d'un navire : puis encore, quand les ténèbres ont enveloppé le désert, et qu'on repose autour d'un

foyer brillant, on entend aux alentours les rugissements des lionnes et le miaulement des tigresses veillant sur leurs petits. Alors on est saisi d'une sorte de terreur inconnue : on écoute, en proie à des émotions extraordinaires, ignorées de quiconque n'a pas vécu au désert ; on regarde et on ne voit personne autour de soi, on tressaille, le cœur bat plus vite, et malgré les périls imminents auxquels on est exposé, on est fier et l'on se réjouit en se retrouvant seul dans ce monde inoccupé.

Tel est le désert, telles sont les sensations du voyageur qui le traverse.

Comme on l'a vu, j'avais quitté la presqu'île du Sennâr avec trois marchands d'esclaves, nous avions descendu le fleuve dans la même barque et nous étions arrivés ensemble à Berber capitale de la haute Nubie. Cette ville, bâtie sur la rive droite du fleuve, occupe une espace de terrain assez considérable ; elle est sans remparts, ses maisons mal groupées, ont presque toutes un aspect misérable. A les voir ainsi délabrées et poudreuses, on les croirait inhabitées ; les alentours sont inanimés et arides, et dans ces lieux, le Nil a beaucoup de peine à féconder ses rives. On découvre çà et là quelques arbres chétifs et

sans sève, l'herbe est jaune, les sables ont tout envahi. Malgré son importance, Berber est triste, sans attrait, c'est une ville dans le désert.

En débarquant, Abd-el-Saïd, Hajji-Mohammed, et Abou-Sélim (ainsi se nommaient les trois jellabs) qui avaient des maisons dans les principales villes où ils avaient l'habitude de stationner, réunirent leurs esclaves et se rendirent chez eux séparément. Ainsi que je l'ai déjà dit, je passai dans la cange la première nuit qui suivit notre arrivée à Berber, et le lendemain, le gouverneur me fit donner une habitation commode que j'occupai tout le temps de mon séjour dans cette ville. J'allais voir souvent les jellabs avec lesquels je m'étais lié durant la route; j'aimais à me faire raconter leurs excursions, leurs dangers; ils répondaient avec complaisance à toutes mes questions; ils me donnaient les détails les plus curieux et les plus saisissants sur la manière dont ils faisaient leur trafic, sur ses avantages et sur ses inconvénients, mais ils ne pouvaient comprendre l'intérêt que je manifestais pour leurs esclaves auxquels ils refusaient le titre d'enfants d'Adam. Ces trois hommes, qui voyageaient ensemble depuis la ville de Sennâr, allaient maintenant se séparer et suivre des routes diverses. De Berber

à Mérawi, le Nil n'est pas navigable, et pour se rendre de la capitale de la haute Nubie dans le Dongolah, il faut côtoyer le fleuve, comme de Wady-Halfa à Maraka; en arrivant à Mérawi, les caravanes peuvent à leur gré, continuer leur route par terre ou s'embarquer jusqu'au camp de Dongolah; c'était vers ce but qu'Abd-el-Saïd devait se diriger. Hajji-Mohammed se disposait à amener ses esclaves en Arabie, à travers le long et vaste désert qui, s'étendant du nord au sud, depuis Suez jusqu'en Abyssinie, sépare le Nil de la mer Rouge. Il devait s'embarquer à Saouakim qui s'élève sur la côte occidentale du golfe arabique entre Qosseïr et Massaouah, faire voile vers Djeddah et se rendre ensuite à la Mecque et à Médine pour vendre son troupeau, comme il le disait lui-même, et accomplir en même temps le pèlerinage que le *sublime* prophète prescrit aux fidèles croyants. Abou-Sélim partait pour l'Egypte; il avait à parcourir le désert de Korosco, si souvent fatal aux caravanes (1). Arrivé à Déïr

(1) Les caravanes emploient à traverser le désert de sable qui s'étend entre Abou-hammed et Korosco, neuf journées d'une marche citée comme une des plus pénibles que puissent offrir ces contrées, tant à cause du manque d'eau qu'à cause de la nature du sol. — *Égypte et Nubie*, par MM. Ed. de Cadalvène et J. de Breuvery, tome II, page 64.

la plus jolie ville de la basse Nubie, aussi remarquable par la fraîcheur délicieuse de ses jardins que par ses antiques monolithes; il devait s'embarquer sur le Nil, et changeant de cange à Assouan au-dessous de la première cataracte, descendre paisiblement jusqu'au Caire qui était le but de son voyage.

Ces marchands qui m'avaient paru vivre en bonne harmonie, et que j'avais cru d'abord liés d'intérêt, se déchiraient mutuellement depuis leur arrivée à Berber. La concurrence les avait rendus ennemis; ils étaient jaloux l'un de l'autre, et leur haine réciproque, qu'ils dissimulaient si bien entre eux, était profonde et enracinée; ils se calomniaient sans cesse, et ne négligeaient aucune occasion de se nuire. D'après Abd-el-Saïd, les plus belles esclaves d'Abou-Sélim et d'Hajji-Mohammed, avaient toutes des défauts, des vices cachés, mais capitaux; selon Abou-Sélim et Hajji-Mohammed, Abd-el-Saïd n'avait jamais vendu une vierge, ce qui était vrai sans doute pour tous les trois. Le caractère de ces hommes, si différend dans leurs relations avec les personnes étrangères, était le même avec leurs esclaves qu'ils traitaient toujours avec une brutalité révoltante, avec un dédain inoui. Hajji-Mohammed, si com-

plaisant et même si servile avec tous ceux qu'il considérait comme ses supérieurs, et Abd-el-Saïd si rusé, si fourbe avec tout le monde, n'étaient ni plus humains, ni plus compatissants envers les malheureuses créatures dont les destinées étaient entre leurs mains, que le farouche Abou-Sélim lui-même, toujours impatient, toujours emporté, toujours si brusque dans ses paroles.

En arrivant à Berber, où ils étaient attendus avec impatience, ils vendirent plusieurs jeunes filles condamnées à aller vieillir dans les harems des riches commerçants ou des principaux personnages de la ville, et aussitôt après ils s'occupèrent de leurs préparatifs de départ, qui différèrent selon la nature des lieux que chacun d'eux avait à parcourir. Abd-el-Saïd, qui se rendait à Dongolah en suivant le cours du grand fleuve, et qui devait en outre rencontrer sur son chemin des villages hospitaliers où il lui serait facile de renouveler ses provisions épuisées, partit avec un léger bagage. La route qui, par le désert des Bicharys, conduisait à la mer Rouge, était plus longue et plus fatigante; les sources d'eau n'apparaissaient que de loin en loin pendant cette pénible traversée, et Hajji-Mohammed, pour ef-

fectuer son voyage, sinon avec agrément, du moins sans danger, fut obligé de traîner après lui un attirail beaucoup plus considérable que celui d'Ab-el-Said. Mais Abou-Sélim eut besoin de toute son activité pour voir ses préparatifs aussitôt terminés que ceux de ses concurrents. Le trajet de Berber à Déïr à travers les plaines sablonneuses de Korosco, était dangereux; les voyageurs les plus intrépides, parmi lesquels il faut ranger les marchands d'esclaves, ne s'aventuraient qu'avec crainte à travers cette solitude stérile, empreinte de désolation, et le jellab n'avait rien négligé pour se préserver des malheurs dont on est menacé dans ce désert entièrement privé d'ombre, de sources vives et que nul oasis ne déride. Il avait entassé chez lui d'énormes provisions de beurre, de lentilles, d'ognons et de biscuit; depuis son arrivée, les esclaves étaient occupés à broyer entre deux pierres, le grain dont ils devaient se nourrir en voyage, et il avait acheté sur sa route et à Berber la plupart des outres qu'il avait jugées propres à bien conserver l'eau. Au jour fixé pour leur départ, les trois marchands se réunirent pour venir me dire adieu; et s'étant séparés peu de temps après, ils sortirent de Berber, précédés de leurs chameaux

chargés, et s'éloignèrent lentement. Je fis des vœux pour leurs esclaves, dont l'inconcevable insouciance m'avait souvent étonné; et après avoir accompagné jusqu'à l'entrée du désert, Abou-Sélim qui possédait la troupe la plus nombreuse, je revins chez moi plein de tristes pensées. Comme ses confrères, Abou-Sélim avait laissé à Berber les esclaves malades ou convalescents qui n'auraient pas été assez forts pour supporter les fatigues du voyage.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le départ des jellabs, et je me disposais moi-même à poursuivre ma route vers l'Arabie, lorsqu'un matin, mon domestique, Hassan, m'apprit, en revenant du marché, qu'Abou-Sélim avait reparu seul à Berber. Vivement frappé de cette nouvelle qui, néanmoins, m'était annoncée avec une insouciance toute orientale, je m'empressai d'interroger Hassan pour apprendre le motif de ce retour inattendu. — Oh! me dit-il, avec l'impassibilité désespérante d'un fataliste, je crois que le jellab n'a pas été très-heureux dans sa traversée; on disait en ville, si j'ai bien entendu, qu'il a manqué d'eau dans le désert, et que pour ne pas mourir de soif, il a été obligé de revenir sur ses pas, de toute la vitesse de son dromadaire.

— Et ses esclaves, m'écriai-je avec terreur?

— Ils sont libres maintenant, car sans doute, ils sont morts, me répondit-il, avec un calme impitoyable; c'est une perte pour Abou-Sélim.

— Les malheureux! et il n'en est pas arrivé un seul avec leurs maîtres? mais, c'est une affreuse catastrophe!

— Pas un seul. Mais les routes ne leur ont pas été fermées, et s'ils ne sont pas de retour, croyez bien que ce n'est pas la faute du jellab. Le sort de ces esclaves paraît vous attrister, mon maître, mais l'inquiétude d'Abou-Sélim qui voit une partie de sa fortune gravement compromise, est sans aucun doute plus grande que la vôtre.

— Tu ne songes qu'aux intérêts du marchand, lui dis-je avec indignation et dégoût, et l'affreuse destinée des esclaves ne t'occupe guère, Hassan.

Mais Hassan ne répondit pas; ma colère, dont il ne soupçonnait pas le motif, l'avait intimidé. Quoique sensible et dévoué, ce domestique, comme les jellabs, ne comprenait pas qu'on put s'intéresser à des esclaves.

Voyant qu'il me serait impossible d'obtenir de lui de plus amples détails, je me dirigeai sur-le-champ vers la demeure d'Abou-Sélim. En entrant chez lui, je le trouvai étendu sur un lit de repos.

Il était entouré de quelques amis, et un médecin du pays était assis près de son chevet. Tout le monde observait un silence sévère, et l'on écoutait avec une vive anxiété les phrases incohérentes que murmurait le jellab. Le docteur empirique se disposait à appliquer les ventouses au malade dont le délire était effrayant. La consternation était générale parmi les assistants: Abou-Sélim ne reconnaissait aucune des personnes qui l'environnaient; il se trouvait dans un état désespéré. Dans l'exaltation causée par la fièvre, il poussait des cris horribles, l'expression de sa physionomie était sombre et farouche, il blasphémait son Dieu et son prophète, et faisait frémir tous ceux qui l'entendaient. Lorsque l'épuisement succédait au délire, l'effroi se peignait sur son visage, son regard exprimait une douleur profonde, mortelle; il frissonnait dans tout son corps, comme s'il avait eu froid, et réunissant toutes ses forces, il soulevait sa tête appesantie et demandait de l'air et de l'eau d'une voix rauque et éteinte: alors il retombait comme anéanti; ses traits, empreints d'une teinte livide, semblaient prêts à se décomposer, et son râle seul annonçait qu'il vivait encore.

Cependant les soins qu'on ne cessait de lui

prodiguer ne furent pas infructueux : les crises devenaient plus rares et moins violentes, et le malade parvint enfin à s'endormir. Son sommeil plein de rêves et d'agitations ne fut pas de longue durée ; mais lorsqu'il s'éveilla il était plus calme, et, promenant autour de lui un regard plein de langueur, il reconnut ses amis, et malgré sa faiblesse, parut éprouver un sentiment de joie. Ceux-ci, trop impatients de connaître les détails du malheureux événement qui avait ramené dans leur ville Abou-Sélim mourant, l'accablèrent de questions. Le jellab, plus complaisant que de coutume, consentit, quoique affaissé sous le poids de la souffrance, à satisfaire leur inopportune curiosité, et il commença aussitôt le récit de sa funeste aventure :

« Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, soupira-t-il lentement, tout vient de lui, et je dois me soumettre avec résignation à sa volonté toute-puissante. Mon malheur était écrit dans le livre éternel, il était donc inévitable, car il faut que les destinées s'accomplissent. Est-il encore écrit que je touche à ma dernière heure, Dieu seul peut le savoir, mais quoi qu'il en soit, je subirai sans murmure toute la rigueur de mon sort. »

Il s'arrêta à ces mots comme pour reprendre haleine, et poursuivit ainsi :

« Vous le savez tous, mes amis, puisque vous avez assisté à mon départ, lorsque j'ai quitté Berber avec mes esclaves, mes chameaux vigoureux emportaient de bonnes provisions, mes outres étaient bien pleines et bien fermées, et je pouvais avec confiance entreprendre un voyage que j'avais toujours accompli avec succès. Mais que peut la prévoyance de l'homme contre les arrêts immuables du destin?...

« Quoique la chaleur fut accablante, les premiers jours s'écoulèrent paisiblement. Nous étions tous endurcis aux fatigues, nous avions longtemps erré sous le soleil du désert, et nous bravions avec courage sa redoutable fureur. Toutefois, nous cheminions lentement et en silence pour ménager nos forces et ne pas irriter notre soif. Tous les matins à l'aurore nous nous mettions en marche et avant l'heure de midi, nous nous arrêtions pour jouir d'un repos devenu nécessaire. Lorsque le soleil se penchait vers l'horison, et que ses rayons nous frappaient moins ardents, nous poursuivions notre route, et les ténèbres nous surprenaient toujours en voyage.

« C'était le sixième jour de notre marche : la

avait eu le soin d'arrêter, s'étaient couchés les uns contre les autres et baissaient tristement la tête. Le vent continuait à souffler avec force; flottant entre la vie et la mort, en proie à l'inexprimable tourment d'une soif qui me semblait inextinguible; pendant plus d'une demi-heure, nous attendîmes dans cette position cruelle, le retour tardif du beau temps. Craignant d'être suffoqués ou même brûlés par une bouffée du sémoun, nul de nous n'osait relever la tête pour observer les terribles effets de ce vent dévastateur. Quand je crus qu'il allait s'apaiser, je me débarassai de mon manteau, et je jetai à la dérobée un regard autour de moi. Tout portait encore l'empreinte d'un bouleversement général; néanmoins le firmament si terne et si livide quelques instants auparavant, commençait à s'éclaircir, et le calme ne tarda pas à se rétablir. Je courus avertir mes esclaves que le danger était passé; quelques-uns d'entre eux, les plus faibles, avaient péri; mais ce n'étaient pas ceux-là qui étaient les plus malheureux.

fallait tenir son mouchoir à la bouche pour ne pas la respirer. On rapporta à la ville plusieurs personnes que l'on trouva étouffées dans les sables. Le thermomètre monta jusqu'à trente-six degrés, et le nuage de sable se dissipa après avoir duré environ trois heures, mais la chaleur continua jusqu'au lendemain. — Note de SAVARY, dans sa traduction du *Coran*, tome II, chap. 33.

« Le ciel avait repris sa limpidité, et les sables, soulevés comme les vagues d'une mer houleuse, s'affaissaient sur eux-mêmes; la tempête avait cessé, et le désert rentrait dans sa vie ordinaire, dans cette vie si semblable à la mort. Les chameaux s'étaient relevés et grognaient en signe de joie; nous avions secoué la poussière dont nous étions couverts, et déjà nous respirions plus à l'aise; mais nous étions impatients d'étancher notre soif, toujours ardente, et j'eus besoin d'interposer toute mon autorité pour empêcher les esclaves de se précipiter sur les outres suspendues aux flancs des chameaux.

« Après avoir obtenu, à grand'peine, un peu d'ordre et de tranquillité, en promettant à ces malheureux une ration d'eau plus forte que de coutume, je me disposai aussitôt à en faire une distribution générale, et je m'empressai de délier les *guirbés* (1) dans lesquelles nous avions déjà puisé; elles étaient vides et desséchées (2) :

(1) Les outres.

(2) Le Sémoun (dans le désert tout vent ardent porte ce nom) dessèche l'eau dans les outres, et c'est pourquoi l'Arabe errant meurt quelquefois de soif, mais ce n'est pas par l'effet immédiat de ce vent. Les Arabes ne peuvent par aucun signe particulier, prédire son approche. Pendant qu'il règne, le chameau est couché à terre et baisse la tête pour éviter ses effets funestes; le chameau, qui marche continue sa route sans s'arrêter, les Arabes se cou-

saisi d'effroi, je courus à celles que j'avais laissées pleines et intactes; et comme les autres, je les trouvai vides et desséchées. Au milieu d'un désert immense où nous venions d'être brûlés par le sémoun, nous étions sans eau : par la vie du prophète, c'était trop affreux! Un sombre désespoir s'empara de mon âme, je crus que j'allais devenir fou. Les esclaves mourant de soif me regardaient d'un œil égaré et imploraient ma pitié. En présence de cette infortune irréparable, mon courage et ma constance si souvent éprouvés, m'avaient abandonné. Je déchirai mon turban, j'arrachai ma barbe et me mis à rugir comme un lion harcelé et furieux. J'avais soif, et je demandais de l'eau à tout le monde avec des cris de rage; si dans ce moment je m'étais trouvé sur les bords d'un fleuve, il me semblait que je l'aurais tari sans étancher cette soif impitoyable qui m'étreignait à la gorge et corrodait ma poitrine : j'avais soif, et mes soupirs s'échappaient de mon sein comme des laves et brûlaient mes lèvres arides et contractées; j'avais soif, et à mes pieds je voyais des sables, et sur ma tête un soleil de

vrent d'un second manteau ou d'une toile à sac, pour empêcher que le sémoun ne brûle leur peau.

BURKHARDT.

feu; les esclaves qui ne connaissaient pas toute l'étendue de notre malheur, m'observaient avec un étonnement mêlé de terreur, et, dans leur juste impatience, m'accusaient sans doute de les laisser souffrir trop longtemps : mon désespoir, qui éclatait d'une manière si visible, les avait néanmoins effrayés, et, malgré leur souffrance, ils osaient à peine murmurer..... (1)

« Une faible lueur d'espoir venait de m'apparaître : je m'élançai soudain vers mon dromadaire, et j'enlevai vivement une couverture de

(1) Nous y trouvâmes (à El-Gouba, dans la haute Nubie) quelques jellabs qui arrivaient de Sebou' (Sebou' est dans la Nubie inférieure). Les tourbillons de sable et le vent brûlant du sud-ouest les avaient cruellement incommodés; ils s'étaient vus contraints de rester deux jours de plus au désert : il leur avait fallu sans cesse faire coucher leurs chameaux, et s'étendre près d'eux pour s'en faire un rempart contre les coups de vent brûlants qui menaçaient de les suffoquer. Malgré le soin qu'ils avaient pris d'abriter leurs outres autant qu'ils le pouvaient, l'eau s'y était desséchée en partie, et ils en manquèrent durant deux jours. Arrivés à la vue du Nil, le plus courageux d'entre eux courut s'y désaltérer, et chargea de l'eau sur son chameau pour la porter à ses compagnons d'infortune, qui n'avaient plus la force de se traîner jusque-là. Encore quelques heures de plus, et la plupart de ces malheureux, peut-être tous, auraient subi le sort de l'armée de Cambyse dans le désert de Libye. Lorsque les naturels, habitués aux fatigues et aux privations de tout genre, sont réduits à un tel état de détresse, combien doivent être horribles, dans une pareille position, les angoisses des Européens ! (*Voyage à Méroé et au fleuve blanc* par M. Frédéric Caillaud, tome III, page 186).

laine qui recouvrait la selle et protégeait de son épaisseur la plus petite de nos outres que j'avais d'abord oubliée : Dieu est grand et miséricordieux ! je la trouvai humide et gonflée; je l'ouvris aussitôt; elle n'avait pas perdu une goutte d'eau : je l'approchai avidement de mes lèvres brûlées, et j'eus besoin de tout ce qui me restait de force et de prudence pour ne pas la vider d'un seul trait.

« Je pouvais échapper à la mort, mais je n'avais pas de temps à perdre : je refermai soigneusement ma précieuse guirbé, je montai sur mon excellent dromadaire, et, sans regarder derrière moi, je dirigeai vers ces lieux sa course rapide, abandonnant les esclaves à leur malheureuse destinée.

« Après trois jours de marches forcées, je découvris Berber. Dès le second, j'avais épuisé mon eau, et j'arrivai brisé de fatigue et de nouveau tourmenté par une soif âcre et corrosive. Je n'eus pas la force de descendre seul de mon dromadaire, on m'emporta mourant sur ce lit, où vous me voyez encore, et que sans doute, je ne quitterai plus que pour être déposé dans la tombe... »

On voyait depuis quelques instants, que le jellab avait hâte de terminer son récit; sa voix allait

s'éteignant, et il prononça ces derniers mots avec une peine extrême. Nous l'avions écouté sans l'interrompre, et lorsqu'il eut cessé de parler, les musulmans, peu émus, ne surent que répéter ces paroles, banales dans leur bouche : « Tout vient de Dieu, que faire contre lui? » Pour moi, j'avais été douloureusement impressionné; mon imagination m'avait transporté dans le désert, et j'assistais au dénoûment lugubre de ce drame épouvantable : je voyais les esclaves se débattant vainement contre une mort certaine, j'entendais leurs cris déchirants, et leur râle d'agonie : je me sentais saisi d'une juste horreur, et je maudissais, dans mon âme, ces hommes criminels qui ne craignaient pas de trafiquer de leurs frères, pour contenter leur insatiable cupidité.

Je rentrai chez moi le cœur navré. Le lendemain, je revins chez le jellab; durant la nuit, il avait encore eu plusieurs accès de délire, et je trouvai près de lui sa famille justement alarmée. Quoique bien faible et bien oppressé, Abou-Sélim me reconnut aussitôt et me tendit la main; il avait déjà oublié que je l'avais vu la veille. Il me fit asseoir près de lui, et ordonna à l'un de ses enfants de me servir le café et le chibouc. Ses ordres venaient à peine d'être exécutés, lorsque

« Le jour, commencé si tristement, était radieux, par sa pureté et son éclat, le ciel semblait insulter à notre détresse. Je ne compris pas le brusque départ d'Abou-Sélim ; redoutait-il notre vengeance ? Espérait-il en fuyant se sauver encore ? je ne sais quel motif a pu le déterminer à nous abandonner avec tant de précipitation, sans nous adresser une seule parole, sans daigner même nous dire adieu. Nous le suivîmes longtemps du regard, et à peine avait-il disparu dans le lointain, que mes compagnons, dévorés par une soif ardente, se jetèrent avidement sur les outres qu'ils trouvèrent desséchées. J'aurais voulu les consoler, mais que pouvais-je leur dire ? La mort était inévitable. Ma résignation était au-dessus de leurs forces, et ils s'abandonnèrent sans retenue à toute la violence de leur douleur : ils se lamentaient, ils pleuraient, ils mugissaient : j'avais oublié mes propres souffrances et je pleurais sur eux. Oh ! c'était pitié de voir ces malheureux se crisper et se tordre dans des angoisses inexprimables, et mourir en blasphémant ; c'était pitié de voir ces pauvres mères, n'attendant pour s'éteindre que le dernier soupir de leurs enfants suspendus à leurs mamelles taries ! Et moi, ne pouvant rien pour adoucir l'implacable rigueur

de leur supplice, je pleurais amèrement. Et c'était aussi pitié de me voir seul, debout, survivant à mes frères et contraint d'assister à cette scène d'horreur et de désespoir. Je n'étais plus entouré que de cadavres; quelques gallas et plusieurs nègres du Dar-Four, plus robustes que leurs compagnons, se débattaient encore dans une effrayante agonie. Et moi, debout, immobile, je pleurais toujours; je ne sais quelle force surhumaine me soutenait ainsi! Déjà les vautours planaient au-dessus de nos têtes; j'entendais au loin les hurlements de l'hyène à qui nous allions bientôt servir de pâture; et pour rendre moins pénibles à mes frères mourants les derniers instants de leur vie, j'interrompis mes sanglots et leur chantai le chant de mort du pays natal que j'avais appris sur la tombe de mon père.

CHANT DE MORT :

« Ils mentent ceux qui disent que la mort est
« une chose horrible! Avez-vous entendu des
« soupirs s'exhaler du sein des tombeaux, et
« votre repos a-t-il jamais été troublé par les
« ombres plaintives de vos pères? la joie est avec
« eux et les regrets sont pour nous.

« Dans le séjour des esprits ils se reposent de

« leurs fatigues, la faim et la soif leur sont in-
« connues ; exilés sur une terre ingrate et mau-
« dite, bienheureux le moment qui nous réunira
« à nos pères, car la joie est avec eux et les re-
« grets sont pour nous.

« O vous que l'approche du trépas épouvante,
« rassurez-vous ! Elle est en proie à de cruelles
« angoisses, la mère en mal d'enfant. Elle pleure,
« elle voudrait mourir, et bientôt à ses vives
« douleurs ont succédé des transports d'allé-
« gresse ; le nouveau né a jeté son premier cri !

« Ainsi de la mort : elle apparaît hideuse, re-
« poussante, à son aspect lugubre on a peur, on
« voudrait fuir, et à peine a-t-on franchi le seuil
« de cette vie terrestre, qu'on s'élance avec ar-
« deur dans la route nouvelle, car on n'emporte
« que les joies et on ne laisse que les regrets. »

« Mon chant avait ramené le calme sur le visage de mes malheureux compagnons, et un dernier sourire était venu errer sur leurs lèvres, flétries et décolorées...

« La mort n'avait plus qu'une victime humaine à frapper. Seul, je respirais encore et j'avais conservé sinon mes forces, du moins mon énergie. Il me vint tout à coup une pensée affreuse; je crus que je pouvais me sauver, et à tout prix je le voulus.

Je dégageai aussitôt mon poignard, et je le plongeai dans le flanc de l'un de nos chameaux qui roula à mes pieds. Je m'agenouillai près de lui, et, collant ma bouche sur la blessure que je venais d'ouvrir, j'étanchai ma soif dans le sang de l'animal. Je remplis une de nos outres à cette source féconde ; je la chargeai sur un autre chameau, et sans hésiter je me mis en marche. Une vie nouvelle circulait dans tout mon corps et j'avais retrouvé ma vigueur première. Je suivais avec ardeur les traces du dromadaire de mon maître, imprimées dans le sable ; j'avais pris les précautions nécessaires pour empêcher le sang de se coaguler, et quand la soif se faisait trop cruellement ressentir, je la calmai avec ce breuvage impur. Pourtant le dernier le jour j'éprouvai un profond dégoût chaque fois que j'étais obligé de porter à mes lèvres mon outre ensanglantée, j'avais horreur de moi-même et je commençais à envier le sort de mes compagnons, lorsque je suis arrivé à Berber. Mon chameau était tombé mourant à quelques heures de la ville, où j'ai été obligé de l'abandonner.

« Bientôt, poursuivit Abd-Allah, violemment agité, le voyageur traversant les plaines solitaires de Korosko, rencontrera les ossements épars de

mes frères et se demandera, sans doute, quelle horrible catastrophe a pu les arrêter dans ces lieux ? Si le sémoun ne vient pas lui répondre, il passera formant des conjectures diverses et assailli par de funèbres pensées. »

A ces paroles sourdement articulées, l'esclave tomba la face contre terre, rejeta par la bouche, les narines et les yeux le sang qu'il avait bu, et mourut dans des convulsions affreuses...

Mes préparatifs de départ étaient terminés, et le même jour je quittai la ville : cet événement lamentable fit peu d'impression sur les habitants de Berber, et ceux qui s'en préoccupèrent, ne manifestèrent que de misérables sentiments. Comme Hassan dont l'indifférence à l'égard des esclaves m'avait révolté, ceux qui s'entretenaient de cette catastrophe, ne pensaient qu'aux intérêts lésés du jellab, on comptait les milliers de piastres que la tempête lui avait fait perdre, et on ne s'inquiétait ni de la gravité de son mal, ni de la mort affreuse de ses esclaves. On n'aurait pas témoigné moins de compassion s'il se fut agi d'un troupeau de moutons ou de chèvres, enseveli sous le sable pendant la tourmente. On a peine à croire à un pareil endurcissement du cœur humain. Le jellab lui-même, dans ses moments de

calme évaluait ses pertes, songeait aux moyens de les réparer, mais il n'avait pas un mot de regret pour ses malheureuses victimes.

..... Longtemps après, en me promenant dans un bazar du grand Caire, je rencontrai Abou-Selim plein de santé : il avait recouvré ses forces après un maladie de trois mois, et, partant de Berber avec une nouvelle troupe d'esclaves, il était cette fois arrivé en Egypte.

VII.

SOMMAIRE.

Nouvelles instances du gouverneur de Berber pour me faire renoncer à mon projet. — Départ pour Saouakim. — Prix de louage des chameaux. — Puits d'Aboutagar. — Immensité du désert. — Hassan tue mon lion. — Je bois de l'eau détestable. — Chant des chameliers. — Aspect pittoresque de l'oasis d'Aubac. — L'argent n'a pas cours dans l'intérieur du désert. — Un orage. — Sollicitude de mes guides. — Une scène des temps héroïques. — Séjour forcé à Aubac. — Je commets une imprudence. — Jactance des Bédouins. — Excès de confiance. Description de la route. — Nous manquons d'eau. — Oasis de Raouaï. – Encore un orage. — Le désert s'embellit. — Oasis d'Arab. — Nous achetons le droit de boire. — Animaux sauvages et féroces. — Une triste rencontre. — Rachat du sang. — Oasis de Cheddé. — Culture des terres. — Hospitalité du chef de Cheddé. — Scorpions. — Indécision de mes guides au sujet de la route. — Site enchanteur. — Chute de chameau. — Migrations des tribus. — Nous rencontrons une caravane. — Les Tacrouris. — Naïveté d'une négresse. — Oasis d'Ami. — Je n'ai pas à me louer des Bicharys. — Infibulation. — Pluie battante. — Moyen employé par mes chameliers pour ne pas mouiller leurs habits. — Une nouvelle caravane. — Oasis d'Aouquaou. — Nous approchons de Saouakim. — Mauvais état de mes finances. — Nous franchissons les monts Ongouab. — Cruelles fatigues. — Magnifique point de vue. — Portrait des Bicharys. — Considérations générales. — Troglodytes. — Arrivée à Saouakim.

CHAPITRE VII.

J'allais me diriger vers Saouakim à travers le désert des Bicharys : jusqu'au dernier moment, Abbas aga avait cherché à me détourner de mon projet en exagérant les périls qui me menaçaient sur cette route. « Si j'avais à me rendre à Saouakim, me disait-il, je ne me croirais pas en sûreté même avec une nombreuse escorte. Les Bicharys

sont des voisins dangereux que nous devons surveiller et que nous sommes obligés de ménager; nos relations avec eux, avec ceux du moins qu'on rencontre en allant de Berber à la mer Rouge ne datent que d'hier; nous avons, il est vrai, traité avec les chefs qui ont promis de veiller à la sûreté des routes et qui ont reçu nos présents, mais nous ne savons pas encore de quelle manière ils tiendront leurs promesses, car ils ont refusé de nous livrer des otages, la seule garantie qu'on puisse exiger d'eux; la plupart de ceux qui se sont compromis dans les dernières guerres ont cherché un refuge parmi les tribus du désert, beaucoup de malfaiteurs les y ont suivis et des bandes de pillards attaquent souvent les caravanes et les voyageurs. Vous savez que je suis votre ami; si vous êtes sage, vous suivrez mes conseils et vous reviendrez au Caire par le fleuve doux... » Je remerciai le gouverneur de l'intérêt qu'il me témoignait, mais je fus inébranlable : j'étais trop jeune pour tenir à la vie, et je n'étais pas assez riche pour craindre les voleurs. Lorsque Abbas aga fut bien convaincu qu'il ne me ferait pas changer mon itinéraire, il manda le guide le mieux éprouvé, lui ordonna d'amener ses meilleurs chameaux et de se préparer au départ; il le

chargea de se procurer de bonnes outres, et lui déclara, en ma présence, qu'il répondait de ma vie sur sa tête ; le chamelier s'inclina et sortit. Cette responsabilité que le gouverneur faisait peser sur le guide dont la famille habitait Berber était une garantie contre ses mauvaises intentions s'il en avait eu, et cette garantie n'était pas à dédaigner : mais elle ne me mettait pas à l'abri des attaques des voleurs qui, au dire de tout le monde, désolaient alors les principales routes du désert des Bicharys.

Le 31 mai, après avoir fait mes adieux et témoigné de nouveau ma reconnaissance au gouverneur, je quittai Berber et les rives du Nil pour me rapprocher de la mer Rouge : les routes qui m'avaient conduit jusque dans la capitale de la haute Nubie avaient été suivies par quelques rares voyageurs, mais il n'en était pas de même de celle qui reliait Berber à Saouakim : cette route était encore inexplorée et je me félicitai d'avoir à la parcourir. Je m'aventurai sans hésitation et avec une confiance croissante à travers le vaste désert que Burkhart et M. Linant avaient sillonné dans d'autres sens pour arriver au même but que moi. Je partais avec deux chameliers et mon fidèle domestique et je n'avais pour toute

arme qu'un pistolet de poche dont l'instructeur de Khartoum m'avait fait cadeau. A la rigueur deux chameaux m'auraient suffi pour me transporter avec mes effets et mes provisions jusqu'à Saouakim, mais les guides ne se seraient pas contentés pour un semblable déplacement du modique bénéfice que leur aurait procuré le louage de deux bêtes, et ils me prouvèrent que trois chameaux m'étaient indispensables : je dus me laisser persuader ; si j'avais repoussé leurs prétentions, ils auraient probablement refusé de quitter Berber, et j'aurais été obligé d'attendre le départ de quelque caravane, ce qui m'aurait vivement contrarié. Hassan monta le chameau chargé de porter les outres; le lion, renfermé dans sa cage, fut placé sur le second avec les provisions de bouche, et je m'établis sur le troisième avec mes effets; les guides suivaient à pied. Nous avons vu que le prix de louage d'un chameau était de trente piastres pour le trajet de Wady-Halfa à Dongolah et de vingt-deux pour le trajet d'Ambokol à Khartoum; les chameliers de Berber exigèrent soixante piastres (environ 15 fr.) par bête pour me transporter des bords du Nil à Saouakim. La traversée de Berber à la mer Rouge, était sans doute un peu plus longue que les précédentes;

mais la différence des distances ne pouvait pas être la seule cause de la grande différence des prix, et craignant que mes guides ne voulussent abuser de mon ignorance des usages et des tarifs pour me dépouiller honnêtement, j'avais communiqué mes soupçons au gouverneur qui n'avait pas eu de peine à me détromper, et à me faire comprendre qu'il n'y avait pas de rapport à établir entre les tarifs des chameliers de Wady-Halfa ou d'Ambokol et ceux de Berber : « Dans le premier désert que vous avez traversé, m'avait dit Abbas aga, vous ne vous êtes jamais éloigné du Nil, vous quittiez un pays où les denrées se vendaient à vil prix, pour vous rendre dans un autre où elles étaient encore plus abondantes; et de plus, ceci est capital, les chameliers avaient la certitude de trouver, à Dongolah, un chargement de retour : je vous dirai à peu près la même chose de votre seconde traversée; vous n'abandonniez le Nil que pour quelques jours, et Khartoum offrait à vos nouveaux guides les mêmes avantages que Dongolah. Le voyage que vous allez entreprendre diffère essentiellement des premiers. Vous ne trouverez pas l'eau tous les jours, les tribus que vous rencontrerez sur votre route, vous demanderont de la farine et du grain au lieu de vous en

fournir ; à Saouakim, les denrées sont beaucoup plus chères qu'à Berber, et il est rare, hors l'époque du retour des pèlerins, que les chameliers reviennent avec leurs chameaux chargés..... Ces raisons étaient concluantes; mais ce n'était du reste que par comparaison avec le prix que j'avais payé à Ambokol que j'avais pu trouver le tarif des chameliers de Berber trop élevé, car si l'on vient à réfléchir que pour la somme de quinze francs, ces derniers font un voyage qui dure souvent quinze jours, qu'ils sont obligés de vous servir de guides, et qu'ils doivent se nourrir à leurs frais et pourvoir à la nourriture de leurs chameaux, on reconnaîtra qu'il est difficile de se montrer plus modéré dans ses prétentions et qu'il est impossible de se contenter d'un moindre gain pour tant de fatigues.

En sortant de Berber, une vaste plaine stérile se déploya devant nous : il était dix heures du matin, et après trois heures de marche nous nous arrêtâmes près d'un puits situé au milieu d'un bois et appelé *Aboutagar*. Dans ces espaces abandonnés à quelques tribus errantes, les stations et les sources ont des noms, comme les villes et les villages dans les pays habités : nous remplîmes nos outres, et lorsque le soleil commença

à décliner, nous reprîmes notre marche et nous cheminâmes encore pendant six heures. Nous avions adopté la manière de voyager des chameliers d'Ambokol; nous faisions deux étapes par jour et nous nous reposions durant les fortes chaleurs; la route allait directement de l'est à l'ouest : pendant l'étape du matin, nous avions le soleil en face et ses rayons nous brûlaient le visage; nous étions beaucoup moins à plaindre pendant l'étape du soir : dans le désert de la Nubie inférieure et dans celui de Béyouda, j'avais les montres de M. Saint-André ou de Chénoda pour compter les heures de marche; ici, je n'avais pour mesurer le temps que les grandes ombres de nos chameaux, qui me servaient de cadran solaire, et ce moyen me suffisait pour indiquer les heures d'une manière assez précise : l'habitude m'avait rendu maître; dans les villes, je savais toujours l'heure par le secours des ombres et il ne m'est jamais arrivé de commettre une erreur de plus de dix minutes dans l'espace d'une demi-journée.

Le second jour nous partîmes de grand matin et nous avions cheminé pendant treize heures lorsque nous atteignîmes la station du soir. Depuis que nous étions sortis du bois qui environ-

nait le puits d'Aboutagar, les arbres étaient très-rares, mais nous avancions au milieu d'une plaine magnifique, sur un terrain solide et parfaitement uni ; de toutes parts l'horizon était sans bornes comme en pleine mer, et notre vue s'étendait librement à travers les vastes espaces qui se déroulaient autour nous. C'était bien le désert tel qu'on aime à se le représenter, le désert dans son immensité.

Le lion qui se trouvait mal à l'aise dans sa cage était parvenu à la briser, et nous étions dans un grand embarras : en le voyant libre les chameaux avaient été saisis de terreur et les chameliers eux-mêmes n'étaient pas trop rassurés : je m'étais empressé de le faire rentrer dans sa prison que j'essayai de consolider avec des cordes, mais les nouveaux efforts de l'animal pour recouvrer sa liberté ne tardèrent pas à nous démontrer qu'il nous serait impossible de le retenir captif bien longtemps, et nous comprîmes qu'il serait imprudent de continuer notre voyage avec ce dangereux compagnon : l'air du désert, sa patrie, les cris lointains de la nuit semblaient avoir réveillé ses instincts féroces, et Hassan, lui-même, n'osait plus s'en approcher qu'avec précaution : nous ne savions quel parti prendre ; les cha-

meliers voulaient qu'on le mît à mort, mais je reculais devant cette extrémité : je proposai d'ouvrir sa cage et de lui rendre la liberté, mais cette proposition fut vivement repoussée ; c'était, disaient les guides, s'exposer inutilement à un grand danger et ils persistèrent dans leur opinion. Pendant cette discussion, l'animal avait rompu deux barreaux de sa cage et commençait à sortir la tête en grondant : Hassan prit mon pistolet et voulut essayer de nouveau de le faire rentrer dans sa loge, mais le lion irrité lui donna un coup de griffe et le blessa légèrement à la cuisse; mon domestique furieux lui brisa le crâne à bout portant et s'éloigna aussitôt de quelques pas : le lionceau blessé à mort avait bondi dans sa cage et était retombé lourdement : il respirait avec peine ou plutôt il râlait, et malgré son abattement il nous regardait d'un air farouche : pour abréger ses souffrances, j'ordonnai à Hassan de l'achever à coups de lance, et dès qu'il eut expiré je le fis dépouiller pour emporter sa peau. Quoique notre position eût en quelque sorte nécessité ce meurtre, je ne le vis pas commettre sans douleur.

Depuis notre départ, nous buvions de l'eau exécrable; les outres qui la contenaient étaient

neuves et lui communiquaient un goût et une odeur de graisse et de cuir qui l'auraient rendue impotable partout ailleurs qu'au désert : néanmoins il fallait nous montrer sobres de cette eau qui, outre son goût et son odeur, avait encore une teinte noirâtre et repoussante ; les chameliers avant de commencer leurs prières faisaient leurs ablutions avec du sable et ne buvaient qu'à des heures fixes ; en d'autres termes nous étions à la ration, et quoique je ne fusse pas tenu à me soumettre à la règle, j'avais la prétention d'être aussi sobre que mes guides, et malgré les ardeurs du soleil je supportais bravement la soif.

Le matin et le soir les chameliers chantaient pour s'encourager eux-mêmes et encourager les chameaux, mais aux heures de la chaleur, leurs voix se taisaient et nous cheminions en silence : le plus souvent ils répétaient des refrains consacrés parmi les Bédouins, mais quelquefois aussi ils improvisaient leurs chants, et ces improvisations annonçaient toujours des natures poétiques. Nos guides, quoique Bicharys, connaissaient parfaitement l'arabe, et c'était dans cette langue qu'ils avaient l'habitude de s'exprimer depuis le commencement de notre voyage. Au moment d'arriver à la station du second jour, nos cha-

meaux ralentissaient leur marche, et pour exciter leur ardeur, le plus jeune des chameliers éleva la voix et improvisa un chant dont voici la traduction littérale :

« Courage, mes braves, doublons le pas : nous « sommes entrés dans la région des fatigues, re« levons la tête et marchons fièrement : nous « quittons le fleuve doux pour le fleuve salé, les « bords fertiles et riants, pour les plaines arides « et les montagnes de pierre, montrons-nous « forts et patients ; le soleil baisse et la brise se « lève, doublons le pas... » et à ces sons vigoureusement accentués, les chameaux reprenaient courage, et nous cheminions avec moins de lenteur.

Le troisième jour après dix heures de marche, nous arrivâmes à l'oasis d'*Aubac*, l'un des sites les plus pittoresques du désert : autour d'un puits renfermé dans une enceinte de sable et entouré d'arbres touffus, mais poudreux et négligés, se trouvaient réunies quelques familles avec leurs troupeaux : les hommes et les femmes étaient presque nus, les enfants l'étaient entièrement : les hommes étaient armés de poignards, de lances et de boucliers, et comme le danger est toujours présent dans ces contrées malheureuses, les Bé-

douins de l'oasis ne faisaient jamais un pas sans leurs armes. Ce paysage avec son désordre, ses troupeaux errants, ses habitants bizarrement accoutrés, ses arbres épars et ses sables mouvants avait une physionomie sauvage et séduisante, et assis sur un des monticules qui avoisinaient le puits, je me plaisais dans la contemplation de cette nature étrange.

Les dernières traces de la civilisation avaient disparu chez ces tribus dont nous traversions les stériles possessions : aucune espèce de monnaie n'avait cours parmi elles, et les ventes ou les achats ne se faisaient plus que par voie d'échange : dans ce désert le lait n'est pas rare, on y rencontre souvent des troupeaux de moutons ou de chèvres, mais l'argent est sans valeur pour les Bicharys qui ne fréquentent pas les bords du Nil ou de la mer Rouge : j'avais été informé de cette circonstance avant mon départ de Berber, et afin de pouvoir me procurer sur ma route la seule chose que l'on pût espérer y trouver, le laitage et la viande, je m'étais pourvu de deux pièces de toile, de grain, de tabac et de plusieurs chapelets de verroterie; pour trois ou quatre aunes de mauvaise toile, on me donnait un agneau ou un jeune bouc, et j'échangeais le grain,

le tabac ou la verroterie contre le lait des chèvres ou des chamelles.

Nous étions entrés dans la saison des pluies, et d'épais nuages nous cachaient souvent le soleil : ces pluies périodiques dont l'Abyssinie est inondée tombaient en abondance dans la partie sud de cette solitude voisine du royaume chrétien : il était nuit lorsque nous étions arrivés à Aubac, et nous nous étions établis sous les arbres les plus touffus de l'oasis : les étoiles étaient voilées, le ciel était sombre et quelques éclairs brillaient à l'horizon ; le temps était calme et lourd et de larges gouttes d'eau commençaient à tomber au moment où je m'étendis sur ma natte, enveloppé dans ma grande peau de chèvre. Je venais à peine de m'endormir, lorsque l'orage éclata : les vents tourbillonnaient avec furie et soulevaient les sables pour nous en couvrir ; la pluie se précipitait par torrents sur la terre altérée, de fréquents éclairs traversaient l'épaisseur des nuages et leur rapide clarté jetait des teintes livides sur les objets environnants : le tonnerre grondait effroyablement : une poussière fine et pénétrante s'infiltrait dans nos yeux et dans nos pores dilatés. Le désert ordinairement si morne, si triste, avait rompu son silence accablant : j'avais compris et

admiré la grandeur et la majesté de la solitude, je n'avais pas été insensible à son calme imposant, mais cette grandeur devenait monotone et ce calme fatigant; un jour brillant, un soleil splendide, ne sont pas la plus belle parure du désert. L'ouragan furieux, le désordre terrible des éléments l'avaient revêtu de sa véritable beauté; je m'étais levé, et je contemplais avec stupeur les redoutables effets de ce bouleversement général. Je venais d'entrer dans un monde nouveau; aux jours sereins et radieux avaient succédé des cieux sombres et gros d'orages; à une nature calme et souriante, une nature agitée et convulsive : le tonnerre grondait toujours et je croyais entendre pour la première fois ses lugubres roulements: j'écoutais avec une attention religieuse et qui n'était pas exempte d'une certaine inquiétude; une partie de la nuit s'écoula dans une attente pénible et quand les vents et la pluie eurent cessé, quand les nuages furent dissipés, j'écartai les sables humides, je déroulai ma natte sur le sol déblayé et je m'endormis profondément.

Les recommandations d'Abbas aga portaient leur fruit; les chameliers étaient pour moi des esclaves soumis et affectueux; ils me témoignaient les plus grands égards et m'entouraient des soins

les plus empressés. Dès que nous arrivions à la station du jour, ils commençaient par chercher un poste agréable pour moi ; ils étendaient ma natte sous les ombrages les plus épais, et si le soleil, en s'élevant ou en s'abaissant, pénétrait jusqu'à moi pendant mon sommeil, mes guides, pour ne pas m'éveiller, improvisaient une tente au-dessus de ma tête, avec des couvertures ou des peaux, pour me mettre à l'abri de ses rayons ardents. En ouvrant les yeux, je les trouvais souvent occupés à chasser les mouches qui venaient m'importuner, et lorsque le temps était lourd et accablant, ils agitaient un éventail au-dessus de moi pour rafraîchir l'atmosphère, et se privaient ainsi de repos et de sommeil. J'étais touché de tant de sollicitude et je me montrai d'autant plus sensible à leurs attentions soutenues qu'elles étaient désintéressées.

J'étais arrivé à Aubac accablé de fatigue et n'aspirant qu'après le repos. Néanmoins le bruit de l'orage n'avait pas tardé à me réveiller. Pendant mon court sommeil, les chameliers m'avaient donné une nouvelle preuve de l'affection qu'ils me portaient : pour ne pas troubler mon repos, ils m'avaient fait un rempart et un abri de leurs boucliers et de ceux de quelques habitants de

l'oasis, et je me trouvais parfaitement à couvert. Quoique mes guides fussent beaucoup moins vêtus que moi, ils se seraient dépouillés du peu qu'ils avaient pour me le donner, et ils ne s'occupaient d'eux que lorsque je n'avais plus besoin de rien. Si j'entretiens le lecteur des attentions peu communes de mes guides, c'est que le dévouement des musulmans pour les chrétiens est chose rare et qui mérite d'être signalée.

La plupart des relations de voyage que j'avais lues et les Européens que j'avais fréquentés dans le Levant, avant de partir pour la Nubie, m'avaient donné une fausse idée du caractère des habitants du désert. Généralement les uns et les autres célébraient les vertus de ces tribus nomades ; ils vantaient leur union, leur loyauté, leurs mœurs hospitalières, et déjà plus d'une fois j'avais eu lieu de m'apercevoir que les éloges qu'on leur prodiguait étaient au moins exagérés : ce sont bien encore les hommes des temps héroïques, de ces temps favorables aux misérables ambitions, et dont Voltaire a fait justice (1). Quoi qu'on ait

(1) Qu'est-ce que les siècles héroïques ? C'était le temps où l'on s'égorgeait pour un puits, pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province. (Voltaire, *Dictionnaire philosophique,* au mot *Alcoran*).

pu dire, ce n'est ni chez les barbares, ni chez les sauvages qu'il faut aller chercher ses modèles : parmi eux, les faits les plus insignifiants deviennent le prétexte de violentes querelles, et on y assassine, parce que la vue du sang réjouit. Dans les pays civilisés, le besoin et l'intérêt sont les principales causes des crimes qui s'y commettent; dans les régions barbares où le passé revit tout entier, les motifs les plus frivoles servent d'excuse aux attentats les plus impies; s'il est un fait propre à caractériser les premiers âges du monde, et à nous donner une idée de la férocité des premiers hommes, c'est, sans contredit, le meurtre d'Abel. A une époque où la terre entière et ses inépuisables richesses allaient se partager entre deux hommes, Caïn, poussé par la jalousie, assassine son frère; le laboureur immole le pasteur pour régner seul sur le globe inhabité. Dans certains déserts, où les mœurs des temps primitifs se sont conservées intactes, les violences et même les meurtres sont choses communes et fréquentes, et le sang de plus d'un Abel crie vengeance dans ces solitudes profondes.

Les chameaux et les nombreux troupeaux de la tribu voisine venaient tous les jours se désaltérer au puits d'Aubac; les femmes y faisaient

leur provision d'eau pour la case, et il y avait toujours encombrement autour de la citerne; les ménagères, les bergers et les conducteurs de chameaux étaient obligés d'attendre leur tour pour remplir leurs outres et abreuver leur bétail. Ces rassemblements étaient bruyants et tumultueux, et des rixes sanglantes éclataient souvent entre ces pasteurs guerriers. Pendant que nous étions campés sous les arbres qui entouraient la source, nous fûmes témoins d'une lutte qui faillit avoir les plus graves conséquences : deux gardeurs de troupeaux arrivèrent en même temps sur les bords du puits; chacun prétendit avoir devancé l'autre, et voulut faire boire son troupeau le premier; tous deux étaient jeunes et hardis; ils étaient armés de toutes pièces, et il était aisé de prévoir qu'aucun d'eux ne céderait la place à l'autre : appuyés sur leurs lances et entourés de nombreux spectateurs, ils commencèrent par débattre leurs droits, et comme ils avaient les mêmes prétentions, il leur fut impossible de s'entendre; les injures et les menaces succédèrent bientôt à des explications qui n'amenaient aucun résultat, et les deux adversaires, élevant leurs boucliers et brandissant leurs javelots, se mesurèrent du regard et se disposèrent

à s'attaquer et à vider leur différend par la voie des armes : les guerriers présents, loin de s'interposer dans cette lutte menaçante, se divisèrent en deux partis prêts à soutenir l'un contre l'autre les prétentions des pasteurs rivaux. Le duel allait se changer en bataille, si les femmes et les vieillards, avertis par le tumulte et les cris des combattants, n'étaient accourus aussitôt pour se précipiter entre les deux troupes ennemies qui semblaient n'attendre qu'un signal pour se déchirer. Si les femmes seules étaient intervenues pour rétablir la concorde, on les aurait sans doute repoussées avec dédain, et le combat n'aurait pas même été différé ; mais la présence des anciens imposa aux guerriers qui mirent bas les armes pour entrer dans de nouvelles explications. La discussion fut longue et animée ; mais la prudence et la sagesse des vieillards triomphèrent de l'animosité des pasteurs, et les deux ennemis se séparèrent réconciliés. Sans l'intervention des anciens, les membres d'une même tribu, et presque d'une même famille, allaient peut-être s'égorger pour une misérable question d'amour-propre.

Lorsque ces Bédouins se montraient si intraitables dans leurs rapports entre eux, nous ne de-

vions pas nous attendre à les trouver complaisants envers nous, et quoique les lois de l'hospitalité les obligeassent à témoigner des égards aux étrangers et aux voyageurs, nous n'eûmes pas à nous louer de leur conduite. Comme je l'ai dit, il était nuit close, et nous étions tous fatigués, lorsque nous arrivâmes à l'oasis : il avait fallu vingt-neuf heures pour franchir la distance qui sépare le puits d'Aboutagar de celui d'Aubac. Nos outres étaient vides et nous comptions les remplir le lendemain au point du jour, pour nous remettre aussitôt en route. Une demi-heure nous était à peine nécessaire pour nous approvisionner d'eau, et néanmoins nous fûmes obligés d'attendre la nuit avant de pouvoir nous approcher du puits, et nous perdîmes une journée entière. Avant l'aurore, on avait commencé à abreuver les troupeaux et les chameaux; les bergers se succédaient sans interruption, et personne ne voulut nous permettre de remplir nos outres. Une source abondante est un trésor précieux dans le désert, et la tribu qui la possède s'en montre avare et jalouse. Je n'avais aperçu que quelques cabanes autour de l'oasis; mais le nombreux bétail qu'on amena près du puits, me fit supposer, avec raison, qu'il y avait dans le voisinage d'au-

tres habitations et une autre tribu qui avait des droits sur le puits d'Aubac. La manière dont on abreuvait les troupeaux était très-fatigante et faisait perdre beaucoup de temps : chaque berger était obligé de puiser l'eau pour ses bestiaux et de la verser dans un trou pratiqué dans la terre, à côté de la citerne : c'était là que les animaux venaient boire, et il n'était pas étonnant qu'avec un pareil système, les caravanes eussent beaucoup de peine à parvenir jusqu'au puits.

Notre séjour forcé à la station d'Aubac me permit d'assister à la scène que je décrivais tout à l'heure et qui fut sur le point d'amener une collision sanglante : dans cette même station je commis une imprudence qui fort heureusement ne fut fatale qu'à mon singe, mais qui m'aurait perdu infailliblement, si la Providence n'avait veillé sur moi : depuis qu'Hassan avait tué le lion, je n'avais pas rechargé mon pistolet, et j'étais fondé à croire qu'il était resté vide, pour me servir d'une expression arabe : je l'avais placé à côté de moi avec l'intention de le *remplir* de nouveau, afin de ne pas avoir entre les mains une arme inutile, et j'en examinais les batteries avec soin pour voir si elles se trouvaient en bon état, lorsque le plus jeune des chameliers s'approcha

de moi et, considérant le pistolet avec attention : « Il faut, me dit-il, que vous soyez de grands magiciens pour avoir trouvé le moyen de donner une mort aussi prompte avec une arme pareille : si je n'avais vu avec quelle facilité votre serviteur a ôté la vie à ce jeune lion, je douterais encore de la puissance de cette arme redoutable, et j'en verrais le canon dirigé contre moi sans sourciller : — Si tu veux, lui dis-je en plaisantant, que je fasse une nouvelle expérience sur ta personne pour achever de te convaincre de la supériorité de nos armes sur les vôtres, je suis prêt à te satisfaire ; » et, ce disant, j'appliquai le canon de mon pistolet sur la poitrine nue du chamelier effrayé et je lâchai la détente; le pistolet resta muet et je n'en fus pas surpris : mon petit singe que je laissais librement gambader sur les arbres chaque fois que nous nous arrêtions, était perché sur une branche à quelques pas devant moi ; je tournai le canon vers lui après avoir armé de nouveau le pistolet, je lâchai encore la détente après l'avoir visé un instant; le coup partit et le singe tomba sur le sable mortellement blessé : je ne pus me défendre d'un mouvement de terreur rétrospective, et avant de m'occuper du singe qui gisait mourant à mes pieds, mes yeux se portè-

rent involontairement sur le chamelier qui me regardait d'un air hébété et semblait me demander compte de ce qui venait de se passer : mais lorsque cet homme eut remarqué l'impression pénible que ce coup imprévu produisait sur mon esprit, il comprit à mon trouble que j'étais innocent de la mort du singe et du danger qu'il avait couru lui-même, et après s'être remis de son émotion, il reprit son sang-froid et prononça ce mot qui est toute une doctrine chez les Musulmans : *Nessib*, c'est le destin. Pour moi j'eus plus de peine à retrouver le calme, et je restai plusieurs jours sous l'impression de ce malheureux événement. Hassan, qui dormait paisiblement, fut réveillé en sursaut par la détonation de l'arme à feu, il courut vers nous et après s'être informé de ce qui se passait il m'apprit, mais un peu tard, qu'il avait chargé le pistolet à mon insu, et que s'il n'avait pas jugé nécessaire de m'en prévenir, c'est qu'il était naturel de le supposer, puisque c'était la seule arme dont nous pouvions disposer : il fallut me contenter de cette raison, mais je me promis de profiter de cette leçon et de ne plus jouer désormais avec des armes à feu.

Le singe respirait encore; mais la balle lui avait traversé le milieu du corps et, comme je l'ai dit,

il était mortellement blessé : il avait une fièvre et une soif ardentes ; je le fis porter à l'ombre et je lui présentai moi-même de l'eau dans une calebasse ; il but avidement, et me regarda avec une expression de reproche et de reconnaissance qui me chagrina : je n'avais jamais vu une pareille expression dans le regard d'un animal. Lorsque je m'étais approché du lionceau mourant, ses yeux éteints s'étaient ranimés et avaient jeté des flammes, et s'il avait eu la force de briser sa cage et de se précipiter sur moi, on comprenait qu'il m'aurait broyé entre ses dents avec délices ; le contraste de ces deux vies près de s'éteindre me frappa vivement, et si l'air féroce du lion avait contribué à me consoler de sa perte, l'expression mélancolique de ce singe que j'avais tant choyé et qui mourait de ma main, me plongea dans une véritable tristesse.

Ces divers accidents m'occupèrent une grande partie de la journée et j'attendis le soir sans impatience ; à l'entrée de la nuit, lorsque les troupeaux se furent retirés, nous remplîmes nos outres pour être prêts à partir dès le lendemain, et avant de nous endormir, nous passâmes quelques heures a converser avec les vieillards de l'oasis ; e voulus savoir avec eux si les dangers

dont Abbas aga m'avait menacé pour m'empêcher de me diriger vers la mer Rouge, étaient réels ou de son invention, et le plus âgé d'entre eux que j'avais questionné à ce sujet, se chargea de me satisfaire : « Avant que Méhémed pacha se fût emparé de Berber et de Saouakim, me dit le vieillard, avec cette jactance commune à tous les Musulmans, nul étranger n'aurait traversé impunément notre territoire, sans le consentement de nos chefs; celui qui aurait été assez téméraire pour suivre la route qui va vous conduire à la mer, se serait trouvé à la merci des voleurs errants qui l'auraient sans doute dépouillé et mis à mort; aujourd'hui, on peut voyager avec plus de confiance; nous ne craignons pas le pacha d'Egypte, mais il nous envoie des présents considérables, et il est de notre devoir de lui être agréables en protégeant les voyageurs qu'il nous recommande; vos guides nous ont appris que vous étiez un ami du pacha, vous pouvez aller sans crainte, il ne vous sera point fait de mal, et vous arriverez sain et sauf à Saouakim; mais vous auriez été imprudent si vous vous étiez aventuré sur nos terres sans recommandation; les Bicharys sont les maîtres chez eux, et si vous étiez un inconnu, ils vous considéreraient comme une

proie légitime qu'ils se disputeraient entre eux.»

Le discours du vieillard et quelques détails que je recueillis plus tard me firent comprendre que moitié par crainte, moitié par intérêt, les Bicharys cherchaient réellement à assurer les communications et à écarter le danger des routes fréquentées par les caravanes; le vice-roi envoyait souvent des cadeaux à tous les chefs de tribus indistinctement, et il exigeait d'eux qu'ils se montrassent impitoyables pour les voleurs; il récompensait généreusement ceux qui faisaient bien la police des chemins, il mettait à prix la tête des pillards en renom, et si la route de Berber à Saouakim n'était pas encore aussi sûre pour les voyageurs isolés que les routes plus voisines du centre du gouvernement, il y avait déjà lieu de s'étonner des résultats obtenus par le pacha dans ces parages lointains.

Dominé par le besoin de changement qui nous pousse sans cesse vers un but nouveau ou inconnu, je m'étais éloigné de Berber avec une vive satisfaction; cependant il y avait à peine trois jours que j'avais quitté les bords du Nil, et je commençais à regretter son eau délicieuse : l'eau des puits d'Aboutagar et d'Aubac, quoique fade et sans saveur, était sans doute bien potable,

mais elle était incomparablement moins bonne que celle du fleuve, même au moment où nous venions de la puiser, et elle devenait détestable lorsqu'elle avait séjourné quelque temps dans les outres.

Lorsque les personnes qui étaient venues nous visiter sous nos arbres se furent retirées, nous nous couchâmes après avoir jeté un regard méfiant sur les nuages qui s'élevaient à l'horizon ; et comme nous avions déjà passé une fort mauvaise nuit, nous ne tardâmes pas à nous endormir d'un profond sommeil, et cette fois l'orage ne vint pas l'interrompre. Tandis que, durant le jour, je croyais devoir prendre toutes sortes de précautions contre les surprises des Bédouins, je dormais la nuit en plein air, confiant et tranquille, et je n'eus jamais à me repentir de cette confiance que je n'aurais certainement pas eue en pays civilisé : il y a dans l'homme et dans le monde des bizarreries inexplicables, et le voyageur qui les observe ne peut souvent que les constater, en laissant à d'autres le soin d'en donner l'explication.

Au point du jour, nous nous remîmes en route et nous nous éloignâmes à grands pas de l'oasis : les chameaux qui avaient joui d'une journée de

repos avançaient avec ardeur et semblaient vouloir regagner le temps perdu : le paysage était morne et stérile, comme dans les déserts de l'Arabie pétrée ; nous cheminions au milieu d'une large vallée ; à droite et à gauche, la vue était bornée par des chaînes de collines brisées et décousues ; le terrain était couvert de pierres qui rendaient la marche fort pénible, surtout pour les chameaux : ces animaux habitués et destinés à cheminer dans les sables, éprouvaient de grandes difficultés en traversant cette plaine au sol durci et pierreux ; leur marche était incertaine et mal assurée ; ils trébuchaient souvent et on s'attendait à chaque instant à les voir faire quelque chute ; les chameliers, qui d'ordinaire les laissaient aller librement, les conduisaient par le licou et leur choisissaient les pas. Lorsque les collines s'éloignaient et que la vallée s'élargissait, la plaine toujours aride et morne, était sillonnée par une infinité de petits ruisseaux desséchés qui se croisaient en divers sens et se multipliaient devant nous ; les chameaux en posant leurs pieds dans ces rigoles naturelles faisaient éprouver aux cavaliers des secousses extrêmement désagréables, en sorte que la route était aussi fatigante pour les hommes que pour les

montures, quoique le terrain, vu à distance, semblât parfaitement uni. Après onze heures de fatigues et d'impatiences, nous arrivâmes à la station du soir.

La marche du lendemain fut aussi longue et aussi ennuyeuse que la précédente. Le paysage avait le même aspect, la route offrait les mêmes accidents et les mêmes difficultés : elle était encore pierreuse et sillonnée par ces rigoles qui servaient à l'écoulement des eaux du ciel. Nous cheminions dans une vaste solitude au milieu d'un silence profond : les arbres étaient devenus plus rares, mais néanmoins ils n'avaient pas entièrement disparu, et nous ne manquions jamais d'ombre à l'heure des stations du jour : quelquefois, à l'extrémité de la plaine triste et nue, on voyait surgir comme par enchantement un groupe d'arbres ayant, dans le lointain, une apparence de symétrie qui pouvait faire croire que la main de l'homme n'était pas étrangère à leur arrangement, et mes regards, fatigués de la monotonie du désert, se portaient avec complaisance vers ces groupes souvent bien chétifs. Après avoir dépassé chaque bouquet d'arbres, de nouveaux espaces dépouillés se déployaient devant nous, mais autour des arbres comme dans la

plaine aride, c'était partout le même silence et la même solitude.

Le jour suivant, lorsque nous nous disposions à poursuivre notre route, nous nous aperçûmes que nous manquions d'eau. Sans qu'il nous fût possible de comprendre comment la chose s'était passée, nos outres étaient complétement vides, et la première oasis que nous devions rencontrer sur notre route était encore à une forte journée de marche de notre point de départ. Nous étions consternés, et pour ajouter à notre vive inquiétude, le soleil dardait ses feux les plus ardents et la chaleur était accablante : déjà dans une autre circonstance, j'avais éprouvé le tourment de la soif, et je savais combien il était affreux : nous nous attendions à passer une cruelle journée, lorsqu'un de nos guides, qui connaissait parfaitement les localités, nous offrit de se rendre seul à l'oasis de *Raouaï*, qui se trouvait alors à trois lieues nord de notre route : « Il n'est pas certain, nous dit-il, que je puisse m'y procurer de l'eau ; il y a un mois environ, je suis passé à Raouaï, et la citerne était tarie, cependant, comme il pleut depuis plusieurs jours, j'espère que je serai plus heureux cette fois. » Quoique le lieu dans lequel nous étions campés, fût entièrement privé d'om-

bre, il fallut se résigner à attendre sous le soleil, le retour du chamelier : nul n'osait manger dans la crainte d'irriter la soif qu'il eût été impossible d'apaiser, et nous attendîmes pendant cinq heures avec une anxiété croissante ; mais au bout de ce temps, nous vîmes paraître notre brave guide, supportant sur sa hanche l'outre humide et arrondie : le soleil en s'élevant avait redoublé de fureur, et le chamelier, qui s'était dévoué dans l'intérêt de tous, paraissait exténué de fatigue. J'ordonnai à mon domestique d'aller au-devant de lui pour l'aider à porter la guirbé : Hassan obéit aussitôt et un quart d'heure après, il déposait à mes pieds l'outre pleine et gonflée : il était près de midi, nous avions perdu une demi-journée et nous ne pouvions pas songer à nous remettre en voyage avant trois ou quatre heures du soir; nous ne devions arriver que le lendemain à l'oasis placée sur notre route, et il fallait nous montrer ménagers de notre petite provision d'eau : je regrettai qu'au lieu d'être allé seul à Raouaï, le guide n'eût pas emporté toutes nos outres sur un chameau, et j'exprimai ce regret à haute voix : « Ne vous plaignez pas, me dit le chamelier, et remerciez Dieu, au contraire, de ce qu'il m'a permis d'intéresser les Bédouins de Raouaï à no-

tre fâcheuse situation : l'eau est encore bien rare dans cette oasis, la terre desséchée a bu les premières pluies, et ce qu'on en a recueilli est à peine suffisant pour la consommation des hommes et des troupeaux : lorsque je me suis présenté devant la citerne, les Bédouins se sont réunis pour me repousser : je leur ai exposé notre malheureuse position, et ce n'est qu'après un conseil qni a duré dix minutes, qu'on m'a autorisé à me désaltérer et à remplir mon outre : si j'étais arrivé à Raouaï avec un chameau chargé de nos guirbés, on m'aurait repoussé brutalement et je serais revenu sans eau : les habitants de ce désert ne sont pas toujours faciles à attendrir. »

La scène dont j'avais été témoin à Aubac, et la difficulté que nous avions éprouvée à nous y procurer de l'eau venaient à l'appui des paroles du guide, et je compris que sa conduite avait été sagement calculée : pendant deux jours, nous étions condamnés à nous mettre à la ration, mais nous aurions été bien autrement à plaindre, si les Bédouins de Raouaï s'étaient montrés impitoyables et avaient refusé de nous donner un peu d'eau.

A quatre heures du soir, on chargea les chameaux, et nous reprîmes notre route : pendant le jour, le ciel était encore serein, mais on voyait

de sombres nuages se condenser à l'horizon, et lorsque le soleil avait disparu, ils envahissaient le firmament et nous dérobaient la douce clarté des étoiles. Maintenant chaque nuit amenait son orage; après avoir supporté pendant toute la journée les chaleurs excessives du mois de juin, les averses que j'essuyais le soir, et dont il était impossible de me garantir malgré mes précautions et le dévouement de mes guides, m'impressionnaient désagréablement, et ces brusques changements dans l'atmosphère, commençaient à exercer une influence funeste sur ma santé : néanmoins, j'aimais ces orages : habitué au silence le plus morne et le plus monotone, ce n'était pas sans plaisir que je voyais chaque nuit s'approcher la tempête; la voix formidable du tonnerre, rendue plus terrible par le calme accablant de la solitude et qui venait comme un reproche résonner sans écho dans cet espace immense, était pour moi pleine d'attraits : il était environ neuf heures du soir, quand nous nous arrêtâmes : deux orages semblaient se disputer dans les airs; les éclairs se croisaient et se multipliaient; leurs feux incessants éclairaient le désert : on eut dit qu'un vaste incendie, allumé dans le lointain, était venu jeter ses reflets livides autour de nous : malgré la pluie

qui tombait depuis quelques instants, le firmament était toujours en feu ; les deux orages continuaient à s'interroger et à se répondre ; une lutte furieuse paraissait engagée dans les régions supérieures, et les bruyants roulements du tonnerre formaient, en se confondant, un discordant et effroyable duo : le désert avait perdu sa physionomie âpre et rude, il avait en ce moment des teintes douces et mélancoliques qui contrastaient avec la colère du ciel.

Le lendemain, nous partîmes avant l'aurore : déjà plusieurs fois depuis que nous avions quitté Berber, le paysage avait changé d'aspect. Maintenant il se présentait sous des formes moins sèches, plus riantes, et l'on pouvait dire que nous étions entrés dans la seconde partie du désert, différente à beaucoup d'égards de la première : quoique l'espace déjà parcouru eut une physionomie pittoresque et nous eut même offert quelques sites gracieux, il était bien moins attrayant que la partie qui restait à parcourir ; les sources allaient devenir moins rares, les tribus errantes et les troupeaux allaient se montrer plus fréquemment et plus nombreux : au calme, à la monotonie de la solitude allaient succéder le mouvement et l'animation des lieux habités ; outre les

Bédouins établis autour des sources intarissables que nous devions rencontrer, nous allions assister aux migrations qui ont lieu tous les ans à la saison des pluies, et nous croiser sur notre route avec les familles qui transportaient leurs pénates d'un lieu dans un autre. Ce désert, ou plutôt cette région dépeuplée, si intéressante dans son ensemble, avait des beautés particulières et offrait toute la variété des terres cultivées : en poursuivant sa route et en promenant ses regards autour de soi, on apercevait tantôt des bois et tantôt des coteaux ; ici c'était une vaste plaine avec quelques arbres éparpillés au milieu de verts pâturages, et plus loin c'était un terrain uni, dénué de toute végétation, mais que le travail aurait sans doute rendu fertile : j'étais dans une continuelle illusion et j'avais peine à me croire dans une solitude. Les pluies abondantes qui, pendant trois mois, descendent inutiles dans ces champs abandonnés ; les sources qu'on rencontre de distance en distance et qu'il serait si facile de multiplier, le grand nombre d'arbres qu'on remarque de toutes parts, les plantes qui poussent naturellement dans certains lieux, tout indique d'une manière frappante qu'il suffirait d'une volonté

puissante pour féconder cette terre inculte, et changer cette illusion en réalité.

Le soleil était toujours brûlant et la route toujours fatigante : pendant plus de sept heures, nous ne fîmes que monter et descendre, et quoique les pentes et les côtes fussent très-peu rapides, les chameaux continuaient à éprouver de grandes difficultés sur ce terrain qui n'était pas le leur : au bout de ce terme nous arrivions pleins de joie à l'oasis appelée *Arab* : nous avions été si avares de notre eau, que notre guirbé en contenait encore une bonne partie, lorsque nous aperçûmes les arbres qui nous annonçaient la source désirée : nous nous arrêtâmes un instant pour apaiser notre soif ardente et longtemps contenue, nous fîmes quatre larges parts, et l'outre fut vidée : quelques minutes après, nous nous arrêtions sur les bords du puits d'Arab, mais un cruel mécompte nous attendait encore dans cette oasis. Les guides venaient de décharger les chameaux et se disposaient à remplir les guirbés, lorsque deux Bédouins armés s'approchèrent d'eux et leur signifièrent l'ordre de se retirer et de partir à l'instant : « Cet eau nous appartient, dit l'un de ces Bédouins, elle est à peine suffisante pour les besoins de nos ménages, et nous

ne pouvons pas permettre à des étrangers de venir s'approvisionner chez nous : partez aussitôt, car vous perdriez votre temps sans profit et vous n'obtiendrez pas ici une goutte d'eau. » Nous leur exposâmes la fâcheuse situation dans laquelle nous nous trouvions, nous leur dîmes que, depuis la veille, nous souffrions de la soif et qu'il y aurait inhumanité à nous repousser sans nous secourir, mais les habitants d'Arab, qui s'étaient réunis à la hâte, se montrèrent inexorables : « Vous ne voulez pas nous donner de l'eau, s'écrièrent mes chameliers indignés, eh bien ! nous resterons ici, nous mourrons de soif sur les bords de votre puits, et que notre mort retombe sur vos têtes ! » Mais ces paroles ne changèrent rien à la détermination des Bédouins qui s'accroupirent autour de leur citerne, sans même daigner répondre : nous nous retirâmes à l'écart pour délibérer : je savais (un de mes guides me l'avait appris) qu'à cinq ou six lieues d'Arab, nous devions trouver une source plus abondante, et je proposai aux chameliers de se remettre en route immédiatement : « Il est bientôt midi, nous dit le plus âgé des deux, et en partant à cette heure, nous nous exposerions sans nécessité à de grandes souffrances : reposons-

nous à l'ombre, laissons descendre le soleil; peut-être ces Bédouins rougiront-ils de se montrer si durs envers des étrangers, et dans tous les cas, nous partirons assez tôt pour arriver avant la nuit à la source voisine : — Si vous voulez vous en rapporter à moi, dit Hassan, à son tour, nous ne partirons d'ici que bien gorgés d'eau; je proposerai à ces chiens de nous laisser boire à notre soûl, et je leur promettrai une poignée de tabac, ou une mesure de doura, s'ils y consentent. » L'idée de mon domestique nous parut triomphante, et nous le dépêchâmes aussitôt vers les Bédouins, toujours postés autour du puits : il revint un moment après avec l'un d'entre eux, qui demandait à voir notre tabac et notre grain : nous étalâmes nos richesses devant lui, il les examina d'un œil de convoitise, et il fut convenu, après un assez long débat que, moyennant une poignée de tabac, on nous permettrait de prendre l'eau nécessaire pour préparer notre repas et pour étancher ensuite notre soif, mais à aucun prix, on ne voulut consentir à nous laisser remplir nos guirbés : il fut en outre décidé que nous ne coucherions pas à Arab. Satisfaits de cet arrangement, nous commençâmes par apaiser notre faim, et au moment de notre départ, nous nous

approchâmes de la citerne et nous étanchâmes notre soif. Je fus effrayé en voyant la quantité d'eau qu'absorbèrent mes guides, et je me demandai si, comme le chameau, ces hommes qui passaient leur vie dans les déserts, n'avaient pas quelque réservoir intérieur qu'ils remplissaient pour les circonstances critiques.

Nous quittâmes Arab vers les deux heures de l'après-midi : les habitants de cette oasis ne laissent pas inutile le bienfait des pluies; ils cultivent et ensemencent les terres environnantes et recueillent du doura : quoiqu'ils ne labourent pas leurs champs, on m'a assuré que leurs récoltes étaient ordinairement fort belles.

De nouveaux aspects se déroulaient autour de nous, et le désert s'embellissait à mesure que nous avancions : quatre heures environ après notre départ d'Arab, nous traversions un vallon plein de fraîcheur et de charmants ombrages; il était enfermé au milieu de hautes montagnes noires qui se dressaient au-dessus de nos têtes, et me rappelaient les sites pittoresques du Jura : si les hommes sont rares dans le vaste espace que je parcourais, les animaux sauvages ou féroces y sont nombreux et variés comme dans la solitude de Béyouda : le gibier y est très-abondant : les

perdrix, les poules sauvages, les lièvres et les gazelles fourmillent dans les vallées et s'y montrent très-peu effrayés ; on y rencontre des écureuils, des singes, des autruches et des zèbres, on y entend quelquefois les miaulements du tigre et les rugissements du lion, l'on y trouve des chacals, des hyènes, et l'on y chasse l'éléphant et même le rhinocéros, mais les animaux féroces se tiennent loin des routes et des lieux habités, tandis que le gibier, les autruches et les bêtes inoffensives se multiplient surtout dans le voisinage des oasis.

Je cheminais lentement au milieu de cette nature, sauvage mais belle, dont je me plaisais à étudier les détails : Hassan était descendu de son chameau et avait quitté la route : il s'était enfoncé parmi les arbres où sa présence troublait le calme habituel des hôtes de ce lieu solitaire : il battait les taillis et les buissons, et plus d'un lièvre et d'une gazelle étaient sortis de leur gîte et s'enfuyaient épouvantés : en fouillant de toutes parts, il avait découvert un nid d'autruche, mais la couvée, déjà assez forte, s'était sauvée en agitant ses petites ailes, et Hassan, malgré son adresse et son agilité avait dû renoncer à l'atteindre : le bruit de sa poursuite avait réveillé tous les habi-

tants de ce site délicieux, et nous entendions autour de nous un murmure confus de cris aigus et de chants plaintifs : Hassan venait encore de dénicher une portée de gazelles : les petits, effarés, s'étaient enfuis dans diverses directions, mais si nous avions eu du temps à perdre, ils seraient infailliblement tombés entre les mains de notre chasseur que la vue de tant de gibier excitait jusqu'à l'ivresse : il était parvenu une fois à saisir la plus faible de ces jeunes gazelles, mais elle avait glissé dans ses bras comme une anguille, et il avait fallu de nouveau se mettre à sa poursuite : si une aussi bonne fortune s'était offerte pendant une station ou à une toute autre heure, nous aurions pu, quoique sans armes à feu, et en combinant nos efforts, faire main basse sur tout ce gibier : mais la nuit approchait, nous manquions d'eau, et il fallait nous hâter d'arriver à la citerne voisine. Afin de pouvoir presser notre marche, j'appelai mon domestique pour l'engager à remonter sur son chameau : Hassan se disposait à obéir lorsqu'en traversant une clairière il s'arrêta tout à coup et fit entendre une exclamation d'étonnement familière aux Arabes (ayaïb !), qu'il répéta plusieurs fois d'une voix altérée : « Approchez-vous, nous dit-il, il y

a ici une femme morte. » Je sautai lestement à terre et je courus vers Hassan suivi des chameliers : c'était l'heure du crépuscule, heure toujours rapide sous les tropiques, mais on distinguait encore sans peine les objets environnants : le cadavre souillé et encore chaud, d'une jeune fille gisait sur le sable ensanglanté ; nous regardâmes autour de nous, nous ne découvrîmes personne, mais en examinant le sol avec attention, nous aperçûmes les traces d'un cheval que nous suivîmes pendant cinq minutes à travers les arbres, et qui allaient se perdre dans l'immensité du désert : nous revînmes près de la morte ; les chameliers, faisant l'office de médecins, reconnurent qu'elle avait reçu trois coups de lance en pleine poitrine et qu'elle était morte à la suite de ses blessures. Nous avions eu d'abord la pensée d'ensevelir le cadavre à la place où nous l'avions trouvé, mais il eut été aussi long que difficile de creuser une fosse avec les moyens dont nous pouvions disposer, et si nous nous étions bornés à couvrir la victime de sable et de pierres, ainsi que cela se pratique quelquefois dans le désert, c'était en quelque sorte la livrer en pâture aux animaux féroces du voisinage : la nuit était venue, nous n'étions plus qu'à une demi-lieue de l'oasis

que nous brûlions d'atteindre, nous enlevâmes le corps inanimé qui commençait à se refroidir, et nous le déposâmes sur un chameau : nous continuâmes aussitôt notre route avec ce lugubre compagnon, et nous suivîmes à pied le convoi funèbre, nous perdant en conjectures sur cette triste rencontre. Après trois quarts d'heure d'une marche lente et interrompue, nous arrivâmes à l'oasis de *Cheddé* dont nous apercevions les feux depuis quelques instants : toute la tribu était en mouvement, les anciens s'étaient réunis et tenaient conseil. A notre arrivée, une rumeur s'éleva, plusieurs personnes s'approchèrent de nous et nous apprirent que ce mouvement inaccoutumé dans un lieu ordinairement si paisible, était occasionné par la disparition subite d'une jeune fille nouvellement fiancée dont on n'avait pu retrouver les traces : les ténèbres étaient profondes, et l'obscurité ne permettait pas aux Bédouins de distinguer le cadavre lié sur le dos du chameau : le plus vieux de mes guides s'avança vers les anciens assemblés, s'assit au milieu d'eux, pour leur montrer sans doute qu'il en avait le droit, et après avoir salué gravement : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, leur dit-il, d'un ton solennel, — et Mahomet est son prophète, répondit-

on d'une voix unanime. — Vous avez perdu une jeune fille, reprit le vieux guide, et moi je l'ai retrouvée, et je vous l'amène; levez-vous, je vais vous conduire vers elle : » et saisissant une branche enflammée, il alla droit vers le cadavre, suivi des vieillards et de toute la tribu, il approcha la flamme du visage de la jeune trépassée, et à peine eut-on considéré un instant ses traits inanimés, que les femmes poussèrent des cris d'horreur, et les hommes baissèrent la tête et parurent plongés dans de sombres méditations : ces cris et ce silence furent interrompus par les voix énergiques du fiancé et des frères de la victime, qui venaient jurer de punir l'assassin et de le poursuivre jusque dans les entrailles de la terre : « Dors en paix, disaient les jeunes gens en s'adressant au cadavre, et repose-toi sur nous du soin de ta vengeance : ton lâche assassin espère sans doute échapper à notre colère, ou bien il compte peut-être sur ses richesses pour racheter le sang qu'il a versé, mais ses richesses dont il est si fier, ne le sauveront pas, et s'il tombe entre nos mains, il mourra, eut-il à nous offrir les trésors des sultans. Cette fois ce sera sang pour sang, Mahomet ne défend pas de se venger (1), et quelle ven-

(1) La loi ne condamne point celui qui se venge d'une offense. — *Coran*, tome II, chap. 42, p. 206, traduction de Savary.

geance sera jamais plus légitime que la nôtre?

Ces paroles, qu'Hassan me traduisit, me firent comprendre que l'assassin était connu, et curieux de connaître les détails de ce drame sanglant, je m'adressai à l'un des assistants qui me satisfit en peu de mots : « La jeune fille dont vous nous avez rapporté le cadavre, me dit l'homme que j'avais interrogé, était convoitée depuis quelque temps par le chef d'une tribu peu éloignée de la nôtre : ce chef possède d'innombrables troupeaux et les meilleurs dromadaires du désert : il avait demandé la jeune fille en mariage, persuadé que sa proposition serait accueillie avec transport, mais, à sa grande surprise, sa demande fut rejetée, et peu de temps après la jeune fille fut promise à un autre : on avait mandé un cheikh pour bénir le mariage dont la cérémonie devait avoir lieu dans quelques jours ; on nous avait avertis que le chef repoussé avait juré dans son dépit de mettre obstacle à cette union, nous avons eu le tort de ne pas tenir compte de cet avertissement, et il y a quelques heures la fiancée a disparu ; nous l'avons vainement cherchée de tous côtés et vous voyez dans quel état vous nous l'avez rendue : l'indigne chef l'a sans doute enlevée à sa famille et parce qu'elle aura voulu

résister à ses violences, le misérable n'a pas reculé devant un assassinat. Que le sang de la victime retombe sur la tête du coupable. »

La loi du rachat du sang, commune à la plupart des peuples barbares, est en vigueur chez les Bicharys, comme chez les Nubiens et les Abyssiniens leurs voisins : cette loi permet aux proches de la victime de faire grâce à l'assassin de la peine capitale qui lui est applicable et de se contenter d'une somme d'argent déterminée, que le meurtrier paie à la famille du mort : mais si les parents ne veulent pas consentir à une transaction, s'ils demandent le sang du coupable, ce sang leur est dû et ils se font eux-mêmes justice. Il est nécessaire d'ajouter qu'on exige rarement la mort d'un assassin, et les parents de la victime préfèrent en général un arrangement, profitable à leurs intérêts, à une vengeance inutile. Une coutume semblable ne pouvait prendre naissance et se perpétuer que parmi des peuples mal gouvernés et au sein de sociétés faiblement constituées : dans une contrée où l'autorité était mal assise et sans vigueur, les particuliers ne pouvant compter sur son appui, devaient songer à se défendre et à se venger eux-mêmes, et les chefs, qui avaient sans doute la conscience de leur faiblesse, tolé-

raient sans résistance les empiétements de leurs sujets sur leurs droits souverains.

Les habitants de Cheddé vinrent tour à tour examiner la victime : la première émotion passée on détacha le cadavre et on le transporta dans une hutte voisine. Deux femmes passèrent la nuit auprès du corps qu'on ensevelit le lendemain à une petite distance des habitations : la fosse dans laquelle on le déposa n'avait guère plus d'un pied de profondeur, et les chacals n'auraient pas eu beaucoup de peine à le déterrer. Lorsqu'on eut rendu les derniers devoirs à la malheureuse fille, ses frères et son fiancé, suivis de leurs clients et jurant de nouveau de venger la victime, quittèrent leurs familles pour aller à la recherche de l'assassin.

L'oasis de Cheddé est une des plus importantes de ce désert : comme à Arab, ses habitants, afin d'utiliser les pluies de l'été, travaillent leurs terres et récoltent du doura. L'eau qu'on y boit est délicieuse, et on y remarque quelques cabanes, les premières que nous eussions rencontrées depuis notre départ de Berber : après avoir parcouru un grand espace stérile et sans abri, la vue de ces pauvres habitations, dans une plaine verdoyante, me fit éprouver le plus vif plaisir : il y a dans

cette oasis un cheikh-el-beled désigné par le gouvernement turc et chargé, plus particulièrement que les autres, de veiller à la sûreté des voyageurs et des commerçants; il reçoit un petit traitement du pacha d'Egypte, et il fait tous ses efforts pour se montrer digne de la confiance qu'on lui témoigne.

De l'oasis d'Aubac à celle de Cheddé, il y a environ quarante heures de marche, et en partant de la première, il est prudent de faire provision d'eau pour quatre jours : Raouaï, qui n'est pas d'ailleurs sur la route, est une ressource qui manque la moitié de l'année, et nous avons vu qu'il ne fallait pas toujours compter sur la complaisance des Bédouins établis à Arab : après les contre-temps des jours précédents, nous avions besoin d'un peu de repos, et nous résolûmes de passer dans l'oasis la plus grande partie de la journée du lendemain de notre arrivée : mes chameliers avaient eu soin d'exagérer mon importance auprès du chef de l'endroit, ils lui avaient répété que j'étais un protégé du vice-roi, et que le gouverneur de Berber m'avait traité avec les plus grands égards. Le cheikh-el-beled se crut donc obligé de me traiter de la même manière, et il m'accueillit de la façon la plus gracieuse : il

m'offrit sa hutte pour y passer la nuit, et ses instances furent si vives que je fus obligé d'accepter : en y entrant je demandai à boire, et au lieu d'eau on m'apporta du lait; on remplit une cruche de ce breuvage nourrissant, on la plaça près de moi, et le cheikh me déclara, d'un air satisfait, que je n'aurais pas d'autre boisson jusqu'à mon départ de Cheddé : « Si j'avais été informé de votre arrivée, me dit-il, j'aurais fait de la bière, et j'en aurais rempli vos outres, mais vous m'avez surpris et je n'ai que du lait à vous donner ; nous sommes ici dans un désert, nos ressources ne sont pas très-variées, et si Méhémed-Ali venait en ce moment, je ne pourrais pas lui offrir autre chose. » Le lendemain, à mon réveil, le cheikh m'amena lui-même un mouton qu'il me pria d'accepter ; j'avais l'intention de lui faire un cadeau avant de partir, et je reçus le sien sans hésiter : depuis mon départ de Berber, je ne me nourrissais que de légumes et de fruits secs et cette nourriture n'était pas propre à me donner les forces nécessaires pour supporter les fatigues d'un pénible voyage. J'ordonnai aussitôt à Hassan d'immoler et de dépouiller l'animal, et mon digne factotum s'acquitta de ce soin avec la grâce et la dextérité d'un boucher consommé : je fis dé-

pécer le mouton et j'en offris une part au chef du beled, qui l'accepta avec reconnaissance : quoique la principale richesse des Bicharys consiste en troupeaux, ces Bédouins comme les Barabrahs et la plupart des habitants des déserts, mangent rarement de la viande ; à certaines époques, ils se rendent dans les villes voisines des lieux qu'ils fréquentent, et ils y échangent une partie de leur bétail , les mâles des agneaux et des chevreaux , contre des toiles , du tabac et d'autres objets divers. Je donnai aussi une forte portion de l'animal à mes braves chameliers dont je n'avais pas eu à me plaindre un seul instant ; j'en réservai une faible part pour le lendemain, et je dévorai le reste avec Hassan...

On a quelquefois reproché aux voyageurs de parler trop souvent de leurs repas ; mais si ces répétitions ne sont pas absolument justifiables ; elles sont du moins faciles à expliquer : le voyageur ne mange pas quand il veut ; lorsqu'il traverse de vastes déserts, ou des pays barbares et mal peuplés, il ne lui est pas toujours possible de pourvoir aux besoins de la vie matérielle ; il lui arrive parfois d'endurer la faim et la soif et de supporter des privations que la plupart de ses lecteurs n'ont jamais connues ; n'est-il pas alors

pardonnable de les entretenir de ses bonnes fortunes, bien plus rares peut-être qu'on ne le pense, et n'y a-t-il pas de la cruauté à vouloir lui enlever ce léger dédommagement ?

La veille de notre arrivée à Cheddé, mon vieux guide avait été piqué à la cuisse par un scorpion de l'espèce la moins dangereuse : il avait néanmoins éprouvé des douleurs aiguës, et quoiqu'il put encore faire usage de ses jambes, il avait été obligé de monter sur un chameau pour continuer sa route : il s'était lié fortement le membre blessé avec des bandages, et la piqûre n'avait pas eu de suites fâcheuses ; je lui avais offert de l'ammoniaque, mais il l'avait refusé. Mon domestique m'avait assuré qu'il y avait dans ce désert d'autres scorpions bien plus redoutables et dont la piqûre était toujours mortelle : à Cheddé, j'eus l'occasion de voir un de ces terribles insectes et j'acquis la preuve de leur puissance malfaisante : les chameaux de l'oasis broutaient les feuilles des arbres dispersés dans la plaine ; tout à coup l'un d'eux se laissa tomber lourdement sur le sable en poussant d'affreux grognements : nous courûmes aussitôt vers lui, et nous le trouvâmes dans un état pitoyable, il avait des tremblements convulsifs, et on voyait qu'il se débattait vaine-

ment contre une mort prochaine; ses grognements devenaient plus sourds, ses yeux étaient éteints et une écume épaisse et jaunâtre couvrait ses lèvres pendantes; un moment après il était mort. La cause de ce malheur n'était incertaine pour personne, et tout le monde pensa, avec raison, que la piqûre d'un scorpion pouvait seule avoir amené une mort aussi cruelle et aussi prompte : nous cherchâmes autour de nous, et nous découvrîmes un de ces terribles insectes à moitié enfoui dans le sable; nous le déterrâmes avec précaution et nous l'écrasâmes à coups de pierre; il avait une couleur noirâtre et était de la grosseur d'une main de femme ordinaire. Le chameau était debout lorsqu'il avait été piqué par le scorpion, il n'avait donc pu être atteint qu'au pied, et cependant le venin s'était répandu dans le reste du corps avec une telle rapidité qu'il avait suffi de quelques minutes pour abattre l'un des animaux les plus vigoureux et les plus robustes de la création. Au dire des Orientaux, les scorpions ne sont jamais agresseurs, et ils ne se servent de leur arme redoutable que lorsqu'on les dérange ou qu'ils se croient attaqués.

L'heure du départ était arrivée : je fis appeler le cheikh, et je lui remis une petite provision de

tabac et une pièce de toile des fabriques d'Egypte qu'il reçut en m'accablant de remercîments et de bénédictions : il avait chargé les gens de sa maison de remplir nos outres, et nous partîmes de Cheddé avec une bonne provision d'eau. Nous avions quitté l'oasis dans l'après midi, et nous ne fîmes qu'une étape d'environ cinq heures : peu de temps après notre départ, mes guides qui, jusque-là s'étaient avancés avec une assurance extrême, s'arrêtèrent indécis sur la route qu'ils avaient à suivre : soit que cette partie du désert leur fut moins connue, soit que plusieurs chemins conduisissent au même but (car ils ne voulurent pas m'avouer leur indécision qui était pourtant bien visible), nous nous arrêtâmes brusquement, et l'un des chameliers prit les devants et monta sur une éminence pour reconnaître les lieux ; lorsqu'il eut terminé ses observations, il revint vers nous et nous poursuivîmes notre route en appuyant sur la gauche. Il faut avoir le coup d'œil bien sûr et une grande connaissance des localités pour avancer d'un pas ferme et ne pas s'égarer à travers ces vastes espaces où l'on ne trouve pas même un sentier, et où le vent efface presque aussitôt les traces des hommes qui vous ont précédés de quelques heu-

res : pendant cette marche, nous ne fîmes encore que monter et descendre, mais avec beaucoup plus de rapidité que la veille : les montagnes succédaient aux montagnes, et entre chaque chaîne on découvrait des vallons charmants et pleins de fraîcheur, qui contrastaient d'une manière bien agréable avec la rudesse et la sévérité des monts qui les dominaient. Le désert, vu des hauteurs que nous franchissions, avait un aspect imposant et grandiose; je m'arrêtais sur chaque sommet saisi d'étonnement, et chaque fois des sites nouveaux et pittoresques attiraient mon attention sans cesse occupée : chaque fois je voyais se dérouler autour de nous des beautés et des perspectives nouvelles que je ne pouvais me lasser d'admirer. Après le coucher du soleil, nous fîmes halte dans un lieu solitaire et nous y passâmes la nuit.

Le lendemain nous poursuivîmes notre route : deux heures après notre départ nous nous trouvions au milieu du paysage le plus gracieux et le plus enchanteur que l'imagination puisse rêver : un pareil site, jeté dans un désert, me semblait une des anomalies les plus étonnantes de notre globe où cependant les plus bizarres contrastes abondent : de toutes parts se déployaient de ma-

gnifiques ombrages; malgré les chaleurs ardentes du jour, le feuillage était verdoyant, les arbres serrés et touffus, impénétrables au soleil comme à la pluie servaient d'asile aux rares pasteurs qu'on rencontrait alors dans ce lieu privilégié : les poules sauvages, mais qu'on aurait pu croire privées tant elles montraient de confiance, cherchaient leur nourriture jusqu'aux pieds des Bédouins ; les lièvres et les gazelles paissaient nombreux dans cette belle vallée, les écureuils sautaient de branche en branche, et les arbres étaient couverts d'oiseaux rares et recherchés dont le plumage brillant et le chant mélodieux charmaient à la fois les yeux et les oreilles : le lit profond et desséché d'un large torrent allant du sud au nord traversait la vallée dans toute sa longueur.

Cependant, il faut le dire, l'eau manquait dans cette vallée enchantée : les flots du torrent s'écoulaient avec les pluies qui l'alimentaient, et toutes les sources étaient éloignées de ce site merveilleux : mais le paysage avait un tel attrait que les pasteurs qui le fréquentaient ne pouvaient se résoudre à s'en écarter, et, lorsque l'eau du ciel leur était retirée, ils allaient en chercher dans les oasis les plus voisines et retournaient

aussitôt dans leur belle vallée. Ils s'établissaient sous les arbres les plus rapprochés de la route et là, ils se tenaient à l'affût des caravanes qui se croisent dans le désert, pour leur demander un peu d'eau, afin de ménager ainsi leur provision.

Distrait par les beautés du paysage, je m'abandonnai à l'allure de mon chameau, sans faire attention aux accidents du terrain, lorsqu'en traversant le torrent qui coupait la route, ma monture trébucha et ploya un moment sur ses genoux : nous nous trouvions sur une pente, et ce brusque mouvement, auquel je ne m'attendais pas, me fit passer par-dessus la tête de l'animal, et je tombai sur mes pieds à quelques pas du chameau qui s'arrêta tranquillement : je me trouvai debout ; mais la commotion avait été violente et je demeurai un instant tout étourdi : cependant je ne tardai pas à me remettre de cette chute extraordinaire, et mon saut périlleux, que mes chameliers avaient admiré, n'eut pas de suites fâcheuses : je remontai sur mon chameau et nous poursuivîmes notre marche après avoir payé notre tribut aux Bédouins de la vallée.

Nous cheminions dans une plaine inculte ; les arbres devenaient de plus en plus rares et la route perdait insensiblement de sa beauté : néan-

moins elle était toujours animée par les migrations des tribus nomades et nous rencontrions fréquemment de nombreux troupeaux qui changeaient de résidence avec leurs maîtres : il nous arrivait quelquefois de nous arrêter au milieu de ces troupeaux errants, et pour un collier de verroterie et quelques feuilles de tabac, les bergers consentaient à traire leurs chèvres et leurs brebis dont nous emportions le lait dans une outre où il se conservait frais pendant une journée entière et que je buvais au lieu d'eau, comme dans l'oasis de Cheddé. Après huit heures de marche, nous rencontrâmes une caravane au repos et nous nous arrêtâmes.

Cette caravane, composée d'une vingtaine de Noirs des deux sexes, était partie de Saouakim et se rendait à Berber : la plupart des personnes qui la composaient revenaient de La Mecque où elles étaient allées en pèlerinage et se dirigeaient vers le Sennâr, leur patrie : il y avait parmi elles quelques Tacrouris qui, moyennant un peu d'eau et une nourriture insuffisante et grossière, remplissaient les fonctions de domestiques à l'heure des stations, et de bêtes de charge durant la route : les Tacrouris sont les plus méprisés d'entre les Noirs; mais pour donner une idée

complète de cette race avilie, je n'ai qu'à laisser parler M. Tamisier qui a recueilli de la bouche d'un jellab des détails très-circonstanciés sur ces Nègres de l'intérieur de l'Afrique : voiçi ce qu'il en dit dans la relation de son voyage en Arabie :

...... « Ce peuple, me dit un jour ce marchand d'esclaves, habite une contrée de l'Afrique, située au delà du Dar-Four. Ce pays se nomme Tacarna, mais plus particulièrement Bournou. Comme le terrain n'est pas très-riche et que les productions ne peuvent pas suffire aux besoins des habitants, le gouvernement, pour se défaire de l'excès de la population, renvoie, toutes les années, quelques milliers de Nègres, sous prétexte de les diriger vers la Mecque pour l'accomplissement du pèlerinage.

« Leur caravane se met en marche et traverse le Dar-Four et le Kourdoufan. Quoique ces pays soient séparés par des déserts affreux, ces Nègres font tout le trajet à pied, vivant des provisions qu'ils ont mises dans des besaces suspendues aux deux bouts d'un bâton, dont le milieu s'appuie sur leurs épaules. Ils prennent aussi des outres d'eau ; mais, comme ils partent toujours à l'époque des pluies périodiques, ils en trouvent

en chemin dans le creux des rochers ou le lit des torrents.

« Pendant leur pèlerinage, ils vendent des racines et des drogues de leur pays ; ils distribuent des amulettes qui préservent les Nègres de toute sorte de maladies, et font des philtres d'amour. Plusieurs d'entre eux sont cheikhs et savent écrire. Quelques versets du Coran, tracés sur un morceau de parchemin, leur valent de bonnes aubaines qui leur permettent d'accomplir leur pénible voyage. Du Kourdoufan ils se rendent à Kartoum ou à Dongolah, et ils gagnent ensuite Massaouah par l'Abyssinie, ou Saouakim en traversant le désert des Bicharys. Dans ces ports de mer on les prend pour rien sur les navires, et on les débarque à Djeddah.

. . . .

. . . .

« Ceux qui prennent le chemin de Bournou n'y arrivent qu'en bien petit nombre. Quelquefois même leurs caravanes sont englouties par les sables ou périssent faute d'eau, et ainsi se trouve accompli le but de leur gouvernement (1). »

Il y avait encore dans cette troupe voyageuse

(1) *Voyage en Arabie*, par MAURICE TAMISIER, tome I, pages 132, 133, 134 et 136.

quelques Négresses qui, malgré leur séjour en Arabie, n'avaient rien perdu de leur naïveté première : j'ai dit ailleurs que les Noirs avaient eux-mêmes le sentiment de leur infériorité absolue par rapport aux Blancs; les Négresses qui faisaient partie de cette caravane, me donnèrent une nouvelle preuve de ce fait important. Je venais à peine de m'arranger pour passer la nuit aussi commodément que possible, lorsqu'elles s'approchèrent de moi avec timidité et se mirent à me considérer avec un étonnement mêlé d'une crainte respectueuse : elles s'enhardirent peu à peu et leur admiration, d'abord contenue, ne tarda pas à se manifester d'une manière bien visible; elles parlaient avec enthousiasme, de la blancheur de ma peau, de la forme de mon nez et de la finesse de mes cheveux: « heureuse, disait l'une d'elles, la mère qui l'a porté dans son sein, j'ai vu à la Mecque une de nos sœurs qui avait mis au monde un enfant presque blanc, elle en était fière à juste titre, et elle le montrait avec orgueil à ses compagnes jalouses : si un pareil bonheur m'était réservé j'en éprouverais une satisfaction bien vive et bien profonde. »

Le jour suivant nous nous remîmes en marche de bonne heure : nous entrâmes dans un bois

magnifique qui, en se rétrécissant nous conduisit jusqu'à l'oasis d'*Ami* où l'on trouve deux puits très-abondants : une lieue plus loin nous en trouvâmes encore deux autres remplis d'excellente eau : entre ces sources intarissables, nous rencontrâmes plusieurs familles établies dans ces lieux avec leurs troupeaux, et nous nous arrêtâmes quelques instants pour remplir nos outres : cette oasis est enfermée dans de hautes montagnes taillées à pic qu'il fallut traverser et qui rendirent le trajet très-fatigant : pendant les trois premières heures, nous avions cheminé à l'ombre du grand bois.

On a vu par ce qui précède que nous avons eu rarement à nous louer de la complaisance des Bicharys : les Bédouins de ce désert n'avaient été pour nous ni serviables, ni hospitaliers, et plus d'une fois j'avais eu à me plaindre de leur indiscrétion et de leurs larcins : les habitants des oasis sont généralement enclins au vol, et s'ils n'osent pas attaquer ouvertement les voyageurs, depuis que Méhémed-Ali a étendu sa domination sur tous les pays qui les environnent, ils n'ont pas encore entièrement perdu leurs anciennes habitudes, et de hardis voleurs qu'ils étaient, ils sont devenus filoux : pendant mes stations au milieu d'eux, ils

venaient rôder autour de moi, et ne se faisaient aucun scrupule d'enlever tout ce qui se trouvait à leur portée : malheureusement j'étais encore sans méfiance, et plusieurs objets auxquels j'attachais un certain prix, avaient déjà disparu lorsque je m'aperçus de ces larcins. Outre les vols fréquents dont j'avais été la victime, j'étais encore condamné à subir les éternelles importunités des Bicharys : ces hommes qui ne me donnaient jamais rien, ne se lassaient pas de demander, et ce ne fut qu'après avoir été dupé bien souvent, que j'appris à résister à des indiscrétions et à repousser des demandes que rien ne justifiait.

L'oasis d'Ami me parut beaucoup plus peuplée que celle de Cheddé : plusieurs troupes d'enfants des deux sexes et entièrement nus prenaient leurs ébats sous les arbres et autour des puits : j'eus alors l'occasion de m'apercevoir que l'infibulation, cette opération honteuse et dégradante, était pratiquée sur les filles des Bicharys comme sur celles des Nubiens : les habitants du désert, dont on vante souvent les mœurs pures et chastes, avaient accueilli cette coutume atroce qui ravale la femme au-dessous de la bête. Dès que ces troupes d'enfants, qui se livraient à leurs jeux avec tout l'entrain de leur âge, m'a-

perçurent sur mon châmeau, ils discontinuèrent leurs amusements et m'examinèrent d'un air ébahi et effrayé : mais lorsque, après avoir abandonné ma monture, je voulus m'approcher d'eux pour les regarder à mon tour, ils s'enfuirent de toute la vitesse de leurs jambes, comme si le diable eut été à leurs trousses, et je ne les revis plus.

Après quelques heures de repos dans l'oasis d'Ami, nous continuâmes notre route : le ciel s'était couvert de nuages, les vents qui rafraîchissaient l'atmosphère s'étaient apaisés, le temps était calme et lourd, et la chaleur était encore plus accablante que les jours précédents : nous cheminions entre des montagnes arides, lorsqu'un violent orage éclata : nous étions en marche, et nous ne jugeâmes pas convenable de nous arrêter pour chercher un abri que nous n'aurions peut-être pas trouvé : nous continuâmes à avancer, résignés à essuyer bravement l'averse : jusqu'alors la tempête ne nous avait assaillis que pendant la nuit, et c'était la première fois qu'elle nous surprenait en plein jour : d'épais brouillards grisâtres qui semblaient sortir des entrailles de la terre, s'élevaient lentement vers les cieux, se confondaient avec les montagnes qui nous envi-

ronnaient ou les enveloppaient comme d'un voile funèbre et retombaient bientôt en torrents de pluie. Dans ce lieu solitaire et sauvage, la tempête, toujours imposante, était encore plus grandiose et plus majestueuse que dans les campagnes habitées.

Ce jour-là, mes chameliers me donnèrent une représentation des plus divertissantes : dès le commencement de l'orage, ils se dépouillèrent entièrement de leurs habits dont ils firent un petit paquet qu'ils placèrent sous le cuir de leurs selles et, accroupis sur leurs chameaux, dans un état complet de nudité, ils reçurent sur leurs corps, la pluie qui tombait drue, mais tiède : quand la tempête eut cessé et que le ciel se fut rasséréné, ils secouèrent l'eau dont ils étaient couverts, reprirent leurs habits parfaitement secs, et continuèrent leur route en chantant, sans avoir l'air de se douter que leur manége m'avait beaucoup amusé.

Nous avions marché pendant neuf heures lorsque nous nous arrêtâmes : le lendemain nous partîmes avant l'aurore et nous cheminions depuis longtemps lorsque le soleil se leva dans tout son éclat : nous aperçûmes non loin de la route de gentils écureuils et de sveltes gazelles, et

nous rencontrâmes encore une interminable caravane de pèlerins : ils venaient de visiter les villes saintes de la Mecque et de Médine, et ils rentraient dans leurs foyers chargés d'indulgences plénières : les uns allaient à pied, les autres étaient montés sur des chameaux ou des baudets : il y avait parmi eux plusieurs femmes voilées : la plupart de ces pèlerins étaient armés jusqu'aux dents, et leur équipement guerrier contrastait avec leur air sournois et leurs faces contrites et béates : ces hommes, qui n'avaient pas craint de s'expatrier et de s'exposer à de longues fatigues pour accomplir ce grand pèlerinage allaient, en rentrant dans leur pays, jouir d'une haute considération parmi leurs compatriotes et exercer une influence, trop souvent pernicieuse sur leur esprit simple et crédule.

Après une marche de huit heures nous arrivâmes à l'oasis d'Aouquaou où nous prîmes quelques instants de repos : l'eau que nous bûmes à cette station, comme celle de Cheddé et d'Ami, était excellente et valait presque l'eau du Nil que j'avais regrettée si souvent : lorsqu'on approche de la plupart de ces oasis dont la fraîcheur apparente vous séduit, on croit qu'on va bientôt fouler des terres fertiles et cultivées; mais on éprouve

chaque fois un nouveau désenchantement, car on ne trouve devant soi que des montagnes arides et des plaines incultes.

Je demandai du lait aux pasteurs d'Aouquaou qui m'en apportèrent aussitôt et qui voulurent être payés en argent monnayé, ce qui me fit comprendre que nous approchions de Saouakim. Comme on l'a vu au commencement de cette relation, j'étais parti très-pauvre du Caire, et condamné à me priver de tout ce qui ne m'était pas rigoureusement indispensable, j'avais contracté, dès le principe, des habitudes d'ordre et d'économie, qui me firent croire, en partant de Dongolah-el-Ordi, que je possédais des ressources inépuisables. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir de mon erreur; ma bourse se vidait peu à peu, et à Aouquaou je me demandai si les fonds qui me restaient seraient suffisants pour payer mon passage à Saouakim et m'entretenir jusqu'à Djeddah où j'espérais revoir M. Tamisier, mon futur compagnon de voyage : j'étais en plein pays musulman et je ne pouvais compter sur l'appui de personne; j'étais à peu près sûr de ne pas rencontrer d'Européens, avant d'arriver en Arabie, et cependant, malgré le mauvais état de mes finances, malgré la triste situation dans laquelle j'allais peut-être me trou-

ver, il m'était impossible de m'inquiéter, et j'aurais craint de me montrer ingrat envers la Providence en redoutant son abandon.

Maintenant nous n'avions plus à craindre les tourments de la soif : les sources allaient se succéder à de courtes distances, mais comme l'eau en était généralement fade ou saumâtre, mes chameliers jugèrent à propos de remplir toutes nos outres à Aouquaou et de s'approvisionner ainsi pour le reste du chemin; nous reprîmes notre marche avant le coucher du soleil; pendant toute la journée la route avait été assez belle, mais une demi-heure avant d'arriver à la station du soir elle devint affreuse, et la nuit, qui était venue, ajoutait encore aux difficultés que nous avions à vaincre : nous surmontâmes les premiers obstacles et nous eûmes ainsi un avant-goût des fatigues et même des dangers qui nous attendaient le lendemain.

Le repos de cette nuit ne fut troublé par aucun incident; le firmament s'était obscurci, mais les nuages se dissipèrent sans apporter la pluie et nous nous endormîmes paisiblement: au point du jour on chargea les chameaux, on attacha leurs fardeaux avec plus de soin que de coutume pour ne pas être obligé de s'arrêter à chaque

pas, et nous nous mîmes en marche : pendant l'espace de trois heures, nous ne fîmes que gravir et descendre de hautes montagnes aux flancs escarpés; elles étaient couvertes d'arbres et de pierres, et le sol tourmenté nous présentait sans cesse de nouvelles difficultés plus pénibles à surmonter les unes que les autres; les fatigues passées n'étaient rien, comparées à celles de ce jour : nous étions tous descendus de chameau, et malgré les soins tout particuliers qu'on prenait de ces animaux, malgré leur adresse et leur incroyable docilité, ils bronchaient à chaque instant et ils ne purent se préserver de plusieurs chutes qui auraient pu avoir des conséquences fatales pour eux. Le chameau n'est sûr de lui-même que dans les sables ou sur un terrain sec et uni : il n'a été créé ni pour les pays de montagnes, ni pour les climats pluvieux; lorsqu'il marche dans les boues, il glisse à tout moment et se casse facilement les jambes; il arrive sans trop de peine sur une hauteur, mais il éprouve des difficultés infinies pour en redescendre, et nous dûmes nous estimer fort heureux de les voir sortir sains et saufs de ce mauvais pas. Obligés nous-mêmes d'aller à pied avec des chaleurs aussi violentes et par un chemin aussi rude, nous arrivâmes dans

la plaine accablés de fatigue. Les montagnes que nous franchissions portent le nom d'*Ongouab*.

Du haut du premier sommet que nous atteignîmes nous découvrîmes la mer Rouge: le coup d'œil était magnifique, un immense horizon s'était tout à coup déroulé à nos pieds; les montagnes qui se dressaient autour de nous affectaient des formes bizarres et avaient en même temps un aspect grandiose; elles étaient couvertes de ces arbres que nous devions rencontrer en si grand nombre sur les plateaux du Tigré et qui sont connus sous le nom de Coll-qual; une vaste plaine couverte de bois se déployait au delà des montagnes, et la mer Rouge, légèrement voi lée par un brouillard argenté fermait ce beau paysage : le jour était radieux; le soleil se levait devant nous dans tout son éclat et revêtait tous les objets des teintes les plus riches : après avoir triomphé des premières difficultés, nous continuâmes à cheminer entre les montagnes : la route se peuplait insensiblement : à chaque instant, nous dépassions quelque puits entouré d'arbres et dont les bords étaient couverts de verdure : dans le désert, l'eau attire toujours les familles errantes, et nous en découvrions quelques-unes autour de chaque source : le voisinage

des puits permettait à ces diverses familles de se visiter quelquefois, et leurs relations suivies jetaient une ombre de vie dans ces gorges retirées. Après neuf heures de marche, nous sortîmes enfin des montagnes, nous continuâmes encore à cheminer pendant plus de deux heures dans une belle plaine qui allait se perdre dans la mer, et nous nous arrêtâmes dans un lieu découvert, où nous passâmes la nuit.

Nous n'étions plus qu'à une courte distance de Saouakim : les Bicharys, dont nous venions de traverser le désert, sont remarquables entre toutes les tribus dispersées à l'orient et à l'occident du Nil : de toutes les races errantes ou établies dans les vastes solitudes qui bordent le grand fleuve, celle des Bicharys est la mieux caractérisée : ils ont l'air plus noble et la contenance plus digne que les Hassanyeh de Béyouda, que les Ababdeh leurs voisins, et que les Chaykyés des bords du Nil : les Bédouins de Wady-Halfa, qui, du reste n'ont aucune ressemblance avec eux, pourraient seuls leur être comparés sans trop de désavantage : mais les Bicharys ont encore plus de fierté dans leurs poses et plus de dédain dans leurs regards : il est toutefois nécessaire de faire observer que cette race se modifie insensiblement

à mesure qu'on s'éloigne du Nil et qu'on s'approche de la mer Rouge, et c'est surtout chez les Bédouins qui avoisinent Saouakim qu'on remarque les traits saillants que je viens d'indiquer : ceux qui côtoyent le golfe arabique ont l'air encore plus mâle et plus résolu que ceux qui fréquentent les bords du Nil. Leur chevelure épaisse et crépue, artistement nattée sur les côtés et sur le derrière de la tête, retombe sur leurs épaules en tresses fines et gracieuses : sur le devant, les cheveux, abandonnés à eux-mêmes, se dressent au-dessus du front et donnent à ces hommes une expression diabolique ; leur peau est d'un noir très-prononcé ; ils ont le visage ovale, le front large et élevé, les yeux brillants et le regard profond : ils ont le nez aquilin et les lèvres minces comme celles des races blanches, mais, comme les nègres purs, ils n'ont pas de mollets. Les Bicharys sont musulmans, ils ont dû autrefois professer le sabéisme, et encore aujourd'hui, ils croient les planètes habitées : ils ont une langue particulière et, lorsque je les entendais parler, ils me rappelaient, par leur accent et les intonations de leur voix, les intonations et l'accent des esclaves gallas parmi lesquels j'avais vécu depuis Khartoum jusqu'à Berber : ils ne

comprennent ni l'arabe ni le langage des Nubiens : dans certains endroits, le vaste espace qu'ils occupent, soumis aux pluies périodiques du tropique, se prête à la culture, et, malgré le mépris que les habitants des déserts affectent pour les laboureurs, les Bicharys, profitant des heureuses dispositions de leur sol, travaillent et ensemencent une très-petite partie de leurs terres : ils sont donc à la fois pasteurs, guerriers et agriculteurs : néanmoins leurs récoltes ne suffisent pas à leurs besoins; ils vendent une partie de leurs troupeaux, et avec le prix de cette vente, ils se procurent des toiles, du tabac, des armes, des parures pour leurs femmes et le grain qui leur manque : ils ont des relations avec Saouakim, la vallée du Nil et la province de Hamacèn en Abyssinie, dont ils sont séparés par les montagnes de Zegghi. A l'époque des pluies, il y a de nombreuses migrations et le désert prend une vie nouvelle : dans cette saison, l'eau arrive de toutes parts, et les pasteurs reviennent avec joie dans les vallées ombreuses et verdoyantes d'où la sécheresse les avait chassés : ils amènent avec eux leurs familles et emportent leur ménage qui n'est jamais bien considérable, et qu'ils chargent sur leurs fins dromadaires, les plus estimés de

l'Afrique orientale : les tribus errantes sont ordinairement portées au vol et au pillage, et les Bicharys ne font pas exception à cette règle générale : le désert qu'ils habitent est compris dans la région connue des anciens sous le nom de Troglodytique et qui s'étendait sur le rivage occidental du golfe Arabique : les Troglodytes, ainsi appelés parce qu'ils avaient établis leur demeure dans les cavernes qu'ils disputaient aux bêtes féroces, sont encore répandus dans tout cet espace qui sépare le Nil de la mer Rouge : chez les Ababdeh comme chez les Bicharys et chez les Choho dans le Samhar, je voyais souvent sortir du creux des rochers ou des flancs entr'ouverts de quelques montagnes, des hommes noirs qui passaient leur vie dans ces antres ténébreux et mal aérés. D'après Strabon (1), les Troglodytes élevaient des troupeaux et se disputaient les pâturages : ils sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois. Au surplus les Bicharys, vivant dans un désert pluvieux, n'avaient rien de mieux à faire pour se mettre à l'abri des orages que de se réfugier dans ces asiles que leur offrait la nature : ils n'avaient pas les moyens de se bâtir des maisons solides

(1) p. 775.

et les cabanes de chaume ou de roseaux ne les auraient pas garantis de la pluie : obligés d'ailleurs de changer de résidence à chaque saison et d'aller chercher l'eau et les pâturages où il plaisait à Dieu de les placer, ils n'auraient pas pu emporter leurs demeures, comme ils emportaient leur léger bagage, et à l'exemple de leurs pères, ils ont continué à habiter des cavernes.

Le lendemain, qui était notre treizième jour de marche et le quatorzième depuis notre départ de Berber, nous arrivâmes à Saouakim. Nous étions partis au lever du soleil, et après cinq heures de route, les chameliers avaient atteint leur but. Il y a environ sept lieues du pied des montagnes à la côte ; la partie de la plaine, comprise entre les monts Ongouab et la mer, était çà et là plantée d'arbres épineux, dont les chameaux du voisinage venaient brouter les feuilles. Cette plaine, quoique stérile, était fréquentée par de nombreux Bédouins. En sortant d'un désert, le paysage, fort triste en lui-même, avait néanmoins, au premier abord, un aspect réjouissant. Le temps était calme, et la mer immobile avait des reflets éblouissants ; le soleil avait des rayonnements insoutenables, et la plaine était inondée de lumière ; le ciel avait retrouvé son éclatante

pureté, et la vue s'étendait librement vers l'horizon sans fin. Cependant mes yeux, éblouis par tant de magnificence, cherchaient en vain un site frais et verdoyant; les côtes dont nous approchions étaient d'une stérilité effrayante, et le chant du chamelier me revint à la mémoire : « Nous quittons le fleuve doux pour le fleuve salé, les bords fertiles et riants pour les plaines arides et les montagnes de pierre; montrons-nous forts et patients.... » De nouvelles sensations firent place aux premières, et la tristesse rentra dans mon âme; nous touchions au rivage de la Mer Rouge; un désert allait encore succéder au désert. Nous étions au 13 juin 1834.

VIII.

SOMMAIRE.

Importance de Saouakim dans le passé. — Description de cette ville et de ses environs. — Adieux de mes chameliers. — Coquillages. — Origine des habitants de Saouakim. — Curieuse tradition. — Route de Saouakim à Massaouah. — Départ pour Djeddah. — Mal de mer. — Navigation de la mer Rouge. — Propagation de la foi musulmane. — Les marins arabes. — Un harem à bord. — Arrivée à Djeddah. — Bel aspect de cette ville. — Population mélangée. — Description de la ville et des environs. — Tombeau d'Ève. — Une tradition arabe touchant notre mère commune. — Je suis attaqué d'une fièvre cérébrale. — Suicide d'une esclave. — Fierté des Arabes. — Abjuration d'un juif. — Départ de Djeddah. — Lenteur de notre navigation. — Nous buvons de l'eau exécrable. — Arrivée à Yambo. — Description de cette ville. — Persistance des vents contraires. — Djebel-Hassan. — Ouch. — Costume des Bédouins de la côte d'Asie. — Conteurs du bord. — Bir-el-Sultan. — Quelques passagers débarquent à Chéroun. — Nous manquons de vivres. — Arrivée à Tor.

CHAPITRE VIII.

Saouakim, que les géographes appellent Souakim ou Suakim, jouissait autrefois d'une grande importance. Lorsque Ptolémée Philadelphe eut conquis le pays des Troglodytes, il fonda cette ville qu'il nomma *Théôn Sotérôn portus,* le port des dieux sauveurs. Saouakim possède un mouillage excellent et très-bien abrité ; les barques de

la Mer rouge abordent tout autour de l'île et viennent jeter l'ancre sous les fenêtres du palais du gouverneur. Avant que la Nubie et le Sennâr eussent subi le joug étranger, cette ville était le centre d'un commerce actif et considérable; les caravanes du Dar-Four, du Kourdoufan et des pays voisins du Nil, lui apportaient leurs riches denrées et les échangeaient contre les produits de l'Inde et du golfe persique. Les principales villes de l'Arabie Djeddah, Odeida, Mokha, avaient des relations fréquentes avec Saouakim; Bassora et Maskate lui envoyaient des tapis, l'Inde ses belles étoffes, l'Yémen ses parfums et ses épices. Les marchands de ces divers pays en rapportaient de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des gommes, de la poudre d'or, de l'écaille et des esclaves. Aujourd'hui le commerce a pris de nouvelles directions, et Saouakim n'est plus que l'ombre de ce qu'il était autrefois. La plus grande partie des marchandises du Soudan descendent au Caire par le Nil, et l'Égypte fournit elle-même à la plupart des besoins de la Nubie et du Sennâr. Les rares commerçants, qui continuent à suivre l'ancienne route, ne sont plus attirés vers Saouakim que par le désir de passer la Mer Rouge et d'aller faire le pèlerinage de la Mecque; d'autre

part, les bâtiments, qui franchissent le détroit de Bab-el-Mandeb pour entrer dans le golfe Arabique, ne vont plus directement dans le port des Bicharys : ils déposent leurs chargements dans les villes les plus importantes de la côte orientale, et ce sont les caboteurs qui apportent ensuite à Saouakim les étoffes, le riz, le tabac et la plupart des objets qui se consomment dans la ville et dans les environs, et dont une bien faible portion prend encore le chemin du Soudan. Néanmoins ce port, le seul qui ait conservé des relations avec le Sennâr et la Nubie, envoie des chèvres, des moutons et une quantité considérable de beurre à Djeddah et à Ghonfouda. Il y a en outre, à Saouakim, des pêcheurs habiles qui font le commerce de la nacre et de l'écaille, et les dromadaires du pays, justement recherchés par les Arabes et les Égyptiens, sont encore un objet de spéculation pour les Bicharys qui avoisinent les côtes.

Saouakim est divisé en deux : une partie des habitations se trouve sur la côte et l'autre dans un îlot qui forme le port et qui s'élève à une demi-portée de fusil de la terre ferme ; les habitations de la côte ont quelque chose de pittoresque et même d'original entre les autres villages

d'Afrique ; des grillages, en bois ou en roseaux, pareils à ceux des cabinets de verdure qui ornent nos jardins, forment les murs de ces maisons rustiques : au lieu de plantes grimpantes, ces grillages sont couverts de toiles ou de nattes qui interceptent l'air et les rayons du soleil, mais qui doivent être un bien faible rempart contre les pluies de l'été. Chaque groupe de trois ou quatre maisons est entouré d'une haie de bois mort et ainsi séparé des autres : c'est-là le vrai Saouakim avec ses habitations primitives et sa couleur locale ; la plupart des maisons de l'île, au contraire, sont neuves et n'ont pas de physionomie particulière : ce sont des constructions à la manière turque, blanchies à la chaux et exécutées par de méchants ouvriers ; les rues de cette partie de la ville me rappelaient les vilains quartiers d'Alexandrie, et l'on y retrouvait jusqu'à ces odeurs fortes et nauséabondes, qui m'avaient soulevé le cœur en débarquant en Egypte.

La ville de Saouakim faisait alors partie des possessions de Méhémed-Ali. Le gouverneur, ses soldats, et le petit nombre d'étrangers qui sont venus s'établir dans ce port, habitent dans l'île, tandis que la partie de la terre ferme est entièrement occupée par des Bicharys qui parlent la

langue des tribus du désert. Il y a un chef indigène dans le village de la côte, et les rapports de ce chef avec le gouverneur turc sont à peu près les mêmes que ceux du mudir de Massaouah et du naïb d'Arkéko sur les frontières de l'Abyssinie. Tous les matins les Bicharys viennent dans l'île pour vendre le lait de leurs troupeaux. Les Turcs n'ont aucune confiance en eux, et ils les obligeaient à déposer leurs armes avant d'entrer dans la ville. Les Bicharys sont haineux et cruels; ils passent pour très-fanatiques, et l'on m'estimait très-heureux d'avoir pu traverser impunément leur territoire.

Les alentours de Saouakim sont d'une aridité désolante; l'eau qu'on y boit est fade et d'un goût peu agréable. En été, la chaleur y est insupportable; on n'y trouve ni légume vert, ni fruits, ni jardinage, et les Turcs s'y nourrissent de viande, de riz et de laitage. Le climat est malsain; le vent de terre, qui soufflait souvent dans cette saison, exerçait une fâcheuse influence sur l'organisation. Du haut de l'habitation du gouverneur, on voyait s'élever dans la plaine des nuages de poussière qui la dérobaient entièrement à nos regards, et obscurcissaient l'atmosphère. La nature avait alors un aspect lugubre...

Nous étions arrivés de bonne heure à Saouakim ; dès que nous parûmes dans le village, bâti sur le continent, nous fûmes entourés par un grand nombre de Bicharys armés de toutes pièces, qui s'entretinrent longtemps avec mes chameliers. A la mine farouche des villageois, aux regards obliques qu'ils jetaient sur moi, je compris que j'aurais reçu un fort mauvais accueil, si mes guides ne m'avaient couvert de leur protection. Après avoir déchargé mes effets sur les bords de la mer et confié les chameaux à un habitant du village, celui de mes chameliers qui avait répondu de moi sur sa tête, en présence d'Abbas-Aga, voulut s'embarquer avec moi et m'accompagner jusqu'auprès du gouverneur turc ; nous fîmes approcher un bateau qui nous déposa dans l'île. Le mudir de Berber m'avait remis une lettre de recommandation pour celui de Saouakim ; je me rendis directement au divan, et je présentai ma lettre au gouverneur qui m'accueillit de la manière la plus affectueuse. Le guide qui ne m'avait pas abandonné, prit alors la parole, et s'adressant au mudir : « Mon maître, lui dit-il, demande à ce Français si nous nous sommes bien comportés avec lui, et s'il est content de nous ; s'il n'a pas eu à se plaindre de

notre conduite, prie-le d'en rendre témoignage par écrit, afin que je puisse prouver à Abbas-Aga que nous avons tenu grand compte de ses recommandations. » Je n'hésitai pas à faire le plus grand éloge de mes chameliers, et comme je ne savais pas écrire l'arabe, je priai moi-même le mudir de vouloir bien être mon interprète auprès d'Abbas-Aga, et de le remercier en mon nom de m'avoir donné d'aussi bons guides. Haïdin-Aga (ainsi se nommait le gouverneur) ordonna aussitôt à son secrétaire d'écrire dans ce sens au mudir de Berber, et dès que la lettre fut terminée, je la remis au vieux chamelier qui se retira satisfait.

Haïdin-Aga, que je devais retrouver plus tard à Massaouah, où il est allé mourir, me fit jouir de toutes les douceurs de l'hospitalité; il voulut me loger dans sa propre maison, et il me répétait sans cesse que j'étais le maître chez lui : il avait mis tous ses domestiques à ma disposition, et mes désirs étaient aussitôt satisfaits qu'exprimés. On sait que la Mer Rouge abonde en riches coquillages; le port et la rade de Saouakim en renferment de très-curieux et de très-beaux. J'avais manifesté l'intention d'en faire une collection, et aussitôt les bateliers de l'île avaient été mandés, et avaient reçu l'ordre de m'apporter

toutes les coquilles qu'ils trouveraient dans leurs courses : aussi, grâce à la bienveillance du mudir et au zèle des pêcheurs, je possédais, en peu de jours, la plupart des individus qui fréquentent les parages de Saouakim.

Pendant que j'étais en route, l'excitation du voyage, les émotions journalières m'avaient empêché de ressentir la fatigue; mais, après quelques jours de repos, je remarquai que mes membres avaient momentanément perdu de leur élasticité, et il me sembla qu'on m'avait rompu les reins : c'était la première fois que je faisais une aussi longue traversée à dos de chameau, et le mouvement continuel de cet animal m'avait donné une affreuse courbature... : nous avions mis quatorze jours à parcourir le désert des Bicharys; ce trajet se fait ordinairement en douze.

Je ne passerai pas sous silence une tradition très-répandue dans le pays et qui fait descendre les habitants de Saouakim d'une bande de démons et d'une troupe d'esclaves abyssiniennes; cette tradition, qu'on s'empressa de me rapporter dès mon arrivée dans l'île, mérite d'être connue.

Les gens du pays, de qui je tiens l'histoire ténébreuse qu'on va lire, prétendent que Saouakim s'appelait d'abord *Saouayehenn*, et que ce

n'est que par corruption qu'on désigne ce port par le nom qu'il porte aujourd'hui. En arabe, *Saoua* signifie ensemble, avec, et *Yehennam* enfer, *avec l'enfer*, et d'après ses narrateurs, Saouakim a été ainsi nommé à cause des affinités qui existent entre les Bicharys de la côte et les habitants du noir séjour. Quoique persuadé d'avance que mes lecteurs ne daigneront pas même s'arrêter à cette étymologie, je crois devoir faire observer que les peuplades de cette partie de l'Afrique sont désignées dans les livres saints, sous le nom de Suchim (1) qu'on prononçait Soukim. Ce mot, comme celui de Troglodytes, signifiait habitants des cavernes, et Souakim ou Saouakim en dérive naturellement. Voici maintenant la tradition que j'ai recueillie dans le port des Bicharys.

« Ce que je vais vous apprendre, me dit le narrateur dont je traduis le récit, s'est passé à une époque très-reculée. Alors Saouakim n'existait pas encore ; l'île et le rivage étaient déserts, et l'on n'y voyait nulle trace d'habitations. De temps immémorial, les jellabs apportent des esclaves d'Abyssinie au Caire, et à Stamboul, où elles sont très-recherchées malgré leur couleur. Mais vous savez que ces marchands ne respectent rien, et

(1) *Paralipomènes*, livre II, (12. 3.)

lorsque ces Abyssiniennes arrivent en Égypte ou en Turquie, elles sont femmes depuis longtemps. Le sultan des Turcs, frappé de la grâce et de la beauté de ces esclaves, eut le désir d'en introduire dans son harem; mais comme il voulait les recevoir intactes, et qu'il n'avait pas confiance aux jellabs, il fit appeler l'intendant de ses plaisirs, lui donna mission de se rendre immédiatement en Abyssinie et de lui ramener une troupe choisie de jeunes filles de cette contrée; l'envoyé du sultan fit aussitôt ses préparatifs, et partit pour exécuter les ordres de son maître.

« Il monta sur un navire qui le conduisit à Alexandrie, d'où il se dirigea vers le Caire; il se rendit ensuite à Suez où il s'embarqua de nouveau, et, poussé par un vent favorable, il arriva rapidement à Massaouah, qui était alors, comme aujourd'hui, le principal port de l'Abyssinie. Il éprouva quelques difficultés à pénétrer dans l'intérieur du pays; mais, comme il répandait l'or à pleines mains, tous les chemins lui furent ouverts, et, après avoir réuni la plus jolie troupe d'esclaves qui ait jamais traversé la Mer Rouge, il revint avec elle à la côte où son bâtiment l'attendait, et s'étant embarqué sans prendre un seul jour de repos, il fit voile pour Suez. Fier du suc-

cès de sa mission, il voguait vers Constantinople, le cœur plein de joie. Il avait revêtu les jeunes filles de riches habits qui rehaussaient leur beauté, et il se berçait des plus douces espérances, en songeant à la satisfaction qu'éprouverait son maître dont il avait si bien rempli les intentions. Mais les vents qui l'avaient toujours secondé dans le commencement de son voyage, étaient devenus contraires, et on avançait lentement. On était arrivé à la hauteur de Saouakim qui n'existait pas encore, comme je vous l'ai dit en commençant, lorsqu'une violente tempête éclata. Le navire, rudement ballotté, fut sur le point de périr, et après avoir échappé par miracle au danger qui le menaçait, il vint se réfugier derrière l'îlot voisin de celui-ci et qu'on désigne depuis ce temps sous le nom de *Djézira-el-Cheïtan* (l'île du diable). L'envoyé du sultan débarqua avec les esclaves, et passa la nuit à terre avec elles. L'îlot était désert, et il n'y avait pas un seul bateau sur la côte. Mais, tandis que le digne pourvoyeur se livrait au sommeil, plongé dans une sécurité profonde, les habitants de l'enfer, s'échappant de leurs demeures pendant les ténèbres, firent irruption dans l'île, séduisirent les jeunes filles, et ne se retirèrent qu'après avoir commis d'irréparables larcins...

« Le lendemain, les vents étaient toujours contraires, mais la tempête s'était apaisée. Le Turc se rembarqua avec ses esclaves, qui n'avaient pas jugé à propos de lui parler de l'aventure de la nuit, et l'on se remit en marche. La navigation fut longue, pénible et souvent interrompue. A cette époque, il n'y avait pas encore de bons pilotes; on ne connaissait pas bien la position des écueils, et la persévérance des mauvais temps mit souvent le navire en péril. On était obligé de s'arrêter fréquemment; on stationnait dans tous les ports, et plusieurs mois s'étaient écoulés, lorsque l'envoyé du sultan et sa troupe arrivèrent à Constantinople.

« Le Turc dont le voyage avait été si lent au gré de son impatience, était rayonnant, lorsque les minarets de Stamboul lui apparurent. Il n'avait aucun soupçon de ce qui s'était passé, et il ne soupirait qu'après le moment où il pourrait se présenter devant son maître. Mais toutes les esclaves étaient grosses, grosses de l'œuvre des démons. La traversée de Massaouah à Suez, et celle d'Alexandrie à Constantinople avaient été fort longues et les jeunes filles avaient eu le temps d'acquérir un embonpoint qui aurait inquiété un homme moins confiant que le malheureux pour-

voyeur. Lorsqu'on les amena devant le sultan, sa Hautesse fut frappée de leur rotondité, et l'attribua à sa véritable cause. Se croyant l'objet d'une mystification, elle entra dans une grande fureur, et, sans daigner prendre aucune information, elle fit d'abord administrer une rude bastonnade à son homme de confiance, et lui demanda ensuite les explications de son insolente conduite, le menaçant de le faire empaler, si ses explications ne la satisfaisaient pas. « Grand prince, dit l'envoyé au sultan, vous êtes le maître de disposer de ma vie; mais je jure devant Dieu que vous n'avez pas de serviteur plus respectueux et plus dévoué que moi; je n'avais aucun soupçon de la grossesse de ces femmes; je les ai toujours surveillées avec soin; personne ne s'est approché d'elles pendant la route, et je mériterais toute votre colère, si j'avais eu moi-même l'impiété de tromper votre confiance. » Le sultan, comprenant qu'il ne pourrait obtenir aucun éclaircissement de cet homme, lui ordonna de se retirer, et s'adressant aux Abyssiniennes, il les menaça à leur tour de sa vengeance, si elles ne faisaient pas connaître toute la vérité. Les esclaves effrayées avouèrent ingénuement ce qui s'était passé : elles racontèrent leur aventure de l'île, dont elles in-

diquèrent la position, et leur coupable commerce avec les démons. Le sultan ajouta une foi entière au récit des esclaves, et ne voulant pas garder auprès de lui des femmes qui avaient eu des relations aussi intimes avec les habitants de l'enfer, il donna ordre à son pourvoyeur de les embarquer de nouveau, et d'aller les déposer dans l'île du diable. Ces ordres furent rigoureusement exécutés; les Abyssiniennes, transportées sur l'îlot que vous voyez devant vous, y mirent au monde le fruit de leur ténébreux amour, et ce furent les enfants de ces esclaves qui fondèrent Saouakim. »

Cette histoire avait été racontée au milieu d'un nombreux auditoire qui l'avait écoutée dans un recueillement profond. Lorsqu'elle fut terminée, je voulus me permettre d'exprimer un doute sur l'authenticité du fait; mais tout le monde se récria comme si j'avais proféré un blasphème, et je compris aux murmures qui se firent entendre, que les personnes qui m'entouraient étaient persuadées que la tradition disait vrai. On conçoit du reste que la physionomie des habitants de Saouakim ait inspiré ce conte bizarre. Si, à l'époque où l'on croyait aux revenants et aux relations des esprits des ténèbres avec les habitants

de la terre, une troupe quelconque, retirée dans une île déserte, avait été attaquée par une bande de Bicharys, à la peau noire, au regard hardi, et à la crinière hérissée, elle aurait été pardonnable de prendre ses agresseurs pour des diables échappés de l'enfer.

Les Bédouins, qui fréquentent le littoral, communiquent par terre avec Cosseïr et Massaouah, mais principalement avec ce dernier port. Voici le nom des stations ordinaires comprises entre Saouakim et Massaouah :

De Saouakim on se rend à Barrâ-bab,
De Barrâ-bab à Keuteuba,
De Keuteuba à Meusserkaït,
De Meusserkaït à Salahc,
De Salahc à El-Mactah,
De El-Mactah à Aghig Soghayer,
De Aghig Soghayer à Aghig Kébir,
De Aghig Kébir à Hasséri,
De Hasséri à Gueurgueur,
De Gueurgueur à Hadouména,
De Hadouména à Haïddo,
De Haïddo à El-Hasséma Add-Hégalal,
De El-Hasséma Add-Hégalal à Add-Hégalal,
De Add-Hégalal à Dar-Gaïa,
De Dar-Gaïa à El-Hasséma,
De El-Hasséma à Massaouah.

On trouve de l'eau dans toutes ces stations, et des familles établies autour des sources : deux chefs indigènes, dont l'un s'appelle *Heïdad* et l'autre *Mohammed-Hasséri*, gouvernent cet espace

occupé par une peuplade nommée *Abab*. Cette peuplade est musulmane et parle la langue des habitants de Massaouah. Elle reconnaissait à cette époque l'autorité du pacha d'Égypte et vivait en paix avec ses voisins.

J'avais un grand désir de visiter l'Abyssinie, et pendant mon séjour à Saouakim, j'eus un moment la pensée de me diriger vers Massaouah pour me rendre de là dans l'intérieur du pays chrétien; mais on m'assura qu'il me serait impossible de pénétrer dans ce royaume sans l'agrément du naïb d'Arkéko, et l'on ajouta qu'on n'obtenait cet agrément qu'à prix d'or : je n'étais pas en mesure de satisfaire aux exigences de ce chef, et je dus ajourner l'exécution de ce voyage. Une barque arabe se disposait à mettre à la voile pour Djeddah, j'en revins à mon premier projet, et je me décidai à partir pour cette ville.

Pour qu'on n'abusât pas de ma qualité d'étranger et de chrétien, je priai le gouverneur qui me témoignait toujours la même bienveillance, de traiter en mon nom avec le reïs pour le prix de mon passage : pour la traversée de Saouakim à Djeddah, on paie ordinairement un talari (5 fr. 25 c.) par personne : mais, pour cette somme, on ne peut prétendre qu'à une place sur le pont;

comme je voulais avoir le droit de me retirer dans l'*oda* (la chambre) pour me mettre à l'abri du soleil pendant le jour et me garantir de la rosée pendant la nuit, il fut convenu que je paierai deux talaris pour mon passage et un pour celui d'Hassan : ces conditions arrêtées, je fis embarquer mes effets, et le 19 juin, nous quittâmes Saouakim. Le temps était calme au moment de notre départ; mais notre bateau était petit, et nous nous éloignâmes du port à force de rames.

Dès que le vent se leva et que les flots agités secouèrent notre barque, je fus saisi de ce mal affreux qui m'avait presque découragé en traversant la Méditerranée, et je compris alors que la mer ne serait jamais mon élément; la sillonner était pour moi méritoire, et il me fallait moins de constance et d'énergie pour franchir des déserts que pour supporter les douleurs atroces que m'ont toujours occasionnées les mouvements d'un navire.

Notre bateau côtoyait le rivage et ne devait s'aventurer dans la haute mer que lorsqu'il se trouverait en face de Djeddah, selon l'usage des marins qui ne sortent pas du golfe Arabique, tous les soirs avant le coucher du soleil, nous jetions l'ancre dans l'un de ces mille refuges que la Mer

Rouge offre aux petites barques, et nous passions la nuit au mouillage. Cette mer est semée d'écueils surtout dans le voisinage de la terre, et quoique les pilotes soient assez bien fixés sur leur position, il serait imprudent, à ne pas vouloir prendre le large, de naviguer pendant l'obscurité. Lorsque les Bédouins du littoral nous voyaient arrêtés, ils apportaient sur le rivage le lait de leurs troupeaux et le vendaient aux matelots et aux passagers; dès que nous étions à l'ancre, je me hâtais d'abandonner la barque pour aller me reposer à terre; les bords de la mer étaient couverts de coquillages que les flots avaient jeté sur la grève. Les matelots ont très-mauvaise opinion des habitants de la côte : ils ne se hasarderaient pas à passer la nuit sur le rivage, et ils ne voulurent jamais consentir à m'y laisser seul.

Il y avait à bord de notre barque un vieux passager qui avait la prétention de me convertir au mahométisme ; et parce que je l'écoutais avec patience, et que j'appréciais, à leur juste valeur, les résultats de la mission de Mahomet, cet homme se croyait sur le point de triompher. Dans son ardeur de prosélytisme, il me poursuivait partout : il voulait m'apprendre la prière des musul-

mans, et il me faisait un grand étalage des miracles accomplis par le prophète arabe : il me récitait les versets du Coran, qu'il croyait les plus propres à agir favorablement sur mon esprit, et il n'oubliait pas de me faire la peinture la plus séduisante des voluptés inépuisables qui étaient réservées aux élus dans les jardins de délices, et de chercher ensuite à m'effrayer par le tableau des tourments inévitables qui attendaient les infidèles après leur mort : pour donner plus de force à ses raisonnements, il me promettait des honneurs et des richesses sur cette terre, et en attendant la réalisation de ses prophéties, le missionnaire improvisé mettait à ma disposition tout ce qu'il possédait à bord : il était pour moi d'une complaisance et d'un empressement qui auraient dû faire rougir mon domestique.

J'ai déjà fait connaître les marins du Nil, je parlerai maintenant de ceux de la Mer Rouge. Les matelots employés dans les barques arabes se composent en grande partie de nègres esclaves que leurs patrons louent aux capitaines marchands : les maîtres s'emparent du salaire de ces esclaves et ne leur en abandonnent qu'une très-faible part. Ces matelots sont, en général, très-agiles et très-forts. La plupart des réïs et des *offi-*

ciers de l'équipage sont des Arabes des villes maritimes ou des Bédouins de l'intérieur. Originaires du territoire sacré et naviguant dans les eaux de la Mer Rouge, qui baignent les côtes de cette contrée privilégiée, ces marins étaient exemptés par ce fait de la terrible conscription qui dépeuplait les États du pacha d'Égypte, et ils n'étaient pas obligés de se mutiler, comme les mariniers du Nil, pour échapper aux recruteurs du vice-roi. Ils aiment leur état et travaillent avec ardeur : mais chaque fois qu'il faut exécuter une manœuvre un peu difficile, ils poussent des cris étourdissants, et ils ne se tirent pas toujours à leur honneur de ces difficultés passagères : lorsque le vent est vif et contraire, par exemple, on est exposé à voir chavirer le bâtiment chaque fois qu'on vire de bord. Au surplus, les matelots ne mettent jamais la main à l'œuvre sans chanter ou plutôt sans réciter des espèces de litanies sur un rythme très-monotone, mais qui paraissent les exciter beaucoup. Il en est qui, pour s'encourager, expriment des vœux essentiellement matériels dans un chant improvisé, et l'espoir de voir ces vœux exaucés redouble leur ardeur : Allah ! Allah ! fais-moi l'époux d'une esclave blanche, s'écrie le matelot noir, et tous les au-

tres répètent son refrain avec des transports frénétiques, et les manœuvres s'exécutent avec plus de promptitude et de vigueur. Ces marins, comme ceux du Nil, ont toujours des taraboukas et quelque mauvais instrument de musique, et dès qu'ils découvrent, je ne dirai pas la terre, puisqu'ils ne la perdent jamais de vue, mais une ville quelconque, les instruments retentissent et se marient aux danses, aux chants et aux battements de mains de tout l'équipage rassemblé. Le voisinage et la fréquentation des lieux saints font que la plupart de ces marins sont fanatiques ou, au moins dévots. Ils mettent généralement en pratique les préceptes du Coran, et les prières prescrites par le prophète sont récitées avec assez de régularité sur les barques de la Mer Rouge. Le riz est la principale nourriture de ces marins; ils pêchent beaucoup, et lorsqu'ils prennent du poisson, ils le mangent rôti sur la braise: ils ont toujours à bord une espèce de four dans lequel ils font cuire quelquefois de très-mauvais pain sans levain. Leur eau est renfermée dans d'énormes caisses de bois de forme carrée, qu'ils appellent *fantass*, mais il est rare qu'elle s'y conserve bien, ce qui, joint à la mauvaise qualité ordinaire des eaux du littoral de la Mer Rouge, la

rend souvent impotable. Les équipages ont peu d'égards pour les passagers, et en règle générale, des Européens, des chrétiens qui ne seraient pas chaudement recommandés, voyageraient avec peu d'agrément parmi eux.

Comme on l'a vu, j'avais payé le droit de demeurer dans l'oda du bateau : notre réïs, s'imaginant qu'avec les chaleurs accablantes de la saison, j'aimerais mieux m'établir sur le pont, m'avait fait préparer sur l'arrière une place fort convenable, et, à mon insu, il avait loué la chambre entière à un harem qu'on faisait transporter à Djeddah : l'oda de cette barque était un cloaque; on y manquait d'air, et je n'aurais certainement pas songé à contrarier les spéculations du patron, si le mal de mer ne m'avait pas obligé de rester continuellement couché, sans être dérangé, avantage dont je ne jouissais pas toujours sur le pont, où, malgré les précautions qu'on prenait, le soleil venait souvent me brûler. J'étais donc à peine embarqué, lorsque je me vis dans la triste nécessité de faire valoir mes droits et de demander à être introduit dans la chambre : on hésita longtemps avant de me satisfaire, mais je devins pressant et on fut forcé de céder à mes légitimes réclamations. Le reïs m'avoua la cause de ses

hésitations, que j'avais ignorée jusqu'alors, et il me demanda quelques instants pour mettre à l'abri de mes regards les femmes qu'on lui avait confiées : on fit une séparation avec un grand *mélayé* (1) qu'on suspendit au milieu de la chambre en guise de rideau ; les femmes s'enveloppèrent de leurs voiles, et quand tous les arrangements furent pris, j'allai prendre place dans la partie qui m'était réservée, à côté du harem invisible. Malheureusement, mon mal de mer, ce mal terrible qui anéantit toutes les facultés, n'était pas fini, et je ne pouvais tirer aucun avantage d'une situation aussi romanesque. Le rideau qui servait de cloison avait été mal attaché, il ne tarda pas à tomber et on ne songea pas à le relever : le voile épais qui couvrait le visage de ces femmes les empêchait de respirer, la chaleur les suffoquait, ce voile tomba à son tour et ne fut pas renoué : avant la fin de la journée, mes compagnes de voyage étaient presque nues. Elles s'enhardirent peu à peu et nous commençâmes à converser ensemble. Compâtissantes, comme les femmes de tous les pays, elles prenaient le plus vif intérêt à mes souffrances et me prodiguaient tous leurs

(1) Grande pièce de soie ou de coton dont les femmes musulmanes s'enveloppent lorsqu'elles sortent.

Abyssiniens, des Nubiens, des Dar-Fouriens, etc., etc. Le commerce y attire des Syriens, des trafi-cants du golfe Persique, des Indiens, des Grecs, des Égyptiens, des Arméniens et jusqu'à des Européens : la douane de cette ville rapporte des revenus énormes, mais les employés de cette branche de l'administration volent le trésor de la manière la plus scandaleuse, et le gouvernement semble impuissant à prévenir ces honteuses dilapidations. Les Arabes de Djeddah ont un air d'aisance qui réjouit; ils sont insouciants et dédaigneux, ce qui ne les empêche pas d'être polis avec tout le monde. La ville renferme trois places dans son enceinte, elle possède des écoles où les enfants vont apprendre à lire, à écrire et à psalmodier. Il ne pleut presque jamais à Djeddah; l'eau y est rare et on n'y trouve pas un seul établissement de bains : les maisons sont bâties avec élégance, elles ont plusieurs étages et sont toutes surmontées de terrasses. Il y a plusieurs cafés dans la ville, et quoique ces établissements y soient très-fréquentés, comme dans tout le Levant, ils ne sont remarquables ni par la beauté du local, ni par la richesse de l'ameublement : ils ressemblent, notamment à Djeddah, à de misérables hangars enfumés et obscurs. La ville est

entourée de murailles et l'on en sort par quatre portes principales : la porte de Médine, la porte de la Mecque, la porte de l'Yémen et celle qui conduit au port : les murs sont fortifiés, mais à la manière orientale, c'est-à-dire fort mal. Le port de Djeddah est d'une entrée difficile, mais les bâtiments de tous bords s'y trouvent en sûreté : quoique dans cette partie, la mer se retire sensiblement, elle ne gagne pas vers l'ouest, et en réalité le golfe Arabique tend à se rétrécir. Il y a Djeddah un chantier de second ordre, et les ouvriers n'y chôment pas.

En dehors des remparts se déploie un grand nombre de pauvres cabanes connues sous le nom de *hechés* : l'œil, attristé en présence de tant de misère, cherche au loin des aspects moins repoussants, mais de toutes parts la plaine aride et dépouillée offre l'image de la désolation, et la vue de ce morne paysage ajoute encore à votre tristesse. Il faut regarder avec attention pour découvrir dans les sables une touffe d'herbes jaunies ou un arbre chétif et poudreux : le soleil darde sur cette terre maudite ses rayons les plus ardents, et vous condamne à vous tenir enfermés dans la ville où on ne trouve d'autre ombre que celle que projettent dans les rues les murs de ses hautes maisons.

Néanmoins les abords de Djeddah sont animés par le concours des personnes qui vont et viennent, dans diverses directions : malgré la stérilité des environs, les bazars de la ville sont pourvus de jardinage et de fruit qu'on apporte de Taïffa et des vallées voisines; les Bédouines de l'intérieur y vendent du beurre frais et du laitage. Les mœurs de ces femmes ne sont pas irréprochables. Il y a à Djeddah un grand nombre de filles publiques, mais c'est en secret qu'elles osent avoir des relations avec des chrétiens et des infidèles.

C'est à Djeddah que la tradition place le tombeau de notre mère Ève : elle est enterrée au milieu du cimetière musulman, situé à la sortie de la ville et entouré d'un mur; un petit monument d'environ douze pieds carrés et terminé par une coupole, s'élève, toujours d'après la tradition, à la place du nombril de notre gigantesque mère. Sa tête est au sud et ses pieds au nord. La taille d'Ève était de quarante coudées : le monument est couvert d'inscriptions arabes. Tous les vendredis, les femmes musulmanes viennent prier autour de ce tombeau vénéré : elles y déposent des provisions de bouche, et des offrandes en huile, en cire et quelquefois en argent. La tradition arabe ne se borne pas à faire connaître le

lieu où notre mère commune a été ensevelie; elle nous donne encore des détails sur les derniers temps de sa vie et sur la cause de sa mort : « Avant de terminer sa longue carrière, disent les érudits de Djeddah, Eouan (Ève), éprouva de grands chagrins : « Adam fatigué de son unique femme, rechercha les faveurs de ses propres filles, et notre mère, sentant l'aiguillon de la jalousie, voulut se venger de son époux infidèle et rechercha de son côté les caresses de ses fils : mais ses fils la trouvèrent trop vieille et refusèrent de seconder sa vengeance : Ève, désolée de se voir dédaignée par son mari et par ses enfants, abandonna sa famille ingrate et vécut seule et errante sur la terre déserte. Longtemps après, Adam qui se repentait de sa faute et qui regrettait son épouse, la rencontra dans les environs de la Mecque, et notre mère fut si heureuse du repentir de son mari qu'elle en mourut de joie dans ses bras : Adam lui rendit lui-même les derniers devoirs; il l'enterra dans le lieu où elle se trouve encore, et, désespéré de cette mort, dont il était la cause, il erra à son tour dans les contrées d'Arabie, arriva par terre, jusque sur les bords du golfe Persique, et s'embarqua pour l'île de Ceylan où il mourut en débarquant. » C'est dans cette île qu'il

fut enterré, mais la tradition ne dit pas par qui.

L'armée égyptienne destinée à opérer dans l'Heddjaz s'était mise en marche pour l'intérieur, après avoir fait un séjour de plusieurs mois à Djeddah, et au lieu de la petite colonie Européenne que j'avais espéré rencontrer dans cette ville, je n'y trouvai qu'un médecin Italien et un pharmacien Français chargés du service de l'hôpital où l'on avait laissé un assez grand nombre de soldats malades. J'eus le regret d'être arrivé trop tard; M. Tamisier, qui remplissait les fonctions de secrétaire du médecin en chef de l'expédition, était parti avec l'armée, et il me fut impossible de trouver un guide qui voulut m'accompagner jusqu'au camp, sans passer par la Mecque dont les portes ne s'ouvraient que pour des musulmans : je dus renoncer à le rejoindre et il fallut me résigner à reprendre la route du Caire, bien déterminé à revenir sur mes pas, pour tenter de pénétrer en Abyssinie, dès que mes ressources me le permettraient.

J'avais été accueilli avec une cordialité toute française par le pharmacien de l'hôpital de Djeddah ; jusqu'alors j'avais joui d'une bonne santé, mais pendant mon séjour dans cette dernière ville, et au moment où je me disposais à m'em-

barquer pour Suez, je fus attaqué d'une fièvre cérébrale qui mit ma vie en danger : le médecin attaché à l'hôpital, le seul qu'il y eut dans la ville, ne savait pas saigner, et je fus obligé de m'abandonner aux empiriques et aux barbiers du pays, qui, ne comprenant rien à mon état, ne firent qu'aggraver mon mal. Pendant quelques jours on désespéra de me sauver; mais enfin ma jeunesse et mon tempérament l'emportèrent, et après force scarifications et force saignées, pratiquées cependant sans discernement, mes violentes douleurs se calmèrent et j'entrai en convalescence.

Le jour même de mon arrivée à Djeddah, j'étais assis dans l'embrâsure d'une *moucharabié* (1), avec mon hôte, lorsque je vis entrer une jeune esclave d'une beauté remarquable, qui vint se jeter aux pieds du pharmacien et le prier, en sanglottant et en baisant ses habits, de lui donner du poison; nous lui demandâmes, étonnés, ce qu'elle voulait en faire ; « Je veux mourir, nous répondit-elle ; j'ai eu le malheur de plaire à mon maître dont je n'ai certainement pas recherché les faveurs; ma maîtresse jalouse me maltraite

(1) Jalousie orientale.

quérir le titre glorieux de vrai croyant. Le juif moscovite fut donc forcé, avant de pouvoir prononcer en public la formule sacramentelle des musulmans, de recevoir le baptême, et de reconnaître que Jésus était le Verbe, le souffle, l'envoyé de Dieu, le Messie, confident du Très-Haut (1), que l'évangile était le flambeau de la foi, et qu'il était venu mettre le sceau à la vérité des anciennes Écritures (2). Après ces préliminaires indispensables, et lorsque le muphti chargé de le catéchiser, le juga suffisamment instruit, on lui fit faire une profession de foi solennelle, et peu de jours après il quitta Djeddah pour se rendre à la Mecque où ses intérêts l'appelaient.

Ma convalescence était longue, et persuadé que je ne parviendrais pas à me rétablir entièrement à Djeddah, je me déterminai, quoique encore très-souffrant, à poursuivre ma route vers le Caire. Pour augmenter mes ressources bien modiques, je fis vendre au marché le peu d'effets dont je n'avais pas un besoin absolu, et je priai mon compatriote de vouloir bien m'embarquer sur le premier navire qui se rendrait à Suez : un riche négociant du pays allait faire partir un de

(1) Le *Coran*, traduction de Savary, tome I, chap. 3.
(2) id. id. chap. 5, page. 124.

ses bâtiments pour cette destination; mon pharmacien lui avait rendu des services, et il obtint de lui que je passerais gratis à bord de son grand bateau. Je fis quelques provisions indispensables, et le 15 juillet je quittai Djeddah dans un état physique peu rassurant.

Je partais dans la saison des vents du nord, et je devais m'attendre à essuyer de longs retards pendant cette nouvelle traversée. Notre navire, n'osant pas s'éloigner de la côte, ne tirait que de petites bordées, et il perdait en outre, en virant de bord, une bonne partie du chemin qu'il avait fait : il était cependant commandé par un reïs intelligent et hardi appelé Réskallah, et avait un excellent équipage: mais les marins du golfe Arabique ne savent pas naviguer contre le vent, et lorsque la brise contraire vient à fraîchir, ils en sont bien souvent réduits à s'arrêter dans quelque mouillage pour y attendre un changement de temps. Du reste, quelque favorable que fut le vent, on ne se serait jamais hasardé à tenir la mer pendant la nuit, et chaque soir, plusieurs heures avant le coucher du soleil, nous jetions l'ancre aussi près de terre que le fond pouvait le permettre. Avec un pareil système de navigation, on devait avancer lentement, même avec des temps

propices, et on désespérait d'arriver au but lorsqu'on avait un long trajet à parcourir et que les vents étaient toujours contraires.

Le changement d'air exerçait la plus heureuse influence sur ma santé : malgré les lenteurs et les ennuis de notre navigation, malgré le mal de mer, malgré l'eau exécrable, noire, fétide, que nous buvions, malgré une nourriture peu appétissante, mes forces revenaient et je me sentais renaître. Je n'avais plus de domestique, mais le capitaine Réskallah, le meilleur des capitaines de la Mer Rouge, me faisait préparer mon ordinaire par un de ses matelots, et je ne m'apercevais pas de l'absence d'Hassan. J'étais couché durement, je dormais sous une tente qui me garantissait mal contre la rosée et l'air de la nuit, et néanmoins, malgré mon état maladif, je me serais soumis avec résignation aux mille désagréments de ma position, si nous avions eu de la bonne eau. Mais celle que nous buvions, renfermée dans des caisses qu'on n'avait peut-être pas vidées et lavées depuis un an, avait non-seulement une odeur infecte qui me forçait à me boucher le nez chaque fois que j'étais forcé d'en boire, mais elle avait encore une couleur repoussante, et elle était remplie d'insectes de toute

espèce et d'une grosseur telle qu'on n'avait certainement pas besoin de loupe pour les distinguer. C'était une bien triste boisson pour un malade : j'étais encore obligé, avant de la porter à mes lèvres de la filtrer à travers les manches longues et pendantes de ma chemise turque, et la soif me tourmentait toujours depuis plusieurs heures, lorsque je me déterminais à l'apaiser. Cependant, je le répète, ma santé s'améliorait.

Il y avait à bord de notre navire un grand nombre de passagers de divers pays ; la chambre entière, qui était belle et spacieuse, était occupée par un chrétien de Syrie et sa famille. J'étais établi sur l'arrière avec deux écrivains coptes, des commerçants grecs, et des Arabes du Caire, et il y avait encore sur l'avant, avec les matelots, plusieurs pauvres diables qui abandonnaient l'Arabie pour aller demeurer en Egypte. Les musulmans priaient d'un côté et les chrétiens de l'autre, et, malgré la différence de coutumes et de religion, nous vivions tous en parfaite intelligence. Ballottés par les mauvais temps, nous allions quelquefois nous heurter contre les écueils ou échouer sur quelque banc de sable. Le reïs, qui ne s'épargnait pas plus que le dernier de ses matelots, mettait la main à l'œuvre et donnait l'exemple

du travail; quand je le voyais ardent à la fatigue et gourmandant son équipage, il rappelait à mon imagination l'intrépide Ulysse errant sur les flots et se livrant aux plus pénibles travaux, malgré son titre de roi (1).

Le premier et le second jour nous avions mouillé près du rivage désert; à notre troisième station, nous trouvâmes sur les bords de la mer une petite troupe de Bédouins qui nous apportèrent des dattes, du laitage et des agneaux : ils nous donnèrent un peu d'eau de leur citerne, et j'en remplis une grande bouteille que je serrai soigneusement; quoiqu'elle fût pesante et saumâtre, elle me parut délicieuse, comparée à notre eau de fumier.

Le sixième jour de notre navigation, nous arrivâmes à Yambo. Quoique les vents ne nous fussent pas favorables, jusque-là, nous n'avions pas été trop malheureux, mais lorsque nous fûmes arrivés dans ce port, les vents du nord se mirent à souffler avec une telle furie que nous fûmes obligés de rester au mouillage pendant plusieurs jours. La ville de Yambo est entourée

(1) « Je saisis un immense aviron (c'est Ulysse qui parle), et, heurtant le continent, repousse la nef loin de ces bords. » — *Odyssée* d'Homère, traduction de Bitaubé, chant IX, page 567.

de murailles qui ne résisteraient pas longtemps à une canonnade ; le terrain qui l'environne est encore plus morne et plus désolé que les alentours de Djeddah ; le port et le bazar sont assez animés, mais les rues intérieures semblent inhabitées, tant elles sont tristes et silencieuses. Yambo est le port de Médine ; on le surnomme Yambo-el-Bahar (Yambo de la mer) pour le distinguer d'Yambo-el-Nakhal (Yambo des dattiers), qu'on trouve dans l'intérieur, à une journée de la mer. Cette dernière ville dont les dépendances sont, dit-on, d'une rare fécondité, est habitée par des Bédouins qui approvisionnent Yambo-el-Bahar. Les barques qui passent, viennent se ravitailler dans le port dont le fond est de bonne tenue. Le séjour d'Yambo est malsain, l'atmosphère y est lourde et le soleil y paraît plus ardent qu'à Djeddah. Les mouches y font le tourment des voyageurs, mais les habitants semblent habitués à leurs importunités ; l'innombrable quantité de ces insectes répandus dans les boutiques, les cafés et les maisons de cette ville, a fait dire aux Arabes que c'était à Yambo que la reine des mouches avait établi sa cour.

Le 26 juillet, le vent s'apaisa, sans changer de direction, et nous reprîmes notre route : chaque

jour, on prenait une peine infinie pour faire quelques milles, l'aspect des côtes était presque toujours le même, et la monotonie du paysage ajoutait encore à notre impatience. Après de grands efforts, nous arrivâmes à l'île de Djébel-Hassan, à moitié chemin de Djeddah à Tor. Cette île est aride et ne possède pas une seule source : on y remarque cependant un grand nombre de cabanes habitées par des pêcheurs et leurs familles. Ces pêcheurs ont été attirés dans ce lieu par la quantité de nacre, d'écaille et de corail qu'on trouve dans les environs. La côte où ils peuvent faire provision d'eau et de dattes est peu distante de l'île; le poisson abonde dans ces parages, et les habitants en font une grande consommation : les nombreux navires qui mouillent près de l'île leur fournissent un peu de grain, de café, de riz et de tabac, et il est rare qu'ils soient obligés à de grands déplacements pour la satisfaction de leurs besoins.

Quelques jours après nous jetions l'ancre dans le port d'*Ouch*, à moitié chemin de Djeddah à Suez. Ce petit port est admirablement abrité : plusieurs maisons s'élevaient sur le rivage, et quelques revendeurs étalaient leurs marchandises sur le devant de ces maisons d'un aspect misé-

rable : on remarquait dans ce bazar en plein air, du beurre, du fromage, des oignons, des dattes, du pain et du très-beau sel en grande quantité. L'eau qu'on boit à Ouch y est apportée d'une montagne voisine.

Les Bédouins de cette partie de la côte portent une ample chemise qu'ils revêtent d'une façon particulière : ils ne passent qu'une seule manche, et laissent ainsi un bras et une partie de leurs épaules nus; ils ceignent leurs flancs d'une large ceinture de cuir et se couvrent la tête avec un mouchoir de la Mecque, orné de couleurs brillantes et de franges tressées longues et flottantes : ce mouchoir, plié en pointe, est noué sous le cou. Ils s'enveloppent de grandes couvertures de laine blanche ou d'un gris cendré, et quelques uns portent des manteaux : ils sont tous bien armés. Leurs femmes sont vêtues d'une longue robe ; leur ceinture, serrée autour des hanches, descend jusqu'à terre ; leur *borgo* (1) est ordinairement noir : un autre voile, rejeté par derrière, flotte au gré des vents, et ajoute à la grâce de ce costume que certains artistes, moins le borgo, ont prêté à la Vierge. Ces Bédouins ont de grandes

(1) Nom arabe du voile qui couvre le visage des femmes.

prétentions à la franchise, et on les blesse vivement en les traitant de menteurs.

Par un rare bonheur, nous eûmes une journée de vent de sud dont nous nous hâtâmes de profiter, et qui nous éloigna rapidement du port d'Ouch : mais, dès le lendemain, le vent contraire reprit le dessus, et nous recommençâmes à louvoyer. Heureusement nous avions trouvé le moyen de bien remplir nos soirées qui nous avaient d'abord paru fort longues : plusieurs barques voyageaient de conserve avec nous ; elles mouillaient toutes côte à côte, et après le coucher du soleil, les reïs se réunissaient à notre bord, et chacun racontait à son tour quelques-unes de ces histoires qui font les délices des Orientaux. J'écoutais, avec la satisfaction d'un enfant, les récits merveilleux de ces brillants conteurs ; les passagers venaient aussi payer leur tribut dans ces réunions intéressantes, et quand venait le tour du chrétien de Syrie, nous trouvions toujours les soirées trop courtes, et mon amour-propre national était bien agréablement chatouillé. Le Syrien parlait non-seulement avec élégance et facilité, mais il était en outre un recueil vivant et inépuisable d'histoires de tous les temps et de tous les pays ; il avait une prédilec-

tion marquée pour la France, et c'étaient toujours des Français qui étaient les héros principaux de ses narrations. C'était le Walter-Scott de la troupe, et ses romans étaient historiques. C'était tantôt un épisode des croisades, racontée à la manière orientale, tantôt c'était la description des combats livrés en Égypte par Bonaparte et ses généraux, et une autre fois c'était dans l'Algérie qu'il transportait ses auditeurs enthousiasmés, pour les faire assister au spectacle de nos luttes et de nos exploits guerriers. Certes, les batailles des Pyramides, d'Aboukir et d'Héliopolis sont de bien beaux faits d'armes, et il n'est pas nécessaire d'avoir recours à l'exagération dans l'intérêt de ceux qui les ont accomplis, mais le génie arabe ne peut pas se soumettre à certaines règles, et le narrateur syrien, en comparant Bonaparte à l'ange exterminateur et au Dieu des armées, passionnait son auditoire, et tous ceux qui l'entouraient l'applaudissaient avec bonheur après l'avoir écouté avec une avidité et une attention religieuses. Dans ces moments d'exaltation, les musulmans eux-mêmes élevaient les Français jusqu'aux nues : sur la Mer Rouge et dans des barques arabes on célébrait la gloire de la France, et au récit de nos grandes actions, on laissait

éclater un enthousiasme qui n'était pas commandé.

Une journée de bon vent et trois de mauvais nous conduisirent d'Ouch à *Bir-el-Sultan* (le puits du Sultan). Un groupe d'arbres verdoyants s'élevaient sur la plage toujours aride, et sous ces arbres, si agréables à voir, se trouvait une source abondante qui fournissait une eau délicieuse. L'aspect de ce site gracieux sur ce rivage désolé, me rappela les oasis du désert. La terre était jonchée de bois mort dont nos matelots firent provision, et les Bédouins, gardiens de la citerne, vendirent du lait et des moutons à l'équipage et aux passagers. Je ne découvris pas une seule cabane. La station de Bir-el-Sultan est ainsi nommée, parce que le puits, situé sur cette partie de la côte, fut, dit-on, creusé par les ordres du sultan Sélim. Ce prince, se rendant par terre dans les villes saintes de l'Arabie, voulut laisser sur sa route des traces de son passage, et il fit ouvrir des puits, à une journée de distance l'un de l'autre, dans toute la ligne du désert, pour servir de station à la grande caravane qui accomplit, tous les ans, le pèlerinage de la Mecque. Avant l'exécution de ce beau travail, les pèlerins étaient souvent exposés à périr de soif, et si la voie de terre

est toujours la plus fatigante, grâce à la piété du sultan Sélim, elle a cessé d'être dangereuse. Quoique cette route, qu'on a tâché de rendre aussi directe que possible, ne longe pas ordinairement la mer, les accidents de terrain l'en rapprochent quelquefois, et à Bir-el-Sultan, la grande caravane vient se reposer sur les bords du golfe Arabique : à ce mouillage, les barques peuvent profiter du bienfait de Sélim.

Nous avions enfin doublé le golfe d'Akabah, et nous étions venus mouiller dans le port de *Chéroum*, sous le cap Mohammed (Raz-Mohammed). La plage était déserte, mais, peu de temps après avoir jeté l'ancre, nous vîmes paraître sur le rivage plusieurs Bédouins avec leurs chameaux et leurs dromadaires : le reïs mit son embarcation à l'eau, et la plupart des passagers se rendirent à terre. Nous étions tous dégoûtés des lenteurs de notre navigation, et les vents ne paraissaient pas encore vouloir changer. Les Bédouins qui assistaient à notre débarquement, nous offrirent de nous transporter jusqu'à Suez, sur leurs chameaux, et le Syrien avec sa famille et un commerçant grec, se décidèrent à continuer leur route par terre : on m'assura que dans la saison des vents contraires, les voyageurs impatients

avaient l'habitude d'abandonner la mer à Chéroun. J'étais du nombre de ces voyageurs, et j'aurais vivement désiré me joindre au Syrien et au Grec, mais la modicité de mes ressources s'opposait à l'exécution de ce projet, et je rentrai tristement à bord. Les dromadaires mettent quatre jours pour aller de Chéroun à Suez ; le trajet est de six jours pour les chameaux.

Nous continuâmes à lutter contre les flots et la brise toujours contraire, et nous n'étions plus qu'à quelques heures de Tor, lorsque la violence du vent nous contraignit à relâcher : mais nous étions entièrement dépourvus de vivres ; les passagers comme l'équipage avaient épuisé leurs provisions, et l'on fut obligé de faire partir trois hommes, qui se rendirent à pied dans le village, d'où ils nous rapportèrent des dattes, de l'orge, de la farine et du beurre : le lendemain et le jour suivant, le vent continua à souffler avec la même violence, et on n'essaya pas même de reprendre la mer. Les provisions qui nous étaient venues de Tor n'étaient pas considérables, nous étions tous à la ration et le temps ne changeait pas. Notre patience était à bout, les passagers et l'équipage étaient profondément découragés.

Enfin, après deux journées d'une attente cruelle, le vent se calma, et nous arrivâmes à Tor le 19 août, trente-cinq jours après notre départ de Djeddah.

SOMMAIRE.

L'antique Elim. — Souvenirs. — Description de Tor. — Départ pour le mont Sinaï. — Route. — Étrange aspect des montagnes. — Monastère de la transfiguration. — Dispositions des tribus voisines pour les moines. — Détails intéressants. — Sainte Catherine est le palladium du monastère. — Ordre de chevalerie. — Hospitalité des moines. — Ascension du Sinaï. — Légendes. — Source du cordonnier. — Chapelle de sainte Marie. — Billet de confession. — Grotte d'Élie. — Sombre aspect du paysage. — Grotte de saint Étienne. — Empreinte d'un pied de chameau. — Vallée de Raphidim. — Sommet du Sinaï. — Spectacle grandiose. — Montagne et chapelle de sainte Catherine. — Descente de la montagne. — Vallée des quarante martyrs. — Jardin. — Rocher miraculeux. — Le veau d'or. — Maison d'Aaron. — Pierre contre laquelle Moïse brisa les tables de la loi. — Coré, Dathan et Abiron. — Le buisson ardent. — Nous rentrons dans le monastère. — Bibliothèque. — Richesses de l'Église. — Le sanctuaire. — Reliques de sainte Catherine. — Un fou au monastère. — Départ. — Arrivée à Tor.

CHAPITRE IX.

Je venais d'aborder sur une terre sacrée où chaque site, chaque nom allaient réveiller dans mon esprit les plus grands souvenirs du passé. En débarquant à Tor, et en jetant un coup d'œil sur le paysage qui environne ce hameau en ruine, on croit reconnaître l'antique Élim, tel qu'il est décrit en deux mots dans le xve chapitre de l'Exode

(p. 3, ℣. 27). « Les enfants d'Israël vinrent ensuite à Élim où il y avait douze fontaines et soixante-dix palmiers, et ils campèrent auprès des eaux. » Seulement depuis cette époque, le nombre de palmiers s'est multiplié, et la vallée en est couverte. La position de ce lieu a été en outre fixée en ces termes, dans le chapitre suivant (p. 1, ℣. 1) : « Toute la multitude des enfants d'Israël, étant partie d'Elim, vint au désert de Sin, qui est entre Elim et Sinaï... (1) » Cependant les géographes qui ont cherché à déterminer à quelle ville de l'antiquité pouvait correspondre Tor, ne sont pas tous d'accord à ce sujet ; quelques-uns ont avancé que cette position convenait à Ælana, désignée sous le nom d'Elath dans l'Écriture sainte, mais cette ville était située sur le golfe d'Akabah, appelé autrefois golfe Elanitique du nom d'Ælana, tandis qu'Elim se trouvait positivement sur le golfe de Suez, connu des anciens sous la dénomination de golfe Héroopolite ; d'autres ont prétendu que la position d'Elim était plus au nord que celle du village de Tor ; il est peut-être difficile de combattre cette opinion, mais il serait tout aussi difficile de la soutenir avantageusement en s'ap-

(1) Traduction de la *Vulgate*, par LE MAISTRE DE SACY.

puyant sur les textes sacrés; il est possible que Tor ne corresponde en réalité à aucun nom de l'antiquité hébraïque; mais, comme je le disais en commençant, l'aspect des lieux rappelle à l'imagination la naïve description d'Elim par Moïse, et c'est sous les palmiers de Tor que les croyances populaires du pays font camper les enfants d'Israël quelques jours après le passage de la mer Rouge (1).

Après le Sinaï où se sont accomplis les principaux mystères du judaïsme, il n'y a pas de lieu qui soit plus rempli des souvenirs du législateur des Hébreux que le village de Tor et ses environs; vous ne pouvez pas faire un pas sans y trouver ses traces; tout, sur cette terre vivement colorée, vous parle de cet homme, à l'intelligence

(1) Il serait assez difficile de marquer précisément la situation, la distance et la durée des différents campements que firent durant ces tristes années, les enfants d'Israël, dans les déserts incultes de l'Arabie. Il est vrai que les noms de ces séjours nous ont été conservés par Moïse, quoique avec quelque diversité dans diverses narrations. Mais ce qui était alors un langage familier et intelligible aux Israélites, pour qui Moïse écrivait, n'est plus pour nous, par l'éloignement des temps, et le changement des noms, que la matière de bien des conjectures incertaines et un fonds peu solide, sur lequel on peut disposer, du moins dans le détail, plus d'un arrangement arbitraire. — *Histoire du peuple de Dieu*, par le P. Isaac-Joseph BERRUYER, de la Compagnie de Jésus, tome II, livre 8, page 335.

puissante et à la foi robuste : un bain d'eau thermale dont les moines grecs se sont emparés, s'appelle le bain de Moïse, et ces mêmes moines vous montrent gravement les rejetons des palmiers sous lesquels le sauvage révélateur méditait ses vastes desseins. Lorsque vos regards ont franchi les groupes d'arbres de Tor, à l'aspect sévère et imposant du paysage, il ne faut pas de grands efforts d'imagination pour reconstruire autour de soi la grandiose épopée dont Moïse est le dieu : les citernes autour desquelles les Bédouins abreuvent leurs troupeaux, vous rappellent l'Egyptien prenant la défense des filles de Jéthro contre des bergers insolents ; si vous rencontrez un Arabe errant au regard profond, à la physionomie intelligente, vous croyez voir Moïse, traversant seul les montagnes et les plaines sablonneuses, et cherchant dans le cœur du désert la route de cette terre promise où il veut plus tard conduire son peuple. En levant les yeux, on contemple devant soi la grande montagne du Sinaï qui semble sillonnée par la foudre, et l'on cherche au pied du mont sacré, la foule innombrable des Hébreux attendant en silence et dans une religieuse frayeur, la parole du Dieu fort. Que les éclairs jaillissent, que le tonnerre éclate,

et Moïse va vous apparaître sur le sommet du Sinaï dominant cette scène pleine de grandeur, et traçant, sous la dictée de Jéhovah, les premières pages du code éternel...

Le village de Tor est bâti sur les bords de la mer; ses maisons sont misérables et délabrées, et l'on remarque aux environs les ruines d'un ancien bourg. A l'extrémité du village s'élève un petit fort en mauvais état, et qu'on ne songe pas à réparer. La population se compose de Grecs schismatiques, sujets du vice-roi d'Egypte: ces Grecs ont été attirés et sont retenus dans cette résidence par le voisinage du couvent de la Transfiguration ou de Sainte-Catherine, avec lequel ils sont en continuelles relations: comme rayas, ils paient au gouvernement égyptien une contribution annuelle de quinze piastres turques par maison. Les Arabes habitent des jardins ombragés de palmiers qui se déploient dans le voisinage du hameau chrétien. Le bain de Moïse, entièrement environné d'arbres, se trouve dans l'un de ces jardins. La station de Tor est très-fréquentée par les barques qui font le trajet de Djeddah à Suez, et réciproquement; on y trouve quelques provisions et de l'eau en abondance.

Notre navire avait beaucoup souffert pendant

la traversée; les voiles s'étaient déchirées, et les vergues avaient plusieurs fois menacé de se rompre; l'équipage était accablé de fatigue; les vents du nord soufflaient constamment, et il fut décidé qu'on prendrait quelques jours de repos dans le mouillage de Tor. Les deux Coptes qui étaient restés à bord, désirant profiter de ce séjour pour aller visiter le mont Sinaï, me proposèrent de les accompagner, et j'acceptai leur offre avec empressement. Le correspondant des moines du couvent de la Transfiguration, nous procura facilement les chameaux nécessaires pour ce petit voyage, et le lendemain de notre arrivée à l'ancienne Elim, nous nous enfoncions dans les déserts de l'Arabie Pétrée. Le Sinaï appelé *Djebel-Moussa* (montagne de Moïse) par les Arabes, est à vingt-trois lieues au nord-nord-est de Tor. Après sept heures de marche dans la plaine, nous entrâmes dans les montagnes que nous apercevions depuis notre départ et qui se dressaient devant nous comme un formidable rempart. Nous continuâmes à avancer pendant quelque temps dans une vallée étroite; nous rencontrions çà et là quelques palmiers, l'arbre qu'on aime à retrouver dans ces lieux solitaires peuplés de religieux souvenirs; leurs belles grappes de dattes

encore vertes appartenaient aux passants. Nous avions cheminé pendant neuf heures, lorsque nous nous arrêtâmes sur les bords d'une eau courante. Le vallon dont nous suivions les détours et le ruisseau près duquel nous allions passer la nuit portent l'un et l'autre le nom de *Kamram*.

Lorsqu'il pleut en abondance, ce qui arrive quelquefois, ce cours d'eau se grossit, et il roule jusqu'à la mer, en passant près du puits de Moïse dans la vallée de *Karm*, à trois quarts de lieue nord du village de Tor. A Kamram, il y a de l'eau pendant toute l'année.

Le lendemain, nous partîmes avant le jour : le vallon était toujours resserré; il était embarrassé de blocs de pierres détachées des flancs des montagnes; les chaînes environnantes étaient arides et nues : c'étaient bien les chaînes dévastées de l'Arabie Pétrée avec leurs sombres aspects et leur imposante sévérité; et cependant la gorge que nous parcourions nous offrait parfois des sites pittoresques et gracieux, et dans le voisinage des sources, nous rencontrions toujours quelques familles bédouines. Avant d'arriver au Sinaï, la vallée se déploie largement, les arbres disparaissent, et l'on chemine sur un terrain avare et pier-

reux. Mes lecteurs ont pu croire que j'amplifiais, quand j'ai dit que le Djebel-Moussa vu de la mer semblait labouré par la foudre; mais le Sinaï, l'Horeb et la montagne de Sainte-Catherine offrent en réalité cette apparence singulière qui n'est pas seulement un effet du lointain, comme je le croyais d'abord, car elle ne s'efface pas lorsqu'on approche de ces monts gigantesques: l'illusion se prolonge jusqu'au pied du Sinaï, et l'on s'aperçoit alors que ce qu'on avait pris à quelque distance pour de profondes découpures qui donnaient à la montagne un aspect bizarre et effrayant, sont de larges veines de porphyre qui la sillonnent dans divers sens.

Lorsque vos regards, fatigués de la stérilité qui vous environne, découvrent enfin le couvent Sainte-Catherine qui sert de retraite aux moines grecs, lorsque votre vue se repose sur ce bel édifice qui semble sortir du milieu des sables et sur le jardin verdoyant qui contraste d'une manière si frappante avec les montagnes affreusement dépouillées qui le dominent, on éprouve de délicieuses sensations, et l'on oublie toutes ses fatigues. Après quatorze heures de marche, nous étions arrivés sous les murs du monastère, et il ne s'agissait plus que d'y entrer, ce qui nous au-

rait été impossible sans l'agrément et le secours des moines.

Le couvent n'a pas de porte, et les étrangers n'y pénètrent que par une ouverture pratiquée à quarante pieds au-dessus du sol. Dès que le supérieur eût été prévenu que des voyageurs arrivés de Tor désiraient visiter le monastère, il se présenta à l'entrée de cette ouverture, et après nous avoir examinés attentivement, il nous demanda si nous n'avions pas de lettre à lui remettre : nous n'étions pas annoncés d'avance, et on hésitait à nous recevoir. Les moines du Sinaï, vivant au milieu de musulmans, sont obligés de se montrer méfiants, et dans la crainte d'introduire des gens suspects dans leur asile, ils exigent parfois que les voyageurs soient munis de certaines recommandations. Nous avions eu la précaution de prendre une lettre de leur correspondant de Tor, nous l'attachâmes au bout d'une cordelle qu'on nous avait jetée, et lorsqu'on l'eut remise au supérieur et que celui-ci en eut pris connaissance, il donna ordre aux frères servants de nous introduire dans le monastère: aussitôt on fit descendre une double corde supportant un siége, disposé dans le genre d'une balançoire : nous nous assîmes tour à tour sur ce siége, les pieds

tournés vers le mur, et au moyen d'une poulie, on nous hissa, l'un après l'autre, jusqu'à la hauteur de l'ouverture qui nous conduisit dans l'intérieur du couvent. Nos chameliers eurent ordre de nous attendre au pied des murailles.

Ce monastère fut fondé en 527, par les ordres de l'empereur Justinien. Les bâtiments et le jardin, entourés d'un mur épais, occupent un espace considérable. On y pénètre par deux entrées, l'une au nord (c'est la principale), l'autre à l'ouest, du côté du jardin. Quoiqu'il soit nécessaire de s'aider d'une corde qu'on vous jette de l'intérieur, pour pénétrer par cette dernière issue, cependant des hommes agiles et entreprenants pourraient, je crois, se passer de son secours et s'introduire furtivement dans le jardin des caloyers. Pour obvier à ce grave inconvénient, on a placé plusieurs portes doublées de fer, et d'une grande solidité, dans le corridor obscur et étroit qui conduit du jardin dans le monastère. Quant à l'entrée principale, elle est inabordable. Le couvent prend le jour par une cour intérieure autour de laquelle sont disposées les cellules.

Le couvent, dominé par de hautes montagnes de granit, repose dans la tranquille vallée de *Déra* (Ouadi Déra), qui est abondamment pourvue

d'eau, et le vaste et charmant jardin qui le précède produit une variété infinie de légumes et de fruits. Il y a, dans le monastère, deux grands caveaux où l'on conserve les ossements des moines pieux, morts dans cette retraite; les têtes sont d'une part, et les restes du corps d'une autre. Tous ces ossements sont entassés pêle-mêle, mais les dépouilles des saints, des évêques et des princes, qui sont venus terminer leurs jours dans ce couvent, sont renfermés dans des cercueils, et conservés avec un soin religieux. On me montra encore dans ce lugubre asile le squelette entier d'un saint Etienne, pour lequel on avait la plus grande vénération. Les caveaux où sont réunis tous ces débris humains sont soutenus par des arceaux en pierre de taille. Il y a aussi, dans l'établissement, un souterrain obscur et profond qui date de la fondation du monastère, et où l'on enferme encore aujourd'hui les moines coupables de désobéissance.

Quoique les murs de cette immense habitation soient très-solides, et qu'il soit impossible de pénétrer dans l'intérieur sans la permission des moines, on ne peut pas, de nos jours, c'est-à-dire depuis la découverte des armes à feu, considérer le couvent comme un château fort : du haut des

montagnes voisines, dont les cimes élevées plongent jusques dans les profondeurs mystérieuses des souterrains et des caveaux, il serait facile, avec de l'artillerie, d'écraser le monastère et de ne pas laisser une seule pierre debout. Les Arabes de la tribu *Soubian* établie dans le voisinage de Djebel-Moussa, alléchés par l'appât des richesses renfermées dans l'église de Sainte-Catherine, ont fait plusieurs fois, mais sans succès, le siége du couvent : ils se postaient sur le flanc des montagnes environnantes, et fusillaient les religieux qui osaient se montrer. Ces moines, qui possèdent des armes à feu, ripostaient de leur mieux, mais ni les uns ni les autres ne faisaient de nombreuses victimes. Les Arabes Soubian pillaient les convois destinés à approvisionner le couvent, et on n'avait alors d'autres ressources que de leur opposer une autre tribu appelé *Cafféri*, avec laquelle ils étaient souvent en guerre. Les voyageurs intrépides qui voulaient, à cette époque, visiter le monastère, se faisaient escorter par des Arabes de cette dernière tribu, qui les protégeaient contre les coups de main des Soubian. Cet état d'hostilité, si préjudiciable aux intérêts du couvent, a cessé depuis 1820, et les moines, qu'on retenait en quelque sorte aux ar-

rêts forcés, peuvent maintenant sortir et circuler librement. Dans cet asile du recueillement et du silence, à l'aspect de ces lieux pleins d'une majesté sévère, riches de grands souvenirs, de souvenirs mâles et forts, l'homme élève son âme à Dieu, et se complaît dans de graves et solennelles pensées.

Voici maintenant des détails que je tiens de la bouche même du supérieur du couvent. Le premier chef de notre confrérie, me dit le moine du Sinaï, fut Joanne Climaqua (Jean de l'Echelle), aussi recommandable par sa science que par ses vertus (1) : il y avait alors environ cinq mille prêtres, caloyers ou anachorètes établis près de ces montagnes dans des grottes ou dans diverses communautés ; ces religieux étaient la plupart d'origine grecque et arabe. A cette époque, Tor possédait deux couvents qui ont été détruits. Lorsque le monastère de la Transfiguration fut fondé, l'empereur Justinien fit présent à l'établissement de cinquante esclaves des deux sexes ; ces

(1) « Peu de temps après, c'est-à-dire en 600, notre saint (saint Jean Climaque), fut élu, d'une voix unanime, abbé du mont Sinaï et supérieur général de tous les moines et de tous les anachorètes du pays. Il avait alors soixante-quinze ans, et il en avait passé près de soixante dans la solitude. » — *Vie des Pères, des Martyrs, etc.*, par M. l'abbé Godescard, tome III, page 201.

esclaves étaient chrétiens, mais leurs descendants se convertirent à la religion musulmane aussitôt après la venue de Mahomet; leurs rejetons, au nombre de trois cents, hommes, femmes ou enfants, continuent à habiter dans les environs du couvent. Ces Arabes sont nourris aux frais des moines dont ils reconnaissent l'autorité; on leur fait, toutes les semaines, pour deux ardebs, ou deux cent cinquante ockes de pain (312 kilogrammes). Ceux qui voyagent pour le compte du monastère reçoivent un vêtement par an. Quoique nous n'ayons pas à nous plaindre de ces esclaves dégénérés, nous n'oserions pas les admettre en grand nombre dans l'intérieur de notre établissement, et nous n'y laissons pénétrer que ceux dont le dévouement ne peut être suspecté. Le couvent possède en outre douze chameaux qu'il emploie pour le transport de ses provisions. Justinien nous fit encore d'autres riches présents : il envoya de magnifiques habits pour les prêtres, et des lustres d'or et d'argent pour orner notre église. Mais, depuis l'invasion du mahométisme, la prospérité du monastère a été toujours en déclinant, et il n'y a plus maintenant qu'une vingtaine de moines travaillant eux-mêmes leur jardin et se soumettant à des règles sévères : nous

nous abstenons de viande pendant toute l'année, et nous vivons dans le célibat. Notre communauté était jadis une des plus florissantes du monde chrétien, mais nos ressources sont aujourd'hui fort restreintes. Le riz, le grain et la plus grande partie de nos provisions nous viennent du Caire, par le désert. Nous sommes pauvres; mais le Seigneur ne nous a pas encore entièrement abandonnés, et nous espérons que sainte Catherine veillera sur nous, et nous protégera jusqu'à la consommation des siècles.

Le couvent de la Transfiguration, commencé sous le règne de l'empereur Justinien, (c'est toujours le moine qui parle) : ne fut terminé qu'après sa mort; il avait préposé un de ses grands officiers à la construction de ce monastère, et lorsque les travaux préparatoires furent exécutés, l'ingénieur, avant de poursuivre sa tâche, fit faire un dessin de l'édifice environné des montagnes qui l'abritent, et il le porta lui-même à Justinien, son maître. L'empereur, en voyant la position du couvent, enterré dans une gorge, blâma l'officier de ce qu'il n'avait pas fait sauter le mont Déra. Qui donc voudrait entreprendre un pareil travail, répondit l'ingénieur? quel homme assez puissant mènerait à bonne fin une semblable entreprise?

L'empereur, indigné qu'on osât douter de sa toute-puissance, fit décapiter l'ingénieur. Les travaux du monastère furent interrompus jusqu'à la mort de Justinien, qui arriva trois ans après cet événement, et ce fut alors que les moines achevèrent eux-mêmes l'œuvre commencée. Il y avait anciennement deux couvents de femmes dans le voisinage du Sinaï, mais il n'en reste plus de traces.

Sainte Catherine est le palladium du monastère. Voici encore ce que le supérieur me rapporta au sujet de cette illustre sainte : Catherine, me dit le religieux, vivait à Alexandrie d'Égypte, au commencement du IV[e] siècle, sous le règne de Mascendios (Maximin II) ; sa beauté faisait l'admiration de ceux qui la voyaient; elle était très-versée dans les lettres, et connaissait Platon, Aristote et les grands philosophes de la Grèce (1); elle descendait de Constantin et avait du sang royal dans les veines ; elle était fille d'un père païen et d'une mère chrétienne; mais dirigée par son cœur et par ses lumières, elle embrassa la

(1) L'érudition peu commune de sainte Catherine, l'esprit de piété par lequel elle la sanctifia, le bon usage qu'elle fit de ses connaissances, l'ont fait choisir dans les écoles pour la patronne et le modèle des philosophes chrétiens. — *Vie des Pères, des Martyrs, etc.*, par M. l'abbé Godescard, tome XI, page 425.

religion du Christ. Sa rare beauté la fit rechercher par Maximin qui essaya vainement de la séduire (1). Ce prince cruel, irrité de sa résistance, la fit d'abord tourmenter et jeter en prison; la vertueuse résolution de la sainte n'ayant pu être ébranlée, Maximin la condamna à être décapitée, mais lorsqu'on lui coupa la tête, il en sortit du lait au lieu de sang. Après sa mort glorieuse, les anges transportèrent son corps sur la montagne qui porte son nom, et il y demeura deux cents ans sans subir la moindre altération. Lorsque les prêtres découvrirent ses reliques, ils les enlevèrent pour les déposer dans notre monastère où elles se trouvent encore (2).

(1) On a pensé que le passage suivant pouvait convenir à sainte Catherine, quoiqu'il contredise la version qui constate son martyre : « Il y avait à Alexandrie, dit cet historien, (EUSÈBE, hist., liv. VIII, chap. 14, cité par Godescard, dans la *Vie de sainte Catherine*), une femme chrétienne, distinguée par ses richesses et son illustre naissance. Elle eut le courage de résister à la brutalité du tyran Maximin, qui se faisait un jeu de déshonorer les autres femmes de la ville. Elle joignait aux avantages dont elle jouissait dans le monde, un savoir peu commun. Mais la vertu et la chasteté lui parurent préférables à tout. Quoique le tyran n'eut pu réussir à la séduire, il ne voulut point la condamner à mort; il se contenta de la dépouiller de ses biens, et de l'envoyer en exil. »

(2) Dans le onzième siècle, Siméon, moine de Sinaï, vint à Rouen pour recevoir l'aumône annuelle de Richard, duc de Normandie. Il apporta avec lui une portion des reliques de sainte Catherine, qu'il laissa dans cette ville : on garde encore dans

Catherine, impératrice de Russie, avait envoyé aux moines du Sinaï, un beau cercueil en argent massif pour renfermer les restes de sa patronne; lorsque ce cercueil arriva au monastère, on y déposa en grande pompe le corps de la sainte; mais craignant que tant de richesses exposées aux yeux des visiteurs, parmi lesquels se trouvaient parfois des Turcs, ne tentâssent la cupidité de certains d'entre eux, le supérieur fit replacer les reliques dans leur sarcophage de marbre, et c'est de là, qu'on les retire lorsqu'on veut les montrer aux croyants ou aux curieux. Le cercueil, dû à la munificence de l'impératrice Catherine, se trouve toujours dans le monastère, mais il est vide. En 1063, il se forma un ordre de chevalerie sous les auspices de sainte Catherine, *Equestris ordo sanctæ Catharinæ*, qui, à l'instar de celui du saint Sépulcre, avait mission de protéger les pèlerins qui se rendaient au mont Sinaï, contre les brigandages des Arabes. Ces chevaliers suivaient la règle de saint Basile. Aujourd'hui, grâce à Méhémet-Ali, la route du Caire au monastère de la Transfiguration, offre peu de dangers.

l'église du monastère du mont Sinaï, la plus grande partie de la dépouille mortelle de la sainte martyre. — *Vie des Pères, des Martyrs*, par M. l'abbé Godescard, tome XI, page 425.

Les moines de ce couvent hébergent et nourrissent les voyageurs qui viennent visiter leur asile, mais ils les soumettent à leur règle sévère et ne leur servent que des aliments maigres. Cependant ils ne s'opposent pas à ce qu'on se procure au dehors une nourriture plus substantielle, et le cuisinier de la communauté prépare sans difficulté les viandes que les visiteurs lui apportent. Aussi dès que les Arabes du voisinage savent qu'il y a des hôtes étrangers dans le monastère, ils viennent leur offrir des volailles, des chevreaux et quelquefois du gibier qu'ils font payer assez cher. Ils s'établissent, avec leur marchandise, au-dessous de la grande ouverture au pied des murs du couvent, et on traite avec eux du haut de cette porte aérienne. Lorsqu'on est d'accord sur les prix, on descend la petite corde, le vendeur y attache l'objet vendu que vous hissez vous-même, et vous lui jetez la somme convenue. L'eau qu'on boit au monastère est délicieuse, l'air qu'on y respire est pur et fortifiant. Les petites chambres destinées aux voyageurs sont meublées à la manière turque, avec des divans et des tapis. Quoique l'hospitalité qu'on donne au couvent du Sinaï soit en apparence désintéressée, on doit avant de partir, faire une offrande

en argent au supérieur de la communauté : cette offrande n'est pas obligatoire, chacun donne ce qu'il veut : il n'y a pas de règle fixe à cet égard ; on consulte ses moyens, et l'on proportionne son offrande aux dépenses qu'un séjour plus ou moins prolongé a pu occasionner aux religieux. Il est certain toutefois, que ces moines s'attendent à recevoir un présent de la part des voyageurs ; ils rougiraient peut-être de le demander, mais ils seraient déçus, si on ne leur donnait rien. Quelques personnes ont même prétendu que les caloyers spéculaient sur la fortune et la position des visiteurs, et je n'oserais pas affirmer que cette accusation n'est pas fondée. Si le supérieur a la dignité qui convient à son rang, il n'en est pas de même des religieux subalternes qui demandent, sans honte, le bacchich (pour boire) aux voyageurs. Les moines d'aujourd'hui sont bien différents de ces anciens anachorètes attirés vers le mont Sinaï pour y vivre de la vie contemplative et ascétique ; le couvent de la Transfiguration, est, pour les religieux qui l'occupent, une retraite agréable où ils mènent une existence douce et paisible : où serais-je mieux qu'ici, me disait l'un de ces moines à la face réjouie ; rien ne vous manque, bon air, bonne eau, nourriture saine et abondante,

tout nous vient à souhait, et je n'ai jamais joui d'une santé meilleure que depuis mon arrivée dans ce monastère. Ces caloyers sont en général fort ignorants.

Après avoir passé une bonne nuit dans une des cellules du couvent et m'être délassé des fatigues de la route, je me disposai à escalader le sommet du Sinaï, me proposant de visiter l'église et la bibliothèque au retour de mon ascension. Je priai le supérieur de me faire accompagner par quelque moine érudit qui put m'indiquer la position des lieux célèbres où se sont passées les grandes scènes du judaïsme, et c'est avec le cicérone que le chef de la communauté s'empressa de mettre à ma disposition, que nous allons gravir la montagne vénérée.

Nous suivîmes d'abord le long et sombre corridor dont j'ai déjà parlé, et nous quittâmes le monastère par l'entrée du jardin. Arrivés au pied de la montagne, nous nous engageâmes dans un ravin montant, tracé entre l'Horeb et le Sinaï. Sur cette route escarpée, on remarquait de grands escaliers, ruinés par le temps, mais qui diminuaient les difficultés de notre marche ascendante. Un travail aussi colossal dans un pays si désolé indiquait une foi bien vive et des efforts bien puis-

sants de la part de ceux qui l'avaient entrepris. Après une montée d'un quart d'heure, nous nous arrêtâmes dans une grotte située au sud 1/2 ouest de l'église de sainte Catherine, pour y respirer un moment, car la côte était rude. Il y avait dans cette grotte une source abondante et limpide, et le moine, qui me servait de guide, m'apprit qu'un miracle avait amené l'eau dans ce lieu aride et sec. « Autrefois, me dit-il, un pieux ermite, qui avait exercé la profession de cordonnier, vint s'établir sous ce rocher; il y menait une vie exemplaire et Dieu n'était jamais sourd à ses ferventes prières : les sources étaient éloignées de son ermitage et il était obligé de descendre dans la vallée pour s'y désaltérer: il pria Dieu de lui envoyer de l'eau près de sa retraite, et à sa prière, l'eau sortit du rocher. » Cette source miraculeuse est désignée sous le nom de *source du Cordonnier*.

Après quelques minutes de repos, nous continuâmes notre route : nous suivions toujours le ravin, et nous atteignîmes bientôt la chapelle de sainte Marie. Il y avait dans l'intérieur une image d'un saint inconnu et une autre de la Vierge immaculée : je demandai à mon cicérone l'histoire de la fondation de cette chapelle aujour-

d'hui abandonnée, et voici ce qu'il me rapporta. « Il y a plusieurs siècles, me dit-il, une grande calamité vint affliger notre monastère ; les provisions, qu'on a toujours soin d'accumuler dans notre établissement, étaient épuisées, et les convois qu'on attendait depuis longtemps n'arrivaient pas : la famine décimait les religieux, et par surcroît de malheur, ils étaient sans cesse tourmentés par une effroyable quantité d'insectes dégoûtants. Dans cette triste conjoncture, il fut décidé qu'on sortirait en corps du couvent, et qu'on se dirigerait vers la cime du mont Sinaï pour y implorer le secours divin. On abandonna le monastère, dont on eut soin de barricader les portes, et les moines partirent en procession pour se rendre sur le sommet de la montagne. Chemin faisant, ils rencontrèrent une femme jeune et belle qui leur barra le passage ; elle avait un long voile noir sur la tête, et était vêtue d'une robe de deuil : c'était la bienheureuse vierge Marie : —Où allez-vous ainsi, dit la mère de Dieu en s'adressant au chef de la communauté ; pourquoi ce visage triste et cette attitude désolée ? — Une grande infortune est venu fondre sur nous, répondit le supérieur, nous manquons de pain et nous sommes couverts d'insectes qui sucent notre sang.

Nous allons ensemble sur la cime de ce mont pour prier Dieu de nous secourir. Dieu vous a déjà secourus, reprit la sainte Vierge, retournez au monastère et vous trouverez des vivres en abondance, les insectes périront sans pouvoir jamais se reproduire et vous ne manquerez plus désormais des choses nécessaires à la vie. Allez et croyez à ma parole. Les religieux rentrèrent dans le monastère qu'ils avaient laissé vide et bien fermé, et ils le trouvèrent rempli de grains et de provisions de toute espèce. Les moines, reconnaissants, bâtirent une chapelle qui s'élève dans le lieu même où la mère du Sauveur leur était apparue. La Vierge continue à nous protéger contre les Arabes, et c'est elle qui a rendu vaines toutes leurs attaques. »

En poursuivant notre ascension, nous passâmes sous deux portes en arcades placées à peu de distance l'une de l'autre. Autrefois, dans les temps de ferveur religieuse, il était défendu de visiter la montagne sur laquelle Jéhova apparut à Moïse, sans s'être confessé deux fois. Un prêtre confesseur, me dit le moine qui m'accompagnait, était placé à chacune de ces portes, et le visiteur ne pouvait les dépasser sans être muni d'un double billet de confession. Il y a environ cinq

cents ans, que les pèlerins sont affranchis de cette obligation. Il est certain que si cette coutume a été jadis en vigueur, il était impossible de la maintenir après l'établissement du mahométisme et la conversion des esclaves des moines.

Nous montâmes encore : près du sommet du mont Horeb, nous trouvâmes une chapelle consacrée à Élie, au fond de laquelle s'ouvrait une grotte creusée dans le roc, et où le prophète séjourna quelque temps. L'intérieur de cette caverne est peint et l'on y remarque une image du Christ. Ce fut là que le Seigneur parla à Élie (1). D'après les moines, les anges transportèrent cette grotte de Jérusalem sur le mont Horeb. Toutes les légendes que je viens de rapporter sont consignées dans un livre conservé religieusement dans les rayons poudreux de la bibliothèque du monastère. Au milieu d'une enceinte qui se déroule au pied de la chapelle du prophète Élie, s'élève un vieux cyprès, grand et sombre comme Moïse irrité : sur ce plateau sablonneux, la vue

(1) S'étant levé (Élie), il mangea et il but, et s'étant fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits, jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu.

Étant arrivé là, il demeura dans une caverne... — *Les Rois*, livre III, chap. 19, ℣. 8 et 9, traduction de la *Vulgate*, par Le Maistre de Sacy.

est masquée de tous côtés par d'immenses chaînes de montagnes, et le paysage a un aspect effrayant.

Un peu plus haut, nous visitâmes la grotte de saint Étienne : ce saint était un moine du couvent, mort il y a huit cents ans et dont j'avais déjà vu le squelette dans les funèbres caveaux du monastère.

Au-dessus de la grotte de saint Étienne, mon cicérone me fit remarquer dans le granit, l'empreinte distincte et bien marquée d'un pied de chameau. Les Arabes, qui ont du reste le plus profond respect pour le législateur desHébreux qu'ils appellent *Sidna Moussa*(notre maître, notre seigneur Moïse), les Arabes, dis-je, prétendent que Mahomet, leur prophète, visitant le Sinaï, monté sur son dromadaire, voulut laisser une trace de son passage sur cette montagne célèbre, et il permit que l'animal laissât l'empreinte de son pied spongieux, sur le granit le plus dur. Les musulmans ajoutent une foi entière à ce récit, mais le moine qui me rapportait la légende, ne manquait pas de lever les épaules en souriant d'un air incrédule.

Et nous nous élevâmes encore : jusqu'ici, et quoique la sombre montagne et le pays tout en-

tier nous parlâssent de Moïse, rien ne nous avait rappelé le grand révélateur d'une manière particulière. A l'exception de la grotte du prophète Élie, je n'avais trouvé sur le mont Sinaï, que des souvenirs du christianisme, souvenirs, il faut le dire, plus propres à rapetisser qu'à agrandir la scène. Mais je venais enfin, de rencontrer à quelques pas de la route, un rocher célèbre dans les annales juives, et marqué de croix par les moines du couvent. Ce rocher, placé au bord d'un effrayant précipice, s'élève au-dessus de la vallée de Raphidim. C'est de là que Moïse, les mains élevées vers le ciel, priait avec ardeur pour obtenir du Dieu des armées, le triomphe de son peuple et la défaite d'Amalec; mais ici, laissons parler la Bible :

« Cependant, Amalec vint à Raphidim, com« battre contre Israël.

« Et Moïse dit à Josué : Choisissez des hommes « et allez combattre contre Amalec. Je me tien« drai demain sur le haut de la colline, ayant en « main la verge de Dieu.

« Josué fit ce que Moïse lui avait dit, et il com« battit contre Amalec. Mais Moïse, Aaron et « Hur, montèrent sur le haut de la colline.

« Et lorsque Moïse tenait les mains élevées,

« Israël était victorieux; mais lorsqu'il les abais-
« sait un peu, Amalec avait l'avantage.

« Cependant les mains de Moïse étaient lasses « et appesanties : c'est pourquoi ils prirent une « pierre, et l'ayant mise sous lui, il s'y assit ; et « Aaron et Hur lui soutenaient les mains des « deux côtés. Ainsi, ses mains ne se lassèrent « point jusqu'au coucher du soleil.

« Josué mit donc en fuite Amalec, et *fit passer* « son peuple au fil de l'épée.

« Alors le Seigneur. dit à Moïse : Écrivez ceci « dans un livre, afin que ce soit un monument « *pour l'avenir*, et faites-le entendre à Josué : « car, j'effacerai la mémoire d'Amalec de dessous « le ciel.

« Moïse dressa-là un autel, qu'il appela de ce « nom : le Seigneur est ma gloire : car, dit-il :

« La main du Seigneur, s'élevera de son trône « contre Amalec, et le Seigneur lui fera la guerre « dans la suite de toutes les races. »

La vallée de Raphidim est appelée *Zébhahia* ou *Ouadi-Arb* (la vallée du combat) par les Arabes; elle est au sud du monastère. Lorsque du haut du rocher, le regard plonge dans le fond du pré-cipice, on est saisi de vertige et on recule effrayé : il est impossible de se figurer un paysage plus

sombre et plus désolé, que celui qui se déroule devant vous. La vallée de Raphidim, est morne et silencieuse comme un immense tombeau; rien n'y retrace le souvenir d'un combat mémorable, et le sang des Amalécites n'a pu la féconder. Cependant au milieu de ces sables calcinés, qui n'ont d'autre chaleur, d'autre vie que celle du soleil, on voit poindre un petit jardin, sorti péniblement de ses entrailles stériles, et ce bouquet de verdure qui se détache crûment dans ce fond d'un aspect lugubre, ne sert qu'à faire ressortir l'affreuse désolation de la vallée.

Arrivons maintenant sur le sommet du Sinaï : le paysage, toujours sombre et glacé, a revêtu des proportions colossales, et les masses imposantes qui se déroulent de toutes parts, lui impriment un caractère de grandeur et de majesté accablantes : j'avais devant les yeux le spectacle le plus grandiose et le plus triste de la création, et les seuls aspects de cette nature en deuil, sans même y rattacher les souvenirs qui la vivifient, me troublaient et me faisaient éprouver des émotions profondes. De tous côtés s'ouvraient d'effrayants précipices et, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'apercevait que des montagnes compactes dont la rudesse et la sévérité réveil-

laient des idées de puissance barbare et de force brutale. Certes, il n'est pas étrange, qu'au sortir de Memphis bâti sur les bords féconds du Nil, les Juifs se soient souvent révoltés contre l'autorité de Moïse : rien n'est triste, froid, stérile, comme l'Arabie pétrée, et les murmures des enfants d'Israël ne sont pas sans excuse. Les Hébreux, dira-t-on, ne travaillaient pas au désert comme en Égypte, mais au désert ils erraient sans abri sous le soleil ardent, plus accablant que les plus longues fatigues : la vue de cette terre frappée de malédiction au milieu de laquelle Moïse a su accomplir de si grandes choses, vous donne la mesure de la force extraordinaire de ce caractère indomptable, et l'on se sent écrasé sous le poids de tant de grandeur. Alors, on croit entendre l'homme fort, adressant à Jéhova cette prière qui ressemble tant à un reproche :

« ..... Seigneur, pourquoi votre fureur s'allume-t-elle contre votre peuple, que vous avez fait sortir de l'Egypte, avec une grande force et une main puissante !

« Ne permettez pas, je vous prie, que les Egyptiens disent : il les a tirés d'*Égypte* avec adresse pour les tuer sur les montagnes, et pour les

exterminer de la terre. Que votre colère s'apaise, et laissez-vous fléchir pour pardonner à l'iniquité de votre peuple.

« Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, vos serviteurs, auxquels vous avez juré par vous-même, en disant : je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel, et je donnerai à votre postérité seule, toute cette terre dont je vous ai parlé et vous la posséderez pour jamais (1). »

Rossini, a prouvé qu'il comprenait la grandeur sauvage du révélateur antique, lorsque, dans son Opéra de Moïse, il a composé cette admirable prière que tout le monde connaît et qu'on aimerait à entendre répéter par un chœur vigoureux, sur la cime du Sinaï :

Des lieux où tu résides
Grand Dieu toi qui nous guides,
Écoute ma prière, protège tes enfants.

Quand on songe aux difficultés de toute nature que Moïse a rencontrées durant le cours de sa longue mission ; quand on repasse dans son esprit les événements considérables qui se sont accomplis sous ce chef inspiré; quand on pense aux luttes incessantes qu'il a eues à soutenir, aux obstacles puissants qu'il a renversés, et que

(1) *Exode*, chap. XXXII, p. 2.

l'imagination fait apparaître au milieu de ces solitudes affreuses, la grande figure du révélateur hébreu, on est saisi de respect et d'admiration, et l'on s'étonne de la redoutable énergie de cet homme, qui savait briser toutes les résistances.

Le sommet du mont Sinaï est à trois milles environ du monastère; il est par les 28° 32' 50" de latitude nord. On y remarque les ruines d'une église et d'un monastère, qui furent détruits par les Arabes, à l'époque de leur conversion au mahométisme. Du haut de ce sommet aérien, on aperçoit Ras-Mohammed et le golfe d'Akabah. La chapelle, dédiée à sainte Catherine, bâtie sur la cime la plus élevée des montagnes environnantes, à la place où son corps fut trouvé, est au sud-ouest 1/2 ouest, et à deux milles de distance à vol d'oiseau du sommet du Sinaï. Une profonde vallée sépare ces deux monts rivaux. L'Horeb est au nord nord-ouest, à un demi-mille environ, toujours à vol d'oiseau, du même sommet. Le Djebel-Déra, qui donne son nom à la vallée au fond de laquelle repose le monastère, s'élève au nord 1/2 est à un mille et 1/2. Du haut de la montagne de sainte Catherine, on découvre les golfes d'Akabah et de Suez. Dans la chapelle consacrée à la vierge martyre, on montre un bloc

de pierre, qui représente d'une manière informe un cercueil renfermant un corps humain. Au fond de la vallée, on distingue quelques jardins appartenant à des familles arabes. Une grotte célèbre, pratiquée sous un rocher attenant à l'église en ruine, est l'objet de la vénération des pèlerins. « C'est sous cette grotte, me dit le moine qui m'accompagnait, que Moïse se cacha à l'approche du Très-Haut, pour ne pas mourir de frayeur : l'élu de Dieu avait passé quarante jours sur la montagne, sans prendre aucune nourriture, pour s'y préparer à voir le Seigneur ; mais lorsque le Seigneur descendit au milieu de sa gloire, Moïse, qui s'était glissé sous le rocher, fut saisi de terreur, et par un brusque mouvement, il souleva la pierre et y laissa l'empreinte, toujours visible, de son corps. L'Ecriture sainte fait mention de cette grotte (1) ; mais elle ne parle pas de cette empreinte miraculeuse laissée dans le granit ; elle dit que Moïse passa quarante jours sur la montagne (2), et elle nous parle de

(1) Et lorsque ma gloire passera, je vous mettrai dans l'ouverture de la pierre, et je vous couvrirai de ma main, jusqu'à ce que je sois passé. — *Exode*, chap. XXXIII, § 3, ỳ. 22.

(2) Et Moïse, passant au travers de la nuée, monta sur la montagne, et y demeura quarante jours et quarante nuits. — *Id.*, chap. XXIV, § 3, ỳ. 18.

cette frayeur, bien naturelle à l'homme témoin des prodiges et des manifestations redoutables qui épouvantèrent le peuple hébreu :

« Le troisième jour étant arrivé, sur le matin, comme le jour était déjà grand, on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs; une nuée très-épaisse couvrit la montagne, la trompette sonna avec grand bruit, et le peuple, qui était dans le camp, fut saisi de frayeur.

« Alors Moïse le fit sortir du camp pour aller au-devant de Dieu, et ils demeurèrent au pied de la montagne.

« Tout le mont de Sinaï était couvert de fumée, parce que le Seigneur y était descendu au milieu des feux; la fumée s'en élevait en haut comme d'une fournaise, et toute la montagne inspirait de la terreur.

« Le son de la trompette s'augmentait aussi peu à peu, et devenait plus fort et plus perçant : Moïse parlait à Dieu et Dieu lui répondait (1). »

Je passai plus d'une heure au sommet du mont Sinaï, en proie à des sentiments divers et confus, et après m'être délassé des fatigues de cette rude ascension, je me remis en route pour aller visiter

(1) *Exode*, chap. XIX, § 2.

d'autres lieux : nous descendîmes par le versant opposé de la montagne, la pente était à pic, et ce ne fut que grâce aux anfractuosités de cette masse rocheuse que nous pûmes arriver jusque dans la plaine : nous avions eu à surmonter de grandes difficultés, et plus d'une fois, je m'exposais à rouler au fond de quelque précipice où j'aurais infailliblement péri. Depuis notre sortie du monastère, nous avions trouvé plusieurs sources abondantes. Au bas de la montagne, nous nous trouvâmes dans l'*Ouadi-Arbaïn* (la vallée des Quarante), ainsi nommée, parce que quarante ermites du mont Sinaï y furent martyrisés par les Arabes en 373 : du nombre de ces ermites étaient saint Isaïe et saint Sabas (1). Une chapelle, consacrée à ces victimes de la foi chrétienne, s'élève dans un beau jardin, au milieu de montagnes couvertes de pierres : ce jardin, arrosé par un grand nombre de canaux, produit des légumes, du jardinage, du raisin ; on y remarque des oliviers, des peupliers, des figuiers, des pruniers, des grenadiers, des cyprès et un arbre que les Arabes appellent *téfergel*. La chapelle est au sud-est, à une lieue et demie du monastère. Quoiqu'il

(1) Voir la *Vie des Pères, des Martyrs, etc.*, par M. l'abbé GODESCARD, tome I, page 243.

soit fort difficile d'indiquer d'une manière certaine la position des lieux où Moïse opéra ses miracles, comme l'observe judicieusement le père Berruyer dans le passage cité au commencement de ce chapitre; néanmoins, les moines du couvent n'hésitent pas à assigner sa place à chaque souvenir, et nous allons avec mon cicérone, mais dans un cercle restreint, suivre les traces du peuple de Dieu. Le classement des lieux demeure sous la responsabilité des moines.

Nous sortîmes de la chapelle dédiée aux quarante martyrs, et nous continuâmes à avancer dans la même vallée en tournant le mont Horeb : après une demi-heure de marche, et à une lieue du monastère, nous nous arrêtâmes devant l'énorme bloc de roche que Moïse frappa de sa verge pour en faire jaillir cette source abondante destinée à désaltérer les enfants des Hébreux et à apaiser leurs éternels murmures : si ce n'est pas là le rocher d'où sortit l'eau miraculeuse, on doit convenir que les apparences prêtent singulièrement à l'illusion : on voit sur le devant de ce roc durci onze bouches et une large bande qu'on dirait formée par un courant d'eau desséché : cette bande fait le tour du rocher : c'est une veine d'une couleur différente de celle du bloc entier. Je

dois ajouter, contrairement à quelques assertions, que l'eau est très-abondante dans les environs.

De l'Ouadi-Arbaïn, appelé aussi le vallon d'Horeb, nous passâmes dans la vallée de *Melghia*, qui en est la continuation : dans cette vallée, et à vingt-cinq minutes environ du monastère, on me montra la roche qui avait supporté le veau d'or (1). Cette roche a un creux profond, les Arabes l'appellent *Mugour-el-Bagar* (l'abreuvoir de la Vache). La vallée de Melghia est aujourd'hui couverte de pierres, et il serait difficile, sans la déblayer, de s'y livrer aux danses joyeuses qui suivirent la glorification du veau d'or.

Dans la même vallée, se trouvent les débris de la maison d'Aaron : à peu de distance de ces ruines, insignifiantes par elles-mêmes, et à vingt minutes du monastère, s'élève le Djebel-Aaroun (la montagne d'Aaron), ainsi désignée par les Arabes eux-mêmes : c'était là que le frère de Moïse habitait sous une tente. Sa famille occupait la maison de Melghia où il allait

(1) Aaron les ayant pris (les pendants d'oreilles), les jeta en fonte, et il en forma un veau. Alors les Israélites dirent : Voici vos dieux, ô Israël, qui vous ont tiré de l'Égypte.

Ce qu'Aaron ayant vu, il dressa un autel devant le veau, et il fit crier par un héraut : « Demain sera la fête solennelle du Seigneur. » — *Exode*, chap. XXXII, § 1, ỿ. 4-5.

prendre ses repas et passer la nuit : ces détails sont conformes, je ne dirai pas seulement aux traditions, mais même à ce qui se voit aujourd'hui dans un pays où le présent a tant d'analogie avec le passé. Dans l'Orient, les grandes familles vivent séparées de leur chef naturel pendant toute la journée, il en était ainsi du temps de Moïse ; le sacrificateur demeurait sous la tente, et l'homme privé se réfugiait dans la maison de Melghia. Le Djebel-Aaroun affecte la forme d'un large pain de sucre.

Nous nous rapprochions du monastère : un quart d'heure avant d'y arriver, nous vîmes la pierre contre laquelle Moïse indigné brisa les tables de la loi (1). Les Arabes l'appellent *Ayar-Moussa* (la pierre de Moïse). Elle est au pied du mont Horeb. A une lieue environ du couvent, sur la route de Tor, on remarque un espace recouvert d'une terre noirâtre, c'est là, dit-on, que furent engloutis Coré, Dathan et Abiron (2). Enfin, à l'est-

(1) Et s'étant approché du camp, il (Moïse) vit le veau et les danses. Alors il entra en une grande colère, il jeta les tables qu'il tenait à la main, et les brisa au pied de la montagne. — *Exode*, chap. XXXII, § 3, ℣. 19.

(2) Aussitôt donc qu'il eut cessé de parler (Moïse), la terre se rompit sous leurs pieds,

Et s'entrouvrant, elle les dévora avec leurs tentes et tout ce qui était à eux.

sud-est de l'église, sur le sommet élevé de *Djebel-el-Karouf* (la montagne du mouton), on voit poindre une croix, et c'est de ce lieu que Moïse aperçut le buisson ardent (1).

Je rentrai dans le monastère harassé de fatigue : néanmoins comme nous devions repartir dès le lendemain, avant même de prendre du repos, je demandai à visiter l'église et l'intérieur du couvent : le chef de l'établissement, toujours plein de prévenances, se mit lui-même à ma disposition, et aussitôt, nous nous dirigeâmes ensemble vers la bibliothèque de la communauté : mes compagnons de voyage et quelques religieux s'étaient joints à nous. Il paraît que cette bibliothèque, fort réduite aujourd'hui quant à la valeur et au nombre des ouvrages, renfermait autrefois des livres très-précieux : la pièce qui renferme

Ils descendirent tout vivants dans l'enfer, étant couverts de terre, et ils périrent du milieu du peuple.—*Nombres*, chap. XVI, § 2, ℣. 31, 32, 33.

(1) Cependant Moïse conduisait les brebis de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian, et ayant mené son troupeau au fond du désert, il vint à la montagne de Dieu, nommée *Horeb*.

Alors le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson, et il voyait brûler le buisson sans qu'il fut consumé.

Moïse dit donc : Il faut que j'aille reconnaître quelle est cette merveille que je vois, et pourquoi ce buisson ne se consume point. *Exode*, chap. III, § 1 ℣. 1, 2, 3.

les volumes poudreux que les moines ne lisent jamais, n'offre rien de remarquable : on y compte jusqu'à deux mille volumes, et le monastère en possède trois mille : la plupart des ouvrages sont écrits en grec ancien; il y en a plusieurs en caractères arabes et quelques-uns en indien, en anglais, en italien et en russe : on y trouve en outre quelques manuscrits auxquels les moines attachent un grand prix.

Nous avions déjà parcouru le jardin et les caveaux, et de la bibliothèque nous passâmes dans l'église : l'intérieur de cet édifice, qui possède des richesses considérables, est décoré avec le plus grand luxe : les dalles en marbre et de diverses couleurs, sont artistement entremêlées : les murs ont couverts de dorure et surchargés d'ornements ; le satin et d'autres étoffes précieuses s'y déploient de toutes parts : les jours de fête, l'église est éclairée par une prodigieuse quantité de lustres d'argent et de vermeil : ces lustres, répandus en trop grand nombre, sont distribués sans goût dans la nef et dans le chœur. Un aigle ou un Saint-Esprit posé sur la chaire, les ailes déployées, soutient une lampe avec son bec, et supporte un bougeoir sur sa tête. L'église possède plusieurs tableaux de toutes dimensions,

mais au point de vue de l'art, toutes les peintures sont détestables ou ridicules : saint Michel, vainqueur de Satan, et saint Georges, terrassant un dragon, sont des sujets de prédilection et on les retrouve fréquemment reproduits dans l'église du monastère du Sinaï, comme dans la plupart des églises grecques : les Abyssiniens, on le sait, affectionnent les mêmes saints et se plaisent à les représenter dans les mêmes situations : ce goût leur a été sans doute inspiré par les Grecs, dont ils ont en outre adopté les principales hérésies. Les peintres des deux pays sont à peu près d'une égale force, et si l'on ne connaissait leur piété sincère et leur vénération profonde pour tous les saints en général, et pour saint Georges et saint Michel en particulier, on serait tenté de croire qu'ils ont voulu faire des caricatures, au lieu de traiter des sujets graves et sacrés. Quoique plusieurs princes aient envoyé de riches offrandes au monastère du Sinaï, c'est principalement à la Russie que la communauté est redevable des précieux ornements de son église.

Dans les stalles placées en deçà du chœur, nous trouvâmes plusieurs moines occupés à lire leur bréviaire; nous franchîmes l'estrade qui nous séparait du maître-autel, et nous entrâmes dans

un sanctuaire élevé dans le lieu même ou Jéhovah apparut à Moïse au milieu du buisson ardent : cet asile vénéré est situé dans le fond de l'église, et les fidèles n'y pénètrent qu'avec un sentiment de religieuse frayeur. Un autel chrétien est bâti sur la pierre même d'où s'échappait le buisson miraculeux, qui brûlait sans se consumer. Le sanctuaire est magnifiquement orné : le plancher est couvert de frais tapis; il y a, comme dans l'église, une grande profusion de lustres, et autour de l'autel, sur les murs, au plafond, on ne voit qu'or et argent. La plupart des tableaux qu'on y remarque représentent toujours saint Georges ou saint Michel. Outre l'église et le sanctuaire, il y a encore vingt-quatre chapelles dans le couvent.

Avant de terminer notre visite, nous demandâmes à voir les reliques de sainte Catherine : on nous reconduisit dans le chœur de l'église, où se trouve le cercueil en marbre de la vierge martyre : des lampes brûlent nuit et jour au-dessus de ce cercueil enveloppé de riches ornements : on alluma une bougie, on remplit l'encensoir de parfums, on encensa la châsse, et le supérieur, tête nue, l'ouvrit lui-même avec les marques du plus profond respect : tous les religieux réunis

dans l'église s'étaient rapprochés de nous pour contempler une fois de plus les précieuses reliques : un d'entre eux soutenait un plateau d'argent recouvert d'une étoffe soyeuse, ornée de franges d'or : le supérieur prit la tête de la sainte et la déposa sur ce plateau, afin que nous pussions la considérer de plus près. Cette tête, hideuse comme celle de tous les cadavres, portait une couronne : on nous montra ensuite une main entourée d'or; les doigts étaient ornés de bagues d'une grande valeur; mais comme la tête, cette main était décharnée, et tous les ornements ne pouvaient l'embellir : les restes du corps, enveloppés de fin coton demeurèrent dans la châsse où l'on remarquait plusieurs mouchoirs de prix, couverts de broderies turques. Les moines demandèrent, comme une insigne faveur, qu'on leur permit de baiser les reliques de la sainte, qu'on replaça bientôt après dans le cercueil.

Les religieux n'avaient plus rien à nous montrer, et je me disposai à rentrer chez moi : en suivant la galerie qui conduisait à ma chambre, je fis la rencontre d'un moine d'environ trente ans : cet homme n'avait pour tout vêtement qu'une robe de bure grossière ; sa tête et ses pieds étaient nus. Il avait une de ces physionomies profondes

et mystérieuses qui vous attirent malgré vous; il connaissait plusieurs langues et parlait très-bien le français : il m'aborda poliment, et nous liâmes conversation : je fus d'abord étonné de l'étendue et de la variété de ses connaissances : pendant que nous causions, un moine passa et me dit à l'oreille: «Cet homme est fou : » un moment après un autre religieux me prit à l'écart, et me dit à son tour : « Cet homme a trop étudié et son intelligence s'est troublée. » Voici à peu près ce que me disait ce fou dont la conversation manquait trop souvent de suite : « Vous me demandez, Monsieur, ce que je sais de l'histoire de ces lieux, et si cette histoire est écrite dans les livres de notre bibliothèque : levez les yeux, regardez ces montagnes qui dominent le monastère, elles sont un livre éternel pour qui sait y lire. Toutes les figures de l'Ecriture sainte sont sculptées sur le granit en gigantesques caractères : voyez-vous le dos de ce mont superbe, voilà l'arche de Noé : admirez ce vieillard avec sa grande barbe, il a devant lui un livre de physique, il étudie la nature et vous pouvez lire sur son visage une expression d'espoir qui l'épanouit (Mais hélas! je ne savais rien voir de toutes ces choses). Les moines de ce couvent sont d'une ignorance cras-

se ; ils déplacent tous les objets et suivent aveuglément de vulgaires traditions. J'ai été conduit ici par le malheur, j'espérais trouver plus de ressources dans ces lieux antiques et vénérés, j'ai été amèrement déçu : quelques souverains ont fait des dons précieux au monastère, mais ses principales richesses sont dues à la science divine des anciens moines qui possédaient la pierre philosophale. Ce qui m'a le plus frappé en parcourant les montagnes qui nous environnent, c'est le grand escalier qui conduit au sommet du Sinaï, et les deux portes sous lesquelles vous êtes sans doute passé. Je suppose qu'autrefois cet escalier avait une rampe, alors que le monastère était un superbe palais, habité par des rois puissants et qu'une ville florissante vivifiait ces tristes solitudes. A ces époques reculées, les législateurs et les grands poètes, tels que Lycurgue et Homère, venaient puiser dans ces lieux, leur science et leurs inspirations. Pendant leur long séjour dans les vallées d'Horeb et de Raphidim, les Israélites exécutèrent d'immenses travaux, ils donnèrent une physionomie et une voix à la montagne Sainte, et la montagne parle à qui veut l'écouter..... »

Cet homme, dont je ne rapporterai pas toutes

les excentricités, mais qui faisait preuve d'une haute intelligence et d'une vaste érudition dans ses moments lucides, s'appelait Pierre Coustouroussi ; il m'apprit qu'il était retenu, contre son gré, dans le monastère où il était gardé à vue : il me remit furtivement une lettre qu'il avait écrite en cachette, en me priant de la remettre à son correspondant du Caire, dont il me donna l'adresse, et il se retira dans sa cellule, la plus misérablement meublée du couvent.

Cette journée avait été bien remplie, et le soleil venait de disparaître lorsque je rentrai dans ma chambre, harassé de fatigue : le cuisinier de la communauté me servit le repas du soir, composé de poisson salé, d'olives, de fromage frais et de fruits. Le sommeil ne se fit pas attendre, et le lendemain matin je me disposai à partir : je me joignis à mes compagnons de voyage, et après avoir remis notre offrande au supérieur et remercié les religieux de leurs complaisances, nous sortîmes du monastère. Nos guides, informés de nos intentions depuis la veille, nous attendaient au pied des murailles ; nous montâmes sur nos chameaux, et satisfaits de notre pieuse excursion, nous reprîmes la route de Tor.

Je m'éloignais avec regret de ces lieux si jus-

tement célèbres. Je reportais souvent mes regards derrière moi pour contempler encore l'ensemble grandiose de cette nature étonnante ; je repassai dans mon esprit la série des grands événements dont ces solitudes ont été le théâtre, et j'étais sous le charme des plus graves préoccupations, lorsque j'arrivai sur le bord de la mer, le lendemain de notre départ du monastère.

SOMMAIRE.

Départ pour Suez par la voie de terre.—Vallée de Karm.—Route. — Birket-Faraoun.— Eau saumâtre. — Caractère de nos guides. — Nous côtoyons le rivage. — Bel aspect des montagnes.— Privations. — Marches nocturnes. — Diverses manières de voyager à chameau. — Les sources de Moïse.—Arrivée à Suez. — Description de cette ville et de ses environs. — Mon embarras. — Proposition d'un Copte. — Départ de Suez. — Description de la route. — Bonté d'une négresse.— Arrivée au Caire. — Une tradition arabe au sujet de la fondation de cette ville. — Je donne des leçons de français. — Effets merveilleux mais nuisibles du hachich. — Pleureuses publiques. — Départ pour l'Abyssinie. — Désert de la Thébaïde. — Anciens télégraphes. — Caravane nombreuse. — Manière de monter à chameau. — Amour de la patrie. — Arrivée à Cosseïr. — Gracieux accueil du gouverneur. — Description de la ville.— Départ pour Djeddah. — J'y trouve M. Tamisier.

CHAPITRE X.

Les vents du nord continuaient à souffler invariablement, et nos marins ne songeaient pas encore àpour suivre leur route : la plupart des bateaux que nous avions rencontrés depuis notre départ de Djeddah, s'étaient arrêtés à Tor et attendaient un temps propice pour se rendre à Suez. Un grand nombre de passagers de tout sexe

et de toute condition, fatigués d'une navigation aussi lente, s'étaient décidés à débarquer et se disposaient à continuer leur voyage par terre. Les Coptes qui m'avaient amené au mont Sinaï, me proposèrent de me joindre, avec eux, à la caravane qui partait le lendemain : nous étions menacés de passer plusieurs jours au mouillage ; la mer n'avait jamais eu beaucoup d'attrait pour moi, et je me décidai à abandonner définitivement le navire. Je traitai avec un chamelier qui s'engagea à me transporter à Suez avec mes effets, pour la somme de vingt-cinq piastres, et le jour suivant je me mis en route avec quelques chrétiens et cinq familles musulmanes qui revenaient du pèlerinage de la Mecque.

A trois quarts d'heure du village de Tor, nous nous arrêtâmes dans la vallée de Karm, où nous remplîmes nos outres : il y a là des jardins, d'innombrables palmiers, et l'eau qu'on y boit est fort bonne ; cette vallée est traversée par le ruisseau ou le torrent de Kamram , dont j'ai déjà parlé.

Après une courte station, nous reprîmes notre marche : nous cheminâmes pendant neuf heures dans la direction nord-nord-ouest, et nous arrivâmes dans un lieu appelé *Jiaa*. Notre route était

tracée dans une plaine stérile, entre des collines parallèles à la mer et les hautes montagnes de la chaîne arabique, dont nous nous approchions sensiblement. Chemin faisant, nous distinguions à notre gauche des groupes de palmiers, sous lesquels se trouve la source de *Tahadé* dont l'eau est, dit-on, délicieuse et très-abondante.

Le lendemain, nous continuâmes à avancer dans la plaine, toujours aride et pierreuse : bientôt cependant nous nous enfonçâmes dans les montagnes. Nous suivîmes par intervalles le cours de plusieurs torrents desséchés, et après six heures de marche, nous nous retrouvâmes sur les bords de la mer, dans le lieu appelé par les Arabes *Birket-Faraoun* (étang de Pharaon). C'est là que, d'après les traditions, les Hébreux, sous la conduite de Moïse, passèrent la Mer Rouge à pied sec, et que Pharaon fut englouti avec toute son armée : nous nous trouvions dans une vaste enceinte de montagnes; la plage était unie et sablonneuse, et, dans cette belle plaine, il me semblait entendre le cantique d'actions de grâces des enfants d'Israël, reconnaissants envers le Seigneur qu'ils devaient blasphémer tant de fois avant d'entrer dans la terre promise.

.... « Chantons des hymnes au Seigneur, parce

qu'il a fait éclater sa grandeur et sa gloire, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

« Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon Sauveur ; c'est lui qui est mon Dieu, et je publierai sa gloire ; il est le Dieu de mon père, et je releverai sa grandeur.

« Le Seigneur a paru comme un guerrier ; son nom est le Tout-Puissant.

« Il a fait tomber dans la mer les chariots de Pharaon et son armée. Les plus grands d'entre ses princes ont été submergés dans la Mer Rouge.

« Ils ont été ensevelis dans les abîmes ; ils sont tombés comme une pierre jusqu'au fond des mers.... (1). »

Nous longeâmes la mer pendant l'espace de neuf heures, et nous arrivâmes à la station de *Markha* (amertume) où l'on trouve une source d'eau saumâtre et quelques étels, qui prêtent leur charmant ombrage aux voyageurs. Nous avions cheminé trois heures dans la direction nord-ouest, deux heures et demie vers l'ouest, et neuf heures et demie dans la direction nord-nord-ouest; en tout quinze heures.

(1) *Exode*, chap. xv, § 1.

Les hommes qui nous servaient de guides étaient loin de vivre en bon accord, et on aurait vainement cherché parmi eux le type du Bédouin tel qu'il a été dépeint par certains voyageurs : le Bédouin, si poétique avec ses mœurs errantes, son caractère altier, son dédain pour les richesses, le Bédouin, si fier de sa sauvage indépendance, alors qu'il n'avait pour tout bien que ses troupeaux, ses chameaux et ses montagnes âpres comme lui, ce Bédouin n'existe plus sur la côte d'Asie. Après s'être montrée longtemps insociable, cette race a consenti à communiquer avec les étrangers et les hommes des villes, et elle a perdu dans ce contact son caractère original et ses habitudes antiques. Aujourd'hui les Bédouins sont avides de richesses, et dans leur sordide cupidité, tous les moyens leur semblent bons pour se les procurer. Ils sont haineux, vindicatifs, jaloux les uns des autres. Ils ne veulent pas reconnaître de chef, et ils vivent dans une espèce de république exagérée. Ils ont été dans la nécessité de s'imposer certaines lois que leur naturel mobile les pousse sans cesse à enfreindre ; ils s'efforcent, mais en vain, de maintenir entre eux une égalité impossible, et ils sont en proie à de continuelles dissensions. Ils s'observent mutuelle-

ment, n'ont aucune confiance les uns dans les autres, et je les ai vu souvent dégaîner leurs poignards en échangeant de sinistres regards et de terribles menaces.

En partant de Markha, nous continuâmes à contourner la baie magnifique de Birket-Faraoun. Arrivé au pied de la chaîne qui enveloppe la plaine et vient en finissant se baigner dans la mer, nous fûmes obligés de cheminer dans l'eau pendant un quart d'heure ; heureusement, nous étions montés sur nos chameaux et nous pûmes, sans miracle, passer les flots à pied sec. Trois heures et demie après notre départ de Markha, nous étions dans un lieu désigné sous le nom de *Cheikh-abou-Sélima*. Là, nous cessâmes de côtoyer le rivage, et la route se trouva tracée dans le lit d'un torrent bordé de hautes montagnes de roche. Après sept heures de marche, notre horizon s'était étendu, et nous venions camper sous les dattiers de *Sal*, où nous trouvâmes de l'eau meilleure que celle de la veille. Nous avions cheminé pendant trois heures et demie vers le nord-nord-ouest, deux heures vers le nord-est, et une heure et demie dans la direction du nord-ouest.

L'aspect des montagnes au milieu desquelles on rencontrait de loin en loin quelques arbres

chétifs, était sévère, mais pittoresque et original : la plupart de ces masses inébranlables paraissaient des ruines de ces monstrueux édifices élevés dans ces époques reculées, où le colossal tenait lieu du beau. La rudesse et l'aridité des montagnes faisaient ressortir les rares ombrages des vallons, et les moindres bouquets de verdure me semblaient de riants jardins. Ces monts, aux apparences bizarres, se dressent dans le voisinage de la mer, et sont séparés de la grande chaîne ; ils se composent de roches blanches ou roussâtres, superposées par assises horizontales, dont l'épaisseur est généralement d'environ un pied. A Markha, seulement, ils sont formés de roches noires, entassées en couches irrégulières, dont les premières dessinent quelquefois un léger angle avec l'horizon.

Pendant ce voyage de Tor à Suez, mes forces furent mises à une rude épreuve ; jamais depuis mon départ du Caire, je ne m'étais trouvé dans une situation aussi triste et aussi pénible : mes ressources étaient épuisées et, en faisant de dix à douze lieues par jour dans la saison des plus ardentes chaleurs, je n'avais pour toute nourriture qu'un peu de pâte cuite sous la braise et des oignons crus. Je n'étais pas encore entièrement

remis de ma maladie, et de semblables aliments au milieu de tant de fatigues, n'étaient pas propres à hâter ma guérison ; j'avais, il est vrai, pour soutenir mon courage, l'inépuisable poésie du voyage, des levers de soleil merveilleux, des horizons fantastiques, des sites étranges et des aventures singulières, et cette nourriture de l'âme me rendait les forces que les privations matérielles tendaient à m'enlever.

Le lendemain matin, nous quittâmes la station de Sal : environ deux heures après notre départ, nous cheminions dans le lit d'un torrent desséché, lorsque la berge s'entr'ouvrit, comme pour nous frayer un passage par lequel nous nous échappâmes, et nous nous trouvâmes pour ainsi parler, dans la seconde partie du désert. En regardant derrière nous, l'horizon était extrêmement borné, et un mur naturel dérobait à notre vue le terrain que nous venions de parcourir. Ce terrain, qui nous avait déjà paru si aride et si misérable, allait se faire regretter, car celui qui se présentait devant nous était encore plus triste et plus désolé : le premier objet qui frappa nos regards fut un vaste espace que nous prîmes d'abord pour un cimetière couvert de tombeaux de marbre blanc dominés par un superbe mausolée :

un grand nombre de blocs de pierre calcaire que le hasard avait disposé avec une certaine symétrie causaient cette illusion. De là nous revîmes la mer que nous longeâmes à distance en nous rapprochant insensiblement de la côte, jusqu'à la hauteur de Suez. Les grandes montagnes d'Égypte qui nous dérobèrent le soleil quelque temps avant son coucher, reposaient leurs bases dans les flots. Peu d'instants après, nous suivîmes de nouveau le lit d'un grand torrent bordé d'épais taillis. L'aspect du *cimetière* avait produit sur nous une triste impression, et ces taillis, sombres comme des cyprès, n'étaient pas propres à l'effacer. Jusqu'aux sources de Moïse (Eïoun-Moussa), le désert ne nous offrit que des sites affreux, et ce fut avec un plaisir vivement senti, que je découvris les groupes nombreux de palmiers qui avoisinent la meilleure eau du désert. De Sal aux sources de Moïse, nous avions cheminé vers le nord-ouest pendant les deux premières heures, et dans la direction du nord-nord-ouest pendant treize heures. Six heures après notre départ de Sal, nous nous étions arrêtés à *Aouhara* où l'on trouve de l'eau exécrable. Depuis Tor jusqu'à cette station nous avions passé des nuits délicieuses ; mais à partir de ce lieu, il commença à tomber beaucoup

d'humidité après le coucher du soleil; cette humidité était peu dangereuse pendant que nous étions en marche, mais elle pouvait produire de funestes effets sur ceux qui la recevaient durant leur sommeil. et quelques-uns de mes compagnons de voyage arrivèrent à Suez, avec des ophthalmies.

Nous avons déjà vu que selon les climats et les saisons, les caravanes voyageaient à diverses heures du jour et de la nuit; dans ce dernier trajet, nous nous étions abandonnés en quelque sorte au caprice de nos chameliers et nous cheminions tantôt sous le soleil, et tantôt à la clarté des étoiles. Nos marches nocturnes avaient quelque chose de fantasmagorique : la lune éclairait le désert et les grandes ombres de chameaux se réflétaient sur les sables dorés ; les femmes, voilées et perchées sur leurs paisibles montures, ressemblaient à de noirs fantômes; les animaux rangés en file avançaient d'un pas lent et mesuré; on eut dit la marche d'un convoi funèbre. Nous marchions au milieu d'un calme profond, et le silence général était parfois interrompu par le chant du chamelier bédouin, chant sauvage et sans apprêt, d'une expression vague et mélancolique et qui, malgré sa rudesse, avait un charme

inconnu. Je m'éloignais souvent de la troupe ambulante, pour contempler dans son ensemble le spectacle, étrange et plein d'intérêt, d'une caravane cheminant pendant la nuit au milieu d'un désert, à la clarté incertaine de la lune et des étoiles, et, absorbé dans cette contemplation, les chameaux étaient déjà loin, lorsque je songeais à les rejoindre.

Mes compagnons de voyage avaient adopté des moyens de transport, qui différaient selon l'âge, le sexe et les conditions de chacun ; on plaçait les enfants dans des espèces de cages ou de paniers jumeaux attachés aux flancs d'un chameau, le père ou la mère, assis sur le dos de l'animal, veillaient sur les mouvements des jeunes prisonniers; les personnes riches qui ne pouvaient pas supporter les rudes secousses des chameaux, s'étendaient sur un lit suspendu entre deux de ces animaux placés à la queue l'un de l'autre. Grâce à leur marche égale et constamment soutenue, les cordes qui retenaient le lit, étaient toujours tendues, et les voyageurs privilégiés ne ressentaient pas le moindre mouvement; d'autres s'établissaient dans des palanquins tapissés de riches étoffes et ornés de draperies flottantes, assujettis sur les bosses des chameaux : la plupart n'a-

vaient d'autre siége que leurs selles recouvertes de tapis ou de couvertures de laines. Lorsque nous voyagions pendant la nuit, ceux qui ne pouvaient pas vaincre le sommeil, se faisaient attacher sur leurs montures et s'endormaient avec sécurité ; les personnes qui négligeaient de prendre cette précaution roulaient souvent sur le sable et couraient risque de se casser quelque membre, lorsqu'elles n'avaient pas la force de se tenir réveillées.

Nous n'étions plus qu'à une courte distance de Suez ; l'eau des sources de Moïse près desquelles nous étions campés, était meilleure que toutes celles que nous avions rencontrées depuis notre départ de Tor, mais elle n'était pas absolument bonne ; cette eau sort de la terre par cinq ouvertures pratiquées au milieu d'un frais gazon qu'elle arrose. Des touffes de joncs et de roseaux s'élèvent dans le voisinage de ces sources que les cimes des palmiers annoncent de loin aux voyageurs. Les environs pourraient être livrés à la culture, et il serait facile d'y entretenir quelques jardins en utilisant les eaux qui s'écoulent sans profit. On n'aperçoit pas une seule habitation dans les alentours, mais cette station est fréquentée par de nombreux Bédouins qui y conduisent leurs

chamelles et leurs troupeaux. Les sources de Moïse, sont situées dans une plaine sablonneuse; l'abord par mer en est fort difficile. Ce lieu sert de campement aux caravanes qui partent de Suez pour se rendre à Tor ou au mont Sinaï. Les Arabes du voisinage apportèrent des dattes qu'on s'empressa de leur acheter, et ils nous offrirent du lait de chamelle qui me parut excellent. Cette station est à une demi-lieue du rivage; c'est de là que Suez tire, en partie, sa provision d'eau; les *sackas* (1) s'y transportent indistinctement par mer ou par terre à dos de chameau : après les fatigues d'une traversée dans le désert, on est heureux de trouver un lieu de repos aussi séduisant que les sources de Moïse.

Nous quittâmes Eïoun-Moussa peu de temps avant le coucher du soleil, et après trois heures et demie de marche dans la direction nord-ouest, nous arrivâmes en face de Suez; nous passâmes la nuit sur le rivage, et le lendemain à l'aurore, des bateaux, qui étaient venus à notre rencontre, nous transportèrent dans la ville.

Comme Saouakim et la plupart des villes anciennes du littoral occidental du golfe Arabique,

(1) Porteurs d'eau.

Suez, autrefois Arsinoë, doit sa fondation à Ptolémée Philadelphe. Son port est très-fréquenté et son commerce fort considérable; c'est là que viennent aboutir les navires qui transportent en Egypte, par la voie de la mer Rouge, les marchandises de l'Inde, du golfe Persique, de l'Abyssinie et de l'Arabie. A cause des moussons, les arrivées et les départs des navigateurs au long cours, ont lieu à des époques déterminées, les bâtiments qui passent le détroit de Bal-el-Mandeb quittent Suez dans les mois d'avril, mai, juin, juillet et août et y abordent pendant l'hiver. Il y a un service régulier de bateaux à vapeur pour le transport des passagers et des dépêches, entre Bombay et ce point extrême du golfe Arabique: ces paquebots touchent à Aden. Il y a un dépôt de charbon à Cosseïr, où l'on débarque quelquefois les voyageurs qui veulent explorer la haute Egypte. Le mouillage de Suez est assez sûr, il est abrité au sud-ouest par une ligne de collines, et dans les plus mauvais temps, les navires à l'ancre n'y courent jamais de danger sérieux. Les bateaux sans pont qui font le cabotage dans la mer Rouge viennent mouiller près du débarcadère et s'amarrent à terre.

Malgré son importance commerciale, Suez est

une petite ville ; ses maisons construites en pierre, dans le même style que celles du Caire, sont surmontées de terrasses ; la mosquée, la demeure du gouverneur et les bâtiments de la douane sont d'assez belle apparence, mais le reste des habitations n'offre rien de remarquable. Suez est entouré de vieilles murailles flanquées de tours en ruines. Entre autres curiosités, on montre aux voyageurs la maison qu'habita Bonaparte pendant son séjour dans cette ville ; lors de mon passage à Suez, elle était occupée par l'agent de la compagnie des Indes ; cette maison, fort ordinaire d'ailleurs, est située sur la principale place de la ville.

Quoique les environs de Suez soient entièrement arides, son marché offre néanmoins des ressources variées et l'on y trouve tout ce qui est nécessaire à la vie animale ; si les denrées de toute sorte qui se vendent dans cette ville, paraissent chères aux voyageurs qui arrivent du Caire, il n'en est pas de même pour ceux qui viennent de Djeddah où la plupart des marchandises sont cotées à des prix très-élevés. Suez entretient des relations continuelles avec la capitale de l'Égypte d'où elle reçoit tout ce qui lui manque : les habitants des vallées voisines du

Sinaï, lui envoient quelquefois des légumes et des fruits, et la mer lui fournit du poisson en abondance.

On n'aperçoit autour de la ville aucune trace de végétation; les terrains environnans sont envahis par des sables stériles et on chercherait en vain un peu d'ombre et de verdure; l'air de Suez est assez sain, et on n'est pas exposé à y contracter de graves maladies; les ophthalmies, ce fléau de l'Égypte, y sont rares; et la peste elle-même n'y arrive que de loin en loin : l'hiver n'y est jamais rigoureux, mais les chaleurs s'y font vivement sentir en été. Il y a aujourd'hui dans cette ville des agents consulaires anglais et français.

J'étais arrivé à Suez dans le plus complet dénûment; ma bourse était vide, et je ne savais pas trop comment je pourrais continuer ma route. L'un des deux Coptes avec lesquels je voyageais depuis Djeddah, me témoignait beaucoup de bienveillance et même d'affection; il vint à moi dès qu'il eut appris la fâcheuse situation dans laquelle je me trouvais, et, après m'avoir offert ses services : « Tu vois, me dit-il, que je t'aime comme mon fils, je possède au Caire une belle maison, tu viendras l'habiter en arrivant; j'ai une fille jeune et agréable et, si tu veux, elle deviendra ta

femme : je connais les Français, ils sont actifs, intelligents, le pacha les protège, il te sera facile d'obtenir une bonne position et tu rendras ma fille parfaitement heureuse. » On sait que ces sortes d'unions entre des femmes Coptes et des Européens, unions qui s'opèrent sans le concours des autorités civiles ou religieuses, sont fort communes au Caire ; ces mariages de la main gauche n'engagent à rien pour l'avenir, et je fus sur le point de me laisser séduire : néanmoins, je ne voulus pas prendre d'engagement, même verbal, et quelques heures de réflexion suffirent pour me faire comprendre que la proposition du Copte n'était pas acceptable : évidemment cet homme ne me croyait pas aussi dépourvu de ressources que je l'étais en réalité, il supposait que la gêne dans laquelle je me trouvais n'était que momentanée, car il n'aurait pas pu sans cela me faire l'offre de sa fille, à moins qu'il ne voulut s'en débarrasser à tout prix. En repoussant sa proposition, je ne pouvais accepter ses services, et je retombais dans mon premier embarras ; il m'était d'ailleurs aussi difficile de rester à Suez, où je ne connaissais personne, que de poursuivre mon voyage, et il fallait sortir de cette triste situation. J'étais dans une perplexité cruelle, lorsqu'en

fouillant dans ma malle, devenue fort légère, je découvris dans le fond, un pantalon de drap oublié et dont je pouvais parfaitement me passer. Depuis Saouakim, je n'avais pas quitté l'habit turc et j'étais décidé à ne pas en revêtir d'autre jusqu'à mon retour en France. Ce pantalon était encore en fort bon état, le drap en était fin, je le remis à un dellal (1) qui le promena dans la ville et le vendit pour la somme de vingt piastres d'Égypte (environ cinq francs). Je m'empressai de traiter avec un chamelier qui s'engagea à me transporter au Caire et à me fournir de l'eau pendant le voyage pour quinze piastres, les trois quarts de ma fortune. J'achetai pour cinq piastres de pain, et le lendemain de mon arrivée à Suez, je partis pour le Caire avec une caravane nombreuse composée de gens de toute espèce.

Le Caire est à une distance d'environ trente lieues de Suez; on chemine à travers une plaine sablonneuse parfaitement unie: l'espace qui sépare ces deux villes offre l'image de la plus affreuse stérilité; on n'y trouve pas un seul groupe d'arbres, pas une seule source d'eau potable; cependant la route est animée et l'on y fait de

(1) Crieur public.

fréquentes rencontres de voyageurs et de commerçants. La première fois que j'ai traversé ce désert, on n'y voyageait encore qu'à la manière des patriarches, c'est-à-dire à chameau ou à baudet, mais depuis quelque temps les voitures roulent dans cette plaine solitaire, comme sur les routes les mieux tenues; on y trouve des relais établis à de courtes distances les uns des autres et même des hôtels où l'on boit du vin de Champagne. Lorsqu'on a vu Méhémed-Ali rendre les voyages possibles, sinon faciles et sûrs, jusque dans ses possessions les plus reculées, il est inutile de dire que les caravanes ne courent aucun danger dans le trajet de Suez au Caire. Néanmoins, avant l'administration du vice-roi, les Bédouins détroussaient les voyageurs et dépouillaient les commerçants : dans ce désert, au lieu de petites étapes, on fait de longues marches et l'on prend ensuite de longs repos. Dans la saison du froid, on chemine pendant le jour et en été pendant la nuit : en hiver, les nuits sont glaciales. Pour les caravanes pesamment chargées, le voyage dure trois jours et trois nuits. Peu de temps après son avénement au pachalik d'Égypte, des affaires pressantes ayant appelé Méhémed-Ali du Caire à Suez, ce prince quitta sa capitale,

monté sur son meilleur dromadaire, et en dix-huit heures, il franchit l'espace qui le séparait de la Mer Rouge; il ne s'était pas arrêté un seul instant pour reprendre haleine, et sa puissante énergie l'avait soutenu jusqu'au bout : ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est que son saïs, qui le suivait à pied suspendu à la queue du vaillant dromadaire, arriva à Suez en même temps que lui, mais il mourut en touchant au but, et la monture du maître subit le même sort. Le pacha, pour récompenser le dévouement de son fidèle serviteur, prit soin de sa famille, et il y a peu d'années que le fils aîné de cet intrépide saïs fut nommé par lui intendant général de ses écuries.

Dans cette route, les sables ont peu de profondeur, on distingue çà et là des touffes d'herbes vivaces qui semblent avoir la propriété de les rendre solides, et de loin en loin, on rencontre quelques arbrisseaux épineux d'une apparence chétive et souffreteuse : le lendemain de notre départ, nous nous reposâmes près du tombeau d'un santon qui s'élève dans ces lieux solitaires et qui est l'objet de la vénération des musulmans. La plaine est bornée au nord et au midi par des chaînes de rochers ou des collines de sable et

tout le paysage porte l'empreinte de la plus grande désolation.

A une heure de Suez, nous trouvâmes sur notre route un puits défendu par une forteresse en assez mauvais état ; l'eau de ce puits a un goût détestable, elle est à la fois saumâtre et salée, et il faut être tourmenté par une soif bien ardente pour être tenté d'en boire ; néanmoins les bêtes de somme viennent s'y désaltérer. Cette eau peut servir à laver le linge, et pour cet effet, on en apporte une assez grande quantité à Suez. Cette source se nomme *Bir-el-Suez* (le puits de Suez) : à quatre lieues de la ville, on trouve un autre puits, à peu près semblable, creusé, dit-on, par les soins du sultan Sélim, l'eau en est également fort mauvaise.

Notre caravane cheminait lentement, et malgré les privations auxquelles j'étais condamné, malgré l'impatience que j'éprouvais de revoir le Caire où j'espérais enfin me reposer de toutes mes fatigues, je n'étais pas le moins heureux de la troupe. Aux heures des stations, tandis que les domestiques et les esclaves dressaient les tentes de leurs maîtres ou préparaient leurs repas, je m'établissais parmi les chameliers et, bercé par les espérances les plus riantes, je m'endormais

paisiblement après avoir mangé mon pain et bu ma ration d'eau saumâtre. Cependant la Providence, dont je me plaignais depuis quelques jours, ne m'avait pas entièrement abandonné; j'avais encore ma part de ses inépuisables bienfaits, et entre les mille souvenirs agréables que j'ai rapportés de mes lointains voyages, celui que je vais rappeler est peut-être le plus doux.

Une jeune négresse, faisant partie de notre caravane, s'était aperçue de ma détresse et s'était promis de la soulager. Chaque fois qu'elle pouvait se soustraire à la surveillance de son maître, elle accourait vers moi, rapide comme une biche, déposait à mes pieds une poignée de dattes ou de raisins secs, et disparaissait aussitôt, sans me laisser le temps de la remercier. J'étais profondément ému des attentions de cette pauvre esclave qui, seule au milieu d'une troupe nombreuse, avait su deviner ma misère, malgré les efforts que je faisais pour la cacher, et qui ne craignait pas de s'exposer à la colère de son maître, en venant y apporter elle-même quelque soulagement. Plus d'une fois, je fus tenté de la suivre pour aller lui témoigner ma reconnaissance, mais je fus toujours retenu par la peur de la compromettre, car en Orient, on ne compromet jamais

en vain une femme, quels que soient son rang et sa couleur. Je fus donc forcé, à mon grand chagrin, de contenir l'expression de ma vive gratitude, mais le touchant souvenir de cette jeune fille est resté gravé dans mon cœur.

Le troisième jour de notre marche, une superbe forêt de palmiers, qui se déployait à notre droite, nous annonça le voisinage du Caire; nous admirions à notre gauche les tombeaux des califes, debout dans la plaine sablonneuse; et devant nous se dressaient le Mokatan et les pyramides, au delà de la ville immense qui se déroulait à nos yeux avec ses palais et ses mosquées. Le Nil avait débordé, et ses eaux répandues loin de ses rives, brillaient sous les dattiers. Nous nous détournâmes de notre chemin pour aller nous désaltérer dans ce lac paisible, et peu de temps après nous arrivions au Caire. J'avais quitté cette ville le 13 décembre 1833, j'y rentrais le 5 septembre 1834; mon voyage avait duré neuf mois.

J'ai déjà parlé de la capitale de l'Égypte et de sa charmante originalité: après avoir franchi ses remparts, je m'enfonçai dans le labyrinthe de ses rues étroites et tortueuses, et je me dirigeai vers le quartier franc, où je devais retrouver quelques amis. Il est impossible que mes lecteurs se

fassent une idée, je ne dirai pas exacte, mais seulement approchante, de la pittoresque irrégularité de cette ville remarquable. Une tradition du pays, que je vais rapporter, ajoutera quelque chose aux descriptions que nous possédons de cette vaste capitale. Voici cette tradition :

« Allah voulant construire une ville nouvelle, appela ses meilleurs ouvriers et leur fit part de son dessein en leur ordonnant de le réaliser. Cette ville devait être sans rivale. Les célestes architectes se mirent à l'œuvre et firent des efforts inouïs pour satisfaire leur souverain maître. Lorsqu'ils eurent terminé leurs travaux, chacun étala ses plans, mais leur cerveau peu fécond n'avait rien produit de nouveau, et Allah irrité repoussa d'un pied dédaigneux tout ce qui se trouvait à sa portée : palais, monuments, humbles demeures, jardins, habitations somptueuses, citadelles, mosquées, et de cet assemblage bizarre et inconhérent, le hasard fit le Caire. »

Ainsi que je l'avais espéré, je reçus au Caire une cordiale hospitalité, et j'oubliai bientôt les souffrances de mon voyage pour ne me souvenir que de ses entraînantes séductions. Cependant, comme je ne voulais être à charge à personne, et que je n'étais nullement disposé à rentrer en

France, je cherchai à me créer des moyens d'existence. Après quelques jours de repos, je fis savoir dans diverses maisons que j'étais décidé à donner des leçons de français, et je priai mes amis, et les personnes qui me portaient de l'intérêt, de me procurer des élèves ; je me mis moi-même en campagne, et le résultat de mes démarches dépassa bientôt mes espérances : plusieurs familles me confièrent l'éducation de leurs enfants, et, quoique le prix de mes leçons fut élevé, au bout de quelques semaines, je me vis forcé de refuser des élèves, car j'avais tout mon temps pris. Non-seulement j'avais conquis une position indépendante, mais j'étais encore en mesure de faire des économies pour l'avenir ; je calculais déjà qu'après trois ou quatre mois de travail et de repos physique, je pourrais recommencer mes courses aventureuses, et je vivais dans une douce quiétude, en pensant à l'Abyssinie que je brûlais de visiter.

Pendant mon séjour au Caire, j'eus l'occasion d'assister à quelques réunions de *hachach* (1). Tout le monde connaît aujourd'hui le hachich et ses effets merveilleux. Cette substance, dans la-

(1) Personnes qui s'enivrent avec du hachich.

quelle le chanvre mâle joue le principal rôle, agit sur le système nerveux et procure de vives jouissances ; dès qu'on est plongé dans l'ivresse délicieuse du hachich, on a ordinairement des visions éblouissantes, et l'on fait des rêves prophétiques. Lorsqu'on a lu les *Mille et une nuits*, et qu'on a étudié les effets de cette ivresse, on est amené à penser que le conteur arabe ou persan est redevable au hachich de ses plus brillantes inspirations; c'était sans doute lorsqu'elle était prise de hachich, que la pythonisse de Cumes rendait ses oracles. L'ivresse du hachich exalte l'imagination, et vous transporte dans un monde féerique. On ne vit plus de la vie réelle; les objets qui vous environnent disparaissent à vos yeux ou revêtent des formes fantastiques et mille fois plus gracieuses (1); l'âme, dégagée de son enveloppe grossière, flotte librement dans les plaines éthérées, et s'abandonne à de mystérieuses voluptés. Lorsque l'ivresse est passée, on conserve le souvenir des visions célestes qu'elle a procurées : il faut dire néanmoins

(1) Le hachich agit sur le système nerveux avec une puissance extraordinaire, il semble donner à l'imagination une force et une mobilité surhumaine. Le cerveau de celui qui lui a demandé de l'ivresse devient le siége d'étranges accouplements d'idées, de rêves féeriques et tourbillonnants. — *Aperçu général sur l'Égypte*, par Clot-Bey, tome II, pages 10 et 11.

que cette substance n'agit pas de la même manière sur tout le monde et, si elle produit de merveilleux effets, elle en a aussi de désastreux, et comme l'opium, elle use vite les ressorts de l'existence : les personnes nerveuses surexcitées par l'action du hachich, sont saisies de rires inextinguibles, qu'il leur est impossible de maîtriser. Pendant que les Français occupaient l'Égypte, on fut obligé, dans l'intérêt de la population, d'interdire l'usage de cette substance, et de menacer de peines sévères ceux qui enfreindraient cette défense. Un ordre du jour, publié par le général Menou, en date du 17 vendémiaire an IX, porte ce qui suit :

Art. 1er. — L'usage de la liqueur forte, faite par quelques musulmans avec une certaine herbe nommée *hachich*, ainsi que celui de *fumer la graine de chanvre*, est prohibée dans toute l'Égypte; ceux qui sont accoutumés à boire cette liqueur et fumer cette graine, perdent la raison et tombent dans un violent délire, qui souvent les porte à commettre des excès de tous les genres.

Art. 2. — La distillation de la liqueur d'*hachich*, est prohibée dans toute l'Égypte; les portes des cafés, des maisons, publiques ou particulières, dans lesquelles on en distribuerait, seront murées, les

propriétaires arrêtés et détenus pendant trois mois dans une maison de force.

Sous le gouvernement de Méhémed-Ali, cette défense a été renouvelée à l'instigation du docteur Clot-Bey, mais les Égyptiens ont la passion du hachich, comme les Chinois celle de l'opium, et il sera toujours difficile de les empêcher d'en faire usage. La confection du hachich s'est beaucoup perfectionnée dans ces derniers temps ; les pharmaciens Européens se sont occupés de sa préparation, et on peut le prendre aujourd'hui en pâte, en liqueur, ou en pastilles. La plupart des indigènes se contentent de fumer le chanvre mêlé au tabac, et cette manière d'absorber la substance enivrante, leur procure un keff très-agréable.

Il y avait à peine trois mois que j'étais rentré au Caire, et déjà j'étais impatient de reprendre mon essor. Je possédais quelques économies; j'avais en outre eu le temps de faire venir une petite somme d'argent que j'avais laissée en France, et je ne m'occupai plus que des préparatifs du nouveau voyage que je méditais. Peu de jours avant mon départ, un Grec dont je fréquentais la maison mourut subitement : je me rendis chez lui pour faire ma visite de condoléance, et je trouvai autour de sa famille désolée, des pleureuses publi-

ques qui psalmodiaient les louanges du défunt. L'usage antique d'appeler ces pleureuses autour de la couche des morts était pratiqué chez les Grecs et chez les Romains, et il s'est maintenu en Orient où, comme je l'ai dit ailleurs, on retrouve toutes les vieilles choses. Ces femmes gagées prient Dieu pour le trépassé, chantent des refrains appropriés à la circonstance, et improvisent une oraison funèbre dans laquelle les vertus du défunt sont exaltées outre mesure. Quoique prévenu contre cette douleur officielle, quoiqu'il m'eut semblé d'abord que ce deuil factice était une profanation du deuil sincère et profond des parents et des amis de la victime, je ne pus m'empêcher de reconnaître que cette fausse désolation facilitait l'épanchement salutaire des grandes souffrances et des douleurs réelles et concentrées. En présence du spectacle lugubre de la mort, ces larmes feintes en amènent de véritables, et dans ces circonstances solennelles, les pleureuses, par le ton monotone et plaintif de leur chant larmoyant, communiquent aux assistants une tristesse qu'elles-mêmes n'éprouvent pas.

Au commencement de décembre 1834, j'étais prêt à partir ; j'avais fait la rencontre d'un jeune Français qui allait visiter la haute Egypte, et je

pris place dans sa cange qui devait me porter jusqu'à Kéneh, où j'avais résolu de quitter le Nil pour me rendre à Cosseïr et de là à Djeddah. Comme l'année précédente, à la même époque, je m'embarquai de nouveau dans le port du vieux Caire, et j'éprouvai une vive satisfaction en me retrouvant sur les eaux du grand fleuve, entre ses rives couvertes de palmiers et d'antiques monuments. Je revis, pour la seconde fois, Bény-Souef, Mynieh, Syouth, et après une heureuse navigation, j'arrivai à Kéneh, où je me séparai de mon compagnon de voyage, qui continua à remonter le Nil. Une troupe nombreuse de pèlerins, réunis dans cette ville, se disposait à se diriger vers Cosseïr. Je me hâtai de me procurer un chameau, afin de pouvoir me joindre à cette caravane, et le lendemain, à cinq heures du soir, nous nous éloignâmes ensemble de Kéneh pour nous enfoncer dans le désert.

Ce désert, qui sépare le Nil du golfe Arabique, va en se rétrécissant depuis l'extrême Nubie jusqu'au Caire. Je l'avais d'abord traversé dans sa plus grande largeur de Berber à Saouakim où, pour la première fois, j'avais vu la Mer Rouge; puis dans sa plus petite, de Suez au Caire, et j'allais enfin le parcourir pour la troisième fois sur

un point intermédiaire. Le voyage, dont je donne ici la relation, est tracé, en grande partie, autour de ce vaste désert. Au Caire et à Kéneh, on trouve fréquemment des chameliers prêts à se mettre en route pour Suez ou Cosseïr; mais il n'en est pas de même à Berber, ou les départs pour Saouakim deviennent de plus en plus rares.

Quoique nous fussions partis de Kéneh à cinq heures du soir, notre intention n'était pas de voyager pendant la nuit. Nous étions au mois de décembre, et les chaleurs n'étaient plus à craindre. Après quatre heures de marche, nous nous arrêtâmes sous les palmiers de *Bir-Amba*, non loin des bords du Nil, qui avait fait un détour pour se rapprocher de nous. Nous passâmes la nuit dans cette station où les caravanes, qui arrivent de Cosseïr, trouvent toujours à s'approvisionner.

Les nuits étaient froides, et le lendemain, nous nous réveillâmes engourdis. Les chameliers, habitués aux chaleurs, souffraient encore plus que moi de cette température d'hiver, et ce ne fut que longtemps après le lever du soleil, qu'ils se décidèrent à charger leurs montures et à se remettre en route. Le chemin était pierreux; nos chameaux portaient de lourds fardeaux, et nous avançions lentement. Huit heures et quart après

notre départ de Bir-Amba, nous vînmes stationner à *Léghéta,* où l'on trouve cinq puits toujours pourvus d'eau, au milieu du terrain le plus stérile. Nous y remarquâmes plusieurs cabanes habitées par les Arabes *ababdeh* qui occupent cette partie du désert, et j'aperçus quelques familles établies dans des cavernes, comme les anciens Troglodytes. Il n'y a pas un arbre, pas un brin d'herbe à Léghéta et dans ses environs, quoique l'eau y soit assez abondante. Les nombreuses caravanes qui passent dans ce lieu apportent aux Ababdeh les objets de première nécessité. Ces Arabes possèdent quelques chameaux, et élèvent des troupeaux qui vont paître dans les vallées voisines. Les Ababdeh ont la chevelure très-touffue, et la tressent à peu près de la même manière que les Bicharys. Aux ornements ordinaires des femmes d'Orient, les femmes de ces Bédouins ajoutent un anneau au nez.

Le jour suivant, nous partîmes à l'aurore, et, après dix heures de marche, nous arrivâmes à la station appelée *Hammamat.* On trouve là un fort beau puits; mais il est très-profond et fournit peu d'eau. On y descend par un escalier en maçonnerie. Après avoir rempli nos outres, nous continuâmes notre route pendant dix minutes, et nous allâmes camper au pied des montagnes

rocailleuses qui bornaient l'horizon, et devaient nous abriter contre les vents de la nuit.

Durant cette journée, nous eûmes de fréquentes occasions d'observer les effets surprenants du mirage : nous nous trouvions au milieu d'un désert aride et dépouillé, et plus d'une fois, nous crûmes voir dans le lointain de beaux groupes d'arbres qui semblaient nous promettre de charmants ombrages. A chaque instant de brillantes nappes d'eau, que nos chameliers appelaient *Moïa-el-Cheïtan* (l'eau du diable), s'étendaient devant nous, et nous alléchaient en nous éblouissant. Nous cheminâmes longtemps à la poursuite de ces illusions décevantes qui s'évanouirent quand le soleil commença à perdre de son éclat.

Je remarquai sur cette route quelques insectes curieux, l'hirondelle du désert et des troupes de pigeons sauvages qui se laissaient approcher facilement. L'aigle planait au-dessus des monts décharnés, et de toutes parts, on voyait s'élever des compagnies de perdrix dont la couleur se confondait avec celle des sables. De distance en distance, on apercevait sur les hauteurs des maisonnettes à moitié détruites, où se trouvaient les télégraphes de l'antiquité. Lorsqu'on avait une nouvelle importante à transmettre de Kéneh à

Cosseïr, ou de Cosseïr à Kéneh, on allumait des feux sur ces cases solitaires dès que la nuit était venue, et dans moins de deux heures, tous ces télégraphes nocturnes étaient éclairés. Au point du jour, on faisait partir, des deux points extrêmes, des courriers qui se rencontraient à moitié chemin, et qui se communiquaient les grandes nouvelles.

Dans ce désert, l'un des plus fréquentés de l'Afrique, on admire un pêle-mêle de montagnes effrayant; on voit la nature dans toute sa rudesse primitive, la nature sortant du cahos, informe et bouleversée, mais pittoresque et grandiose, comme dans les premiers jours de la création, avant que le travail de l'homme eut adouci les aspérités et corrigé les incohérences de notre globe. La route, tracée au milieu de ces montagnes imposantes, est pourtant belle et unie. Quelquefois on voit s'ouvrir, sur les côtés, des gorges sombres et silencieuses, dont on aimerait à sonder les mornes profondeurs. Ici on découvre des cavernes creusées dans les flancs de ces chaînes frappées de stérilité ; là ce sont des caractères hiéroglyphiques et des figures mystérieuses gravées sur les rochers les plus durs : le terrain, partout accidenté, présente des aspects variés et étranges; çà et là se présentent des monta-

gnes chancelante ou des montagnes broyées; les spectacle est majestueux, et il a fallu des efforts bien puissants pour amener un pareil désordre. Ce jour-là, je regrettai plus vivement que jamais de ne pas savoir manier le crayon ou le pinceau du paysagiste; j'avais sous les yeux d'imposants modèles. Ces montagnes sont de formation diverse; il est évident que la plupart d'entre elles ont été soulevées par d'anciens volcans; le plus petit nombre a été formé par des alluvions. En avançant encore, la scène change et des flots de collines amoncelées se pressent et roulent à l'horizon, comme les vagues de l'Océan dans un jour de tempête; mais tout autour de vous offre l'image de la plus affreuse désolation.

Le lendemain nous quittâmes notre station au lever du soleil: après trois heures et demie de marche, nous trouvâmes de l'eau de pluie au milieu de rochèrs qui s'étaient détachés des montagnes et embarrassaient la route; nous prîmes quelques moments de repos dans ce lieu appelé *Esset*. Les musulmans en profitèrent pour faire leurs ablutions et leurs prières, et, après s'être donnés cette suprême joie, ils se remirent en route le cœur content et le visage épanoui: avant de repartir, les chameliers vidèrent les outres

pour les remplir d'eau de citerne. Six heures après notre départ de Hammamat, le chemin devint mauvais, mais ce ne fut que pour un instant et nous continuâmes à voyager dans une large vallée sillonnée par une infinité de sentiers. Nous avions marché pendant onze heures et le soleil venait de disparaître lorsque nous arrivâmes à la station de *El-Magré-el-Homar* non loin de *Bir-Saïd-Soliman* (le puits de Saïd-Soliman) sur cette route, jonchée de cadavres et de carcasses de chameaux, j'aperçus un grand nombre de rats et de belettes.

Notre caravane se composait de quarante-deux chameaux et de cinquante-sept personnes, les chameliers compris; ces derniers, au nombre de douze, allaient à pied, les domestiques et les esclaves se plaçaient deux à deux sur les montures qui leur étaient réservées. Le matin, dès que tout le monde était debout, les Bédouins commençaient à charger les bagages et lorsque ce travail était terminé, on donnait le signal et la troupe se mettait en marche dans le plus grand ordre. Les matinées étaient très-fraîches, et j'avais l'habitude de suivre la caravane à pied pendant deux grosses heures; quand j'étais fatigué ou que la chaleur se faisait trop vivement sentir, je mon-

tais sur mon chameau et je me délassais en poursuivant ma route. Dès que j'étais installé sur ma paisible monture, je sortais de mes poches les provisions dont je m'étais muni avant le départ, et je déjeunais en chemin. Dès que mon repas du matin était terminé, un chamelier m'apportait de l'eau dans une grande coupe de bois, et ainsi rassasié et désaltéré, je considérais du haut de mon observatoire, le vigoureux paysage qui se déroulait devant moi. Cependant, j'étais rudement secoué par le roulis du chameau, et quoique ces secousses ne m'incommodassent nullement elles ne laissaient pas que de me fatiguer beaucoup.

Les Bédouins qui nous servaient de guides étaient revêtus d'un caleçon et d'une longue robe de bure grossière de couleur sévère; ils suivaient pas à pas la caravane, et, pour exciter leurs chameaux, ils faisaient entendre ce chant simple et sauvage, répété par les échos de tous les déserts d'Orient. Vers midi, on s'arrêtait pendant cinq minutes, pour laisser aux bêtes de somme, le temps de respirer. Nous cheminions jusqu'à l'heure du crépuscule; et dès que nous étions arrivés au lieu de la station, les chameliers déchargeaient les bagages, les voyageurs faisaient dres-

ser leurs tentes et pendant ce temps, les esclaves allumaient des feux et préparaient le repas du soir. Je n'avais pas de domestique, mais j'avais accepté les services de l'un de nos chameliers qui remplissait auprès de moi l'office de valet de chambre et de cuisinier. Après avoir pris ma nourriture, je me couchais habillé, n'ayant pour oreiller que mes armes. A chaque station, nos guides faisaient cuire sous la braise, un peu de pâte mal pétrie, et la mangeaient avidement avec du beurre fondu, lorsque les pèlerins voulaient bien leur en donner : ils allumaient leur feu avec du crottin qu'ils ramassaient autour d'eux. Avant de s'endormir, les musulmans fumaient leurs chiboucs, prenaient le café et faisaient la prière en commun.

Le chamelier, qui n'a d'autre fortune que son chameau, en prend un soin extrême : il y a deux manières de monter sur ce docile animal : tantôt on le force à s'accroupir sur ses longues jambes, manœuvre qu'il n'exécute jamais qu'en grognant, et il est alors très-facile de s'établir sur son dos : tantôt le chameau reste debout, et dans ce cas, l'un de vos guides s'incline sur le devant de l'animal; vous posez le pied sur son épaule et à l'aide de cet escalier vivant, vous vous élevez sur la

selle. Le premier moyen est plus fatigant pour la bête, le second est dégradant pour l'homme, mais les chameliers n'y regardent pas de si près, et pour épargner un peu de fatigue à leurs chameaux, qu'ils aiment tendrement, ils se soumettent sans peine à cette corvée.

Le jour suivant, nous partîmes à cinq heures et demi du matin, et à quatre heures de l'après-midi, nous étions arrivés à Cosseïr. A onze heures trois quarts, nous passâmes devant les puits creusés par des ingénieurs anglais, d'après les ordres de Méhémed-Ali : ils sont connus dans le pays sous le nom de *Biar-el-Inglis* (les puits des Anglais). On remarque aux alentours quelques huttes habitées par des familles d'Ababdeh. L'eau de ces puits est abondante, mais elle est saumâtre : nos outres étaient pleines et nous poursuivîmes notre route sans nous arrêter. Deux heures environ avant d'arriver à Cosseïr, et quelques minutes avant de découvrir la mer, nous trouvâmes, encore au milieu des joncs, un cours d'eau saumâtre qui parut assez bonne à nos chameaux altérés. Pendant que nos guides abreuvaient les bêtes de somme, qui n'avaient pas bu depuis leur départ de Kéneh, les pèlerins dépouillèrent leurs habits de voyage, et revêtirent leurs plus riches costumes : on com-

lais, et exigea que je prisse mes repas avec lui pendant tout le temps de mon séjour à Cosseïr. J'ai dit que je n'avais pas de domestique et quoiqu'il y eut dans la ville de mauvaises gargotes où l'on mangeait en plein air, je ne pouvais pas me compromettre au point d'aller prendre ma nourriture en compagnie de matelots et de chameliers, attendu que mon firman portait que j'étais *un voyageur illustre et un homme considérable* : je remerciai donc le gouverneur de son bienveillant accueil, et sans le laisser insister, j'acceptai son offre avec reconnaissance.

Le nouveau Cosseïr, bâti non loin des ruines de l'ancien, s'élève sur le rivage occidental de la Mer Rouge et compte deux mille habitants; il y a une forteresse avec une garnison de troupes irrégulières : la plupart des maisons sont en terre glaise; les rues, chose assez rare en Orient, sont d'une grande propreté, elles sont généralement bien alignées. L'habitation du gouverneur, située sur les bords de la mer, a une belle apparence. Cette ville n'offre aucun agrément, aucune distraction, aucun délassement; ses alentours sont mornes et stériles et l'on y remarque à peine un ou deux petits jardins entretenus à grands frais. La bonne eau y est très-rare et se vend au marché

renfermée dans des outres. Quoique le commerce de Cosseïr soit très-restreint, son port était alors l'un des plus fréquentés de la Mer Rouge, parce que c'était par là, que le pacha d'Égypte faisait passer les céréales, les farines, le biscuit et les légumes secs qui approvisionnaient son armée d'Arabie : le marché offre quelques ressources; l'Iémen lui fournit des parfums, de la gomme, de la myrrhe, du poivre, de l'encens et de la cassonade; il reçoit, en seconde main, les étoffes de l'Inde, et l'Égypte lui envoie des vivres, des toiles et des objets manufacturés. Cosseïr a un assez bon mouillage mais les bâtiments y sont mal abrités, et quand les vents soufflent et que la houle est violente, ils sont exposés à aller se briser les uns contre les autres. Comme à Djeddah, l'eau de la mer se retire d'une manière sensible, et on a été obligé depuis peu de construire une jetée qui permet aux bateaux arabes d'arriver jusqu'au pied de la ville. On pèche beaucoup de poisson dans la rade et, en côtoyant le rivage, on remarque sur la grève un grand nombre de coquillages et d'éponges grossières. Les Anglais, comme je l'ai déjà dit, ont un dépôt de charbon à Cosseïr, et déjà depuis longtemps, ils y entretiennent un agent consulaire.

Plusieurs barques sans pont avaient complété leur chargement et se disposaient à mettre à la voile pour Djeddah : j'étais décidé à profiter du premier départ pour me rendre dans cette ville, où j'espérais trouver M. Tamisier. Je m'embarquai le 31 décembre, et le 1[er] janvier 1835 je m'éloignai de Cosseïr. Je retrouvai à bord la plupart de mes compagnons de voyage du désert. Après une navigation de cinq jours, notre bateau entrait dans le port de Djeddah. Je me fis porter à terre, et en traversant le bazar, j'appris que M. Tamisier se trouvait dans la ville : je courus avec joie vers sa demeure que je m'étais fait indiquer, et où j'eus le bonheur de le rencontrer. Nous nous communiquâmes nos projets, et, décidés à ne pas nous séparer, nous résolûmes d'aller ensemble en Abyssinie, après avoir visité l'Iémen.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES SOMMAIRES DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE Ier.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

FIN DES SOMMAIRES DU SECOND VOLUME.



